

Jean Géomètre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The Medieval Mediterranean

Peoples, Economies and Cultures, 400–1500

Managing Editor

Hugh Kennedy

SOAS, London

Editors

Paul Magdalino, St. Andrews

David Abulafia, Cambridge

Benjamin Arbel, Tel Aviv

Larry J. Simon, Western Michigan University

Olivia Remie Constable, Notre Dame

VOLUME 75

Jean Géomètre

Poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques

Edition, traduction, commentaire

par

Emilie Marlène van Opstall



BRILL

LEIDEN • BOSTON
2008

1999, 37).

This book is printed on acid-free paper.

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Ionnes Geometres, 10th cent.

[Poems. French. Selections]

Poemes en hexametres et en distiques elegiaques / Jean Geometre ; edition, traduction, commentaire par Emilie Marlene van Opstall.

p. cm. — (The medieval Mediterranean peoples, economies and cultures, 400-1500 ; v. 75)

Includes bibliographical references and index

ISBN 978-90-04-16444-4 (hardback : alk. paper)

1. Byzantine poetry—Translations into French. I. Van Opstall, Emilie Marlene. II. Title.

PA5319.I6A3 2008

881'.02—dc22

2008005748

ISSN 0928-5520

ISBN 978 90 04 16444 4

Copyright 2008 by Koninklijke Brill NV, Leiden, The Netherlands.

Koninklijke Brill NV incorporates the imprints Brill, Hotei Publishing,

IDC Publishers, Martinus Nijhoff Publishers and VSP.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.

Brill has made all reasonable efforts to trace all rights holders to any copyrighted material used in this work. In cases where these efforts have not been successful the publisher welcomes communications from copyrights holders, so that the appropriate acknowledgements can be made in future editions, and to settle other permission matters.

Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill NV provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers, MA 01923, USA.

Fees are subject to change.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

TABLE DE MATIÈRES

Illustrations.....	XI
Avant-propos.....	XIII

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

I. Jean Géomètre : le personnage historique.....	3
§ 1 Esquisse biographique	3
Famille et formation	4
Carrière.....	7
Démission et retraite au monastère	10
Titres ecclésiastiques	14
§ 2 Liste des œuvres.....	15
§ 3 Paternité des poèmes des manuscrits <i>Paris. suppl. gr. 352</i> et <i>Vat. gr. 743</i>	17
II. La poésie au X ^e siècle	21
§ 1 La renaissance culturelle des IX ^e et X ^e siècles	21
L'Anthologie de Céphalas	23
Le genre épigrammatique	24
§ 2 La fin du X ^e siècle.....	25
§ 3 Thématique	27
Regroupement des poèmes selon leur thématique	29
L'hymne	30
Le poème « εἰς ἑαυτόν »	31
La confession	32
§ 4 Sujet lyrique	34
(A) Je autobiographique.....	35
(B) Je porte-parole	37
(C) Je fictionnel	37
§ 5 Public et art plastique.....	40

III. Langue littéraire	43
§1 Introduction	43
§2 Vocabulaire et morphologie : les modèles	44
Vocabulaire et morphologie homériques.....	46
Mots rares et néologismes	47
§3.1 Verbe : les modes	47
Optatif	47
Subjonctif.....	50
§3.2 Verbe : l'aspect verbal.....	51
Le choix entre le présent et l'aoriste dans les prières	52
§4 Figures et tropes rhétoriques	58
a. Antithèse	59
b. Asyndète	59
c. Climax	60
d. Comparaison	60
e. Hyperbole.....	61
f. Métaphore.....	61
g. Paronomase	62
h. Priamèle	63
i. Répétition	63
§5 Ecphrasis	63
IV. Prosodie et Métrique	67
§1 Introduction	67
Hexamètres et distiques élégiaques chez Jean Géomètre ...	69
§2 Prosodie	72
a. Brevis in longo.....	72
b. Occlusives et liquides/nasales	73
c. Voyelles dichroniques (α , ι et υ)	74
d. Noms propres.....	75
e. Le -v euphonique	76
f. Redoublement des consonnes	77
g. Hiatus	77
h. Elision.....	78
i. Correption épique	79
j. Anomalies	79
§3 Métrique	81
a. Césures.....	81
b. Diérèse bucolique	83
c. Dactyles et spondées.....	83

d. Pentamètres.....	84
e. Ponts et lois	85
f. Monosyllabes.....	86
§4 Accentuation	86
V. Histoire de la réception.....	89
De l'époque byzantine aux premières éditions	89
Premières éditions, du XVI ^e au XVII ^e siècle	92
Poèmes retrouvés	93
Les encyclopédies	94
Du XVIII ^e au XXI ^e siècle	95
VI. Description des principaux manuscrits.....	99
Tableau I— <i>Paris. suppl. gr. 352</i>	107
Tableau II— <i>Vat. gr. 743</i>	114
VII. Principes de l'édition	115
Numérotation, accentuation, ponctuation	116
Sigles et abréviations	118

DEUXIÈME PARTIE

LES POÈMES EN HEXAMÈTRES ET EN DISTIQUES ÉLÉGIAQUES

no. 14	sans titre	123
no. 15	εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα	127
no. 16	εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα	133
no. 17	sans titre	137
no. 18	εἰς τὴν ἀνάληψιν τοῦ σωτῆρος	141
no. 22	εἰς τὸν ἅγιον Γρηγόριον τὸν θεολόγον	147
no. 23	εἰς Συμπλίκιον τὸν ἐξηγητὴν τῶν δέκα κατηγοριῶν	151
no. 24	εἰς τὸν αὐτόν	155
no. 26	εἰς τοὺς φιλοσόφους	159
no. 40	εἰς τὰς Μούσας	163
no. 41	[εἰς τὴν ἀποδημίαν]	167
no. 53	εἰς ἑαυτόν.....	171
no. 54	εἰς ἑαυτόν.....	181
no. 55	sans titre	187
no. 56	sans titre	191
no. 57	sans titre	199
no. 58	ὥς ἐκ τοῦ ἁγίου Δημητρίου.....	205

no. 61	εἰς τὸν κύριον Νικηφόρον τὸν βασιλέα.....	209
no. 62	εἰς τὸν ἅγιον Δημήτριον	217
no. 63	εἰς τὸν αὐτόν	221
no. 65	ἐνόδια.....	225
no. 67	εἰς τὸν ἅγιον Θεόδωρον	241
no. 68	εἰς τὸν ἅγιον Θεόδωρον τὸν Τύρωνα	247
no. 72	εἰς τινα εὐνοῦχον ἄσωτον	253
no. 73	εἰς τὸν Χριστὸν ὑπνώπτοντα ἐπὶ τοῦ σκάφους	259
no. 75	ἐλεγεία	265
no. 76	sans titre	271
no. 80	τίνας ἂν εἴποι λόγους ὁ ἐν ἁγίοις βασιλεὺς κῆρ Νικηφόρος, ἀποτεμνομένων τῶν εἰκόνων αὐτοῦ;	281
no. 81	εἰς ἑαυτόν.....	289
no. 83	εἰς τὴν πόρνην	293
no. 86	εἰς στρατιώτην ὑπὸ τόξου ἀναιρεθέντα	297
no. 87	sans titre	301
no. 90	εἰς τὸ πάθος Ῥωμαίων τὸ ἐν τῇ Βουλγαρικῇ κλείσει	305
no. 91	sans titre	311
no. 96	ἡρῶν εἰς τὸν μάγιστρον Θεόδωρον τὸν Δεκαπολίτην.....	317
no. 142	εἰς τὸν ναὸν τοῦ Κύρου	325
no. 143	sans titre	331
no. 147	εἰς τὸν βασιλέα κύριον Νικηφόρον	335
no. 167	εἰς τὴν Θεοτόκον	339
no. 200	εἰς ἑαυτόν.....	345
no. 206	εἰς τὸ θέρος.....	353
no. 207	εἰς τὴν τοῦ βίου φροντίδα	361
no. 211	sans titre	365
no. 212	σχέδια εἰς ἀναδενδράδα ὑψωθεῖσαν δρυῖ	377
no. 227	εἰς σαρκικὸν ἔρωτα	383
no. 234	εἰς τινα ἐν Βουλγαρίᾳ ἀποθανόντα	387
no. 239	αἰνιγμα εἰς ἅλας	391
no. 255	εἰς τὸν ἑαυτοῦ διδάσκαλον	395
no. 263	sans titre	399
no. 264	sans titre	405
no. 265	εἰς εἰκόνα ἀκριβῆ	409
no. 266	sans titre	415
no. 267	sans titre	419
no. 273	εἰς τινα πάνυ μικρὸν κελευσθεὶς εἰπεῖν στίχον σχέδιον.....	425
no. 279	sans titre	429
no. 280	εἰς ἑαυτόν.....	435

no. 282	εἷς τινας νυκτὸς ἀλοῶντας ὡς ἀπὸ τῆς Σελήνης.....	441
no. 283	εἷς τὴν βάπτισιν.....	445
no. 284	sans titre.....	451
no. 289	ἐξομολόγησις.....	455
no. 290	δέησις.....	467
no. 292	εἷς ἔλαφον διωκομένην καὶ καταφυγοῦσαν πρὸς θάλασσαν, καὶ ὑπὸ σαγηνευτῶν κρατηθεῖσαν	507
no. 300	εἷς τὸ ἔαρ.....	513

Appendice. Liste des poèmes de Jean Géomètre	551
--	-----

Planches I–II

Bibliographie.....	559
Index rerum et nominum	573
Index locorum	579
Index verborum graecorum.....	586

ILLUSTRATIONS

(Les planches 1–11 se trouvent après l'Appendice.)

Planche 1 :

Fresque des 40 martyrs, Panagia Phorbiotissa, Asinou, Cyprus, 1105/1106 AD (Markides 1999, 37).

Planche 2 :

Ikône avec st. Démétrios, deuxième moitié du X^e s., ivoire, 19,6 × 12,2 × 1 cm., Metropolitan Museum of Art, The Cloisters Collection 1970 (1970.324.3). Photo © The Metropolitan.

Planche 3 :

Triptyque d'Harbaville, moitié du XI^e s., ivoire, 24,2 × 28 cm., Musée du Louvre, Département Objets d'Art, Paris (OA 3247). Photo RMN/© Daniel Arnaudet. Cf. aussi le triptyque de Palazzo Venezia à Rome, qui date du X^e s. et qui appartenait vraisemblablement à Constantin VII.

Planche 4a–b :

a. Ikône de la Γαλακτοφούσα, environ 1250–1350, tempéra sur bois, 19,3 × 17,5 cm., Monastère de Sainte-Catherine, Sinaï (Evans 2004, 357).

b. St. Luc qui dépeint la Sainte Vierge par Rogier van der Weyde, 1435, huile et tempéra sur bois, 137,7 × 110,8 cm. Photo © 2007, Museum of Fine Arts, Boston, acc. no. 93.153.

Planche 5 :

Couvercle d'un reliquaire franque en os avec le Christ dans une mandorle, environ 1100, 16 × 29,4 × 40,8 cm., Skulpturensammlung und Museum für Byzantinische Kunst, Staatliche Museen zu Berlin / 616. Photo: Jörg P. Anders.

Planche 6 :

Illumination avec le Christ dans le bateau, Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, ms. Plut. 6.23, f. 120^v.

Planche 7 :

Ikône avec *l'Echelle Spirituelle* de Jean Climaque, fin du XII^e s., tempéra et or sur bois, Saint monastère de Sainte Catherine, Sinaï (Evans 2004, 337).

Planche 8 :

Localisation du monastère τὰ Κύρου (indiquée par Mon. ta Kyrou) d'après Berger 1997, 9.

Planche 9 :

Mosaïque de l'Ascension du Christ entouré des archanges, des apôtres et de la Vierge, coupole de la St. Sophie de Salonique, environ 880–885. Photo E.M. van Opstall. Cf. aussi Cutler & Spieser 1996, p. 110, planche 112–113, planches 82–83 et p. 116, planche 86.

Planche 10 :

Ikône avec la Dormition, deuxième moitié du X^e s., ivoire, 13 × 11.2 × 1.7 cm., Collection Este, Modena, Kunsthistorisches Museum, Wien, KK 8797.

Planche 11a–b :

Fresques de Jean-Baptiste et du Christ, *katholikon* du monastère Hosios Loukas, deuxième moitié du XI^e siècle (Acheimastou-Potamianou 1994, ill. 10–11).

AVANT-PROPOS

Χρησάμενος, παῖ, τῷ λογισμοῦ δικτύῳ
ἐξ Ὀππιανοῦ τοῦ βυθοῦ τῶν χαρίτων
ἄγραν λόγων πάγκαλον ἀνείλκυσά σοι.
ἐγὼ γὰρ ἵνα μὴ πάθῃς ἀηδίαν,
λαμπρῶς κατεσκεύασα τὴν πανδαισίαν·
ἐκ νουθετημάτων γὰρ ὥς ἀρτυμάτων
ἄνωθεν αὐτὴν καταπάττων σοι φέρω.¹

Mon fils, en employant le filet de ma raison,
je t'ai tiré une très belle pêche de mots
de la profondeur des charmes d'Oppien.
Pour que tu n'aies pas de dégoût,
j'ai magnifiquement préparé ce repas abondant,
car je te le présente en le saupoudrant dès le début
d'avertissements comme assaisonnement.

Avec ces vers, Tzetzès (environ 1100–1180 / 85) présente son commentaire sur les *Halieutiques* (De la pêche) d'Oppien: la «pêche de mots» est l'ingrédient principal de son plat et l'assaisonnement y est ajouté pour faire plaisir à son public. Voilà la tâche d'un éditeur et d'un commentateur: le texte forme la base, et le commentaire sert à sa dégustation. Pour rester dans la métaphore: la poésie byzantine est un plat peu connu et difficile à apprécier pour notre esprit profondément occidental, héritier de l'Antiquité à travers le Moyen Âge, la Renaissance, le Siècle des Lumières, l'époque romantique et l'époque moderne. Souvent, on tient la littérature byzantine pour peu originale, trop chrétienne, voire «l'une des plus ennuyeuses du monde».² Il est vrai que la tradition grecque s'exprime par une autre voix à Byzance, où, au fur et à mesure, ses formes se sont adaptées à la spiritualité chrétienne. En ce qui concerne la poésie byzantine, on ne trouve guère en elle la grandeur de l'époque classique ou la légèreté admirable des épigrammes de l'époque hellénistique. Néanmoins, on est d'accord sur la position exceptionnelle de quelques poètes de l'époque byzantine, notamment

¹ Texte de Colonna 1963.

² Pasquali 1941, 12: «La letteratura bizantina è fra le più noiose del mondo».

Jean Géomètre, dont la poésie érudite est un miroir de l'aristocratie byzantine du X^e siècle. Mais jusqu'à maintenant, l'édition principale des poèmes de Jean Géomètre est celle de Cramer, qui date de 1841 et qui est fondée sur un seul manuscrit, le *Paris. suppl. gr. 352*, contenant 300 poèmes. Malgré un grand nombre d'erreurs, les éditeurs postérieurs ont utilisé l'édition de Cramer sans consulter eux-mêmes le *Paris. suppl. gr. 352*. Parfois on a proposé des conjectures, mais il n'y a eu aucune édition critique. En outre, on ignorait l'existence d'autres manuscrits, comme le *Vat. gr. 743* qui contient dix-neuf poèmes. Cette édition de soixante-trois poèmes comble ce vide pour ce qui concerne les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques.

Pour moi, l'étude de poèmes qui ont sombré si longtemps dans les ténèbres a été un voyage de découverte passionnant: les poèmes de Jean Géomètre sont non seulement un témoignage vif de la continuité de la littérature grecque, mais ils évoquent aussi le monde byzantin contemporain d'une façon suggestive. Avec le temps ils ont subi «a sea-change into something rich and strange», pour employer une image de Shakespeare.

L'édition critique de ces poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques est accompagnée d'une traduction, d'un commentaire et de notes. Pour encadrer les poèmes, l'introduction aborde des questions concernant la vie de l'auteur, l'histoire culturelle de son époque, la langue et la métrique, ainsi que les manuscrits et l'édition du texte. Puisqu'il s'agit d'une première étude de ces poèmes, elle ne saurait être exhaustive et aura besoin d'être complétée et améliorée par des travaux ultérieurs.

Je tiens à exprimer ma plus grande gratitude à aux directeurs de recherche de ma thèse (soutenue le 21 juin 2006, cum laude): à Marc Lauxtermann, dont la maîtrise de la poésie byzantine et la précision m'ont beaucoup aidée, ainsi qu'à Albert Rijksbaron, qui par sa vaste connaissance de la langue grecque a suscité bien des questions et des discussions passionnantes. Je remercie également les professeurs du jury de thèse, Gerard Boter (Vrije Universiteit), Jan-Maarten Bremer (Universiteit van Amsterdam), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Wolfram Hörandner (Universität Wien), Irene de Jong (Universiteit van Amsterdam), Burcht Pranger (Universiteit van Amsterdam) et Eva de Vries-van der Velden, qui m'ont donné des conseils précieux.

Pierluigi Lanfranchi, devenu connaisseur de Jean Géomètre malgré lui, m'a toujours inspiré pendant mon travail par ses idées sur la poésie et par sa sensibilité poétique. Je suis également très reconnaissante

à Sabrina Comat et Jean-Michel Mouette, qui ont pris la peine de corriger mon français, à Ysolde Bentvelsen et à Wim Rummelink, qui m'ont aidée avec le manuscrit et à Marcella Mulder, qui a surveillé les différentes phases de la réalisation du livre. Un remerciement spécial à mes parents pour leur encouragement et leur soutien.

Je remercie chaleureusement les membres du Hellenistenclub Amsterdam, les savants que j'ai rencontrés à Dumbarton Oaks (Center for Byzantine, Pre-Columbian, and Garden and Landscape Studies, USA) au cours de l'été de 2004 (en particulier Tassos Papacostas, Maria Parani, Asen Kirin et Alice-Mary Talbot) pour leurs suggestions utiles, ainsi que Bernard Flusin, qui a été mon directeur de recherche dans le cadre de mon Diplôme d'Etudes Approfondies à l'université Paris-Sorbonne, durant l'année universitaire 2000–2001.

L'accomplissement de ce livre a été possible grâce au soutien des fonds et des institutions suivants: Van Oosterom-Onderwijsfonds, Prins Bernhard Fonds et Koninklijk Nederlands Instituut Rome, qui ont financé mon DEA, Harvard University qui a financé mon séjour à Dumbarton Oaks, et NWO (Organisation Néerlandaise pour la Recherche Scientifique), qui a financé l'année scolaire pendant laquelle, dispensée de l'enseignement au lycée, j'ai pu me consacrer entièrement à ce livre.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

CHAPITRE I

JEAN GÉOMÈTRE: LE PERSONNAGE HISTORIQUE

Jean Géomètre, qui était-il? De nos jours, il est considéré comme le *poeta laureatus* de son temps, précurseur de la renaissance littéraire du XI^e siècle, et même comme l'une des personnalités les plus intéressantes de toute l'histoire de la littérature byzantine.¹ Malgré cette image flatteuse, Jean Géomètre reste une figure énigmatique. Dans ce chapitre, je ferai tout d'abord une esquisse de sa vie (§ 1). Certaines données historiques, que j'y mentionnerai brièvement, seront élaborées davantage dans le commentaire aux poèmes. Ensuite je présenterai la liste de ses œuvres (§ 2) et pour conclure je traiterai la question de la paternité des poèmes édités dans ce livre (§ 3).

§ 1. *Esquisse biographique*

Auteur prolifique, Jean Géomètre (environ 935/40–1000, cf. ci-dessous) écrivit beaucoup d'œuvres au caractère fort varié et d'inspiration tantôt chrétienne, tantôt profane. Il a écrit des œuvres en prose et en vers (en dodécasyllabes, en hexamètres et en distiques élégiaques). La vaste quantité de ses œuvres et la qualité de celles-ci n'ont pas empêché que presque aucune information sur sa vie ni sur son succès n'ait été transmise par l'intermédiaire de ses contemporains; ses propres œuvres en elles-mêmes sont l'unique source pour tous les renseignements biographiques que nous possédons concernant sa famille, son éducation et sa position sociale. En dehors de celles-ci, il ne nous reste rien qui per-

¹ Lauxtermann 1998a, 365: «the poet laureate of his time» et Krumbacher 1897, 735 et 731: «Für die im folgenden Jahrhundert beginnende litterarische Renaissance erscheint Geometres als ein beachtenswerter Vorläufer» et «eine der interessantesten Persönlichkeiten in der byzantinischen Litteraturgeschichte». Cf. aussi Littlewood 1971, p. vii: «One of the most intelligent and original writers of the tenth century working in a generally barren age»; Hunger 1978, 169: «Einer der begabtesten byzantinischen Dichter und zugleich fruchtbarsten Epigrammatiker ist zweifellos Johannes Geometres»; Demoen 2001, 230 (à propos des *Progymnasmata*): «We can safely regard Geometres' texts not as a display of superficial knowledge, but as evidence of a sophisticated and personal adoption and adaptation of the classical tradition».

mette de pénétrer la vie privée de Jean en tant que personnage historique. Plusieurs biographies lui ont été consacrées, la plus récente étant un article de Marc Lauxtermann (1998a).² Bien entendu, lorsqu'une biographie se fonde seulement sur les données provenant de l'œuvre d'un auteur, il faut toujours se poser des questions sur leur fiabilité. J'aborderai le problème du «je autobiographique» dans le chapitre II. *La poésie au X^e siècle* § 4. Pour l'instant j'accorderai ma confiance à ce que Jean nous raconte sur sa vie dans ses écrits.

Les poèmes de circonstance de Jean sont particulièrement révélateurs de la façon dont il présente les événements de sa vie. Parmi ces poèmes il faut compter les épitaphes et les éloges de divers personnages historiques, ainsi que les compositions inspirées par l'histoire contemporaine et par des expériences personnelles. Jean se réfère à des événements qui eurent lieu sous le règne des empereurs Constantin VII Porphyrogénète, «né dans le pourpre» (913/944–959), Romanos II (959–963), Nicéphore II Phokas (963–969), Jean Tzimiskès (969–976), Basile le Parakimomène (régent de 976 jusqu'à 985) et Basile II, «tueur des Bulgares» (976/985–1025). Toutefois, ses références demeurent souvent opaques, de sorte qu'il n'est pas possible de reconstituer un ordre chronologique, ni de suivre d'une manière précise les différentes phases de sa carrière apparemment mouvementée.

Famille et formation

Jean Géomètre était fils cadet d'un fonctionnaire de la cour impériale, auquel il consacre plusieurs épitaphes (nos. 15, 16, 17 et 254 = Cr. 329, 1–12).³ La dernière (no. 254) est certainement la plus touchante, tandis que la première (no. 15) est la plus informative du point de vue biographique. Dans ces vers, son père prend la parole et nous révèle que, serviteur diligent (ὁττορὸς θεράπων, no. 15, 1) de la cour impériale (κοιρανίης στέφανος, no. 15, 1), il servit en Asie et qu'après sa mort, son corps fut ramené à Constantinople (ἔς ἱερὸν ἦγαγεν ἄστυ, no. 15, 5 et τῇ πατρίδι, no. 254, 6) par ses deux fils (τέκνων ζεύγος, no. 15, 5), dont Jean était le plus jeune (Ἰωάννης, σὼν φιλάτων νεώτατος, no. 254, 8).

² A la p. 357 n. 7, l'auteur donne une liste de biographies antérieures.

³ Les poèmes nos. 15, 16 et 17, en distiques élégiaques, sont édités, traduits et commentés dans ce livre. Le poème no. 254 est écrit en dodécasyllabes et, par conséquence, n'y figure pas. Pour faciliter la lecture, j'ai ajouté la numérotation des pages et des vers de l'édition de Cramer (1841, abrégée par Cr.), chaque fois que je me réfère aux poèmes en dodécasyllabes. Pour la liste complète des poèmes et des éditions, cf. *Appendice*.

Issu d'un milieu aristocratique, Jean a certainement reçu une bonne éducation qui devait lui assurer une carrière à la cour ou à l'église. Au X^e siècle, l'éducation commençait par une formation de base en grammaire et en rhétorique. Pour l'apprentissage de la grammaire, on utilisait le manuel de Denys le Thrace (I^{er} s. avant J.-Chr.), peut-être dans la version révisée par Chérobosque (IX^e s. après J.-Chr.). Quant à la rhétorique, on commençait les études par les *Progymnasmata* (exercices rhétoriques) d'Aphthonios d'Antioche (IV^e s.). Les auteurs classiques (Homère, les tragiques, etc.), la Bible et les pères de l'église étaient les auteurs obligés de toute éducation élémentaire.⁴ On apprenait la langue attique par imitation, en faisant des compositions ou des pastiches d'auteurs classiques. Après la formation de base, on poursuivait les études en étudiant les traités rhétoriques d'Hermogène de Tarse (II^e s., notamment son traité *Περὶ Ἰδεῶν*). A Constantinople, il y avait une sorte d'école «supérieure» fondée par Constantin VII, où on enseignait quatre disciplines, non seulement la rhétorique, mais aussi la philosophie, l'astronomie et la géométrie, chacune disposant pour son enseignement d'un professeur spécialisé.⁵

Il nous restent trois poèmes de Jean sur son professeur Nicéphore, auquel il témoigne une grande admiration (nos. 66 = Cr. 291, 28–30; 146 = Cr. 305, 21–23; 255). Faut-il l'identifier avec Nicéphore Erotikos, professeur de géométrie à l'école fondée par Constantin VII? Si c'est le cas, une formation en géométrie pourrait expliquer le surnom énigmatique du poète: «Géomètre».⁶ Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune trace dans les poèmes de Jean d'une passion pour la géométrie. Dans son poème sur les Muses (no. 40), il dit que Calliope (ici symbole de

⁴ L'influence stylistique d'Homère et de Grégoire de Nazianze sur les hexamètres et les distiques élégiaques de Jean est énorme, cf. aussi ch. III. *Langue littéraire* § 2.

⁵ Pour l'éducation byzantine, cf. Buckler 1948, Lemerle 1971; Speck 1974; Kennedy 1980, 103–105 et 161–172.

⁶ Hypothèse de V.G. Vasil'evskii, citée par Lauxtermann (1998a, 358). Cf. aussi Krumbacher 1897, 731, Sajdak 1931b («vagabonde» < γῆν + μετράω?), Lemerle 1971, 265, Isebaert 2004, 11–12. Le nom Γεωμέτρης ne se réfère pas à la profession de Jean Géomètre, qui se présente en tant que soldat et intellectuel, et n'est pas attesté non plus comme nom de famille. Il figure pour la première fois chez Doxopatrès (XI^e s.), qui admire les traités rhétoriques de Jean Géomètre (cf. *Liste des œuvres* dans ce chapitre). A noter que dans le poème no. 298 (= Cr. 342, 6 – 347, 32) 90–98, Jean parle des grands hommes de l'antiquité de la façon suivante: τί καὶ Περικλῆς, Ἀλκιβιάδης καὶ Κίμων, | οἱ τῶν Ἀθηνῶν εὐπαγεῖς χρυσοὶ στύλοι· | οἱ τῶν λόγων ἄρχοντες, οἱ ῥήτραις πρόμοι, | οἱ τὴν φύσιν βλέποντες; οἱ γεωμέτραι | ἥστραπτον ἔργοις καὶ λόγοις τὴν Ἑλλάδα, | ἵπποις κατ' αὐτό, ναυοῖ, πέζοις ἐκράτουν. | δόχης, τροπαίων, ἀρετῆς, σοφισμάτων, | πᾶσαν θάλατταν, πᾶσαν ἐπλήρουν χθόνα | Ἑλλήνες οὗτοι.

la poésie en hexamètres) embellit sa langue et qu'Uranie embellit son esprit: y aurait-il là une allusion à une formation en astronomie ou en théologie (cf. le poème no. 280)? Dans le poème no. 25 (= Cr. 281, 21 – 282, 15), Jean fait référence à sa formation en rhétorique et en philosophie. En effet, nombreux poèmes sont consacrés aux philosophes classiques: Platon, Aristote, les néoplatoniciens Simplicius, Porphyre et son élève Jamblique, des philosophes divers.⁷ Dans ces poèmes, le ton balance entre admiration et légèreté. Jean avait un goût prononcé pour les jeux des mots, le poème no. 26 en est la preuve: dans le deuxième distique, il joue sur le nom de trois philosophes en disant «Archytas commença, Platon amplifia et Aristote | mit fin à tout, en harmonie avec son nom.» En grec, on aperçoit le jeu de mots: Ἀρχύτας—ἄρχ-ομαι (= commencer), Πλάτων—πλατύν-ω (= «amplifier», «faire de l'étalage») et Ἀριστο-τέλης—τέλος ἐπιτιθέναι τινί (= «meilleur» et «mettre fin à»).

Toutefois, le poète garde toujours ses distances avec la philosophie classique et n'entre jamais dans les questions proprement philosophiques. Pour la rhétorique et la théologie, en revanche, il montre un profond intérêt, comme le prouvent ses *Progymnasmata*, ses traités rhétoriques sur les «deux maîtres de la rhétorique byzantine», Hermogène et Aphthonios, ses scholies sur l'Évangile de Luc, son commentaire sur trois homélies de Grégoire de Nazianze et le grand nombre de poèmes au contenu chrétien (cf. §2 ci-dessous). Krumbacher qualifie Jean de «tief religiöser Mann».⁸ Il est vrai que Jean est profondément influencé par la langue et les images bibliques ainsi que par le style et le vocabulaire de Grégoire de Nazianze, auquel il consacra plusieurs épigrammes (nos. 22; 122 = Cr. 302, 6–9; 123 = Cr. 302, 10–11; 124 = Cr. 302, 12–14) et dont il emprunte le titre εἰς ἑαυτὸν pour plusieurs poèmes.⁹ Dans le style d'autres poètes chrétiens, tels que Georges de Pisidie (VII^e s.) et Théodore le Stoudite (759–826), il y a maints poèmes consacrés à la

⁷ A Platon les nos. 20 (= Cr. 281, 7–9) et 21 (= Cr. 281, 10–12), à Aristote le no. 19 (= Cr. 281, 4–6), à Simplicius les nos. 23 et 24 (= Cr. 281, 16–20) et 34 (= Cr. 284, 11–13), à Porphyre les nos. 35–37 (= Cr. 284, 14–24), à Jamblique le no. 217 (= Cr. 318, 26–28), à plusieurs philosophes les nos. 25 (= Cr. 281, 21–282, 15), 26, 30 (= Cr. 283, 9–14), 32 (= Cr. 283, 27–284, 4), 33 (= Cr. 284, 5–10), 38 (= Cr. 284, 25–30), 166 (= Cr. 310, 19–23), 202 (= Cr. 315, 7–13) et 218 (= Cr. 319, 3–4).

⁸ Krumbacher 1897, 734. Pour la synthèse entre παιδεία classique et christianisme, cf. dans ce chapitre, §3. *Thématique*.

⁹ Pour l'influence de Grégoire de Nazianze, cf. §3. *Thématique* ci-dessous, ch. III. *Langue littéraire*, ch. IV. *Prosodie et Métrique* et Demoen & Van Opstall 2008.

Sainte Vierge, au Christ, à Jean Baptiste, à des saints, à des objets religieux, etc. Un petit poème célèbre sur sainte Marie l’Egyptienne peut servir d’exemple :

Ἔχει πάχος τι καὶ τὸ χροῶμα, ζωγράφει,
 πρὸς τὸ σκιῶδες σῶμα τῆς Αἰγυπτίας·
 ταύτην πρὸς ἐμφέρειαν εἰ γράψαι θέλεις,
 ἀφείς τὸ χροῶμα, γράφει πρὸς ἀυλίαν.
 Εἰ δ’ οὐκ ἐφικτὸν τῆς τέχνης ἡττωμένης,
 τὴν ζῶσαν ὡς ἄνθρωπον ὕλη μὴ γράφει.¹⁰

Carrière

Revenons à la recherche des données biographiques. Selon un poème non exempt d’orgueil (no. 280), Jean eut déjà du succès à dix-huit ans—à cet âge tendre il se vante de ses connaissances des choses terrestres et célestes et de son courage, les deux qualités qui ne cessèrent pas de provoquer une jalousie féroce et d’irriter ses concitoyens tout au long de sa vie (cf. ci-dessous). Mais on ne sait pas à quelle époque ce poème a été écrit. Pour déterminer le début de la carrière de Jean, on a tout d’abord besoin de poèmes qu’on puisse dater. Jean a commencé à composer sous le règne de Constantin VII (913/944–959), parce que parmi ses poèmes figure une épigramme sur les quarante martyrs de Sébaste (no. 308 = Sajdak no. 8) qui a servi de modèle à une épigramme sur Constantin VII dont le Patricien Anonyme (environ 940–970) fut l’auteur.¹¹ Puis, nous trouvons une épitaphe dédiée à l’impératrice Hélène (no. 240 = Cr. 327, 13–20, intitulée εἰς τὴν βασιλίδαν Ἑλένην), l’épouse de Constantin, qui mourut en 961 après avoir été exilée dans un monastère par Romanos II—bien qu’il soit également possible qu’il s’agisse d’une autre impératrice Hélène, qui serait l’épouse de Constantin VIII, morte dans les années ’80 du dixième siècle. Il y a d’autres personnages

¹⁰ « Il y a une certaine épaisseur et de la couleur, peintre, | sur le corps chimérique de l’Egyptienne; | si tu veux la dépeindre comme elle est, | laisse la couleur et dépeins-la selon sa nature immatérielle. | Et si, ton art étant insuffisant, tu ne réussis pas | à représenter cet être vivant comme immatériel, renonce à la dépeindre. » Cette composition, dont le dernier vers seul (no. 199 = Cr. 314, 16) subsiste dans le manuscrit principal des poèmes de Jean Géomètre (*Paris. suppl. gr. 352*), est transmise par d’autres manuscrits. Tandis qu’auparavant elle avait été attribuée à plusieurs auteurs, la présence du dernier vers dans notre manuscrit atteste qu’elle est bien de la plume de Jean Géomètre. La question de la paternité du poème a été traitée par Lauxtermann (2003a, 289).

¹¹ Lauxtermann 2003a, 169, 299, 321.

de cette décennie sur lesquels Jean Géomètre a écrit des épigrammes, tels que Michael Maleinos, oncle de Nicéphore Phokas, mort en 961 (no. 101 = Cr. 299, 1–5), le juriste Théodore Décapolite, mort après 961 (no. 96) et Polyeucte, qui fut patriarche entre 956 et 970 (nos. 179 et 180 = Cr. 312, 23–27). Si ces poèmes ne nous fournissent pas d'autres informations précises, ils nous donnent au moins une indication sur le commencement de la carrière de Jean, qui doit être situé dans les années '50, et de sa date de naissance qui doit être située dans les années '30.

Jean ne fut pas seulement écrivain, il poursuivit aussi une carrière militaire. Mais en l'absence de renseignements précis, il est difficile de retracer nettement le fil conducteur de sa vie professionnelle. De nombreuses références rétrospectives à ses activités militaires se trouvent dans les poèmes écrits après sa démission, lorsqu'il décrit son rôle dans l'armée, l'ingratitude de la part de l'empereur et du peuple, le manque de généraux compétents. Il s'écrie, par exemple, dans le poème no. 290, 27–31, 37–36:¹²

δεξιὸν ὄλετο κάρτος, ἀπέτμαγε νεῦρα σίδηρος,
 σιαγόνας, κεφαλὴν, πάντα λάβε πτόλεμος·
 οὐδέ τι μοι περὶκειται· οὐ χάριν, οὐ λόγον εὖρον,
 κοῖρανός οὐ δυνατῶς <μ'> ἤνεσεν, οὐδὲ πόλις,
 ὧν ὑπερ ἐξεκένουν ὕδωρ ἅτε πολλάκις αἶμα.¹³

Jean a combattu pour sa patrie et aux vv. 35–36 du poème no. 211, il se vante de son rôle de *προμαχῶν* dans l'armée byzantine :

πολλὰ μόγησα καὶ αἶμα κένωσα, συχνόν γ' ἐπὶ τοῖσι
 ἡμετέρου προμαχῶν πλήθεος ἐν πολέμοις.¹⁴

Comme souvent dans la littérature byzantine, on cherchera en vain le titre qui puisse préciser son rang: «Del resto le informazioni di carattere concreto lasciano spesso a desiderare, perché tutti gli elementi di carattere <reale>, materiale, mal si adattano allo stile retorico delle descrizioni bizantine, improntato al <bel parlare> (*eu legein*). Le più

¹² Cf. aussi les poèmes nos. 65, 67, 68, 211, 238 (= Cr. 326, 20 – 327, 9), 268 (= Cr. 331, 5–10), 290, 296 (= Cr. 341, 9–14), 297 (= Cr. 341, 14 – 342, 5), 298 (= Cr. 342, 6 – 347, 32), 300.

¹³ «Perdus mes forces habiles: le fer a tranché mes tendons, | mes mâchoires, ma tête; la guerre a tout pris, | il ne me reste rien, je n'ai trouvé ni reconnaissance, ni renom; | ni l'empereur ni la ville ne <m'>ont loué suffisamment, | pour lesquels j'ai souvent fait couler du sang comme si c'était de l'eau.»

¹⁴ «J'ai beaucoup souffert et j'ai versé du sang, souvent, qui plus est, | en combattant au premier rang de notre peuple dans la guerre.»

dirette e fondamentali questioni di carattere sociale restavano sovente nell'oscurità». ¹⁵ Dans deux lemmes du manuscrit *Bodl. Barocc. 25* (s. XIV in., f. 280^v et f. 287), Jean est qualifié par le titre de «protospa-thaire», titre réservé à certains hauts fonctionnaires de la cour et de l'armée, par exemple aux officiers de la garde impériale. Néanmoins, Jean ne fait jamais explicitement allusion à ce titre dans ses propres œuvres. Puisque les autres sources gardent également le silence à ce sujet, il est impossible de savoir si ce lemme est correct.

En tant que militaire, Jean était vraisemblablement actif sous les règnes de Nicéphore II Phokas, de Jean Tzimiskès et de Basile le Parakimomène. L'empereur Nicéphore II Phokas fut son favori. Jean fait plusieurs fois son éloge (nos. 2 = Cr. 266, 20 – 267, 21 ; 61 ; 80 ; 142), en invoquant ce «lion rugissant» même outre-tombe pour sauver la patrie (μικρὸν προκύψας τοῦ τάφου, βρούξον λέον, no. 31 = Cr. 283, 15–26, cf. aussi no. 91). Par contre, l'empereur Jean Tzimiskès, qui assassina son prédécesseur Nicéphore II Phokas à l'aide de la femme de ce dernier, Théophano, (pour cette histoire cruelle, cf. le commentaire au poème no. 61), est moins apprécié par Jean. Il figure dans deux poèmes (nos. 3 = Cr. 267, 22 – 269, 19 et 48 = Cr. 286, 9–12), dont le premier est quelque peu ambivalent. L'empereur, qui dans cette épitaphe parle à la première personne (ἡθοποιία, cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4), insiste non seulement sur ses qualités de souverain, mais aussi sur sa conscience travaillée par le remords. La méfiance allait le tourmenter toute sa vie (vv. 33–36 et 41–44) :

ἐπεὶ δ' ἔρωσ με τῆς κακίστης ἐν βίῳ
 τυραννίδος κατέσχε, φεῦ δυσβουλίας,
 καὶ δεξιὰν ἤμαξα καὶ σκήπτρον κράτους
 ἦρπασα, πύργον συγγενῇ κατασπάσας.
 ...
 ἔπειτα πάντα τοὺς ὑπηκόους τρέμων,
 ψευδεῖς ὀνειρούς καὶ σκιὰς ὑποβλέπων,
 πικρὸν, πολυστένακτον, ἦντλουν τὸν βίον,
 λαγὼ βίον ζῶν, ὁ πρὶν ἄτρομος λέων. ¹⁶

¹⁵ Schreiner 1992, 99, à propos du soldat byzantin.

¹⁶ «Quand l'amour pour la funeste tyrannie | m'a saisi durant ma vie, ah mauvaise résolution, | je souillai de sang ma main droite et je m'emparai du sceptre | du pouvoir; après avoir détruit la citadelle noble ... Puis en tremblant devant tous mes sujets | et en voyant des songes et des ombres trompeurs, | j'épuisais les amertumes d'une vie pleine de gémissements: | je vivais une vie de lièvre, moi, qui auparavant étais un lion intrépide.»

Jean Géomètre continua à écrire sous Basile le Parakimomène, qui fut régent durant la jeunesse du futur empereur Basile II, tueur des Bulgares. Aucun poème n'est explicitement dédié à Basile le Parakimomène, mais selon une hypothèse avancée par Marc Lauxtermann, deux poèmes (nos. 12 = Cr. 276, 3 – 278, 20, et 153 = Cr. 308, 1 – 309, 13) révèlent la prédilection de la part de Jean pour ce régent, dont la position à la cour fut délicate. En évitant de le nommer par son propre nom et en jouant avec le vocabulaire (βασιλείος, *royal*, sous-entendu Βασίλειος, *Basile*), il en chante les louanges: «Geometres' encomium on Basil the Nothos accommodates to the ambiguity of court ceremonial at the time: it keeps up appearances by avoiding to use the conventional themes and stock motives of *basilikoi logoi*, but it implies that Basil is somehow like an emperor by comparing him indirectly to the Sun». ¹⁷

Démision et retraite au monastère

Il est certain qu'à un moment donné Jean fut congédié, mais la date et la cause exactes de cette disgrâce demeurent obscures. Jean se réfère à un «pharaon méchant» qui l'a plongé dans une vieillesse âpre (poème no. 68, 7–8):

καὶ Φαραὼ κακομήτιδος ἐξερύσειας, μάρτυς,
δύσμορον, ὄψ' περ, ὃς καὶ ἐν ὠμῷ γήραϊ θῆκεν.¹⁸

Et il met en cause la jalousie de ses concitoyens, qui détestaient ses compétences intellectuelles et militaires (poème no. 211, 26–32):

καὶ φθόνος οὐκ ὀλίγος ἔρρεεν ἐκ στομάτων·
ὥς μόνος ἦν σοφίης θάλος, ἦν δ' ἄρεος πρόμος οἶος,
εὐκραδίως μίξας νοῦν σοφὸν ἠνορέη,
ἦ δ' ἄρετὴ κακίη, γένος ἄθλιον, ὃ γένος αἰσχρόν,
οὐτιδανόν, φθονερόν, ἀντίπαλον σοφίης.
ἦ μαλακὸν σοφὸν ἔμμεν', ἦ ἄρρενα γνώσιος ἐχθρόν,
ὥδε θέλουσι νέοι νομοθέται κακίης.¹⁹

¹⁷ Lauxtermann 1998a, 374.

¹⁸ «Et puisses-tu me sauver du Pharaon méchant, ô martyr, | qui, bien que tardivement, (m')a placé, malheureux, dans une vieillesse âpre.»

¹⁹ «Et beaucoup de jalousie provenait de leur bouche: | quand ils affirmaient que j'étais la seule jeune pousse de sagesse et l'unique chef belliqueux | qui ait mélangé bravement la raison sage au courage, | et que mon courage était un mal, race misérable, ô race honteuse, | lâche, jalouse, contraire à la sagesse. | Que l'on soit un savant sans vigueur ou un viril ennemi de la sagesse, | c'est ce que veulent les nouveaux législateurs du mal.»

Scheidweiler identifie le Φαραώ avec Jean Tzimiskès,²⁰ ce qui pose problème d'un point de vue chronologique : si l'on accepte avec Lauxtermann les années 935–940 comme date de naissance possible de Jean Géomètre,²¹ il aurait eu entre 29 et 34 ans quand Tzimiskès accéda au trône en 969, et entre 36 et 41 ans quand ce dernier mourut en 976. Dans ce cas, la «vieillesse âpre» (ἐν ὠμῷ γήραϊ) dont parle le poème no. 68 serait une exagération remarquable. Vraisemblablement, sa démission est ordonnée plus tard par un autre Φαραώ. Selon Marc Lauxtermann Jean aurait été renvoyé par Basile II en 985, donc à l'âge de 45–50 ans.²² Sous le règne de ce dernier, il y eut de changements importants au niveau politique et culturel.²³ L'attitude hostile de Basile II vis-à-vis de certaines familles aristocratiques qui n'étaient pas favorables à l'empereur et qui avaient parmi elles des généraux importants doit être à la base du renvoi de Jean.²⁴ Basile II destituait de leurs biens les membres de ces familles qui menaçaient son pouvoir et il les éliminait. Ce sort attendait également l'éminence grise Basile le Parakimomène, qui avait été un personnage de premier rang à la cour pendant une longue période, qui couvre le règne de plusieurs empereurs (depuis Constantin VII jusqu'aux premières années du règne de Basile II). Basile II avait dû lui accorder une place de régent pendant les neuf premières années de son règne, jusqu'à ce qu'il décide de se débarrasser de lui en 985.²⁵ Jean Géomètre pourrait bien avoir été la victime de cette même politique. Ses préférences politiques ne furent sans doute pas appréciées par Basile II—je pense en particulier à sa prédilection non seulement pour feu Nicéphore II Phokas, mais aussi pour Basile le Parakimomène. De plus, la famille des Phokas, ainsi que la famille des Maleinos, devaient subir le même sort de la part de Basile II, lorsqu'elles furent excommuniées dans la *Novella* de l'an 996 en tant que représentantes d'une noblesse trop puissante.

Durant son règne, Jean Tzimiskès avait occupé presque tous les territoires des Bulgares. Samuel avec ses trois frères David, Moïse et

²⁰ Scheidweiler 1952, 309.

²¹ Lauxtermann 1998a, 360.

²² Lauxtermann 1998a, 367–371. Cf. aussi Sajdak 1931a, 65. A noter qu'à Byzance, la carrière militaire se terminait d'habitude à l'âge de 48 ans, cf. Lemerle 1979, 148 n. 1. Si cet âge valait pour tous les rangs militaires, Jean devrait être né vers l'an 940, de sorte qu'en 985, il avait 45 ans.

²³ Pour la vie culturelle sous Basile II, cf. ch. II, § 2. *La fin du X^e siècle*.

²⁴ Cf. Holmes 2003, 35–69, spéc. p. 48 : «Such families (as the Skleroi and the Phokades) only presented a powerful threat when they held senior military positions.»

²⁵ Cf. Brokkaar 1972, 226–234.

Aaron—fils d'un puissant comte bulgare—voulait se révolter déjà depuis la mort de leur roi Pierre en 969. Après la mort de Jean Tzimiskès en 976, il commençait à regagner au fur et à mesure les territoires perdus. Il envahit la Grèce pour la première fois en 981 et prit Larissa en Thessalie en 986, pendant la première année du règne de Basile II. Jean consacre plusieurs poèmes aux troubles bulgares.²⁶

Pendant les guerres civiles de la période 986–990 menées par les généraux Bardas Skleros et Bardas Phokas, il écrivit plusieurs poèmes à en glacer le sang, cf. par ex. le poème no. 7 (= Cr. 271, 31 – 273, 29), qui commence par les vers suivants: νῦν οὐρανέ, στάλαξον ὄμβρους αἰμάτων, ἤρῃ ἐπενδύθητι πένθιμον σκότος («Maintenant, ciel, verse des pluies de sang! Air, revêts-toi des ténèbres de deuil!»). Par de fortes images il critiqua sévèrement l'air du temps: l'empire serait destiné à succomber en raison de l'ignorance de ses généraux, dépourvus de la double vertu de l'action et de l'intellect, qui jadis caractérisèrent les héros homériques et les grandes personnalités de l'histoire grecque, ainsi que les personnages bibliques (et bien sûr, Jean Géomètre lui-même!). Dans le poème no. 298 (= Cr. 342, 6 – 347, 32), nous lisons aux vv. 18–23 et 225–230:

ἡ δὲ ἀρετὴ καὶ γνῶσις ἐν ταῖς γωνίαις
στυγναὶ κáθηνται καὶ παρημελημένα
θρηνοῦσι πικρῶς οὐχ ἑαυτὰς τῆς τύχης
(φύσει γὰρ αὐταὶ τίμαι καὶ τοῖς ξένοις),
θρηνοῦσι δ' αὐτὴν τὴν βασιλείον πόλιν
καὶ σκῆπτρα Ῥώμης καὶ τὰ Ῥωμαίων καλὰ.

...

οὐδὲ γράφειν ἔξεστι λοιπὸν ὥς πάλαι,
οὐδ' ἐν λόγοις ἄριστον ὥς πρὶν τυγχάνειν,
οὐδ' ἐν μάχαις βέλτιστον. ἔρρευσαν τέχναι·
πάλαι γὰρ ἦσαν τοῖς βροτοῖς εὖρημένα.
τὸ σωφρονεῖν πᾶν ἐκλέλοιπε τὸν βίον.²⁷

²⁶ Il s'agit du no. 31 (= Cr. 283, 15–26) sur le «cométopoule» Samuel (cf. aussi le commentaire aux poèmes nos. 90 et 91), des nos. 90 et 91 sur la défaite de la Porte de Trajan en 986, nos. 28 (= Cr. 282, 29–30) et 29 (= Cr. 282, 28, 31 – 283, 8) datant des années 996–997, et du no. 234, une épithame sur un soldat tué par un Bulgare.

²⁷ «La vertu et la connaissance demeurent tristement | dans leurs coins et, abandonnées, elles se lamentent | amèrement, non pas sur leur propre destin | (car par nature elles sont respectables, même pour les étrangers), | mais elles se lamentent sur la ville impériale même | et sur le pouvoir de Rome et les beautés romaines ... | Il n'est plus possible d'écrire comme autrefois, | pas non plus d'exceller dans la rhétorique comme jadis, | ni d'être le plus fort dans la guerre. Les arts sont en ruines, | puisqu'il y a longtemps qu'ils ont été inventés par l'homme. | La sagesse a entièrement quitté la vie.»

Ce type de critique de la part de Jean débouche très souvent sur une plainte personnelle et ces poèmes reflètent sa propre impuissance suite à son congé. Sa situation doit avoir été pénible : il se plaint du traitement que lui infligent ses concitoyens, qui l'abandonnèrent et s'emparèrent de ses biens, en ridiculisant ses qualités.²⁸ Après le congé et la perte de tous ses biens, Jean se retira vraisemblablement dans un monastère (no. 289, 12–17) :

† οὐδέ τις † εὖτ' ἐθέμην συνθήκας, εὖτε τελέσθην
 ῥήμασιν οἰοβίων, μυστιπόλων θυσίαις·
 εὖτ' ἐδάην μυστήρια φρικτὰ θεοῦ καὶ ἄντην
 ἔδρακον, οὐκ ἀπάτης φάσματα δαιμονίων,
 μητρός ἀπειρογάμου (δὲ) πολυφροσύνας πολυχάρτους,
 ἐλπίδας ἡμερίους, ἐλπίδας ἀθανάτους.²⁹

Mais quand et où a-t-il pris l'habit ? La première question est liée à la date de sa démission. Scheidweiler, qui identifie le Φαραώ avec Jean Tzimiskès, émet l'hypothèse selon laquelle la carrière du poète se serait déroulée en suivant ces étapes : Jean aurait été officier jusqu'à sa démission sous Jean Tzimiskès, puis il serait devenu moine, ensuite prêtre et enfin archevêque de Mélitène (cf. ci-dessous pour l'origine de cette hypothèse). De son côté, Marc Lauxtermann suppose que Jean se retira dans un monastère après avoir été limogé par Basile II. Quant à la deuxième question, il faut se baser sur quelques poèmes et sur un autre surnom de Jean : ὁ Κυριώτης. Il semble qu'après son congé et sans poursuivre aucune carrière ecclésiastique, Jean soit entré dans le monastère τὰ Κύρου, qui se trouvait dans la ville de Constantinople. De ce monastère, il aurait tiré le nom ὁ Κυριώτης.³⁰ Ce monastère était consacré à la Sainte Vierge, sur laquelle il a écrit maints poèmes.³¹ Il

²⁸ Cf. les poèmes nos. 53, 268 (= Cr. 331, 5–10), 269 (= Cr. 331, 11 – 332, 4), 290, 296–298 (= Cr. 341, 9 – 347, 32), 300. En ce qui concerne ses biens, Jean parle de sa maison et de son jardin à Constantinople, cf. Littlewood 1972, 11, ll. 3–11.

²⁹ « ... Au moment où j'ai fait mes vœux et que j'étais initié | aux paroles des moines, aux rites sacrés des prêtres, | au moment où des mystères effrayants de Dieu j'étais instruit et que de près | j'ai vu non pas les fantômes de la tromperie des démons, | mais la sagesse fort joyeuse de la Mère qui ne connaît pas le mariage, | les espoirs éphémères et les espoirs éternels ... »

³⁰ Cf. le poème no. 92 (= Cr. 297, 1–7) et le commentaire au poème no. 142. Sur les origines possibles du nom Κυριώτης, voir aussi Sajdak 1931b et Lauxtermann 1998a, 358–359.

³¹ Il s'agit de quinze poèmes : nos. 6 et 39 (= Cr. 271, 26–30 et Cr. 285, 1–2, tous les deux εἰς τὴν κοίμησιν τῆς Θεοτόκου), 99 (= Cr. 298, 20–23 εἰς τὴν Θεοτόκον φέρουσιν τὸν Χριστόν), 109 (= Cr. 300, 1–8 εἰς τὴν Θεοτόκον, κτλ.), 143, 157 (= Cr. 309, 23–26 εἰς τὸν Χριστόν, τὴν Θεοτόκον, κτλ.), 158–162 (= Cr. 309, 27–29 et Cr. 310, 1–2, 3–4, 5–7

y demeura vraisemblablement jusqu'à sa mort autour de l'an 1000. Un poème satirique nous fournit une autre preuve que ce fut bien là que Jean se retira : se référant à une dispute judiciaire qui eut lieu dans les années '90 du X^e siècle entre τὰ Κύρου et un certain Psénas, il se moque de cette personne, en le traitant d'« espèce de canaille » : « Eloigne-toi le plus possible du quartier du Kyros, comme un chien, infidèle Psénas ». ³² Il est possible que Jean mourût peu après, vers l'an 1000, parce que son dernier poème pouvant être daté, le poème no. 29 (= Cr. 282, 28, 31 – 283, 8), parle du Bulgare Syméon, qui devint tsar en 997. ³³

Titres ecclésiastiques

Des fausses attributions de poèmes, ainsi que des lemmes obscurs posent des problèmes au sujet de la carrière ecclésiastique de Jean Géomètre. Premièrement, l'historien Skylitzès conclut son chapitre sur Nicéphore II Phokas avec une épitaphe dédiée à un certain Jean, introduite par les mots suivants : ἐν δὲ τῇ σορῶ αὐτοῦ ὁ Μελιτηνῆς μητροπολίτης Ἰωάννης ταῦτα ἐπέγραφε ... (« Sur son tombeau, le métropolite de Mélitène, Jean, fit inscrire ces vers... »). ³⁴ Contrairement à l'opinion suivie par entre autres Vasil'evskii (1876, 112–115), Krumbacher (1897, 731) et Scheidweiler (1952, 307), ce n'est pas Jean Géomètre qui fut nommé archevêque de Mélitène, mais un autre poète, nommé Jean de Mélitène, comme l'a montré Marc Lauxtermann (1998a, 365 et 2003a, 305–316). Deuxièmement, un lemme dans le manuscrit *Matrit. 4614, Progymnasmata IV*, suggère que Jean Géomètre a été πρωτόθρονος, titre réservé aux évêques de Césarée : « Der erste im Rang der Metropoliten, Kaisarea, führt die Bezeichnung πρωτόθρονος des Patriarchats, während der ranghöchste Suffragan πρωτόθρονος seiner Metropole ist » (Beck 1959, 67). Mais sur cette fonction ecclésiastique, les autres sources et Jean Géomètre lui-même gardent le silence et il n'y a aucune preuve que ce lemme soit correct.

εἰς τὴν κοίμῃσιν τῆς Θεοτόκου), 167 (εἰς τὴν Θεοτόκον), 178 (= Cr. 312, 20–22, εἰς τὴν κοίμῃσιν τῆς Θεοτόκου), 219 (= Cr. 319, 5–9 εἰς τὴν Θεοτόκον), 274 (= Cr. 332, 20–22, lemma in marg. dex. εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον ἐν πύλῃ), 277 (= Cr. 333, 1–5, εἰς τὴν δέησιν τῆς Θεοτόκου κτλ.). Pour la *Vie de la Sainte Vierge*, cf. § 2.

³² Traduction de Grégoire 1934, 796. Cf. Lauxtermann 1998a, 378–380.

³³ Cf. Lauxtermann 1998a, 373. D'autres poèmes sur les menaces des Bulgares, ce sont les nos. 27 (= Cr. 282, 21–27), 31 (= Cr. 283, 15–26), 90 et 238.

³⁴ Cf. Mercati 1921 et 1923.

§ 2. *Liste des œuvres*³⁵

1) Poèmes : profanes et sacrés, en dodécasyllabes, hexamètres et distiques élégiaques. Editions basées sur *Paris. suppl. gr. 352* (toutes partielles, sauf Cramer 1841; pour les numéros des poèmes publiés dans chacune des éditions, cf. ch. VI. *Description des Manuscrits*): Allatius 1641, 399; Cramer 1841, 265–352 (édition intégrale); Piccolos 1853, 129–154 (texte) et 238–244 (notes); Migne 1863, *PG* 106, 901–987; Cougny 1890 *passim*. Edition (partielle) basée sur *Paris. gr. 1630*: Boissonade 1830, 469–478. Pour les éditions des autres poèmes, cf. Lauxtermann 2003a, Appendix II.

2) Hymnes sur la Sainte Vierge : les quatre premiers hymnes sont écrits en distiques élégiaques et commencent par χαῖρε—d’où leur nom χαίρετισμοί. Le cinquième et dernier hymne en hexamètres est construit selon l’ordre de l’alphabet. Un petit poème sur le choix de la métrique a été ajouté par le poète, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* et VI. *Description des principaux manuscrits* 13). Première édition: F. Morellus, *Ioannis Geometrae Hymni V in Beatam Deiparam* (Lutetiae 1591); puis Migne 1863, *PG* 106, 853–868; Sajdak 1931a.

3) Paraphrase des Odes : paraphrase des neuf Odes de la Septante en 470 dodécasyllabes. Editions: Bandini 1764; Cramer 1841, 352–366; Migne 1863, *PG* 106, 987–1002 (cf. L. Sternbach, «Analecta Byzantina», *Ceské Museum Filologické* 6 (1900) 308–314); A.P. Koumantos, «Translation of the Nine Odes according to John Kyriotes Geometres», in *Δελτίον Βιβλικῶν Μελετῶν* 3 (1975) 127–133; De Groote 2004.

4) Un poème iambique sur la Nativité du Christ : disparu, mais cité avec admiration par Eustathe de Salonique, cf. Migne 1865, *PG* 136, 508.

5) Vie de Saint Pantéléimon : 1042 dodécasyllabes sur le saint médecin Pantéléimon, attribué à Jean Géomètre dans un des manuscrits.

³⁵ Dans cette liste, je n’ai pas inclu le *Paradeisos*, écrit en distiques élégiaques et parfois attribué à Jean Géomètre; pour la question de la paternité, cf. Isebaert 2004, 502–524. Pour la différence entre les distiques élégiaques du *Paradeisos* et les distiques élégiaques des poèmes de Jean Géomètre, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique*.

Editions : F. Morellus, *Elogium S. martyris Panteleemonis, Graecis iambicis olim ab auctore incerto (qui Joannes Geometra esse creditur) scriptum et e bibliotheca Regia erutum a Federico Morello* (Lutetiae 1605); Migne 1863, PG 106, 890–902; L. Sternbach, *Ioannis Geometrae Carmen de S. Pantaleomone* (Cracoviae 1892). Pour des corrections du texte : A. Papadopoulos-Kerameus, [Notice sur l'édition de Leo Sternbach], *Vizantijskij Vremennik* 6 (1899, réimpr. Amsterdam 1963) 156–163 et Scheidweiler 1952, 277–287 et 298–299. Cf. K. Demoen, «John Geometres' Iambic Life of Saint Pantaleemon. Text, Genre and Metaphrastic Style», in B. Janssens, B. Roosen & P. van Deun (éds.), *Philomathestatos: studies in Greek and Byzantine texts presented to Jacques Noret for his sixty-fifth birthday* (Leuven 2004) 165–184.

6) Progymnasmata : exercices rhétoriques en prose. Editions : J. Iriarte, *Regiae Bibliothecae Matritensis Codices Graeci Manuscripti*, I (Matriti 1769), 301–303 (l'éloge de la pomme); A.J.H. Vincent, ««Eloge de la Pomme et du nombre six, au sujet d'un envoi de six pommes», fragment inédit, extrait du manuscrit 352 (s) de la Bibliothèque royale (fol. 151 et 152)», *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* 2 (1847) 200–203; Migne 1863, PG 106, 847–854 (l'éloge de la pomme, texte emprunté à Iriarte avec quelques corrections); Littlewood 1972.

7) Traités rhétoriques sur Hermogène et Aphthonios : cités ou commentés entre autres par Doxopatrès, cf. Th. Gerber, *Quae in commentariis a Gregorio Corintho in Hermogenem scriptis vetustiorum commentariorum vestigia deprehendi possint* (Kiliae 1891), 33–41; J. Graeven, *Cornuti artis rhetoricae epitome* (Berolini 1891), xxi–xxiii, xlix–lvi; H. Rabe, «Aus Rhetoren-Handschriften», *Rheinisches Museum* 62 (1907) 559–590, spéc. 563–564 n. 1, 573, 583, 584, 590; St. Glöckner, *Über den Kommentar des Johannes Doxopatres zu den Staseis des Hermogenes*, I (Bunzlau 1908) 26–27; également cités par Psellos, cf. P. Gautier (éd.), *Michael Psellus. Theologica*, I (Leipzig 1989), 180–181 no. 47, ll. 80–105 et p. 332 no. 82, ll. 100–107, et par Tzetzés, cf. Gerber 1891, 31–33 (cf. ci-dessus).

8) Homélie sur la Déposition du Christ : inédite, cf. F. Halkin, *Bibliotheca Hagiographica Graeca* (Bruxelles 1957, 1969, 1984), *Auctarium* no. 418z.

9) Vie de la Sainte Vierge ; la plupart de ces homélies n'ont pas encore été éditées, deux homélies mises à part :

a) Sur la Dormition : éd. A. Wenger, *L'Assomption de la T.S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au Xe siècle*, Archives de l'Orient chrétien 5 (Paris 1955) 186–196 et 364–415; cf. R. Maisano, «Uno scolio di Giovanni Geometra a Giovanni Damasceno», in *Studi Salernitani in memoria di R. Cantarella* (Salerno 1981) 493–503.

b) Sur l'Annonciation, éd. A. Ballerini, *Sylloge Monumentorum ad mysterium Conceptionis immacolatae Virginis Deiparae illustrandum* (Roma 1854–1856) 141–206 (= Migne 1863, PG 106, 811–848).

10) Eloge de Grégoire de Nazianze : partiellement édité par Tacchi-Venturi 1893, 158–159.

11) Commentaire sur quatre homélies de Grégoire de Nazianze (nos. 1, 19, 38, 45) : partiellement édité par J. Sajdak, *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni* (Cracoviae 1914) 89–95; cf. id., «Die Scholiasten der Reden des Gregorius von Nazianzen», *BZ* 30 (1929–1930) 268–274, spéc. 272–273; F. Lefherz, *Studien zu Gregor von Nazianz; Mythologie, Überlieferung, Scholiasten* (Bonn 1958), 102, 138 et 250.

12) Scholies sur l'Evangile de Luc : citées dans la *Chaîne* de Nicéas d'Héraclée, où figurent les scholies de nombreux auteurs ecclésiastiques. Ed. Chr. Krikones, *Συναγωγή Πατέρων εἰς τὸ κατὰ Λοῦκαν εὐαγγέλιον ὑπὸ Νικήτα Ἡρακλείας* (Θεσσαλονίκη 1973), *passim*. Aussi citées dans la *Chaîne d'or* de Thomas d'Aquin, *Catena aurea angelici Thomae Aquinatis* (Lyon 1613). Cf. Corderius 1628, *passim* (citations en latin); Wenger 1955, 189 (cf. 9a ci-dessus); Maisano 1981, 494–499 et 502–503 (cf. 9a ci-dessus).

§3. *Paternité des poèmes des manuscrits*

Paris. suppl. gr. 352 et Vat. gr. 743

La plupart des poèmes de Jean Géomètre (trois cents sur un total de 338) sont transmis dans un seul manuscrit du XIII^e s., le *Paris. suppl. gr. 352* (sigle S dans la présente édition).³⁶ Aux ff. 151–153^v de ce manuscrit nous trouvons une partie de ses *Progymnasmata* et les cinq *Hymnes*

³⁶ Le reste de la poésie de Jean Géomètre se trouve parsemé dans des florilèges divers. Souvent, les poèmes sont transmis anonymement ou attribués à un autre auteur (parfois même à plusieurs auteurs).

à la *Sainte Vierge*, aux ff. 155^v–76 ses poèmes et aux ff. 176–179 sa *Paraphrase des Odes*. Toute indication sur la paternité des œuvres est absente, parce que le cahier qui précédait le f. 151, qui aurait pu indiquer le nom de leur auteur, était déjà perdu avant que ce manuscrit fût recopié au XIV^e siècle. Néanmoins, les *Progymnasmata*, les *Hymnes* et la *Paraphrase* ont toujours été connus comme œuvres de Jean Géomètre, parce que d'autres manuscrits qui contiennent ces œuvres fournissent son nom : (τοῦ) Γεωμέτρου, Ἰωάννου (τοῦ) Γεωμέτρου, etc., parfois suivi de son surnom ὁ Κυριώτης. Par une malheureuse coïncidence, le premier cahier de la collection de poèmes du *Vat. gr. 743* (XIV^e s.), qui contient dix-neuf des poèmes présents dans le *Paris. suppl. gr. 352*, est également absent ; il aurait pu porter le nom de l'auteur.³⁷ C'est ainsi que les poèmes de Jean Géomètre ont été condamnés à l'anonymat jusqu'au XVII^e s. (cf. ch. V. *Histoire de la réception*). Néanmoins, il est certain qu'ils doivent être attribués à Jean Géomètre pour des raisons différentes, que j'expliquerai par la suite.

Tout d'abord, la présence d'autres œuvres dont Jean Géomètre est l'auteur dans le manuscrit S est une indication que les poèmes doivent également lui être attribués. Il faut rappeler qu'au XIV^e siècle, les *Hymnes* ainsi qu'une grande partie des poèmes du manuscrit S ont été copiés dans le *Paris. gr. 1630* (sigle s dans l'édition actuelle). Au f. 56, le copiste de cet apographe a ajouté au premier *Hymne* à l'encre rouge le lemme ὕμνος εἰς τὴν Θεοτόκον· δι' ἡρωελεγείων· Γεωμέτρου τοῦ σοφωτάτου πάντως, «Hymne sur la Théotokos, en vers héroïques (distiques élégiaques), certainement (πάντως) du très savant Géomètre». En toute probabilité, le copiste a reconnu l'auteur des *Hymnes*, qui étaient populaires à l'époque Byzantine (cf. ch. V. *Histoire de la réception*).³⁸ On trouve d'autres indices aux ff. 61, 127 et 131 du même manuscrit : au f. 61, nous lisons après le quatrième hymne et avant le poème no. 6 (= Cr. 271, 26–30) : ἕτερος ὕμνος κατὰ στοιχεῖον τοῦ αὐτοῦ· ἐγρά(φη) ἔμπροσθεν (à l'encre rouge) ; au f. 127 dans la marge supérieure du poème no. 289 nous lisons : ἐξομολόγησις εἰς τὸν Χριστὸν διὰ ἡρωελεγείων et dans la marge droite : τοῦ Γεωμέτρου ; au f. 131 après le poème no. 290 et devant le cinquième hymne : ὕμνος εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον κατὰ

³⁷ Il s'agit du quinzième cahier du *Vat. gr. 743*. Il est possible que le scribe n'ait pas ajouté le nom de Jean Géomètre, parce que les œuvres qui précèdent (le *Paradeisos*) et qui suivent (plusieurs poèmes) les poèmes de Jean sont également transmises de manière anonyme. L'apographe de V, le *Barb. gr. 74*, date du XVII^e s. et a été écrit par Léon Allatius, qui a attribué les poèmes à Jean Géomètre, cf. ch. V. *Histoire de la réception*.

³⁸ Pour cet «educated guess» du copiste, cf. Lauxtermann 2003a, 292.

στοιχείον, τοῦ αὐτοῦ Γεωμέτρου (à l'encre rouge, mais les lettres sont retracées par une main plus tardive avec de l'encre noire); au f. 131^v nous lisons avant le poème no. 269 (= Cr. 331, 11 – 332, 4): Εὐχή εἰς τὸν Χριστὸν καὶ τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον. τοῦ αὐτοῦ (à l'encre rouge).

Une autre raison qui amène à attribuer la collection à Jean Géomètre, est que les œuvres en mètres archaïsants tels que l'hexamètre et le distique élégiaque, c'est-à-dire les *Hymnes* et un tiers de la collection des poèmes, présentent des caractéristiques communes. Outre la présence élevée de la *caesura media* (attestée dans les *Hymnes* et dans les poèmes dans respectivement 19 % et 20 % des hexamètres, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique*), l'auteur réutilise fréquemment les mêmes expressions, par ex. *Hymnes* 4, 81–82: Χαῖρέ μοι, ὦ βασίλεια, καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω, | Παρθένε, σοὶ πίσυνος ... et le poème no. 290, 97–98: Παρθένε παμβασίλεια, καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω, | σοὶ πίσυνος. Un autre exemple sont les séries d'épithètes dans *Hymnes* 2, 95: χαῖρ', ἐμὸν εὖχος, ἐμὸν φάος, ὄλβος, πνεῦμα, λόγος, νοῦς, *Hymnes* 4, 93–94: χαῖρέ μοι, ὦ Βασίλεια, σύ μοι κλέος, ἥλιος, ἀλή, | πνεῦμα, λόγος, ζωή, ἡνορέη, σοφίη, et dans le poème no. 290, 93–94: σὺ βραχίων ἐμός, ὄμμα, φάος, νόος, ἄπλετος ἀλή, | θαλπωρή, βίτου πνεῦμα βίου τε λόγος. Pour d'autres exemples, cf. les notes aux poèmes dans cette édition.

En dernier lieu, nous pouvons nous baser sur des indications internes à l'œuvre, notamment la mention du nom de l'auteur. En effet, lorsque le poète parle de lui-même dans ses poèmes, il emploie deux noms: quatorze fois Ἰωάννης (poèmes nos. 206, 8; 207, 6; 211, 2, 4, 6, 8, 10, 12; 219 (= Cr. 319, 5–9), 3; 254 (= Cr. 329, 1–12), 8; 280, 2 et 289, 6, 8, 10) et une fois le surnom ὁ Κυριώτης dans le poème no. 92 (Cr. 297, 1–7), 6. Si l'on combine tous ces éléments, il est donc possible de conclure, avec une haute probabilité, que l'auteur des poèmes des manuscrits S et V est bien Jean Géomètre.

CHAPITRE II

LA POÉSIE AU X^E SIÈCLE

L'activité littéraire de Jean Géomètre date de la deuxième moitié du dixième siècle. Dans ce chapitre, je décrirai le poète et son temps, en commençant par la renaissance culturelle des IX^e et X^e siècles (§1), dont Jean Géomètre est l'héritier, et en continuant par le climat anti-intellectuel de la fin du X^e siècle (§2), sévèrement condamné par notre poète. Suivront ensuite des observations sur la poésie de Jean, en particulier sur la thématique (§3), le sujet lyrique (§4), et sur le public et l'art contemporain (§5).

§1. *La renaissance culturelle des IX^e et X^e siècles*

La renaissance culturelle des IX^e et X^e siècles (aussi connue sous le nom de «Renaissance macédonienne» ou du «premier humanisme»),¹ qui succède à une période assez obscure (640–790), est riche en activités intellectuelles. Cette époque est marquée par un nouvel intérêt pour la transmission des textes anciens, ainsi que par une nouvelle production littéraire. Parmi les plus importants érudits, on peut nommer Photius (±810–±893) auteur de la *Bibliothèque*² et Léon le Philosophe (environ 800–870), directeur de la Magnaure, une école de Constantinople fondée par Bardas. Signalons encore l'*Anthologie* de Céphalas (fin du IX^e s.), les projets caractérisés par un esprit d'«encyclopédisme», comme le *Livre des Cérémonies* de l'empereur mécène Constantin VII, le lexique *Souda* (fin du X^e s.) et les œuvres hagiographiques telles les *Ménologues Métaphrastiques* de Syméon le Métaphraste (environ 930–1000). En outre, il faut ne pas oublier le réveil de la poésie antiquisante.

Il paraît judicieux de donner un aperçu de la poésie à Byzance et de la tradition dans laquelle se situent nombreux poèmes de Jean

¹ Pour le terme «humanisme», cf. le livre célèbre de Lemerle 1971. Pour les activités scholastiques dans cette période, cf. Reynolds & Wilson 1991, 58–65.

² La *Bibliothèque* ne contient que des descriptions d'œuvres en prose. Le nouvel intérêt pour la poésie antiquisante devait naître un peu plus tard.

Géomètre.³ Quelques siècles auparavant, vers le sixième siècle, la poésie profane avait cédé sa place⁴ à la poésie sacrée qui utilisa de nouvelles formes fondées sur la musique : le *kontakion* des mélodes—parmi lesquels Romanos le Mélode est le plus connu—fleurit aux cinquième et sixième siècles ; le *canon*, pratiqué notamment par André de Crète et Jean Damascène connut le succès depuis le huitième siècle.⁵ Cependant, des poèmes et des épigrammes continuent à être écrits par Georges de Pisidie (VII^e s.) et Théodore le Stoudite (VIII^e–IX^e s.), qui consacrent leurs compositions à une thématique chrétienne. Or, progressivement, la poésie profane réapparaît dans l'histoire littéraire de Byzance. Il suffit de penser à la poétesse Kassia (environ 800–867), qui écrivit en dodécasyllabes rythmiques et non-prosodiques. Ignace le Diacre et Léon le Philosophe, qui écrivirent en hexamètres et en distiques élégiaques,⁶ marquent le regain d'intérêt pour l'épigramme antique à Byzance. Les œuvres de ces poètes contiennent des éléments propres au classicisme qui était en vogue pendant les années 800–950. Enfin ce réveil artistique connaît son apogée à la fin du IX^e siècle avec l'*Anthologie* de Céphalas, une entreprise impressionnante, qui requit de la part de ses compilateurs des recherches multiples et sérieusement menées. Ce recueil de poésie fut copié vers 945 (avec quelques additions) par Constantin le Rhodien et devait être retravaillé quelques siècles plus tard par Maxime Planude (environ 1300). De nos jours il est connu sous le nom d'*Anthologie Palatine*.

³ Pour l'histoire de la poésie byzantine, cf. Krumbacher 1897, Hunger 1978, Trypanis 1981, 451–505 : section II «From the restoration of the images to the fourth crusade», Cantarella 1992², I 13–68 ; Lauxtermann 2003a.

⁴ Cameron (1993, 16) regarde le *Cycle* d'Agathias comme le chant du cygne de l'épigramme élégiaque antiquisante : «[The *Cycle* of Agathias] contains the epigrams of a number of Byzantine civil servants and professional men in a remarkably homogeneous style, a fascinating illustration of the fusion of all the traditions of the classical epigram with the bombast and verbosity of the Egyptian epic poet Nonnus. This was the end of creative writing in the genre. For more than three centuries there was no more interest in the epigram than in any other classical literary form at Byzantium.» Cf. aussi Hunger 1978, 166 : «Paulus (Silentiarius) und Agathias, die beide zweifellos Christen waren, (glaubten) auch erotische Themen in der Art älteren Epigrammen behandeln zu müssen. Diese Produkte wirken, wenn auch formal geschickt gemacht, eher peinlich, da ihnen die überzeugende Lebensechtheit fehlt : outrierter Sex erinnert an den Kommerzfilm unserer Tage.»

⁵ On trouve une explication, brève mais claire, des structures du *kontakion* et du *canon* chez Cantarella (1992², I 57–67).

⁶ Pour la réintroduction de ces mètres classiques, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique*. Pour le *versus politicus* au X^e siècle (et autres types de poésie), cf. Hörandner 1989, Lauxtermann 1999.

L'Anthologie de Céphalas

D'après la chronologie de la compilation de l'*Anthologie* établie par Cameron,⁷ les parties de l'*Anthologie* qui datent de la période du IX^e au X^e siècles révèlent les différentes visions de l'antiquité durant la renaissance culturelle : d'une part le nouvel enthousiasme est exprimé par le choix des poèmes et par les scholies ajoutées dans la marge du manuscrit de l'*Anthologie* tout au long de la compilation ; mais d'autre part l'*Anthologie* suscitait les critiques des contemporains qui rejetaient la tradition païenne.

La plus grande partie de la collection (*AP* IV–VII ; *AP* IX–XIV ; *AP* I ; *AP* II = l'*Ecphrasis* de Christodore de Thèbes ; ensuite la *Paraphrase* de Nonnos et, peut-être, Paul le Silentiaire et les poèmes dogmatiques de Grégoire de Nazianze) a été constituée par Céphalas. Professeur à l'école de la Νέα Ἐκκλησία (fondée par Basile I en 880), Céphalas enseignait dans le cadre d'une formation rhétorique. Son *Anthologie*, pour laquelle il utilisait des florilèges antérieurs comme la *Couronne de Méléagre* (I^{er} s. avant J.-Chr.), la *Couronne de Philippe* (I^{er} s. après J.-Chr.), l'*Anthologion* de Diogénian (II^e s.), le *Sylloge de Palladas* (VI^e s.) et le *Cycle d'Agathias* (environ 567),⁸ semble avoir servi un but didactique. Elle se compose d'épigrammes de l'antiquité classique et tardive, ainsi que d'épigrammes à caractère explicitement chrétien—comme le montre bien le titre d'*AP* I : τὰ τῶν χριστιανῶν ἐπιγράμματα. Les poèmes et les scholies d'*AP* I montrent une tendance à favoriser les thèmes chrétiens et à critiquer l'enthousiasme des contemporains pour la tradition païenne.

Quelques années plus tard, furent ajoutés *AP* XV 28–40, achevée avant 902,⁹ *AP* VIII, qui contient des poèmes de Grégoire de Nazianze, et, peut-être, *AP* III. Les poèmes d'*AP* XV 28–40 sont inspirés des exemples de l'antiquité. Chez ces auteurs on trouve des épigrammes des philologues Aréthas (860–±935) et Kométas (fl. 840) ; ce dernier étudiait en particulier l'œuvre d'Homère.¹⁰

Dans la partie la plus récente (*AP* XV 1–20 et 23 ; *AP* XV 21–22 et 24–27 = les *Technopaegnia* ; poèmes anacréontiques ; l'*Ecphrasis* de Jean de

⁷ La reconstruction de l'histoire de l'*Anthologie* présentée par Cameron est à la fois compliquée et passionnante, cf. Cameron 1993 et Lauxtermann 2003a, 86–118.

⁸ Lauxtermann 2003a, 88.

⁹ Lauxtermann 2003a, 87.

¹⁰ Son intérêt était probablement suscité par les manuscrits qu'il avait sous la main pour le μεταχαρακτηρισμός, le grand projet de translittération en cours à son époque.

Gaza), achevée après 944, il y a des épigrammes contemporaines : par ex. de Léon le Philosophe, de son ancien élève Constantin le Sicilien—qui se disputa avec son maître pour enfin rejoindre Photius, beaucoup plus conservateur que Léon—et de Constantin le Rhodien, le dernier compilateur de l'*Anthologie*.

En tant que professeur de poésie, Céphalas influença aussi plusieurs poètes savants qui composaient des poèmes en hexamètres. L'empereur Constantin VII lui-même semble avoir utilisé l'*Anthologie* de Céphalas pour ses *Excerpta*, cette tentative titanesque d'une encyclopédie historique, divisée en thèmes. L'injonction ζητει ἐν τοῖς ἐπιγράμμασιν («cherche parmi les épigrammes»), que l'on trouve dans les parties qui subsistent de cette encyclopédie, doit se référer à l'*Anthologie* de Céphalas.¹¹

Il est certain que Jean Géomètre a connu l'*Anthologie*, puisqu'il puise souvent dans cette source, à la fois pour ses *Progymnasmata* et pour ses poèmes.¹² Son goût pour le genre épigrammatique et le talent dont il fit preuve en le cultivant m'incitent à esquisser un bref développement de ce genre.

Le genre épigrammatique

Pour les *poetae docti* de l'époque hellénistique, l'épigramme était un jeu littéraire, un court poème, souvent écrit en distiques élégiaques, se terminant avec virtuosité par une pointe. À l'époque byzantine, l'épigramme pouvait aussi avoir une valeur purement littéraire, mais ce qu'il y a d'important c'est qu'elle reprend tout d'abord sa fonction première, celle d'une inscription, le plus souvent écrite en dodécasyllabes et parfois en hexamètres ou en distiques élégiaques. Il y a des exemples plus tardifs d'inscriptions en vers politiques, bien que leur nombre soit très restreint. L'étude de ces inscriptions reproduites sur une icône, un reliquaire, un sceau, un livre, une tombe ou dans une église, amène à les répartir selon des critères différents.¹³

En premier lieu, il y a les *épigrammes ephrastiques*, qui décrivent un objet d'art. Puis il y a les *épigrammes dédicatoires*, inscrites sur des objets

¹¹ Cameron 1993, 292–297.

¹² Pour l'influence de l'*Anthologie*, cf. Littlewood 1972, 5 et 1980; Van Opstall 2003 et les commentaires et notes qui suivent plusieurs poèmes de ce livre.

¹³ Pour la définition de l'épigramme hellénistique, de l'épigramme byzantine et des différentes catégories de l'épigramme byzantine, cf. Lauxtermann 1994 et 2003a, 26–34 et 131–147.

d'art et qui déclarent la motivation du donateur. La distinction entre ces deux catégories n'est pas toujours nette, parce qu'il est possible que les épigrammes dédicatoires contiennent des descriptions ecphrastiques. Ensuite, on peut reconnaître les *épitaphes*, remarquables par la grande variété de leurs formes et de leurs thèmes. Parfois elles sont simples et s'adressent à un passant inconnu, mais elles peuvent être plus ecphrastiques et littéraires. Ainsi, lorsque le défunt est une femme, l'épigramme insiste sur ses enfants et sa famille, tandis qu'un homme sera plutôt loué pour sa carrière, son courage, sa loyauté ou son éducation. Dans les épitaphes écrites à la première personne, le défunt se présente comme un pécheur qui voudrait être sauvé, alors que les parents du mort expriment leur douleur en s'adressant à lui à la deuxième personne. Le défunt peut aussi être loué à la troisième personne par le poète qui lui souhaite une place au paradis en raison de l'excellence de son caractère et de sa vie. En quatrième lieu, on peut distinguer les *épigrammes gnomiques*, comme les sentences de la poétesse Kassia (cf. ci-dessus). Les sentences sont des règles morales concernant la vie monastique et souvent elles revêtent un caractère protreptique, comme les avis placés à l'entrée de l'église—nous nous souvenons du palindrome célèbre *νῦπον ἀνομήματα, μὴ μόναν ὄψιν*.

§ 2. *La fin du X^e siècle*

Depuis la succession au trône de Basile II en 985, la vie culturelle subit des changements considérables. Basile II était avant tout un empereur militaire qui voulait élargir l'empire. Dans les poèmes de Jean Géomètre (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*) ainsi que dans un passage célèbre de l'historien Psellos (*Chronographie* I, 19), nous lisons que sous son règne, l'ambiance culturelle était en général anti-intellectuelle¹⁴ et que ni la poésie, ni la rhétorique n'étaient appréciées par l'empereur. Ce n'est pas par hasard que dans la production littéraire des années 985–1025 il y a très peu de poèmes panégyriques ou dédicatoires et d'oraisons encomiastiques qui s'adressent à cet empereur. Si Basile II ne faisait pas de patronage aux belles lettres, il n'était néanmoins pas complètement privé de culture. Il était, en revanche, très sélectif dans ses intérêts: «It is clear ... that a tight-knit group of intellectuals, bound

¹⁴ Pour cette époque, cf. Darrouzès 1960, Crostini 1996, Cresci 1998, Holmes 2003 et Lauxtermann 2003b.

to one another by a network of friendship that emerges from their correspondence, was revolving around Basil's court. The homogeneity of their subject matter, mostly hagiographical writings, suggests that their activity cohered around the emperor's expectations. The clear evidence of Basil's lavish patronage of the two extant illuminated manuscripts, the Venice Psalter and the Vatican Menologium (Vat. gr. 1613), gives us some ground to infer that this interest in literary production did not remain purely theoretical, though we lack information about direct sponsorship.»¹⁵

Le parti pris de Basile II favorisait les uns et lésait les autres. Dans son entourage il y avait des intellectuels, tel que Nicéphore Ouranos († 1007), ancien ennemi de Basile le Parakimomène, qui partageait sa vie entre la littérature, la guerre et la diplomatie. Ses occupations réfutent les objections de Jean Géomètre qui se plaint que la sagesse et le courage, unis en une seule personne, ne sont pas appréciés par la société contemporaine. Nicéphore est l'auteur de plusieurs œuvres (en prose et en poésie), entre autres les *Tactiques*. Après avoir été emprisonné durant deux ambassades à Bagdad (984–987), il devint général des armées occidentales durant les années 996–999. Il remporta la victoire sur Samuel, roi des Bulgares, en 996. Ensuite, il fut nommé gouverneur d'Antioche durant les années 999–± 1006 et il mena plusieurs campagnes militaires contre les Arabes. Un de ses généraux, nommé Pégasios, figure dans une satire (L 45, 5) de Jean Géomètre. Parmi les intellectuels exclus de l'entourage de l'empereur il faut compter non seulement Jean Géomètre, mais aussi ses contemporains Syméon le Métaphraste, Syméon le Nouveau Théologien et Jean de Mélitène. Tout d'abord, le projet hagiographique de Syméon le Métaphraste n'était pas favorisé par Basile II, comme l'a montré Høgel dans son étude récente sur cet auteur.¹⁶ Ensuite, Syméon le Nouveau Théologien (± 949–1022), auteur prolifique d'hymnes, était un mystique individualiste, un libre-penseur indépendant qui n'était pas apprécié par l'empereur. Enfin, un poème écrit par Jean de Mélitène montre que ce poète était hostile à Basile II (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique, Titres ecclésiastiques*).

Toutefois, le long règne de Basile II, qui s'étendit sur presque quarante ans, n'éteignit pas la culture littéraire et on peut observer une certaine continuité dans la poésie des X^e et XI^e siècles : «The year 1000

¹⁵ Crostini 1996, 70.

¹⁶ Høgel 2002, 127–134, ch. *The Publication of the Metaphrastic Menologion*.

certainly does not constitute a radical break with the past, for whatever seems new in Mauroπους, Psellos and Christopher Mitylenaios already pre-existed, albeit *in statu nascendi*, in the poetry of Geometres. There, too, we find a combination of wit, urbanity, self-assertiveness and intellectual independence—perhaps not yet as articulate as in later poetry, but still distinctive enough to be easily recognized as the prelude to eleventh-century culture.»¹⁷

§3. *Thématique*

Si Jean Géomètre suit le goût de la renaissance culturelle des IX^e et X^e siècles, en revanche la tension entre les traditions païenne et chrétienne, qui se manifeste dans les critiques des différents compilateurs de l'*Anthologie* (cf. ci-dessus), n'émane pas de sa poésie. Son œuvre laisse paraître une certaine synthèse entre les éléments classiques, chrétiens et contemporains. La nature exacte de cette synthèse est une question intéressante, qui mériterait d'être étudiée avec plus d'attention, mais qui dépasserait les limites de cette introduction. Ici, je ne propose que quelques observations de caractère général. Jean ne rejette pas la *παιδεία* païenne, qui est à la base de son éducation.¹⁸ Dans son œuvre, on retrouve de nombreux éléments classicisants (au niveau de la métrique, de la langue et des références à l'antiquité). En plus, il apprécie beaucoup les grands hommes de l'antiquité et de la bible, qui ont fait preuve de sagesse (σοφία) et de courage (τόλμη) à la fois.¹⁹ Mais dans certains poèmes, le poète écrit qu'il s'est lassé de l'inutilité des longues guerres sans cause, ainsi que des questions des savants qui se tourmentent infiniment pour un mot, voire une lettre, et il se proclame heureux d'être sauvé par la foi chrétienne, la connaissance du divin. Finalement, il considère la *παιδεία* païenne comme inférieure au christianisme.²⁰ Néanmoins, dans son œuvre, Jean est loin de l'idéal chrétien

¹⁷ Lauxtermann 2003b, 212.

¹⁸ Cf. ch. I. §1 *Famille et formation*. Pour des éléments classicisants chez Jean Géomètre, cf. Demoen 2001, et chez les auteurs du XI^e s. cf. Hörandner 1976.

¹⁹ Cf. par ex. les poèmes nos. 296 (= Cr. 341, 9–14), 297 (= Cr. 341, 15–342, 5), 298 (= Cr. 342, 6–347, 32). Dans le poème no. 298, 59–61 il fait la *praeteritio* suivante : « Laissons de côté les hommes savants de la sagesse du dehors, | les rhéteurs, les héros, une foule excellente, | toujours à la fois érudite dans toute sagesse | et instruite dans les gestes de guerres violentes. »

²⁰ Entre autres dans les poèmes nos. 25 (= Cr. 281, 21–282, 15), 41 et 42 (= Cr.

de l'humilité (qui était celui de son modèle Grégoire de Nazianze²¹). En insistant sur sa propre sagesse et son propre courage, il s'insère plutôt dans la tradition classique de la *καλοκαγαθία*. Au lieu de se présenter comme serviteur de Dieu, le poète fait preuve de la confiance en soi-même et de l'orgueil qui devaient devenir typiques des hommes byzantins à partir du onzième siècle et qui est caractérisé comme «Byzantine snobbery» par Paul Magdalino.²² Dans maints poèmes, Jean se lamente fortement auprès du Christ d'avoir été démis de ses fonctions à cause de ses deux qualités dont il est extrêmement fier, mais qui à son époque ne sont appréciées par personne : sa sagesse et son courage.

Quant à la collection de poésie de Jean Géomètre transmise dans le manuscrit S, nous y pouvons distinguer plusieurs types de poèmes à caractère profane ou sacré : épigrammes—véritables (des inscriptions en vers) ou littéraires (conçus pour la lecture sur les pages d'un manuscrit), épitaphes ou encomia de personnages importants, critiques de l'histoire contemporaine, satires, monodies, prières, poèmes «εἰς ἑαυτὸν» (sur lui-même), etc. Parmi les poèmes en hexamètres (14), en distiques élégiaques (48) et en hexamètres «abrégés»²³ (1) figure un nombre relativement grand de poèmes de caractère «personnel» : notamment les prières et les poèmes «εἰς ἑαυτὸν». Ci-dessous je présente tout d'abord tous les poèmes édités dans ce livre (un tiers de l'ensemble de la collection), regroupés selon leur thématique principale. Cette division est quelque peu arbitraire, puisque souvent, plusieurs sujets se retrouvent en un seul poème : ainsi, un hymne peut contenir les éléments d'une confession et des références à l'histoire contemporaine. Le regroupement est suivi d'une analyse générale de trois types de poèmes : les prières sous la forme d'hymne, les poèmes εἰς ἑαυτὸν et, parmi ces derniers, les confessions.

285, 13–15); pour le contraste entre le monde classique et le monde byzantin, cf. aussi nos. 201–204 (= Cr. 315, 3–26).

²¹ Pour le rapport entre la *παιδεία* classique et le christianisme dans l'œuvre de Grégoire de Nazianze, cf. Fleury 1930, 55–99.

²² Magdalino 1991, 69 : «[V]isible status-symbols like fine clothing and fat mules obviously carried weight. But perhaps even more important for Byzantines were self-confidence, presence of mind, and a ceaseless, intoxicating, bewildering flow of words.»

²³ C'est-à-dire en pentamètres dactyliques, le poème no. 239.

*Regroupement des poèmes selon leur thématique**a. personnels / concernant l'histoire contemporaine*

- hymnes: no. 65 (à la Trinité); no. 290 (intercession de la Sainte Vierge); no. 300 (au Christ).
- sur lui-même: nos. 53, 54 et 55 (à son âme); nos. 41 et 57 (sur sa préférence pour la foi chrétienne); nos. 56, 200, 289 (confessions); nos. 75, 76, 81, 206, 207, 211, 280.
- prières à un saint: no. 14 (aux martyrs); nos. 67 et 68 (à st. Théodore).
- épitaphes: nos. 15, 16 et 17 (pour le père du poète); nos. 86 et 234 (pour un soldat); no. 96 (pour Théodore Décapolite).
- éloge: no. 255 (du professeur du poète).
- histoire contemporaine: nos. 61, 80 et 147 (sur Nicéphore II Phokas); nos. 90 et 91 (au sujet de la guerre contre les Bulgares).

b. sur personnages / objets chrétiens

- sur Grégoire de Nazianze: no. 22.
- sur st. Démétrios: nos. 58, 62 et 63.
- sur le Christ: no. 18 (ascension); no. 73 (apaisement des flots); nos. 265, 266 et 267 (incarnation); nos. 283 et 284 (baptême).
- sur la Sainte Vierge: no. 143 et 167.
- sur la prostituée: no. 83.
- sur des églises: no. 142 (de Cyrus); nos. 263 et 264 (voûte).

c. autres

- sur des philosophes: nos. 23 et 24 (Simplicius); no. 26 (Archytas, Platon, Aristote).
- d'inspiration classique: no. 40 (Muses); no. 87 (Arès); no. 212 (Zeus et Dionysos).
- plaisanteries: no. 72 (sur un eunuque); no. 273 (sur un petit homme).
- devinette: no. 239 (sur le sel).
- sujets divers: no. 227 (amour charnel); no. 279 (couleurs impériales); no. 282 (travaux nocturnes); no. 292 (chevreuil).

L'hymne

Durant des siècles, la créativité byzantine s'épanouit dans des hymnes destinés à la liturgie. D'abord dans le *kontakion* des mélodes qui fleurit aux cinquième et sixième siècles; puis dans le *canon* qui connaît le succès depuis le huitième siècle. Les hymnes en hexamètres ou en distiques élégiaques (des mètres insolites au X^e siècle) sont moins adaptés pour être chantés pendant la liturgie.

Dans les poèmes nos. 65, 290 et 300, Jean a gardé les particularités de la structure traditionnelle de l'hymne païen, avec sa répartition tripartite. Dans un premier temps, l'hymne païen contient une invocation (ἐπίκλησις) introduisant le nom de la divinité, son titre, ses épithètes, sa généalogie et éventuellement sa connexion au lieu de culte (souvent exprimés par un participe ou une phrase relative). Puis, les qualités et les actions de la divinité sont élaborées dans un éloge (εὐλογία). Cette partie centrale sert à fournir les raisons pour lesquelles la divinité sera obligée d'aider le suppliant. «The form the *eulogia* takes is determined by the poet's strategy. In the majority of the cases his aim is twofold: in the first place to evoke the presence of the god and to «realize» the meeting, the contact between god and worshipper(s), in a satisfactory way; second, to build up an «argument», i.e. a ground on which the worshipping community or individual can deliver their prayer. For this double goal to be attained there is one basic requirement, *euphemia*, literally, «well-speakingness».»²⁴ Enfin, arrive la véritable prière (εὐχή) dans laquelle le poète implore la divinité invoquée et exprime son vœu.

On peut analyser les trois hymnes de Jean selon le même principe d'ἐπίκλησις –εὐλογία–εὐχή: le poème no. 65 (ἐνόδια, prière pour le voyage en 35 vers) contient une invocation à la Trinité (vv. 1–15), une partie centrale avec un éloge des bienfaits de la Trinité et une élaboration qui fournissent les raisons pour lesquelles la divinité sera obligée d'aider le suppliant (vv. 16–27), et une prière (vv. 28–35). Les strophes du poème no. 290 (δέησις, prière pour l'intercession de la Sainte Vierge en 150 vers) sont également divisées en trois parties: les strophes 1–3 forment une invocation aux intercesseurs, une prière introductive et un éloge, les strophes 4–8 et *coda* décrivent la condition du poète et contiennent une apologie, les strophes 9–10 et la *coda* sont une prière au Christ. Cet hymne, dans lequel le poète se réfère

²⁴ Furley & Bremer 2001, I 56, ch. *Form and composition*. Cf. aussi Miller 2000.

à ses confrères, était vraisemblablement adapté pour être récité dans l'ambiance de son monastère. Le poème no. 300 (εἰς τὸ ἕαθ, un hymne littéraire au Christ en 121 vers) contient une invocation au Christ qui, par sa resurrection, a renouvelé la nature (vv. 1–8), une partie centrale avec un éloge (une longue ἔκφρασις) du printemps qui revient et une description de la condition du poète (vv. 9–113), et une prière (vv. 114–121).

Le poème «εἰς ἑαυτόν»

La lyrique byzantine se manifeste sous différentes formes, souvent récapitulées sous le titre «εἰς ἑαυτόν» (sur lui-même). Dans ces poèmes, le poète se lamente sur sa vie, se confesse, exprime sa peur face au Jugement Dernier ou prie Dieu de le sauver.²⁵ La thématique connaît une longue tradition et a été développée surtout par Grégoire de Nazianze. Parmi ses épigrammes figurent de multiples compositions «εἰς ἑαυτόν», dont quelques-unes contiennent des éléments autobiographiques, tandis que d'autres manquent de références rétrospectives. Ces dernières sont plus statiques et ont une portée plus générale (cf. ci-dessous sous §4. *Sujet lyrique*). Dans ces poèmes (intitulés «εἰς τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν», «πρὸς τὸν αὐτοῦ θυμόν», etc.), Grégoire s'adresse souvent à son âme, par exemple dans *Carm.* II 1. 78, 1: ἔργον ἔχεις, ψυχὴ, καὶ μέγα, ἣν ἐθέλης ... («Tu as une tâche, âme, et une tâche importante, si tu veux, ...»). Le psalmiste, qui dans *Psaume* 102 incite son âme à chanter la gloire de Dieu, pourrait lui avoir servi de source d'inspiration: Εὐλόγει, ἡ ψυχὴ μου, τὸν κύριον | καὶ πάντα τὰ ἐντός μου, τὸ ὄνομα τὸ ἅγιον αὐτοῦ· | Εὐλόγει, ἡ ψυχὴ μου, τὸν κύριον | καὶ μὴ ἐπιλανθάνου πάσας τὰς ἀνταποδόσεις αὐτοῦ· | τὸν εὐλατεύοντα πάσαις ταῖς ἀνομίαις σου, τὸν ἰώμενον πάσας τὰς νόσους σου («Bénis le Seigneur, ô mon âme, que tout mon cœur bénisse son saint nom! Bénis le Seigneur, ô mon âme,

²⁵ Pour le caractère de la poésie autobiographique à Byzance, cf. aussi Hinterberger 1999, 71–74, spéc. p. 71: «Selbstbetrachtung in Gedichtform findet sich in der byzantinischen Literatur fast ausschließlich als Nachahmung der ... autobiographischen Gedichte Εἰς ἑαυτόν (An sich selbst) des Gregorios von Nazianz.» Pour le genre et des exemples, cf. aussi Speck 1968, 257–261 (poème no. 97); Hunger 1978, 158–162, sous c) «*Lyrisches*» und *Epigrammatik*; Lauxtermann 1994, 211ss. Les poèmes intitulés εἰς ἑαυτόν de Jean Géomètre dans le manuscrit S sont les nos. 53, 54, 74 (= Cr. 293, 7–22), 77 (= Cr. 294, 26–31), 81, 200, 209 (= Cr. 316, 22–26), 238 (= Cr. 326, 20–327, 9), 280. Notez que le titre n'est pas toujours indicatif: il y a aussi des poèmes qui rentrent dans la catégorie «εἰς ἑαυτόν», mais qui ne portent pas de titre (par. ex. le poème no. 55, sans titre, ou bien le poème no. 289, intitulé ἐξομολόγησις).

n'oublie aucune de ses largesses! C'est lui, qui pardonne entièrement ta faute, qui guérit tous tes maux», cf. aussi *Ps.* 103, 1). Le *topos* du poète qui s'adresse à sa propre âme est également présent dans la poésie liturgique de Romanos le Mélode (fl. 500–550, *Hymne* 37, 1–2): ψυχή μου, ψυχή μου, ἀνάστα, τί καθεύδεις; τὸ τέλος ἐγγίξει καὶ μέλλεις θορυβεῖσθαι, et d'André de Crète (ca. 660–740, ᾠδή δ'): ἐγγίξει, ψυχή, τὸ τέλος ἐγγίξει καὶ οὐ φροντίζεις, οὐχ ἑτοιμάζει ... Du huitième aux dixième siècles on retrouve ce thème chez (entre autres) George de Pisidie (éd. Migne, *PG* 92, 1581–1600, εἰς τὸν μάταιον βίον), Elias Syncellos (éd. Matrangola 1850, 645–648), Théodore le Stoudite (éd. Speck 1968, nr. 97), Léon le Philosophe (*AP* XV 12) et Jean Géomètre. Les poèmes nos. 53–55 de ce dernier constituent une petite série de compositions dans laquelle le poète s'adresse à son âme mélancolique par la formule Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας;

La confession

Dans le célèbre *Psaume* 50, David s'adresse à Dieu pour confesser ses péchés et pour Lui demander pardon. Il parle à la première personne, son langage est simple et répétitif et il cherche l'absolution par la sincérité. Les premiers versets peuvent bien montrer le caractère humble de sa confession :

- 3 ἐλέησόν με, ὁ θεός, κατὰ τὸ μέγα ἔλεός σου
καὶ κατὰ τὸ πλῆθος τῶν οἰκτιρμῶν σου ἐξάλειψον τὸ ἀνόμημά μου·
- 4 ἐπὶ πλεῖον πλύνόν με ἀπὸ τῆς ἀνομίας μου
καὶ ἀπὸ τῆς ἁμαρτίας μου καθάρισόν με
- 5 ὅτι τὴν ἀνομίαν μου ἐγὼ γινώσκω,
καὶ ἡ ἁμαρτία μου ἐνώπιόν μου ἐστὶν διὰ παντός.
- 6 σοὶ μόνῳ ἤμαρτον
καὶ τὸ πονηρὸν ἐνώπιόν σου ἐποίησα.
- 3 Aie pitié de moi, mon Dieu, selon ta fidélité,
selon ta grande miséricorde, efface mes torts.
- 4 Lave-moi sans cesse de ma faute
et purifie-moi de mon péché.
- 5 Car je reconnais mes torts,
j'ai toujours mon péché devant moi.
- 6 Contre toi, et toi seul, j'ai péché,
ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.

A l'époque byzantine, ni la confession (ἐξομολόγησις), ni la pénitence (μετάνοια) ne sont institutionnalisées comme sacrements, mais elles consistent en différents actes ascétiques. Comme David, le pécheur byzan-

tin cherche l'absolution en s'adressant directement à Dieu. Le laïc confesse ses péchés dans une prière personnelle ou une prière collective, principalement pendant le Carême. S'il est moine, il confesse ses péchés plus régulièrement à son père spirituel (πατήρ πνευματικός). Outre par la prière, le pécheur peut faire pénitence par une profusion de larmes, par le jeûne, par l'aumône et par la charité. Pendant de longs siècles, la confession continue à garder son caractère informel. A partir de la fin du dixième siècle s'est développé au fur et à mesure un rite de confession pour les prêtres (Ἀκολουθία καὶ τάξις ἐπὶ ἑξομολογούμενων, PG 88 cols. 1889–1919) et pour les moines, auprès de leur père spirituel (Λόγος πρὸς τὸν μέλλοντα ἐξαγορεῦσαι τὸν ἑαυτοῦ πνευματικὸν πατέρα PG 88 cols. 1920–1932).²⁶ John Meyendorff explique le manque d'une confession ritualisée dans l'église byzantine par l'interprétation du péché comme *affection*: «Confession and penance were interpreted primarily as a form of spiritual healing ... Byzantine theologians ... were aware that the sinner is primarily a prisoner of Satan and, as such, mortally sick. For this reason, confession and penance, at least ideally, preserved the character of liberation and healing rather than that of judgement; hence, the great variety of forms and practices, and the impossibility of confining them within static theological categories.»²⁷ La littérature byzantine abonde en toutes sortes de confessions qui ne suivent pas de modèle rigide ni de formules prescrites.²⁸

Les poèmes nos. 56 (sans titre), 200 (εἰς ἑαυτόν) et 289 (ἑξομολόγησις) de Jean Géomètre sont des confessions.²⁹ Quant à la thématique, ils ressemblent au *Psaume* 50 (cité ci-dessus): ils contiennent des prières sur le fait de faire preuve de compassion, des invocations et des confessions plus ou moins élaborées (relatives à la durée, la quantité et la nature des péchés). Leur vocabulaire, en revanche, est tout à fait différent (cf. notes aux poèmes). En tant que moine, Jean pourrait avoir récité ses confessions dans son monastère, vraisemblablement assisté de ses confrères.

²⁶ Longtemps attribué à Jean IV Jeûneur (VI^e s.).

²⁷ Meyendorff 1974, 196.

²⁸ Des éléments caractéristiques de la pénitence (κατάνυξις) peuvent figurer dans les poèmes «εἰς ἑαυτόν», mais également dans les hymnes et dans les monodies (souvent combinaison d'une plainte funèbre et d'un éloge).

²⁹ Le poème no. 238 (= Cr. 326, 20 – 327, 9) en dodécasyllabes est de la même veine (cf. notes), bien que dans ce cas-là le poète soit beaucoup plus assuré.

§4. *Sujet lyrique*

Parmi les poèmes de ce livre, la quantité de poèmes à caractère «personnel» est considérable. Il me semble important d'analyser des questions relatives au «je poétique» ou «lyrique» qui figure dans les vers de Jean.³⁰

Lorsqu'un poète parle à la première personne dans ses vers, il faut se demander qui est le sujet lyrique, qui est le «je» qui prend la parole. Depuis la poésie romantique, le sujet lyrique a commencé à représenter le degré le plus élevé de subjectivité—pour citer la phrase célèbre du poète néerlandais Willem Kloos (1859–1938): «Le lyrisme est l'expression la plus individuelle du sentiment le plus individuel».³¹ Mais cette observation n'est pas valable pour la production poétique de toutes les époques. Considérons un exemple issu d'une époque très éloignée, celle de la poésie orale de la Grèce archaïque (VII^e–VI^e s. avant J.-Chr.), où le problème de l'identité du «je» se pose pour la première fois. Ce problème a souvent été analysé, mais les solutions proposées par les savants ne sont pas univoques. Les uns sont convaincus que le «je» représente le personnage historique du poète; les autres parlent d'un «je porte-parole» qui représente non pas ses propres sentiments, mais les sentiments de son public; et d'autres encore croient que le «je» ne coïncide jamais avec la personnalité historique du poète.³² Trois questions, formulées par Simon Slings pour établir la nature du «je» dans la poésie archaïque (1990, 16), peuvent nous servir de guide pour interpréter quelques exemples de la poésie de Jean Géomètre: 1) Le «je», qu'est-ce qu'il nous raconte? 2) A

³⁰ La référence des pronoms personnels est un problème bien connu de la linguistique générale. Dans un article fondamental, «La nature des pronoms» (1966, 252), Emile Benveniste écrit entre autres: «Les instances d'emploi de *je* ne constituent pas une classe de référence, puisqu'il n'y a pas d'«objet» définissable comme *je* auquel puissent renvoyer identiquement ces instances. Chaque *je* a sa référence propre, et correspond chaque fois à être unique, posé comme tel.» Une discussion approfondie de cette question de linguistique générale nous éloignerait trop du but de ce paragraphe.

³¹ Traduction d'une citation tirée de son introduction au recueil *Verzen* du poète Herman Gorter, publié à Amsterdam en 1890.

³² Cf. Slings 1990. Dans sa leçon inaugurale, Jan-Maarten Bremer cite les deux opinions extrêmes, d'un côté Merkelbach, qui considère Archiloque en tant qu'auteur de l'épode de Néoboule, «ein schwerer Psychopath» (1978, 12), de l'autre côté Benedetto Croce, qui affirme: «È necessario tener gelosamente distinta la personalità poetica e la pratica ... ed escludere rigorosamente ogni deduzione dall'una all'altra» (1978, 44, n. 57).

quel genre appartient le poème? 3) Quel type de «je» peut résoudre d'une façon satisfaisante les problèmes d'interprétation posés par le poème?

Dans un grand nombre de ses poèmes, Jean Géomètre emploie la première personne, mais son «je» n'a pas toujours la même identité. Comme un acteur, il joue des rôles, en portant des masques différents. Il peut s'agir du masque du «je autobiographique» (voir la lettre A dans le tableau ci-dessous), ou du masque du «je porte-parole» auquel son public s'identifie (voir la lettre B dans le tableau ci-dessous), ou bien du masque d'un «je fictionnel» qui ne coïncide pas avec la personne du poète mais avec un autre personnage, historique ou inventé (voir la lettre C dans le tableau ci-dessous). Parfois il semble porter plusieurs masques dans un seul poème.

Je autobiographique	Je porte-parole	Je fictionnel
A —————	B —————	C

(A) *Je autobiographique*

Lorsque le «je» renvoie à un rôle dans la réalité historique ou dans l'actualité contemporaine, le poète se présente en tant que «je» autobiographique. Le poème no. 300, par exemple, est une longue *ecphrasis* du printemps, qui contient des références à la vie du poète. Aux vv. 99–103, il se réfère à la période faisant suite à sa démission sous l'empereur Basile II, lorsque les citoyens de la ville de Constantinople s'emparent de ses biens et le calomnient :

κτήματα δ' ἐκφορέουσι διαρροαιστῆρες ἀνάγκη,
 ἄλλοθεν ἄλμενος ἄλλος ἐτοιμοτάτην ἐπὶ θήρην.
 τίς δ' ἂν ἐπεσβολέοντας ἐνέγκοι, τόξα τε γλώσσης
 αὐτονόμου κακίης πολυφάρμακα, πάντοθεν ἰοὺς
 ἀμφαδίους, κρυφίους, ὑπὸ νύκτα καὶ ἡμαρ ἐπ' ἡμαρ;³³

La même thématique figure dans beaucoup d'autres vers de la main du poète, de sorte que l'ensemble donne une impression assez cohérente de ses difficultés personnelles. Néanmoins, il faut être prudent, parce qu'en décrivant sa misère personnelle, Jean emploie souvent des *topoi*

³³ «Des brigands ont enlevé mes biens, violemment, | se jetant de çà et là sur le butin si disponible. | Qui supporterait les calomniateurs et les flèches d'une langue | arbitraire, trempées dans le venin du mal, et les traits de partout, | ouvertement, en secret, de nuit, et jour après jour?»

rhétoriques, dont il n'est nullement certain qu'ils révèlent des situations ou des sentiments vécus personnellement. Dans les vers qui précèdent le passage cité ci-dessus (poème no. 300, 95–96), par exemple, Jean dit qu'il est abandonné par le monde, qu'il est un mort respirant, qu'il ne lui reste rien: ἔμψυκός εἰμι νέκυσ, δεδμημένος ἄλγεσι πολλοῖς. | ὥλετο μὲν μοι (καὶ) φάος, ὥλετο καὶ μένος ἐσθλόν ... etc.³⁴ Or, dans plusieurs poèmes de Grégoire de Nazianze, on trouve le même *topos*, lorsqu'il affirme qu'il est mort pour le monde, et que le monde est mort pour lui: νέκυσ ἔμψυκος («un mort respirant», *Carm.* II 1. 11, 1919) et ἐγὼ τέθνηκα βίῳ («j'ai disparu pour le monde», *Carm.* II 1. 45, 139).³⁵ Un exemple d'un autre *topos* figure dans le poème no. 290, 75–77, lorsque Jean Géomètre demande la pitié du Christ, puisqu'il est resté tout seul: ὀρφανὴν ἐλέειρε, καὶ ὅτι με οὐποτε οὐδεὶς | μειλίχοισι λόγοις ἔτραπεν ἔξ ἀνίης· | οὐ τοκέων με κατόκτισεν.³⁶ Il est intéressant d'observer que l'expression de la solitude est recommandée comme *topos* par Ménandre le Rhéteur dans ses prescriptions pour les monodies, selon lesquelles il faut souligner ὅτι ὀρφανὸς καταλέλειπται («qu'on est resté orphelin»);³⁷

Le lecteur doit donc garder une réserve importante vis-à-vis de la fiabilité des éléments autobiographiques, parce que leur représentation peut basculer entre le réalisme et l'artificialité: chaque poète a toute liberté de nous raconter une vie inventée, en idéalisant ses aventures et ses mésaventures. Il suffit de penser à Ovide, qui d'après quelques savants, aurait simplement imaginé son propre exil à Tomi et qui aurait ainsi créé un nouveau genre, celui de «l'élégie du poète en exil». Il n'y a pas moyen de savoir si le «je autobiographique» est digne de confiance ou s'il se trouve dans l'ordre du «mensonge autobiographique».³⁸ Le problème de la crédibilité vaut également pour la bio-

³⁴ «Je suis un mort respirant, opprimé par tant de détresse. | Perdue est pour moi la splendeur, perdue aussi ma vigueur exquise ...»

³⁵ Pour les éléments rhétoriques dans les longs poèmes autobiographiques de Grégoire (spéc. *Carm.* II 1. 11 en trimètres iambiques; *Περὶ τῶν καθ' ἑαυτόν*, *Carm.* II 1. 1 en hexamètres; *Θεῶν περὶ τῶν τῆς αὐτοῦ ψυχῆς παθῶν*, *Carm.* II 1. 45 en distiques élégiaques), cf. Garzya 1993.

³⁶ «Aie pitié de ma privation, d'autant plus parce que personne ne m'a jamais | détourné de la détresse avec des douces paroles, personne ne m'a jamais consolé pour mes parents.»

³⁷ *Περὶ ἐπιδεικτικῶν*, éd. Russell & Wilson 1981, Sp. 434, 24: οὐδὲν ἦτον καὶ αὐτὸς ὁ λέγων οἰκτίσεται ἢ ὅτι ὀρφανὸς καταλέλειπται ἢ ὅτι ἀρίστου πατρὸς ἐστέρηται καὶ τὴν ἐρημίαν ὀδύρεται τὴν ἑαυτοῦ αὐτός.

³⁸ Lejeune 1975, 30.

graphie de Jean Géomètre, présentée dans le chapitre précédent et qui est entièrement fondée sur les données tirées de ses propres œuvres.

(B) *Je porte-parole*

Dans la poésie chrétienne, le sujet lyrique peut avoir un caractère spécial: le poète s'y confesse en tant qu'individu chrétien vis-à-vis de son Créateur. Lorsque le poète parle au nom de tous les «je» de l'humanité chrétienne et que ses confessions sont statiques et ne contiennent pas de références autobiographiques, le sujet lyrique peut servir de «je porte-parole» (ou bien «je liturgique»). Certains poèmes de Jean Géomètre, par exemple ses poèmes pénitentiels, ont une portée tellement générale que son public aurait bien pu s'identifier au sujet lyrique. Le poème no. 56, une confession qui ne contient pas d'information spécifique sur le «je», offre un bon exemple du «je porte-parole». Voici les quatre premiers vers, où j'ai souligné le pronom et les prédicats à la première personne :

Ἰλαθὶ μοι, πανίλαε βασιλεῦ, ἦλιε δόξης,
 Ἰλαθι, κοσμοφόρε, Ἰλαθι οἰκτοπάτορ·
ἦλιτον ἐκ γενετῆς ὅσσα ψάμαθός τε κόνις τε,
 ἦν δέ τι νῦν λαλέω, οὐδὲ πνέω καθαρόν.³⁹

Par son caractère général, ce type de «je porte-parole» (qui était déjà présent dans les *Psalmes*, cf. ci-dessus) est adapté pour l'exécution collective: «There is nothing autobiographical about these poems, however self-centered they may appear to be. Catanyctic poems are meant to be sung by the whole congregation gathered in the church or the monastery. The lyrical subject confessing his sins represents the whole community and laments his sins on behalf of all those present ... Contrition is a solitary act, but it is voiced simultaneously, in a sort of polyphony, by the whole community.»⁴⁰

(C) *Je fictionnel*

Dans plusieurs poèmes de Jean Géomètre, le «je» est fictionnel. Dans ces cas, le poète porte le masque d'un personnage ou d'une entité

³⁹ «Aie pitié de moi, Seigneur tout doux, Soleil de gloire, | pitié, toi qui portes le monde, pitié, Père plein de compassion: | j'ai péché dès mon enfance autant que sable et poussière; | si maintenant je dis quelque chose, je respire même l'impureté.»

⁴⁰ Lauxtermann 1999a, 31–32.

personnifiée. Il peut s'agir d'un personnage historique (les empereurs Jean Tzimiskès ou Nicéphore II Phokas ou le père du poète), d'un personnage de la tradition chrétienne (le Christ, saint Jean Baptiste, saint Démétrios), ou bien d'un personnage anonyme (un peintre d'une icône), d'un animal (un chevreuil) et d'un élément de la nature (la Lune).

Cette technique, appelée «éthopée» (ἠθοποιία), était beaucoup pratiquée comme exercice rhétorique et comme composition littéraire à partir de la Seconde Sophistique et demeurerait encore très populaire à Byzance.⁴¹ Il y en a des exemples dans les *Progymnasmata* de Théon (I^{er} s. après J.-Chr.), d'Hermogène (II^e s.), de Libanios (IV^e s.), d'Aphthonios (IV^e s.) et de Nicolaos (V^e s.),⁴² ainsi que dans l'*Anthologie* et chez plusieurs auteurs de l'antiquité tardive et de l'époque byzantine, tels que Sévère d'Alexandrie (IV^e s.), Procope de Gaza (VI^e s.), Psellos (XI^e s.), Jean Kinnamos (XI^e s.), Nicéphore Basilakès (XII^e s.) et Eustathe de Salonique (XII^e s.). Traditionnellement, un lemme annonce le type de personnification qui sera présenté dans l'éthopée par les mots «Τίνας ἂν εἴποι λόγους ...»;», par ex. «Que pourrait dire Médée avant de tuer ses enfants?» ou bien «Que pourrait dire Andromaque en voyant le corps d'Hector?» etc.⁴³ Il s'agit notamment de personnages mythiques, les sujets historiques et chrétiens sont plus rares. Les éthopées sont écrites en prose ou en poésie (surtout des hexamètres) et leur structure est souvent tripartite, de sorte que le personnage raconte d'abord son présent, puis son passé et enfin son futur. Elles sont écrites selon trois styles—les styles pathétique, éthique et mixte—et le ton du récit doit être adapté (πρέπον) au personnage.

⁴¹ Dans son article «L'etopea nella poesia greca tardoantica», Gianfranco Agosti (2005) donne un grand nombre d'exemples. Il y distingue trois catégories: l'éthopée comme produit scolastique, l'éthopée en tant que produit littéraire autonome et l'éthopée insérée dans un long poème narratif.

⁴² Théon § 8 (sous le titre de προσωποιία), Hermogène § 9, Aphthonios § 11, Nicolaos § 10, Libanios § 11. Cf. aussi § 12 des *Progymnasmata* de Jean de Sardis (entre les V^e–X^e s.).

⁴³ Pour une définition de l'éthopée, cf. celle proposée dans les *Progymnasmata* d'Hermogène: ἠθοποιία ἐστὶ μίμησις ἡθους ὑποκειμένου προσώπου (*Prog.* 9, 1, «L'éthopée est la représentation d'un caractère chez une certaine personne»). Puisque l'éthopée s'est développée en dehors de la pratique scolastique, la définition d'éthopée pourrait s'appliquer à tous les poèmes qui mettent en scène un personnage, même si le titre traditionnel (τίνας ἂν εἴποι λόγους ...) est absent et que la structure du poème est plus libre que celle prescrite dans les *Progymnasmata*. Dans le cas de Jean Géomètre, il faut penser aux épitaphes dans lesquelles le défunt parle à la première personne et aussi aux épigrammes dans lesquelles un saint prend la parole. Pour des études sur l'éthopée, cf. Hagen 1966; Hunger 1978, 108–116; Amato & Schamp 2005.

Certaines éthopées de Jean Géomètre suivent le modèle décrit dans les *Progymnasmata*, d'autres ont un titre et une forme plus libres. Contrairement à ses prédécesseurs, qui préfèrent la mythologie, Jean choisit des sujets historiques et chrétiens.⁴⁴ Son poème no. 80 est une éthopée classique à sujet historique, comme l'indique déjà le titre: *Τίνας ἂν εἴποι λόγους ὁ ἐν ἁγίοις βασιλεὺς κῦρ Νικηφόρος, ἀποτεμνομένων τῶν εἰκόνων αὐτοῦ*; «Qu'est-ce que pourrait dire, parmi les saints, l'empereur souverain Nicéphore, maintenant que toutes ses images sont enlevées?». Le poème no. 266, en revanche, est une personnification plus libre de sujet chrétien. Cette épigramme de quatre vers, sans titre, est une épigramme littéraire ou, peut-être, une vraie épigramme qui a été inscrite sur une fresque dans une église. Le Christ s'y adresse au spectateur à la première personne. Je cite les deux premiers vers, où j'ai souligné les prédicats à la première personne :

Ὅς πόλον ἐξετάνυσσα καὶ ἀνδρομέην πλάσσα μορφήν,
εἰς δόμον ἀνδρομέαις χεῖρεσιν ἐγγράφομαι.⁴⁵

Les trois types de sujet lyrique analysés ci-dessus montrent la richesse de l'imagination de Jean Géomètre. Parfois il se présente en tant que «je autobiographique» (qui nous raconte ou nous ne raconte pas la vérité), parfois il emploie le «je porte-parole» qui représente les individus qui constituent son public et parfois il applique la technique de l'éthopée en mettant en place un «je fictionnel».

⁴⁴ Dans le présent livre, les poèmes nos. 61, 80 et 147 sont des éthopées à sujet historique; je considère les poèmes nos. 58 (saint Démétrios), 266 et 267 (le Christ), 283 et 284 (le Christ et saint Jean Baptiste) comme des éthopées à sujet chrétien. Cf. aussi les nos. 167 (peintre/donateur), 282 (la Lune), 292 (petit chevreuil). Kustas (2001, 184) fait remarquer que l'on composait des éthopées à sujet chrétien à Gaza déjà aux IV^e–VI^e siècles: «Here we can distinguish two types of compositions: those that followed the old pagan models and those that adopted Christian themes ... The pious Christian could now release his imagination to ponder not Ajax, but what Samson said upon being blinded, what the Virgin might have remarked upon seeing her son change the water into wine, or a mixture of pagan and Christian—Hades' remarks on learning of Lazarus' resurrection.» Néanmoins, dans la littérature sur l'éthopée, cette éthopée chrétienne est généralement restée inaperçue, cf. par ex. Gianfranco Agosti (2005, 43): «Fra i testi del codice Bodmer [sc. le *Codex des Visions* du IV^e s.] vi sono ben due etopee di argomento biblico, una rarità all'interno del genere e una novità che anticipa le prime attestazioni fino a quel momento conosciute, quelle di Niceforo Basilace (XIII sec.).» Cf. aussi ODB s.v. *ethopoiia*.

⁴⁵ «Moi, qui ai étendu le ciel et modelé la figure humaine, | je suis dépeint dans une église par des mains humaines.»

§5. *Public et art plastique*

Comme toute poésie en langue littéraire et non vernaculaire, les poèmes de Jean Géomètre étaient adressés à un public aristocratique et érudit, qui savait apprécier le langage et les allusions élitistes. Bien que l'on sache très peu du patronage, de la «performance» et du rôle du public au X^e siècle, on peut supposer que les poèmes de Jean étaient destinés à la lecture privée (à haute voix) et peut-être à la déclamation (devant un public).⁴⁶ Malheureusement, la pratique de la déclamation en vigueur au X^e siècle reste bien obscure. Certains poèmes étaient vraisemblablement récités (par le poète?) à haute voix devant un petit groupe de savants à la cour impériale : on peut s'imaginer que les éloges de Basile le Parakimomène étaient bien appréciés par ce régent. En revanche, les poèmes amers de la période après la démission du poète, écrits lorsqu'il était exclu de la cour, étaient selon toute probabilité destinés à des occasions d'une nature plus privée. D'autres poèmes étaient peut-être lus sous un arbre dans le jardin du poète—le platane sous lequel le poète dans un de ses *Progymnasmata* raconte qu'il s'asseyait avec ses amis pour se consacrer à la philosophie, comme Socrate sous le platane au bord du fleuve Ilissos (*Prog.* 2, éd. Littlewood 1971, p. 8, 23–29 et *Plat. Phaedr.* 229a–230e).⁴⁷ D'autres poèmes encore, par exemple les prières et les confessions qui représentent le pécheur chrétien en général, semblent adaptés pour la dévotion privée ou bien pour le cadre de l'église ou du monastère. Il est possible qu'après sa démission de l'armée Jean ait récité ces poèmes au monastère τὰ Κύριον, assisté par ses confrères (cf. le commentaire au poème no. 290).

Les poèmes de Jean Géomètre ne sont pas des produits isolés qui se laissent apprécier en soi, en dehors de leur contexte historique et culturel. La diversité des sujets évoque une image riche et complexe de son époque, non seulement des événements historiques, mais aussi de l'art plastique. Jean a écrit des vers qui décrivent des objets (une icône, une fresque ou une église) et qui évoquent la réalité physique de son temps : plusieurs poèmes parlent de saints guerriers et semblent conçus pour accompagner des icônes apotropaïques qui détournaient le mau-

⁴⁶ Lauxtermann 2003a, 45–53.

⁴⁷ Cf. Demoen 2001, 221 : «The intended audience of these rhetorical letters [*Prog.* 2 et 3] must have been an elite circle of literary peers, and I guess they were read aloud, perhaps even in Geomtres' own presence» et Mullett 1990, 165 : «There was a group of rhetorically educated people who were capable of writing the highest style Attic Greek and who among themselves amused each other with works of wordy brilliance.»

vais œil et protégeaient leurs propriétaires (cf. commentaire aux poèmes nos. 58, 62, 63 sur saint Démétrios et planche 2); un long poème ecphrastique décrit la scène classique d'Orphée entouré d'animaux, connue de l'iconographie byzantine de mosaïques et de boîtes sculptées en ivoire (no. 11 = Cr. 275, 4 – 276, 2, cf. Maguire 1994, 105–115). Un autre poème ecphrastique (no. 151 = Cr. 306, 20 – 307, 30) nous offre une visite guidée de l'église du monastère de Stoudios. La description est tellement vive, que le lecteur a l'impression d'être présent à l'intérieur de l'église.⁴⁸ En tant qu'observateur de l'image (icône, boîte d'ivoire, église), le poète peut donc, par la médiation de ses vers, nous révéler l'esprit du temps. Dans le commentaire aux poèmes édités dans ce livre, je me suis souvent référée à des exemples de l'art plastique. Après l'*Appendice*, le lecteur trouvera des planches comme aide visuel.

Quant aux épigrammes de Jean transmises dans les manuscrits, il est difficile d'établir si elles étaient des épigrammes littéraires destinées à la lecture sur les pages d'un livre ou bien si elles étaient conçues comme véritables inscriptions sur des objets d'art. Quelques-unes, quoique très peu, ont été trouvées *in situ* (cf. ch. V. *Histoire de la réception*). D'autres présentent des références linguistiques ou thématiques qui suggèrent d'une manière plus ou moins explicite la présence d'un objet d'art : elles sont précédées d'un titre explicite, contiennent des pronoms ou des adverbes déictiques (ἐνθάδε, τούσδε, etc.), mentionnent ou décrivent une image spécifique ou bien un patron. Il faut se demander s'il s'agit de références à une réalité physique ou à une réalité imaginée (comme ça pouvait être le cas déjà pour les épigrammes de l'époque hellénistique).⁴⁹ La place des épigrammes dans le manuscrit peut également être révélatrice. Dans la collection de poèmes transmise dans le manuscrit S, on trouve une série de cinq épigrammes d'un seul dodécasyllabe sur un glaive décoré, intitulée εἰς σπάθην κεκαλλωπισμένην (nos. 245–249 = Cr. 328, 12–17) : Ἐχθοῖς σιδηρᾷ τοῖς φίλοις χρυσῇ σπάθῃ, «Glaive de fer pour tes ennemis, mais d'or pour tes amis»; Δεινὴ κατ' ἐχθρῶν, τοῖς φίλοις καλὴ σπάθῃ, «Glaive terrible pour tes ennemis, mais beau pour tes amis», etc. Elles pourraient avoir servi comme une sorte de «cahier d'échantillons» pour des patrons qui voulaient choisir un court poème pour embellir leurs glaives précieux—comparable au «livre des

⁴⁸ Cf. Van Opstall 2008 pour une édition, traduction et commentaire à ce poème. Cf. aussi Woodfin 2003–2004.

⁴⁹ Sur cette question, cf. aussi Van Opstall 2006b, où j'analyse les poèmes nos. 307 (= S. 8, cf. *Appendice*), 265, 245–249 (= Cr. 328, 12–17), 283, 267.

peintres» de Denys de Phourna (XVIII^e s.), qui offre des icônes qui peuvent servir de modèle aux peintres.⁵⁰ Quelquefois, la composition symétrique des vers semble correspondre à la disposition de certaines images symétriques que l'on trouve dans le programme iconographique des églises, par exemple la conversation entre Jean-Baptiste et le Christ, chacun dépeint dans sa propre lunette et accompagné de son propre texte comme dans une bande dessinée (cf. le commentaire au poème no. 283).

A son tour, l'art plastique (l'iconographie ou l'architecture) nous aide à visualiser les images évoquées par la parole. Prenons l'exemple de l'intercession, présente dans la hiérarchie de la cour et de l'église. Ce mécanisme est représenté sous plusieurs formes dans l'iconographie byzantine du X^e siècle, à partir de la forme la plus simple—la Sainte Vierge intercède pour le suppliant auprès de son Fils—jusqu'à la forme la plus élaborée—des saints intercèdent auprès de la Sainte Vierge pour qu'elle s'adresse au Christ (cf. planche 3). Dans le poème no. 290 (intitulé δέησις), le poète se sert du même principe, lorsqu'il demande l'intercession des saints auprès de la Sainte Vierge, pour qu'elle s'adresse au Christ afin qu'il le sauve (cf. le commentaire au poème).

Pour conclure, je mentionne le poème no. 267. Le langage de ce poème semble se référer à une image rare dans l'iconographie byzantine : celle de la Γαλακτοτροφούσα, la Sainte Vierge Nourricière. Bien que cette représentation soit attestée dans l'art coptique et dans les provinces du territoire byzantin des siècles précédents et qu'elle soit répandue en Occident depuis la Renaissance, il n'y a pas d'exemples de ce motif dans l'art byzantin du X^e siècle (cf. le commentaire au poème et planches 4a–b). Il semble que, dans le cas du poème no. 267, la poésie révèle un aspect moins connu dans l'art plastique. Pourtant, il faut observer que le rapport entre le langage poétique et l'image n'est pas toujours univoque. Comme l'a montré Henry Maguire (1996, 25), certaines épigrammes qui accompagnent des œuvres artistiques ne les décrivent pas dans les détails : «It is true that what mattered in these epigrams was more often psychological and spiritual truth rather than scientific accuracy of description.»⁵¹

⁵⁰ Cf. Maguire 1996, 8–9 et Lauxtermann 2003a, 42–43.

⁵¹ Cf. également James & Webb 1991 et Webb 1999 sur l'*ecphrasis*. Une œuvre d'art sert souvent de point de départ pour une «description» plus libre.

CHAPITRE III

LANGUE LITTÉRAIRE

Dans ce chapitre, j'analyserai la langue littéraire de notre poète en quatre paragraphes. Après une brève introduction générale (§1), je présenterai les modèles de son vocabulaire et de sa morphologie (§2), puis les particularités de son emploi du verbe (§3.1: les modes, §3.2: l'aspect verbal), ensuite quelques figures et tropes rhétoriques (§4) et enfin l'ecphrasis (§5).

§1. *Introduction*

Les études qui ont pour sujet la description diachronique du grec décrivent la langue à vol d'oiseau (Jannaris 1897, Horrocks 1997), ou elles traitent notamment de la langue parlée (Browning 1969), ou bien elles se bornent à un volume consacré à la phonologie et à la morphologie tout en promettant un futur second volume sur la syntaxe, qui pourtant n'a jamais été publié (Dieterich 1898, p. XIX, Psaltes 1913, p. VII n. 1). Dans quelques éditions récentes de textes littéraires byzantins, nous trouvons parfois un *Index graecitatis*, où les phénomènes linguistiques de l'auteur concerné sont simplement énumérés sans faire l'objet d'un commentaire.

Le grec littéraire de la période médiobyzantine n'a pas été systématiquement étudié, probablement parce que la langue de cette période est généralement considérée comme une sorte de pseudo-attique, artificiel et immuable, «par conséquent» sans intérêt pour l'histoire de la langue. Par exemple, dans son *Medieval and Modern Greek*, Browning écarte sans scrupules 500 ans de langue littéraire: «Our knowledge of Greek during the period of 600–1100 depends almost entirely upon literary texts. Those composed in the purist literary language tell us nothing that we wish to know, except in so far as occasionally they embody a quotation of informal, living speech» (1969, 61). Cependant, dans son livre *Greek: A History of the Language and its Speakers*, Horrocks consacre un chapitre (Ch. 9), impressionniste mais intéressant, aux belles lettres byzantines, illustré par des passages de Procope (VI^e

s.), Michel Psellos (XI^e s.) et Anne Comnène (XI^e–XII^e s.). Contrairement à Browning, il croit que ces textes connaissent une intertextualité très complexe et laissent ainsi apparaître un langage littéraire vivant. D'après Horrocks, les érudits byzantins puisent dans tout l'héritage littéraire à leur disposition, en mélangeant les styles différents de leurs prédécesseurs de sorte qu'ils créent un style personnel, marqué par une élégance parfois poussée à son point extrême. Chacun a ses préférences sans jamais copier servilement ses modèles. Par conséquent, la langue médiobyzantine se présente sous les aspects les plus divers. Les poèmes de Jean Géomètre confirment les observations de Horrocks, puisque le poète s'inspire de différents modèles dont il imite le vocabulaire, la grammaire et des expressions, tout en créant son propre style. Dans les paragraphes suivants j'examinerai quelques questions linguistiques concernant les hexamètres et les distiques élégiaques de Jean Géomètre, sans avoir la prétention de les résoudre définitivement. Une recherche plus détaillée, menée sur une comparaison entre les poèmes en hexamètres, distiques élégiaques et dodécasyllabes de Jean Géomètre et des poètes contemporains reste souhaitable.

§ 2. *Vocabulaire et morphologie : les modèles*

Pour ses hexamètres et ses distiques élégiaques, Jean puise souvent dans la poésie de ses prédécesseurs, d'une façon plus ou moins directe.¹ Ses vers témoignent d'une préférence pour Homère et pour Grégoire de

¹ Dans son étude sur l'intertextualité chez Catulle, Virgile, Ovide et Lucain Conte (1974) distingue entre deux types de modèle : 1) «exemplary model» et 2) «code model». Lorsqu'un mot particulier ou un passage particulier servent de modèle pour une imitation, on parle d'«exemplary model». En revanche, dans le cas d'un «code model», c'est un ensemble de caractéristiques propres à une tradition littéraire, par exemple à l'épopée, qui sert de modèle à l'auteur. «This literary institution [*sc.* code model] permits more or less faithful representations, or, in other words, a system of conscious, deliberate rules that the author identifies as indicators of ways in which the text must be interpreted» (Conte 1986, p. 31). Je donnerai deux exemples : le premier concerne l'expression *τάταρον ἡγεόνετα* au v. 12 du poème no. 76, qui est présente chez Homère, chez Hésiode et chez Grégoire de Nazianze. En employant cette expression figurant chez plusieurs «code models», Jean ne montre pas de préférences pour un modèle en particulier, mais il confirme plutôt qu'il se rattache à une certaine tradition, à savoir l'épique. Comme exemple d'«exemplary model», on peut citer l'expression *κάλλεος ἀρχετύπου* au v. 8 du poème no. 76, qui ne figure que chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 31. A noter que Jean a emprunté l'expression *Τριάδος γυνῶν* du v. 32 du même poème pour son poème no. 41, 6.

Nazianze, mais ils sont aussi inspirés d'autres poètes qui se rattachent à la tradition homérique, tels Oppien, Nonnos, l'*Anthologie*,² etc. Quand Jean cite, il choisit des citations brèves de deux ou trois mots (parfois placés dans la même position du vers) et il n'emprunte que rarement un vers entier.³ Quant à son vocabulaire, il reste dans le style homérique, mais parfois il ajoute des mots rares ou des néologismes. La morphologie est également d'inspiration homérique. En imitant ces prédécesseurs, Jean Géomètre donne à ses hexamètres et à ses distiques élégiaques un timbre fortement épique. Néanmoins, la thématique de ces poèmes est tout à fait différente et originale : Jean consacre des vers aux sujets chrétiens, à l'histoire contemporaine ou bien à lui-même. Pour donner un exemple de la façon dont les vers sont écrits, analysons le poème no. 76. Ces hexamètres montrent que le style épique est employé pour exprimer des pensées chrétiennes. Les citations littérales de deux mots (ou plus) y sont soulignées et leurs modèles sont indiqués dans la marge (pour des références plus précises, cf. notes au poème no. 76). Le vocabulaire et la morphologie inspirés de la tradition homérique sont en italique et les mots rares et les néologismes sont en caractères gras. Bien entendu, ces caractéristiques peuvent aussi être combinées.

Ἡρώης στρατιῆς ἐπὶ πᾶσιν φάσματα δεινά, βάσκανα, ἀγριόθυμα, δυσαντέα, ἄτροπα, πολλά, αἵματος ἡμετέροιο <u>λilαιόμενοι κορέσασθαι</u> ,	Greg. Naz.
δαίμονες ὄπλοφόροι, <u>σχοτοειδέες</u> , ἀγριόμορφοι· τίς τάδε γηθήσειεν ἰδὼν ; ἢ πῶς γε περῶσω,	Hom.
εὐπτερος, ὠκυπέτης, πυρόεις, ἀκράτητος, ἀμεμφής, ἄσιλον, εὐγενέα, φαιδράν, θεοειδέα μορφήν	
<u>κάλλεος ἀρχετύπου</u> καὶ κύδεος ἡμετέροιο	Greg. Naz.
πάντοθεν ἀστράπτων, θείην <u>θηεύμενος αἴγλην</u> ;	Greg. Naz.
δεῖδω μὴ πάρος ἐν δειναῖς <u>γενύεσσι δράκοντος</u>	Greg. Naz., Opp.

² Les livres de l'*Anthologie* préférés de Jean sont AP V (poèmes érotiques), VIII (entièrement consacré aux poèmes de Grégoire de Nazianze) et IX (poèmes épideictiques), cf. Van Opstall 2003. Au X^e siècle, le huitième livre a été ajouté à l'*Anthologie* comme une sorte de supplément chrétien. Alan Cameron (1993, 338) constate que «the revival of interest in the classical epigrams carried the epigrams of Gregory back into circulation, and it is hardly surprising that ultimately they proved more to the Byzantine taste».

³ Cf. Cameron 1993, 337–339 et Hunger 1969–1970, 33 : «A characteristic feature of Byzantine art and literature ... is the balance between a strict adherence to an acknowledged and accepted tradition ... on the one hand, and the greatest possible variation in detail on the other. In the best works of art and literature this is excellently done.»

βρῶμα τάλας ῥιφθῶ, πρὶν ἐς οὐρανὸν εὐρὺν ἀερθῶ, ἢ λαγόσιν γῆς καὶ ἐς <u>Τάρταρον</u> ἡερόεντα,	Hom., Hes., Greg.N.
ἔνθα μύθος τε δνόφος καὶ ἀμαμακέτον <u>πυρὸς ὀρμή</u> . <u>ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐλέαιρε</u> καὶ εἰκόνα θεῖαν ὀδεύοις,	Hom. Hom., Greg. Naz.
δεξιτερῇ ποτ' Ὀλυμπον ἄν' ἄτροπον, ἔνθα θόωκος μακραίων ὁ σός, <u>ἔνθα φεραυγέα</u> , <u>κάλλμα</u> , πολλά, εἶδεα <u>ἀστραπόμορφα</u> καὶ ἄφθιτα, εὐπετρα, χρυσά, <u>ὑμνοπόλοι</u> σοῦ κύδεος, εὐδρομοὶ <u>ἀγγελιῆται</u> ,	Nonn. Greg. Naz.
οἳ σε περισκαίροντες ἐὼν κλείουσιν ἄνακτα, ἔνθα σύ μοι Τριάς, ἀκρότατον φάος, ἄχρονον, αἰεὶ, αὐγάξεις σέλας ἡδὲ μερίζεις ἥλιος ἀστροῖς.	

Vocabulaire et morphologie homériques (en italique)

Le vocabulaire homérique est omniprésent dans la poésie de Jean Géomètre, comme en témoignent dans ce poème, entre autres, les mots suivants : ἡερόης, ὠκυπέτης, θεοειδέα, μύθος, ἀμαμακέτου, *κάλλμα*, ἀφθιτα, ἄνακτα, ἀκρότατον. Il en va de même pour la morphologie homérique : Jean Géomètre emploie le -η ionien au lieu du -α attique (στρατιῆς au lieu de στρατιάς), le génitif éolien en -οιο (ἡμετέροιο au lieu de -ου) et le datif éolien en -εσσι (γενύεσσι au lieu de γένυσι). Souvent, comme chez Homère, il n'y a pas de contraction dans les adjectifs qui se terminent par -ης (cf. δυσαντέα au lieu de -η) et des substantifs en -ος de la troisième déclinaison (*κάλλεος* au lieu de -ους). Les prédicats δειδῶ et κλείουσιν et le pronom possessif ἐόν sont également homériques. Certains mots figurent chez d'autres poètes qui se rattachent à la tradition d'Homère, tels Grégoire de Nazianze, chez qui nous trouvons δυσαντέα φάσματα et δαίμονες ἀγριόθυμοι, ou encore Oppien, qui emploie φῦλα δυσάντεα, et Nonnos, à qui l'adjectif πυρόεις comme attribut des divinités est très cher.

Dans les poèmes de Jean, on trouve aussi d'autres formes «ioniennes», tel καλεῦντι (cf. les poèmes nos. 65, 28 et 67, 7, emprunté à Grégoire de Nazianze),⁴ ou des formes «doriennes», tel σιδάρω (cf. no. 75,8).⁵ D'ailleurs, les prédicats à l'imparfait et à l'aoriste n'ont souvent pas d'augment.

⁴ Cf. no. 206, 3: σφαραγεῦσι, no. 300, 82 (note): τιθεῦσαι au lieu de τιθεῖσαι; cf. aussi nos. 24, 1: φύσιος, 200, 6: ὕβριος, 207, 3: αὐλιες; 211, 31: γνώσιος, 211, 38 et 290, 15: ὕβριος; 289, 35: πρήξιος. Pour cette flexion des thèmes en ι chez Homère, cf. Chantraine 1958, 216–219.

⁵ Cf. nos. 200, 5: φερόμαν et 7: ἐτραπόμαν, 267, 4: φερόμαν, 282, 4: ἀμετέροις; 65, 20 et 68, 1: ποτί.

Dans le commentaire et les notes attachés aux poèmes, je mentionne non seulement les citations directes, les adaptations et les jeux littéraires, mais aussi les expressions qui montrent la tradition dans laquelle Jean travaille.

Mots rares et néologismes (en caractères gras)

Les poèmes de Jean Géomètre sont embellis par des mots rares et par des néologismes. Dans le poème no. 76, on ne trouve que quatre mots rares: σκοτοειδής figure treize fois dans le *TLG*, dont quatre dans des lexiques; ἀργιόμορφος figure une fois dans les *Argonautiques Orphiques* (v. 979); ἀστραπόμορφος figure quatre fois dans le *TLG*, à savoir deux fois dans les *Analecta Hymnica Graeca* (*Can. Nov.* 8. 19. 5, 4 et *Can. Maii* 13. 16. 3, 5), une fois chez Syméon le Nouveau Théologien (*Hymnes* 46, 29, où les manuscrits présentent ἀστραπόμορφος et ἀστραπήμορφος ἀπάθεια) et une fois aux XIII^e s. chez Théodore II Ducas Lascaris (*Ep.* 95, 62); enfin, ἀγγελιῆται ne figure que chez Jean (ailleurs, on trouve ἀγγελιώται).

§ 3.1. *Verbe: les modes*

Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, le choix de la forme métrique (les hexamètres et les distiques élégiaques) a amené notre poète à employer un langage archaïsant, qui est loin du langage vernaculaire de son époque. Il en est de même pour la syntaxe, qui ne reflète pas le langage vernaculaire du X^e siècle, mais est proche de la syntaxe du grec classique. Chez Jean, l'indicatif, le subjonctif, l'optatif et l'impératif sont employés comme en grec classique, mais on observe certaines restrictions ainsi que certaines libertés étrangères au grec classique. Ici, je traite brièvement quelques particularités relatives à l'emploi de l'optatif et du subjonctif.

Optatif

Dès le premier siècle avant J.-Chr. l'optatif est en voie de disparition. Yves Duhoux (2000³, 242) fait remarquer que «A partir du V^e siècle de notre ère, l'optatif présent est complètement absent; l'optatif aoriste suit à partir du IX^e siècle; les optatifs futurs et parfaits, rarissimes en grec classique—respectivement 16 et 74 exemples sur plus de 100.000

formes! ...—les avaient précédés. Et en grec moderne, l'optatif ancien n'existe plus: on utilise à sa place le subjonctif ou les temps du passé de l'indicatif précédés par *να* ou *ας*.» Depuis le premier siècle après J.-Chr., l'optatif connaît toutefois une «papierene Blüte»⁶ et il est encore utilisé dans le langage soutenu d'époque médiobyzantine. Si chez certains auteurs, son emploi est plus libre qu'en grec ancien, surtout dans les subordinnées (cf. le cas de l'optatif oblique chez Anne Comnène ci-dessous), chez Jean Géomètre, les emplois du grec classique sont attestés, mais le nombre des occurrences est restreint. Ceci vaut surtout pour les subordinnées. Dans les subordinnées conditionnelles, temporelles, finales et obliques, il est rarement attesté. D'ailleurs, dans les poèmes de Jean Géomètre, ces types des subordinnées ne sont pas très fréquents.⁷ Quant aux principales, il emploie l'optatif pour l'expression du souhait ou bien pour l'expression de la possibilité. L'optatif de souhait (présent ou aoriste) ne figure que dans les prières, adressées à Dieu, au Christ, à la Trinité, à la Sainte Vierge, aux saints martyrs, etc. Dans l'invocation de la longue prière no. 290, nous trouvons par exemple un optatif très rare (*ἄιτοτε*, v. 8, emprunté à Grégoire de Nazianze), et un *hapax legomenon* (*λίσσοισθε*, v. 21), qui rendent le style de cette ouverture hautement artificiel et précieux. L'optatif de possibilité est attesté surtout dans les questions, sans ou avec *ἄν*,⁸ par ex. dans le poème no. 80, 5 (cf. nos. 76, 5 sans *ἄν*; 80, 11 sans *ἄν*; 96, 14 sans *ἄν*; 300, 101 avec *ἄν*):

ἀλλά γ' ἑμὰς στήλας τίς ἀϊστώσειε μεγάριων;⁹

Cependant, dans les hexamètres et les distiques il faut remarquer la présence de trois cas insolites de l'optatif—*φυλάξοι*, *οἰακίσις* et *πάθοιμι*—que j'analyse ci-dessous. Tout d'abord, dans le poème no. 96, 14, nous trouvons l'optatif potentiel (sans *ἄν*) *φυλάξοι*:

τίς δὲ Δίκην παράκοιτιν ὁμοῦ καθαράν τε φυλάξοι;¹⁰

⁶ Anlauf 1960, 123 et 155.

⁷ L'optatif dans la subordinnée du poème no. 75, 3 (*πάθοιμι*) est traité dans ce paragraphe et celui du poème no. 65, 35 (*θέλοις* et *ἐθέλοις*) dans le paragraphe suivant. Cf. aussi le poème no. 53, 8: *ὅς κ' ἐθέλοι* (un optatif potentiel; à noter que *κ(ε)* n'est attesté qu'ici et dans le poème no. 54, 4: *μηδ' ... ἐγκαταμίξῃ ἢ κ' ... σκεδάσῃ*).

⁸ En grec classique, l'optatif sans *ἄν* figure rarement dans les questions, mais cf. Aesch. *Ch.* 594–595: *ἀλλ' ὑπέρτολμον ἀνδρὸς φρόνημα τίς λέγοι ...*; Soph. *Ant.* 604–605: *τεάν, Ζεῦ, δύναισι τίς ἀνδρῶν ὑπερβασία κατὰσχοι*;

⁹ «Mais quel malveillant pourrait faire disparaître la mémoire de mes actes?»

¹⁰ «Qui pourrait garder la Justice, épouse et pure à la fois?»

S'agit-il (1) de l'optatif futur, (2) d'une faute d'orthographe du scribe qui a écrit φυλάξοι au lieu de φυλάξαι, forme secondaire de l'optatif aoriste φυλάξειε, ou (3) d'une autre forme secondaire en -οι de l'optatif aoriste φυλάξειε? Voici mes observations: (1) Bien qu'à l'époque byzantine l'emploi de l'optatif ne suive souvent pas les règles classiques, l'optatif futur est encore presque toujours limité à l'*oratio obliqua*. Néanmoins, il y a des exceptions. Chez Nicéas Choniates (± 1155–1217), par exemple, l'optatif futur figure une fois en tant qu'optatif potentiel (avec ἄν) dans une proposition indépendante: «Sensu potentiali cum ἄν particula in apodosis: ἐσοίμεθα ἄν, 184, 23» (éd. Van Dieten 1972, 245). (2) Il est également possible que le scribe du manuscrit S se soit trompé en écrivant φυλάξοι au lieu de φυλάξαι, cf. Jannaris 1968, 204: «... Scholarly writers of all P(ost-classical) and M(edieval) ages made a more or less correct use of (the optative) according to their proficiency in A(ttic) grammar, whereas unlearned scribes either altogether discarded (the optative) or blundered in its use—especially in the aorist—being mostly guided by what they imagined to be analogy or Attic idiom». (3) D'autre part, chez plusieurs auteurs chrétiens antérieurs au dixième siècle, φυλάξοι figure en tant qu'optatif de souhait, par ex. Cyr. Alex. *Ad Carth. con.* (ep. 85), 422, 1: ὁ κύριος ἡμῶν φυλάξοι σε ἡμῖν ἐπὶ πλείστους χρόνους, Theod. Stud., *Ep.* 103, 21: ὁ θεός σε, τέκνον μου, φυλάξοι ὡς κόρην ὀφθαλμοῦ (où un des manuscrits lit φυλάξει et Angelo Mai propose φυλάξαι). Pour cette raison, je pense qu'il est bien possible que la forme φυλάξοι ne soit pas un optatif futur, ni une faute d'orthographe, mais une forme secondaire de l'optatif aoriste φυλάξειε. Dans ce cas-là, le poète aurait employé φυλάξοι par analogie avec l'optatif aoriste thématique (par ex. βάλλω—βάλαι, φυλάττω—φυλάξοι).

Le deuxième cas insolite est semblable au premier et figure dans le poème no. 200, 10–11. Il s'agit de l'optatif de souhait οἰακίσοις:

ἴλαθι τῶνδε καὶ εὐπτερον ἐς πόλον οἶά τε νῆα
λαίφεσι πεπταμένοις πνεῦμα μου οἰακίσοις.¹¹

Le troisième cas se trouve dans le poème no. 75, 3–4, où l'optatif oblique πάθοιμι dépend de περιδείδια:

¹¹ «Pitié de ces choses-ci et conduis mon esprit, comme un navire | aux voiles déployées, de haut vol vers le ciel.» Chez Anne Comnène (1093–1153) III 10, 8 (73/74), nous trouvons les vœux suivants: εἰρήνη εἴη ... καὶ ἥλιος ἐπιλάμφοι ... καὶ γένοντο σοι ἅπαντες ... etc.» Cf. Reinsch & Kambylis 2001, 236–237: «Optativus futuri ... in sententia optativa»; ou s'agit-il d'une forme secondaire de l'optatif aoriste?

ἀλλ' ἓνα τόνδ' αἰνῶς περιδεΐδια μὴ τι πάθοιμι,
πλοῦν αἰδηλὸν ὅτε στέλλομαι ἐκ βίотου.¹²

Cet optatif après un verbe de crainte peut être justifié pour deux raisons. Premièrement, parce que le vers est emprunté à Grégoire de Nazianze : ταῦτ' αἰνῶς τρομέω, καὶ δεΐδια, μὴ τι πάθοιμι (*Carm.* II 1. 34, 103). A noter que dans un autre poème, Grégoire emploie le subjonctif après περιδεΐδια : ἀλλ' ἔμπης ὀλίγω περιδεΐδια, μὴ τι πάθῃσι, | τῷδε τάφῳ (*AP* VIII 115, 3–4, cf. *Hom.* *Il.* 17, 242 : περιδεΐδια μὴ τι πάθῃσι et *Il.* 13, 52 : περιδεΐδια μὴ τι πάθωμεν).¹³ Deuxièmement, parce que l'emploi de l'optatif oblique est généralement plus libre dans la littérature médiobyzantine qu'en grec classique. Chez Anne Comnène (1093–1153), par exemple, l'optatif oblique figure très souvent dans les subordinées après le présent, cf. Reinsch & Kambylis 2001, 229–236 s.v. *modi sententiarum secundarium*. Toutefois, il est possible que le scribe n'ait pas reconnu πάθοιμι, forme homérique (rarement attestée) du subjonctif de l'aoriste. Cf. Chantraine 1958, 461 § 219 : «C'est d'après ἐθέλῃσι qui, dans la tradition, est devenu, sans doute, dès l'époque des aèdes ἐθέλῃσι qu'ont été constitués ἐθέλωμι, pour quoi les manuscrits donnent souvent l'optatif ἐθέλωμι ..., et ἐθέλῃσθα constitué au moyen de la désinence de parfait -θα», par ex. *Hom.* *Il.* 1, 549 ; 9, 397 ; *Od.* 21, 348 : ἐθέλωμι ; *Od.* 22, 392 : εἴπωμι ; *Il.* 18, 63 : ἴδωμι, etc.

Dans les trois cas analysés ci-dessus, j'ai gardé, après des hésitations, les leçons du manuscrit S dans mon édition : φυλάξοι et οἰακίσοις et πάθοιμι.

Subjonctif

Le subjonctif aoriste est parfois attesté au lieu de l'indicatif futur. Ce phénomène, qui est attesté chez Homère et en grec attique (surtout avec οὐ μὴ), se produit très souvent à l'époque byzantine (cf. *K-G* 1, 217, Jannaris 1968, App. IV par. 8 et App. V par. 20). Le poème no. 283, 5–6 peut servir d'exemple :

¹² «Mais il y a une seule chose que je redoute profondément de subir : | la sombre traversée à mon départ de la vie.»

¹³ Dans les manuscrits de textes classiques l'optatif figure déjà après les verbes de crainte, quoique très rarement, cf. *K-G* 2, 394 : «Nur äusserst selten findet sich der Optativ nach einem Haupttempus. S. Ai. 278–279 δέδοικα, μὴ ἔ θεοῦ | πληγὴ τις ἦκοι, so fast alle cdd. Hdt. 7. 103 ὅρα, μὴ μάτην κόμπος ὁ λόγος οὗτος εἰρημένος εἴη ohne Var. Beide Stellen sind von den Herausgebern mit Recht geändert (ἦκει—ἦ).»

... καὶ [ῥστατα] ἔμπαλιν αὐτὸς
αἶμασιν αὐτοχύτοις παλάμαισιν ἐμαῖς σε καθήρω.¹⁴

La particule ἄν est souvent absente dans le cas de l'indicatif,¹⁵ de l'optatif (cf. ci-dessus), ainsi que du subjonctif. Dans les propositions temporelles, le subjonctif est attesté sans ἄν (cf. *K-G* 2, 449 Anm. 4, «Die Weglassung der Partikel ἄν ist bei den Dichtern und Herodot nicht selten» et Jannaris 1968, par. 1988), par ex. dans le poème no. 264, 3 :

ὅτε τόνδε χορὸν καὶ χρυσὴν ἄντυγ' ἀθήρω.¹⁶

ou bien dans le poème no. 91, 1–2 :

Εὖθ' ὑπὸ γῆν, Φαέθων, χρυσανγέα δίφρον ἐλίσσης,
τῇ μεγάλῃ ψυχῇ Καίσαρος εἰπὲ τάδε· «...»¹⁷

§3.2. *Verbe: l'aspect verbal*

Dans ce paragraphe, j'analyserai la notion d'aspect dans les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques de Jean Géomètre. Je présenterai une analyse linguistique du choix du présent et de l'aoriste de l'impératif et de l'optatif dans la prière. Si je me limite à la prière, c'est pour des raisons pratiques. Tout d'abord, dans la poésie de Jean Géomètre nous trouvons un nombre relativement important d'exemples de prières. Ensuite, les nombreuses études sur le phénomène compliqué et fascinant de l'aspect verbal ne concernent jamais le grec de l'époque médiobyzantine, à l'exception de l'étude de Willem Bakker (1966), qui analyse l'aspect de l'impératif dans la prière depuis Homère jusqu'à nos jours.¹⁸

¹⁴ «A mon tour moi-même | je te purifierai de mes mains où coule du sang versé de par ma volonté.»

¹⁵ L'apodose dans une construction irréaliste est exprimée par un simple indicatif sans ἄν dans le poème no. 280, 32–33: εἰ μὴ σὴν ὑπέρεσχες, ὑπέρετατε, χεῖρα κραταίην, | ἀμπλακίης πτέρναν ἔφθασα θυμολέτιν.

¹⁶ «Mais quand j'ai fixé mon regard à ce chœur-ci et la voûte dorée.»

¹⁷ «Lorsque tu fais tourner ton char éclatant d'or sous la terre, Phaéton, | dis ceci à la grande âme de l'empereur.» Pour εὖτε avec subjonctif et sans ἄν en grec classique, cf. *K-G* 2, 449 Anm. 4.

¹⁸ Pour des études et observations sur l'aspect verbal en grec, cf. e.a. Goodwin 1912; Seiler 1952; Ruipérez 1954; Ruijgh 1971, chapitre VII; Fanning 1990 (Nouveau Testament); Sicking 1991; Pulleyn 1997, 221–226; Jacquinod 2000; Duhoux 2000³, 164–175; Rijksbaron 2002³, 44–48.

Pendant l'antiquité, le locuteur qui donne un ordre à un autre homme préfère le présent à l'aoriste (présent 55 % : aoriste 45 %), tandis que l'homme qui s'adresse aux divinités emploie le plus souvent l'aoriste (présent 22 % : aoriste 78 %).¹⁹ Willem Bakker fait remarquer qu'en grec postclassique, byzantin et moderne, la préférence pour l'impératif aoriste s'accroît de plus en plus, tant dans les ordres aux hommes, que dans les prières à Dieu, de sorte que, finalement, en grec moderne, l'impératif présent connaît un emploi très limité dans les ordres et est presque absent dans les prières à Dieu. Néanmoins, les auteurs médiobyzantins ne suivent pas tout à fait ce développement.²⁰ Ainsi, Jean Géomètre suit les modèles classiques dans les ordres adressés à un homme (présent 55 % et aoriste 45 % sur 31 cas), mais il préfère, en revanche, l'impératif présent à l'impératif aoriste dans les prières à Dieu, au Christ, à la Trinité, à la Sainte Vierge et aux saints. Les occurrences de l'impératif et de l'optatif dans ses prières en hexamètres et en distiques élégiaques se présentent de la manière suivante :

<i>prière</i>	<i>présent</i>	<i>aoriste</i>	<i>total</i>
impératif	69 %	31 %	51 cas
optatif	58 %	42 %	19 cas ²¹

Cette distribution insolite suscite une question : si l'on observe une préférence générale pour l'aoriste dans les prières, pourquoi Jean privilégie-t-il le présent ?

Le choix entre le présent et l'aoriste dans les prières

En grec classique, le présent exprime une action en cours, ouverte et non-accomplie, tandis que l'aoriste présente l'action comme accomplie

¹⁹ Cf. Bakker 1966, 12–13 et Duhoux 2000³, 245 pour des données statistiques concernant le grec classique. Les rares exceptions qui préfèrent le présent à l'aoriste dans la prière sont Pindare, Bacchylide et les *Hymnes homériques*.

²⁰ Notez que pour les textes de l'époque médiobyzantine, la fluctuation du présent et de l'aoriste n'a pas été suffisamment étudiée, de sorte que Willem Bakker discute surtout des textes en langue vernaculaire de cette période, cf. Bakker 1966, 87 : «A complete survey of the evolution of the aspect system in Middle Greek and early Modern Greek cannot therefore be given as yet. Too many data are still missing and may be obtained only by means of detailed reseach.» L'analyse de l'aspect verbal dans les prières de Jean présenté dans ce paragraphe ne peut donc être que provisoire.

²¹ Par son existence purement littéraire à l'époque byzantine, l'optatif est en soi plus soutenu que l'impératif.

et bien définie.²² L'impératif présent est toujours lié au *hic et nunc* du sujet parlant et a une valeur «continuative», itérative ou «immédiate»; dans le dernier cas, le présent insiste sur l'exécution immédiate de l'action souhaitée. Par contre, l'impératif aoriste n'indique pas de liens avec la situation actuelle, mais présente l'action comme pure et simple, comme un fait absolu, et est donc plus abstrait. Yves Duhoux (2000³, 164–175) offre des instruments utiles pour analyser «le jeu des pressions aspectuelles» qui conduit au choix du présent ou bien de l'aoriste; il distingue entre plusieurs facteurs: facteurs liés à la conjugaison grecque, facteurs liés au verbe utilisé, facteurs liés au contexte et facteurs liés aux locuteurs.

Quant à la prière, la prédilection pour l'impératif aoriste au détriment de l'impératif présent, qui est devenue de plus en plus forte tout au long des siècles, s'explique de la façon suivante. Il s'agit très probablement de raisons sociolinguistiques, puisque par sa nature plus abstraite l'aoriste exprime plus de révérence envers la divinité que le présent. Pour les prières païennes, Duhoux fait observer (2000³, 245): «L'homme est l'inférieur social de la divinité. Lorsqu'il s'adresse à ses supérieurs, il tend à exercer une pression basse et emploie dès lors le ponctuel, où la volonté s'exprime de façon minimaliste, grâce à la non considération des diverses phases du développement de l'action.» Pour les prières juives et chrétiennes, dans lesquelles l'aoriste est encore plus fréquemment employé que dans les prières païennes, Bakker fait observer (1966, 138–139): «The Jew and the Christian visualize god as the Almighty, the Sublime; they approach him as miserable, guilty sinners, who expect everything from him, without being able to assert their rights. The pagan Greek regards his gods as helpers and allies, and feels himself united with them ... It is obvious that (the) feeling of dependence practically excludes the use of the direct, urging, present stem.» Ainsi, l'impératif aoriste exprime une attitude plus réservée et plus polie que l'impératif présent. Bref, par l'aoriste, le suppliant demande une action bien délimitée sans en préciser le moment. En employant le présent, le suppliant serait moins modeste parce qu'il demande une action immédiate et insiste sur l'exécution de celle-ci, sur le processus de sa réalisation.

Pourquoi donc la distribution de l'aoriste et du présent se présente-t-elle d'une façon différente dans la poésie chrétienne de Jean Géo-

²² Cf. Rijksbaron 2002³, 44–48.

mètre? Est-il peut-être moins poli, plus direct, plus confiant que les autres? Dans les hexamètres et les distiques élégiaques, on observe plusieurs tendances qui peuvent aider à expliquer la fréquence très élevée du présent. Ici, j'analyserai quelques éléments «mécaniques» et stylistiques, ainsi que des éléments de sémantique et de pragmatique.²³

Tout d'abord, nous trouvons des éléments «mécaniques» liés à la conjugaison grecque, qui déterminent l'emploi du présent ou de l'aoriste (cf. les facteurs de pression aspectuelle liés au verbe utilisé de Duhoux 2000³, 165 2.2 §137 (a) *Disponibilité d'un aspect dans un verbe donné*). Jean emploie certaines formules fossilisées, par ex. l'impératif présent ἴλαθι, qui figure 10 fois dans ses vers (cf. note au v. 1 du poème 56). Dans le cas d'ἴλαθι, le choix entre présent et aoriste ne se présente guère, puisque le verbe ἴλημι ne s'emploie qu'à l'impératif présent (cf. *LSJ* s.v. *ἴλημι: «only in imper. ἴληθι, in prayers, *be gracious!* ... Dor. ἴλαθι»).

Ensuite, l'influence de certains modèles est un élément stylistique important. Prenons le cas de l'impératif présent ἐλέαιγε. Le verbe ἐλεαίρω est la forme allongée du plus fréquent ἐλέεω. L'impératif présent ἐλέαιγε est beaucoup plus rare que l'impératif aoriste ἐλέησον, la fréquence dans le *TLG* est de respectivement 61 fois et de 1642 fois. Si ἐλέαιγε est surtout réservé à la poésie d'inspiration homérique, la *Septante* et les auteurs chrétiens préfèrent ἐλέησον (bien que les deux formes soient approximativement équivalentes au niveau de la métrique), ce dont témoigne la distribution d'ἐλέαιγε resp. ἐλέησον chez Homère 7: 6; dans la *Septante* 0: 30; dans le Nouveau Testament 0: 11; chez Grégoire de Nazianze 4 (héc.): 22 (prose); Synésius 3: 0 (hymnes); Quintus 4: 0 (héc.); Nonnos 14: 0 (héc.); Romanos le Mélode 0: 42 (hymnes); Jean Damascène 0: 49 (hymnes); Théodore le Stoudite 0: 8 (prose); dans les *Anal. Hymn. Gr.* 0: 51; dans l'*AP* (incl. *App.*) 3: 1 et enfin, au dixième siècle: Constantin VII Porphyrogénète 0: 16 (prose); Syméon le Nouveau Théologien 0: 34 (hymnes). Dans les hexamètres et distiques élégiaques de Jean, ἐλέησον n'est jamais attesté, mais ἐλέαιγε y figure 4 fois (cf. note au v. 21 du poème no. 53).

²³ Willem Bakker (1966, 128–141, chap. VI *Prayer in the Koine, in Middle Greek and in Modern Greek*) distingue entre trois types de prières, 1. «Situations of actual distress», 2. «Wishes» et 3. «General wishes». A mon avis, cette distinction contient des éléments contradictoires; c'est pourquoi je ne l'utilise pas dans l'analyse des exemples de Jean Géomètre. Cf. les critiques de Simon Pulleyn (1997, 221–226).

Il est évident que les modèles en hexamètres ont joué un rôle dans la sélection des prédicats de Jean (cf. les facteurs liés au contexte, Duhoux 2000³, 169 2.3 §138 (1) *Genre littéraire du texte*, et §2 dans ce chapitre). Cette observation vaut d'ailleurs également pour l'impératif ἴλαθι, qui est surtout attesté dans la poésie en hexamètres: 11 fois chez Grégoire de Nazianze, 11 fois chez Nonnos, 17 fois dans l'*Anthologie*, etc. (tous des modèles chers à Jean).²⁴

Enfin, plusieurs raisons de sémantique et de pragmatique, multiples et complexes, déterminent le choix aspectuel. Pour bien illustrer la différence entre l'impératif présent et l'impératif aoriste, on aurait besoin d'exemples couplés du même verbe, par exemple des impératifs δός—δίδου. Malheureusement, dans les hexamètres et les distiques de Jean Géomètre nous ne trouvons pas d'exemples de ce type, ce qui rend difficile l'interprétation de son choix. Parmi les impératifs employés par Jean, il y a pourtant un exemple qui peut servir à rendre évidente la différence aspectuelle entre le «couple» εἰπέ—λέγε.²⁵ Dans le poème no. 280, 1–2, nous trouvons λέγε, exprimant un ordre pour ainsi dire «ouvert», qui a, en plus, une valeur «immédiate» («vas-y»). Aux vv. 1–2, le poète parle à lui-même²⁶ en ces termes :

Οὐρανίων, ἐπιγείων ἱστορα, τίς, λέγε, θῆκεν
ὁκτωκαδεκέτη εἰσέτι σ', Ἰωάννη;²⁷

Aux vv. 3–4, il répond tout de suite :

θῆκε με παμβασιλεία, καὶ ἠγορέην ἐπὶ τούτοις
δῶκεν ἀριπρεπέα· ῥήγνυσο μῶμος ἅπας.²⁸

Par contre, l'aoriste εἰπέ dans le poème no. 91, 1–2 (déjà cité ci-dessus) concerne un ordre du poète à Phaéton, un ordre qui est dicté littéralement dans les deux vers qui suivent. Cet ordre ne doit pas être exécuté

²⁴ Il est possible que Jean ait emprunté non seulement des exemples isolés à Grégoire de Nazianze, qui lui sert si souvent de modèle, mais qu'il ait copié son emploi de l'aspect verbal en entier. Faute d'études, il est difficile d'établir le degré exact de l'imitation. Pour l'instant, je suppose que Jean ne s'est que partiellement inspiré de Grégoire.

²⁵ Pour ce couple, cf. aussi Rijksbaron 2000.

²⁶ Il est également possible que ce soit le public qui s'adresse à Jean, ou bien que ce soit le μῶμος personnifié du v. 4.

²⁷ «Dis-moi: qui t'a fait connaisseur des choses célestes et terrestres, | quand tu n'avais que dix-huit ans, Jean?»

²⁸ «La Reine Absolue m'a fait ainsi, et, en plus, elle m'a donné | un courage remarquable: crève tout entier, Blâme!»

immédiatement, mais au moment où Phaéton rencontrera Jules César. L'ordre est donc abstrait, et pas lié au *hic et nunc* du poème.

Εὖθ' ὑπὸ γῆν, Φαέθων, χρυσανγέα δίφρον ἐλίσσης,
τῇ μεγάλῃ ψυχῇ Καίσαρος εἰπέ τάδε· «...»

Je donne encore quelques exemples tirés des prières. Le premier exemple est un impératif présent qui figure dans la conclusion d'une confession du poète, adressée au Christ (no. 289, 38–41) :

ἀλλ' ἄνα παμμέδεον, πανίλαε, πάντα σὸν οἶκτον
εἷς με κένου γλυκεροῦ στήθεος· οἶδα τίς εἶ·
ῥεύμασι σὼν χαρίτων καὶ λύματα πάντα καθαίρεις,
καὶ φάος ἐνδύεις ἡελίοιο πλέον.²⁹

Le poète connaît la nature du Christ (οἶδα τίς εἶ), il connaît ses bienfaits habituels (exprimés par les présents *καθαίρεις* et *ἐνδύεις*), si bien qu'il peut recourir au principe de *da quod dedisti* : dans le passé, le Christ a déjà sauvé et cette fois-ci il est prié à nouveau d'aider. Par l'impératif présent *κένου*, le poète souligne la continuité de l'action souhaitée, dont au surplus l'objet direct est infini et sans bornes (*πάντα σὸν οἶκτον*).

Regardons ensuite le poème no. 65, 29–35, une prière pour le voyage adressée à la Trinité, dont la conclusion contient plusieurs impératifs et optatifs. Après avoir décrit sa condition pénible, le poète invoque la Trinité :

ἐλθὲ τάχος, (κέμηκα), πανίλαος ἐλθὲ καλεῦντι,
θηρία τρέψαις, ὕδατα πήξαις, ἄγρια φύλα
κλίναις ἐξ ἔνοπης, λεῖψαις πᾶσαν ἀταρπὸν,
χείλα ποντίσας δόλια, φθόνον ἄγριον αἰπύν.
πεῖσαις Φαραὼ κακόμητιν, ἀναιδέας ἀστούς
μισαρέτας, μισοεργούς, μισοσόφους, μισόανδρας.
τῇ με φέροις σὺν μητρὶ κραταιῇ νεύμασιν ἐσθλοῖς,
ἧ τε θέλοις καὶ ὡς ἐθέλοις, καὶ εὔτε καὶ ὅσσον.³⁰

²⁹ «Mais Seigneur, maître souverain, tout doux, verse-moi | toute la pitié de ton cœur très doux; je sais qui tu es: | tu laves toutes les souillures avec les écoulements de tes grâces | et tu revêts de plus de splendeur que le soleil.» Pour *κένου*, cf. aussi Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 69, 8: *κένου, κένου δὲ τοῦ ταλάντου τὸ πλέον*.

³⁰ «Viens vite, (je suis épuisé); viens toute douce à mon appel. Puisses-tu détourner les fauves et solidifier les eaux, | repousser les tribus sauvages par ta voix et préparer tout chemin, | immerger les lèvres rusées, la jalousie farouche et profonde, | et convaincre le Pharaon malveillant, les citoyens impudents, | qui haïssent la vertu, le succès, la sagesse et l'homme. | Amène-moi avec ta Mère puissante par ton excellente bienveillance, | où et comme tu veux, aussitôt et autant que tu veux». Les optatifs *θέλοις* et *ἐθέλοις* dans la subordonnée relative s'expliquent par attraction du mode de la proposition principale, cf. *K-G* 1, 255. Quelques-uns des prédicats et des expressions

Le Christ est prié d'accomplir toute une série d'actions, dont l'une doit être accomplie après l'autre.³¹ Les impératifs et les optatifs de l'aoriste expriment des actions bien définies. L'impératif aoriste ἐλθέ est répété et accompagné par τάχος, ce qui souligne la rapidité de l'action verbale même.³² Au dernier vers, par contre, nous trouvons un vœu à l'optatif présent (φέρουσιν). Ce vœu vient après la réalisation de toutes les actions souhaitées, énumérées aux vers précédents. L'emploi de l'optatif présent s'explique ici par le fait que le poète insiste non pas sur le but de l'action souhaitée, qui n'est pas exprimé, mais sur son caractère ouvert et continu : dès que l'on est emmené par le Christ, on est sous sa protection. Peu importe où, comment, quand et combien de temps on est emmené (v. 35 ἢ τε θέλοις καὶ ὡς ἐθέλοις, καὶ εὔτε καὶ ὅσσον). Il en est de même pour les vœux exprimés dans les nos. 76, 14 : εἰκόνα θείαν ὁδεύουσιν et 17, 2-4 : ὅστέα δ' ὡς Ἀσίης νεύμασι σοῖς ἀνάγοις.

Dans plusieurs poèmes, Jean emploie un optatif présent ou un impératif présent, en demandant de passer immédiatement à l'action. Dans l'invocation du poème no. 290, une longue prière dans laquelle le poète demande l'intercession auprès du Christ, il implore les êtres célestes, les saints et les moines de l'écouter aussitôt : νῦν μου λισσομένου, νῦν ἄιτοιτε ταχύ (v. 8, cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 45, 203 : εἰ δ' ἄγε, νῦν ἄιτοιτε, θεόφρονες) et au vers suivant, il commence à formuler son souhait. Dans le dernier vers du poème no. 300, le poète implore le Christ de la façon suivante : μητέρα σὴν ... | ναὶ Μάκαρ, αἰδέο, γουνοῦμαι, Λόγε, καὶ μ' ἐλέαιο (vv. 120-121).

Dans les deux exemples analysés ci-dessus, tirés des poèmes nos. 289 et 65, l'idée que le poète a confiance en le fait que Dieu ne l'abandonne

figurent aussi chez Grégoire de Nazianze, parfois avec un emploi différent de celui qu'on retrouve chez Jean : ἐλθέ καλεῖν (quatre fois en fin de vers, cf. note au poème 65, 28) ; ὡς ἂν καὶ θεητὸν πήξα μέγαρον (*Ep.* 9. 1, 3) ; ἀλλοφύλων τε | κλίναις θούριον ἔγχος (*Carm.* II 1. 22, 10-11, premier mot du vers), οὐ ποτ' ἂν ... | πείσαις (*Carm.* I 2. 29, 179-180, premier mot du vers) ; τῇ με, Χρίστε, φέρου σὸν λάτριν, ὡς ἐθέλοις (cf. note au poème no. 65, 34-35). Les prédicats λείναις et ποντίσαις, par contre, sont *hapax legomena*.

³¹ Cf. Rijksbaron 2002³, 43 : « In cases where an aorist imperative occurs in a sequence of imperatives it is implied that the state of affairs expressed in the aorist must be completed before another state of affairs is carried out. » Il en est de même pour l'optatif, cf. *ibid.* p. 45.

³² Cf. *PMag.* 2, 83 : ἔλθε τάχος. Cf. aussi Hom. *Il.* 4, 69-70 : αὐτίκ' Ἀθηναίων ἔπεα πτερόεντα προσηύδα : | αἴψα μάλ' ἐς στρατὸν ἐλθέ ... À noter que l'impératif présent ἔρχου ne figure pas chez Homère ni chez Grégoire de Nazianze et que l'impératif présent ἴθι se réfère souvent à l'éloignement ou exprime une « Aufmunterung » (cf. ἄγε, φέρε, *K-G* 1, 236).

jamais et que ses actions (sa pitié, son aide) à son égard sont un *continuum*, est présente. Explicitement, par certaines expressions (οἶδα τίς εἶ, etc., ἧ τε θέλοις ... ὅσον) et implicitement, par l'emploi de l'impératif et l'optatif du présent (κένον, φέροις). Dans les deux derniers exemples, tirés des poèmes nos. 290 et 300, le poète insiste plutôt sur le caractère immédiatif de son souhait : il demande de passer à l'action sans délai—ce qui dans le poème no. 290 est souligné d'avantage par les adverbes temporels νῦν et ταχύ. Ainsi, les rapports entre le poète et Dieu témoignent de la familiarité. Par rapport aux autres auteurs chrétiens, Jean Géomètre semble en effet moins humble, et plus confiant.

Pour conclure, le choix aspectuel entre présent et aoriste chez Jean n'est pas arbitraire, mais déterminé par plusieurs facteurs. Bien évidemment, il y a dans ses poèmes des exemples difficiles à expliquer, qui mériteraient plus d'attention. Quoi qu'il en soit, on peut constater que son emploi aspectuel n'est pas le résultat d'un langage mort, mais manifeste un langage vivant et productif, décrit par Horrocks de la manière suivante (1997, 152–153) : «All Greek literary dialects, beginning with that of the Homeric epic, evolved <artificially> in the hands of later generations of practitioners, since we are dealing in each case not with slavish attempts to copy, but with the creative revival of learned forms of the language in new cultural contexts. Byzantine writers similarly composed creatively in a contemporary version of the traditional language ... We may not always like the product, but we should not criticize them for failure to achieve what had never been aimed for.»

§4. *Figures et tropes rhétoriques*

Les poèmes de Jean Géomètre révèlent un goût que je qualifierais de «baroque». Bien que le terme «baroque» soit anachronique, certaines de ses caractéristiques sont également présentes dans l'art qui date d'époques antérieures à la Contre-Réforme : je pense surtout aux contrastes rhétoriques voulus, la richesse, la surabondance, la profusion, le pathétique. Je présente ici une liste de figures et tropes rhétoriques attestés dans ses hexamètres et ses distiques élégiaques. Chaque figure (ou trope) est illustrée par quelques exemples.

a. *Antithèse*

L'antithèse est chère à Jean. Il suffit de citer le poème no. 290, 117–119, où il exprime ses angoisses par une série de notions opposées (pour l'asyndète, cf. ci-dessous) :

αἴνος, ὄνειδος, ἄδοξιή, εὖχος, νοῦσος, ὑγεία,
 πλούτου ὕβρις, πενίη, μήτις ἰδ' ἀφροσύνη,
 κάρτος, ἀνάγκεια, θάροςος, δέος, αἶσχος, ἔπαινος.

Au premier vers du poème no. 75, 1, sont mises en opposition la mer et la terre, le contraste étant souligné davantage par la position des mots :

Πόντον ἐρισιμάραγον καὶ δειμάτα μυρία γαίης.

b. *Asyndète*

Les expressions qui sont placées en asyndète et qui se suivent les unes les autres sans pause, peuvent donner une impression d'empressement ou d'abondance. Cela est particulièrement évident dans le poème no. 65, 29–31, où le poète prie le Christ de venir à son aide par cinq optatifs consécutifs placés en asyndète :

θηρία τορέψαις, ὕδατα πήξαις, ἄγρια φύλα
κλίναις ἐξ ἔνοπης, λειψύναις πάσαν ἀταρπὸν,
 χεῖλεα ποντίσαις δόλια, φθόνον ἄγριον αἰπύν.

Dans le poème no. 290, 15–16 nous trouvons plusieurs profusions de toutes les qualités de la Sainte Vierge, énumérées sans conjonctions :

μητέρα παρθένον, οἰοτόκειαν, παμβασίλειαν,
 νύμφην ἀζυγέα, ἀγνωστάτην ζυγίην.

ensuite aux vv. 83–84 :

ἰσχύς ἐμή, λόγος, ἡνορέη, κράτος, ἥλιος, ὄμμα[τα, ὄφρῦς],
 ἀμφιτομός τε φύσις, πλοῦτος ἀπειρέσιος.

et au v. 93ss. :

σὺ βραχίων ἐμός, ὄμμα, φάος, νόος, ἄπλετος ἀλκή, etc.

Des énumérations d'adjectifs et/ou de substantifs semblables figurent déjà chez Platon (*Symp.* 197c5–e5, où Agathon chante son hymne en prose sur Eros). Elles sont également présentes dans des acrostiches de l'*Anthologie* (*AP* IX 524, IV^e s. avant J.-Chr. ; *AP* IX 525, III^e s. avant

J.-Chr.), dans les *Hymnes orphiques*, provenant d'Asie Mineure, qui se caractérisent par de très longues séries d'épithètes (cf. Morand 2001, 96, qui parle de l'accumulation, συναθροισμός, dans les *Hymnes orphiques*) et dans les *Hymnes* de Jean, cf. *Hymnes* 2, 95: χαῖρ', ἐμὸν εὖχος, ἐμὸν φάος, ὄλβος, πνεῦμα, λόγος, νοῦς; 4, 93–94: χαῖρέ μοι, ὦ Βασίλεια, σύ μοι κλέος, ἥλιος, ἀλκή, | πνεῦμα, λόγος, ζωή, ἡγορέη, σοφίη. *Hymne* 5 est un acrostiche alphabétique en hexamètres, dont chaque vers contient quatre épithètes commençant par la même lettre. Cf. aussi les poèmes no. 14, 3, no. 57, 5–6 et no. 300, 114–119.

c. Climax

Le climax est notamment visible dans les priamèles (cf. ci-dessous sous h. *Priamèle*), où il est marqué par αὐτάρ ou ἀλλά: «Les uns préfèrent ..., les autres préfèrent ..., mais moi, je préfère ...». Dans le poème no. 57, 5, par exemple, la série d'amours terrestres d'autrui (ἄλλοις μὲν παράκοιτις, τέκνα, φίλοι, θρόνος αἰπύς, etc.), est conclue par l'amour de Dieu de la part du poète:

αὐτάρ ἔμοιγε Θεὸς μόνος ἥλιος, ὄλβος ἀπειρώων.

d. Comparaison

Jean emploie des comparaisons qui sont introduites par ὥς, ἅτε, εὖτε, ἡύτε, οἷα. Elles sont parfois très succinctes, parfois plus descriptives. Je donne d'abord deux exemples de comparaisons courtes; dans le poème no. 300, 75, un soldat est comparé à une étoile par les mots suivants:

... μαχητῆς εὖοπλος οἷά τις εὖχροος ἀστήρ

et dans le poème no. 75, 7–8, le malheur du poète est comparé à la rouille:

καὶ τόδε αὖ βροῖθει με χοὸς πάχος—εὖτε περ ἰὸς
ὅς τε βάρος σιδάρεω —

Nous trouvons des comparaisons plus étendues dans les poèmes nos. 289, 22–27 et 300, 106–113, où le poète compare sa propre condition à un arbre abattu:

ἥριπον, ὥς ὅτε τις δοῦς ἥριπεν ἢ ἀχερωῖς
πνεύμασιν ἀργαλέοις, ἔργμασιν οὐχ ὀσίοις, (etc.)

et

ψυχὴν αἰνόμορον κλαίω, Μάκαρ, αἰνὰ παθοῦσαν
ψυχὴν, ἦν ἅτε δένδρεον ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ, (etc.)

Chez Homère, cette image figure dans les scènes de guerre des soldats qui tombent au cours du combat, cf. *Il.* 13, 389 (ss.) et 16, 482 (ss.): ἦριπε δ' ὥς ὅτε τις δρῶς ἦριπεν ἢ ἀχερωῖς ... et *Il.* 17, 57–58: ἐλθὼν δ' ἐξαπίνης ἄνεμος σὺν λαίλαπι πολλῇ | βόθρου τ' ἐξέστρεψε καὶ ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ. Dans le poème no. 234, la comparaison de l'arbre abattu est également employée par Jean pour décrire un jeune soldat, tombé durant la guerre.

e. *Hyperbole*

Jean tend à s'exprimer en termes audacieux, comme le montre le poème no. 290, 137, lorsque il s'adresse à saint Théodore en faisant son éloge:

λόγον αὐτόχυτον νιφάδος πλέον, ἔμφλογα ῥεῖθρα

Dans le poème no. 300, 95, le poète a succombé à la solitude et à sa condition pénible et est mort vivant (une image qui d'ailleurs figure déjà chez Grégoire de Nazianze, cf. note à ce poème):

ἔμπνοός εἰμι νέκυσ, δεδημιμένος ἄλγεσι πολλοῖς

L'expression ἔμπνοός νέκυσ peut également passer pour un oxymoron.

f. *Métaphore*

Dans la poésie de Jean Géomètre, on trouve plusieurs types de métaphores, dont je donne brièvement quelques exemples: 1) la métaphore en apposition, 2) la métaphore *in absentia* et 3) la métaphore qui contient le verbe «être».³³

1) La métaphore en apposition se compose d'un terme propre (terme technique: «teneur») et d'un nom suivi d'un génitif (terme technique: «véhicule»), type «A, B de C». Elle figure entre autres dans le poème no. 290, 2: πάντες ἀεθλοφόροι, κέντρον ἐμῆς καρδίης (A: «vous tous, martyrs», B: «aiguillon», de C: «de mon cœur»).

³³ Cf. Gigli Piccardi 1985, 254–261, ch. *Grammatica della metafora*, où elle analyse ces trois types de métaphores à propos de la poésie de Nonnos. Cf. aussi Brooke-Rose 1958; Bedell Stanford 1972; Steiner 1986.

2) Dans la métaphore *in absentia*, le terme propre («teneur») est entièrement remplacé par un autre terme («véhicule»). L'expression *νυμφίος* qui représente le Christ est une métaphore biblique qui était connue par tous les chrétiens. Elle figure dans le poème no. 55, 2, qui se réfère à la parabole des dix vierges. Par sa flexibilité, ce type de métaphore permet de jouer sur le double sens d'une expression. Dans le poème no. 90, 4, nous trouvons la métaphore du lion (l'empereur byzantin) qui frissonne à la rencontre avec les biches (les Bulgares): *νεμμάσιν ἔνθα λέων πέφρικεν ἀντιάαν*. Ici, l'image du lion pourrait être une référence voilée à un général nommé Λέων (cf. note au poème no. 90, 4).

3) La métaphore avec le verbe «être», type «A est B (de C / adjectif)» est la plus hardie, comme l'explique Christine Brooke-Rose: «It cannot be repeated too often in one poem or passage, except intentionally as part of a rhetorical effect (e.g. in a litany) ... The very directness is authoritative in tone, a categorical statement by the poet, which we do not feel inclined to question, however odd the metaphor.»³⁴ La métaphore du jardin dans le poème no. 211, 13ss. peut servir d'exemple: *κήπος ἦν θαλέθων, πολυήρατος ἄνθει πᾶσιν, | καρποῖς ἀρετῶν ἔβριθον οὐκ ὀλίγοις*, etc. («J'étais un jardin fleurissant, charmant par toutes ses fleurs, j'étais lourd par les fruits copieux des vertus, etc.»), cf. le commentaire à ce poème.

g. *Paronomase*

Le jeu de mots est cher à Jean, comme le montrent plusieurs poèmes. Dans les poèmes nos. 24 et 26, par exemple, il joue sur les noms des philosophes (Aristote dans le poème no. 24, 2: Ἀριστο-τέλους et ἀριστο-πόνως; Archytas, Platon et Aristote dans le poème no. 26, 3-4, déjà cité dans ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). Dans le poème no. 142, il joue sur le nom propre Κῦρος (Cyrus) et le substantif τὸ κῦρος (souveraineté, souverain):

Κῦρος μὲν σ' ἐδόμησεν, θῆκε δὲ κῦρος ἀπάντων

³⁴ Brooke-Rose 1958, 105.

h. *Priamèle*

La priamèle consiste en un diptyque composé d'une première partie où s'énoncent les attraits divers qui s'exercent sur autrui, puis, dans un second temps, le poète donne fortement sa propre opinion tout à fait opposée. Pour un précis de la priamèle (ou préambule) classique, cf. Race 1982, pp. ix–x: «*⟨A priamel is⟩ a poetic / rhetorical form which consists, basically, of two parts, <foil> and <climax> [...] to single out one point of interest by contrast and comparison.*» Cf. par ex. la priamèle dans *Le Voyage* de Baudelaire: «Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes, | ... Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme; | D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns, astrologues noyés dans les yeux d'une femme ... Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent | Pour partir ...». Cf. le poème no. 57 (également cité ci-dessus sous c. *Climax*).

i. *Répétition*

La répétition de certaines expressions se présente surtout dans les invocations à la Sainte Vierge. Dans la prière no. 290, par exemple, l'invocation Παρθένε ... (παμβασιλεία etc.) figure neuf fois, toujours en début de vers (w. 97–99):

Παρθένε παμβασιλεία, καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω,
σοὶ πίσυνός τε πυρὸς ἵξομαι ἐκ μεσάτου.
Παρθένε καλλιτόκεια, λέχω δέ τε αὐτοτόκεια, etc.

§5. *Ecphrasis*

A Byzance, l'*ecphrasis* était très populaire: elle était pratiquée à l'école en tant qu'exercice rhétorique et elle était prescrite dans tous les *Progymnasmata*.³⁵ Mais elle était aussi considérée comme composition littéraire en elle-même, parfois intégrée dans la narration (histoire, roman). Les auteurs byzantins embellirent leurs poèmes, discours et lettres de descriptions élaborées.³⁶ Ils consacraient des *ecphraseis* aux sujets les plus

³⁵ L'*ecphrasis* figure déjà chez Homère; la description du bouclier d'Achille (*Il.* 18, 468–613) en est un exemple célèbre. Pour l'*ecphrasis* en tant qu'exercice rhétorique, cf. les *Progymnasmata* de Théon §7, d'Hermogène §10, d'Aphthonios §12, de Libanios §12.7, de Nicolaos §11, Jean de Sardis §12.

³⁶ Cf. Kennedy 1994. Maints exemples d'*ecphraseis* d'auteurs classiques sont cités par

divers : personnes, événements, temps, lieux, saisons, etc. Les objets d'art (mosaïques, églises) et les jardins figuraient parmi leurs sujets préférés. Jean Géomètre composa plusieurs *ecphraseis*, en prose et en poésie : par exemple sur l'église du monastère τὰ Στουδίου (no. 151 = Cr. 306, 20 – 307, 30), sur son propre jardin (*Prog.* 2 et 3) et sur le jardin de Basile Parakimomène (no. 12 = Cr. 276, 3 – 278, 20), sur l'été et sur le printemps (nos. 206, 207 et 300, qui figurent toutes les trois dans cette édition). La technique de la description est expliquée en termes généraux dans les *Progymnasmata*. Elle a été également le sujet de nombreuses études modernes. Je me contente ici de présenter quelques observations qui puissent être utiles pour la lecture de la magnifique *ecphrasis* sur le printemps de Jean, tout en faisant remarquer qu'une étude plus étendue serait requise.³⁷

Pour illustrer ce que les *Progymnasmata* disent à propos de l'*ecphrasis*, je cite un passage d'Hermogène : ἔκφρασις ἐστὶ λόγος περιηγηματικός, ὥς φασιν, ἐναργής καὶ ὕπ' ὅψιν ἄγων τὸ δηλούμενον. Γίνονται δὲ ἐκφράσεις προσώπων τε καὶ πραγμάτων καὶ καιρῶν καὶ τόπων καὶ χρόνων καὶ πολλῶν ἐτέρων. ... Ἐὰν δὲ τόπους ἐκφράζωμεν ἢ χρόνους ἢ πρόσωπα, ἔξομέν τινα καὶ ἐκ τῆς διηγήσεως καὶ ἐκ τοῦ καλοῦ ἢ χρησίμου ἢ παραδόξου λόγον. Ἀρεταὶ δὲ ἐκφράσεως μάλιστα μὲν σαφήνεια καὶ ἐνάργεια· δεῖ γὰρ τὴν ἐρμηνείαν διὰ τῆς ἀκοῆς σχεδὸν τὴν ὅψιν μηχανᾶσθαι. ἔτι μέντοι συνεξομοιοῦσθαι τὰ τῆς φράσεως ὀφείλει τοῖς πράγμασιν· ἂν ἀνθηρὸν τὸ πρᾶγμα, ἔστω καὶ ἡ λέξις τοιαύτη, ἂν αὐχμηρὸν τὸ πρᾶγμα, ἔστω καὶ ἡ λέξις παραπλησία (*Prog.* 10).³⁸ Chez Hermogène, comme chez les autres

Burgess 1987, 184–190. Pour des écrivains et des artistes byzantins qui ont écrit ou dépeint une *ecphrasis* du printemps, cf. Maguire 1981, 42–52. A la liste peuvent être ajoutées les *ecphraseis* de Grégoire de Nazianze, *Or.* 24 et *Carm.* I 2. 1.

³⁷ Pour des exemples d'*ecphraseis* byzantines, cf. Hunger 1978, 116–117 (*ecphraseis* dans les *Progymnasmata*); 170–188 (*ecphraseis* en tant que compositions indépendantes). Des études modernes de l'*ecphrasis*, qui concernent notamment des œuvres d'art, mais contiennent aussi des parties plus générales, se trouvent par ex. chez Bartsch & Elsner 2007 et Elsner 2004; Webb 1999 et James & Webb 1991 (sur l'*ecphrasis* byzantine); Becker 1995 (sur Homère); Agapitos 1991 (pp. 177–193 sur l'*ecphrasis* dans le roman byzantin); Fowler 1991 (sur l'*ecphrasis* et la narratologie); Bartsch 1989 (sur Achille Tatios); Maguire 1981 (sur l'art byzantin); Friedländer 1912 (sur Jean de Gaza et Paul le Silencieux). Pour les *ecphraseis* byzantines sur la nature ou sur le printemps, cf. Schissel 1942 sur le jardin dans les romans byzantins et Hunger 1978, 101–102, 182 et 184, qui cite entre autres Léon VI (sur une mosaïque dans une église); Théodore II Lascaris (sur le printemps); Manuel II Paléologue (sur la nature représentée sur un gobelin parisien). Cf. aussi les commentaires des poèmes nos. 206, 207 et 300 et Van Opstall 2008 sur le poème no. 151 (= Cr. 306, 20–307, 30).

³⁸ «L'*Ecphrasis* est un discours descriptif, comme on dit, vif et qui met sous les yeux

rhéteurs, l'*ecphrasis* est donc présentée en tant qu'illusion visuelle qui offre au public une «fenêtre sur le monde» par la médiation du langage.³⁹ Mais l'illusion visuelle n'est pas parfaite, car le narrateur peut détourner l'attention du public, lorsqu'il montre sa présence. Dans son livre sur l'*ecphrasis* du bouclier d'Achille, Andrew Becker fait observer : «According to the handbooks, a description should, on the one hand, encourage us to enter the world described and its ways of making sense. On the other hand, the description should encourage us to remain aware of our relationship to the describer and the language of the description.»⁴⁰ C'est le rôle du narrateur qui nous intéresse ici : il peut montrer sa présence de diverses façons, dont je présenterai quelques-unes ci-dessous en citant des passages de l'*ecphrasis* sur le printemps de Jean.⁴¹

Dans cette *ecphrasis*, le public est invité à participer au spectacle du printemps qui s'épanouit après l'hiver, et la présence du narrateur est discrète. Il sélectionne et organise les éléments narratifs de son récit de la façon suivante. Sa description commence par le haut, dans le ciel, et le vent nous amène vers le bas, vers les fleurs,⁴² par la suite les arbres et l'eau et leur bruits, qui se mêlent avec le chant des oiseaux et

ce qu'on rend visible. Il y a des *ecphraseis* de personnes, d'événements, de temps, de lieux, de saisons, et de beaucoup d'autres choses ... Quand nous décrivons des lieux ou des saisons ou des personnes, nous emprunterons du langage à la narration, ainsi qu'à la beauté, à l'utile ou à l'inattendu. Les vertus d'une *ecphrasis* sont notamment la clarté et la vivacité ; car l'expression doit presque créer la vue par l'ouïe : si le sujet est fleuri, le style doit être également fleuri, si le sujet est sec, le style doit être pareil » (trad. EMvO).

³⁹ Becker 1995, 24-25.

⁴⁰ Becker 1995, 30.

⁴¹ A noter que la situation narrative d'une *ecphrasis* peut avoir différents degrés de complexité : dans l'*ecphrasis* d'une saison, elle n'est pas complexe. Dans le cas d'une *ecphrasis* d'un objet d'art, par contre, l'auteur peut jouer sur plusieurs niveaux : l'objet d'art qui imite une réalité et la description de cet objet d'art par le narrateur.

⁴² Sur la façon de structurer et de présenter l'*ecphrasis*, Aphthonios écrit (*Prog.* 12) : Ἐκφράζοντας δὲ δεῖ πρόσωπα μὲν ἀπὸ τῶν πρώτων ἐπὶ τὰ τελευταῖα ἰέναι, τοιούτων ἀπὸ κεφαλῆς ἐπὶ πόδας, πράγματα δὲ ἀπὸ τῶν πρὸ αὐτῶν τε καὶ ἐν αὐτοῖς καὶ ὅσα ἐκ τούτων ἐκβαίνειν φιλεῖ, καιροῦς δὲ καὶ τόπους ἐκ τῶν περιεχόντων καὶ ἐν αὐτοῖς ὑπαρχόντων ... Ἐκφράζοντας δὲ δεῖ τὸν τε χαρακτήρα ἀνεμένον ἐκφέρειν καὶ διαφοροῖς ποιῶν τοῖς σχήμασι καὶ ὅλως ἀτομμεῖσθαι τὰ ἐκφραζόμενα πράγματα («En décrivant les personnes, il faut aller du début à la fin, c'est-à-dire de la tête aux pieds, et pour les événements, il faut commencer par les choses qui les ont précédés et qui sont là-dedans et tout ce qui les suit habituellement, et pour les saisons et le lieux, il faut commencer par les choses qui les entourent et qui sont là-dedans ... En décrivant il faut employer le style souple et colorer avec des figures différentes et imiter en entier les choses décrites», trad. EMvO).

des insectes. Ensuite nous voyons le monde civilisé, les voyageurs et un soldat. Les unités narratives sont introduites par des adverbes temporels ou locatifs (vv. 9–27 νῦν; vv. 28–43 ἤδη puis ἄρτι; vv. 44–65 πάντη; vv. 66–86 νῦν). Le poète montre sa présence en ajoutant de temps en temps des jugements personnels, tels que des adjectifs qui qualifient la scène décrite ou des observations évaluatives (par ex. vv. 24–25 ἄσπετος αἰθήρ, λευκοχίτων, κροκόπεπλος, εὐπνοος, ὄμμασιν αὐγή; v. 44 πάντη δ' ἀμφιτέθηλε χάρις). En plus, il fait des comparaisons qui nous portent, nous, les spectateurs, en dehors de la scène décrite (par ex. au v. 30 où la lune est comparée à une fille qui sort de la chambre nuptiale, cf. aussi v. 35, v. 40, v. 52, v. 56, v. 69, v. 74, v. 76, v. 79). A la fin de son *ecphrasis*, le narrateur révèle sa présence d'une manière très explicite : au v. 78, il s'adresse par une apostrophe à l'abeille : καὶ πῶς σεῖο, μέλισσα, λαθοῦμην, σεῖό τε δώρων; («Et comment puis-je t'oublier, abeille, toi et tes dons?»). Aux v. 87, après avoir terminé son *ecphrasis*, le poète commence à parler de lui-même et de son exclusion du spectacle décrit dans les vers précédents ; le renouveau de la nature concerne le monde entier, à l'exception du poète : ἀλλά τί μοι τάδε, Χριστέ ἄναξ ... («Mais cela me regarde-t-il, Christ Seigneur...?»). Il consacre la fin du poème (vv. 88–121) à sa propre condition. Par l'illusion de son *ecphrasis*, le poète atteint l'effet de souligner l'antithèse entre la joie du printemps et son propre malheur.

CHAPITRE IV

PROSODIE ET MÉTRIQUE

Dans ce chapitre, je présenterai les particularités métriques du corpus de la présente édition de Jean Géomètre, essentielles pour l'édition du texte et pour l'appréciation de sa poésie, en les confrontant avec les vers de certains prédécesseurs. Mais cette comparaison ne peut pas être exhaustive, compte tenu du nombre encore très restreint des études systématiques de l'hexamètre byzantin en général et de l'hexamètre et des distiques élégiaques de Grégoire de Nazianze (IV^e s.) en particulier.¹ Une analyse métrique de Grégoire serait précieuse parce qu'il était, avec Homère et l'*Anthologie*, le modèle par excellence de Jean. Mes conclusions ont nécessairement un caractère provisoire. Après une introduction de l'hexamètre et du distique élégiaque byzantins pour situer la poésie de Jean dans la tradition (§ 1), je donne des exemples concernant la prosodie (§ 2) et la métrique (§ 3), ainsi que le rôle de l'accentuation (§ 4).

§ 1. *Introduction*

Tout au long des siècles qui s'écoulent entre l'époque classique et la renaissance culturelle des IX^e–X^e siècles, on peut observer un changement dans la pratique de l'hexamètre. Tandis que l'hexamètre ancien depuis Homère jusqu'à l'époque impériale se fonde sur la prosodie qui respecte la quantité des syllabes, au V^e siècle la langue poétique suit de plus en plus une métrique marquée par l'accentuation des mots devant la césure et à la fin du vers. Souvent, les poètes cherchent à respecter

¹ Pour l'histoire de l'hexamètre de l'antiquité tardive: Wifstrand 1933; Jeffreys 1981, 315–319; West 1982; Agosti & Gonnelli 1995 (poètes chrétiens jusqu'à Georges de Pisidie); et de l'époque byzantine: Lauxtermann 1999a, 69–74; Westerink 1986, 203–205 (Léon le Philosophe, cf. notamment ses observations (3)–(7) qui coïncident avec certains phénomènes chez Jean, § 2a, § 2c, § 2e, § 2f, § 2g); Scheidweiler 1952, spéc. 287–297 (Jean Géomètre); Isebaert 2004 (*Paradeisos*); Giannelli 1960 (Théodore Prodrome); Papagiannis 1997 (Théodore Prodrome). Pour les problèmes liés au corpus de la poésie de Grégoire de Nazianze, cf. Agosti & Gonnelli 1995, 370–372.

les deux systèmes en même temps, de sorte que la poésie se trouve être à la fois prosodique et rythmique. Cette recherche a mené à la modernisation de l'hexamètre, visible notamment dans les œuvres de Nonnos (V^e s.) et de ses successeurs Jean de Gaza (VI^e s.), Paul le Silentiaire (VI^e s.) et Georges de Pisidie (VII^e s.).² L'hexamètre nonnien est un mélange des deux systèmes, dont l'esthétique peut être appréciée sur deux plans différents : la prosodie se présente comme un phénomène visuel et le rythme est valorisé comme composant acoustique. C'est pourquoi il respecte la prosodie antique, mais tend à préférer les dactyles aux spondées (isosyllabie), pour que le rythme soit le plus constant possible. Le vers présente deux positions dans lesquelles l'accent doit tomber presque toujours : devant la césure principale et à la fin du vers. Chez Nonnos, on trouve très souvent l'accent sur la pénultième (paroxyton ou propérispomène) devant la césure masculine, tandis que l'accent oxyton est évité devant la césure féminine ; 72 % des vers se terminent par un mot paroxyton. Chez Georges de Pisidie cette tendance est encore plus forte : devant la césure masculine, il emploie des mots paroxytons, devant la césure féminine, des mots proparoxytons et tous ses hexamètres se terminent par un mot paroxyton.³ L'importance qu'on attache à la césure principale mène à une perte de la fluidité du vers, de sorte qu'il est de plus en plus coupé en deux parties. Par son caractère métrico-rythmique, l'hexamètre nonnien était adapté à la déclamation. Néanmoins, après Georges de Pisidie, ce mètre disparaît pour une longue période.⁴

Aux VIII^e–IX^e s., l'hexamètre et le distique élégiaque sont réintroduits par différents poètes, d'abord en Palestine par Jean Arklas (VIII^e s.?), puis à Byzance par Ignace le Diacre (environ 780–850) et Léon le Philosophe (environ 800–870).⁵ Ces deux derniers marquent le regain d'intérêt pour l'épigramme antique à Byzance et leurs œuvres témoignent du classicisme qui était en vogue pendant la renaissance culturelle des années 800–950 (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle*). C'est précisément dans cette période que l'*Anthologie* a été compilée. Dans une

² Pour un aperçu de la chronologie et de la typologie de la poésie chrétienne en hexamètres des siècles II–VII, dont les poètes nonniens forment le courant plus innovateur, cf. Agosti & Gonnelli 1995, 291–292.

³ Pour Nonnos, cf. Agosti & Gonnelli 1995, 389 et pour Georges de Pisidie, cf. Lauxtermann 1999a, 70–71.

⁴ Pour une discussion de l'hexamètre nonnien dans son contexte culturel, cf. Agosti & Gonnelli 1995, 408–409.

⁵ Lauxtermann 2003a, 135–136.

de ses lettres, Ignace le Diacre fait remarquer que l'hexamètre et le distique élégiaque sont adaptés pour la composition d'épitaphes, dont en effet il a écrit plusieurs.⁶ Léon le Philosophe composa des poèmes antiquisants et érotiques. La nature de cet hexamètre byzantin est plus archaïsante que celle de l'hexamètre de Nonnos.⁷ Marc Lauxtermann fait remarquer: «It lacks substance: it is prosodic prose without any rhythmical rules, it is merely semi-poetry with Homeric gibberish».⁸

Hexamètres et distiques élégiaques chez Jean Géomètre

Outre des œuvres en prose, Jean Géomètre a écrit une grande quantité de poèmes, en dodécasyllabes (environ deux tiers de l'ensemble de ses poèmes; sa *Vie de Saint Pantéléimon*; sa *Paraphrase des Odes*; un poème iambique sur la Nativité du Christ) et en hexamètres et distiques élégiaques (environ un tiers de l'ensemble des poèmes; les cinq *Hymnes à la Sainte Vierge*).⁹ En tant qu'écrivain d'hexamètres et distiques élégiaques, il doit être considéré comme un représentant tardif de la fin de la renaissance culturelle. Ses hexamètres et ses distiques élégiaques sont un mélange d'éléments présents dans l'hexamètre antique (homérique) et d'éléments qui caractérisent l'hexamètre moderne (nonnien). Chez Jean, l'innovation se concentre essentiellement autour de la césure principale. Au niveau de la prosodie, Jean respecte assez fidèlement la quantité classique, sauf pour les voyelles dichroniques (α, ι, υ)—cf. § 2c. En outre, on observe une tendance à l'isosyllabie (réduction des spondées en faveur des dactyles), déjà présente dans les hexamètres de l'antiquité tardive: 36 % des vers sont holodactyliques (chez Grégoire 32 %, chez Nonnos 38 %). La variation des formes du vers, qui s'était réduite jusqu'à 9 types chez Nonnos, est de nouveau augmentée à 22 types (comme chez Grégoire de Nazianze)—cf. § 3c. La distribution des spondées, par contre, est une caractéristique unique de Jean: la plus grande partie de ses spondées (26 %) se trouve dans le

⁶ Lettre 60, ll. 17–18, cf. Lauxtermann 1999a, 28 n. 36.

⁷ Cf. Westerink 1986, 203 sur le poème *Job* de Léon le Philosophe: «Avoiding <harder> or <harsher> words, Leo says, he will use a <more pedestrian and Homeric> style, for the sake of clarity as well as of pleasant effect. The more difficult poetic style which he has decided not to use, is apparently that of Nonnos and of the later poets of the *Anthology*, Paul the Silentarius, Agathias, and their circle.»

⁸ Lauxtermann 1999a, 71.

⁹ Cf. ch. I. § 2. *Liste des œuvres* pour ces titres. La paternité du *Paradeisos* n'est pas certaine, cf. Isebaert 2004, 40–48 et les notes dans le présent paragraphe.

troisième pied de l'hexamètre. Quant aux césures, le pourcentage de césures masculines (45 % 3a) est très élevé, plus proche de la moyenne homérique (42 %) que celui de Grégoire de Nazianze (21 % 3a) et Nonnos (19 % 3a). Le pourcentage de césures féminines (28 % 3b) est beaucoup plus faible (Homère 57 %, Grégoire de Nazianze 79 %, Nonnos 81 %). Mais de l'autre côté, la fréquence de la *caesura media*, rarement attestée avant l'époque byzantine, est très élevée (20 % 3c)—cf. § 3a. L'accentuation est moins fixée que celle de Nonnos, aussi bien devant la césure de l'hexamètre (par ex. 69 % des vers avec une césure 3a ont l'accent sur la pénultième, dont 68 % sont paroxyton et 1 % propérispomène), qu'à la fin de l'hexamètre (60 % des fins de vers ont l'accent sur la pénultième, dont 45 % sont paroxyton et 15 % propérispomène). Par contre, l'accentuation du pentamètre est fortement réglée—cf. § 4. Néanmoins, j'ai l'impression que la tendance à couper les vers en deux parties, que l'on observe entre autres dans les hexamètres nonniens, continue chez Jean, mais qu'elle s'exprime d'une façon différente. Tout d'abord, comme on a vu ci-dessus, il introduit un nombre très élevé de *caesura media* (20 %) dans ses hexamètres. De plus, dans les distiques élégiaques, il souligne souvent la césure du pentamètre par un *brevis in longo*, qui est attesté dans 17 % des vers (cf. § 2a). Au niveau de la syntaxe, il emploie souvent et au même effet *καί* juste après la césure principale : ce mot est attesté après la césure 3a, 3b et 3c dans 14 % des hexamètres et dans 6 % des pentamètres (par ex. poème no. 266, 1 Ὅς πόλον ἔξετάνουσα / καὶ ἀνδρομένην πλάσα μορφήν).¹⁰ L'enjambement est quelquefois attesté (par ex. no. 14, 5–6 : αἶμασι καὶ λιταῖς / πάντ' ἄν ἐφ' ὑμετέραις | νεύσειεν Θεὸς ἄλκιμος / ἦδ' ἐλεήμων κούρη), mais dans les pentamètres la structure syntaxique est bien des fois nettement visible (par ex. no. 14, 8 παρθενίης μήτηρ, / δεσπότης ὑμετέρη, ou no. 15, 2 ὄρη-ρὸς θεράπων, / κοιρανίης στέφανος).

Il nous reste une observation intéressante de la part du poète sur la signification des distiques élégiaques de ses quatre *Hymnes à la Sainte Vierge*. Dans un petit poème mystique ajouté après le troisième hymne (intitulé εἰς τὴν διπλὴν ἑκατοντάδα τῶν ἡρωελεγείων ἱαμβοί), Jean leur accorde une valeur symbolique qui renvoie à la numérologie chrétienne :

Θεὸν τέλειον καὶ βροτὸν τίτεις, Κόρη.
δεκάς τελεία καὶ μεγίστη σοι χάρις

¹⁰ Les mots δέ, οὐδέ, ἦδέ, ἦ sont attestés après la césure dans 7 % de la totalité des vers en hexamètres et en distiques élégiaques.

μέτρων μίγντος κρείττονος τῷ χείρονι.
καλῶ δὲ κρείττον τοῦ τόνου τὴν ἑξάδα,
χεῖρον δὲ τὸν μείουρον ἐν χώραις δυσί.
Θεοῦ δὲ κρείττον, τοῦ βροτοῦ τὸ δεύτερον.¹¹

Le distique contenant dix dactyles (δεκάς étant le symbole du Christ, puisque le «ι» du mot Ἰησοῦς représente le chiffre 10) est un mélange du bon mètre (l'hexamètre, τοῦ τόνου τὴν ἑξάδα) avec le moins bon (le pentamètre raccourci dans deux pieds par rapport à l'hexamètre : dans le troisième et le sixième pied) : la perfection du premier représente l'aspect divin (τέλειον) du Christ, tandis que l'imperfection du dernier représente son aspect humain (βροτόν). En caractérisant ses distiques comme éloge à la Sainte Vierge, le poète n'a pas l'air d'écrire une apologie du choix de ce mètre «païen». Cela ne serait pas nécessaire, puisque Grégoire de Nazianze, père de l'église et source d'inspiration du poète, avait également écrit des vers en distiques élégiaques et en hexamètres.¹² Il faut remarquer que ce commentaire ne peut pas être appliqué à tous ses vers en distiques élégiaques, car plusieurs poèmes ne concernent pas des thématiques chrétiennes, mais l'histoire contemporaine, des éloges ou des épitaphes sur des personnages historiques, etc. Toutefois, Jean préfère les distiques élégiaques et les hexamètres pour ses prières, ses confessions et ses poèmes εἰς ἑαυτόν, bref, les poèmes d'un caractère plus personnel.

La quantité totale des vers du corpus des poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques édités et commentés dans ce livre, est de 710. Il s'agit de 473 hexamètres (dont 237 κατὰ στίχον et 236 suivis d'un pentamètre) et 237 pentamètres.¹³ Pour les données statistiques citées dans ce paragraphe, j'ai exclu les vers qui posent problèmes, en les

¹¹ Trad. «Fille, tu as engendré celui qui est Dieu parfait et homme. | Tu possèdes le nombre parfait de dix et la plus grande grâce, | le bon mètre étant mélangé avec le moins bon. | J'appelle bon l'hexamètre, moins bon le vers raccourci à deux endroits, | le bon appartenant à Dieu et le deuxième à l'homme»; texte grec éd. Sajdak 1931a, 76.

¹² Agosti et Gonnelli (1995, 359–372) citent l'attitude de Grégoire et d'autres poètes chrétiens à l'égard des hexamètres.

¹³ Compte tenu de la perte de quelques vers, le nombre des hexamètres et des pentamètres est impair. Des données statistiques sont exclus les nos. 14, 5; 56, 13; 65, 15, 28; 67, 3; 68, 2; 75, 5; 80, 3; 206, 7; 211, 23; 255, 1; 265, 1, 2, 3; 267, 3; 283, 4, 5; 284, 2; 289, 12, 16, 37; 290, 21, 103, 107, 109, 121, 134; 300, 3, 6, 16, 27, 29, 31, 39, 54, 62, 69, 96, 116. Le poème no. 239 est aussi exclu, parce qu'il est composé de deux pentamètres dactyliques (5× ~ ~). Dans ce chapitre, les données statistiques sur Grégoire de Nazianze et Nonnos sont généralement tirées d'Agosti & Gonnelli 1995, celles sur Homère de Van Raalte 1986, 28–103, celles sur le *Paradeisos* de Isebaert 2004.

signalant par ⟨⟩, [] ou ††, si bien que la totalité des hexamètres utilisés est de 437, et la totalité des pentamètres utilisés de 233.

§2. Prosodie

Dans les hexamètres et les distiques élégiaques de Jean Géomètre, les voyelles ε et ο sont brèves; les voyelles η et ω, les diphtongues et les voyelles devant deux consonnes sont longues (sauf quelquefois devant une consonne occlusive suivie par une liquide ou une nasale); les voyelles α, ι et υ sont dichroniques. Dans les paragraphes a—j ci-dessous (*a. Brevis in longo*, *b. Occlusives et liquides/nasales*, *c. Voyelles dichroniques*, *d. Noms propres*, *e. Le -v euphonique*, *f. Redoublement des consonnes*, *g. Hiatus*, *h. Elision*, *i. Corréption épique*, *j. Anomalies*), je présente quelques exemples des caractéristiques de la prosodie de Jean Géomètre. Je n'ai pas cité toutes les conjectures proposées par les savants. Elles figurent dans l'apparat critique des poèmes.

a. *Brevis in longo*

La syllabe brève (*anceps*) est attestée 38× devant la césure du pentamètre¹⁴ (dont 21× avec ε/ο et 17× avec α/ι/υ), par ex. no. 86, 2: ἀρχέμαχον τόνδε / μείρακα μακροβόλος.

Parfois elle est attestée devant la césure de l'hexamètre,¹⁵ à savoir (cf. §2e ci-dessous, où j'ai corrigé les -ε/-σι en -εν/-σιν): no. 142, 1: ἐδόμησε-(ν) / θῆκε (ν ~ -ε / -ν); no. 290, 43: ἐδογμάτισε(ν) / σοφίην; 300, 55: ἐπ' ὄχθαισι(ν) / ποταμοῦ; 290, 85: Παρθένε παμβασίλεια, / τὴν (où Scheidweiler ajoute ⟨σὺ⟩) et v. 119: ἀνάλκεια, / θάσσο; no. 76, 7: εὐγένεα, / φαιδράν; no. 300, 13: ἀριρεπέα / καί, v. 14: ἀρίζηλα / καί, v. 67: ἀργυφόενα / πορφυρόενα. Un phénomène insolite se produit devant la césure féminine dans le poème no. 300, 68 et 72, où le -ες de περιπλήσσοντες et le -ας de λαλέοντας doivent être brèves malgré le καί qui suit.

¹⁴ Cf. West 1982, 181: «In the third and fourth centuries a surprising freedom develops with regard to *hiatus* or *brevis in longo* at the caesura of the pentameter. There are many examples in Gregory, three in Palladas, ... etc.»

¹⁵ Cf. Papagiannis 1997, 182 n. 31, où l'auteur cite trois exemples de *brevis in longo* dans l'hexamètre, qui lui ont été suggérés par A. Kambylis. Il s'agit de Théodore Prodrome, *Carm. Hist.* XXXVIII 11 et LXXIX 43 et de Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 38, 35: τοῖσι μὲν οὐτε γάμος / οὐτ' ἄλγεα, οὐ μελεδόνα.

b. *Occlusives et liquides/nasales*

La quantité des voyelles devant une consonne occlusive (πβφ, τδθ, κγχ) suivie par une liquide (λρ) ou une nasale (μν) peut varier selon les besoins du poète.¹⁶

occlusive + λ :

- no. 26, 4: ὥς ἔτυγε κληθεῖς, θῆκεν Ἀριστοτέλης (υ υ - - -).
 no. 80, 7: Ταρσὸν ἀμαιμακέτην, Κιλίκων πτολίεθρα κλιθέντα (υ υ - υ υ - x).
 no. 62, 2: δς δ' ἄοπλος (υ υ -) νικᾷ, πῶς ὅταν ὄπλα (- υ) λάβῃ;
 no. 63, 1: οὐχ' ὄπλοις (- -) κρατέων σοφίης πρόμος ἔπλεο (- υ υ), μάρτυς.

occlusive + ρ :

- no. 81, 1: Ἦν ὅτ' ἔην ἔρνος περικαλλές, ἐϋσθενές, ἄβροόν (- x).
 no. 290, 39: πᾶς δ' ἐπικερτομέει καὶ ἔτραπεν εἰς ὑβριν αἶνον (υ υ).
 no. 90, 3: ἔρρετε δένδρα, κάκ' οὕρεα, ἔρρετ' ἄορνοι πέτραι (- x).
 no. 206, 6: ὕδασι δὲ κρυεροῖς (- υ υ -) ἀμφιγέγηθε πέτρα (υ -).

occlusive + μ (toujours long, sauf une fois devant τμ) :

- no, 284, 4: νῦν δὲ ὅλην ἐφετιμὴν (υ υ -) ἀνδρομέην τελέω.

occlusive + ν :

- no. 76, 13: ἔνθα μόθος τε δνόφος (υ - υ υ -) καὶ ἀμαιμακέτου πυρὸς ὀρμή.
 no. 61, 12: ἀλλ' ἔτεὸν μερόπων οὐδὲν ἀκιδνότερον (υ - υ υ -).
 no. 80, 9: Πέρσας, Φοίνικας, Ἄραβας, ἔθνεα μυρία γαίης; (- υ υ).
 no. 266, 3: ταῦτα δ' ὁμοῦ τελέθων, θεὸς ἄμβροτος, ῥστατα θνητός (- υ υ - x).
 no. 57, 7: ἔγρεο, θυμὲ τάλαν, βλεφάρων ὑπνον ἔκτοθι πέμπε (υ υ).
 no. 73, 1: Εἴ Θεός, εἴ βροτός· ὑπνοῖς, ἀλλὰ καὶ εὐνάσας οἶδμα (- -).

¹⁶ Il en est de même pour les *Hymnes* de Jean Géomètre, écrits en distiques élégiaques et en hexamètres; cf. Sadjak 1931, qui donne les proportions respectives des voyelles brèves et des voyelles longues devant la combinaison consonne occlusive et

c. *Voyelles dichroniques* (α, ι et υ)

La sensibilité pour la quantité des voyelles α, ι et υ est très fortement diminuée depuis l'époque hellénistique, de sorte que les voyelles α, ι et υ qui étaient à l'origine brèves, sont parfois mesurées longues (cf. la *productio epica* chez Homère) et que celles qui étaient traditionnellement longues sont de temps en temps mesurées brèves. Ci-dessous je donne quelques exemples (la liste n'est pas exhaustive):¹⁷

α long au lieu de α bref :

no. 56, 1: πανίλαε βασιλεῦ (---υ--υ≡, en grec classique υ--υυυυυ≡);
no. 167, 4: κεράσεις (υ- x); no. 279: ταῦτ' ἀληθέα (---υυ, peut-être faut-il lire ταῦτα ἀληθέα avec *hiatus*?); no. 290, 37: ὀνομάσας (υυ-x); no. 292, 5: ἐδίκασε (υυ-υ); no. 300, 5: ἐκοσμήσατο (υ---υ); no. 300, 58: ἐρατόν (υ- x). Le -α final (par ex. l'accusatif du neutre pluriel ou du masculin singulier et des prépositions finissant en -α) reste presque toujours bref, sauf dans les cas de *brevis in longo*, mentionnés dans § 2a; no. 290, 52: ἡγεμόνα σοφίης (---υυυ-) est une exception, vraisemblablement inspirée d'Homère, chez qui la voyelle devant μ, λ, ν, ρ, σ peut être allongée (cf. Korzeniewski 1968, 20).

α bref au lieu de α long :

no. 96, 5: τᾰληθῆ; no. 167, 28: σιαγόνας (-υυ-, avec ι long et α bref); no. 211, 14: ᾰρετᾰών; no. 290, 4: ὀπαδών (υυ-).

ι long au lieu de ι bref :

no. 65, 22: σχίσας au début du vers (peut-être faut-il lire σχίσσας; l'accent a été changé en σχῖσας par Scheidweiler); no. 96, 8: λῖνα (-υ) (au lieu du classique λῖνα avec ι bref), où l'accent circonflexe doit

liquide/nasale. Dans la poésie de Théodore Prodrome, le phénomène se produit également devant deux nasales, cf. Papagiannis 1997, 167.

¹⁷ Dans les *Hymnes* de Jean Géomètre, le phénomène est plus visible, où il se produit dans un seul vers: λαοχαρῆ, λαοθαμβέα, λιτήν, λαομάκαιραν (*Hymnes* 5, 11, ---υ | ---υ | ---υ / --- | ---υ | ---υ); ἰοπάρειον, ἰόμματον, ἰοφρυν, ἰμερόεσσαν (*Hymnes* 5, 10, ---υ | ---υ | ---υ / --- | ---υ | ---υ); μυροῖθρον, μυροῖκοσμον, μυροῖφαῖ, μυροῖκλητον (*Hymnes* 5, 13, ---υ | ---υ | ---υ / ---υ | ---υ | ---υ).

visualiser que, pour la métrique, le ι est long);¹⁸ dans le poème no. 290, 37 et 49 figure ἀθέρισεν (υ-υ-υ, tandis qu'aux vv. 43 et 77 du même poème ἐδογματίσε(ν) et κατώκτισεν ont le ι bref); no. 290, 19: βίου (--), v. 84: μέλιτος; v. 119: ἀναλκία (υ---, où je propose de lire ἀνάλκεια, cf. ci-dessus). Pour le datif en -σι avec ι long et sans -ν euphonique, cf. § 2e.

ι bref au lieu de ι long :

no. 56, 5: Ἰλαθι (υ-υ, cf. note à ce vers); no. 65, 33: μισο-, deux fois avec ι long et deux fois avec ι bref dans le même vers; no. 67, 6: ἰθύνων (υ-υ-); no. 300, 51: χελιδών (υ-υ-).

υ long au lieu de υ bref :

no. 57, 8: ὅυποις (--); dans le poème no. 83, l'alternance de υ bref (μύρον) et υ long (μύρω) dans un seul vers; no. 290, 31: ὕδωρ (--, *passim*, déjà attesté avec υ long depuis Homère) et v. 127 χύδην (--).

υ bref au lieu de υ long :

no. 65, 4: ῥύσις (υ-υ, *metri causa*, le manuscrit S donne un paroxyton au lieu d'un propérispomène); no. 300, 9: ἀπήντυεν (υ-υ-υ).

d. Noms propres

Les noms propres et les mots étrangers jouissent d'une certaine liberté quant à la quantité des voyelles (cf. Scheidweiler 1952, 290): par ex. no. 62, 1: Θεσσαλονίκης avec cinq syllabes longues; no. 280, 2: Ἰωάννη -υ-υ- (ailleurs υ---); no. 289, 2 Μανασσῇ (υ-υ-).

¹⁸ Cf. Papagiannis 1997, 165 §4.1.2: Änderungen in der Akzentuierung: «Obwohl die Hss. in dieser Hinsicht weder miteinander einig noch selbst in sich konsequent sind, gibt es Indizien dafür, daß Th. Prodr. sich in aller Regel erlaubt bzw. pflegt, den Akzent auf Dichrona zu ändern, um das Wortbild mit dem Metrum möglichst in Einklang zu bringen». Comme l'a fait Papagiannis, moi aussi j'ai gardé ce type d'accentuation dans mon édition, parce qu'il me semble important de signaler cette tendance byzantine aux lecteurs.

e. *Le -v euphonique*

Le -v euphonique peut être ajouté pour éviter l'*hiatus* (a) mais parfois aussi devant une consonne pour raisons de prosodie (b).¹⁹

(a) *-ε(ν) et -σι(ν):*

-ε(ν): par ex. no. 15, 5: ἦγαγεν ἄστυ; no. 16, 4: ἔσπασεν εἰς Ἀἶδαν; no. 23, 2: λῦσεν Ἀριστοτέλους; no. 67, 1: ἀπέτμαγεν, οἱ V (mais -γε S); no. 68, 8: θῆκεν S à la fin du vers, *inc.* v. 9 οἶα (mais θῆκε V); no. 289, 11: ἦλπε ὄσσα, diérèse bucolique avec *hiatus*.

-σι(ν): par ex. no. 14, 4: αἶμασιν ὑμετέροις; no. 26, 3: πᾶσι à la fin du vers, *inc.* v. 4 ὥς (mais cf. no. 211, 13: πᾶσιν à la fin du vers, *inc.* v. 14 καρποῖς); no. 56, 14: ῥήμασιν αἰσχροβίοις; 80, 3: εἰκόσιν ὁ φθόνος; etc.

(b) *-ε(ν) et -σι(ν):*

-ε(ν): no. 14, 7: νεύσειε Θεὸς S (- - - - -), où je suis Piccolos qui lit νεύσειεν Θεός; no. 81, 4: δῶκε βίω S (- - - -), mais δῶκεν V; no. 142, 1: ἐδόμησε / θῆκε (- - - - - / - - -), devant la césure de l'hexamètre (où je suis le manuscrit b en lisant ἐδόμησεν); no. 289, 25: ἐξέταμε πάσας (- - - - -), où je lis ἐξέταμεν πάσας; no. 290, 43: ἐδογμάτισε / σοφίην (- - - - - / - - -), devant la césure de l'hexamètre, où j'accepte la correction de Scheidweiler, qui lit ἐδογμάτισεν; no. 290, 48: δῶκε / κῦδος (- - - / - -) devant la césure du pentamètre (où Scheidweiler propose de lire δῶκεν); no. 292, 1: ἔτεκε φύγον S (- - - - -), où j'accepte ἔτεκεν, proposé par Lauxtermann.

-σι(ν): no. 76, 1: πᾶσι φάσματα (- - - - -), où je suis Hilberg, qui lit πᾶσιν et v. 12 λαγόσι γῆς (- - - - -), où je lis avec Cougny λαγόσιν); no. 300, 27: λαλέουσι χάσμα (- - - - -), où je suis Hilberg, qui lit λαλέουσιν et v. 55 ὄχθαισι / ποταμοῦ (- - - / - - - devant la césure de l'hexamètre), où je suis Hilberg, qui propose ὄχθαισιν.

¹⁹ Le -v euphonique est rarement superflu, comme dans le poème no. 290, 63 ἔμπαλιν ταῦτα (où le -v euphonique me semble être une faute du copiste, cf. *Hymnes* 1, 31: ἔμπαλι).

f. *Redoublement des consonnes*

Le redoublement de certaines consonnes après une voyelle brève pour des raisons de métrique est déjà attesté chez Homère (cf. aussi dans la poésie de Jean ἔλλαχε au lieu d'ἐλαχε). A l'époque byzantine, il se produit après les voyelles brèves (ε, ο) ainsi qu'après les voyelles dichroniques (α, ι, υ), bien que dans ce dernier cas le redoublement soit devenu superflu. Ci-dessous je donne quelques exemples de syllabes longues devant deux consonnes chez Jean :

voyelle brève (ε, ο) + deux consonnes (σσ, λλ) :

no. 53, 11 : τόσσον SV et ὅσσον S (mais ὅσον V); no. 56, 3 : ὄσσα S (mais ὄσα V) et v. 11 ἐσσομένοις; no. 61, 2 : τόσσ' V (mais τόσ' S); no. 167, 1 et 5 : ἔλλαχε; no. 292, 5 ἔλλιπον.²⁰

voyelle dichronique (α, ι, υ) + deux consonnes (σσ, λλ, μμ) :

no. 65, 14 : ὑποκυσσαμένη (dans le manuscrit V); no. 166, 1 : ἐξετάνουσα au lieu d'ἐξετάνουσα; no. 300, 35 : προῦβάλλετο et v. 110 : ἐγκατέβαλλε (dans les deux cas je lis l'aoriste : προῦβάλετο et ἐγκατέβαλε); no. 289, 40 : λύματα (à l'origine, le υ est déjà long, λύματα scripsi); no. 290, 11 τετυμμένα (à l'origine, le υ est déjà long, à noter que -μμ- est également souvent attesté avec -μμ- dans les mss. de Grégoire de Nazianze).

g. *Hiatus*

Comme c'est bien connu, les poètes ont une tendance à éviter l'*hiatus* dans les hexamètres. Chez Jean Géomètre, par contre, il se produit assez fréquemment, y étant attesté 118 fois, parfois lié à une certaine position dans le vers. Il y a 13 cas dans la césure de l'hexamètre, 13 cas dans la césure du pentamètre et 26 cas dans la diérèse bucolique. La fréquence de l'*hiatus* après le mot καί est significative : 34 × après καί (dont 17 × juste après la césure 3a/3c de l'hexamètre—surtout après 3a; 10 × dans 4bc; 6 × ailleurs).²¹

²⁰ Dans le poème no. 56, 6, les manuscrits offrent deux leçons : πόλλ' S et πόλ' V. La dernière est une faute d'orthographe.

²¹ Le phénomène se produit également chez Léon le Philosophe, *Job*, 10 : ἦλθε καὶ ἱπποπόλος καὶ αἰγονόμος τάδε εἶπων; 61, 70 etc. Cf. Westerink 1986, 204 (3).

h. *Elision*

L'élision des mots indéclinables qui se terminent en $\alpha/\epsilon/\iota/\omicron$ (prépositions, particules, adverbes, etc.) est souvent attestée, par ex.: ἀλλ', κατ', δι', οὐνεκ', δέκ', δ', οὐδ', μηδ', οἷδ', ἡδ', τ', οὐτ', ποτ', εὐτ', ὅτ', γ', κ', πάντοσ', ὕψοσ', εἰσέτ', μέσφ', ἐπ', ἀπ', ὕπ'.

Parfois les mots déclinés en $\alpha/\epsilon/\iota/\omicron$ subissent l'élision, cf. πόλλ'(α) (no. 56, 6; no. 147, 5; no. 290, 70); τόσσ'(α) (no. 61, 2), πάντ'(α) (no. 14, 2 et 6), ταῦτ'(α) (no. 279, 2); κάκ'(α) (no. 90, 3), μέγ'(α) (no. 23, 1), οἷδμ'(α) (no. 290, 22), ἀμφοτέρ'(α) (no. 18, 2), ἄντυγ'(α) (no. 264, 3), τιν'(α) (no. 86, 1, conjecture de Piccolos), μοῖρ'(α) (no. 16, 4 et no. 96, 7), χέουσ'(α) (no. 290, 132, conjecture de Scheidweiler), ἔμ'(ε) (no. 41, 5); μ'(έ) (no. 53, 21; no. 67, 1; no. 76, 14; no. 290, 113 et 134; no. 292, 1; no. 300, 114, 116, 121), σ'(έ) (no. 142, 1; no. 143, 3; no. 280, 2), κήδεσ'(ι) (no. 53, 2), τοῦτ'(ο) (no. 87, 2).

L'élision des formes verbales qui se terminent en $-\alpha/-\alpha\iota/-\epsilon$ est quelquefois pratiquée: οἷδ'(α) (no. 53, 3 et no. 75, 5 début du vers), $-\mu\alpha\iota$: λίσσομ'(αι) (no. 290, 9, 10 et 17 début du vers); $-\tau\alpha\iota$: στέλλετ'(αι) (no. 300, 21 début du vers), μίγνυτ'(αι) (no. 300, 47 début du vers); N.B. chez Jean, $-\mu\alpha\iota/-\tau\alpha\iota$ subissent d'habitude la correption épique!; inf. en $-\alpha\iota$: ἔμμεν'(αι) (no. 211, 31, émendation de Scheidweiler, césure), πατεῖσθ'(αι) (no. 290, 114); $-\epsilon$: ἔπεφν'(ε) (no. 86, 1, conjecture de Piccolos), ἐξετάνυσσ'(ε) (no. 300, 107), $-\epsilon\tau\epsilon$: εἷξατ'(ε) (no. 15, 7 début du vers); χαίρετ'(ε) (no. 207, 6), ἔρρετ'(ε) (no. 90, 3), ῥεύσατ'(ε) (no. 211, 12), κλαύσατ'(ε)/ $-\epsilon\tau'(ε)$ (no. 211, 2, 6, 8, 10 et no. 289, 6, 8, 10).

Il y a un exemple de l'élision de $-o$ dans le poème no. 41, 4: μάροναντ', où on peut hésiter entre l'élision de $-o$ et l'élision de $-\alpha\iota$. Dans d'autres poèmes, $-o$ est attesté avec *hiatus* (devant une césure ou devant une diérèse) cf. nos. 18, 1: κατέπαλτο, ἐς (césure), 96, 9: ἐβούλετο, ἀλλ' (diérèse bucolique), 300, 35: προῦβάλετο, οἶα (diérèse bucolique).

L'élision ne coïncide que rarement avec la césure, cf. no. 18, 2 ἀμφοτέρ'. Les mots χέουσ' (no. 290, 132) et ἔπεφν' (no. 86, 1) sont des conjectures de respectivement Scheidweiler et Piccolos, modelées sur Homère. Dans no. 211, 31 ἔμμεν' est une conjecture de Scheidweiler.

Le manuscrit S offre des expressions de deux mots dont le premier se termine par ϵ et le dernier commence par un augment, de sorte que tantôt l'un, tantôt l'autre est affecté par l'élision du ϵ ; par exemple les poèmes nos. 289, 12: εὐτ' ἐθέμην et εὐτε τελέσθην; 289, 14: εὐτ' ἐδάην et v. 19 εὐτ' ἐφάνη; 142, 1: σ' ἐδόμησε; 143, 3: δὲ θῆκας; 292, 1: μ' ἔτεκε(ν).

i. *Correction épique*

La correction épique est attestée 92 ×, selon le besoin du poète. Elle affecte surtout καί (48 ×), -μαι (12 ×) et -ται (8 ×).²² Elle se produit 24 × immédiatement après la césure féminine (avec καί) et 18 × dans la diérèse bucolique. Pour un exemple de correction épique à l'intérieur d'un mot, cf. no. 54, 3 ὑπνώοντι (υ υ | - -).

j. *Anomalies*

Il faut enfin rappeler quelques anomalies dans les poèmes, qui peuvent être des inconséquences commises par le poète ou bien des fautes d'orthographe commises par les copistes des manuscrits.

voyelle (ε, ο, α, ι) + 2 consonnes (μμ, νν, ρρ, στ, ττ) qui ne font pas position :

no. 56, 3: ψάμμαθος S (≡ υ -), mais: ψάμαθος V; no. 290, 145: ψάμμαθος S (mais ψάμαθος s, son apographe); no. 76, 10: γεννύει S, faute d'orthographe du copiste, qui écrit νν + σ au lieu de ν + σσ, cf. γενύεσαι V; no. 227, 2: ἀποσβεννύεις (υ - ≡ υ -) et no. 300, 91: γάννυνται (≡ - -), où je lis respectivement ἀποσβενύεις et γάννυνται (cf. notes aux poèmes); no. 206, 2: ὑπεκπροορέει (υ - ≡ υ -), où j'ai accepté la conjecture ὑπεκπροορέει de Piccolos; no. 53, 19: παρέστηξε (υ ≡ - υ; où je lis πάροστηξε) et no. 290, 84: ἀμφίστομος (- ≡ υ -; où je lis avec Scheidweiler ἀμφίτομος); no. 300, 116: ἀνάστησον, où je lis avec Scheidweiler ἄνοστησον); no. 300, 60: τέπιγες (υ - υ), mais cf. v. 72 τέπιγας (- υ υ): faudrait-il lire τέπιγες?

voyelle (ε) + 1 consonne (σ, π) qui fait position :

no. 61, 7: ὑπέτρεισαν SV (υ υ ≡ υ), où j'ai accepté la correction ὑπέτρεισαν de Piccolos et v. 9: μέσοις SV (≡ -), où je lis μέσσοις avec Scheidweiler; no. 76, 10: γεννύει S (faute d'orthographe du copiste, qui écrit νν + σ au lieu de ν + σσ, cf. V: γενύεσαι, cf. ci-dessus); no. 290, 28: λάβε πόλεμος (υ ≡ υ υ -), à la fin du vers, où j'ai accepté la conjecture πτόλεμος de Scheidweiler.

²² Il y a un seul cas d'*hiatus* après -μαι, devant (φ)ιδέειν dans le poème no. 273, 1; un seul cas d'*hiatus* après -ται, cf. no. 290, 29.

voyelle (α) + perte d'une consonne (λ) pour raisons de métrique :

no. 300, 63: μαλοῖς (υ-), où les deux λλ seraient obligatoires (< ὁ μαλλός).²³

o au lieu d'ω/ον/εο ou vice versa :

no. 53, 16: μόνοις S (mais μούνις V); no. 56, 16: χόρους S (mais χώρους V); no. 211, 32: νομοθέται (≠ υ υ -) et v. 37: ὄφλων (je lis ὄφλον avec Scheidweiler); no. 167, 6: κόρη (je lis κούρη avec Cougny); no. 290, 126: ὄνομα S (j'ai accepté οὐνομα, correction de Scheidweiler); no. 290, 33: οὐδύρομαι (pour ὀδύρομαι, corrigée par Cramer) et v. 62: διδασκομένων (j'ai accepté la correction διδασκόμενον de Scheidweiler); dans le poème no. 290, 71, le manuscrit S lit τόν, que j'ai changé en τεὸν (conjecture proposée par Piccolos).

-αι bref devant consonne :

D'habitude -μαι et -ται sont abrégés par correction épique (cf. § 21), mais dans certains cas ils sont brefs devant une consonne cf. no. 290, 124: ἄπτομαι δ' (où on pourrait supprimer δ'); no. 300, 45: μελίσσεται φύλλοις; dans le poème no. 263, 3: προὔβάλλεται δεσποτικὴν (leçon de S) doit être corrigé en προὔβάλλετο (leçon de s, apographe de S). Il y a un seul cas de -ναι bref, dans le poème no. 75, 9: μέρμιναι / κακοῦ (devant la césure de l'hexamètre, où je lis καί au lieu de κακοῦ). Dans le poème no. 290, 98 j'ai changé καὶ πυρός en τε πυρός, parce que chez Jean, καὶ est toujours long devant une consonne.

α bref au lieu d'η long :

Pour raisons de métrique, Jean choisit dans le poème no. 75, 8 σιδάρω (υ υ -) au lieu de σιδήρω.

vers trop longs / trop courts :

Les vers qui dépassent la quantité de pieds requise ou qui y sont inférieurs sont attestés. Lorsqu'ils se trouvent dans les deux manuscrits (S et

²³ Cf. Scheidweiler 1952, 280: «Ich (würde) im Frühlingslied des Joh. Geom. ... nicht wagen ... das überlieferte μαλοῖς in μαλλός zu ändern».

V) à la fois, cela peut signifier que les deux manuscrits (SV) remontent en dernier lieu à un seul archétype (S'agit-il de vers inachevés de la main du poète? Ou bien d'une erreur d'un copiste?), cf. nos. 56, 13 (trop long); 65, 15 (trop long) et 28 (trop court); 67, 3 (trop court); 68, 2 (trop court); 75, 5 (trop court). Dans le manuscrit S sont trop longs les nos. 14, 5; 283, 5; 290, 83, 103, 109, 121; 300, 27, 39, 62, 69, 116, et trop courts les nos. 265, 3; 267, 3; 283, 4; 289, 16; 290, 21, 107, 134; 300, 3, 29, 31, 54, 96. Le poème no. 239 est écrit en pentamètres dactyliques.

§3. Métrique

a. Césures

Quant aux césures principales des hexamètres de Jean Géomètre, elles figurent notamment dans le troisième pied (3a, la césure masculine 45 %; 3b, la césure féminine 28 %). Trois autres césures sont attestées: tout d'abord la *caesura media* (3c, après le troisième pied) qui coupe le vers en deux parties de longueur identique—une innovation qui est très fréquente dans les hexamètres de Jean; puis la césure dans le quatrième pied (4a) et enfin un couple de deux césures, respectivement après le deuxième pied et le quatrième pied (2c + 4c, qui coupent le vers en trois parties de longueur identique). Les césures 3c et 2c + 4c sont très rares dans la poésie avant l'époque médiobyzantine et sont souvent condamnées en raison de leur peu d'élégance, ainsi Scheidweiler à propos de 3c: «Was den von der klassischen griechischen Poesie Herkommenden an vielen byzantinischen Hexametern am meisten stört, ist ihre Zäsurlosigkeit. Statt der männlichen oder weiblichen Zäsur des 3. Fußes haben wir da eine Diärese, also einen Einschnitt nach dem 3. Fuß. Sie findet sich meines Wissens zuerst bei Konstantinos von Rhodos AP XV 15 dreimal in einem kurzen Gedicht ... Dann bei Joh. Geom.; im 11. Jh. in dem anonymen Gedicht über Maniakes ... Im 12. Jh. recht häufig bei Tzetzes, seltener bei Theodoros Prodromos,²⁴ in überreicher Fülle wieder bei Nikephoros Blemmydes» (1952, 292–293), et à propos de 2c + 4c: «besonders unschön» (1952, 294). Gianfranco Agosti et Fabrizio Gonnelli donnent quelques exemples de 3c

²⁴ Pour le *Paradeisos*, Isebaert présente les pourcentages suivants (2004, 45): 3a 50,76 %; 3b 47,72 %; 3c 1,02 %, ailleurs < 0,51 % et pour Prodrome, voir Papagianis (1997, 180–181): 3a 32 %, 3b 58 %, 3c 4 %, 4a 4 %.

qui remontent à une date plus ancienne (par ex. dans les *Oracles Sibyllins* et chez Dioscore d'Aphrodite, VI^e s.), mais font remarquer que cette césure—un «*vitium byzantinum*»—ne devient plus fréquente qu'à partir de l'époque médiobyzantine.²⁵ Giannelli interprète la *caesura media* en tant que «conato più o meno cosciente verso una riforma dell'esametro a imitazione del trimetro giambico e del verso politico».²⁶

césures	JG ²⁷	Nonn.Dion.	Greg. Naz.	Hom.
2c + 4c	4 %	—	—	—
3a	45 % ²⁸	19 %	21 %	42 %
3b	28 %	81 %	79 %	57 %
3c	20 %	—	—	—
4a	3 %	—	—	1 %

Chez Jean, le nombre des césures masculines (3a) est frappant. Si la césure féminine (3b) est déjà plus fréquente chez Homère et de plus en plus préférée par les auteurs à partir des poètes hellénistiques (par. ex. Callimaque 74 %, Apollonius 67 %, etc.),²⁹ chez Jean cette dernière est moins fréquente que la césure masculine. Cette préférence est également attestée chez d'autres poètes, de l'époque archaïque («less skilful versifiers», «poets who can not be counted among the elegant», ainsi West 1982, 45 et 48) jusqu'à l'antiquité tardive (par ex. *Oracles Sibyllins* 67 % 3a et 33 % 3b; Eudocia 55 % 3a et 45 % 3b).³⁰ Chez Jean, la baisse de 3b peut s'expliquer par le nombre très élevé de 3c.

²⁵ Agosti & Gonnelli 1995, 322 et 380–381. Aux pages 381–382, ils font remarquer que les hexamètres qui sont composés de quatre mots sont très fréquents depuis l'époque impériale, par ex. chez Nonnos, *Dion.* 1 : 15, Musée 1 : ± 18, Paul le Siléntaire 1 : 17, Jean de Gaza 1 : ± 16. Ils sont également présents dans les *Hymnes* de Jean, mais il n'y en a qu'un seul exemple dans le corpus des poèmes, no. 290, 15 : μητέρα παρθένον, οϊστόκειαν, παμβασίλειαν (cés. 2c + 4c).

²⁶ Giannelli 1960, 353–354 (repr. 1963, 364); dans cet article, Giannelli cite des exemples médiobyzantins. Pour d'autres exemples, cf. aussi Komines 1966, 98 (Jean Géomètre, Théodore Prodrome, Nikolaos Cabalisas et Christophoros Mitylenaios).

²⁷ Quant aux hexamètres κατά στίχον et les hexamètres suivis d'un pentamètre, la fréquence de certains types de césure fluctue légèrement (notamment quant à la *caesura media*, qui est plus fréquente dans les distiques); 2c + 4c 3 % resp. 5 %; 3a 48 % resp. 42 %; 3b 28 % resp. 27 %; 3c 16 % resp. 23 %; 4a 5 % resp. 3 %.

²⁸ Dans 28 % des cas, la césure 3a est suivie d'une diérèse 4a plus ou moins forte.

²⁹ West 1982, 153.

³⁰ Agosti & Gonnelli 1995, 318.

b. *Diérèse bucolique*

La diérèse bucolique est présente dans 56 % des vers, cf. le *Paradeisos* 75 %, Nonnos 57 %, Grégoire de Nazianze 66 %, Homère 61 %.

c. *Dactyles et spondées*

L'alternance de dactyles et de spondées dans l'hexamètre provoque une fluctuation considérable du nombre de syllabes. Pour minimiser cette irrégularité, on observe la tendance à fixer de plus en plus le nombre de syllabes, en préférant les dactyles (d) aux spondées (s). Jean Géomètre favorise lui aussi cette isosyllabie.

<i>quant. s hex.</i>	<i>JG</i>	<i>Nonn.Dion.</i>	<i>Greg.Naz.</i>	<i>Hom.</i>
ratio d-s	4.5	5.69	4.4	2.9
0 s	36 %	38 %	32 %	19 %
1 s	42 %	48 %	49 %	42 %
2 s	18 %	13 %	17 %	30 %
3 s	< 4 %	—	2 %	8 %
4 s	—	—	?	< 1 %

Généralement, on observe dans l'évolution de l'hexamètre une tendance vers une réduction progressive des formes de l'hexamètre. Si Homère en connaît 32, chez Nonnos la quantité s'est réduite jusqu'à 9 (cf. Jean de Gaza 11, Paul le Silentiaire 6, Georges de Pisidie 7). Chez Jean, par contre, la diversité est plus grande (22)—comme d'ailleurs chez Grégoire de Nazianze (21). À noter que pour 77 % des hexamètres pas plus de cinq types sont employés: dddddd, ddsddd, dsddd, dddsd, sddddd.³¹ Dans les 12 types les plus fréquents, la place du dactyle et du spondée se présente de la manière suivante:³²

³¹ Le dernier pied du vers (s) n'est pas représenté ici, de sorte qu'un vers holodactylique, par exemple, se présente comme dddddd au lieu de dddddd.

³² Quant aux 10 types d'hexamètres moins fréquents chez Jean, les formes ddsds, dsdds, sddds (avec deux spondées) et dsdss, dssds, dsssd, sdssd, ssdds, ssdsd, sssdd (avec trois spondées) y figurent aussi, mais rarement, ≤ 1 %. À noter que la forme archaïsante sssdd se trouve aussi chez Jean de Gaza, *Ecphr.* 1, 87. Cf. Agosti & Gonnelli 1995, 375.

<i>types</i>	<i>JG</i>	<i>Nonn.D</i>	<i>Greg. Naz.</i>	<i>Hom.</i> ³³
dddd	36 %	38 %	32 %	(1) 19 %
ddsdd	13 %	2 %	6 %	(8) 4 %
dsddd	12 %	23 %	15 %	(2) 15 %
dddss	8 %	14 %	9 %	(4) 8 %
sdddd	8 %	9 %	19 %	(3) 13 %
ddssd	3 %	—	< 1 %	(12) 1 %
sdsdd	3 %	< 1 %	3 %	(11) 3 %
ssddd	3 %	—	4 %	(5) 8 %
dsdsd	2 %	9 %	4 %	(6) 6 %
dssdd	2 %	< 1 %	2 %	(10) 3 %
sddsdd	2 %	4 %	4 %	(7) 6 %
dddss	1 %	—	< 1 %	(14)

Tandis que Grégoire de Nazianze préfère mettre le spondée dans le premier et le deuxième pied et Nonnos dans le deuxième et le quatrième pied, chez Jean Géomètre on observe une prédilection pour le troisième pied, où, chez lui, se trouve la plus grande partie des césures principales : 3a, 3b et 3c (cf. ci-dessous).³⁴

<i>pos. de s</i>	<i>JG</i>	<i>Nonn.Dion.</i>	<i>Greg.Naz.</i>
1e pied	16 %	13 %	30 %
2e pied	19 %	33 %	25 %
3e pied	21 %	3 %	12 %
4e pied	15 %	27 %	18 %
5e pied	1 %	—	< 1 %

d. Pentamètres

Dans les pentamètres de Jean les spondées sont admis, notamment devant la césure. Les spondées après la césure du pentamètre sont rares. Il y en a 3 exemples dans le quatrième pied (nos. 57, 8 ; 81, 2 ; 200, 9) et 13 dans le cinquième pied (dont 11 concernent un nom propre, cf. nos. 211, 280 et 289).

s devant la césure

s après la césure

1e pied 16 %, 2e pied 27 % 4e pied 1 %, 5e pied 5 %

³³ Marlein van Raalte a placé les données dans une hiérarchie basée sur leur fréquence (= le chiffre indiqué entre parenthèses), cf. Van Raalte 1986, 56. Les pourcentages sont tirés de Ludwig 1885, Zweiter Theil, §37, Spondeen und Daktylen, pp. 301–326, spéc. p. 321.

³⁴ Ce tableau ne prend en compte que les types d'hexamètres du tableau précédent

e. *Ponts et lois*

La *loi de Meyer* (un mot qui commence dans le premier pied ne doit pas se terminer après le deuxième trochée, c'est-à-dire : on évite les mots composés de $-\underline{\simeq} \mid -\simeq$, de $\underline{\simeq} \mid -\simeq$, ou de $\simeq \mid -\simeq$) n'est pas respectée dans 3 % des hexamètres, par ex. no. 15, 3: αἶαν ἐπῆλθον ($\simeq \mid -\simeq$) ὄσιν, αἰατίδα δ' ὕστατα ἔσχον. Chez Homère et chez Grégoire de Nazianze cette loi est «violée» dans 4 % des vers, tandis que certains poètes hellénistiques sont souvent beaucoup plus sévères.

La *loi d'Hilberg* (selon laquelle il faut éviter la fin d'un mot après un spondée dans le deuxième pied) est «violée» dans 4 % des hexamètres, surtout lorsqu'il y a 3c (10×) ou 2c+4c (5×), cf. no. 65, 29: θηρία τοῦψαις ($-- \mid$) ὕδατα πῆξαις, ἄγρια φῦλα. Parfois la «violation» n'est qu'apparente, lorsqu'elle se produit après un mot prépositif (8×), no. 300, 104: τῶν πάντων οὐ ($-- \mid$) τόσσον ὁδύρομαι ἀχνύμενός περ. Chez Homère, par contre, cette loi est «violée» dans 11 % des vers.³⁵

La *loi de Giske* (un mot qui commence dans le premier pied ne doit pas se terminer après le deuxième pied, c'est-à-dire : on évite les mots composés de $-\underline{\simeq} \mid -\simeq$, de $\underline{\simeq} \mid -\simeq$, ou de $\simeq \mid -\simeq$) n'est pas respectée dans < 2 % des hexamètres : par ex. no. 200, 4: πολλὰ παναισχέα ($\simeq \mid -\underline{\simeq}$) δέργματα μαριδίως ἀλάληντο.

Le *pont d'Hermann* (mots composés de $/\underline{\simeq} \mid -\simeq$ ou $/\simeq \mid -\simeq$, après la césure principale sont évités pour ne pas anticiper la fin du vers) n'est pas respecté dans 4 % des hexamètres (17 cas), par ex. no. 53, 23: ἦ με φέρειν φορέοντα / δίδαξον ($\simeq \mid -\simeq$), ὅπη τέ γε βούλει. Homère a 3,8 % de «violations» du pont d'Hermann.³⁶

La *loi de Naeke* (selon laquelle il faut éviter la fin d'un mot après un spondée dans le quatrième pied) n'est pas respectée dans 10 % des hexamètres (44 cas) ; par ex. no. 143, 3: οὗτος ἐκεῖ σ' ἀνάγει· σὺ δὲ θῆκας ($-- \mid$), Παρθένε, γῆθεν. Chez Homère, par contre, cette loi est «violée» dans 11 % des vers.³⁷

(12 pour Jean et Grégoire, 9 pour Nonnos), de sorte que les pourcentages sont différents des pourcentages présentés dans Agosti & Gonnelli 1993, 373.

³⁵ Van Raalte 1986, 94.

³⁶ Van Raalte 1986, 97.

³⁷ Van Raalte 1986, 99.

f. *Monosyllabes*

Dans 3 % (13 cas; cf. Homère 4 %) des hexamètres, des monosyllabes se trouvent à la fin du vers, dont plusieurs sont des enclitiques: τε (6×) et περ (2×) (tous les deux homériques), δέ, σέ, σῆς, γῆ, γῆν. Six fois, la monosyllabe est précédée d'une diérèse bucolique. Dans les pentamètres trois fois une monosyllabe figure à la fin du vers: φρήν (no. 255, 2), εἶ (no. 289, 39) et πρὸ τοῦ (no. 290, 92, conjecture de Scheidweiler).

§4. *Accentuation*

Si dans la poésie chrétienne avant Nonnos l'accentuation n'est pas encore systématisée, depuis l'époque de Nonnos le vers présente deux positions dans lesquelles l'accent doit presque toujours tomber: devant la césure principale et à la fin du vers, afin de souligner la bipartition du vers, comme on l'a vu au début de ce chapitre. Chez Nonnos, l'accent sur la pénultième est le plus fréquent devant 3a (cf. Jean 69 %), tandis que l'accent sur la dernière syllabe est évité dans cette position (cf. Jean 23 %). L'accent proparoxyton devant la césure 3b a toujours été préféré par les poètes et chez Georges de Pisidie il est même devenu la norme absolue (cf. Jean 78 %). Chez Nonnos, le nombre des hexamètres qui portent l'accent paroxyton (de sorte qu'accent et ictus coïncident) est élevé (72 %, tandis que chez Jean 60 % des accents tombent sur la pénultième, dont 45 % sont paroxyton et 15 % propérispomène). Quant à l'accentuation, il faut conclure que Jean ne suit pas tout à fait les règles nonniennes parce que son accentuation est moins fixée, mais il ne suit pas non plus celles d'Homère, des poètes hellénistiques et de Grégoire, chez qui les hexamètres se terminent souvent en proparoxyton (par ex. Grégoire environ 40 %, ³⁸ cf. Jean 9 %).³⁹

³⁸ Agosti & Gonnelli 1995, 390.

³⁹ Les données statistiques du *Paradeisos* (tirées d'Isebaert 2004, 46–48) se présentent de la façon suivante (à noter qu'il n'y a pas de *caesura media*!).

a) Accentuation devant la césure de l'hexamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
3a	6 %	87 %	7 %
3b	46, 81 %	39, 36 %	13, 83 %

Accentuation devant la césure de l'hexamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
3a	8 % ⁴⁰	69 %	23 %
3b	78 %	19 %	3 % ⁴¹
3c	46 %	36 %	18 %

Accentuation à la fin de l'hexamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
3a	10 %	60 %	30 %
3b	7 %	60 %	33 %
3c	10 %	60 %	30 %
total	9 %	60 %	31 %

Quant au pentamètre, qui connaît une structure moins flexible et plus fixée que l'hexamètre, l'accentuation est plus réglée, comme le montrent les tableaux ci-dessous :

Accentuation devant la césure du pentamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
	3 %	80 %	17 %

Accentuation à la fin du pentamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
	12 %	84 %	4 %

b) Accentuation à la fin de l'hexamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
(?)	(?)	57,87 %	(?)

c) Accentuation devant la césure du pentamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
	2, 54 %	62, 44 %	35, 03 %

d) Accentuation à la fin du pentamètre :

	propar.	par./propér.	ox./pér.
(?)	(?)	83, 76 %	(?)

⁴⁰ Chez Grégoire de Nazianze ± 5 %.

⁴¹ Il en est de même chez Grégoire de Nazianze 5, 4 % et chez Paul le Silentiaire 2, 7 %.

Dans l'hexamètre, on compte donc deux positions préférées (mais non fixées), notamment devant la césure 3a (69 % accent sur la pénultième) et 3b (78 % accent proparoxyton) et à la fin du vers (60 % accent sur la pénultième), tandis que l'accentuation devant 3c est plus variée (46 % ont l'accent proparoxyton, 36 % sur la pénultième). Pour les pentamètres, l'accentuation est beaucoup plus uniforme : 80 % des accents devant la césure et 84 % des accents à la fin du vers tombent sur la pénultième. Quant à l'accentuation, Jean s'insère d'une manière libre (une liberté qui s'explique partiellement par le nombre élevé de *caesurae mediae*) dans la tradition des «poètes modernes» (post-nonniens), décrite par Gianfranco Agosti et Fabrizio Gonnelli (1995, 393) : «Lo stile moderno prevede accento piano (parossitona/properispomena) pressoché assoluto nel caso di B₁ [= 3a, césure masculine] (quindi evitando, con l'ossitona/perispomena, la coincidenza fra *ictus* et accento ricercata invece in clausola), accento piano e, soprattutto, proparossitonesi nel caso di B₂ [= 3b, césure féminine] con qualche margine di libertà.»

Je termine cette exposée par le poème suivant, qui présente la structure la plus représentative des vers de Jean (no. 55) :

Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας ; / ἀνέγρεο, μὴ που κλείσῃ
οὐρανίους θαλάμους / νυμφίος ἑξαπίνης.
ἔγρεο, θυμὲ τάλαν, / καὶ ἴστασο καὶ γόνυ κάμπτε,
δάκρυα θερμὰ χέε, / μύρεο σὰς ἀνίας.

CHAPITRE V

HISTOIRE DE LA RÉCEPTION

Il était *trop* brillant. Jean Géomètre nous le dit lui-même dans ses propres vers. Le don de la parole et de l'action se conjuguèrent dans une seule personne : savant et militaire à la fois, il suscitait la jalousie de ses concitoyens, ce qui à la fin provoqua son exil sous Basile II, cet empereur militaire si peu généreux envers les belles lettres. Que cette vision de la cause de son exil soit juste ou non, le poète lui-même est visiblement convaincu d'un manque de reconnaissance de la part de la société. Fut-il en effet un poète méconnu ? A-t-il été condamné ou loué après sa mort ? Dans ce chapitre, je présente l'histoire de la réception de ses poèmes à partir du X^e siècle jusqu'à nos jours, à travers les critiques, les éditions et les recherches.

De l'époque byzantine aux premières éditions

Comment les œuvres de Jean Géomètre furent-elles reçues de son vivant, surtout les poèmes qui nous concernent ici ? Jean Géomètre était-il, avant son exil jusqu'à sa démission qui devait définitivement marquer sa vie, le poète lauréat de la cour ? Nous n'en savons que très peu. Comme c'est le cas de beaucoup d'auteurs avant le XI^e siècle, le destin a fait qu'aucune critique venant de ses contemporains ne soit attestée.¹ Les premières critiques datent des XI^e et XII^e siècles et ne concernent que des œuvres disparues : ses commentaires rhétoriques en prose sur Hermogène et Aphthonios et son poème iambique sur la Nativité du Christ.² Jean Doxopatrès (XI^e s.) cite les commentaires très

¹ Cf. Lauxtermann 2003a, 45–46 : « In literature written before the year 1000, there are hardly any references to the way poetry was received by the public ... After the year 1000, however, there are many texts that bear proof of a purely aesthetic, and not ideologically biased, appreciation of contemporary poetry and prose ... The main reason why literary skills are praised so abundantly in the eleventh and twelfth centuries is that Byzantium by then had turned into a mutual admiration society, in which advancement on the social ladder by and large depended on the good will people had built up for themselves by flattering other, more important members of the intellectual elite. »

² Cf. ch. I. § 2. *Liste des œuvres* et Lauxtermann 1998a, 361–362.

fréquemment et cela en termes élogieux, tandis que Psellos (XI^e s.) fait des remarques plus nuancées sur la qualité de son œuvre et que Jean Tzetzés (XII^e s.) se montre moins généreux. Plus tard, le poème sur la Nativité du Christ lui a valu les éloges d'Eustathe de Salonique (XII^e s.).³ Certaines citations des œuvres de Jean de la même époque peuvent être considérées comme une sorte de critique littéraire, indirecte, mais tout autant significative. Le commentaire sur l'Évangile de Luc était évidemment apprécié, puisqu'il est cité à différentes reprises dans la *Chaîne sur l'Évangile de Luc* de Nicéas d'Héraclée (XII^e s.).

Encore plus évocatrices que les citations, on peut nommer l'imitation et l'émulation de la part d'autres auteurs ou artistes. En ce moment nous ne disposons pas encore d'informations suffisantes pour procurer des exemples littéraires, mais nous pouvons avoir recours à quelques exemples tirés de l'art plastique. Dans les années 1105/6, une épigramme en dodécasyllabes de Jean sur les quarante martyrs de Sebastia, tous nus et gelant de froid sur la glace, a été copiée (avec des fautes d'orthographe) sur une fresque magnifique dans l'église Panagia Phorbiotissa à Asinou (Chypre) (cf. planche 1). Ci-dessous, je cite les vers, qui, d'ailleurs, n'ont pas été transmis dans le manuscrit S:⁴

Χειμὼν τὸ λυποῦν, σάρεξ τὸ πάσχον ἐνθάδε·
 προσχὼν ἀκούσεις καὶ στεναγμὸν μαρτύρων.
 εἰ δὲ οὐκ ἀκούσῃ, καρτεροῦσι τὴν βίαν
 πρὸς τὰ στέφη βλέποντες οὐ πρὸς τοὺς πόνους.

Un deuxième exemple se trouve dans le manuscrit *Laur. XXXII. 40* (XV^e s.), contenant des tragédies de Sophocle. Le scribe y a ajouté une épigramme en dodécasyllabes de Jean qui fait l'éloge de cet auteur (notre poème no. 156 = Cr. 309, 20–22, cité ci-dessous à propos de la critique de Piccolos).⁵ Un troisième exemple figure au f. 232^r d'un

³ En commentant sur les compositions en iambes de différents poètes, Eustathe fait remarquer: πρὸ δὲ αὐτῶν εἰς ὁμοίον ἔργον πονησάμενος ὁ σοφώτατος Ἰωάννης ὁ Γεωμέτρης ἐπὶ τῇ πανσέπτῳ τῆς τοῦ Χριστοῦ γεννήσεως ἑορτῇ, ἔσχεν ἀνῆλσαι καὶ αὐτὸς ὁμοίῳ φωτὶ καὶ σεμνότητος καὶ σαφηνείας καὶ γλυκύτητος λαμπρύνεσθαι, οὐδὲν τι σκληρυνάμενος οὐδ' αὐτός (PG 136, 508).

⁴ «Ici, l'hiver signifie chagrin et la chair souffrance: | si tu prêtes attention, tu entendas même le gémissement des martyrs. | Même si tu ne l'entends pas, ils résistent quand-même au froid mordant, | en regardant les couronnes et non pas les fatigues.» L'épigramme a été éditée par Sajdak (cf. *Appendice*, no. 308 = Sajdak no. 8). Sur la base de son langage et de sa présence dans d'autres manuscrits qui contiennent des épigrammes de Jean Géomètre, elle a été attribuée à Jean Géomètre par Marc Lauxtermann (2003, 149–150).

⁵ L'épigramme a été éditée dans le catalogue de Bandini (1764–1770, II 202).

psautier illuminé de Berlin (XI^e–XII^e s.), où le scribe a réemployé le dodécasyllabe Αἰγυπτίων ὄλεθρος, Εἰσδοαὴλ κράτος, qui figure comme introduction à la première *Métaphrase des Odes* de Jean (transmise entre autres dans notre manuscrit S, où le mot Εἰσδοαὴλ est écrit de la façon habituelle: Ἰσδοαὴλ).⁶ Ce type de réemploi des vers de Jean, comme inscription dans un manuscrit ou sur un objet d'art, fournit bien évidemment une preuve de l'appréciation de son œuvre.

Enfin, les copistes des manuscrits fournissent des renseignements au sujet de la réception, notamment ceux qui ont transmis les *Hymnes*, qui de toute évidence étaient assez populaires. Dans trois manuscrits, un petit éloge a été dédié à Jean Géomètre en tant qu'auteur des *Hymnes*, intitulé Ἐπίγραμμα ἡρωελεγεῖον ... εἰς Ἰωάννην τὸν Γεωμέτρην τὸν καὶ συγγραφεὰ τῶν ὕμνων.⁷ Dans la marge de deux manuscrits, le copiste, admirateur des *Hymnes*, a écrit: Γεωμέτρου τοῦ σοφωτάτου. En résumé, il faut constater que les critiques de l'époque byzantine ne sont pas nombreuses et ne concernent qu'une partie de l'œuvre vaste de Jean Géomètre. Comment rendre compte de la réception de nos poèmes entre les X^e et XV^e siècles, s'ils n'ont pas été l'objet de critique littéraire? Il ne nous reste qu'à étudier la quantité de manuscrits et leur diffusion.

Contrairement aux *Hymnes*, qui ont été transmis dans une dizaine de manuscrits,⁸ la poésie de Jean Géomètre est pour l'essentiel transmise par le manuscrit S du XIII^e siècle (le *Paris. suppl. gr. 352*, 300 poèmes) et le manuscrit V du XIV^e siècle (le *Vat. gr. 743*, 19 poèmes).⁹ Par une coïncidence infortunée, les premiers cahiers des deux collections de poèmes qui auraient pu porter le nom de l'auteur sont perdus.¹⁰

⁶ Stuhlfauth 1933, fig. 15. D'autres références bibliographiques se trouvent dans Vassis 2005, 18. Je remercie le professeur Hörandner de m'avoir communiqué les informations concernant ce vers.

⁷ L'éloge se trouve dans deux manuscrits russes et un manuscrit viennois: le *Mosquensis Synod. Bibl. 112 (114/CCXVI)* (s. XVI), où l'auteur de l'épigramme est nommé Μαθουσάλα μοναχός; le *Mosquensis Synod. Bibl. 442 (260/CCXLVII)* (a. 1610), où l'auteur de l'épigramme est nommé Μαθουσάλα ἀρχιερεὺς; le *Vindobon. theol. gr. 289*, f. 91^v, s. XVI. Pour l'édition du petit éloge (inc. Κύδμ' Ἰωάννη, μελιδέου χεῦμασι ῥήτρης), cf. aussi Tacchi-Venturi 1893, 160.

⁸ Cf. Sajdak 1931a, 8–16.

⁹ Le nombre des manuscrits des œuvres littéraires de l'époque byzantine est d'ailleurs souvent faible (la *Chronographie* de Psellos par ex., est transmise dans un seul manuscrit).

¹⁰ Il s'agit respectivement d'un (ou plusieurs) cahiers entre quaternion XX et XXI dans le manuscrit S, et de quaternion XV dans le manuscrit V. Cf. ch. VI. *Description des manuscrits*.

Ainsi, durant une longue période la collection a mené une existence anonyme. Le reste de la poésie de Jean Géomètre se trouve parsemé dans des florilèges divers, le nombre des poèmes variant d'un à dix-neuf.¹¹ Souvent, ils sont transmis anonymement ou attribués à un autre auteur (parfois même à plusieurs auteurs).

Premières éditions, du XVI^e au XVII^e siècle

Pendant que les premières éditions des œuvres de Jean Géomètre paraissaient à la fin du XVI^e siècle, les collections du *Paris. suppl. gr.* 352, son apographe *Paris. gr.* 1630 et les poèmes du *Vat. gr.* 743 ont échappé à l'attention et ont languï dans l'obscurité. Les textes sacrés éveillaient l'intérêt principal des savants, en particulier de Franciscus Morellus, «professor et interpres regius» (sc. Henri IV, 1589–1610), qui a édité plusieurs œuvres de la main de Jean Géomètre ou qui lui ont été attribuées.¹² En 1591, il procura une édition grecque avec une traduction latine des cinq *Hymnes sur la Sainte Vierge*. Cette édition jouit d'un succès considérable : elle fut réimprimée cinq fois au cours des années suivantes (1595, 1614, 1617, 1621 et 1624). En 1605, il procura également une édition de la *Vie de Saint Pantéléïmon*.

En 1628, Balthasar Corderius (1592–1650) publia la *Chaîne de Nicétas d'Héraclée*, dans laquelle se trouvent des citations de Jean Géomètre sur l'Évangile de Luc. Dans la notice bibliographique précédant l'édition, Corderius se dit plein d'admiration pour Jean Géomètre. Il apprécie ses *Hymnes* : «elegantè conscripti», et il trouve ses scholies de très haute qualité : «Eum multa etiam soluta oratione non elegantè minus quam nervose scripsisse, apparet ex fragmentis eius non paucis nec parvis, hac Catena citatis, in quibus et sublimem theologum, historicum eruditum, et interpretem ac ecclesiasten eximium agit».¹³ Donc, à titre posthume, les astres semblent favorables à Jean Géomètre. Mais malgré toutes les louanges, il reste un auteur assez inconnu, comme remarque Corderius et comme le répétera Marraccius vingt ans plus tard (en 1648, cf. ci-dessous).

¹¹ Cf. ch. I. § 2. *Liste des d'œuvres et Appendice*.

¹² Pour sa série d'éditions du *Paradeisos*, parfois attribué à Jean Géomètre, cf. Isebaert 2004, 138–157.

¹³ Corderius 1628, p. **3^v, no. XXXII.

Poèmes retrouvés

Il fallait attendre un érudit passionné de poésie comme l'était Léon Allatius (1586–1669), premier bibliothécaire de la *Bibliotheca Apostolica Vaticana*. C'est lui qui a copié plusieurs poèmes de Jean Géomètre.¹⁴ Il avait à sa disposition deux manuscrits, le *Vat. gr. 997* (c'est-à-dire le *Paris. suppl. gr. 352* sous son ancienne cote)¹⁵ et le *Vat. gr. 743*, mais il les a utilisés séparément, sans en faire une comparaison critique. Comme nous l'avons vu (ch. I § 3. *Paternité des poèmes etc.*), à cette époque les deux manuscrits étaient déjà lacunaires et ne contenaient aucune indication sur l'œuvre copiée. Bien qu'Allatius ait copié des poèmes sans ajouter le nom de Jean Géomètre, il a certainement compris que ce dernier était l'auteur : au feuillet 71 de son apographe (le *Barb. gr. 74*), il a souligné le nom Jean, figurant dans une épitaphe écrite par le poète pour son père mort (Ἰωάννης, τῶν φιλάτων νεώτατος, no. 254 = Cr. 329, 1–12). Voici le plus important : dans un autre apographe (le *Barb. gr. 279*), il a copié encore deux poèmes de Jean (dans notre liste des poèmes les nos. 92 = Cr. 297, 1–7 et 204 = Cr. 315, 20–24), suivis d'une notice sur leur auteur : Jean Géomètre.¹⁶ A la base des poèmes historiques, Allatius conclut qu'il a vécu au X^e siècle (*Barb. gr. 279*, f. 21) : «Joannes Geometra scribebat anno 940, ut ex eius carminibus in Nicephorum Phocam, et Ioannem Tzimiscen Imperatores, et Polyeuctum Patriarcham Constantinopolitanum colligi videtur».¹⁷ Allatius donc fut le premier à rendre l'œuvre à son propre maître et à sa propre époque. Vraisemblablement, il a reconnu leur auteur, parce qu'il connaissait ses *Hymnes* (cf. ci-dessus) et sa *Paraphrase des Odes* (cf. ci-dessous).

En 1641, Allatius publia un poème de Jean Géomètre. Il s'agit d'un poème sur la Croix (no. 145 = Cr. 305, 16–20), édité chez Allatius dans une petite série de trois poèmes sur le même sujet, dont le premier de

¹⁴ Le *Barb. gr. 74* et le *Barb. gr. 279* sont de la main d'Allatius. Les poèmes de Jean Géomètre dans le manuscrit *Allacci CXXXV*, qui se trouve dans la *Bibliotheca Vallicelliana*, ont été copiés par une autre main.

¹⁵ A cette époque le manuscrit se trouvait encore au Vatican, cf. ch. VI. *Description des manuscrits*.

¹⁶ Il est frappant que le poème no. 92, qu'Allatius doit avoir choisi parce qu'il lui trouvait quelque intérêt ou une certaine beauté, ait été plus tard sévèrement condamné par Piccolos dans son édition de 1853 (p. 136) : «Le vers quatre est vraiment scandaleux dans la bouche d'un chrétien. Mais, profanation à part, quel goût déplorable ! Quelle alliance monstrueuse ! Le nectar versé par Ganymède, qui devient le sang du Seigneur !»

¹⁷ Cf. aussi Tacchi-Venturi 1893, 162.

Nikolaos Métropolite de Corcyre, le deuxième de Jean Géomètre (le lemme étant Ἰωάννου τοῦ Γεωμέτρου) et le troisième de Manuel Philes (environ 1275–1345). Il est probable qu'Allatius ait trouvé le poème dans le *Vat. gr. 997*.¹⁸ Allatius a également connu la *Paraphrase des Odes*, qu'il commente et qu'il trouve bien construite : «Habeo penes me eorundem Canticorum paraphrasim Graecam carmine iambico a Ioanne Geometra non infeliciter concinnatam.»¹⁹ Mais il fallait attendre encore un siècle avant que la première édition de la *Paraphrase* ne parût (Bandini 1764).

Les encyclopédies

A partir du XVII^e siècle, un grand nombre d'encyclopédies de toutes sortes apparaissent, dans lesquelles figure Jean Géomètre. Comme à l'époque précédente, la majorité des savants est surtout intéressée par ses œuvres sacrées. Voici une petite illustration de ce type de réception.

Dans sa *Bibliotheca Mariana*, une description des œuvres consacrées à la Sainte Vierge, Hippolytus Marraccius (1604–1675) commente les *Hymnes* de Jean Géomètre. Il les trouve élégants et il décrit leur auteur comme : «orator ac poeta suo tempore insignis», sans pourtant expliciter l'expression *suo tempore*. Mais, ajoute-il, Jean Géomètre n'est pas connu chez les auteurs ecclésiastiques : «Altum silentium apud eos, qui de scriptoribus Ecclesiasticis egerunt». Enfin, Marraccius parle des homélies de Jean Géomètre : son *homélie sur l'Annonciation*, mérite la qualification «luculentissimam orationem».²⁰

Franciscus Combefis (1605–1679) partage le même avis que son contemporain Marraccius : dans sa *Bibliotheca Patrum Concionatoria*, Jean Géomètre est présenté comme : «devotus auctor et eruditus».²¹ Parce que Combefis ignorait les notes d'Allatius concernant la période durant laquelle notre poète a vécu et la datation de ses œuvres (cf. ci-dessus),

¹⁸ τὸν σταυρὸν ὑποῖς, ᾧ συνυψώθης ἄνω, | καὶ τοῦτον αἰρεῖς, ᾧ συνήρθης εἰς πόλον, | καὶ ταῦτα τῷ γράφοντι τῶν κακῶν δίδου, | ἀποτρόπαιον τὸ τροπαῖον Κυρίου. Dans la marge du manuscrit S figure le lemme Χριστ(ὸς) ... οντα? τὸν σταυρὸν; au v. 1 Allatius corrige συνυψώθης (S συνυψώθης) et au v. 4, Allatius met Κύριε (S Κυρίου).

¹⁹ Allatius 1645, 62; cette remarque est suivie par le texte d'une épigramme anonyme sur le psautier (inc. Σίγησον Ὁρφεῦ, ῥήψον Ἑρμῇ τὴν λύραν), qui doit probablement être attribuée à Jean Géomètre. La même épigramme avait été déjà été publiée anonymement par Aldus Manutius, (*Psaumes*) (Venise 1496–1498). Cf. Lauxtermann 2003a, 303.

²⁰ Marraccius 1648, 730.

²¹ Combefis 1662, 23.

il reste dans l'ignorance, si bien qu'il propose une date extrêmement haute pour notre poète : vers 600 ou 700.

Quelques années plus tard, Guillelmus Cave (1637–1713) publia son *Historiae Litterarum Dissertatio*, une encyclopédie unique offrant une vue cavalière de l'ensemble des auteurs de l'Occident et de l'Orient côte à côte, siècle par siècle. Jean Géomètre y est placé dans la catégorie des « auctores incertae aetatis ».²²

Pour finir, Jean Géomètre figure également dans les œuvres encyclopédiques d'autres savants, comme le *Commentarius de scriptoribus, vel scriptoribus ecclesiae antiquis illorumque scriptis* de Casimir Oudin (1686) et la *Bibliotheca graeca sive notitia scriptorum veterum graecorum* de Fabricius & Harles (1707–1728).

Du XVIII^e au XXI^e siècle

Durant plusieurs siècles, l'œuvre de Jean Géomètre était l'objet de louange de tous, à part de Tzetzès (XII^e s.). Toutefois, une dissonance s'annonce en l'an 1711, quand Bandurius fait sa description du manuscrit *Paris. gr. 1630* (XIV^e s.). Comme nous l'avions vu, ce manuscrit était l'apographe du *Paris. suppl. gr. 352* (XIII^e s.) et contenait, entre autres, les *Hymnes* et la grande collection de poèmes, attribués par le copiste à Jean Géomètre. Les *Hymnes*, invariablement considérés comme un chef-d'œuvre, sont discrédités par Bandurius, qui ne peut pas s'empêcher de prononcer la condamnation sans appel de leur auteur : « Joannis Geometrae pessimi poetae χαιρетиμοί ». ²³ Il en est de même pour la collection de poésie. Il semble que Bandurius trouve les poèmes précédés du nom de Jean de piètre qualité : « Joannis Geometrae versus inconditi & immodulati ad Christum », tandis qu'il se montre plus généreux envers d'autres poèmes qui, dans le manuscrit, ne sont pas attribués à Jean. Ainsi, la poésie attribuée à un certain « Petrus » mérite les épithètes « elegans » et « ingeniosissima ». Mais en fait, ce qu'ignorait Bandurius, c'est que toutes ces compositions étaient du même poète odieux : Jean Géomètre !²⁴

Au XIX^e siècle, plusieurs œuvres de Jean Géomètre sont publiées (cf. ch. I. §2. *Liste des œuvres*), parmi lesquelles progressivement ses

²² Cave 1710.

²³ Bandurius 1711, 877.

²⁴ Il s'agit des poèmes nos. 155 (= Cr. 309, 17–19), 283, 284 et 286 (= Cr. 331, 5–10).

poèmes. Après la publication du poème sur la Croix par Allatius en 1641 (cf. ci-dessus), sa poésie était retombée dans un profond oubli, d'où la publication de J. Fr. Boissonade allait la tirer. Dans ses *Anecdota graeca e codicibus regiis II* (Paris 1830, 471–478, Boissonade publia anonymement quelques poèmes sous le titre Σύμμικτα ποιήματα τινα). Cette édition est fondée sur le *Paris. gr. 1630*, l'apographe du *Paris. suppl. gr. 352*.

Finalement, une dizaine d'années plus tard, Cramer publia la collection de poèmes du *Paris. suppl. gr. 352* en entier sous le nom «Appendix ad excerpta poetica: codex 352 suppl.» dans ses *Anecdota Graeca Parisina* (Oxford 1841), suivie de la *Paraphrase des Odes* et de la *Sylloge Parisina* ou *Crameriana*. Cramer ignorait les œuvres d'Allatius, mais il connaissait le *Paris. gr. 1630*, ainsi que les ouvrages de Bandurius (1711) et de Boissonade (1830). Cramer hésite à attribuer les poèmes à Jean Géomètre (1841, 265): «Byzantino cuidam senioris aetatis poetae proculdubio ascribenda est ... Quatuor tantum omissi sunt hymni vulgo Joanni Geometrae attributi, qui in Codice poeticae huic farragini praefixi sunt. Forsan et alia sunt quae eidem auctori assignari debeant.» Cramer n'a pas procuré une édition critique et son travail manque de soin, puisque par mégarde il a fusionné un grand nombre de poèmes qui devraient être présentés séparés. Malheureusement, beaucoup de poèmes publiés au cours des années suivantes devaient suivre cette édition et répéter une partie de ses fautes. Paul Maas (1903, 641) a déjà remarqué, il y a un siècle, qu'une édition critique faisait défaut.

En 1853, N. Piccolos, bon philologue classique, publia une partie des poèmes de Jean Géomètre, anonymement et en y ajoutant des corrections et des conjectures. Grand sceptique quant à la poésie byzantine, qu'il trouve de qualité infiniment inférieure à la poésie classique, il ne pense pas qu'elle mérite d'être réimprimée (1853, 238): «Il est à présumer que la plupart de ces poésies ne seront jamais réimprimées; c'est déjà beaucoup qu'elles aient paru une fois.» Son commentaire sur les poèmes est donc impitoyable et reflète son parti pris, qui l'empêche d'essayer de percevoir ce qui a fait la valeur intrinsèque de la poésie byzantine. Un bon exemple est fourni par sa critique un peu facile de deux petits vers sur Sophocle, que voici entièrement rejetés (notre no. 156 = Cr. 309, 20–22):²⁵

δηλὼν τὰ πικρὰ τῷ γλυκεῖ τῶν ῥημάτων
ἀψίνθιον μέλιτι κιννῶς, Σοφόκλεις.

²⁵ Dans la marge du manuscrit S, je lis le lemme εἰς τὸν Σοφοκλέα (Cr. εἰς Σοφοκλέα) et au v. 2 κιννῶς, Σοφόκλεις, où le *Laur. XXXII. 40* présente κιννῶς, Σοφόκλεις.

«Mais quel malheur pour Sophocle, pour Platon, pour Aristote, etc. d'être loués par un pédant de cette espèce! Quelle pauvreté d'idées! Quel style ridicule! *Exprimer des choses tristes par des paroles pleines de douceur*, quel pauvre éloge du plus beau talent tragique qui ait existé! *Mêler l'absinthe au miel*, voilà tout ce que le poétastre a trouvé de mieux à dire sur l'*Homère de la scène* ...».²⁶

Les éditions de Migne dans sa *Patrologia Graeca* (1863, 106) et de Cougny dans son *Epigrammatum Anthologia Palatina cum Planudeis et appendice nova* (1890) suivent quelques années plus tard, toujours à partir de l'édition de *Paris. suppl. gr. 352* de Cramer (1841) et contenant les mêmes erreurs. Tandis que Migne publie les poèmes sous le nom de Jean Géomètre, Cougny ne lui attribue que deux poèmes. Jusqu'à la présente édition, il n'y a aucune édition critique qui reprenne le *Paris. suppl. gr. 352* et utilise les autres manuscrits disponibles. Cependant, d'autres poèmes qui ne font pas partie de la grande collection ont été publiés successivement.²⁷ Un grand nombre d'articles sur Jean Géomètre sont parus depuis la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle; j'en cite quelques-uns (cf. également la *Bibliographie*): sur sa vie la publication la plus récente est celle de Lauxtermann (1998a); sur les manuscrits Lauxtermann (2003a); sur la métrique les articles de Maas (1903) et de Scheidweiler (1952) sont encore précieux; des articles de nature très diverse sont écrits sur des poèmes isolés, par ex. Orgels (1972, qui utilise un poème de Jean Géomètre dans le débat politique des Balkans) et Maguire (1994, en particulier pour le rapport entre l'art épigrammatique et l'art plastique), Cresci (1999, sur une priamèle de Grégoire de Nazianze et de Jean Géomètre, cf. aussi d'autres articles dont elle est l'auteur), Tzatzis-Papagianni (2002, sur le poème no. 7 = Cr. 271, 31 – 273, 29), Woodfin (2003–2004, sur l'ecphrasis de l'église de Stoudios).

De nos jours Jean Géomètre est surtout admiré en tant que poète (cf. ch. I. *Jean Géomètre: le personnage historique*, note 1) à cause de la diversité des sujets, de son style personnel, de sa vaste culture et de son inspiration lyrique, qui le rendent plus proche de nous que maints autres poètes de l'époque byzantine.

²⁶ Piccolos 1853, 139.

²⁷ Pour ces éditions, cf. Lauxtermann 2003a, Appendix II.

CHAPITRE VI

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX MANUSCRITS

*Paris. suppl. gr. 352 (olim Vat. gr. 997)*¹

Saec. XIII, bombyc. (pap. or.), mm. 330 × 250, pars principalis 5–182 ff. + 144 bis; ff. I, 1–4, 183; 2 coll. ff. 1, 4, 153^v–182^v, 3 coll. ff. 134–140.

Codex miscellaneus: rhetorica, historia naturalis, historia, epistolographia, carmina.

- 1) (ff. 5–22^v) <Himerius>, <Orationes>, inc. mut. ἡμέροις ἀμείψῃ πυροῖς ... 32 discours dans l'ordre 23–27, 29, 30, 33–35, 38–41, 44–48, 54, 59, 60, 62–66, 68, 69, 61, 8, 74. Ed. A. Colonna, *Himerii orationum editionem* (Roma 1951), sigle R.
- 2) (ff. 23–132) <Claudius> Aelianus, (ff. 23–106) πε(ρὶ) ζώων ἰδιότ(η)τ(ος), un seul titre pour les 17 livres, dont chacun est précédé d'un index en 3 colonnes; l'ordre des chapitres est troublé; l'introduction et l'épilogue sont intégrés au premier et au dernier livre. Ed. A.F. Scholfield, *Aelian: on the characteristics of animals* (Cambridge Mass.–London 1958–1959), sigle V. (ff. 106^v–132 l. 19) ποικίλη ἱστορία, 14 livres, pour la plupart précédés d'un titre; divers chapitres sont omis. Ed. N.G. Wilson, *Aelian. Historical Miscellany* (Cambridge Mass.–London 1997).
- 3) (ff. 132 l. 19ss.–134) Heraclides <Lembus>, πε(ρὶ) πολιτ(είας) Ἀθην(αίων). Ed. H.B. Gottschalk, *Heraclides of Pontus* (Oxford 1980).
- 4) (ff. 135–140) Theodosius Diaconus, ἄλωσις τῆς Κρήτης, en dodécasyllabes, disposée sur trois colonnes, précédée d'une dédicace en prose adressée à l'empereur Romanos II; manuscrit unique. Ed. H. Criscuolo, *Theodosius Diaconus. De Creta capta* (Leipzig 1979), sigle P.

¹ Pour la description du manuscrit, cf. aussi les notes manuscrites de Ch. Astruc (présentes dans la Bibliothèque Nationale de France, Richelieu); pour les ff. 151–182^v, cf. aussi Lauxtermann 2003a, 287–290. Le *Tableau I* contient les cahiers, les feuillets, les signatures, les copistes et les auteurs pour faciliter la lecture du chapitre.

- 5) (ff. 140^v–141^r) (Flavius) Philostratus, ἐπιστολαὶ ἑταιρικάι, 14 lettres dans l'ordre suivant 54, 46, 55, 63, 47, 50, 56, 59, 58, 64, 34, 62, 60, 61; Ed. C.L. Kayser, *Flavii Philostrati Opera* (Leipzig 1870–1871, réimpr. Hildesheim 1985), II 225–260.
- 6) (ff. 142–145) (Theophylactus) Simocatta, ἐπιστολαὶ ἡθικάι, ἀγροικαὶ, ἑταιρικάι, 85 lettres dans l'ordre suivant 47, 51, 53–58, 59, 62, 65–72, 76, 80, 73, 83, 85, 77, 1, 3, 2, 4–6, 7, 8–12, 13–21, 22, 23–30, 31, 32, 37, 60, 61, 64, 74, 76, 81, 33, 34, 38, 40–44, 46, 52, 79, 84, 82, 36, 39, 45, 63, 75, 78, 35, le numéro 76 a été copié deux fois (f. 142^v et f. 144 bis). G. Zanetto, *Theophylacti Simocatae epistulae rusticae, amatoriae et morales* (Teubner, Leipzig 1985), sigle S.
- 7) (f. 145^v) (Pseudo-)Hippocrate, ἐπιστολὴ εἰς Πτολεμαῖ(ον) βασιλ(έα). Ed. Boissonade 1831, 422–428.
- 8) (ff. 145^v–148) (Marcus Iunius) Brutus, ἐπιστολαί, lettres de Brutus à Mithridate, le titre se trouve au f. 145^v, la suite au f. 146ss. dans l'ordre suivant: 1, 2–16, 29, 30, 51, 52–58, 17–20, 31, 32, 69, 70, 35–48, 49, 50, 21–28, 59–64, 65, 66–68, 33, 34. Ed. L. Torraca, *Epistole greche: Marco Giunio Bruto* (Naples 1959, 1971²), sigle D.
- 9) (f. 148 l. 15–20) (Anonymus), Πε(ρὶ) Λακων(ων) βραχυλογί(ας), 5 lignes basées sur Plutarque, De garrulitate 17, *Moralia* 511 A, et sur Apophthegmata Laconica 54, *Moralia* 235 B. Ed. F. Fuhrmann, *Plutarque, Oeuvres Morales III* (Paris 1988), 230.
- 10) (ff. 148 l. 21ss.–149^v) Alciphron,
 (ff. 148–149^v) Ἀλκίφρων(ος) ῥήτορ(ος) ἐπιστολ(αὶ) ἀλειυτικ(αί), cinq lettres de pêcheurs.
 (f. 149^v ligne 14ss.) Ἀλκίφρων(ος) ῥήτορ(ος) ἐπιστολ(αὶ) παρασί-
 τ(ων), cinq lettres de «parasites», dont la dernière est incomplète (les deux premières lignes) à la suite de la perte de 6 feuillets du quat. entre f. 149 et f. 150. Ed. A.R. Benner & F.H. Fobes, *The Letters of Alciphron, Aelian and Philostratus* (London & Cambridge, Mass. 1949, 1962²), 38ss.
- 11) (f. 150–150^v) Flavius Philostratus, ἐπιστολαὶ ἑταιρικάι 13 lettres dans l'ordre suivant: 26 (dont subsistent seulement les huit derniers mots: ἔπον καὶ σὺ τοῖς νόμοις, καὶ διψῶντα παῦσον), 28, 34 (= lettre 34 du f. 141^v, mais abrégée), 35, 36–39. Ed. C.L. Kayser, *Flavii Philostrati Opera* (Leipzig 1870–1871, réimpr. Hildesheim 1985), II 225–260.
- 12) (f. 150^v) (Anonymus), Ἐγκώμιον γεωργίας, dont subsiste seulement la première ligne, suite à la chute d'un nombre indéterminé

de cahiers. Cf. la collation de C.-B. Hase, *Paris. suppl. 810* (Paris 1804) f. 176^v.

- 13) (ff. 151-179^v) (Ioannes Geometra), (Opuscula et poemata varia), anonyme, à cause de la chute d'un cahier (ou plus) avant f. 151.

(ff. 151-152^v) (troisième éloge de la pomme), inc. mut. προτιθέμενον ὡς ὁμοῦ καὶ ... Ed. Littlewood 1972, 27, ll. 17-30 (texte), et 96-102 (commentaire), Progymnasma VI.

(ff. 152^v-153^v) Τῷ Κῦρ Στε(φάνω) πε(ρὶ) τοῦ κήπου, lettre décrivant son jardin. Littlewood 1972, 7-9 (texte) et 45-51 (commentaire), Progymnasma II, sigle P.

(ff. 153^v-155^v) (quinque hymni in Virginem). Ed. Sajdak 1931a, sigle P. (ff. 153^v-154) ὕμνος εἰς τὴν θ(εοτό)κον; (ff. 154-154^v) ὕμνος β', sauf 4 vers, à la suite d'un saut du même au même (f. 154, l. 27), les deux derniers vers de l'hymne manquent; (f. 154^v) ὕμνος τρι(ς), la dernière ligne contient le titre εἰς τὴν διπλὴν ἑκατοντάδα τῶν ἡρωελεγίων (sic S) ἱαμβοί; (f. 155, ll. 1-2) un petit poème de Jean Géomètre sur le choix du distique élégiaque (six vers, disposés sur trois colonnes) (ff. 155, ll. 3ss.-155^v) ὕμνος δ', incl. plusieurs sauts du même au même, qui ont provoqué la perte de onze lignes; (f. 155^v, l. 8) deux vers sur le nombre de vers des hymnes, signalés en marge par les mots στίχοι ὕμνων τ'; (f. 155^v, ll. 9-21) ἔτερος ὕμνος κατὰ στοιχεῖον).

(ff. 155^v, l. 22ss.-176) (Carmina varia). Ed. Allatius 1641, 399 (chez nous no. 145); Cramer 1841, 265-352 (anonymement); Piccolos 1853, 129-154 (anonymement, 99 poèmes; chez nous, il s'agit des nos. 15, 16, 19-24, 26, 27, 34, 35, 36, 40, 41, 43, 45, 61, 66, 72, 80, 86-92, 116, 133, 141, 146, 142, 143, 147, 150, 156, 162, 175-177, 179-198, 201-208, 212, 217, 218, 222, 227, 230, 231, 233-236, 239, 253-256, 263-264, 268, 270-273, 275, 278, 279, 280, 282, 287, 288, 292, 299. Les pages 238-244 contiennent des notes critiques); Migne 1863, *PG* 106, 901-987 (l'ensemble publié sous le nom de Jean Géomètre, avec omission de 42 poèmes); Cougny 1890 *passim*, plusieurs poèmes de Jean Géomètre sont publiés anonymement et dispersés dans vol. III; les deux poèmes (III 331, no. 241 et III 337, no. 284) qui sont attribués à Jean Géomètre ne figurent pas dans le *Paris. suppl. gr. 352*. Cf. l'édition de Boissonade 1830, 471-478, dans laquelle quatorze poèmes se trouvent sans nom d'auteur nos. 41, 42, 26, 35, 23, 24, 32, 25, 30, 281, 268, 72, 94, 118, édités à la base de *Paris. gr. 1630*, l'apographe du *Paris. suppl. gr. 352*.

(ff. 176–179) Μετάφρασις τῶν ᾠδῶν, 9 paraphrases en dodécasyllabes, disposées sur deux colonnes, selon le texte de l'*Horologion*, et une dixième ode. Ed. De Groote 2004; (f. 176) ᾠδ(ῆ) α', Moïse I; (ff. 176–177) ᾠδ(ῆ) β', Moïse II; (f. 177) ᾠδ(ῆ) γ', Anne; (f. 177–177^v) ᾠδ(ῆ) δ', Habacuc; (ff. 177^v–178) ᾠδ(ῆ) ε', Isaïe; (f. 178) ᾠδ(ῆ) ς', Jonas; (f. 178–178^v) ᾠδ(ῆ) ζ', Azarias; (ff. 178^v–179) ᾠδ(ῆ) η', Trois Enfants; (f. 179) ᾠδ(ῆ) θ', Magnificat; (f. 179) Ζαχαρίου θεόπισμα καὶ χρησμοφδία.

14) (ff. 179 l. 23ss.–ff. 182^v) 〈Sylloge Parisina / Crameriana〉, 114 épigrammes. Ed. Cramer 1841, 366–388. Cf. Cameron 1993, 217–253.

Feuillets de garde: ff. I et 183 saec. XVIII, chart., mm. 330 × 245, vide d'écriture; ff. 1 et 4 saec. X, membran., mm. 310 × 200, contenant 〈S. Ioannes Climacus〉, 〈Scala Paradisi, gradus 4, 54–58〉 inc. mut. [προεσβύτε]ρον ὑπάρχοντα ... μέχρις αἵματος et οὐκ ἀφίστατε ... πάλιν ἐπὶ τόν, 2 coll., 33 ll. Ed. Migne 1864, PG 88, 692A7–93B7 et 693B8–96C5; ff. 2 et 3 saec. XV an init. XVI, chart., mm. 300 × 220, vide d'écriture, à part le titre de l'œuvre d'Elie au f. 2.

Matière: papier oriental (cf. Irigoin 1950), XIII^e siècle, sans filigranes, à vergeures fines et souvent obliques, les pontuseaux généralement indiscernables. ff. 5–13 et f. 182 gravement mutilés; ff. 5–13 restaurés avec des languettes de papier, couvertes d'une écriture récente qui selon l'opinion de Colonna (cf. titre cité sous no. 1 ci-dessus) est celle d'Allatius, mais qui selon Astruc (cf. notes manuscrites) ne ressemble pas à son écriture et qui est d'une date antérieure à l'intervention de celui-ci. Partout, un grand nombre de réparations des marges, avec des languettes de papier; des traces d'humidité qui ont endommagé la plupart des pages.

Composition: f. I et f. 183 première et dernière pages de garde, f. 1 et f. 4 un bifolium de parchemin au milieu duquel se trouve un bifolium plus récent (f. 2 et f. 3). La composition des cahiers est aussi présentée dans *Tableau I* ci-dessous (où les cahiers sont indiqués par chiffres romaines et les feuillets par f. ou ff.): (I–II) ff. 5–20 deux cahiers; (III) ff. 21–22 deux feuillets, sans lacune, 7/8 du dernier feuillet étant vide d'écriture après la fin d'Himère; (IV–XVII) ff. 23–134, quatorze cahiers, 1/4 du f. 106 étant blanc, après la fin des *Historia Animalium* d'Elie, et le 1/3 du f. 134 et f. 134^v, après la fin d'Héraclide, étant entièrement vierges; (XVIII) sept feuillets (ff. 135–141), 1/5 du f. 141^v

étant vide d'écriture, après la fin de Flavius Philostrate; (XIX) un cahier (ff. 142–148, dont f. 144 bis à cause d'une erreur de numérotage); (XX) un cahier dont seulement les deux feuillets extérieurs subsistent (f. 149^v et f. 150^v), manquent les six feuillets entre f. 149^v et f. 150; un nombre indéterminé de cahiers manque entre f. 150^v et f. 151; (XXI–XXIV) quatre cahiers (ff. 151–182), une lacune marquée par ζ(ήται/-εῖται) dans la marge inférieure droite du f. 158^v et deux lacunes non marquées, l'une entre f. 166^v et le f. 167.

Signature: le manuscrit contient trois séries de signatures, telles que nous les avons notées avec des lettres grecques dans *Tableau I*. Il manque le cahier <α'> de la première série de fascicules (I–III, ff. 5–22), soit probablement huit feuillets avant f. 5. La première série est donc signée β' au f. 12^v, γ' au f. 20^v (tous les deux au centre de la marge inférieure du dernier verso des quat.) et δ' au f. 21 (au centre de la marge inférieure du premier recto). La deuxième série (IV–XVII, ff. 23–134) est signée α'–ιδ' au centre de la marge inf. du dernier verso de chaque cahier, mais l'ordre du cahier des ff. 39–46^v a été perturbé et doit être restitué ainsi: f. 39, f. 42, ff. 40–41, ff. 44–45, f. 43, f. 46. Le cahier XVIII (ff. 135–141) ne contient aucune signature. A la fin du cahier XIX (ff. 142–148), à l'angle droit inférieur de f. 148^v, on trouve la signature α', de la même façon à la fin du cahier XX (ff. 149–150), au f. 150^v, la signature β'. Les cahiers XXI–XXIV (ff. 151–182^v) n'ont aucune signature.

Écriture: mise en page irrégulière, en lignes longues ou en colonnes, pour les cahiers I–XVII (ff. 5–134), le nombre de lignes varie entre 34 et 39, puis entre 24 et 47. Le manuscrit a été écrit par huit mains différentes contemporaines (XIII^e siècle), avec une encre de diverses nuances de bistre. Cf. aussi *Tableau I* sous *copistes*. Main a: ff. 5–22^v, ff. 23–28^v, ff. 29^v–134; main b: f. 29; main c: ff. 135–136, f. 138, f. 139; main d: f. 136^v, f. 137–138, f. 143^v; main e: f. 137, ff. 138–139, f. 139^v–140; main f: ff. 140^v–141^v; main g: ff. 142–143, ff. 143^v–149^v; main h: ff. 150–182^v.

Annotations: au milieu du f. I une notice du 20 août 1884, à l'encre noire, concernant l'état du manuscrit; dans la marge supérieure droite la nouvelle cote Suppl. grec No. 352; au f. I^v la notice de l'inventaire d'Omont 1888 a été collée, et dans la marge inférieure des traces d'une pièce de papier, des taches d'encre noire et d'un sceau rouge

sont encore visibles; sur l'angle supérieur gauche du f. 1, au-dessus de la colonne 1, encre noire d'une main du XVII^e s. (?), l'ancienne cote 997; de même sur l'angle supérieur gauche de f. 2, contenant aussi le titre en latin des deux œuvres d'Elie *Elia(us) D(e) varia historia & D(e) proprietatib(us) animaliu(m)*, encre bistre-jaune d'une main italienne du XVI^e siècle (?) et au bas du deuxième tiers l'ancienne cote 997; f. 4^{rv} des scholies et des accents ajoutés par une main différente, encre noire; les marges des ff. 10–13 ont été comblées par un restaurateur, encre bistre-brun (XVII^e s.); f. 22^v lignes 5–7 une main postérieure au XIV^e s. (?), encre noire, a copié trois expressions proverbiales et une interjection, chacune étant accompagnée d'une explication. Dans la marge de gauche deux mots de commentaire τῶν ἀνομοίων, cf. <Grégoire de Chypre, patriarche de CP>, no. 99 de la centurie III (éd. E.L. von Leutsch & F.G. Schneidewin, *Corpus paroemiographorum graecorum I*, Göttingen 1839, 377), ou no. 16 de la centurie V du Ms de Moscou (éd. E.L. von Leutsch, *Corpus paroemiographorum graecorum II*, Göttingen 1851, 130); au milieu de la marge sup. du f. 23, encre noire «fol. 83», indiquant le total des feuillets contenant l'œuvre d'Elie; ff. 24–86 au milieu de la marge sup. de chaque recto les numéros des livres en chiffres arabes (jusqu'au numéro 13); ff. 39^v–46: des indications dans les marges par C.-B. Hase, qui a marqué l'ordre correct du cahier; ff. 135–140: diverses corrections par la main de Foggino, bibliothécaire du Vatican en 1777 (cf. Criscuolo, p. V du titre cité sous no. 4 ci-dessus); f. 145^v: au-dessous de la lettre de pseudo-Hippocrate deux méthodes de calcul pour trouver la date de Pâques, par le même scribe (main g), cf. *Paris. Coisl. gr. 131*, f. 213^v; f. 148: une main du XIV^e (?) siècle a réparé les mutilations des lettres 65–68 de Brutus sur un morceau de papier collé dans l'angle supérieur droit; f. 148^v: la marge inf. contient un bandeau à l'encre rouge et quelques lettres; f. 158^v: dans la marge inférieure droite une lacune marquée par ζ; f. 183 est vide, sauf comptes arithmétiques au recto.

Filigrane: les pages de garde contiennent des filigranes. Au f. 2 une montagne à trois sommets surmontée par une croix (cf. Briquet 1977, croix 11902, Pistoia 1421, mm. 30 × 44). Sur f. 183 une fleur de lys dans une ellipse, surmontée d'une couronne, qui est elle-même surmontée d'un F, au-dessous de l'ellipse les lettres CFS, XVIII^e s. Le papier avec lequel diverses réparations ont été faites, montre des parties d'un filigrane avec un oiseau placé dans un cercle (cf. Briquet 1977, oiseaux, XVI^e s., 12232, mm. 27,5 × 41^r. Rome 1589, etc.).

Ornementation: la décoration se trouve surtout sur les feuillets copiés par la main a; il s'agit d'initiales agrandies et de (éléments de) bandeaux (= sss = sss) tracés par la même main.

Reliure: plats de basane fauve du XVIII^e siècle avec une simple bordure filet doré; dos à nerfs, orné d'éléments dorés et fleurons en alternance; de haut en bas: les armes du Pape Pie VI (1755–1799), l'ancienne cote «997» en chiffres dorés du dernier quart du XVIII^e siècle, une étiquette hexagonale de papier avec la nouvelle cote «Suppl. gr. 352», les armes du cardinal bibliothécaire Francesco Saverio Zelada (1779–1801), cf. Marucchi 1964, 58, ad no. 60b; doublure de papier marbré avec une deuxième étiquette avec la cote «Suppl. gr. 352» au milieu de l'intérieur du premier plat. Aux f. 1 et f. 182^v le sceau à l'encre rouge de la première République Française. La rognure des feuillets appliquée pendant qu'on faisait la reliure a parfois coupé les lemmata dans les marges, ce qui les a rendus partiellement illisibles.

Histoire: le manuscrit figure pour la première fois dans l'inventaire de la bibliothèque du Vatican de 1475, sous le titre «Heliani de proprietatibus animalium», dans la section de philosophie, «ex papiro in rubeo» (cf. Devreesse 1965). L'œuvre d'Himère (œuvre 1 ci-dessus) n'y est pas mentionnée. Six ans plus tard, on remarque «ex papyro in pavonacio» (couleur queue de paons?), soit à la suite d'une reliure, soit simplement à cause d'une perception différente de la même couleur. En 1484, le manuscrit se trouve dans la section «Ius civile et canonicum». La notice de l'inventaire de Fabio Vigili de 1510 est plus élaborée et commence par «Amerii (ut videtur) sophistae sermones», ensuite les numéros 1, 2, 4, 5–8, 10, 13 (les *Hymnes* de Jean Géomètre). L'inventaire des années 1518–1519, fondé sur celui de 1484 est par conséquent plus succinct, mais l'inventaire grec de Jean Sévère de Lacédémone ajoute «κατὰ τὴν ἀρχὴν διεφθαρμένον», indiquant la mutilation des feuillets (cf. Matière, ci-dessus). Dans l'inventaire de 1533 figure le même indice que celui sur le f. 2 (cf. Annotations, ci-dessus) «Elianus D(e) varia historia & D(e) proprietatib(us) animaliu(m)». Un second inventaire grec de 1539 énumère les numéros 2, 4, 5, 6, 8, 10, 12 (sans indiquer qu'il ne s'agit que du titre!) et 13, en décrivant un choix arbitraire des divers titres des poèmes. Le dernier inventaire de 1548 n'apporte rien de nouveau.

Entre 1475–1548, le manuscrit a été prêté plusieurs fois; en 1491 à Hermolaus Barbarus patriarcha Aquilegiensis («ex papiro in pavonacio

cum ca(t)hena») et encore au «reverendus dominus rector studii» (Camillo Perusci) pour son édition d'Elie, dédiée au pape Paul III en 1545 (Cf. Bertòla 1942).

Par suite du traité de Tolentino (19 février 1797) le pape Pie VI est obligé de faire une sélection de cinq cents manuscrits, parmi lesquels le *Vat. gr. 997* et de les livrer aux commissaires français. Girolamo Amati s'occupa du transport des manuscrits en 1798–1799 et refit le catalogue des mss. *Vat. gr. 993–2160*. La majorité de ces manuscrits fut restituée après la chute de Napoléon quelques années plus tard (octobre 1815), mais le *Vat. gr. 997* resta à Paris. Selon une notice de 1819 du bibliothécaire du Vatican, celui-ci n'a pas voulu rendre un manuscrit de Platon à la Bibliothèque Nationale de Paris, sauf en échange de trois manuscrits italiens, le *Vat. gr. 997* et deux manuscrits de la Bibliotheca Alessandrina, la bibliothèque de Christine de Suède (qui se considérait comme un Alexandre le Grand féminin et qui en 1689 avait légué ses livres à la bibliothèque du Vatican), qui se trouvaient encore à Paris (cf. Mercati 1952, 58, n. 2).

La nouvelle cote *Paris. suppl. gr. 352* doit avoir été donnée au manuscrit après 1806–1807, quand Hase dressa le catalogue des manuscrits du Vatican obtenus par le Traité de Tolentino (cf. ff. 172–179^v bis du *Paris. suppl. 810*, inachevé et la note placée en tête de *Paris. suppl. gr. 809*), mais avant 1841, car Cramer ne mentionne pas la cote *Vat. gr. 997* dans la préface de son édition de cette date.

Dans le *Tableau I* sont indiqués la composition des cahiers, les feuillets, les séries de signatures, la distribution des mains, les auteurs. Il semble que le manuscrit se compose de cinq parties principales, la première contenant l'œuvre d'Himère (I–III, ff. 5–22), la deuxième les œuvres d'Elie et d'Héraclide Lembus (IV–XVII, ff. 23–134), la troisième les œuvres de Théodose le Diacre et Flavius Philostrate (XVIII, ff. 135–141), la quatrième celle de Theophylacte Symocatta jusqu'à *l'Eloge de l'agriculture* (XIX, ff. 142–150) et la cinquième les œuvres de Jean Géomètre et les *Carmina Varia* (XXI–XXIV, ff. 151–182)—le tout ayant été rassemblé à la même époque, mais sans fil conducteur qui garde l'unité de l'ensemble. La distribution des mains indique que I–III et IV–XVII proviennent du même atelier de copistes. Il en est de même pour XVIII–XX et XXI–XXIV.

Tableau I. *Paris. Suppl. gr. 352*

<i>cahiers</i>	<i>feuillet</i>	<i>sign.</i>	<i>copistes</i>	<i>auteurs</i>
⟨lacune⟩		⟨α'⟩		⟨Himerius⟩
I	ff. 5–12	β'	main a	Himerius
II	ff. 13–20	γ'	main a	Himerius
III	ff. 21–22	δ'	main a	Himerius (2 ff., sans lacune)
IV	ff. 23–30	α'	main a main b	Aelianus Aelianus
V	ff. 31–38	β'	main a	Aelianus
VI	ff. 39–46	γ'	main a	Aelianus (ordre ff. perturbé)
VII	ff. 47–54	δ'	main a	Aelianus
XVI	ff. 119–126	ιγ'	main a	Aelianus
XVII	ff. 127–134	ιδ'	main a main a	Aelianus Heraclides Lembus
XVIII	ff. 135–141	–	main c main d main e main f	Theodosius Diaconus Theodosius Diaconus Theodosius Diaconus Flavius Philostratus (7 ff., sans lacune)
XIX	ff. 142–148	α'	main d main g	Theophylactus Symocatta Theophylactus Symocatta Pseudo-Hippocrate Marcus Iunius Brutus Anonymus Alciphron
XX	ff. 149–150	β'	main g main h	Alciphron Flavius Philostratus Anonymus (2 ff., lacune de 6 ff.)
⟨lacune d'un cahier ou de plusieurs cahiers⟩				
XXI	ff. 151–158	–	main h	Ioannes Geometra
⟨lacune d'un cahier ou plusieurs cahiers, marqué par ζ⟩				
XXII	ff. 159–166	–	main h	Ioannes Geometra
⟨lacune d'un cahier ou plusieurs cahiers⟩				
XXIII	ff. 167–174	–	main h	Ioannes Geometra
XXIV	ff. 175–182	–	main h	Ioannes Geometra Sylloge Parisina

Vat. gr. 743 (olim Vat. gr. 1009)²

Saec. XIV,³ chartac., mm. 200 × 135, ff. 108 (+ 6a et 95a), ff. I et II, linn. 20.

Codex miscellaneus : philosophica et poetica.

- 1) (ff. 1–6) Demophilus, ἐκ τῶν Πυθαγορείων ὁμοία ἢ βίου θεραπεία, (ff. 1–3^v) Comparaisons pythagoriciennes ; (ff. 3^v–6) Sentences, sans aucun signe de séparation, selon l'ordre alphabétique. Ed. F.W.A. Mullach, *Fragmenta philosophorum graecorum*, 1 : *Poeseos philosophicae caeterorumque ante Socratem philosophorum quae supersunt* (Paris 1860), 485–487 (ff. 1–3^v) et 497–499 (ff. 3^v–6).
- 2) (ff. 6–45^v) ⟨Auctores varii⟩, ⟨Gnomologia Vaticana / Apophthegmata Vaticana⟩, les auteurs sont présentés selon l'ordre alphabétique, leurs sentences étant séparées les unes des autres soit par le nom d'auteur repris à plusieurs fois, soit par l'incipit «ὁ αὐτός...». Ed. L. Sternbach, *Gnomologium Vaticanum, e Codice Vaticano graeco 743* (Wien 1887–1889, réimpr. Berlin 1963).
- 3) (ff. 45^v–46^v) ⟨Anonymus⟩, ἀποφθέγματα γυναικῶν ἥτοι φρονήματα, inc. Ἀττικὴ γυνὴ ἰδοῦσα γράμμα ἐπὶ θυρῶν μέλλοντος γαμεῖν. Ἡρακλῆς ἐνθάδε ἐποιεῖ· μηδὲν εἰσὶτω κακόν, εἶπεν. νῦν οὖν ἡ γυνὴ οὐ μὴ εἰσελεύσεται, des. Γυνὴ ἐταῖρα νεανίσκου τινὸς ἄγρὸν πεπρακότος καὶ δι' ἄρρωστίαν χλωροῦ ὄντος, ἔφη· νεανίσκε, τί ὥχρὸς εἶ; μὴ τι γῆν ἐσθίεις. Ed. Sternbach, titre cité sous no. 2 ci-dessus.
- 4) (ff. 46^v–52^v) ⟨Pythagoras⟩, γνῶμαι, inc. οὔτε ἐξ ἱεροῦ τὴν εὐσέβειαν, οὔτε ἐκ φιλοσοφίας ἀρτέον τὴν ἀλήθειαν, des. τοῖς ἄφροσιν ὥσπερ τοῖς παιδίοις, μικρὰ πρόφασις εἰς τὸ κλαίειν ἱκανή. Ed. A. Elter, «*Gnomica homoeomata*», in *Programm zur Feier des Geburtstages seiner Majestät des Kaisers und Königs am 27. Januar 1904* (Bonn 1905), coll. 1–36.
- 5) (ff. 52^v–56^v) Φιλοσόφων, ⟨sapientum graecorum sententiae⟩, inc. Κλεόβουλος Λίνδιος εἶπεν· Θεὸν σέβεσθαι, γονέας αἰδεῖσθαι... (f. 53 : Σόλων Ἀθηναῖος ... Χίλων Δαμαγίτης ὁ Λακεδαιμόνιος ...), des. χρόνου φείδου, δαπανώμενος γὰρ ἐφ' ᾧ μὴ δεῖ, ὀλίγος ἐστὶν ἐφ' ᾧ δεῖ. Ed. Mullach, 212–218, titre cité sous no. 1 ci-dessus.

² Cf. aussi Devrésse 1950. Le *Tableau II* contient les cahiers, les feuillets, les signatures, les copistes et les auteurs pour faciliter la lecture de ce chapitre.

³ Quant à la datation du *Vat. gr. 743*, cf. Histoire ci-dessous.

- 6) (ff. 57–90^v) (Anonymus), ἐκ τῶν προφητικῶν Σιβύλλης, (ff. 57–61^v); λόγος θ' = VI, VII.1, VIII, λόγος ι' = IV, (ff. 66–90^v) λόγοι ια' - ιδ', (f. 90^v) λόγος ιε' = VIII 1–8, des. mut. εἴτα Μακεδονίης τύφον μέγαν αὐχνησάσης, πόμπο ... Ed. H. Erbse, *Theosophorum graecorum fragmenta* (Stuttgart 1995).
- 7) (ff. 91–97) (Anonymus), (Paradeisos), nos. 1–18, 33–43, 59–95; inc. ὅτι ἀθάνατος τοῖς ἀναγινώσκουσιν ἡ ὠφέλεια. Ἀνθεμόεις παρὰ-δειςος ὁ τῶν ἁγίων χορὸς ἐστι, des. τῇ μετριοφροσύνῃ συνιοῦσα γὰρ ἡ μετάνοια, ἄγγελον ἐκ μερόπων τόν κε λάβῃ τελέει. Ed. Isebaert 2004.
- 8) (ff. 98–102) (Ioannes Geometra), (poemata), εἰς ἑαυτόν. Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας ὅλος τ' ἔδυσ; ἄγριον οἶδμα, des. οἶδα, λόγῳ δεῖξας καὶ πάρος ἐγρομένους; les dix-neuf poèmes de ce manuscrit correspondent aux nos. 53–65, 67, 68, 73, 75, 76 et 81 de la présente édition. Jusqu'à présent, le *Vat. gr. 743* n'a été utilisé pour aucune édition des poèmes de Jean Géomètre. Cf. Lauxtermann 2003a, 293–94.
- 9) (ff. 102–106^v) (Anonymus), (poemata), (ff. 102–103^v) εἰς ἀστρονόμον. Ἀστρολόγων ὃχ' ἄριστος ἐὼν καλέεσθ' ἐπὶ δαῖτα, des. λάθρη κατ' ἀστρολόγων μίσγειν Ἀφροδίτῃ, (ff. 103–104^v) ἱαμβος, inc. γραφαῖς πένης τις εἰσιτάτο πινάκων, des. ὡς μανθάνω δὲ καὶ σκιῶν ἔχει δίκας, (f. 105) εἰς πίθηκον λαβόντα μεγάλην γυναῖκα, inc. ὁ νυμφίος πίθηκος ἡ νύμφη φύη, des. ἐπεὶ φθάνων πέφυκε καὶ πυγὴν μόλις; (f. 105^{rv}) εἰς τὸν ἅγιον Ἰάκωβον, inc. δεῦρ' ἴδε καὶ ἐνὶ χρώμασιν ἔμπνοον ἄλλον ἁγῶνα, des. αἶμόν ἀποτιμήξας, γλυκὺν ἐξαπέδωκε πότμον, (f. 106) εἰς τὴν ἁγίαν μάρτυρα Βαρβάραν, inc. ἃ μερόπων δειλὸν γένος ἄγριον ἡδ' ἀθέμιστον, des. καὶ ξίφος αἰδέσεται περικαλλέα λεῦσσον δειρήν; εἰς τὰ λαμῖα τοῦ Χριστοῦ καὶ τοῦ ἀρχιστρατήγου, inc. ὦ σοφίης Χριστοῦ θεοειδέος ἥμισυ μορφῆς, ὅτι τὸ μὲν ληπτόν, ἄλλο δ' ἄληπτον ἔχει, (f. 106^{rv}) εἰς τὸν χορὸν τῶν ψαλτῶν καὶ εἰς τὸν χειρονόμον, inc. ὄργανον αὐτοτέλεστον εὐθροον, ἃ μέγα θαῦμα, des. οὐ χόρον οὐ χεῖρας, τήνδε μόνην δ' αἶω ... Poèmes inédits, probablement du XII^e siècle. Cf. Lauxtermann 2003a, 294.

Feuillets de garde: le premier et le dernier feuillets sont ajoutés avec la dernière reliure. Le f. I contient un index du XVIII^e siècle précédé de sa cote actuelle. Dans cet index figurent les œuvres 1, 5, 6, 8 citées ci-dessus (*Iambicae varii argumenti in S. Demetrium* = poèmes nos. 57, 62 ou bien 63 de la présente édition, in *Nicephorum imperatorem* = poèmes nos. 61 de la présente édition, in *S. Theodorum Tyronem* = poèmes nos. 67

ou no. 68 de la présente édition) et le dernier poème d'œuvre 9 citée ci-dessus (εἰς τὸν χορὸν τῶν ψαλτῶν). F. II: une notice de parchemin postérieure à 1550 (*Demophili pitagorici Sententiae* + 1009 +).

Matière: pap. or., sauf ff. 91–108 par. occid. (cf. Canart dans le paragraphe Histoire ci-dessous), plusieurs réparations de différentes époques avec des languettes de papier (blanches, transparentes et jaunâtres). Au f. I des vergeures fines et obliques, les pontuseaux étant visibles.

Reliure: plats de parchemin blanc, sur le dos de haut en bas: les armes dorées du pape Pie IX (1846–1878), la nouvelle cote en chiffres dorés sur un fond rouge orné d'une bordure dorée et ondulante, les lettres «GR» et les armes dorées de Jean-Baptiste Pitra, le fameux et savant cardinal bibliothécaire, qui fit de nombreuses éditions des Pères de l'Eglise et d'études d'hagiographiques grecques; il s'occupa également des catalogues (1869–1884). Une étiquette grise avec la cote *Vat. gr. 743* en papier gris est collée sur le dos, ainsi qu'à l'intérieur du premier plat, sur la doublure de papier à l'angle supérieur gauche. Aux ff. 1, 57, 98 et 106^v le sceau de la Bibliotheca Apostolica Vaticana à l'encre noire. Aux ff. 1 et 106^v on trouve le sceau de la Bibliothèque Nationale de Paris à l'encre rouge.

Composition: ff. I et II première et dernière pages de garde (cf. Feuillet de garde ci-dessus). La composition des cahiers est aussi présentée dans *Tableau II* ci-dessous (où les cahiers sont indiqués par chiffres romaines et les feuillets par f. ou ff.). Une série de huit cahiers, jusqu'aux *Sapientium graecorum sententiae*: (I) ff. 1–7 (6a incl.), (II) ff. 8–15, (III) ff. 16–23, (IV) ff. 24–31, (V) ff. 32–39, (VI) ff. 40–47 et (VII) ff. 48–55; (VIII) f. 56 un seul folio, f. 56^v contenant quatre lignes, le reste, après la fin des *Sapientium graecorum sententiae*, est vide d'écriture; une série de trois cahiers entiers et deux cahiers lacunaires, contenant les *Prophéties sibyllines*: (IX) ff. 57–64, (X) ff. 65–72 et (XI) ff. 73–80 en entier, (XII) ff. 81–86 ayant six feuillets (suite à une lacune?), (XIII) ff. 87–90 ayant quatre feuillets (une lacune après le f. 90^v). Un cahier contenant les épigrammes nos. 1–18, 33–43, 59–95 du *Paradeisos* (XIV) ff. 91–97 (f. 95 2 ×). Après le f. 97 une lacune d'un cahier (XV), suivie par quatre feuillets (XVI) (ff. 98–101) et sept feuillets (XVII) (ff. 102–108, les ff. 106^v l. 2–108 étant vides d'écriture) contenant les poèmes de Jean Géomètre et d'autres poèmes.

Signature: une série de signatures à l'encre bistre jaune en chiffres romains pour l'ensemble des cahiers. En plus, les trois premiers cahiers portent plusieurs traces d'une signature supplémentaire, probablement par suite du rognage qui avait détruit la signature antérieure (cf. *Tableau II*). Le premier cahier est signé a2-a4 aux ff. 1-4 dans la marge inférieure droite, la signature I et <a1> au f. 1 étant cachée par une languette de papier; le deuxième est signé II au f. 8 et b-b4 aux ff. 8-11 en bas de page; le troisième cahier est signé III et c au f. 16, mais aux ff. 17-19, dans l'angle droit inférieur, figurent ii, iii, iiii d'une encre plus claire; les cahiers quatre à sept sont également signés en chiffres romains IIII-VII; le f. 56 est signé VIII. Le neuvième jusqu'au quatorzième cahiers sont signés IX-XIII. Le quinzième cahier manque, le seizième et le dix-septième sont signés XVI-XVII. Tous les premiers feuillets des cahiers contiennent une croix à l'encre noire en haut de la page (parfois marquée par deux points) sauf les cahiers I (où la croix est cachée par une languette?) et IX. Des traces de chiffres arabes à l'encre noire se trouvent dans plusieurs angles supérieurs droits, lisibles au f. 40 le chiffre 5 (sixième cahier!) dans l'angle supérieur droit à l'encre noir, au f. 65 (dixième cahier) le chiffre 10, de même au f. 87 (treizième cahier) le chiffre 6 (?).

Écriture: contrairement à l'opinion de Devréesse (1950, 258), qui suppose un nombre de deux copistes, il me semble que le manuscrit contienne trois (ou même quatre) mains différentes (cf. aussi *Tableau II* sous *copistes*). Aux ff. 1-56 main a et aux ff. 57-90 main a et b en alternance [à savoir: f. 57 main a (l'ornementation et titre à l'encre rouge) et main b, ff. 57^v-61 main a, ff. 61-62 main b, ff. 62^v-63 main a, f. 63^{rv} main b, f. 64^r main a, f. 64^{rv} main b, ff. 65-71^v main a, ff. 71^v-72 main b, ff. 72^v-73 main a, f. 73^{rv} main b, ff. 74-90^v main a] aux ff. 91-97 main c; aux ff. 98-106 main d (dernière ligne du poème)]; les ff. 107 et 108 sont vides d'écriture.

Annotations: numérotation récente des pages à l'encre bistre jaune d'une écriture souple en haut de page. Un espace blanc d'une ligne au f. 10^v parmi les *Sentences* des philosophes, des corrections à l'encre bistre jaune au f. 4, des annotations au texte des *Prophéties Sibyllines* d'Angelo Mai aux f. 57 et f. 66; au f. 90^v une remarque en bas de page (concernant une lacune dans le texte des *Prophéties*?) au f. 90^v.

Filigrane : le filigrane au feuillet de garde II a été coupé en deux à cause de la reliure, la partie supérieure restée dans le manuscrit se compose de deux lances croisées de 1464 (cf. Briquet 1977, *Flèches* no. 6272, Trévise, A. com. *Podestà*, no. 316, cf. Histoire ci-dessous).

Ornementation : titre et bandeau à l'encre rouge aux f. 1 et f. 57; petit bandeau à l'encre rouge et noire au f. 47; capitales et signes de séparation à l'encre rouge flamboyant du f. 1 jusqu'au f. 97; aucune ornementation ni rubrication après le f. 98.

Histoire : quant à la datation du *Vat. gr. 743*, Devréesse (1950, III 257–258) propose le seizième siècle, tandis que Canart (1977, 317 no. 32) propose le quatorzième siècle. Il fait remarquer à propos du manuscrit : «Pap. or. (sauf ff. 91–108 occid.), encre très noire ... miscellanées philosophiques et poétiques, tout à fait dans le goût chypriote, semble-t-il ... Le gros du manuscrit est en bouclée très caractéristique (v. fig. 5); elle alterne avec une écriture plus <quotidienne> ... qui rappelle celle de certaines notes marginales chypriotes; la main de la fin (ff. 91–106^v) a aussi certains traits de la bouclée ... Le ms. est daté à tort du XVI^e siècle par le catalogue de R. Devréesse (serait-ce une erreur typographique?).» L'auteur de cet article, qui m'avait prêté sa copie personnelle, avait ajouté en crayon : «Non ! Parce qu'il s'oppose à Geffcken qui le date du XIV^e !» Dans un essai de classification des courants d'écriture du XIV^e siècle, Canart (1988–1989, 43) distingue «des écritures d'aspect plus relâché et haché, influencées certainement par l'écriture quotidienne et qui, je crois, se rapprochent parfois fortement de celle-ci. Un bon exemple est ... <une des mains> du *Vat. gr. 743*, qui alterne avec une écriture bouclée. Mais le rapport reste à approfondir, sur la base d'une étude plus poussée de l'écriture quotidienne elle-même»; p. 43 n. 67 : «L'écriture des ff. 98–106^v oscille entre la quotidienne et la bouclée caractéristique».

Il n'y a aucune indication du commentateur, ni du copiste, ni du possesseur ou des possesseurs jusqu'en 1518. Cette année précisément, le manuscrit figure pour la première fois dans l'inventaire de la bibliothèque du Vatican (Devreesse 1965, pp. 212, 301, 351), les parties principales étant marquées «Demophili ex Pithagorii monumentis vitae moralis oratio, Ex propheticis Sibyllae libris sermones a nono ad quartumdecimum inclusive, s(ente)ntiae morales in versibus, versus quidam sacri». Dans les années suivantes, il est nommé encore deux fois, dans l'inventaire de 1533, qui ajoute «ex papiro in pavonacio» (ainsi que

l'incompréhensible «ἀρετῆς iii») et dans le nouvel inventaire grec de 1539. Nous ne savons pas qui a emprunté le manuscrit. Dans le registre des prêts (Bertola 1942) le manuscrit ne reparait pas. Comme le *Paris. suppl. gr. 352*, le *Vat. gr. 743* a été transporté à Paris après le traité de Tolentino le 19 février 1797 (cf. ci-dessus, *Paris. suppl. gr. 352*, histoire), mais a été reporté à la Vaticane en octobre 1815, où il demeure encore actuellement.

Comme dans le Tableau I, dans le Tableau II (p. 114) sont indiqués la composition des cahiers, les feuillets, les séries de signatures, la distribution des mains et les auteurs. Il semble que ce manuscrit-ci se compose de trois parties principales, la première contenant les œuvres philosophiques de Démophile et les *Gnomologia* d'autres philosophes grecs (I–VIII, ff. 1–56), la deuxième les *Prophéties sibyllines* (IX–XIII, ff. 57–90), toujours du même atelier de copistes et la troisième (après une lacune), le *Paradeisos*, les poèmes de Jean Géomètre et d'autres poèmes (XIV–XVII, ff. 91–108, dont ff. 106^v–108 sont vides d'écriture), provenant d'un autre atelier de copistes.

Tableau II. *Vat. gr.* 743

<i>cahiers</i>	<i>feuillets</i>	<i>signature</i>	<i>copistes</i>	<i>auteurs</i>
I	ff. 1-7	I, a2-a4	main a	Demophilus Gnomologia Vaticana
II	ff. 8-15	II, b-b4	main a	Gnomologia Vaticana
III	ff. 16-23	III, ii-iiii, c	main a	Gnomologia Vaticana
IV	ff. 24-31	IIII	main a	Gnomologia Vaticana
V	ff. 32-39	V	main a	Gnomologia Vaticana
VI	ff. 40-47	VI	main a	Gnomologia Vaticana Apophthegmata Pythagoras
VII	ff. 48-55	VII	main a	Pythagoras Philosophi
VIII	ff. 56	VIII	main a	Philosophi (1 feuillet)
IX	ff. 57-64	VIII	main a, b	Sibylle
X	ff. 65-72	X	main a, b	Sibylle
XI	ff. 73-80	XI	main a, b	Sibylle
XII	ff. 81-86	XII	main a	Sibylle (6 ff.)
XIII	ff. 87-90	XIII	main a	Sibylle (4 ff.)
⟨lacune⟩				
XIV	ff. 91-97	XIII	main c	Paradeisos
⟨lacune⟩		XV		
XVI	98-101	XVI	main d	Ioannes Geometra
XVII	102-108	XVII	main d	Ioannes Geometra Anonymus 2 ff. vides d'écriture (7 ff.)

CHAPITRE VII

PRINCIPES DE L'ÉDITION

Ce livre contient une édition critique des poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques. La tradition manuscrite sur laquelle l'édition est basée est composée de deux manuscrits principaux, comme je l'ai déjà montré dans le chapitre précédent. Trois ou quatre cents ans gisent entre la composition des poèmes par Jean Géomètre et la manufacture de ces deux manuscrits, le *Paris. suppl. gr. 352* (XIII^e s., sigle S, 300 poèmes) et le *Vat. gr. 743* (XIV^e s., sigle V, 19 poèmes). S et V ont des particularités en commun : ils présentent les poèmes dans le même ordre et ils contiennent des vers qui dépassent la quantité de pieds requise ou qui sont défectueux (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j) : s'agit-il dans ces cas de vers inachevés de la main du poète qui étaient déjà présents dans le manuscrit original ? Ou bien d'erreurs du copiste du manuscrit qui serait à la base de S et V ? En même temps, le manuscrit V présente des leçons différentes (et parfois meilleures) et contient un vers qui est absent du manuscrit S (poème no. 75, 1). En résumé, les éléments qu'on peut tirer de la comparaison des deux manuscrits ne permettent pas d'établir la relation exacte entre S et V. Tout ce qu'on peut dire à la base de ces observations, c'est qu'ils remontent probablement en dernier lieu à un seul et même archétype.

Le manuscrit S a plusieurs apographe¹, dont le manuscrit *Paris. gr. 1630* (1320–1337, ff. 56–65 et 127–134, sigle s) est le plus important pour l'édition de ce texte, parce qu'il contient un grand nombre des poèmes et qu'il offre parfois des corrections utiles (pour une description de cet

¹ Les apographe du manuscrit S sont : 1a) *Paris. gr. 1630*, 1320–1337 (jadis 2216 et 3502, ff. 56–65 et 127–134) ; 1a') *Berol. gr. 162*, s. XVI (jadis *Phill. 1566*) ; 1b) *Barb. gr. 74*, s. XVII (de la main d'Allatius) ; 1b') *Allacci CXXXV*, s. XVII ; 1c) *Barb. gr. 279*, s. XVII (de la main d'Allatius) ; 1d) *Allatius 1641* ; 1d') *Athous Batop. 1038*, 1768. Sur l'identification des apographe, cf. Lauxtermann 2003a, Appendix I. D'autres manuscrits contiennent des poèmes de Jean Géomètre transmis dans S qui ne relèvent pas de cette édition, parce qu'ils sont écrits en dodécasyllabes. Il s'agit du *Vat. gr. 1126*, s. XV (contient no. 201, et deux autres poèmes sur sainte Marie l'Egyptienne) et de son apographe *Barb. gr.*

apographe cf. Lauxtermann 2003a, 290–293). Dans le manuscrit *Barb. gr. 74* (XVII^e s., sigle b), Léon Allatius a copié plusieurs poèmes tirés à la fois des manuscrits S (aux ff. 46–77) et V (au f. 35) (pour une description de ce manuscrit, cf. Capocci 1958, 80–94). Le manuscrit *Allacci CXXXV* (XVII^e s., sigle All. ff. 128–139), un apographe du *Barb. gr. 74* qui n’a pas été écrite par Allatius, ne figure que très rarement dans l’apparat critique (pour ce manuscrit, cf. Martini 1902, 225 no. 211).

L’édition présente un apparat positif, qui reprend chaque unité critique sous la forme où elle apparaît dans le texte, suivie de l’indication sur ses témoins (les manuscrits ou le nom de l’auteur s’il s’agit d’une conjecture). Chaque apparat critique est précédé d’une indication sur les manuscrits et des éditions qui contiennent le poème en question. Pour ne pas alourdir l’apparat critique, les nombreuses fautes évidentes de l’édition de Cramer n’y sont pas mentionnées. En général, les conjectures suivent les règles de la métrique ou de la langue telles qu’elles sont expliquées dans les paragraphes qui leur sont consacrés, tandis que les particularités sont commentées dans les notes en bas des poèmes. Chaque poème est d’abord suivi d’une traduction (qui n’a aucune prétention littéraire), ensuite d’un commentaire d’un caractère général, par ex. sur la structure des poèmes, et de notes littéraires, philologiques et historiques.

Numérotation, accentuation, ponctuation

Dans le manuscrit S, les vers sont disposés sur deux colonnes, qui ne doivent pas être lus de haut en bas, mais de gauche à droite. J’ai respecté les marques de séparation dans la marge (le symbole ‘»’ indiquant

74 s. XVII (de la main d’Allatius); *Paris. suppl. gr. 690*, s. XII (contient notre no. 8, et douze autres poèmes, cf. Lauxtermann 2003a, 297–301 et 329–333); *Athous Laura B 43*, s. XII–XIII (contient notre no. 97 et un autre poème, cf. Lauxtermann 2003a, 300–301); *Laur. XXXII. 40*, s. XIV (contient notre no. 156, cf. Bandini 1764–1770, II 202); *Paris. gr. 2991a*, 1419 (contient notre no. 199 et deux autres poèmes, cf. Lauxtermann 2003a, 301). Le poème sur sainte Marie l’Égyptienne, dont un seul vers se trouve dans le manuscrit S (no. 199), figure dans plusieurs manuscrits, cf. éd. Westerink 1992, XXXVI et Lauxtermann 2003a, 297, 315–316). Hors du corpus transmis dans le manuscrit S nous trouvons *Hauniensis 1899*, s. XII–XIII (≈ no. 268) (cf. Lauxtermann 2003a, 303); *Athous Dion. 60 (3594)*, s. XIII (cf. Lauxtermann 2003a, 303); *Esc. R. III 17*, s. XIV (cf. Lauxtermann 2003a, 304); *Vat. Palat. gr. 367*, s. XIV (cf. Lauxtermann 2003a, 302–303 et 317–324); *Athous Dion. 265*, s. XVII (cf. Lauxtermann 2003a, 315–316).

le début d'un poème et le symbole «» sa fin), si bien que beaucoup de poèmes qui étaient fusionnés dans l'édition de Cramer, ont été séparés. Les poèmes de S ne sont pas groupés selon un principe organisateur, telle que la thématique ou la métrique. Les dodécasyllabes, les distiques élégiaques et les hexamètres se succèdent tour à tour. Néanmoins, j'ai numéroté la totalité des poèmes selon l'ordre de S, du numéro 1 au numéro 300 (pour la liste complète, cf. *Appendice*) et j'ai gardé la même numérotation pour les 62 poèmes présentés dans cette édition. Ainsi, le premier poème n'y porte pas le numéro 1, mais le numéro 14, parce que dans le manuscrit S, ce poème est précédé de treize poèmes en dodécasyllabes. Quand je me réfère aux poèmes en dodécasyllabes, qui ne figurent pas dans cette édition, j'ai ajouté les pages et les vers de Cramer (1841), de la façon suivante : le poème no. 151 (= Cr. 306, 20 – 307, 30).

J'ai préféré conserver la même accentuation que celle proposée par les manuscrits, même si elle n'est pas toujours cohérente, comme dans le poème no. 96, 8, où nous trouvons l'accent circonflexe sur *λῑνα* (au lieu de l'habituel *λίνα*, avec *ι* bref), pour visualiser que, quant à la métrique, le *ι* est long (cf. ch. IV. § 2c. *Voyelles dichroniques* (*α, ι et υ*)). En ce qui concerne les paroxytons trochaïques dont la première syllabe est longue par position, le copiste suit souvent les règles enseignées par l'un des courants des grammairiens anciens : lorsque ces mots se trouvent devant un enclitique, on accentuait par ex. *ἄλλα τε* au lieu d'*ἄλλα τε*. Dans certains manuscrits de l'*Iliade*, on trouve ce type d'accentuation : *φύλλα τε καὶ φλοιόν* (1, 237) et *Λάμπέ τε δῖε* (8, 185).² Des exemples se trouvent aussi chez Jean Géomètre dans les poèmes nos. 58, 1 : *ἄλλα τε φῦλα* ; 65, 8 : *ἄλλα τε νυκτός* (leçon du manuscrit S) ; 300, 8 : *ἄλλα τε νηκτά*. Mais il en est autrement dans le poème no. 289, 9 : *ἄλλα τε φῶτα*.

L'accentuation régulière est employée dans les poèmes no. 300, 78 : *σεῖό τε* et no. 289, 18 : *εὔτέ με* ; mais dans le poème no. 75, 7, on trouve l'accentuation *εὔτε περ*. Apparemment, le copiste n'y a pas considéré *εῦ* comme une syllabe longue, car il le lisait selon la prononciation byzantine.

Durant toute la période de la minuscule byzantine, l'accentuation de *τε* se produit souvent après un mot paroxyton et dépend du rythme de la phrase (cf. Noret 1998, 517 ; Reinsch & Kambylis 2001, 49*).

² Cf. Vendryès 1945, 85–86.

Néanmoins, dans les hexamètres et distiques de Jean Géomètre ce type d'accentuation n'est attestée que trois fois, dans le poème no. 65, 8, où le manuscrit V lit ἄλλα τὲ (tandis que dans le manuscrit S nous trouvons l'accentuation ἄλλά τε, cf. ci-dessus) et dans le poème no. 290, vv. 116 et 120 : πάντα τὲ.

Quant à la ponctuation dans les manuscrits, elle mériterait une étude plus approfondie. Pour le moment, je me limite à la présentation de deux exemples. Tout d'abord, le poème no. 300 (121 vers) est parsemé d'une vaste quantité de points et de virgules qui sont apparemment superflus. Il me semble que beaucoup d'entre eux peuvent s'expliquer, si l'on accepte l'hypothèse que le scribe a souvent voulu marquer la césure et le dernier mot de vers. Ensuite, le scribe y met des virgules après οἱ μὲν et οἱ δέ, selon une pratique byzantine connue qui sert à faciliter la lecture (Noret 1995, 79–80). Néanmoins, pour cette édition, j'ai adapté la ponctuation à la convention moderne : les points et les virgules servent à séparer les phrases ou certaines unités syntaxiques de la phrase.

Sigles et abréviations

Dans l'apparat critique les sigles suivants sont utilisés :

- S *Paris. suppl. gr. 352* (olim *Vat. gr. 997*), s. XIII
 V *Vat. gr. 743* (olim *Vat. gr. 1009*), s. XIV

Les variantes des apographe sont signalées de la manière suivante :

- s *Paris. gr. 1630* (apographe de S), s. XIV
 b *Barb. gr. 74* (apographe de S et de V), s. XVII
 All. *Allacci CXXXV* (apographe de b), s. XVII

Les noms des auteurs abrégés se réfèrent aux éditions ou études suivantes :

- Boiss. = Boissonade 1830
 Cr. = Cramer 1841
 Hilb. = Hilberg 1879
 Mi. = Migne 1863, *PG* 106
 Picc. = Piccolos 1853
 Cougny = Cougny 1890
 T–V = Tacchi-Venturi 1893
 Scheid. = Scheidweiler 1952
 Laux. = Lauxtermann 1994

Autres abréviations et symboles utilisés dans l'apparat :

□	delenda videntur
⟨⟩	addenda videntur
ac	ante correctionem
add.	addidit
coni.	coniecit
coniunx.	coniunxit/-erunt
dex.	dextera
fort.	fortasse
inc.	incipit
ind.	indicavit
iter.	iteravit
litt.	litterarum
med.	media
mg.	(in) margine
om.	omisit
pc	post correctionem
prop.	proposuit
rubr.	rubrica
secl.	seclusit
sin.	sinistra
sup.	superiore
suppl.	supplevit
transp.	transposuit

DEUXIÈME PARTIE

LES POÈMES EN HEXAMÈTRES
ET EN DISTIQUES ÉLÉGIAQUES

NUMÉRO 14

...

- τῶν μνησαὶ καὶ ἀλαλκε· πικρὰς δ' ἀπόπεμπε μερίμνας·
 πάντ' ἄμυδις ζῶσον, πάντα τέθνηκε, μάκαρ·
 ψυχὴ, σῶμα, νόος, βίος, ἥβη καὶ λόγος αἰπύς.
 αἵμασιν ὑμετέροισι πάντα πλύνοιτε ῥύπον,
 5 ἀθλοφόρων δυάς, οἷς λαλέω καὶ [ζῶω,] δέρομαι [τ'] ὄσσοις.
 αἵμασι καὶ λιταῖς πάντ' ἄν ἐφ' ὑμετέρας
 νεύσειεν Θεὸς ἄλκιμος ἡδ' ἐλεήμων κούρη,
 παρθενίης μήτηρ, δεσπότις ὑμέτερη.

S f. 159 || Cr. 280, 5–12 Cougny IV 105 || lacuna in S || 5 οἷς S: εἷς Cr. || καὶ δέρομαι ὄσσοις scripsi: καὶ ζῶω, δέρομαι τ' ὄσσοις S ζωοῖς δέρομαι ὄσσοις prop. Cougny || 7 νεύσειεν Picc.: νεύσειε S || κούρη ante παρθενίης transp. Cr. || 8 παρθενίης S: παρθενίη Cougny.

v. 1 Le premier vers a été tiré presque mot pour mot de l'œuvre de Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 1, 419: τῶν (sc. mes parents) μνησαὶ καὶ ἀλαλκε, κακὰς δ' ἀπόπεμπε μερίμνας. Cf. aussi id., *Carm.* II 1. 50, 101: τῶν μνησαὶ καὶ ἀλαλκε τεῷ θεράποντι, μέγιστε; Hom. *Il.* 15, 375: τῶν μνησαὶ καὶ ἄμυνον, Ὀλύμπιε, νηλεὲς ἦμαρ.

v. 2 πάντ' ἄμυδις: la tournure figure au début du vers chez Hom. *Il.* 12, 385 et *Od.* 12, 413. Cf. aussi Greg. Naz., *AP* VIII 40, 2, *Carm.* II 1. 10, 27 (πάνθ' ἄμυδις?) et *Carm.* II 1. 19, 41.

ζῶσον: impérat. aor. de ζῶω (forme épique et ionienne de ζῶ, impérat. aor. ζῆσον), emploi causatif («fais vivre»); cf. *Ps.* 118, 37: ἐν τῇ δόξῃ σου ζῆσόν με. Les deux parties du pentamètre expriment une antithèse entre la vie et la mort. L'hyperbole de la mort figure aussi dans d'autres poèmes, dans lesquels le poète dit qu'il est mort, cf. no. 53, 5–6: ὤλετο μὲν σοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἡλικίη, χεὶρ δὲ λέλοιπε κρᾶτος et 9–10: πάσης δὲ σκοπὸς εἰμι κακῆς γλώσσης, θάνον· οἱ δὲ | εἰς ἔτ' ἐμὴν κραδίην ἰοβολουῖσι, τάλας; no. 300, 95: ἔμπνοός εἰμι νέκυσ, δεδμημένος ἄλγεσι πολλοῖς; no. 81, 5–6: ἀλλ', ἄνα, νεκρούς, οἶδα, λόγῳ δεῖξας καὶ πάρος ἐγρομένους.

μάκαρ: l'épithète est également présente dans les poèmes no. 65, 24–25 (σοὶ μάκαρ (la Trinité), οὐτιδανὸς περ ἐὼν κἀγὼ καὶ ἄκις, στέλλομαι ἐς στρατιάς; no. 300, 106: ψυχὴν αἰνόμορον κλαίω, μάκαρ (le Christ)), no. 67, 7 (οἶσθα, μάκαρ (saint Théodore), κέκμηκα, πανίλαος ἐλθὲ καλεῦντι). Il est possible que, dans notre poème, le poète s'adresse à l'un des deux saints mentionnés aux vers qui suivent, et non pas au Christ ou à la Trinité (comme je l'ai suggéré dans le commentaire).

...

Souviens-toi d'eux et viens à mon secours : écarte les soucis amers.

Fais tout vivre à la fois ; tout est mort, Bienheureux :
âme, corps, esprit, vie, jeunesse et parole élevée.

Que vous laviez par votre sang toute souillure,
5 couple de martyrs, auxquels je parle et que je vois avec mes yeux.

Grâce à votre sang et vos prières tout peut être accordé
par Dieu protecteur et par la Fille miséricordieuse,
Mère Vierge, votre maîtresse.

v. 3 λόγος αἰπύς : l'adjectif est employé au sens métaphorique ; cf. les poèmes no. 65, 30 : φθόνον αἰπύν ; no. 211, 15 : νόος αἰπύς. L'expression λόγος αἰπύς figure aussi chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 1. 4, 87 et *Carm.* I 1. 8, 55 (à la fin du vers) ; *Carm.* I 2. 2, 589.

Pour l'énumération d'adjectifs et de substantifs en asyndète, cf. ch. III. *Langue littéraire* §4b.

v. 4 Je mets une virgule après ῥύπον (où Cramer et Cougny mettent un point final), car depuis le v. 4, le poète s'adresse aux deux martyrs, cf. v. 4 ὑμετέροις, v. 6 ὑμετέραις et v. 8 ὑμέτερη.

v. 5 ἀθλοφόρων δυάς : l'expression est peut-être inspirée d'*Anal. Hymn. Gr., Can. Nov.* 7. 15. 6, 34–35 (ἡ πανσεβάσμιος δυάς τῶν ἀθλοφόρων).

καὶ [ζῶω,] δέρομαι [τ'] ὅσοις : dans le manuscrit S, l'hexamètre est trop long. La solution la plus simple et la plus efficace me semble être de supprimer quelques mots : ζῶω (une glose ?) et τ'. Pour la *corruptio* de δέρομαι qui en résulte, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2i.

v. 8 παρθενίης μήτηρ : «Mère de virginité», «Mère Vierge» ; dans *Sir.* 15, 2, l'expression γυνὴ παρθενίας («épouse vierge») est employée comme métaphore de la sagesse. Peut-être faut-il lire παρθενική μήτηρ ? Cette tournure est présente chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 1. 18, 58 : μήτηρ παρθενική.

ὑμέτερη : peut-être faut-il lire ἡμέτερη, qui inclut le poète dans la prière.

Commentaire

Malheureusement, le premier poème de ce recueil contient des lacunes. Les quatre distiques élégiaques présentés ci-dessus figurent en haut du feuillet 159 *recto*. Ce dernier est le premier feuillet du cahier XXII (ff. 159–166) du manuscrit S. A l’origine, l’actuel cahier XXII ne venait pas directement après le cahier XXI (ff. 151–158), car il y avait un cahier entier (ou peut-être plusieurs) entre les deux. Celui-ci n’a pas résisté au temps. Cette lacune est signalée par ζ(-ήτει/-ητείται) dans la marge inférieure droite du feuillet 158 *verso*, dernier feuillet du cahier XXI. Au bas de ce feuillet figure un poème lacunaire en dodécasyllabes (no. 13 = Cr. 278, 21–280, 3).¹

A partir d’autres poèmes dont Jean Géomètre est l’auteur, je propose vaille que vaille une interprétation de ces huit vers. Le nombre d’implorations qu’ils contiennent suggère qu’il s’agit de la conclusion d’une prière. Cela ressort de la comparaison avec les poèmes nos. 65, 289 et 300 qui sont des prières caractérisées par une conclusion du même type. Aux vv. 1–3, le poète implore le Christ ou la Trinité (μάκαρ) de le sauver de sa condition misérable—selon toute probabilité, de l’animosité de ses concitoyens et de la perte de ses biens, dont il parle souvent (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). Puis il demande à un couple de martyrs représenté sur une icône devant ses yeux (οἷς λαλέω καὶ δέχομαι ὁσσοῖς) d’intercéder auprès de Dieu et de la Sainte Vierge en sa faveur, auxquels ils inspireront de la pitié (pour ce principe d’intercession, cf. commentaire au poème no. 290). Le poète ne fournit aucun détail qui puisse révéler l’identité des martyrs—peut-être s’agit-il de deux saints militaires, qui dans l’iconographie sont souvent représentés par pair, par exemple saint Théodore le Général et saint Théodore la Recrue (cf. les poèmes nos. 67 et 68).

Certains éléments stylistiques présents dans ce fragment caractérisent également d’autres poèmes de Jean Géomètre : l’étalage de sa connaissance d’Homère et de Grégoire de Nazianze (cf. notes aux vv. 1–2), le constat hyperbolique que tout est mort (cf. note au v. 2), la série de substantifs en asyndète (cf. note au v. 3) et l’emploi varié de modes verbaux pour exprimer des vœux, tels l’impératif (présent et aoriste, vv. 1–2 ἀλάλκε, ἀπόπεμπε, ζῶσον) et l’optatif (désidératif et potentiel, v. 4 πλύvoιτε et v. 7 νεύσειεν).

¹ Cf. ch. VI. *Description des manuscrits*, tableau I.

NUMÉRO 15

SUR SON PÈRE

εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα

- Ἐκ γενετῆς πολύμοχθος ἐς ἔσχατον ἦλασα γῆρας,
 ὀτρηρὸς θεράπων, κοιρανίης στέφανος.
 αἶαν ἐπῆλθον ὅλην, Ἀσιάτιδα δ' ὕστατα ἔσχον,
 πόρρω συγγενέων, τῆλε φίλης ἀλόχου.
 5 ἀλλὰ με τέκνων ζευγὸς ἐς ἱερὸν ἦγαγεν ἄστρῳ
 αὐθις καὶ χερσὶ θῆκαν ἀριστολόχοις.
 εἷξάτ' ἐμῶν τεκέων δυάδι, Κλέοβίς τε Βίτων τε,
 οἱ μικροῖς σταδίους ἦγετε γειναμένην.

S f. 159 || Cr. 280, 13–21 Picc. p. 129 Mi. 11, 1–8 Cougny III 162 Scheidw. p. 306 ||
 εἰς—πατέρα S^{ms}: εἰς ἑαυτοῦ πατέρα Cr. || 3 ὅλην Scheidw.: ὅσιν S || ὕστατα S: -τον
 prop. Picc. || 6 χερσὶ S: χερσὶν Scheidw. || 8 μικροῖς Picc.: μικροὶ S.

v. 1 Ἐκ γενετῆς πολύμοχθος: le tour ἐκ γενετῆς se trouve également au début de l'hexamètre dans le poème no. 290, 67: ἐκ γενετῆς ἐρίκλαυστος; cf. les poèmes nos. 56, 3 et 290, 145: ἦλιτον ἐκ γενετῆς.

L'expression ἐς ἔσχατον γῆρας ἐλαύνειν est souvent employée par Jean Chrysostome, par ex. *Ad Theodorum lapsum* 4, 8–9: καὶ εἰς ἔσχατον γῆρας ἐλάσῃ μετὰ τῆς ἀφάτου καὶ τηλικαύτης κακίας et *Adversus oppugnatores vitae* 47. 345, 38–39: ὅταν πρὸς ἔσχατον γῆρας ἐλάσαντες ... δυσχεραίνητε.

v. 2 ὀτρηρὸς θεράπων: cette tournure figure aussi chez Hom. *Od.* 4, 23 (ὀτρηρὸς θεράπων); *Od.* 1, 109 (ὀτρηροὶ θεράποντες); *Il.* 1, 321 (ὀτρηρῶ θεράποντε), etc.

v. 3 ὅλην: j'ai accepté la conjecture de Scheidweiler, qui propose de lire ὅλην au lieu de ὅσιν (leçon du manuscrit S). Cette conjecture est proche de Greg. Naz. *Carm.* I 2, 15, 92: γαῖαν ἐπῆλθες ὅλην.

Ἀσιάτιδα: sc. Ἀσιάτιδα αἶαν. Cf. par ex. Ps.-Dion. Areop. *Ep.* 10, 1, 26–27: εἰς τὴν Ἀσιάτιδα γῆν; Theod. Stud. *Ep.* 385, 25: ἐπὶ τὴν Ἀσιάτιδα χθόνα.

ἔσχον: «j'ai vécu», «j'ai eu comme résidence», cf. *LSJ* s.v. ἔχω A I 3.

Sur son père

Dès la naissance jusqu'au dernier jour, j'ai eu une vie pleine de
[souffrance,
serviteur prompt, couronne de l'empereur.
J'ai parcouru le monde entier et j'ai finalement vécu en Asie,
loin de ma famille, séparé de mon épouse bien-aimée.
5 Pourtant mes deux enfants m'ont ramené à la Ville Sainte,
et m'ont placé dans de nobles bras maternels.
Cléobis et Biton, reculez devant mes deux enfants,
vous qui ne transportiez votre mère que quelques stades.

v. 5 ἐξ ἱερὸν ἄστυ : la Sainte Ville de Constantinople.

v. 6 *χεροί*: sc. de sa femme. Cf. le poème no. 254 (= Cr. 329, 1-12), où le poète a restitué le corps de son père «à son épouse» (συζύγῳ) et «à sa patrie» (τῇ πατρίδι). Pour la voyelle brève devant la césure du pentamètre, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2a.

θῆκαν: aoriste épique, cf. Hom. *Il.* 24, 795.

ἀριστολόχοις: *LSJ* s.v. «well-born», *LBG* s.v. «*der trefflichen Gebälerin* [concernant ce vers de Jean Géomètre], *für die Ehe vortrefflich* νόημα ProdTheil 122».

Commentaire

Les poèmes nos. 15–17 sont tous des épitaphes littéraires sur le père du poète. Il s'agit de trois variations sur un seul thème : la mort du père en Asie (no. 15, 3 : Ἀσιάτιδα, no. 17, 2 : Ἀσίης), loin de sa patrie, loin de sa famille (no. 15, 4 : πόρρω συγγενέων, τῆλε φίλης ἀλόχου ; no. 16, 3 : πόρρω πατρίδος ἥδ' ἀλόχου καὶ τέκνων).² Chaque poème est caractérisé par une présentation différente. Dans le poème no. 15, le défunt parle à la première personne, comme s'il était encore vivant. Une telle mise en scène est un topos rhétorique, appelé ἠθοποιῖα, «éthopée» (ou bien εἰδωλοποιῖα, «eidolopée», lorsque le personnage qui parle a disparu) dans les *Progymnasmata* pour la composition en prose.³ Le père du poète décrit sa carrière en tant que fonctionnaire de la cour impériale et fait l'éloge de ses deux fils. Il est fier d'eux, puisqu'ils ont ramené son corps de l'Asie à Constantinople.⁴ Le poème se termine par une apostrophe : le père s'adresse directement à Cléobis et Biton et souligne leur infériorité par rapport à ses propres fils ; Cléobis et Biton, par manque de bêtes de somme, ne tirèrent la charrette de leur mère au temple d'Héra que pour quarante-cinq stades (puis moururent au sommet de leur gloire). Dans ce poème, il paraît y avoir quelques citations des *Histoires* 1, 31 d'Hérodote, chez qui on peut retrouver le célèbre récit de ces deux frères grecs. Pourtant, les citations provenant directement des *Histoires* sont peu nombreuses : ἐούσης ὀρθῆς τῇ Ἡρῇ τοῖσι Ἀργεῖοισι ἔδεε πάντως τὴν μητέρα αὐτῶν ζεύγεϊ (cf. les deux fils, Jean et son frère : τέκνων ζεύγος, v. 5) κομισθῆναι ἐς τὸν ἱερόν (cf. la Sainte Ville de Constantinople : ἐς ἱερόν ἄστν, v. 5), οἱ δέ σφι βόες ἐκ

² Les trois épitaphes consacrées au père du poète sont vraisemblablement des épitaphes littéraires. Le genre de l'épitaphe littéraire était déjà connu de Grégoire de Nazianze, qui en a écrit 35 sur sa mère Nonna ! Autres épitaphes de la main de Jean Géomètre sont les poèmes nos. 1 (= Cr. 266, 1–19) ; 3 (= Cr. 267, 22 – 269, 19) ; 5 (= Cr. 270, 1 – 271, 25) ; 96 ; 101 (= Cr. 299, 1–5) ; 133 (= Cr. 303, 17–23) ; 134 (= Cr. 303, 24 – 304, 2) ; 135 (= Cr. 304, 3–10) ; 179 (= Cr. 312, 23–25) ; 230 (= Cr. 322, 1–3) ; 234 ; 240 (= Cr. 327, 13–20) ; 241 (= Cr. 327, 21–25) ; 254 (= Cr. 329, 1–12). Cf. Lauxtermann 2003a, 213–240 (Ch. 7 *Epitaphs*).

³ Pour une discussion de l'éthopée, cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4. Dans les poèmes nos. 61, 80 et 147, le défunt empereur Nicéphore Phokas prend la parole. A noter que l'éthopée est fréquemment utilisée dans les épitaphes, cf. aussi Lauxtermann 2003a, 215–218, par. *The Voice of the Dead*.

⁴ Le frère du poète ne figure qu'ici. Dans le poème no. 16, 3, le poète parle d'«enfants» (τέκνων) et dans le poème no. 254, 8 (= Cr. 329, 1–12) le poète se présente lui-même comme «Jean, fils cadet de tes bien-aimés» (Ἰωάννης, σὸν φιλάτων νεώτατος).

τοῦ ἀγροῦ οὐ παρεγίνοντο ἐν ὥρῃ· ἐκκληιόμενοι δὲ τῇ ὥρῃ οἱ νεηνίαὶ
 ὑποδύντες αὐτοὶ ὑπὸ τὴν ζεύγλιν εἴλκον τὴν ἄμαξαν, ἐπὶ τῆς ἀμάξης δέ
 σφι ὠχέετο ἡ μήτηρ, σταδίους (cf. les stades parcourus par Cléobis et
 Biton : σταδίους v. 8) δὲ πέντε καὶ τεσσαράκοντα διακομίσαντες ἀπίκοντο
 εἰς τὸ ἱερόν. A travers cette épitaphe, le poète—fils cadet du défunt—fait
 par la même occasion sa propre louange.

NUMÉRO 16

SUR SON PÈRE

εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα

Μεΐλιχος, ἡδυεπὴς πολίος τε κάρη, πολióφρων,
 ἥς στέφανος Χαρίτων, ἀγλαΐη βιότου.
 ἀλλά σε πόρρω πατρίδος ἡδ' ἀλόχου καὶ τέκνων
 μοῖρ' ὁλοὴ μερόπων ἔσπασεν εἰς Ἀΐδαν.

S f. 159 || Cr. 280, 22–25 Picc. pp. 129–130 Mi. 11, 9–11 Cougny II 385 Scheidw. p. 306 || 1 πολίος τε κάρη S: πολiῶ τε κάρη Picc. || 4 εἰς Cougny: ἐς S.

v. 1 πολίος τε κάρη: expression homérique, cf. *Il.* 22, 74 (πολίον τε κάρη). Pour l'accusatif de relation κάρη, cf. *Il.* 2, 472: κάρη κομόωντες; *Od.* 15, 133: κάρη ξανθός.

πολίόφρων: expression rare, cf. *LBG* s.v. πολiόφρων: «PhotHom. 86, 8 – φρονέστατον (adv.), RegelFont 224,20 (Greg. Ant.)». L'élément -φρων se prête facilement à la formation de nouveaux adjectifs, cf. par ex. ἀγiόφρων, «à la pensée sainte» (Gelas. *Hist. eccl.* II 1. 14, 3), ἀνδρειόφρων, «à la pensée courageuse» (Theod. Stud. *Ep.* 77, 20), νήφρων, «à la pensée folle» (Eud. Aug. *Mart. Cyp.* 1, 28). Au v. 1 de notre poème, l'adjectif πολίος est employé d'abord au sens littéral, «gris» (relatif aux cheveux), puis au sens métaphorique, «vénéralable» (relatif aux pensées), cf. *LSJ* s.v. πολiός: «b. metaph. *hoary*, *venerable*».

v. 2 στέφανος Χαρίτων: à noter que dans le poème no. 15, 2, le père se représente lui-même comme κοιρανίης στέφανος.

ἀγλαΐη: «splendeur». Le mot est identique au nom propre d'une des trois Grâces, porteuse de la victoire.

Sur son père

Homme aimable, à la parole douce, la tête grise, la pensée vénérable,
 tu étais la couronne des Grâces, la splendeur de la vie.
 Mais loin de ta patrie, de ton épouse et de tes enfants,
 le destin funeste des hommes t'a entraîné vers les Enfers.

v. 3 Le spondée au cinquième pied de l'hexamètre a été condamné comme «anomalie». Piccolos fait remarquer qu'il était facile de l'éviter en mettant τεκέων τε (1853, 130), tandis que Scheidweiler le qualifie d'«*unschön*» (1952, 294). Mais cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §3c (5 % des hexamètres est *versus spondiacus*).

μοῖρ' ὀλοή: la même expression figure dans le poème no. 96, 7. Cf. Hom. *Il.* 16, 849.

v. 4 Ἀΐδαν: dans la littérature byzantine, le mot classique «Hadès» indique ou bien les Enfers en tant qu'endroit, ou bien la Mort personnifiée, cf. *ODB* s.v. Hades. Cf. les poèmes no. 53, 17 (commentaire et note) et no. 76, 12: «Τάρταρον» et no. 5, 58 (= Cr. 271, 25): πῦρ γέεννης.

Commentaire

Ce poème est le deuxième de la petite série de compositions sur le père du poète (nos. 15–17, cf. commentaire au poème no. 15). Cette fois-ci, le fils s'adresse à son père défunt pour en faire l'éloge et pour exprimer sa tristesse causée par le décès à l'étranger de celui-ci. Si dans l'épithaphe précédente, le père se décrit comme fonctionnaire de la cour impériale (ὄτρηρὸς θεράπων, κοιρανίης στέφανος), ici, son fils le décrit sous un autre aspect, comme homme aimable d'un certain âge (μείλιχος, ἥδυ-επὴς πολιὸς τε κάρη, πολιόφρων, στέφανος Χαρίτων, etc.). L'expression μείλιχος ἥδυεπὴς figure dans deux poèmes de Grégoire de Nazianze de l'*Anthologie*. D'abord dans *AP* VIII 12, 3, une épithaphe dédiée à son père : Μείλιχος, ἥδυεπὴς λαμπρὸς Τριάδος ὑποφήτης (« Homme aimable, au doux langage, brillant interprète de la Trinité »), ensuite dans *AP* VIII 124, 3 : Μείλιχος, ἥδυεπὴς, εἶδος Χαρίτεσσιν ὁμοῖος (« Si aimable, à la parole si douce, lui dont la beauté égalait celle des Grâces »).

NUMÉRO 17

Χριστὲ ἄναξ, σοφίης σῆς ἰχνια οὐ μαστεύσω·
 ὁστέα δ' ὡς Ἀσίης νεύμασι σοῖς ἀνάγοις,
 – οἷα πρὶν ἐξ Αἰγύπτου σοῦ θεράποντος Ἰωσήφ –
 ὥς δὲ καὶ οὐρανίοις πνεῦμα τεοῖσι θρόνοις.

S f. 159 s f. 61 || Cr. 280, 26–29 Migne 11, 13–16 Cougny IV 108 Scheidw. p. 306 || 1
 μαστεύσω s Cr.: -εύετο S || 2 νεύμασι S: -σιν Cr. || 4 ὥς scripsi: ὡς S.

v. 1 Χριστὲ ἄναξ: le mot ἄναξ remonte au mycénien *ῥάνακς* (wa-na-ka), titre des dieux et des rois. Chez Homère l'épithète est encore utilisée pour des divinités protectrices ainsi que pour des souverains politiques, mais en attique elle survit uniquement en tant qu'invocation à certains dieux ou déesses (notamment Poséidon, Dionysos, Apollon sont qualifiés d'ἄναξ, Artémis et Athéna d'ἄνασσα, cf. Hemberg 1955). En grec plus tardif le titre d'ἄναξ devient l'équivalent poétique de βασιλεύς.⁵ Dans la poésie chrétienne en hexamètres, ἄναξ est ré-utilisé comme épithète de Dieu et du Christ. On le rencontre surtout chez Grégoire de Nazianze (IV^e siècle) et Nonnos (V^e siècle). Grégoire utilise l'expression Χριστὸς ἄναξ (seize fois) et l'invocation Χριστὲ ἄναξ (quinze fois), presque toujours au début de l'hexamètre. Dans sa *Paraphrase de l'Évangile de Jean*, Nonnos remplace maintes fois ὁ Ἰησοῦς par ἄναξ et, chez lui aussi, l'expression Χριστὸς ἄναξ (neuf fois) se trouve presque toujours au début de l'hexamètre. Donc, avec l'invocation Χριστὲ ἄναξ Jean Géomètre se place tout à fait dans la tradition de la poésie chrétienne.⁶ Cf. les poèmes no. 53, 21; no. 76, 14; no. 200, 8; no. 300, 1, 87 et 104.

⁵ Cf. Ruijgh 1999, 521–535; Chantraine 1968, s.v. ἄναξ; Hemberg 1955.

⁶ Notez que le titre d'ἄναξ ne figure pas parmi les nombreux titres du Christ du Nouveau Testament (βασιλεύς, κύριος, λόγος, νυμφίος, ποιμήν, σωτήρ, υἱός, etc.) et qu'au début du X^e siècle Constantin VII utilise ἄναξ dans son œuvre en prose *De Ceremoniis* pour désigner l'empereur byzantin (βασιλεύς).

Christ Seigneur, je ne chercherai pas les vestiges de ta sagesse :
 mais par ta volonté ramène les os de l'Asie,
 – comme auparavant les os de ton serviteur Joseph de l'Egypte –
 et de la même façon conduis aussi l'esprit à ton trône céleste.

μαστεύετο S: le copiste du manuscrit s (apographe du manuscrit S) et Cramer ont changé μαστεύετο en μαστεύσω (au futur). J'ai accepté cette leçon, qui corrige la métrique et le sens. Pour l'expression ἔχνια μαστεύω dans un contexte chrétien, cf. Theod. Stud. *Ep.* 124, 23: μαστεύων Χριστοῦ φαάντατα ἔχνια φαιδρά; *Souda* s.v. μαστεύων: ἐπιζητῶν. ἀλλὰ πλεον τι εἰδέναι καὶ σπεύδων καὶ μαστεύων ὑφ' ἡγεμόνι θεῷ.

v. 2 Ἀσίης: génitif de séparation; on pourrait lire ἐξ Ἀσίης au lieu d'ὡς Ἀσίης.

v. 4 ὡς: «de la même façon», sc. «ramène mes os et amène de la même façon mon esprit.»

οὐρανίους τεοῖσι θρόνοις: datif de direction, poétique. Cf. *K-G* I, 441: «Als vertreter des Lokativs bezeichnet der Dativ den Ort ... Selten, und zwar ausschliesslich bei Dichtern, namentlich bei Homer, den Ort, wohin ein Gegenstand gelangt», par ex. Hom. *Il.* 4, 443: οὐρανῷ | ἐστήριξε κάρη καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει.

Commentaire

Ce poème est le dernier issu de la petite série de compositions consacrée au père du poète (nos. 15–17, cf. commentaire au poème no. 15). Si dans le poème no. 15, le père défunt exprime la fierté qu’il éprouve à l’égard de ses deux fils qui ont transporté ses os de l’Asie à Constantinople et que dans le poème no. 16, le fils s’adresse à son père pour en faire l’éloge, ici, l’identité de la personne qui s’adresse au Christ n’est pas évidente : s’agit-il du père décédé ou du fils ? En avouant très humblement qu’il ne cherchera pas à comprendre la sagesse du Christ, le « je » prie le Christ de ramener (v. 2 ὥς ... ἀνάγοις, optatif désidératif) le corps (du père) à sa patrie et de conduire (le v. 4 est elliptique, il faut ajouter « conduis », cf. v. 2 ἀνάγοις « ramène ») l’esprit (du père) au ciel. Au v. 3, il y a une référence à la *Septante* : Joseph mourant annonce aux fils d’Israël leur départ de l’Égypte grâce à l’aide de Dieu (*Gn.* 50, 24–25) et Moïse amène ses os (*Ex.* 13, 19), qui seront enfin ensevelis à Sichem (*Jos.* 24, 32, cf. aussi *He.* 11, 22).

NUMÉRO 18

SUR L'ASCENSION DU SAUVEUR

εἰς τὴν ἀνάληψιν τοῦ σωτῆρος

Οὐρανόνθεν κατέπαλτο, ἐς οὐρανὸν δ' ἔδραμεν αὐθις,
ὦν Θεός, ὦν βροτός ἀμφοτέρῃ· εἷς Θεὸς ἀμφοτέρωθεν.

S f. 159 s f. 61 || Cr. 281, 1–3 Mi. 12 || 1 κατέπαλτο Cr. : κατέπλαιο S κατέπτατο s || 2
ὦν Θεός S : ὦς Θεός Cr. || εἷς Θεός S : εἷς Θεὸν Cr. || ἀμφοτέρωθεν scripsi : ἀμφοτέρως S.

v. 1 οὐρανόνθεν κατέπαλτο : chez Nonnos (*Dion.* 48, 614), Eros s'élance du haut du ciel (οὐρανόνθεν κατέπαλτο) et chez Homère (*Il.* 19, 351), c'est Athéna qui s'élance du haut du ciel à travers l'éther pour rendre une visite rapide à Achille dans le camp des Achéens (οὐρανοῦ ἐκ κατεπᾶλτο). Cf. le poème no. 265, 1 : οὐρανοῦ ἐγκατέπαλτο (sur une icône le Christ).

ἐς οὐρανὸν ... ἔδραμεν : à noter que Jean emploie un passif dans le poème no. 65, 18, où Abraham s'est élevé vers le ciel (μέσφ' οὐρανὸν ... ἀέρθῃ) et dans le poème no. 76, 11, où le poète craint de finir dans les mâchoires de Satan, avant qu'il ne soit élevé au ciel (ἐς οὐρανὸν ... ἀερθῶ). L'emploi insolite du verbe τρέχω / ἔδραμον pourrait s'expliquer par un affaiblissement de sens du verbe au cours des siècles. Cf. aussi le poème no. 65, 17 : Ἀβρααμ, ὃς ἔτρεχεν εἰς γῆν.

v. 2 ὦν Θεός, ὦν βροτός : l'ordre habituel des mots (substantif—verbe) est renversé. On peut en donner plusieurs explications, parmi lesquelles la deuxième et la troisième me semblent les plus convaincantes : 1) *metri causa*, 2) inspiration du modèle préféré du poète, Grégoire de Nazianze, en l'occasion *Carm.* II 1. 45, 31 : ὦν Θεός, ὦν ζωῆς ταμίης, αἰῶνος ὑπερθεῖν, 3) raisons de pragmatique linguistique, le participe ayant une fonction de *topic* et le substantif celle de *focus* (dans ce cas la double nature du Christ).⁷ Cf. Dik 1995 (concernant la prose d'Hérodote, mais qui peut nous intéresser ici), ch. 7. *Predicates can be Topics*, par. 7. 1. 3 *The description of clause initial εἶναι*, 229 : « These dummy Topics are semantically quite empty, but provide a stepping stone for the focus constituent. » Cf. le poème no. 73, 1 : εἰ Θεός, εἰ βροτός.

⁷ Le *topic* (≈ « thème ») est une notion ou une entité qui est déjà présente dans l'échange, autrement dit l'information donnée (ou ancienne), ce dont il s'agit, tandis que le *focus* (≈ « rhème ») est ce qu'on va dire de cette entité thématique, l'information nouvelle.

Sur l'ascension du Sauveur

Du haut des cieux il a jailli et aux cieux il est retourné,
 étant Dieu et homme à la fois : Dieu unique à deux endroits.

ἀμφοτέρῃ : adverbial, avec élision du α final. Cf. Greg. Naz. *Carm.* I 1. 18, 12 : Χριστὸς δ' ἀμφοτέρῃ ἔσκειν, ἄναξ μέγας, ἀρχιερεὺς τε.

Le deuxième vers est défectueux au niveau de la métrique. Je propose de changer l'adverbe ἀμφοτέρως en ἀμφοτέρωθε (cf. Greg. Naz. *Carm.* I 1. 9, 51 et *Carm.* I 1. 11, 9 : εἰς Θεὸς ἀμφοτέρωθε(ν)), ou bien en ἀμφοτέρωσε (plus proche de la leçon du manuscrit S). Le jeu des antithèses οὐρανόθεν—ἐς οὐρανόν et ὦν θεός—ὦν βροτός se prolonge en εἰς θεός—ἀμφοτέρωθε.

Commentaire

La venue du Christ sur la terre et son ascension vers le ciel sont présentées par Jean Géomètre comme une suite d'événements en mouvement: d'abord le Christ a jailli (κατέπαλτο), puis il a couru (ἔδραμεν). Je fais observer que la description de l'ascension dans le Nouveau Testament n'est pas accompagnée d'un tel mouvement. Chez Luc on lit: αὐτὸς ἔσθι ἐν μέσῳ αὐτῶν (24, 36) et ἀνεφέρετο (passif) εἰς τὸν οὐρανόν (24, 51), de même dans les Actes des Apôtres, il est écrit: οἷς καὶ παροέστησεν ἑαυτὸν ζῶντα μετὰ τὸ παθεῖν αὐτὸν (1, 3) et καὶ ταῦτα εἰπὼν βλέπόντων αὐτῶν ἐπήροθη (passif, 1, 9). Dans l'iconographie byzantine de l'ascension, la notion de mouvement est également absente: les représentations montrent le Christ assis dans une mandorle portée par deux ou quatre anges. En dessous de la mandorle se trouve la Sainte Vierge, entourée de deux archanges et des douze apôtres.

Quand un poète byzantin décrit une image, il la prend souvent comme point de départ pour une élaboration libre.⁸ L'idée du mouvement, évoquée dans l'épigramme de Jean Géomètre, correspond plutôt à une imagerie connue de certains textes et représentations moins célèbres de l'ascension datant notamment de l'époque carolingienne. Dans son livre *Imagination in the Late Pagan and Early Christian World*, Peter Dronke en donne des exemples. Il fait observer que dans son *Summi triumphum regis* écrit pour la fête de l'Ascension, le moine Notker (IX^e s.) décrit les bonds principaux du Christ: d'abord sous la forme de l'Amant dans le Cantique des Cantiques («*Transilivit omnes ... montes colliculosque Bethel*»), ensuite dans le ventre de la Sainte Vierge, puis dans l'océan du monde («*Saltum de caelo dedit in virginalem ventrem, inde in pelagus saeculi*»), dans les enfers («*Tetras Flegetontis assiliit tenebras*») et enfin dans le ciel («*Saltum dederat hodie maximum nubes polosque cursu praepeti transvolans*») (Dronke 2003, 45–46).⁹ Sur une boîte d'ivoire de l'époque franque (l'an 1100), le Christ

⁸ Pour le rapport entre la poésie et la représentation, cf. ch. II. §5. *Public et art plastique*.

⁹ Cf. Dronke 2003, 44–54, où l'auteur cite d'autres exemples des principaux bonds du Christ, par ex. un résumé du *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* d'Hippolyte (III^e s.) (p. 49, trad. anglaise de Dronke): «What is the leap (τὸ πρήδημα)? The swift leap of the Logos. For he leapt from heaven into the virginal womb, ... etc.»; Ambroise, *Commentaire au Psaume 118* (IV^e s.) (p. 50, trad. anglaise de Dronke): «Let us watch him leaping: he leaps [salit] from heaven into the maiden, ... etc.»; le poète anglosaxon Cynewulf, *Christ* (IX^e s.), qui parle de la prophétie de Salomon de l'ascension du Christ (p. 53, trad. anglaise de Dronke): «‹gestylleþ› (is leaping), ‹gehleapeþ› (springing),

fait un bond vers le haut dans une mandorle portée par quatre anges, même si cette image pourrait illustrer non pas l'ascension, mais la Descente aux Enfers (cf. Dronke 2003, 47–49 et planche 5 dans ce livre). Il est donc possible que, en composant ce petit poème, Jean se soit inspiré de ce type d'imagerie.

«æþelan styll» (noble leap)». Peter Dronke fait observer que le «salit» d'Ambroise est interprété comme «venit» par Grégoire le Grand («De caelo *venit* in uterum, de utero *venit* in praesepe, de praesepe *venit* in crucem, de cruce *venit* in sepulcrum, de sepulcro rediit in caelum»), dont l'interprétation a, par la suite, fort influencé la tradition occidentale: «This truncated, pedantic version ... became widely diffused in the West: it was imitated by Bede in the seventh century, by Alcuin in the eighth, by Angelomus and Haymo of Auxerre in the ninth; and it appears to be the only expression of the motif known to most medievalists in our day» (p. 52). À noter que dans des représentations occidentales de l'antiquité tardive, le Christ est debout, l'un de ses pieds appuyé sur le sommet d'une colline, l'autre suspendu dans l'air, en train de monter vers le ciel pour saisir la main de Dieu, cf. Dewald 1915, 277–319; Schmid 1970; Lowden 2002.

NUMÉRO 22

SUR SAINT GRÉGOIRE LE THÉOLOGIE

εἰς τὸν ἅγιον Γρηγόριον τὸν θεολόγον

Ἐνθεος ἦν ὁ Σύρος, πολυγράμματος ἦν δὲ ὁ Φοῖνιξ,
Καππαδόκης δ' ἄμφω καὶ πλέον ἀμφοτέρων.

S f. 159 s f. 134^v b f. 53^v || Cr. 280, 13–15 Picc. p. 130 Mi. 16 Cougny III 286 || 2
ἀμφοτέρων Picc.: ἀμφοτέροις S.

Sur saint Grégoire le Théologien

Le Syrien fut inspiré, le Phénicien fut fort lettré,
mais le Cappadocien fut les deux choses, et plus que les deux
[ensemble.

Commentaire

Alan Cameron fait remarquer que cette épigramme est une versification d'un oracle pseudo-pythique,¹⁰ que voici: ἔνθους ὁ Σύρος, πολυμαθῆς ὁ Φοῖνιξ. Cet oracle se réfère aux philosophes Jamblique (ὁ Σύρος, de Coelé-Syrie) et Porphyre (ὁ Φοῖνιξ, de Tyr), représentants de deux différentes écoles néoplatoniciennes. Tandis que Jamblique appartient aux écoles de Syrie et d'Athènes fidèles à la théurgie (ἱερατικὴ)—d'où la qualification ἔνθους—Porphyre appartient à l'école de Rome fidèle au rationalisme (φιλοσοφία)—d'où l'épithète πολυμαθῆς. «Le Cappadocien» (Καππαδόκης) de notre poème est le Cappadocien Grégoire de Nazianze (aussi connu comme «le Théologien»). Il est le modèle par excellence du poète. Ce dernier lui a consacré un éloge et un commentaire (cf. ch. I. §2. *Liste des œuvres*). En plus, il s'est fortement inspiré de ses poèmes.

¹⁰ Cameron 1993, 337–338.

NUMÉRO 23

SUR SIMPLICIUS, INTERPRÈTE
DES DIX CATÉGORIES

εἰς Σμπλίκιον τὸν ἐξηγητὴν τῶν δέκα κατηγοριῶν

Σμπλίκιος μέγ' ἄεισμα κατηγορίαισι φάνθη·

ἐκ δὲ κατηγορίας λῦσεν Ἀριστοτέλους.

S f. 159 s f. 134^v b f. 53^v || Boiss. II p. 473 Cr. 281, 16–18 Picc. p. 130 Mi. 17
Coughy III 181 || εἰς—κατηγοριῶν s || 1 ἄεισμα S: ἄισμα s Boiss. || 2 ἐκ δὲ b: ἐκδ°
S ἐκ δ' ὁ Cameron ἐκ δ' ὁ prop. Boiss. ἐκ δ' ὁ s εὖ δὲ Picc.

v. 1 Cameron¹¹ fait constater que le mot ἄεισμα pourrait être emprunté à une épigramme de Callimaque sur Arate: Ἡσιόδου τό τ' ἄεισμα καὶ ὁ τρόπος (*AP* IX 507, 1), mais qu'il est plus probable que Jean se soit inspiré de Grégoire de Nazianze, puisque l'expression μέγ' ἄεισμα figure aussi dans des vers chez ce dernier (où ἄεισμα = «objet de chant»), par ex. *AP* VIII 9, 1: Καίσαρέων μέγ' ἄεισμα, φάντατε ὦ Βασίλειε («Toi, *grande gloire* des Césaréens, très illustre Basile») et *AP* VIII 113, 1: Καππαδοκῶν μέγ' ἄεισμα, φάντατε Μαρτινιανέ («Toi, *grande gloire* des Cappadociens, très illustre Martinien»). Cf. *Hymnes* 3, 3: Χαῖρε, Κόρη, μέγ' ἄεισμα.

¹¹ Cameron 1993, 337.

Sur Simplicius, interprète des dix catégories

Simplicius s'est montré comme grande célébrité face aux catégories, car il a réfuté les accusations adressées à Aristote.

φαάνθη; forme épique (att. ἐφάνη). Cf. Hom. *Il.* 17, 650: μάχη δ' ἐπὶ πᾶσα φαάνθη; Paul. Silent. *AP* V 254, 3-4: τὸ ... αὔριον ἄμμι φαάνθη | τηλοτέρω μῆνης; Grégoire de Nazianze, qui l'emploie sept fois, toujours en fin de vers: *Carm.* I 1. 2, 9; I 1.18, 36; I 2. 1, 100; *Carm.* II 1. 38, 43; II 1. 45, 275; II 2. 5, 67 et II. 2. 7, 75.

v. 2 Les conjectures d'Allatius (manuscrit b), qui propose ἐκ δέ, ainsi que celle de Cameron, qui propose ἐκ δ' ὁ, sont correctes au niveau de la grammaire et de la métrique et proche du manuscrit S. Cf. *LSJ* s.v. ἐκλύω II. 2 «*make an end of*, ... ἔριν καὶ φιλονικίαν D. 9. 14» et s.v. λύω II. 4. c «*solve a difficulty, a problem, a question λύεται ἡ ἀπορία Pl. *Prt.* 324e ... d. *refute* an argument, Pl. *Grg.* 509a*».

Commentaire

Le poème no. 23 est une épigramme d'éloge sur le commentaire de Simplicius sur les *Catégories* d'Aristote.¹² Né en Cilicie au VI^e siècle, Simplicius vécut d'abord à Alexandrie et puis à Athènes, jusqu'à son expulsion de cette ville après l'interdiction de la philosophie païenne de la part de l'empereur Justinien.¹³ Parmi les commentaires de Simplicius sur l'œuvre d'Aristote (*De Categoriis*, *De Caelo*, *Physica* et *De Metaphysica*), celui sur les *Catégories* est le plus célèbre.¹⁴ La quantité des anciens commentaires sur Aristote est vertigineuse. La majorité des 15.000 pages environ date de la période entre les III^e et VI^e siècles après J.-Chr. Simplicius présente un résumé des commentaires existant à l'époque, concernant en particulier l'interprétation de Jamblique.

Dans son épigramme, Jean joue sur la double signification du mot κατηγορία, «catégorie» et «accusation». Par son explication des dix catégories (κατηγορίαισι), Simplicius a brillamment réfuté les accusations (κατηγορίας), vraisemblablement adressées à Aristote à cause de la complexité de sa pensée, mais peut-être aussi à Simplicius en tant que philosophe païen. Dans deux autres épigrammes, nos. 24 et no. 34 (= Cr. 284, 11–13), Jean Géomètre fait également l'éloge de Simplicius.¹⁵

¹² Parmi les trois catégories d'épigrammes byzantines sur des livres—colophon en vers, épigrammes dédicatoires et épigrammes d'éloge—la dernière est la plus vaste. Cf. Lauxtermann 2003a, 197–212, Ch. 6 *Book Epigrams*. Cf. les poèmes nos. 24 (sur Simplicius), 26 (sur Archytas, Platon et Aristote) et 156 (= Cr. 309, 20–22, deux dodécasyllabes sur Sophocle), 122–124 (= Cr. 302, 6–14, sur le livre du Théologien, c'est-à-dire Grégoire de Nazianze). Le poème no. 156 se trouve non seulement parmi les poèmes de Jean dans le manuscrit S, mais accompagne aussi, en tant que vraie épigramme sur un livre, un manuscrit contenant trois tragédies de Sophocle (cf. ch. V. *Histoire de la réception*).

¹³ De Haas & Fleet 2001, 1–13.

¹⁴ En occident, il a été traduit en Latin par Willem van Moerbeke (1271) puis imprimé en grec (1499) et en latin (1516) à Venise.

¹⁵ Le poème no. 34 concerne le style rhétorique de Simplicius (de nos jours pas toujours apprécié, cf. par ex. Wilson 1996², 41, qui le qualifie de «pedestrian and long winded»). Les trois poèmes (nos. 23, 24 et 34) sont cités sans indication de l'auteur dans Hadot 1978, 31 et 1987, 35.

NUMÉRO 24
SUR LE MÊME

εἰς τὸν αὐτόν

Σιμπλίκιος μέγα φῶς φύσιος πέρι κύκλω ἀνήψε·
νοῦν δέ γ' Ἀριστοτέλους εὗρεν ἀριστοπόνως.

S f. 159 s f. 134^v b f. 53^v || Boiss. II p. 473 Cr. 281, 19–20 Picc. p. 131 Mi. 18
Coughy III 182 || εἰς τὸν αὐτόν s || 1 μέγα b: μέγας S || πέρι scripsi: περὶ S || κύκλω
scripsi: κύκλον S.

v. 1 μέγα φῶς: pour le sens métaphorique, cf. par ex. Clem. Al. *Strom.* 6. 10. 82. 3, 1–3 (ἡ διαστολή δὲ τῶν τε ὀνομάτων τῶν τε πραγμάτων καὶ ταῖς γραφαῖς αὐταῖς μέγα φῶς ἐντίκτει ταῖς ψυχαῖς).

φύσιος: forme ionienne (att. φύσεως) qui figure également dans les commentaires de Simplicius. Pour d'autres formes (pseudo-)ioniennes, cf. ch. III. *Langue littéraire* §2.

κύκλω: cf. commentaire. Si l'on accepte la leçon du manuscrit, κύκλον se réfère au ciel (cf. la première interprétation citée ci-dessous) ou à l'ensemble des traités philosophiques aristotéliens (cf. la deuxième interprétation citée ci-dessous). Notez que κύκλος, «cycle» ou «collection», n'est attesté que pour des poèmes et légendes, non pas pour des commentaires (cf. *LSJ* s.v. κύκλος).

Pour φῶς ἀνάπτειν, «allumer une lumière» (dans la troisième interprétation citée ci-dessous), cf. Pl. *Ti.* 39b: φῶς ὁ θεὸς ἀνήψεν; pour περιανάπτειν «allumer tout autour» (dans la première interprétation citée ci-dessous), cf. *Luc* 22, 55: περιεψάντων ... πῦρ.

v. 2 νοῦν: dans l'Académie de Platon, Aristote avait obtenu le sobriquet ὁ Νοῦς (cf. Düring 1966, 8 n. 37). Ce fait était peut-être connu de Jean Géomètre, qui avait étudié la philosophie.

ἀριστοπόνως: *hapax legomenon* en tant qu'adverbe. Pour l'adjectif, cf. *AP IX* 466, 2: ἀριστοπόνους ὕμεναίους («pour l'hymen dû à un héroïque labeur»).

Sur le même

Simplicius a allumé une grande lumière tout autour de la nature,
car par son excellent travail il a découvert l'intellect d'Aristote.

Commentaire

Simplicius est à nouveau présenté comme commentateur d'Aristote (cf. le poème no. 23). Dans cette épigramme d'éloge, on trouve un jeu de mots sur le nom d'Aristote: Ἀριστο-τέλους et ἀριστο-πόνως. De quel commentaire aristotélique s'agit-il? Du commentaire sur le traité *De Caelo* ou bien du commentaire sur le traité *Physica*?

Si l'on lit, avec le manuscrit S, Σιμπλίκιος μέγα φῶς φύσιος («Simplicius, grande lumière de la nature») περὶ (oxyton et adverbial) κύκλον (objet direct) ἀνῆψε («a illuminé le monde tout autour»), le mot κύκλον se référerait au ciel (ὁ κύκλος τοῦ οὐρανοῦ) et l'épigramme concernerait le commentaire sur *De Caelo* (Περὶ τοῦ οὐρανοῦ), comme cela a été suggéré par I. Hadot (cf. commentaire au poème no. 23).

Par contre, si l'on lit Σιμπλίκιος μέγα φῶς («Simplicius, grande lumière») φύσιος πέρι (paroxyton et postpositif) κύκλον (objet direct) ἀνῆψε («a illuminé le cycle Sur la nature»), l'expression φύσιος πέρι se référerait au commentaire sur le traité *Physica* (Περὶ φυσικῆς ἀκροάσεως).

Dans les deux cas, le distique reste un peu obscur. Je préfère une interprétation selon laquelle le poème se réfère plus explicitement au titre d'un commentaire, comme dans le poème no. 23. Je propose enfin de changer κύκλον en κύκλῳ (adverbial, avec correption épique), de sorte que μέγα φῶς devienne objet direct de ἀνῆψε («Simplicius a allumé une grande lumière tout autour de la nature»).

NUMÉRO 26

SUR LES PHILOSOPHES

εἰς τοὺς φιλοσόφους

Τρεῖς σοφίης πολυῖστορος ἔκκριτοι, ἀστέρες οἶοι,
 ἐνθέμενοι βίβλοις ὄλβον ἀπειρέσιον·
 Ἀρχύτας ἦρξε, Πλάτων πλάτυνε, τέλος δ' ἐπὶ πᾶσι,
 ὥς ἔτυχε κληθεῖς, θῆκεν Ἀριστοτέλης.

S f. 159^v s f. 134^v b f. 54 || Boiss. II p. 472 Cr. 282, 16–20 Picc. p. 131 Mi. 20
 Coughy III 203 || εἰς τοὺς φιλοσόφους in mg. sin. S: εἰς τοὺς τρεῖς φιλοσόφους s εἰς
 φιλοσόφους b || 1 οἶοι S: οἶοι Boiss. οἶα Picc. || 3 πᾶσι S: πᾶσιν b Boiss.

v. 1 σοφίης πολυῖστορος: l'adjectif πολυῖστωρ peut se référer à une personne érudite ou, par hypallage comme ici, à une chose savante (cf. *AP* IX 280, 3: πολυῖστορι βίβλῳ). Le groupe σοφίης πολυῖστορος indique le domaine dans lequel les philosophes sont ἔκκριτοι, cf. *K-G* I, 319, «Pl. *Leg.* 643, d τέλειος τῆς τοῦ πράγματος ἀρετῆς gleichsam: sich vollendet zeichnen an oder in einer Sache».

v. 2 ὄλβον ἀπειρέσιον: la même tournure figure dans A.R. 2, 1182 (νόσφιν ἀπειρέσιον πόρεν ὄλβον).

vv. 3–4 Pour l'expression τέλος ἐπιτιθέναι τινί, cf. Pl. *Prt.* 348a8–9: περὶ ὧν μεταξὺ ἐπαυσάμεθα διεξιόντες, τούτοις τέλος ἐπιθεῖναι.

Sur les philosophes

Il y a trois hommes, éminents en sagesse érudite, tels des étoiles,
qui ont déposé une richesse infinie dans les livres :
Archytas commença, Platon amplifia et Aristote
mit fin à tout, en harmonie avec son nom.

Commentaire

Ce poème est une épigramme d'éloge¹⁶ pour trois philosophes qui se sont succédé: d'abord le Pythagoricien Archytas de Tarente, puis Platon et enfin Aristote. Jean utilise leurs noms dans un jeu de mots—un jeu qui, malheureusement, se perd dans la traduction. Ἀρχύτας—ἀρχομαι (commencer), Πλάτων—πλατύνω (amplifier, faire de l'étalage), Ἀριστο-τέλης—τέλος ἐπιτιθέναι τινί (mettre fin à). Le ton léger est typique de Jean Géomètre, qui adore les jeux de mots (cf. par ex. poème no. 24, 2: Ἀριστο-τέλους et ἀριστο-πόνως).

¹⁶ Cf. les poèmes nos. 23 (commentaire) et 24. Le poème no. 26 pourrait être une épigramme pour une collection contenant les œuvres des trois philosophes.

NUMÉRO 40
SUR LES MUSES

εἰς τὰς Μούσας

Μουσάων ποθέω δύο μούνας· ὧν δέ γε κοσμεῖ
Καλλιόπη γλῶτταν, Οὐρανίη δὲ φρένας.

S f. 160 s f. 63 || Cr. 285, 3–5 Picc. p. 132 Cougny III 245 || εἰς—Μούσας in mg. med.
S || ποθέω Picc.: ποθέων S.

v. 1 ποθέω: j'ai accepté la conjecture de Piccolos, qui a changé ποθέων en ποθέω. Le prédicat à la première personne introduit la voix du poète dans le poème.

δέ γε: habituellement, l'expression est réservée au dialogue (réel ou imaginaire) pour accentuer un contraste saisissant. Parfois (comme ici) ce contraste est faible ou même absent, cf. les poèmes nos. 87, 1 (conjecture de Piccolos) et no. 239, 2; *K-G* 2, 141d et Denniston (1954, 155–156), qui cite quelques exemples de la tragédie et de la comédie.

vv. 1–2 κοσμεῖ ... γλῶτταν: la même tournure serait employée un siècle plus tard par Psellos, lorsqu'il décrit les belles lettres, c'est-à-dire la rhétorique et la philosophie, dans *Chron.* 6. 41, 7: (ἡ ῥητορικὴ) ... κοσμεῖ τὴν γλῶτταν.

v. 2 Οὐρανίη: la Muse de l'astronomie pourrait également se référer à une formation en théologie. «Astronomy might lead on in certain cases to theology, the contemplation of Him Who created the stars, the «philosophy among ourselves», «divine learning», the «science of more perfect things»» (Buckler 1948, 205). Cf. aussi le poème no. 280, 1–2: Οὐρανίων, ἐπιγείων ἱστορα, τίς, λέγε, θῆ-κεν | ὀκτωκαιδεκέτῃ εἰσέτι σ', Ἰωάννη; («Dis-moi: qui t'a fait connaisseur des choses célestes et terrestres, quand tu n'avais que dix-huit ans, Jean?»).

Sur les Muses

Des Muses je n'en désire que deux : parmi ces deux
Calliope embellit la langue et Uranie l'esprit.

Commentaire

Que Calliope soit la préférée du poète ne doit pas nous surprendre. En tant que Muse de la poésie épique, elle lui inspire ses hexamètres et son langage (γλῶτταν). Mais pourquoi Uranie, Muse de l'astronomie, inspire-t-elle des pensées (φρένας) à cet homme de belles lettres? La mention d'Uranie révèle peut-être un intérêt scientifique (en astronomie ou en géométrie) de la part du poète, auquel pourrait faire également allusion son nom énigmatique «Géomètre» (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). Bien que des traités scientifiques de la main de Jean Géomètre ne soient pas transmis, Vasil'evskii¹⁷ énonce l'hypothèse que le nom «Géomètre» se réfère à une formation en géométrie et que «Nicéphore le professeur», auquel Jean a consacré trois poèmes, doit être identifié avec Nicéphore Erotikos, professeur de géométrie à l'école fondée par Constantin VII.¹⁸

A noter que le couple de Calliope et Uranie est également apprécié par Léonidas d'Alexandrie (I^{er} siècle), qui considère les deux Muses comme complémentaires: Ἦν ὁπότε γραμμαῖσιν ἐμὴν φρένα μούνον ἔτερον | οὐδ' ὄναρ εὐγενέταις γνώριμος Ἰταλίδαις· | ἀλλὰ τανῦν πάντεσσιν ἐράσιμος· ὅψι γὰρ ἔγων | ὁππόσον Οὐρανίην Καλλιόπην προσφέρει («Il fut un temps où mon esprit ne se délectait qu'aux figures de mathématiques et où je n'étais pas, même en songe, connu des nobles fils de l'Italie. Mais aujourd'hui je suis aimé de tous: car j'ai compris, un peu tard, combien Calliope met en valeur Uranie», *AP IX 344*). Léonidas est un astrologue devenu poète. Il est possible que la présence de Calliope et Uranie dans le poème de Jean révèle les mêmes intérêts pour la science et la poésie dont parle Léonidas d'Alexandrie.

¹⁷ Cité par Lauxtermann 1998a, 358.

¹⁸ Pour les trois poèmes sur Nicéphore le professeur, cf. le commentaire au poème no. 255. Ce dernier est intitulé εἰς τὸν ἑαυτοῦ διδάσκαλον et y figurent les mêmes Muses qui inspirent le poète dans notre poème.

NUMÉRO 41

[SUR LE VOYAGE]

[εἰς τὴν ἀποδημίαν]

Τρῶες μὲν καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες
 σώματος οὔνεχ' ἐνὸς εἰς δέκ' ἔπιπτον ἔτη,
 οἱ δὲ σοφοὶ καὶ ῥήματος ἦ καὶ γράμματος οἴου
 μάρναντ' εἰς ἐτέων καὶ χιλίων δεκάδας·
 5 ἀλλά τ' ἔμ' ἐκ βελέων Θεὸς ἔξελεν ἔκ τε κυδοιμοῦ
 ἐς Τριάδος γνῶσιν, ἐν Τριάδος με φάει.

S f. 160 s f. 63 || Boiss. II p. 471 Cr. 285, 6–12 Picc. p. 132 Mi. 30, 1–6 Cougny III 293 ||
 εἰς τὴν ἀποδημίαν S^{mg} om. s Boiss. εἰς τὴν ἀκαδημίαν prop. Cr. ἄλλο Cougny || 2 οὔνεχ'
 Boiss.: οὔνεχ' S || 5 τ' ἔμ' ἐκ scripsi: τ' ἔκ μ' ἐκ S τέ μ' ἐκ s || κυδοιμοῦ s: κυδήμου S.

v. 1 Τρῶες μὲν καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες: d'après Greg. Naz. *Carm.* I 2. 15, 81 et Hom. *Il.* 11, 70–71 et 16, 770–771 (cf. commentaire).

v. 3 σοφοί: les grammairiens ou les rhétoriciens. A noter que le mépris de la sagesse exprimé dans ce poème n'est pas d'usage chez ce poète. Bien au contraire, dans d'autres poèmes, il défend la sagesse farouchement. Pour les passages sur la σοφία (et la τόλμη) du poète, cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*.

v. 4 μάρναντ': il s'agit soit de l'élosion du présent μάρνανται (la guerre de Troie est terminée, mais les querelles des savants continuent), ou de l'élosion de l'imparfait μάρναντο (ils se disputaient dans le passé, cf. v. 2: ἔπιπτον). La première interprétation me semble la plus probable.

Commentaire

Le premier vers de ce poème révèle sa source d'inspiration : Grégoire de Nazianze. Dans un poème fortement marqué par l'amertume *περὶ τῆς τοῦ ἐκτὸς ἀνθρώπου εὐτελείας* (*Carm.* I 2. 15), ce dernier donne de nombreux exemples manifestement ironiques des maux de jadis. Il parle des Troyens et des Grecs (vv. 81–84) : ὧς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες | δῆουν (mot pour mot emprunté à Homère, *Il.* 11, 70–71 et 16, 770–771) ἀλλήλους εἵνεκα πορνιδίου («pour une putain», à noter le plus chaste σώματος chez Jean) | Κουρήτες τ' ἐμάχοντο καὶ Αἰτωλοὶ μενεχάρμαι | ἀμφὶ (à nouveau littéralement emprunté à Homère, *Il.* 9, 529) σὺς κεφαλῇ, θριξὶ τε χοιριδίας («pour la tête d'un sanglier et les poils d'un cochon»). Grégoire continue par d'autres exemples tirés de l'Antiquité et de la Bible. Son énumération se termine par la prière au Christ d'être préservé de toute sorte de mal (vv. 109–110) : Χριστὲ ἄναξ, λίτομαί σε, κακῶν ἄκος αὐτίκ' ὀπάξοις, | ἔνθεν ἀναστήσας σὺ θεράποντι, μάκαρ. Jean a modifié la thématique de son modèle, tout en conservant le ton ironique. Ses premiers deux distiques (Τρῶες μὲν καὶ Ἀχαιοὶ ... οἱ δὲ σοφοί ...) annoncent le climax du dernier distique (ἀλλὰ τ' ἔμ' ... v. 5, cf. la priamèle du poème no. 57). Jean joue sur l'opposition entre, d'une part, les disputes ridiculement futiles des anciens (sur les passions physiques : σώματος) et de ses contemporains (sur les passions intellectuelles : ῥήματος et γράμματος οἶου) et d'autre part son propre idéal tout spirituel : la foi chrétienne. Contrairement à son modèle, Jean est déjà sauvé par Dieu.

Le titre «voyage» («départ pour un autre pays»/«séjour dans un autre pays») ne correspond pas exactement au contenu du poème. Qui a ajouté ce lemme? Le poète lui-même ou le copiste? S'il s'agit du poète (comme c'est le cas pour le poème no. 273), il se réfère peut-être à sa retraite du monde en tant que moine après ses activités militaires et intellectuelles (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique* pour la thématique de τόλμη et σοφία). S'il s'agit du copiste, il a peut-être ajouté le lemme d'un autre poème dans la marge. Le titre εἰς τὴν ἀκαδημίαν, proposé par Cramer, se référerait plus aux vv. 3–4 qu'aux vv. 1–2.

NUMÉRO 53
SUR LUI-MÊME

εἰς ἑαυτόν

Θυμέ τάλαν, τί πέπονθας ὅλος τ' ἔδυσ; ἄγριον οἶδμα

ᾠλεσεν ἀργαλέοις κήδεσ' ἀνιστάμενον.

οἶδ' ἃ πέπονθας καὶ ὅσα καὶ ὅσον οἶδμα μόγησας

ἐς χρόνον ἐξ ἥβης ἐς βιότοιο δύσιν.

5 ὦλετο μέν σοι καὶ φάος, ὦλετο καὶ μένος ἐσθλόν,

ὦλετο δ' ἥλική, χεῖρ δὲ λέλαιπε κράτος.

πάσαν δ' ἀμφοτέραις ἀρύουσι κακεργέες ἀστοί,

γείτονες, ὅς κ' ἐθέλοι, κτήσιν ἐμοῦ βίτου.

S f. 160^v V f. 98^{rv} s ff. 61^v-62 || Cr. 287, 15 – 288, 6 Mi. 37, 25-46 || poemata 53-56 Cr. et 51-57 Mi. coniunx. || εἰς ἑαυτόν in margine SV || 1 τάλαν V: -ας S || 1-3 ὅλος— μόγησας supra versum et in mg. S^{pc} om. S^{ac} V supra versum et in mg. add. Cr.: καὶ ὅσα καὶ ὅσον οἶδμα μόγησας S^{ac} Cr. || 1 τ' ἔδυσ S^{pc} om. S^{ac} supr. versum Cr.: κατέδυσ V || 2 ᾠλεσεν V: ᾠλεσας S^{pc} om. S^{ac} Cr.^{mg} || ἀργαλέοις S^{pc} om. S^{ac} Cr.^{mg}: ἀργαλέως V || κήδεσ' V: κήδεσσ' S^{pc} om. S^{ac} Cr.^{mg} || 3 οἶδ' ἃ S^{pc} om. S^{ac} Cr.^{mg}: οἶδα τί V || 4 ἐς s: εἰς SV || 7 κακεργέες S: -γίαις V

v. 1 Θυμέ τάλαν: ce type d'exclamation adressée à l'âme ou au cœur connaît une longue tradition. Je cite quelques exemples: Hom. *Od.* 20, 18: τέτλαθι δῆ, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης; Arch. *fr.* 128 West: θυμέ θυμ' ἀμυχανόισι κήδεσιν κυκώμενε (ce fragment célèbre a été cité dans, entre autres, D.H. *Comp.* 17, 19 et 31 et Stob. *Anth.* III 20, 28, 2); Greg. Naz. *Carm.* II 1, 85, 3: θυμέ τάλαν et *Carm.* II 1, 79, 1: πῆ, θυμέ, βαίνεις; στήθι. πῆ φέρη, τάλαν;); *AP* V 47, 5 (Rufin, cf. commentaire au poème no. 54): θυμέ τάλαν, τί πέπονθας; L'expression θυμέ τάλαν figure aussi dans les poèmes nos. 54, 1 et 5; 55, 1 et 3; 57, 5. Dans le poème no. 208 (= Cr. 316, 17-21), intitulé εἰς τὸν βίον, le poète s'adresse à son âme de la façon suivante: ψυχῇ τί φεύγεις τοὺς καθημέραν πόνους;

ἄγριον οἶδμα: pour cette tournure, cf. A.R. 4, 947; Greg. Naz. *Carm.* I 2, 15, 55: ῥόον ἄγριον, οἶδμα θαλάσσης; *Carm.* II 1, 1, 21, *Carm.* I 2, 37, 21 et *Carm.* II 2, 5, 203: ἄγριον, οἶδμα θαλάσσης; *AP* IX 36, 4; Musée, *Héro et Léandre*, 203: ἄγριον οἶδμα περήσω. Cf. aussi poème no. 290, 22: οἶδμ' ἐπανιστάμενον et v. 97: ἄγριον οἶδμα περήσω.

v. 2 ἀργαλέοις: j'ai préféré la leçon du manuscrit S à celle du manuscrit V, puisque l'adjectif ἀργαλέος est plus fréquemment attesté que l'adverbe ἀργαλέως. En plus, chez Jean figure ἀργαλέων μελεδωνῶν dans les poèmes no. 68, 5 et no. 290, 21 (tournure inspirée de Grégoire de Nazianze).

v. 3 Le même type de compassion (non pas pour soi-même, mais pour une autre personne) se trouve chez Homère, *Il.* 23, 607 (Ménélas s'adresse à Antilochos): ἀλλὰ σὺ γὰρ δὴ πόλλ' ἔπαθες καὶ πόλλ' ἐμόγησας et chez Musée, *Héro*

Sur lui-même

Malheureuse âme, qu'est-ce qui s'est passé que tu es toute submergée ?

[Une vague violente,

en se soulevant, t'a détruite par des chagrins pénibles.

Je sais ce que tu as souffert, et à quel point, et de quelle vague tu as

[subi l'assaut,

longtemps, depuis l'enfance jusqu'au soir de la vie.

5 Perdue est pour toi la splendeur, perdue aussi la vigueur exquise,

perdue ta jeunesse—ton bras est dépourvu de force.

A pleines mains, de malicieux citadins,

des voisins, n'importe qui, prennent tous les biens de ma vie.

et *Léandre*, 268–270 (Héro s'adresse à Léandre qui vient de mettre pied sur le rivage): Νυμφίε, πολλά μόγησας, ἃ μὴ πάθε νυμφίος ἄλλος, | νυμφίε, πολλά μόγησας, ἅλῃς νῦ τοι ἄλμυρον ὕδωρ, | ὁδμή τ' ἰχθυόεσσα βαρυγούποιο θαλάσσης.

v. 4 ἐς χρόνον: concerne habituellement l'avenir, cf. Hdt. 9, 89: ἐς χρόνον «pour l'avenir» et Eur. *Or.* 207: ἐς τὸν αἰὲν ... χρόνον «pour toujours», mais se réfère ici plutôt à la durée de la vie, d'où ma traduction «longtemps».

vv. 5–6 Des vers presque identiques figurent dans les poèmes no. 290, 25–26: ὤλετο μὲν μοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἥλιζιή, θάρσος ἐμῆς κραδίης et no. 300, 96–97: ὤλετο μὲν μοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἀλκή σώματος, ὤλετο δ' εὐχαρις ἦβη. Cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 1, 331–332: φάος δ' ἐμόν, οἷα φονῆος, | ὤλετο («comme chez un meurtrier, la lumière disparut en moi») et *Carm.* II 1. 22, 16: ἐκ μὲν μοι μελέων σθένος ὤλετο.

μένος ἐσθλόν: tournure homérique, cf. *Il.* 5, 516.

χείρ δὲ λέλοιπε κράτος: litt. «la main a abandonné la force», «la main a manqué quant à la force». Peut-être faut-il lire χεῖρα λέλοιπε κράτος «la force a abandonné la main» (cf. *Od.* 14, 134: ψυχὴ λέλοιπεν «la vie (l')a abandonné») ou χείρ δὲ λέλοιπε κράτους «la main a manqué de force».

v. 7 ἀμφοτέραις: sc. χερσί; cf. Hom. *Od.* 10, 264: ἀμφοτέρῃσι.

κακεργέες: *LBG* «boshaft»; cf. Ephr. Syr. *Sermo de virt.* 9, 7–8: ἐν ἀποκρίσειν ὀκνηρὸς καὶ ἐν τοῖς ἔργοις κακεργής.

v. 8 πᾶσαν ... κτήσιν ἐμοῦ βίотου: l'expression κτήσις βίотου est aussi employée par Aristophane, *Av.* 718 πρὸς βίотου κτήσιν «subsistance». Jean Géomètre pourrait avoir lu cette comédie, puisque l'œuvre d'Aristophane était étudiée à l'école: «There were selections from tragedy and Aristophanes ... Demosthenes was referred to in the scholia as <the orator> par excellence, just as Homer was <the poet> and Aristophanes <the comic writer>» (Wilson 1996², 24).

- πάσης δὲ σκοπός εἰμι κακῆς γλώσσης, θάνον· οἱ δὲ
 10 εἰσέτ' ἐμὴν κραδίην ἰοβολουῖσι, τάλας.
 τῶν πάντων οὐ τόσσον ὀδύρομαι, ὅσσον ἐνός περ·
 αἰῶνα τρομέω ἀμφιπαρερχόμενον.
 οὐδέ τί μοι περὶκείται, μαψιδίως δ' ἀλάλημαι,
 ἄλγεά τε στοναχάς, κήδεα μοῦνα φέρων,
 15 ἀμπλακιῶν τ' ἐπὶ τοῖς φόρτον, πολυειδέα ἄχθη,
 οἷς μούνοις πλουτῶ πλουτὸν ἀπειρέσιον.
 σὴν τε δίκην τρομέω καὶ Τάρταρον ἠερόεντα
 καὶ φλόγα τὴν σκοτίνην καὶ ὀφέων δαπάνην.

10 εἰσέτ' scripsi: εἰς ἔτ' SV || **11** ὅσσον S: ὅσον V || **13** περὶκείται V Mi.: -μαι S || **14** στοναχάς S: -χοῦ V || **16** μούνοις V: μόνους S

v. 9 θάνον: dans les poèmes no. 14, 2, no. 81 et no. 300, 95, le poète se sert de la même hyberbole de la mort.

v. 10 εἰσέτ' ἐμὴν κραδίην ἰοβολουῖσι, τάλας: la tournure figure dans un poème sur Eros de la main d'Alcée de Messénie, *AP* V 10, 2 (ἀλλ' ἐπ' ἐμὴν ἰοβολεῖ κραδίην). Chez Jean, la préposition ἐπὶ ne figure pas et ἐμὴν κραδίην est complément d'objet direct. Cf. le poème no. 290, 108: ἰοβολεῖτε χροά στερερόν («vous lancez des traits à la peau épaisse»).

v. 11 Le poète imite Homère, *Il.* 22, 424–426: τῶν πάντων οὐ τόσσον ὀδύρομαι, ἀχνύμενός περ | ὥς ἐνός, οὗ μ' ἄχος ὅξυ κατοίσεται Ἀΐδος εἴσω, | Ἔκτορος (cf. aussi *Od.* 4, 104–105). Le tour se produit également dans les poèmes no. 290, 33–34 (relatif à l'animosité verbale d'autrui) et no. 300, 104–106 (relatif à la vieillesse). Cf. aussi Greg. Naz. *Carm.* II 1. 1, 221: αὐτὰρ ἐγὼν οὐ τόσσον ὀδύρομαι ...

v. 12 ἀμφιπαρερχόμενον: *LBG* s.v. ἀμφιπαρέρχομαι «verstreichen».

v. 13 Dans ce vers, deux éléments sont d'inspiration homérique; οὐδέ τί μοι περὶκείται figure mot pour mot dans *Il.* 9, 321 (cf. aussi le poème no. 290, 29) et μαψιδίως ἀλάλημαι fait écho de μαψιδίως ἀλάλησθε dans *Od.* 3, 72 et 9, 253 (cf. aussi le poème no. 200, 4: μαψιδίως ἀλάληντο).

v. 14 ἄλγεά τε στοναχάς: la tournure figure chez Homère, *Il.* 2, 39 et *Od.* 14, 39 (ἄλγεά τε στοναχάς τε); Greg. Naz. *Carm.* II 1. 1, 171 et *Carm.* II 1. 19, 19 (ἄλγεα δὲ στοναχάς τε).

v. 15 ἀμπλακιῶν φόρτον: le langage est propre aux confessions; c'est le cas dans les poèmes nos. 56, 200 et 289; en ce qui concerne le poids des péchés, cf. les poèmes no. 56, 7 (note) et no. 75, 7 (note).

De chaque mauvaise langue je suis la cible ; je suis mort—mais eux ?

10 Encore, ils lancent des flèches vers mon cœur, misérable.

Je ne gémiss pas autant sur tout cela, autant que je le fais sur une [chose :

je tremble devant la vie qui passe.

Il ne me reste rien, j'erre sans raison,

plein de douleurs, de gémissements et de soucis seulement,

15 et, en outre, chargé du poids des péchés, de toute sorte de chagrins —
les seules richesses infinies dont je jouis.

Face à ta justice je tremble, devant l'Enfer ténébreux
et la flamme obscure et l'abondance des serpents.

v. 16 *πλουτῶ*: construit à la fois avec accusatif de l'objet interne (*πλουτῶν*) et *dativus rei* (*οἷς*). L'expression *πλουτῶν ἀπειρέσιον* est chère à Jean Géomètre, puisqu'elle est aussi présente dans les poèmes nos. 54, 4; 290, 84; 300, 85; *Hymnes* 4, 98. Cf. nos. 26, 2: ὄλβον ἀπειρέσιον; 290, 72: οἰκτον ἀπειρέσιον.

vv. 17-18 L'image ressemble à *Carm.* II 1. 89, 35-36 de Grégoire de Nazianze: δέδοικα δὲ | τὸ πῦρ, τὸ χάσμα, τὴν ζέσιν τοῦ πλουσίου. Pour ce qui a trait à la peur de la mort, cf. le poème no. 75, 3-4: ἀλλ' ἔνα τόνδ' ἀνῶς περιδεῖδια μὴ τι πάθομι | πλοῦν αἰδηλον ὅτε στέλλομαι ἐκ βιότου.

Τάρταρον ἡρώοντα: cette expression est employée par Homère (*Il.* 8, 13), par Hésiode (*Th.* 682 et 721), dans les *h.Hom.*, *h.Merc.* 256, les *Orph. H.* 56, 10 et les *Oracles Sibyllins* (8, 362), par Grégoire de Nazianze (*Carm.* I 2. 14, 103 et II 1. 73, 3). Le mot classique « Tartaros » figure dans la littérature byzantine, mais moins fréquemment que le mot classique « Hadès » ou le mot biblique « Géhenne ». Cf. les poèmes no. 76, 12: Τάρταρον ἡρώοντα; no. 16, 4: Ἄϊδαν (note); no. 74, 12 (= Cr. 293, 19): μυχὸς τοῦ Ταρτάρου.

v. 18 φλόγα την σκοτίην: quant à la position de l'article entre le substantif et l'adjectif (par ex. ἀνήρ ὁ ἀγαθός) *K-G* 1, 613 font remarquer: «das Substantiv (wird) zunächst als ein unbestimmtes gesetzt und erst durch das hinzutretende Attributiv näher bestimmt, (aber) ... einem anderen Substantive entgegengesetzt.» Chez Jean, la séquence substantif + article + adjectif ne sert qu'à préciser ou modifier le substantif, qui ne contraste pas avec un autre substantif. Cf. les poèmes no. 54, 2: δαίμων ὁ ζῶης βάσκανος ἡμετέρης; no. 76, 15–16: θόωκος | μακραιὼν ὁ σῶς; no. 290, 51: Μωσῆα τὸν μέγαν et 130: εἰκόνα τὴν χθονίαν; no. 292, 5–6: αἶψα | τὴν φίλην. Dans le poème no. 56, 8, l'expression φλόγης σκοτία n'a pas d'article. Peut-être faut-il lire τε au lieu de τὴν?

ἐγγύθι τῆς Σκύλλης χαλεπή πάροστηκε Χάρυβδις·
 20 ἀμφοτέρω τρωμέω, καὶ βίον ὥς θάνατον·
 ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐλέαιρε καὶ ἀμφοτέρωθι σάωσον,
 ἔνθεν ἀναστήσας εὐδίων εἰς λιμένα,
 ἦ με φέρειν φορέοντα δίδαξον, ὅπη τέ γε βούλει·
 ῥήματι πάντα φέρων, πάντα χαλινὰ φέρεις.

19 Σκύλλης Vs Cr.: Σκύλλης S || πάροστηκε scripsi: παρέστηκε SV || 21 ἀλλὰ μ' Vs Cr.: ἀλλ' ἄ μ' S || 24 χαλινὰ φέρεις scripsi: χαλινὰ φέροις S φέρεις χαλινὰ V.

v. 19 L'hexamètre fait écho d'*AP* XI 271, 1: ἐγγύθι τῆς Σκύλλης χαλεπήν στήσαντο Χάρυβδιν.

πάροστηκε: je n'ai pas accepté la leçon παρέστηκε des manuscrits S et V pour raisons de métrique; cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j et le poème no. 290, 13: πάροστητε.

v. 21 Le vers ressemble à Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 1, 386: ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐλέαιρε, καὶ ἐκ θανάτοιο σάωσον et Homère, *Od.* 5, 450 (Ulysse naufragé): ἀλλ' ἐλέαιρε, ἄναξ. Cf. les poèmes no. 17, 1: ἄναξ (note); no. 76, 14: ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐλέαιρε; no. 290, 75 et no. 300, 121: ἐλέαιρε. Pour le choix d'ἐλέαιρε au lieu d'ἐλέησον, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.2. A noter que, dans ce cas-ci, l'emploi d'ἐλέησον est exclu pour raisons de métrique.

v. 22 Le vers est tiré mot pour mot de Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 16, 3–4: πῇ δὲ φέρων στήσει με Θεὸς μέγας; ἦ ῥα σάωσει | ἔνθεν ἀναστήσας εὐδίων εἰς λιμένα; cf. *Carm.* I 2. 15, 110: ἔνθεν ἀναστήσας; *Carm.* II 1. 45, 348: εὐδίων ἐς λιμένα.

Près de Scylla se trouve Charybde cruelle :

- 20 devant les deux je tremble, devant la vie comme devant la mort.
 Mais aie pitié de moi, Seigneur, et sauve-moi et de l'une et de l'autre,
 en me relevant jusqu'à un port tranquille,
 ou apprends-moi à supporter ce que je porte, de la manière que tu
 [veux :
 portant toutes choses par ta parole, tu en tiens les rênes.

v. 23 L'hexamètre est une réminiscence d'une maxime de la main de Palladas (*AP* X 73), citée fréquemment dans la littérature byzantine : εἰ τὸ φέρον σε φέρει, φέρε καὶ φέρον· εἰ δ' ἀγανακτεῖς, | καὶ σαντὸν λυπεῖς καὶ τὸ φέρον σε φέρει. Pour d'autres exemples, cf. Beckby 1957–1958, 815–816 et Lauxtermann 2003a, 243 et 250.

v. 24 ῥήματι πάντα φέρων : tournure inspirée d'une célèbre description du Christ dans la lettre de Paul aux Hébreux (φέρων τε τὰ πάντα τῷ ῥήματι τῆς δυνάμεως αὐτοῦ «qui porte toutes choses par sa parole puissante», *He.* 1, 3). Dans *Carm.* II 1. 45, 153–155, Grégoire de Nazianze parle de la vertu du silence en utilisant les rênes comme métaphore de la réserve : ἄλλος ἔδησε | χεῖλεα, καὶ γλώσση θῆκε χαλινὰ φέρων, | οὐ μὴν πάντα χαλινὰ, ὕμνοις δ' ἀνέηκε μόνοισιν.

φέρεις : j'ai préféré l'indicatif du manuscrit V à l'optatif du manuscrit S, parce que l'indicatif confirme la fin du vers précédent (ὅπη τέ γε βούλει) en guise de conclusion. Toutefois, il est aussi possible de conserver l'optatif du manuscrit S, qui ajoute à ἐλέαγε, σώωσον et δίδαξον un vœu avec une valeur «immédiate». Cf. ch. III. §3.2 *Verbe : l'aspect verbal*.

Commentaire

Les poèmes nos. 53–55 de Jean Géomètre constituent une petite série de compositions εἰς ἑαυτόν dans laquelle le poète s'adresse à son âme mélancolique par les mots Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας;¹⁹ Considérons de plus près la structure de notre poème no. 53. Le ton y est morose et le langage hyperbolique. La thématique s'insère dans la tradition : le poète s'adresse à sa propre âme, il se lamente sur sa condition, il exprime ses angoisses, il conjure Dieu de le sauver.

Aux vv. 1–6, il s'adresse d'abord à son âme et décrit la tempête qui a provoqué son naufrage.²⁰ Suit la description de la période noire qu'il connut (vv. 7–12), lorsque ses concitoyens s'emparèrent de ses biens et se moquèrent de lui. L'animosité des concitoyens figure dans plusieurs de ses poèmes, dans lesquels il décrit aussi parfois d'autres thèmes, tels la haine pour sa sagesse et son courage. L'ensemble des données fait penser qu'il s'agit de la période datant d'après l'éloignement du poète vis-à-vis de l'armée sous l'empereur Basile II (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). Néanmoins, il faut être prudent, les allusions sont assez obscures et les images sont partiellement inspirées de Grégoire de Nazianze, si bien qu'il est difficile d'établir la valeur historique de ces lamentations. Les vv. 7–10 font écho à la poésie de Grégoire, qui se déclare mort, en parlant des voisins malicieux et en se présentant comme la cible de tout le monde : ἐγὼ θάνων, ὃ καὶ ἀλιτροὶ | γείτονες, οὐκέτι με φρίξετε, ὡς τὸ πάρος (*Carm.* I 2. 15, 157–158); καθ' ἡμέραν θνήσκω τε καὶ λείπω βίον ... (*Carm.* II 1. 89, 22); σκοπὸς τέθειμαι πᾶσι, καὶ τοξεύομαι. | Στήτω ποθ' ἡμῖν ὁ φθόνος, στήτω ποτέ (*Carm.* II 1. 89, 25–26).²¹

¹⁹ Pour la poésie εἰς ἑαυτόν, cf. ch. II. § 3. *Thématique*. Dans son édition, Cramer n'a pas respecté le symbole « » qui figure dans la marge du manuscrit S et qui sert à séparer les poèmes. Par suite, il a présenté les nos. 53–56 comme une seule composition.

²⁰ L'image de la tempête, symbole de la vie turbulente, est fréquemment attestée dans la poésie byzantine, cf. les poèmes no. 74 (= Cr. 293, 7–22), no. 75 et no. 200 et Lauxtermann 2003a, 216–217.

²¹ Martin Hinterberger signale que le genre ne connaît pas d'aspect rétrospectif et est essentiellement non-historique (1999, 73): «Gemeinsam ist den in Anlehnung an Gregorios von Nazianz verfaßten Selbstbetrachtungen der statische Charakter: die Äußerungen der Autoren über sich selbst sind dem Augenblick verhaftet und weitgehend ihrem Vorbild verpflichtet. Inhaltlich gehen sie über ein allgemeines Lamentieren über die mißliche Lage des Autors oder Sündenbekenntnisse und geäußerte Zerknirschung über die Sündhaftigkeit nicht hinaus. Ihnen allen fehlt die konkrete Retrospektive in die Vergangenheit.»

Le comble de la misère du poète est la crainte que sa condition pénible ne cesse plus. Après d'autres lamentations, en disant qu'il ne lui reste rien, les péchés et la misère mis à part (vv. 13–16), le poète s'adresse au Juge Suprême (σὴν ... δίκην) et décrit les horreurs de l'Enfer, endroit profond de punitions éternelles, caractérisé ici par une « flamme ténébreuse » et une « abondance de serpents » (vv. 17–20). La dénomination classique d'Hadès ou Tartaros est utilisée à l'époque byzantine pour indiquer l'endroit le plus sombre de l'Enfer, où un monstre infernal est assis sur son trône. Sur les représentations du Jugement Dernier, il est entouré par des pécheurs torturés qui brûlent éternellement dans les flammes rouges.²² Le poète n'a pas le choix, pour lui la vie est aussi angoissante que la mort (ἀμφοτέρα τρομέω), une absence de choix qu'il exprime d'ailleurs par la métaphore classique des monstres marins Scylla et Charybde.

Comme dans les hymnes païens, la fin de l'hymne est annoncée par une expression formulaire (v. 21 : ἀλλά μ' ἄναξ, ἐλέειρε ...). Une invocation et une prière au Christ suivent en guise de conclusion, de nouveau selon le style de Grégoire. Le poète revient à la thématique de la tempête énoncée dans les premiers vers, en priant le Christ de le sauver de cette vie houleuse et de l'amener à un port tranquille—ou bien, de lui enseigner à supporter une vie si difficile.

²² Cf. *ODB*, s.v. Hades et Vauchez 2000, 660–661. Un bel exemple du Jugement Dernier est fourni par la grande mosaïque byzantine (XII^e–XIII^e s.) de la Cathédrale de S. Maria Assunta sur l'île de Torcello (Venise). Il y figure aussi des serpents qui glissent à travers les orbites des crânes. Sur les images de l'Echelle Spirituelle, les mâchoires du diable sont prêtes à recevoir les pécheurs qui tombent, cf. le poème no. 76 (commentaire) et planche 7.

NUMÉRO 54
SUR LUI-MÊME

εἰς ἑαυτόν

- Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας; ἀνέγρεο, μὴ σε χαλέψη
 δαίμων ὁ ζωῆς βάσκανος ἡμετέρης,
 μηδ' ὑπνώοντι ζιζανίων σπόρον ἐγκαταμίξῃ
 ἢ κ' ἀρετῶν σκεδάσῃ πλοῦτον ἀπειρέσιον.
 5 θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας; ἀνέγρεο· οἶδας ἀπειλὰς
 δεσποτικῶν στομάτων ὀκναλέαις κροαδίαις.

S f. 160^v V f. 98^v s f. 62 || Cr. 288, 7–12 Mi. 37, 47–52 || poemata 54–55 V et 53–56 Cr. et 51–57 Mi. coniunx. || εἰς ἑαυτόν in mg. S^{ac}: ἄλλα (sic) in mg. S^{pc} ἄλλα in mg. Vs || 1 τί V Cr.: τί S || 3 μηδ' ὑπνώοντι ζιζανίων σπόρον scripsi: μὴ σ' ὑπνώοντι ζιζανίων σπόρον SV μὴ δέ σοι ὑπνώοντι κακὸν σπόρον Cresci || 4 κ' ἀρετῶν V Cr.: κὰρ- S.

v. 1 Θυμέ—μὴ est inspiré d'*AP* V 47, 5, cf. commentaire. Pour d'autres sources, cf. le poème no. 53, 1: Θυμέ τάλαν (note).

χαλέψη: cette forme figure trois fois chez Nonnos (*Dion.* 16, 34; 42, 391, cité dans le commentaire, et 44, 94) et deux fois chez Quintus de Smyrne (1, 22: μὴ τις ... χαλέψη et 3, 42: μὴ σε καὶ ἀθανάτων τις ἀπ' Οὐλύμποιο χαλέψη), toujours en fin de l'hexamètre.

v. 3 Le troisième vers pose un problème. Les manuscrits S et V lisent μὴ σ' ὑπνώοντι ζιζανίων σπόρον, mais l'élision du pronom σοι n'est pas attestée sauf dans Homère, *Il.* 1, 170. On pourrait résoudre ce problème en lisant μηδ' ou μὴθ' au lieu de μὴ σ' (comme je l'ai proposé dans mon article «Jean et l'*Anthologie*», 2003, 209–210), le σοι étant sous-entendu à la base du σε au v. 1. Cette conjecture est proche de la leçon des manuscrits, le résultat étant μηδ' ὑπνώοντι ζιζανίων - ~ ~ | - - | - ~ ~ | -. A noter que chez Jean, la voyelle brève devant πν paraît en fonction du besoin. L'abrégement d'une longue devant une voyelle (ici: ωο) dans un seul mot n'est pas attesté ailleurs dans ses hexamètres et ses distiques (sauf dans le nom propre εἰσέτι σ', Ἰωάννη - ~ ~ - ~ ~ - dans le poème no. 280, 2).

Sur lui-même

- Malheureuse âme, qu'est-ce qui t'est arrivé? Réveille-toi, pour que le
 [diable,
 jaloux de notre vie, ne te fasse pas de mal,
 et ne mêle la mauvaise semence à ton sommeil
 ou ne dissipe l'abondance infinie de tes vertus.
- 5 Malheureuse âme, qu'est-ce qui t'est arrivé? Réveille-toi, tu connais les
 [menaces
 que la bouche du Seigneur adresse aux cœurs paresseux.

Lia Raffaella Cresci (1996, 46–47) propose la conjecture *μη δέ σοι ύπνώοντι κακὸν σπόρον ἐγκαταμίξι*, qui reprend presque mot pour mot un vers de Grégoire de Nazianze: *μη δέ μοι ύπνώοντι κακὸν σπόρον ἐγκαταμίξι | ζιζανίων ἀρότης τε κακῶν καὶ βάσκανος ἐχθρὸς* (*Carm.* I 2. 2, 376–377, cf. *Carm.* I 1. 27, 7–8). A mon avis, la suppression du mot-clef *ζιζανίων* dans le poème de Jean rend moins évidente la référence biblique. Néanmoins, il est possible que *ζιζανίων* fût à l'origine une glose qui devait expliquer *σπόρον* et qui, dans les manuscrits S et V (qui remontent peut-être à un seul archétype, cf. ch. VII. *Principes de l'édition*), s'est glissé dans le vers même.

ἐγκαταμίξι: en général, le verbe *ἐγκαταμείγνμι* a un complément à l'accusatif et au datif; ici, le complément *ύπνώοντι* sert de complément au datif, ou de datif d'intérêt («à/pour toi, pendant que tu dors», que j'ai traduit par «à ton sommeil»).

v. 6 *ὀκναλέας κραδίας*: l'adjectif (poétique pour *ὀκνηραῖς*) fait écho à la parabole des talents, citée dans le commentaire (*Mt.* 25, 26): *πονηρὸ δοῦλε καὶ ὀκνηρὸς*. Chez Musée, *Héro et Léandre*, 120 et chez Nonnos, *Dion.* 32, 265 et 43, 381, il qualifie des pieds (*ὀκναλέοις ... πόδεσσιν*).

Commentaire

Ce poème est le deuxième de la petite série «εἰς ἑαυτόν» (poèmes nos. 53–55) dans laquelle le poète s'adresse à sa propre âme. L'ouverture désespérée (θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας;) est immédiatement suivie d'une exhortation énergique (ἀνέγρεο). Le poète prend courage en faisant allusion à la parabole de l'ivraie du Nouveau Testament (*Mt.* 13, 24–30), selon laquelle le diable (ὁ ἐχθρός) sème, tandis que l'on dort, le mauvais grain (ζιζάνια) parmi le froment semé par le Christ. Son acte sera découvert après que le froment aura commencé à pousser. Mais dans le poème de Jean Géomètre, le poète doit se réveiller *avant* que le diable (δαίμων ὁ ζωῆς βάσκανος ἡμετέρης) ne détruise ses vertus infinies. Le cinquième et le sixième vers, de nouveau introduits par θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας; ἀνέγρεο, pourraient constituer un petit poème en soi, mais aucune marque de séparation ne se trouve dans les manuscrits. L'image du serviteur a été empruntée à un autre passage du Nouveau Testament, à savoir la parabole des talents (*Mt.* 25, 26), dans laquelle le mauvais serviteur a enfoui ses talents au lieu de les accroître, ce qui met son maître en colère: Πονηρὲ δοῦλε καὶ ὀκνηρέ, ἦδεις ὅτι θερίζω ὅπου οὐκ ἔσπειρα καὶ συνάγω ὅθεν οὐ διεσκόρπισα; («Mauvais serviteur, timoré! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que je ramasse où je n'ai rien répandu?»). Si l'on suppose que les vers font partie intégrante du poème, l'introduction de l'élément divin dans ἀπειλὰς δεσποτικῶν στομάτων peut bien contrebalancer la puissance destructive du démon du deuxième vers.

Il est surprenant de trouver deux tournures parallèles (μή σε χαλέψη et θυμὲ θάλαν, τί πέπονθας; ἀνέγρεο, ...) plongées dans une atmosphère entièrement différente, non pas biblique, mais érotique. Le premier parallèle figure chez Nonn. *Dion.* 42, 391–392: μή σε χαλέψη | θεριμὸς Ἔρωος βαρύμηνης. Le deuxième figure dans une épigramme de Rufin (*AP* V 47, I^{er}–II^e s. après J.-Chr.), que voici:

Πολλάκις ἠρασάμην σε λαβὼν ἐν νυκτί, Θάλεια,
 πληρῶσαι θαλερῇ θυμὸν ἐρωμανίη·
 νῦν δ' ὅτε μοι γυμνὴ γλυκεροῖς μελέεσσι πέπλησαι,
 ἔκλυτος ὑπναλέω γυῖα κέκμηκα κόπῳ.
 5 θυμὲ τάλαν,²³ τί πέπονθας; ἀνέγρεο, μηδ' ἀπόκαμνε,
 ζητήσεις αὐτήν τήν ὑπερευτυχίην.

²³ La correction τάλαν (pour τάλας) est ajoutée par la main du scribe P.

Bien des fois j'ai souhaité, Thaleia, te prendre, une nuit, pour assouvir l'ardeur de mes désirs furieux. Et maintenant que tu es là, toute nue, que j'ai tout près de moi tes membres délicats, je suis sans force, je succombe à la fatigue et au sommeil. Pauvre courage, qu'es-tu devenu ? Réveille-toi, pas de défaillance : cette félicité, qui te dépasse maintenant, te manquera un jour.

Jean transforme la frivolité païenne de ses deux modèles en solennité chrétienne en parlant de sa lutte contre l'amour charnel. La morale ouverte, qui un siècle plus tôt a caractérisé le classicisme de Léon le Philosophe et de son cercle (collectionneurs et auteurs de poèmes érotiques), n'existe plus au X^e s.²⁴ Mais peut-être un public instruit savait-il apprécier les références cachées à la façon d'un clin d'œil et comprenait-il la vraie nature du δαίμων βάσκανος ?

²⁴ Pour la morale sexuelle aux IX^e et X^e siècles, cf. Beck 1986, 108–135 et Lauxtermann 1999b, 161–170. Pour d'autres exemples de la lutte du poète contre l'amour charnel, on peut se référer aux poèmes nos. 200, 209 (= Cr. 316, 22–25), 210 (= Cr. 316, 26 – 317, 7), 227, 228 (= Cr. 320, 24–25) et 299 (= Cr. 348, 1–14). Pour d'autres citations empruntées à un contexte érotique, cf. les poèmes nos. 83 et 290, 63 (note).

NUMÉRO 55

Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας; ἀνέγρεο, μὴ ποτε κλείσῃ
 οὐρανίους θαλάμους νυμφίος ἑξαπίνης.
 ἔγρεο, θυμὲ τάλαν, καὶ ἴστασο καὶ γόνυ κάμπτε,
 δάκρυα θερμὰ χέε, μύρεο σὰς ἀνίας.

S f. 160^v V f. 98^v s f. 62^{iv} || Cr. 288, 13–16 Mi. 37, 53–56 || poemata 54–55 V et 53–56 Cr. et 51–57 Mi. coniunx. || ἄλλα s^{mg} || 1 μὴ ποτε scripsi: μὴ που τι SV μὴ που Scheidw.

v. 1 Θυμὲ—μὴ: identique au poème no. 54, 1 et 5. Pour Θυμὲ—πέπονθας cf. le poème no. 53, 1 (note).

μὴ ποτε: puisque dans les manuscrits, le cinquième pied de l'hexamètre est incorrect (μὴ πού τι SV), Scheidweiler (1952, 294) supprime τι. Pour éviter la création d'un *versus spondiacus* (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §3c), je propose de lire μὴ ποτε. On pourrait également lire μὴ ποτί (d'inspiration dorienne, cf. ποτι- pour προσ- chez Homère, par ex. *Il.* 9, 381: ποτινίσσεται ou *Od.* 6, 308: ποτικέκλινται, cf. la préposition ποτί dans les poèmes no. 65, 20: ποτί ... εἶδα SV, no. 68, 1: ποτί νέκταρ et no. 300, 50: ποτί χέρσον).

v. 2 οὐρανίους θαλάμους: les «demeures célestes»; le mot classique θάλαμος se réfère ici à la chambre nuptiale de l'Époux céleste. Cf. *Mt.* 25, 10: τὸν γάμον (cité dans le commentaire).

νυμφίος: le Christ, tandis que l'âme (θυμός) du poète est l'une des vierges. Dans le poème no. 200, le νυμφίος représente également le Christ, tandis que là, son épouse est le cœur (καρδίη) du poète (menacée par le μοιχός, le diable).

vv. 3–4 Les vers ressemblent aux vv. 11–12 du poème no. 290, où figurent τετρυμμένα γούνατα κάμπτω et δάκρυα θερμὰ χέων. Pour δάκρυα θερμὰ χέων, cf. Hom. *Il.* 7, 426 (χέοντες), 16, 3 et 18, 17; Greg. Naz. *Carm.* I 2. 9, 45 et *Carm.* II 1. 50, 46 (χέον).

v. 4 μύρεο: avec complément d'objet direct, «se lamenter sur». Cf. Bion, *Epitaphius Adonis* 68: τὸν ἀνέρα μύρεο, *Orac. Sib.* 5, 214 et *AP App. epigr. sep.* 267, 19: μύρεο λυγρὸν ὄλεθρον.

Malheureuse âme, qu'est-ce qui t'est arrivé? Réveille-toi, avant que
[l'Époux

ne verrouille subitement les demeures célestes.

Réveille-toi, malheureuse âme, et lève-toi, et plie ton genou,
verse de chaudes larmes, lamente-toi sur tes chagrins.

Commentaire

Ce poème est le troisième de la petite série «εἰς ἑαυτόν» (poèmes nos. 53–55) dans laquelle le poète s'adresse à sa propre âme. Le copiste du manuscrit V a considéré les poèmes nos. 54 et 55 comme un seul et unique poème, vraisemblablement parce que les premiers vers sont presque identiques (Θυμὲ τάλαν, τί πέπονθας; ἀνέγρεο, μή ...) et qu'en outre les poèmes font tous deux allusion aux paraboles du Nouveau Testament. Mais en tant que poèmes autonomes, ils me semblent plus éloquents. Dans le poème no. 55, il s'agit de la parabole des dix vierges. En attendant l'Époux, les vierges s'endorment. Mais certaines d'entre elles ont oublié d'apporter une quantité suffisante d'huile pour leurs lampes. Tandis qu'elles sont obligées d'aller en chercher d'avantage, l'Époux arrive, emmène les vierges sages et ferme la porte de la chambre nuptiale: ἀπερχομένων δὲ αὐτῶν ἀγοράσαι ἦλθεν ὁ νυμφίος, καὶ αἱ ἑτοιμοὶ εἰσῆλθον μετ' αὐτοῦ εἰς τοὺς γάμους καὶ ἐκλείσθη ἡ θύρα (Mt. 25, 10, «pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces et l'on ferma la porte»). Les filles négligentes reviendront trop tard ... Le poète a utilisé cette image sans se servir du vocabulaire biblique, sauf le νυμφίος et une forme du verbe κλείω.

La deuxième distique du poème implique qu'auparavant le «je lyrique» a été paralysé par manque d'action et qu'il doit se réveiller de son état passif pour agir et pour faire pénitence. On n'y trouve pas de références voilées aux péchés de la chair, présentes dans le poème précédent. La conclusion du poème ressemble à celle de la parabole de l'Évangile de Matthieu: sois prêt! (γρηγορεῖτε οὖν—ὅτι οὐκ οἴδατε τὴν ἡμέραν οὐδὲ τὴν ὥραν, Mt. 25, 13; cf. aussi Mt. 24, 42 et Mc. 13, 35).

NUMÉRO 56

Ἰλαθὶ μοι, πανίλαε βασιλεῦ, ἦλιε δόξης,
 Ἰλαθι, κοσμοφόρε, Ἰλαθι οἰκτοπάτορ·
 ἦλιτον ἐκ γενετῆς ὅσσα ψάμμαθός τε κόνις τε·
 ἦν δέ τι νῦν λαλέω, οὐ δὲ πνέω καθαρόν.
 5 ἄλλ' Ἰλαθι τεὸν κατὰ θέσφατον οἶκτον, Ἰλαθι,
 Ἰλαθι, πόλλ' ἀνέτλην, ἄξια δ' οὐδὲ τάδε

S ff. 160^v–61 V ff. 98^v–99 s f. 132^{rv} || Cr. 288, 17–32 Mi. 37, 57–72 || poemata 52–57 Cr. et 52–58 Mi. coniunx. || ἑτέρα δέησις εἰς τὸν Χριστὸν lemma s^{mg} || 1 Ἰλαθὶ S: Ἰλ- ut semper V || 2 κοσμοφόρε V: κόσφορε S φωσφόρε s || 3 ἦλιτον Vs: ἦλ- S || ὅσσα S: ὅσα V Mi. || ψάμμαθός V: ψάμμαθός S || 4 ἦν δ' s: ἦ δ' S ἦδ' V Mi. ἦδ' Cr. οὐδ' Picc. || λαλέω S: λαλέων V || 5 κατὰ θέσφατον Vs Mi.: καταθέσφατον S κατ' ἀθέσφατον Cr. || Ἰλαθι S om. V || 6 πόλλ' S: πόλ' V

v. 1 Aux vv. 1, 2 et 6 Ἰλαθι est scandé - - -, tandis qu'au v. 5, il faut le scander - - - puis - - -. Le caractère dichronique de l'ι et de l'α permet ce changement prosodique. En outre, l'alternance vocalique d' Ἰληθι et Ἰλαθι et la scansion libre d' Ἰλαος depuis Homère (par ex. - - - dans *Il.* 1, 583 et - - - dans *Il.* 9, 639) rendent cette variation plus facile.²⁵ L'impératif Ἰλαθι figure aussi dans d'autres poèmes de Jean Géomètre, le no. 67, 5 et le no. 200, 1, 2, 8 et 10 (avec gén.), et dans les confessions d'autres auteurs (abs. ou avec dat., surtout dans la poésie en hexamètres: 11 × chez Greg. Naz. 11 ×, chez Nonnos, 17 × dans l'*AP*, 12 × dans l'*APL*, etc.). Je cite en particulier Proclus (V^e s.), *Hymnes* 7, 37–40, parce que la confession de Jean présente plusieurs expressions communes à ces vers: εἰ δέ τις ἀμπλακίη με κακῇ βίῳ τοιοῦτο δαμάζει—| οἶδα γάρ, ὥς πολλοῖσιν ἐρίχθουμαι ἄλλοθεν ἄλλαις | πρήξεσιν οὐχ ὁσίαις, τὰς ἦλιτον ἄφρονι θυμῷ—, | Ἰλαθι, μευλιχόβουλε, σαόμβροτε.

πανίλαε βασιλεῦ: quoique dans la littérature grecque Ἰλαος soit souvent attesté, πανίλαος est plus rare. Néanmoins, Jean l'emploie de nombreuses fois, cf. les poèmes nos. 65, 28; 67, 7; 68, 9; 289, 38; *Hymnes* 1, 47; 3, 57 et 4, 99; cf. aussi Opp. *Hal.* 1, 45 et 2, 40 et Nonn. *Par. ev. Joh.* 6, 160: πανίλαον ὄμμα τιταίνων. Pour la scansion de πανίλαε βασιλεῦ, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c.

ἦλιε δόξης: la métaphore du soleil, traditionnellement utilisée pour les empereurs, est également associée au Christ et à Dieu. Cf. le poème no. 60 (= Cr. 289, 15–30), où l'empereur Nicéphore Phokas est comparé au soleil, et le poème no. 57, 5, où Dieu est nommé ἥλιος. La tournure ἦλιε δόξης est aussi présente dans *Anal. Hymn. Gr., Can. Jan.* 26. 31. 9, 30–31: ἦλιε δόξης Ἰησοῦ et elle figurera un siècle plus tard chez Jean Mauropous (XI^e s.), *Can.* 3, 1.

²⁵ Chez Homère, le ι d' Ἰληθι est toujours long, peut-être dû à une altération de *εἰληθι, cf. Hsch. s.v. εἰληθι: Ἰλεως γίνου, Hérodien et Chérobosque s.v. εἰλαθι: οἱ Αἰολεῖς γὰρ ἔλλαθι λέγουσιν. Cf. Chantraine 1958, 13 et 428.

- Aie pitié de moi, Seigneur tout doux, Soleil de gloire,
 pitié, toi qui portes le monde, pitié, Père plein de compassion :
 j'ai péché dès mon enfance autant que sable et poussière ;
 si maintenant je dis quelque chose, je respire l'impureté.
- 5 Mais pitié, par ta compassion divine, pitié.
 Pitié, j'ai beaucoup souffert, mais cela ne compense pas

v. 2 κοσμοφόρος: adjectif rare, employé par Cosmas Indicopleustes (VI^e s.; *Topogr. christ.* 2. 37, 8) et, quelques siècles plus tard, par Manuel Philes (XIII^e–XIV^e s.; éd. Miller 1967², 288, poème no. 30, 10).

οἰκτοπάτορ: *hapax legomenon*, cf. *LBG* s.v. οἰκτοπάτωρ: «Vater des Mitleids». Dans le poème no. 200, 1, ἴλαθι est suivi de παντοκράτορ, dans *Hymnes* 2, 8 figure θειοπάτωρ.

vv. 3–4 ἤλιτον: le prédicat ἤλιτον est aussi présent dans les poèmes no. 200, 1, no. 289, 1 et 11 (resp. ἤλιτον et ἤλιτε) et no. 290, 145. Cf. Greg. Naz. *Carm.* II 2. 3, 336: τίπτ' ἤλιτον; le passage de Proclus cité ci-dessus (note au v. 1). La tradition biblique préfère ἁμαρτάνω à ἀλταίνω, cf. *Ps.* 40, 5: Κύριε, ἐλέησόν με, ἴασαι τὴν ψυχὴν μου, ὅτι ἥμαρτόν σοι; *Ps.* 50, 6: σοὶ μόνῳ ἥμαρτον; la prière apocryphe (de l'Ancien Testament) du roi Manassé, v. 9: ἡμάρτηκα, Κύριε, ἡμάρτηκα ... ἥμαρτον ὑπὲρ ἀριθμὸν ψάμμου θαλάσσης; la confession de la païenne Aséneth dans *Joseph et Aséneth*, 5: ἥμαρτον, Κύριε, ἥμαρτον.

Le poète avoue que a) il a péché depuis sa naissance et b) il a beaucoup péché. a) L'expression ἤλιτον ἐκ γενετῆς est vraisemblablement inspirée de Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 1. 34, 28: ὅσα ἤλιτον ἐκ νεότητος; b) l'expression ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε remonte à Homère, *Il.* 9, 385: ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε—le ὅσα homérique a été changé en ὅσα pour raisons de métrique. Pour la quantité innombrable de péchés, cf. la prière apocryphe de Manassé, citée ci-dessus et les poèmes no. 3, 64 (= Cr. 267, 22 – 269, 19), no. 289, 1–4 et 11 et no. 290, 145. Pour la répétition des péchés, cf. aussi le poème no. 289, 1: οἴμοι, καὶ πάλιν ἤλιτον. Dans le poème no. 200, 1, le poète ajoute qu'il a péché contre sa volonté: ἤλιτον οὐκ ἐθέλων.

οὐ δὲ πνέω καθαρὸν: le poète insiste sur son impureté; comme dans le poème no. 289, 19: ἐξεκάθηρε παθῶν, v. 21: καθαίρομενον, v. 23: ἐργασίαν οὐχ ὁσίους, v. 40: καθαίρεις. Cf. *Ps.* 50, 4: πλυνόν με et καθάρισόν με.

v. 6 πόλλ' ἀνέτλην: Grégoire de Nazianze s'exprime de la même façon sur ses souffrances, *Carm.* II 1. 89, 38: ἡ πόλλ' ἀνέτλην ἐν βίῳ.

J'ai suivi la ponctuation de Piccolos, qui propose d'effacer le point après τάδε.

ἀμπλακιῶν φορυτοῦ καὶ αἰσχος ἡμετέροιο
 – τολμήσω μῦθον;—οὐδὲ φλόγες σκότιαι,
 οὐδὲ μυχοὶ χθόνιοι καὶ δαίμονες ἀγριόθυμοι,
 10 οὐδὲ γ' ὅλη κεῖθι τῆς κακίης βάσανος.
 τήνδε λίπω μετέπειτα καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι
 στήλην ἡμετέρης ἔγγραφον ἀφροσύνης;
 εἶδεσι ταῦτα χαράσσειν αἰδέομαι. τί [δὲ] μῆναι
 γλώσσαν ἔοικε πάλιν ῥήμασιν αἰσχροβίοις;

8 μῦθον SV: μυθεῖν prop. Picc. || 11 πυθέσθαι S: παθ- V || 13 δὲ post τί del. Hilb.: τί δὲ SV

v. 7 ἀμπλακιῶν φορυτοῦ καὶ αἰσχος ἡμετέροιο: le poète emploie des substantifs différents pour décrire les péchés. Dans notre poème v. 10: τῆς κακίης et v. 12: ἡμετέρης ἀφροσύνης, dans les poèmes no. 53, 15: ἀμπλακιῶν φόρτον, no. 200, 2: ἀμπλακίης, v. 6 (plus explicite!): ἡ σὰρξ ὕβριος, no. 289, 4: ἀφροσύνης, v. 19: παθῶν, v. 23: ἔργμασιν οὐχ ὁσίοις, v. 33: ἀμπλακίης, v. 35: βορβόρου, πρήξιος ἀτόπου, v. 40: λύματα. Cf. ἀμπλακίη dans le passage de Proclus cité ci-dessus (note au v. 1); Ps. 50, 3: ἀνόμημά μου, v. 4: τῆς ἀνομίας μου, τῆς ἁμαρτίας μου, v. 5: τὴν ἀνομίαν μου, ἡ ἁμαρτία μου, v. 6: τὸ πονήρον.

v. 8 τολμήσω μῦθον: j'ai placé cette tournure entre parenthèses en ajoutant un point d'interrogation après μῦθον, de sorte que τολμήσω devient un subjonctif délibératif qui exprime l'hésitation et le désespoir du poète: «oserais-je...?». Pour la différence entre le subjonctif aoriste et l'indicatif futur dans ce type de questions, cf. Rijksbaron 1991, 176–183, Appendix 4: *Forms in -σω in questions: future indicative or aorist subjunctive*. Pour l'objet direct à l'accusatif, cf. τολμήσω τινὰ μῦθον ἐτήτυμον de Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 15, 141. La même réticence est exprimée par Syméon le Nouveau Théologien, *Hymnes* 17, 13: πῶς λαλῆσαι δὲ τολμήσω; Cf. aussi un passage de la lettre de Paul aux Romains, souvent cité par des auteurs chrétiens: οὐ γὰρ τολμήσω τι λαλεῖν ὧν οὐ κατειργάσατο Χριστὸς δι' ἐμοῦ... (*Rm.* 15, 18).

vv. 8–10 οὐδὲ φλόγες, etc.: la même idée est développée dans les vv. 3–9 du poème no. 238 (= Cr. 326, 20 – 327, 9): οὐκ ἔστι ποιὴν σφαλμάτων ἐμῶν ἴση· | δαίμων, νόσος, μάχαρ, πῦρ, etc.

v. 9 Le vers fait écho à un hexamètre de Grégoire de Nazianze, qui décrit les horreurs de l'Hadès, *AP* VIII 104, 5: ταρτάρεοί τε μυχοὶ καὶ δαίμονες ἀγριόθυμοι. Pour δαίμονες ἀγριόθυμοι, cf. le poème no. 290, 111; *Hymnes* 4, 21; Greg. Naz. *Carm.* II 2. 5, 126 et *LBG* s.v. ἀγριόθυμος: «von wilder Gesinnung, mit wildem Sinn». Pour d'autres démons farouches, cf. le poème no. 76, 4: δαίμονες ὀπλοφόροι, σκοτοειδέες, ἀγριόμορφοι.

le bournier de nos péchés et de notre honte
 —oserais-je raconter?—ni les flammes ténébreuses,
 ni les abîmes infernaux, ni les démons farouches,
 10 ni aucune torture pour les maux de là-bas.
 Laisserais-je pour l'avenir, pour que ceux qui vont naître
 sachent, cette stèle inscrite de ma folie?
 J'ai honte de graver ces choses avec des poèmes. Pourquoi convient-il
 [de souiller
 la langue de nouveau avec des mots qui déshonorent la vie?

v. 10 κεῖθι: épique pour ἐκεῖ. L'expression est utilisée comme euphémisme pour l'Enfer, «là-bas», sc. ἐν ᾿Αδου.

v. 11 λίπω: j'ai ajouté un point d'interrogation après ἀφροσύνης, de sorte que λίπω devient un subjonctif délibératif exprimant l'hésitation et le désespoir du poète: «dois-je laisser ...?», cf. note au v. 8.

καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι: la tournure est fréquemment employée par Homère, par ex. *Il.* 2, 119: αἰσχρὸν γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι. Cf. aussi *Il.* 22, 305; *Od.* 11, 76; 21, 255; 24, 433.

v. 12 στήλην: la stèle comme monument des péchés figure également chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2, 54: στήλη καὶ κακίης, καὶ ἀργαλέου θανάτοιο et v. 88: μαχλοσύνης στήλαι; *Carm.* I 2, 10, 196: στήλας τ' ἔθεντο τῆς ἀνοίας ἀξίας; *Carm.* I 2, 29, 51: στήλην αἰσχεος; *Carm.* II 1, 40, 18: τὴν τῶν ... σύντομον στήλην κακῶν. Cf. aussi les poèmes no. 200, 2: ἀμπλακίης στήλας et no. 238 (= Cr. 326, 20 – 327, 9), 10–14: στήλη γεγράφθω ταῦτα μέχρι καὶ τέλους, | βοῶσα μακρὰ πᾶσι μέχρι τερμάτων, etc.

v. 13 εἶδεσι ... χαράσσειν: graver «avec des poèmes»? Le mot εἶδος ne se réfère que rarement à l'expression écrite, cf. *LSJ* s.v. εἶδος II: «single poem, applied to Pindar's odes by Sch., also written statement, ἀναγνωσθέντος εἶδους *PAmh.* 2, 65. 11 (ii A.D.), cf. *PTeb.* 287. 12 (ii A.D.)». Diodore Sicule parle de stèles gravées avec des lettres d'une langue étrangère: στήλας γραμμασι βαρβαρικοῖς κεχαραγμένας (3, 44, 3, 5–6).

δέ SV: comme Hilberg 1879, 7 j'ai supprimé δέ pour raisons de métrique.

v. 14 αἰσχροβίοις: le mot αἰσχροβίου est attesté chez Clément Romain (I^{er} s.), *Hom.* 11, 13, 1, 3, tandis qu'αἰσχροβίῳ est présente dans les *Or. Sib.* 3, 189.

15 αἰδέομαι γῆν, οὐρανόν, ἀέρα, ἥλιον, ἄστρο,
 νύκτα, φάος, χώρους πάντας, ἅπαντα δόμον.

15 ἀέρα V: ἡέρα S || 16 χώρους Vs: χόρους S.

vv. 15–16 Parmi les séries de substantifs chères à Jean figure à plusieurs reprises le tricolon οὐρανός, ἥλιος, ἄστρο, cf. les poèmes nos. 65, 3; 211, 5; 289, 6–10; 300, 91.

δόμον: le monde? Je n'ai pas trouvé ce sens ailleurs. Dans les autres poèmes de Jean, ce mot se réfère à l'église ou à la coupole de l'église.

- 15 J'ai honte devant la terre, le ciel, l'air, le soleil, les astres,
la nuit, la lumière, tout endroit, le monde entier.

Commentaire

Si le poème no. 56 est bien une confession, celle-ci n'est qu'une confession partielle.²⁶ L'expression verbale, ou mieux, l'impossibilité de s'exprimer par la parole y est la thématique principale. Après les prières sur le fait d'avoir de la compassion (exprimées d'une façon traditionnelle par ἴλαθι, vv. 1 et 2, cf. notes) et les invocations (caractérisées par des épithètes rares, telles πανίλαε, κοσμοφόρος, οἰκοπάτορ, cf. notes), le poète avoue d'abord qu'il a péché et qu'il continuerait à pécher, s'il parlait (v. 4 ἦν δέ τι νῦν λαλέω, οὐ δὲ πνέω καθαρόν). A partir du v. 5, il reprend ses prières et constate qu'il a bien tenté de faire pénitence (πόλλ' ἀνέτην), mais que toutes ses souffrances (τάδε) ne suffisent pas à le faire pardonner de ses péchés, qu'aucun châtement infernal ne peut contrebalancer (οὐδὲ φλόγες σκότιαι, οὐδὲ ... οὐδὲ ...). Au lieu de commencer sa confession, le poète hésite encore, en se posant trois questions: τολμήσω μῦθον; au v. 8, τήνδε λίπω στήλην ἔγγραφον; aux vv. 11–12 et τί μῆναι γλώσσαν; aux vv. 13–14. Il est troublé, parce que sa confession n'est pas seulement orale et éphémère, mais aussi écrite et définitive—comme gravée sur une stèle qui portera pendant de longues années un aveu confié aux futures générations.²⁷ En effet, la stèle est symbole de longévité: pour transmettre sa connaissance de l'astronomie, Seth dresse pour les générations futures non seulement une stèle en briques, mais aussi une stèle en pierre, en cas de destruction du monde par le feu et par l'eau (comme prophétisée par Adam).²⁸ Enfin, le poète succombe à une peur profonde qui embrase tout, en renonçant définitivement à la confession de ses péchés, auxquels il s'est référé plusieurs fois en des termes voilés (qui ne peuvent pas satisfaire notre curiosité de lecteurs, cf. v. 3 ἦλιτον, v. 4 οὐ δὲ πνέω καθαρόν, v. 7 ἀπλακιδῶν φορυτοῦ καὶ αἰσχεος ἡμετέροιο, v. 10 τῆς κακίης, v. 12 ἡμετέρης ἀφροσύνης, vv. 13–14 μῆναι γλώσσαν ῥήμασιν αἰσχροβίοις). Il laisse les lecteurs—sa confession inachevée, mais son poème terminé.

²⁶ Pour la confession, cf. ch. II. §3. *Thématique*.

²⁷ Dans d'autres poèmes, Jean décrit sa poésie également d'un côté comme une composition chantée ou récitée et de l'autre comme composition écrite (ce mélange est d'ailleurs connu depuis l'époque hellénistique), cf. par ex. le poème no. 289, 42–46: σὴν δόξαν λαλέειν ἐμὰ γέιλαι οὐποτε παύσει, | οὐδὲ λίθος κρύψει ταῦτα χαρασσόμενα | καὶ γενεαῖς αἶνον μετέπειτα νέον καταλείψω, | σῶν μεγέθους σπλάγχνων σῆς τ' ἀγανοφροσύνης.

²⁸ Cf. Flavius Josèphe, *AJ* 1, 70–71; Jean Malalas, *Chron.* 1, 5; Georges le Moine, *Chron.* 1, 1.

NUMÉRO 57

- Ἄλλοις μὲν παράκοιτις, τέκνα, φίλοι, θρόνος αἰπύς,
 τερπωλὴ βιότου, χρυσοφόρος σπατάλη,
 ἀνδραπόδων ἔσμοί, δόμοι, ἄλσεα, γυνῶσις ἀνάκτων,
 οἷς φρονέουσι φίλα καὶ λαλέουσι φίλα.
 5 αὐτὰρ ἔμοιγε Θεὸς μόνος ἥλιος, ὄλβος ἀπείρων,
 ἐλπὶς ἀμαρμακέτη, τέρψις ὅλη βιότου.
 ἔργεο, θυμὲν τάλαν, βλεφάρων ὕπνον ἔκτοθι πέμπε,
 ὄργανα δοξολόγα κίνεε κἄν ὕποϊς.

S f. 161 V f. 99 s ff. 131^v–32 || Cr. 289, 1–8 Mi. 37, 73–80 || poemata 51–57 Mi. coniunx. || **3** ἔσμοί scripsi: ἔσμοι V Cr. ἔμοι S || **6** ἀμαρμακέτη V Cr.: ἀμεμακέτη s ἀμεμακέτη S || **7** τάλαν om. et spatium quinque fere litt. reliquit V || **8** δοξολόγα S: -γου V || κίνεε scripsi: κλίνεε SV κλίνε coni. Mi || κἄν ὕποϊς V: κἄν ὕπόη S κἄν ὕπον Cr. ἐκὰς ὅπου coni. Mi.

v. 1 θρόνος αἰπύς: l'expression est présente chez Greg. Naz. *Περὶ Προνοίας, Carm.* I 1. 5, 21.

v. 2 τερπωλή: poétique pour τέρψις (cf. v. 6); le mot figure toujours au début de vers. Dans *Carm.* I 2. 15, 119, Grégoire de Nazianze n'emploie pas τερπωλή βιότου, mais τερπνὰ βίοιο: ἄλλοις τερπνὰ βίοιο· ἐγὼ δὲ πρόφρων ὑπαλύξω.

χρυσοφόρος σπατάλη: la tournure est inspirée d'*AP* V 27, 4 (Rufin: σοβαρῶν ταρσῶν χρυσοφόρος σπατάλη «la débauche d'or de tes pieds orgueilleux», se référant aux bracelets pour les chevilles). Cf. *AP* V 302, 2 (Agath. Schol.: μαχλάδος ... χρυσομανῇ σπατάλην «la luxure assoiffée d'or de la courtisane»). Dans les deux cas, il s'agit de luxe exagéré.

v. 4 φρονέουσι φίλα: ce tour est déjà employé par Homère, *Il.* 4, 219 (φίλα φρονέων); *Od.* 6, 313 (φίλα φρονέησ'), etc. Cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 22, 18: φίλοι τ' ἄφιλα φρονέοντες, relatif aux ennemis de Grégoire.

vv. 5–6 Pour l'énumération d'adjectifs et de substantifs en asyndète, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 4b

v. 5 Le poète exprime d'une façon traditionnelle le contraste entre «les autres» (ἄλλοις μὲν) et «lui-même» (αὐτὰρ ἔμοιγε). Il en est de même dans le poème no. 77 (= Cr. 294, 26–32): ἄλλοις (4 ×) ... ἔμοι δέ ... Cf. Race 1982.

ὄλβος ἀπείρων: dans le poème no. 26, 2 figure l'expression ὄλβον ἀπειρέσιον.

v. 6 ἀμαρμακέτη: l'adjectif figure plusieurs fois chez Jean, cf. les poèmes nos. 61, 4 et 80, 7, où il est utilisé comme épithète de Tarse.

Pour certains une épouse, des enfants, des amis, un trône élevé,
 sont la joie de la vie, un délice doré—
 des foules d'esclaves, un palais, des bois sacrés, l'intimité des rois,
 à qui l'on adresse d'aimables pensées et d'aimables paroles.
 5 Mais pour moi, en revanche, c'est Dieu, lui seul, le soleil, la richesse
 [infinie,
 l'espoir inébranlable, l'entier plaisir de ma vie.
 Réveille-toi, ô âme malheureuse, chasse le sommeil de tes paupières!
 Excite l'instrument qui dira sa gloire, même si tu es souillé.

v. 7 ἔγρεο, θυμὲ τάλαν: cette exhortation du poète à son âme est répétée à plusieurs reprises, cf. les poèmes nos. 55, 3 (commentaire) et 54, 5 (θυμὲ τάλαν ... ἀνέγρεο). Cf. aussi nos. 53, 1 (note); 54, 1; 55, 1 (θυμὲ τάλαν).

v. 8 ὄργανα δοξολόγα κίνεε: je propose de lire κίνεε au lieu de κλίνεε (leçon des manuscrits S et V), bien que la forme non-contractée ne soit pas attestée ailleurs. La forme contractée κίνει figure dans un poème de Théodore le Stoudite qui donne des règles que doit suivre le chantre qui glorifie Dieu (no. 10, 4-6, à noter aussi le mot ὄργάνου au v. 6): κίνει δέ σου τὴν γλῶσσαν ὡς πλῆκτρον φέρον, | αἰὲ πρεπόντως τὸν στοχὸν συνεισάγων | ἀσύγχυτον, κάλληχον, ὄργάνου δίκην. Dans le poème no. 124 (= Cr. 302, 12-14) de Jean figure l'indicatif κινεῖ (vv. 1-2): Ἐνταῦθα κινεῖ τὴν θεόκτυπον λύραν | Ὁρφεὺς ὁ Χριστοῦ. Plotin emploie κινηθεῖσαι en parlant des cordes de la lyre (*En.* 4. 4. 8, 55-56): ὥσπερ χορδαὶ ἐν λύρᾳ συμπαθῶς κινηθεῖσαι. Nicéas Stéthatos décrit Syméon le Nouveau Théologien comme lyre «mystiquement touchée d'en haut par l'Esprit» (*Vita Sim. Nov. Th.* 37, 11): ὄργανον ἦν καὶ ὠρεῖτο τοῦ πνεύματος μυστικῶς κρουόμενον ἄνωθεν. A la fin d'un autre poème, Jean promet également de chanter la gloire de Dieu/du Christ (no. 289, 42): σὴν δόξαν λαλεῖν ἐμὰ χεῖλεα οὔποτε παύσει.

καὶ ὑποῖς: j'ai accepté la leçon du manuscrit V, de ὑπόω avec υ long (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2c) et au sens intransitif («même si tu es souillé»), comme dans le poème no. 290, 140: ὡς ὑπόω. Une autre possibilité serait de lire καὶ ὑποῖς (< καὶ ἐν ὑποῖς), cf. Ephr. Syr. *In illud: Attende tibi ipsi* 6, 5: ἀλλ' ἔτι αἰρεῖσθαι ἐν ὑποῖς διακείσθαι et cf. aussi les poèmes nos. 14, 4: πάντα πλύνετε ῥύπον et 75, 10: ῥύπος ἡδυβόρου βρώματος ἀρχηγόνων.

Commentaire

Cet élégant poème est une priamèle²⁹ sur ce qui est le plus cher au poète. Voici comment dans les six premiers vers, le poète joue de cette figure rhétorique. Il commence par évoquer les choses dont d'autres personnes jouissent, dans une énumération qui s'étire sur quatre vers. Les mots introducteurs ἄλλοις μὲν sont propres à créer un climat d'attente, puisqu'ils annoncent une opposition imminente. Dans ces premiers vers on passe en revue les idéaux d'autrui qui se bornent à la vie sociale, courtoise et bucolique, pour arriver à l'*acmé* au cinquième vers. Alors, le αὐτὰρ ἔμοιγε (v. 5) introduit l'opposition annoncée, c'est-à-dire l'idéal personnel et spirituel du poète : Θεὸς μόνος (v. 5), qui est pour lui le bonheur suprême, comme l'expriment tous ces tours métaphoriques, ἥλιος, ὄλβος ἀπειρών, | ἐλπίς ἀμαμακέτη, τέρψις ὅλη βίотου (vv. 5–6). L'opposition entre les deux parties du poème est soulignée par un jeu phonétique : τέρψις ὅλη βίотου (v. 5) reprend τερπωλή βίотου (v. 2). Le poème se clôt sur une exhortation pressante du poète à son âme à se réveiller et à chanter la gloire de Dieu. Quant au «chasse le sommeil de tes paupières», il est possible qu'il s'agisse d'une métaphore ou bien d'une exhortation au moine à se lever à une heure matinale pour aller à l'église.

Le poème est un exemple de la fusion entre une forme poétique connue depuis la littérature archaïque et un motif chrétien.³⁰ En composant son poème, Jean s'est vraisemblablement inspiré de son modèle préféré, Grégoire de Nazianze. Ce dernier a écrit une priamèle en distiques élégiaques (*Carm.* II 1. 82) d'inspiration chrétienne et qui contient le même retournement qui se réalise dès le cinquième vers (αὐτὰρ ἐμοί...):³¹

²⁹ Pour la priamèle, cf. ch. III. *Langue littéraire* §4h.

³⁰ La priamèle la plus célèbre est certainement celle de Sappho (fr. 16 Voigt), qui se déploie comme un éventail, passant du spécifique à l'universel : la passion, quel que soit son objet. Il n'est pas certain que Jean ait connu cette priamèle (bien qu'il ait connu au moins deux fragments de Sappho à travers l'œuvre rhétorique d'Hermogène qu'il a commentée, cf. Hermog. *Περὶ Ἰδεῶν* B 315 : par. *Περὶ γλυκύτητος* 331, 19–20 et 334, 10, éd. Rabe, et Sappho fr. 2 et fr. 118, éd. Voigt). La priamèle de Jean suit un mouvement contraire à celle de Sappho, finissant sur une passion qui exclut les exemples énumérés. De plus, dans la priamèle de Jean, l'esprit est tout à fait différent : le caractère terrestre de la passion de Sappho y est absent et l'on se trouve exhausté jusqu'à un niveau transcendant.

³¹ Pour une comparaison entre cette priamèle de Grégoire et trois priamèles de Jean, cf. Cresci 1999, concernant le poème no. 25 (= Cr. 281, 21 – 282, 15), notre poème

πρὸς αὐτόν

- Ἄλλοι χρυσόν, οἶδ' ἄργυρον, οἶδε τράπεζαν³²
 τιμῶσι λιπαρήν, παίγνια τοῦδε βίου,
 ἄλλοι δ' αὖ σιγῶν καλὰ νήματα, καὶ γύας ἄλλοι
 πυροφόρους, ἄλλοι τετραπόδων ἀγέλας.
 5 αὐτὰρ ἐμοὶ Χριστὸς πλοῦτος μέγας· ὃν ποτ' ἵδοιμι
 νῶ γυμνῶ καθαρῶς· ἄλλα τε κόσμος ἔχει.

Sur lui-même

- Certains tiennent pour sacrés l'or, ou l'argent, ou bien un repas
 abondant—les plaisanteries de cette vie—
 et d'autres de leur côté de belles draperies de soie, ou des champs
 de blé, ou bien des troupeaux de quadrupèdes.
 5 Mais pour moi le Christ est une grande richesse : puissé-je le voir
 clairement, l'esprit pur—que le monde garde le reste !

Les esclaves, le palais, les bois et l'amitié du roi, tous les idéaux mondains présents dans le poème de Jean ne figurent pas dans les vers de ce poème de Grégoire. Ces images pourraient avoir été puisées par le poète dans un autre poème de Grégoire (*Carm.* II 1. 1, 63–101, dont spéc. 66–67 : οὐδὲ δόμοισι | ναίειν ἐν μεγάλοισι καὶ αἰγλήεσσι φίλησα, «je ne me suis pas plu à habiter une vaste et splendide demeure» ; v. 77 : οὐ ... ἄλσεα καλὰ, «ni belles forêts» ; v. 79 : οὐδὲ φίλοι θεράποντες, «je n'ai pas de goût non plus pour les serviteurs» ; vv. 85–86 : οὐ μέγα πάρ βασιλῆος ἔχειν γέρας ἔνδοθεν αὐλῆς | οὐδὲ δίκης με θρόνων ποθ' ἔλεν πόθος, «jamais le désir ne m'a pris de tenir du souverain une grande charge à la cour, ni d'un siège de juge»). Toutefois, le ton du poème de Grégoire cité ci-dessus est moins exalté que celui de Jean, qui insiste plus emphatiquement sur l'exclusivité de Dieu : Χριστὸς πλοῦτος μέγας a été remplacé par Θεὸς μόνος, enrichi d'une série asyndétique d'épithètes, à l'air «baroque» (cf. note au poème no. 290, 15–16).³³

no. 57 (dont les deux derniers vers n'ont pas été cités) et le poème no. 77 (= Cr. 294, 26–32).

³² L'hexamètre est incomplet.

³³ Le professeur Hōrandner m'a signalé *per litteras* un autre beau parallèle d'un manuscrit de Jean Climaque du onzième siècle : Ἄλλοις μὲν ἐστὶ δῶρον ὁ χρυσὸς μέγα | καὶ κτήμα σεπτὸν ἄργυρος καὶ πορφύρα | ὕλη ῥέουσα καὶ φθορᾶς πεπλησμένη· | τοῖς τοῦ Χριστοῦ δὲ καὶ λατρευταῖς καὶ φίλοις | δῶρον μέγιστόν ἐστιν ὁ σταυρὸς μόνος | πλοῦτος τε καὶ καύχημα καὶ θεῖον κράτος, Princeton, *Codex Garrett* 16, f. 194, Martin 1954, 45 tableau 66.

NUMÉRO 58

PAROLES PRÊTÉES À SAINT DÉMÉTRIOS

ὥς ἐκ τοῦ ἁγίου Δημητρίου

Φεύγετε ῥομφαίαν, καὶ δαίμονες ἄλλά τε φῦλα,
ἦν βάψας φορέω αἵμασι τοῖς ἰδίοις.

S f. 161 V f. 99 s f. 63 b ff. 35 et 56 All. || Cr. 289, 9–11 Mi. 38 Cougny IV 109 ||
ὥς—Δημητρίου SV: e sancto Demetrio b f. 35 εἰς τὸν ἅγ. Δημ. All. || 1 φῦλα S b: φῖλα
V.

Paroles prêtées à saint Démétrios

Fuyez le glaive, vous démons et autres engeances,
glaive que je porte, teint de sang—le mien !

Commentaire

En tant que militaire chrétien, saint Démétrios fut torturé et condamné à mort sous l'empereur Maximien (286–305). Après sa mort, il protégea miraculeusement et à plusieurs occasions la ville de Salonique contre les attaques des Slaves. Il devint le saint protecteur de la ville.³⁴

A Byzance, le recours de l'individu à tel ou tel saint faisait partie de la vie quotidienne et existait parallèlement à la liturgie institutionnalisée. Afin que les saints protecteurs inspirent de la confiance, ils devaient être robustes et courageux. Leurs images étaient sculptées en pierre, dans le bois ou dans l'ivoire—en relief, pour accentuer l'expression de leur force physique. Elles faisaient contraste avec les icônes des saints ascètes, dont l'aspect immatériel était souligné par l'absence de relief.³⁵ Depuis le X^e siècle, saint Démétrios est représenté dans l'iconographie en armure, portant un bouclier et un glaive, avec une chevelure abondante qui pourtant ne couvre pas ses oreilles (cf. planche 2).³⁶ Comme les poèmes nos. 62 et 63, l'épigramme no. 58 a bien pu accompagner une icône qui devait protéger son possesseur.³⁷ Pour parer le mauvais œil, nul besoin d'un poème délicat, il vaut mieux une épigramme pointue. Courte et serrée, cette épigramme, lancée par saint Démétrios (ἡθοποῦτα, cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* § 4) à son ennemi, est un appel direct avec une grande force d'expression.

³⁴ Cf. *ODB* s.v. Demetrios of Thessalonike; Walter 2003, 67–93.

³⁵ Cf. Maguire 1996a, 74–78 et 118. Cette observation se voit confirmée dans le poème no. 199 (= Cr. 314, 16) de Jean Géomètre sur sainte Marie l'Egyptienne, dans lequel l'immatérialité de la sainte ascète pose un problème intéressant aux peintres.

³⁶ Christopher Walter (2003, 91) émet l'hypothèse que la vénération de Démétrios en tant que saint militaire, date du XIII^e s., mais si on se réfère aux poèmes nos. 58, 62 et 63 de Jean Géomètre, on constate que Démétrios était déjà vénéré en tant que tel au X^e s.

³⁷ Cf. Lauxtermann 2003a, 149–196, Ch. 5 *Epigrams on Works of Art*.

NUMÉRO 61

SUR LE SOUVERAIN EMPEREUR NICÉPHORE

εἰς τὸν κύριον Νικηφόρον τὸν βασιλέα

- Ἐξάετεσ λαοῖο θεόφρονος ἡνία τείνας,
 τόσος ἐπ' ἔτη Σκυθῶν Ἄρεα δῆσα μέγαν,
 Ἀσσυρίων δ' ἔκλινα πόλεις καὶ Φοίνικας ἄρδην,
 Ταρσὸν ἀμαιομακέτην εἶλον ὑπὸ ζύγιον·
 5 νήσους δ' ἐξεκάθηρα καὶ ἥλασα βάρβαρον αἰχμήν,
 εὐμεγέθη Κρήτην, Κύπρον ἀριπρεπέα,
 ἀντολίη τε δύσις τε ἑμὰς ὑπέτρεσαν ἀπειλάς,
 ὀλβοδότης Νεῖλος καὶ κραναὴ Λιβύη.
 πίπτω δ' ἐν βασιλείοις μέσσοις, οὐδὲ γυναικὸς
 10 χεῖρας ὑπεξέφυγον, ἃ τάλας ἀδρανίης.
 ἦν πόλις, ἦν στρατός, ἦν καὶ διπλόον ἔνδοθι τεῖχος,
 ἀλλ' ἔτεον μερόπων οὐδὲν ἀκιδνότερον.

S f. 161 V f. 99^v b f. 35 || Cr. 290, 1–13 Mi. 41 Picc. pp. 133–134 Cougny III 333 || εἰς—
 βασιλέα SV: in dominum Nic. imp. b || 1 θεόφρονος V Picc.: -φρονα S || 2 τόσος V:
 τόσος S || ἐπ' S: ἐφ' V || 4 ὑπὸ ζύγιον scripsi: ὑποζύγιον S ὑπὸ ζυγίην V || 5 ἐξεκάθηρα
 S: ἐξεκάθηρα V || 6 κρήτην V Cr.: κρείττων S || 7 ὑπέτρεσαν Picc.: -τρεσαν SV -τρεσαν
 Mi. || 9 μέσσοις Scheidw.: μέσοις SV || οὐδὲ γυναικὸς V: καὶ γυναικὸς S μηδὲ γυναικὸς
 Mi.

v. 1 λαοῖο θεόφρονος: la leçon du manuscrit V est préférable à θεόφρονα ἡνία du manuscrit S, puisque l'adjectif θεόφρονος est attesté pour des personnes, mais non pas pour des choses et que le vers est inspiré d'une épitaphe écrite par Grégoire de Nazianze pour son ami saint Basile (évêque de Césarée, 329–379 après J.-Chr.): ὀκτάετεσ λαοῖο θεόφρονος ἡνία τείνας (*AP* VIII 10, 3).

v. 4 Ταρσὸν ἀμαιομακέτην: la même tournure figure dans le poème no. 80, 7.

ὑπὸ ζύγιον: je propose de lire εἶλον ὑπὸ ζύγιον (= ζυγόν), par analogie avec l'expression ἄγειν τινὰς ὑπὸ τὸν ζυγόν (cf. par ex. Pol. 4. 82, 2). Le mot ὑποζύγιον (leçon de S) n'est utilisé que pour les bêtes de somme et l'expression ὑπὸ ζυγίην (leçon de V) est erronée («sous un orme»).

v. 5 Pour rendre compréhensible l'apposition à νήσους au v. 6, j'ai traduit «J'ai chassé la lance barbare et nettoyé les îles—la vaste Crète ...» au lieu de «J'ai nettoyé les îles et chassé la lance barbare—la vaste Crète ...».

v. 6 εὐμεγέθη Κρήτην, Κύπρον ἀριπρεπέα: à peu près le même vers est présent dans le poème no. 80, 6: εὐγενέτιν Κρήτην, Κύπρον ἀριπρεπέα.

v. 7 ἀντολίη τε δύσις τε ἑμὰς ὑπέτρεσαν ἀπειλάς: l'*hiatus* entre τε et ἑμὰς ne présente pas de difficulté, mais ὑπέτρεσαν doit être modifié en ὑπέτρεσαν, comme par ex. dans Hom. *Il.* 17, 603: τρέσσε. Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2f. L'expression Ἀντολίη τε δύσις τε est employée par Grégoire de Nazianze dans *Carm.* I 2. 1, 129 et *Carm.* II 1. 1, 97.

Sur le souverain empereur Nicéphore

Pendant six ans j'ai tenu les rênes du peuple mené par Dieu,
 et autant d'années j'ai enchaîné le grand Arès des Scythes,
 ébranlé les villes des Assyriens et des Phéniciens de fond en comble
 et mis sous le joug Tarse l'invincible ;
 5 j'ai chassé la lance barbare et nettoyé les îles—
 la vaste Crète et Chypre la célèbre ;
 l'Orient et l'Occident ont tremblé devant mes menaces,
 ainsi que le Nil luxuriant et la Libye rocailleuse.
 Mais je tombe au milieu du palais, et je n'ai pu
 10 échapper aux mains d'une femme, oh ! misérable par faiblesse.
 J'avais une ville, une armée, et une double enceinte intérieure,
 mais en vérité, rien n'est plus chétif que l'homme.

v. 10 ὑπεξέφυγον : le même verbe est employé par Ulysse, lorsqu'il annonce son récit autour des guerriers grecs revenus de Troie et assassinés par leur épouses (*Od.* 11, 383–384) : οἱ Τρώων μὲν ὑπεξέφυγον στονόεσσαν αὐτήν, | ἐν νόσῳ δ' ἀπόλοντο κακῆς ἰότητι γυναικός.

ἃ τάλας ἀδρανίης : τάλας avec génitif de cause, cf. *Ar. Pl.* 1044 : τάλαιν' ἐγὼ τῆς ὕβρεος ἧς ὕβριζομαι.

διπλόον ἔνδοθι τεῖχος, une *double* enceinte, c'est-à-dire les deux murs qui vont du Palais du Boucoléon au Kathisma de l'Hippodrome. Cf. Mango 1997, avec un plan.

Le même motif tragique figure dans un poème ravissant cité par Cougny (1890, 385) à propos de l'actuel poème de Jean Géomètre : « Roderico, Gothorum rege, popularem cantilenam quam, inter alias, in gallicos versus transtulit egregius poeta Aemilius Deschamps : ... Hier, j'avais douze armées, / vingt forteresses fermées, / trente ports, trente arsenaux ... / aujourd'hui, pas une obole, / pas une lance espagnole, / pas une tour à créneaux ... »

v. 12 Le vers est tiré quasiment mot pour mot de Greg. Naz. *Carm.* I 2. 15, 42 : ἧ ῥ' ἔτεδὸν μερόπων οὐδὲν ἀκιδνότερον (cf. *Carm.* I 2. 16, 32 : θνητῶν δ' οὐδὲν ἀκιδνότερον). Le motif figure déjà dans Hom. *Od.* 18, 130, lorsque Ulysse dit à Amphinome : οὐδὲν ἀκιδνότερον γαῖα τρέφει ἀνθρώποιο (« Sur la terre, il n'y a rien de plus faible que l'homme », cf. aussi les « mots sages » qui suivent aux vv. 131–142). Cet hexamètre homérique a été cité maintes fois, entre autres dans les *Progymnasmata* d'Aphthonios (10. 8, 2) et d'Hermogène (4, 25).

Commentaire

Dans cette épitaphe historique, le défunt lui-même, l'empereur Nicéphore Phokas, s'adresse aux lecteurs (pour l'ἡθοποιῖα, cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4).³⁸ Dans les quatre premiers distiques, il esquisse son règne glorieux et dans les deux derniers, il décrit sa mort dramatique, en mettant en cause une femme. Le poète y fait aussi allusion à l'histoire contemporaine, dont on doit avoir connaissance pour apprécier son œuvre.³⁹

L'avènement de Nicéphore Phokas au trône fut annoncé par une prophétie : on disait que le Romain qui mettrait en déroute les Arabes de la Crète, deviendrait un beau jour leur empereur. C'est le général Nicéphore Phokas, *domestikos des Scholes de l'Orient*, qui fit la fameuse conquête de la Crète (960) pendant le règne de Romanos II. Par conséquent, Romanos II, qui connaissait cette prophétie et en craignit l'accomplissement, ne lui permit ni de rester en Crète ni de rentrer à Constantinople, mais le renvoya le plus vite possible en Syrie pour y combattre les Arabes (962). Ce fut en vain, car après la mort prématurée de Romanos II en 963, Nicéphore Phokas fut proclamé nouvel empereur des Romains par l'armée des *scholes de l'Orient* et par le général Jean Tzimiskès.

Durant les six ans de son règne (963–969, cf. ἐξάετες v. 1⁴⁰), le soldat-empereur ne cessa pas de combattre pour accroître le territoire des Romains. Il s'empara de nombreuses villes en Cilicie, en Syrie et en

³⁸ Pour d'autres poèmes sur Nicéphore Phokas, cf. nos. 2 (= Cr. 266, 20 – 267, 21); 31 (= Cr. 283, 15–16); 80 (ἡθοποιῖα); 141 (= Cr. 305, 1–3); 147 (ἡθοποιῖα). Dans toutes ces compositions, Jean fait l'éloge de Nicéphore.

³⁹ Le règne de Nicéphore II Phokas est bien documenté dans différentes sources : chez certains historiens byzantins (Léon le Diacre au X^e siècle ou encore Skylitzès au XI^e siècle), slaves et arabes, chez Liutprand de Crémone, etc. L'opinion de Léon le Diacre est positive, tandis que celle de Skylitzès est négative. Pour les historiens, cf. Hunger 1978, 331–441 et Tafrali 1936, 622–623. Le *Traité sur la Guérilla* est attribué à Nicéphore Phokas, cf. Dagron & Mihaescu 1986 et McGeer 1995. Sa première biographie fut écrite dès le X^e siècle, cf. Markopoulos 1988. A la fin du XIX^e siècle parut le livre monumental de Schlumberger 1890. Pour les études les plus récentes, cf. par ex. Patlagean 1989, Kolias 1993, Kolias & Philippides 1995, Treadgold 1997, 498–505. La vie mouvementée de cet empereur inspira beaucoup d'écrivains. Parmi les œuvres de fiction figurent un récit populaire écrit au XIV^e siècle en Macédoine slave, cf. Turdeanu 1976; cinq drames (dont quatre en grec et un en roumain, écrits au XX^e siècle, cités par Turdeanu aux pp. 54–55), une nouvelle de l'historien Jan Romein (1929). En 1903, des étudiants de la ville de Delft (Pays-Bas), organisèrent une mascarade mettant en scène le cortège de l'empereur à Byzance après son couronnement en 963.

⁴⁰ On s'attend à ἐπταετής, puisque le calcul byzantin est inclusif.

Phénicie (963–966), et il lutta contre les Bulgares avec l'aide des Russes (967–969).

L'énumération solennelle de ses victoires dans cette épitaphe est impressionnante et la force de l'empereur semble indomptable.⁴¹ Nicéphore célèbre d'abord la guerre contre les Bulgares (Σκυθῶν Ἄρεια δῆσα μέγαν, v. 2) et leur roi Pierre. A cette occasion, il demanda même de l'aide au prince russe Svjatoslav—un acte qui se révélera fatal au cours des années suivantes durant le règne de Tzimiskès, puisque les Russes ne voudront plus quitter le territoire bulgare. Puis, en remontant dans le temps, il énumère ses conquêtes en Syrie et Phénicie, et spécialement celle de Tarse (965), ainsi que ses succès en Crète (961) et à Chypre (965). L'expression «le Nil luxuriant et la Libye rocailleuse» fait allusion aux Sarrasins d'Afrique, les Fatimides qui, à cette époque, n'occupaient pas seulement l'Afrique du Nord, mais également la Sicile. Dès son avènement au trône, Nicéphore, le «marteau des Sarrasins», estima indigne des Romains de continuer de payer tribut aux Arabes de Palerme et organisa une expédition qui à l'origine était censée représenter une grande menace pour les Sarrasins, mais qui devait aboutir à un grand désastre pour les Byzantins (964–967). Finalement, c'est la menace imminente d'un ennemi commun, l'empereur Othon I, qui fit que les Sarrasins et les Byzantins signèrent un traité de paix. Les historiens byzantins (à l'exception de Léon le Diacre) passent sous silence cet épisode noir de l'histoire byzantine.

Mais quel profit Nicéphore retira-t-il de ces *res gestae*? Après huit vers, évoquant ses conquêtes, la péripétie du drame s'accomplit dans un seul vers (v. 9); après les victoires, la chute—comme l'indique le premier mot du vers au présent: πίπτω, «je tombe». Puis les horizons évoqués dans la première partie du poème cèdent place à un lieu tragique infiniment plus limité et Nicéphore nous introduit au cœur du palais: ἐν βασιλείοις μέσσοις. Enfin, des innombrables ennemis de jadis il n'en reste qu'un seul: une femme (γυναικός). Il n'a pas pu échapper aux mains de cette femme, qui est sa propre épouse—Théophano.

Théophano joua un rôle important dans la vie de plusieurs empereurs. Fille belle et ambitieuse d'un cabaretier, elle fut d'abord l'épouse

⁴¹ Marc Lauxtermann (2003a, 240) fait remarquer que l'épitaphe fictive de Jean Géomètre ressemble à deux épitaphes impériales dont l'une sur Tzimiskès et l'autre sur Basile II. Ces épitaphes sont également des éloges au lieu de pénitences, prononcés par le défunt à la première personne. Leur modèle commun serait une épigramme sur la tombe de l'empereur Romanos I († 948) dans le monastère Myrelaion.

de Romanos II. A son instigation, Romain exila ses cinq sœurs au monastère de Stoudios, ce qui fit mourir de chagrin sa mère Hélène (961). Après la mort de Romain, ses fils Basile et Constantin étant trop jeunes pour lui succéder, Théophano devint régente et Joseph Bringas premier ministre. Pour s'assurer le trône, Théophano épousa le général Nicéphore Phokas : «Die junge Kaiserin reichte den im Kampfe ergrauten Krieger die Hand». ⁴² Mais après six ans, Théophano tomba amoureuse d'un autre général, le futur empereur Jean Tzimiskès, celui-là même qui avait assisté à l'acclamation de Nicéphore.

Même si Nicéphore Phokas fut le favori de Jean Géomètre (qui a glorifié cet empereur dans plusieurs épigrammes), il prit beaucoup de mesures impopulaires qui entraînèrent la haine du peuple à son égard. ⁴³ La destruction du vieux palais et la construction d'une muraille autour du Grand Palais (διπλόον ἔνδοθι τεῖχος, v. 11), furent des actes qui l'éloignèrent irrémédiablement de son peuple. Il se retira dans sa propre «acropole», comme l'exprime l'historien Léon le Diacre (V 86–91). Le commentaire âpre de l'historien Scylitzès est caractéristique des sentiments hostiles à l'égard de Nicéphore (Nic. Phoc. § 18, éd. Thurn 1973, 275, 77–81) : πλέον δὲ τῶν ἄλλων ἠνίασε τοὺς ἀνθρώπους, καίπερ λίαν ὄντων χαλεπωτάτων, ἢ τοῦ τεῖχους κτίσις τῶν παλατίων ... τυραννεῖον κατὰ τῶν ἀθλίων πολιτῶν ἀπειργάσατο («Mais plus que toutes les autres choses, pourtant très rudes, ce qui rebuta le plus les gens, ce fut la construction du mur du palais ... d'où il put exercer sa tyrannie sur les malheureux citoyens», trad. B. Flusin). Scylitzès ajoute que la citadelle était comme une forteresse : προεθέσπιστο γὰρ αὐτῷ ἔνδοθεν τοῦ παλατίου ἀποθανεῖν, ἠγγόει δ', ὥς ἔοικεν, ὥς, εἰ μὴ κύριος φυλάξει πόλιν, εἰς μάτην ἠγγύπησεν ὁ φυλάσσων (Nic. Phoc. § 18, éd. Thurn 1973, 275, 83–85 «C'était parce qu'on lui avait prédit qu'il mourrait dans le palais et qu'il ignorait, semble-t-il, que si le Seigneur ne garde pas une ville, c'est en vain que le gardien veille», trad. B. Flusin, cf. aussi *Ps.* 126). Mais la volonté de Dieu devait s'accomplir et un complot prit naissance au sein du palais entouré de sa double enceinte—un complot dirigé par le général Tzimiskès et sa maîtresse Théophano. Le jour où les murs furent prêts et les clefs données à l'empereur, Théophano introduisit les assassins au moyen d'un panier qu'elle fit descendre le long des murs. Nicéphore, qui, comme un

⁴² Ostrogorsky 1962, 229.

⁴³ Cf. le poème no. 61 (commentaire). Pour «les deux visages» de Nicéphore Phokas, cf. Morris 1998.

vrai ascète, dormait sur le sol de sa chambre à coucher, fut assassiné avec cruauté.⁴⁴ Tzimiskès saura se disculper de son crime, dans une «byzantinische Canossa»,⁴⁵ orchestrée par le patriarche rusé Polyeucte, tandis que Théophano sera exilée. Bien que Théophano ne soit pas nommée, c'est elle qui est l'assassin maudit dans ce poème.

Dans les derniers vers, c'est la faiblesse de l'humanité en général qui est mise en cause et l'épithète qui commençait par des exploits glorieux finit par une plainte venant d'outre-tombe.

⁴⁴ Pour ce récit tragique, cf. Patlagean 1989. Dans le poème no. 3 (= Cr. 267, 22 – 269, 19), Jean Tzimiskès décrit son crime et la honte qu'il en éprouve (= Cr. 267, 22ss.) et dans le poème no. 80, c'est lui qui est mis en cause par Nicéphore.

⁴⁵ Ostrogorsky 1962, 235.

NUMÉRO 62
SUR SAINT DÉMÉTRIOS

εἰς τὸν ἅγιον Δημήτριον

Θεσσαλονίκης πρόμος ἴσταται οὗτος ἐν ὅπλοις.

ὃς δ' ἄοπλος νικᾷ, πῶς ὅταν ὅπλα λάβῃ;

S f. 161 V f. 100 s f. 63 b f. 35 || Cr. 290, 14–16 Mi. 42, 1–2 Cougny III 336, 1–2 || poemata 62–63 coniunx. Cr. Mi. Cougny || εἰς—Δημήτριον S^{mg}V: in Sanctum Demetrium b || 1 ἐν ὅπλοις SV: ἄνοπλος Scheidw. || 2 λάβῃ V: λάβοι S.

v. 1 Si l'on traite le nom propre Θεσσαλονίκης avec la plus grande liberté possible (cinq longues syllabes), le problème métrique se résout, bien que cette solution soit insolite dans la poésie de Jean Géomètre pour les noms propres grecs, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2d. Scheidweiler (1952, 290) fait remarquer à propos de ce vers: «Da handelt es sich um ein Eigennamen, was unbedenklich ist.» Il propose également de lire ἄνοπλος au lieu d'ἐν ὅπλοις («was sich mit dem folgenden ὃς ... λάβοι; nicht verträgt»). A mon avis, cette conjecture n'est pas nécessaire.

v. 2 λάβῃ: ὅταν est suivi d'un subjonctif qui se réfère au futur.

Sur saint Démétrios

Voici le champion de Salonique en armes :

Celui qui obtient la victoire sans armes, que fera-t-il armé ?

Commentaire

Le οὗτος déictique dans le premier vers indique que cette épigramme accompagnait une icône de saint Démétrios en tant que saint militaire, qui servait à détourner le mauvais œil (cf. les poèmes nos. 58 et 63). La description de l'image du saint dans le premier vers est suivie d'une question provocante, qui doit effrayer l'ennemi. Le poète s'adresse à son public: si le saint est capable de vaincre les infidèles par la foi chrétienne, quelle force aura-t-il quand il sera armé de la foi et d'un glaive en même temps, comme sur cette icône? Le jeu de mots sur ὄπλον—dont les trois occurrences ἐν ὄπλοις, ἄοπλος et ὄπλα se font l'écho—donne à cette courte épigramme une certaine légèreté sans en diminuer la force.

NUMÉRO 63
SUR LE MÊME

εἰς τὸν αὐτόν

Οὐχ' ὅπλοις κρατέων σοφίης πρόμος ἔπλεο, μάρτυς.
ἀμφοτέροις ἀμύνων θές φθόνον εἰς ἀνέμους.

S f. 161 V f. 100 s f. 63 in mg. dex. b f. 35 || Cr. 290, 17–18 Mi. 42, 3–4 Cougny III 336, 3–4 || poemata 62–63 coniunx. Cr. Mi. Cougny || εἰς τὸν αὐτόν S: εἰς τὸν αὐτόν περὶ ἑαυτοῦ V || 1 ἔπλεο scripsi: ἔπλετο SV || 2 θές φθόνον V: θέσφθονον S.

lemme Les manuscrits offrent deux titres différents: le copiste de S a écrit εἰς τὸν αὐτόν, tandis que le copiste de V a noté εἰς τὸν αὐτόν περὶ ἑαυτοῦ («sur le même *au sujet de lui-même*»). L'expression περὶ ἑαυτοῦ se réfère avec toute probabilité au poète lui-même et non pas à saint Démétrios, car dans ce distique, il ne s'agit pas d'une réflexion du saint *sur lui-même* (comme dans le poème no. 58, intitulé ὡς ἐκ τοῦ ἁγίου Δημητρίου, «paroles prêtées à saint Démétrios»).

v. 1 οὐχ': l'apostrophe se présente déjà dans les manuscrits anciens, mais est surtout fréquente dans les manuscrits du XII^e s. (par ex. chez Eustathe), cf. Reinsch & Kambylis 2001, 34*.

v. 2 Cougny (1890, 385) fait remarquer: «ut gallice, *jeter, envoyer au vent*. Corneil. *Suite du Menteur*, II, 5: envoyer la dame et les amours au vent». Cf. Q. Maecius, *AP* V 133, 4: ὄρκους δ' εἰς ἀνέμους τίθεμαι et le poème no. 290, 147–148: ὄρκους | συνθέσιός τ' ἀπλέτους εἰς ἀνέμους ἐθέμην.

Sur le même

Gagnant sans armes, tu es devenu champion de sagesse, martyr.

Quand tu viens au secours à la fois avec l'une et les autres, jette au
[vent la jalousie !

Commentaire

Cette épigramme sur saint Démétrios est de la même inspiration que les épigrammes nos. 58 et 62. Le poète s'adresse au saint (je lis ἔπλεο au lieu d' ἔπλετο), qui—dépourvu de ses armes, torturé et tué à cause de la foi chrétienne—a prouvé sa supériorité spirituelle. Armé d'armes immatérielles (la sagesse) et matérielles (le glaive, le bouclier) à la fois (ἀμφοτέροις), il vient au secours en se permettant de négliger le mauvais œil (φθόνος).

Il semble que le poète considérait saint Démétrios comme modèle : son exemple est une sorte d'enseignement moral, qui inspire la confiance au poète. A plusieurs occasions, il parle de sa propre supériorité en tant que savant et militaire qui a provoqué la jalousie de ses concitoyens (φθόνος, cf. les poèmes nos. 65, 27 et 31, 81, 3 et 211, 26). La thématique figure dans le poème no. 280, lorsque le poète glorifie ouvertement ses propres aptitudes intellectuelles et son courage sur le plan militaire. On peut remarquer que là, il finit par un avertissement au blâme personnifié : ῥήγνυσσο μῶμος ἅπας (« Que tu crèves tout entier, Blâme ! »).

NUMÉRO 65

PRIÈRE POUR LE VOYAGE

ἐνόδια

- Σὺ πρώτη φύσεων ὁδός, ὦ Τριάς ὀλβιόδωρε,
 ἐκ σέθεν οὐράνιοι, χθόνιοι, πλεκτὸν γένος ἀμφοῖν,
 ἐκ σέθεν αἰῶνες, χρόνοι, οὐρανός, ἥλιος, ἄστρα,
 ἐκ σέθεν ἀθανάτου ῥύσις εἰκόνας ἥρξατο θνητῆς.
 5 σὺ στάσιν ἄστατον ἤδὲ μονὴν κεράσας δινήσει
 καὶ ξείνην τορνώσας ἀταρπιτὸν ἀμφιελίσσεις
 οὐρανὸν ἐς κύκλον, περιηγέα πάντοθι ναστόν.

S f. 161^{rv} V f. 100^{rv} || Cr. 290, 21 – 291, 27 Mi. 44 || 2 χθόνιοι V Cr.: -νοι S || 3 χρόνοι V: -νιοι S || 4 ῥύσις S: ῥύσις V || 5 σὺ στάσιν S: σύστασιν V || μονὴν V: μόνην S || κεράσας S: κεράσαιο V κέρασας Picc. || 6 τορνώσας S: τορνώσαιο V τόρνωσας Picc. || ἀμφιελίσσεις scripsi: -ειν SV || 7 πάντοθι SV: -θε Cr.

v. 1 ὀλβιόδωρος: épithète rare, qui figure 17 fois dans la littérature grecque; entre autre dans une invocation de Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 38, 9: (Χριστὲ ἄναξ) ὀλβιόδωρε. Cf. aussi *Hymnes* 3, 53.

ὁδός: dans *Carm.* II 1. 38, 2, Grégoire appelle le Christ ὁδὸς ἰθεῖα.

vv. 2–7 Ce passage obscur semble partiellement inspiré des poèmes théologiques en hexamètres écrits de la main de Grégoire de Nazianze, les *Poemata Arcana*.⁴⁶

v. 2 οὐράνιοι, χθόνιοι, πλεκτὸν γένος ἀμφοῖν: l'image appartient à la polémique contre les manichéens et décrit la nature humaine comme une fusion parfaite de ψυχή et de δέμας (de matière divine et de matière terrestre). Elle figure dans divers passages du *Περὶ κόσμου* de Grégoire, *Carm.* I 1. 4, 36: πλεκτὴ φύσις ἀμφοτέρωθεν; vv. 40–41: ἀπλῶν τε πλεκτῶν τε νοῶν σθένος ὑψιθεόντων, | οὐρανίων χθονίων τε («the strength of simple and composite minds, those moving swiftly on high in heaven and others here on earth», noter le parallèle οὐράνιοι χθόνιοι chez Jean); vv. 89–92: ἀγγελικὴν (sc. φύσιν) μὲν | οὐ μάλα πολλὸν ἀνευθε παραστάτιν, ἡμετέρεν δὲ | καὶ μάλα πολλὸν ἀνευθεν, ἐπεὶ χθονὸς ἐκγενόμεσθα | μυχθείσης Θεότητι («The angelic (nature) he set at a lesser distance, to assist him, whereas our nature was placed much farther away, since we came into existence out of earth mingled with Godhead»).

⁴⁶ Les traductions en anglais citées dans les notes au poème no. 65 sont tirées de C. Moreschini & D.A. Sykes, *Saint Gregory of Nazianze: Poemata Arcana* (Oxford 1997).

Prière pour le voyage

- Toi, tu es la première voie des créatures, ô Trinité qui donne le bon-
 [heur,
 source des êtres célestes et terrestres et de l'espèce issue des deux,
 source des siècles, du temps, du ciel, du soleil et des astres,
 source immortelle dans laquelle a commencé le flux de ton image
 [mortelle;
 5 Toi, après avoir mêlé la stabilité instable et la persistance au tourbil-
 [lonnement,
 et avoir tracé une route étrange, tu courbes
 le ciel tout en rond, une sphère toute circulaire et solide.

v. 4 ἐκ σέθεν ἀθανάτου: l'expression ἐκ σέθεν est souvent attestée, mais n'est jamais accompagnée d'un adjectif. Cf. au début du vers chez Theoc. (4×), A.R. (3×), *AP* (3×), Greg. Naz. (1×, *Carm.* II 1. 1, 623), etc.

ῥύσις: de ῥέω (flux, écoulement), ou bien de ῥύομαι (délivrance, cf. *Sir.* 51. 9, 2: καὶ ὑπὲρ θανάτου ῥύσεως ἐδεήθην). Pour le υ bref et l'accentuation (ῥύσις S et ῥῦσις V), cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c.

v. 5 L'expression στάσιν ἄστατον anticipe le *résultat* de la fusion de στάσις et μονήν (stabilité et persistance) d'un côté et de δινήσει (tourbillonnement) de l'autre côté. Cf. v. 15: στάσις ἄστατος; pour l'opposition μονή ↔ κίνησις, cf. Arist. *Ph.* 205a17; pour δίνησις, cf. Arist. *Cael.* 290a10 et 295a10.

κεράσας: le verbe κεράννυμι est présent dans Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 14: Θεὸς θνητὸς τε κραθεῖς.

v. 6 ξείνην ἀταρπτόν: cf. Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 13 (νέην ἀταρπτόν).

τορνῶσας: ce verbe est presque toujours attesté au moyen; cf. par ex. Hom. *Il.* 23, 255: τορνῶσαντο δὲ σῆμα, mais Nonn. *Dion.* 5, 63: τορνῶσας; Hsch. s.v. τορνῶσαι: περιγράφαι et s.v. τορνῶσας: τῷ κύκλῳ περιγράφας.

ἀμφιελίσσεις: puisque la phrase manque d'un prédicat, j'ai changé l'infinitif ἀμφιελίσσειν des manuscrits S et V en ἀμφιελίσσεις. Peut-être faut-il lire ἀμφι-έλιξας. Le verbe figure dans d'autres descriptions du cosmos, cf. par ex. Jean de Gaza, *Ἐκφρασις τοῦ κοσμοῦ πίνακος* 1, 21–22: σὺ γὰρ νομήτορι κύκλῳ | ἄξονίν στροφάλυγγα θεηδόχον ἀμφιελίσσεις et 2, 122: ἀμφιελίσσων (à la fin du vers); *PMag.* 4, 439: ἀμφιελίσσων (à la fin du vers); Arat. 1, 996: ἀμφιελίσσει (à la fin du vers), (cf. 1, 378 ἀμφιελίξτοι); Greg. Naz. Περὶ κόσμου, *Carm.* I 1. 4, 16: εἶδος καὶ κεραμεὺς πηλῷ βάλε κύκλον ἐλίσσων (à la fin du vers et relatif à Dieu, qui comme un céramiste donne une forme à la matière, en faisant tourner sa plaque).

σοὶ δ' ἀντιτροχάει Φαέθων πόλῳ, ἀλλά τε νυκτὸς
 ὄμματα χρυσεόκυκλα, αἰέδρομα, ἄτροπα, πολλά,
 10 ἀπλανέες τε πλάνοι τε παλίντροποι, ᾧ μέγα θαῦμα,
 ἔκκεντροι, χθαμαλοὶ ἐπίκυκλοι, ἄλλοτε ἄλλοι.
 σοὶ μῆνη χαρίεσσα παλίνστροφος οἷά τε νύμφη
 νυμφίον ἀμφιχυθῆναι σπεύδει ἥλιον αὖτις·
 ἦ δ' ὑποκυσσαμένη φάος ἀντίον ἔδραμε γοργή.

8 ἀλλά τε S: ἄλλα τε V || 10 ἀπλανέες S: ἀπλανές V || ᾧ V: ὃ S || 12 μῆνη V: μόνη S ||
 14 ἦ δ' S: ἦ δ' V ἦδ' Picc. || ὑποκυσσαμένη V: -κυσαμένη Picc. -κεισαμένη S

vv. 8–15 Les expressions qui désignent les phénomènes qui obéissent à la volonté de la Trinité sont présentes chez plusieurs auteurs, parmi lesquels Grégoire de Nazianze, surtout son *Carm.* II 1. 38, 17–22: σοὶ μέν, ἄναξ, Φαέθων (v. 8 Jean) ὑψίδρομος ἄστρο καλύπτει, | ... σοὶ ... ὄμμα τὸ νυκτὸς (vv. 8–9 Jean), | μῆνη (v. 12 Jean) πλησιφαῖς αὖθις ἐπερχομένη. | ... ἀπλανέες τε πλάνοι τε παλίμπορον (v. 10 Jean) αἰσسونτες. | Ἀστέρες ἡγαθέης εἰσὶ λόγος σοφίης (Jean v. 15). Pour d'autres *loci paralleli*, cf. les notes ci-dessous.

v. 8 Φαέθων: ici, Phaéton signifie le soleil, mais dans les textes astronomiques byzantins, ce nom est souvent employé pour indiquer le planète Jupiter (comme me l'a signalé Floris Bernard de l'Université de Gand).

ἀντιτροχάει: *hapax legomenon*, mais le sens est clair.

ἀλλά τε: pour l'accentuation, cf. ch. VII. *Principes de l'édition*.

vv. 8–9 νυκτὸς ὄμματα χρυσεόκυκλα: cf. note aux vv. 8–15 ci-dessus. L'expression νυκτὸς ὄμμα figure entre autres chez Aesch. *Pers.* 428 et Eur. *IT* 110. L'adjectif χρυσεόκυκλος est rare, cf. Eur. *Ph.* 176 (χρυσεόκυκλον φέγγος, de la lune) et *Hymn. Anon.* fr. 4, 27 = *PMag.* 4, 461 (χρυσεόκυκλε).

v. 10 αἰέδρομα ... ἀπλανέες τε πλάνοι τε παλίντροποι: cf. note aux vv. 8–15 ci-dessus; la tournure est également presque pour mot présente chez Greg. Naz. *Περὶ προνοίας*, *Carm.* I 1. 5, 66–67: αἰέδρομοι ... | ἀπλανέες τε πλάνοι τε παλίμποροι.

ᾧ μέγα θαῦμα: l'expression μέγα θαῦμα, d'origine homérique, figure chez beaucoup d'auteurs, par ex. 10 × chez Nonnos, 6 × chez Grégoire de Nazianze (cf. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 6); 2 × chez Arate, 1, 15 et 46 (lorsqu'il observe les constellations), etc. Cf. aussi le poème no. 96, 10, *Hymnes* 2, 55 et 61 et *Hymnes* 3, 1.

Pour toi Phaéton rebrousse chemin dans le ciel, ainsi que les autres
yeux de la nuit aux cercles d'or, toujours en mouvement, éternels,
[nombreux,

10 fixes, errant, revenant—ô grand miracle! —

excentrés, près de la terre, épicycles, tantôt comme ci, tantôt comme
[ça.

Grâce à toi la lune charmante, en revenant sur ses pas, cherche
de nouveau à embrasser le soleil, comme une épouse son époux,
et celle-ci, enceinte de la lumière à elle opposée, s'éloigne rapidement.

v. 11 Les expressions ἔκκεντρος et ἐπίκυκλος sont souvent employées dans les textes astronomiques qui décrivent les mouvements des planètes, par ex. Simp. in *Cael.* 7. 32, 7: οὔτε αὐτοὶ οἱ ἀστέρες οὔτε οἱ τούτων ἐπίκυκλοι οὔτε αἱ καλούμεναι ἔκκεντροι σφαῖραι; 7, 510, 2: πᾶν κυκλοφορητικὸν σῶμα περὶ τὸ ἑαυτοῦ κέντρον κινεῖται ... ὥσπερ οἱ ἀστέρες καὶ οἱ ἐπίκυκλοι καὶ οἱ ἔκκεντροι. Les «épicycles» changent de position, de sorte qu'ils sont tantôt près, tantôt loin de la terre.

v. 12 μήνη: cf. Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 9 (μήνη δ' ἡέλιός τε δρόμον σχέθον).

παλίνστροφος: ce mot est présent chez plusieurs auteurs byzantins; par ex. chez Manuel Philes (XIII^e–XIV^e s.), *Carm.* 3. 174, 1–3: ἰδοὺ παθῶν ἔρημον ἡ βίβλος φέρει | καὶ ῥοῦν λογικὸν καὶ παλίνστροφον χύσιν | Ἰορδάνου τὸ ρεῖθρον ἐκμυμουμένην.

v. 14 ἡ δ' ὑποκυσσαμένη: dans Hom. *Il.* 6, 26 et *Od.* 11, 254 figure ἡ δ' ὑποκυσσαμένη au début de l'hexamètre, mais ὑποκυσσαμένη avec deux -σσ- est attesté dans plusieurs scholies et lexiques (par. ex. *Schol. in Hom.*, schol. vet. ad *Il.* 6, 26; Apoll. *Lex. Hom.* s.v.; Hesych. *Lex.* s.v.). Cf. aussi ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2 f.

ἀντίον: adjectif ou adverbe? La nouvelle lune, devenue enceinte de la lumière du soleil à elle opposée (ἀντίον, adj.), s'éloigne rapidement (pour devenir pleine); ou bien, elle devient rapidement visible (ἀντίον, adv.).

Je considère le prédicat ἔδραμε comme un aoriste gnomique, parce que les autres prédicats de l'invocation sont des présents génériques qui esquissent des actions habituelles: v. 6 ἀμφιελίσσεις, v. 8 ἀντιπροχάει, v. 13 σπεύδει (sauf ἡρξάτο au v. 4).

- 15 πάντα δι' εὐρύθμου σοφίης· † στάσις ἄστατος, οἶμος ἀπείρων· †
 σὺ χθαμαλοῖς καὶ ὕστατα εἰς ἔτος ἡγεμόνευες,
 πατράσιν ἡμετέροις· Ἀβραάμ, ὃς ἔτρεχεν εἰς γῆν
 ἐκ γῆς ἀθλοφόρος, μέσφ' οὐρανὸν αὐτὸν ἀέρθη·
 Ἀβραμίдай λιπαρὸν πέδον ἔδρακον, ὕδατα Νεῖλου.
- 20 ὀπιγόνους ἡγήσαιο πρὸς γλυκὺ πατρίδος εἶδαρ
 ἐν πυρὶ καὶ νεφέλλῃ, καὶ ὕδατα πικρὰ θαλάσσης

15 δι' Picc. : δ' SV || οἶμος V : ἥμος S || 16 ὕστατα SV : ὕστατον Scheidw. || ἡγεμόνευες Scheidw. : -νεύεις SV || 17 Ἀβραάμ, ὃς prop. Scheidw. : Ἀβραάμος V Ἀβραάμος S || 18 ἀέρθη S : ἀέρα V || 19 Ἀβραμίдай Cr. : Ἀβραμίдай S -μίдай V || 20 ἡγήσαιο Picc. : ἡγήσατο S ἡγήσατο V || πρὸς Scheidw. : ποτὶ SV

v. 15 † ... † : si la conjecture δι' de Piccolos corrige le premier pied, le vers reste trop long au niveau de la métrique, ce qui est assez rare dans les hexamètres et les distiques de Jean (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j). Quant à la tradition manuscrite, ce type de faute est significative. Etant présent à la fois dans le manuscrit V et dans le manuscrit S, elle peut être un indice que les deux ont un archétype commun (cf. ch. VII. *Principes de l'édition*). Je ne saurais dire quel mot devrait être supprimé.

Le mot στάσις représente la matière divine, le mot ἄστατος la matière terrestre, le résultat de leur association (déjà annoncé au v. 5) étant στάσις ἄστατος. Chez Euthérius (V^e s.), la même expression est utilisée pour décrire la double nature du Christ (*Confut.* 9, 10–11 Πρὸς τοὺς λέγοντας· ἔπαθεν ἀπαθῶς) : στάσιν ὁ Λόγος ἄστατον ἔχει. εἰ ἔπαθε, πῶς ἀπαθῶς; εἰ ἀπαθῶς, πῶς ἔπαθε; etc. Par contre, la nature de Dieu n'est pas ἄστατος, cf. Greg. Naz. Περὶ πνεύματος, *Carm.* I 1. 3, 68–69 : οὐδὲ γὰρ ἄστατος ἐστι Θεοῦ φύσις ἢ ἐρέουσα | ἢ ἐπάλιν συνιοῦσα («For God's nature is not unstable, in flux, having to reassemble itself»). Pour οἶμος, cf. Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 12–13 : αὐτὸς δ' οὐρανίην οἶμον μερόπεσιν ἔδειξας | ὕστατον.

v. 16 χθαμαλοῖς : j'ai traduit de façon métaphorique «les humbles hommes», mais le sens littéral est aussi présent, ce qui souligne le contraste entre les phénomènes en haut dans le ciel et l'homme en bas sur terre.

ἡγεμόνευες : j'ai accepté la conjecture de Scheidweiler, cf. v. 23 ἡγεμόνευες.

v. 17 Ἀβραάμ, ὃς : l'orthographe du nom Abraham peut varier. Dans la littérature grecque, on trouve Ἀβράμμος (cf. Ἀβραάμος V), Ἀβραάμος (cf. Ἀβραάμος S), Ἀβραάμ (surtout dans la *Septante*), Ἀβραάμ (le plus commun), etc. Pour éviter l'asyndète, j'ai accepté la conjecture de Scheidweiler.

- 15 Par ta sagesse harmonieuse tout est créé : † la stabilité instable, la voie
[éternelle. †
Toi, tu conduisais jusqu'à la fin les humbles hommes,
nos ancêtres : Abraham, qui courait d'un pays
à l'autre, victorieux, fut élevé dans le ciel même.
Les descendants d'Abraham virent la terre grasse, les eaux du Nil.
20 Tu conduisis la postérité vers les fruits doux de la patrie
par feu et nuée, tu séparas impétueusement

Abraham quitte Our des Chaldéens (ἐκ γῆς, v. 18) pour aller à Canaan (εἰς γῆν, v. 17). Le choix du prédicat ἔτρεχεν est quelque peu surprenant : pourquoi Abraham, courait-il ? Dans *Gn.* 18, 7, la rapidité d'Abraham est plus naturelle : εἰς τὰς βόας ἔδραμε Ἀβραάμ. Pour l'emploi insolite du verbe τρέχειν chez Jean Géomètre, cf. commentaire et note au poème no. 18, 1.

v. 18 μέσφ'—ἀέρθη : la même image, appliquée au Christ, figure chez Grégoire, ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 15 : πρὸς οὐρανὸν ἔνθεν ἀερεθεῖς. Cf. le poème no. 76, 12 : ἐς οὐρανὸν εὐρὺν ἀερθῶ. La montée d'Abraham au paradis est décrit dans un pseudo-épigraphe de l'Ancien Testament, le *Testament d'Abraham*, 20.

v. 19 Ἀβραμίδαι : le mot est rare ; chez Grégoire de Nazianze figure Ἀβραμίδης (*Carm.* I 1. 18, 72 : Ἀβραμίδης δ' Ἰσαὰκ Ἰακώβ τέκνον et *Carm.* II 2. 3, 318 : Δαυίδ, ὃς βασιλεῦσι μετέπρεπεν Ἀβραμίδῃσι.) Ici, les descendants seront Joseph et ses frères.

λιπαρὸν πέδον : peut-être emprunté à D.P. 227 (λιπαρὸν πέδον Αἰγύπτῳ cf. ib. vv. 357 et 858) ?

v. 21 πυρὶ καὶ νεφέλῃ : l'expression figure mot pour mot chez Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 3.

vv. 20–23 Aux v. 16 (ἡγεμόνευες), v. 17 (ἔτρεχεν) et v. 23 (ἡγεμόνευες), l'imparfait insiste sur le processus (au v. 16, il s'agit d'une conjecture de Scheidweiler pour ἡγεμονεύεις). L'aoriste, par contre, est employé pour décrire les différentes manifestations de l'aide divine : ἀέρθη v. 18, ἔδρακον v. 19, ἡγήσας v. 20 (conjecture de Piccolos pour ἡγήσατο), σχίσας et ἔβλυσας v. 22. Dans ἐνόδια *Carm.* I 1.36, 3 et προσευχή *Carm.* I 1.38, 1, Grégoire emploie l'aoriste du verbe ἄγω : πυρὶ καὶ νεφέλῃ στρατὸν ἡγάγες. Dans une autre version de l'histoire de Moïse, racontée par Grégoire de Nazianze dans son *Carm.* I 2. 2, 165–168, figure l'imparfait du verbe ἡγεμονεύω, suivi de l'aoriste : ... τοῦ (= λαοῦ) πρόσθε πυρὸς στύλος ἡγεμονεύε, | καὶ νεφέλης ἔλκοντος ἀσημάντου δι' ἐρήμης · | ὃ πόντος ὑποείξε, καὶ οὐρανὸς εἶδαρ (ici = manne) ἔδωκε, | καὶ πέτρῃ βλάστησεν ὕδωρ, etc.

L'idée du γλυκὺ πατρίδος εἶδαρ ressemble à Homère, *Od.* 9, 34 : οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκίων, un passage qui est cité par beaucoup d'auteurs. Cf. aussi *Num.* 14, 8.

- σχίσας ἐπικρατέως, ἀνά τ' ἔβλυσας ἔμπαλιν ὕδωρ
 ἐκ στερεῆς πέτρης, καὶ ἡγεμόνευες ἀνύδροις.
 σοὶ μάκαρ, οὐτιδανὸς περ ἑὼν κἀγὼ καὶ ἄκιυς,
 25 στέλλομαι ἐς στρατιάς τε καὶ αἵματα καὶ μόθον αἰνόν
 καὶ χαλεπὴν στομάτων λύσσαν καὶ ἄγρια φῦλα
 καὶ φθόνον ἀρχόντων καὶ ὄμματα μυρία λοξά.
 ἐλθὲ τάχος, <κέκιμηκα>, πανίλαος ἐλθὲ καλεῦντι,
 θηρία τρέψαις, ὕδατα πῆξαις, ἄγρια φῦλα
 30 κλίναις ἐξ ἐνοπῆς, λειήναις πᾶσαν ἀταρπὸν,
 χεῖλεα ποντίσαις δόλια, φθόνον ἄγριον αἰπύν.

22 σχίσας SV: σχῖσας Scheidw. || 23 στερεῆς S: στερεᾶς Cr. στερεῖς V || πέτρης SV: πέτρας Scheidw. || ἡγεμόνευες VS: -ευσεν Cr. || 24 ἄκιυς V Cr.: ἄκνυς S || 25 στρατιάς V: τριάς S θήρας Picc. || καὶ αἵματα iter. S || 28 κέκιμηκα post τάχος addere prop. Picc. || 29 πῆξαις V Cr.: -εις S || 30 κλίναις V: -εις S || λειήναις V: ληϊνείς S λειήνας Cr. || 31 ποντίσαις V: -σεις S

v. 21 ὕδατα πικρά: l'expression est présente dans *AP IX* 424, 1 (Douris d'Elaia).

v. 22 σχίσας: avec ι long; j'ai conservé l'accentuation du manuscrit (cf. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c), mais peut-être faut-il lire σχίσσας, cf. Hes. *Sc.* 428 (au début du vers); Scheidweiler lit σχῖσας.

vv. 22–23 ἔβλυσας ... ἐκ ... πέτρης: Grégoire de Nazianze emploie les mêmes mots pour Mosès, dans son ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 5–6: ἐκ ... πέτρης ... ἔβλυσας.

v. 24 σοὶ μάκαρ: cf. Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 18 (ἀλλὰ μάκαρ, au début du vers).

Le vers est inspiré d'Homère, *Od.* 9, 515: lorsque le Cyclope aveuglé décrit Ulysse comme ἑὼν ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανὸς καὶ ἄκιυς (le contraire du τῖνα φῶτα μέγαν καὶ καλὸν ... μεγάλην ἐπιεμμένον ἀλκὴν auquel le Cyclope s'attendait, vv. 513–514).

v. 25 μόθον αἰνόν: Grégoire de Nazianze décrit le Mal chez les manichéens de la même façon; cf. *Περὶ κόσμου*, *Carm.* I 1. 4, 35: μόθος αἰνός (à la fin du vers).

v. 26 χαλεπὴν λύσσαν: chez Opp. *Hal.* 2, 511 figure χαλεπὴν δ' ἐπὶ λύσσαν ὀρίνει.

v. 27 ὄμματα μυρία λοξά: se réfère aux regards des concitoyens impudents (ἀναιδέας ἀστούς v. 32), comme dans le poème no. 67, 4. Cf. A.R. 2, 664–665 et 3, 444–445 et Nonn. *Dion.* 30, 39 (ὄμματα λοξά) et Theocr. *Id.* 20, 13 (ὄμμασι λοξὰ βλέποισα). L'adjectif μυρία est souvent dans la même position, au cinquième pied de l'hexamètre, cf. les poèmes nos. 75, 1; 76, 4; 75, 1; 80, 9; 211, 7; 290, 103; 300, 83.

- les eaux amères de la mer, et à l'inverse, tu fis jaillir l'eau
d'un rocher dur, et tu les conduisais par le désert sec.
Pour toi, bienheureuse, bien que, moi-même, je sois impuissant et
[faible,
25 je suis envoyé vers les expéditions, le carnage, les luttes affreuses,
l'insupportable frénésie des bouches et les êtres sauvages,
la jalousie des puissants et les yeux surnois, innombrables.
Viens vite, (je suis épuisé) ; viens toute douce à mon appel.
Puisses-tu détourner les fauves et solidifier les eaux,
30 repousser les tribus sauvages par ta voix et préparer tout chemin,
immerger les lèvres rusées, la jalousie farouche et profonde,

v. 28 L'hexamètre est trop bref. La conjecture de Piccolos est très convaincante, qui ajoute *κέκημα*, basé sur le poème no. 67, 7: οἶσθα, μάκαρ (saint Théodore), *κέκημα*, πανύλαος ἐλθὲ καλεῦντι. Pour l'adjectif πανύλαος, cf. le poème no. 56, 1 (note). L'expression ἐλθὲ καλεῦντι est attestée plusieurs fois chez Grégoire, cf. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 19; *Carm.* II 1. 38, 6; *Carm.* I 1. 37, 5; *Carm.* II 1. 1, 17.

v. 29 Scheidweiler (1952, 294) trouve le vers « besonders unschön », à cause des césures qui coupent l'hexamètre en trois parties de longueur identique (3 × - - - -). Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 3a.

Si le mot θηρία (qui se réfère peut-être aux vipères, ὄφεις, dans le désert, cf. *Nu.* 21, 4-6) ne trouve pas de parallèle direct dans ce poème, ὕδατα πῆξαις fait allusion à la traversée de la mer Rouge mentionnée au v. 21. Le verbe πῆγνυμι signifie habituellement « congeler », cf. Aesch. *Pers.* 495-497: θεὸς | ... πῆγνυσιν δὲ πᾶν | ῥέεθρον. L'expression ἄγρια φύλα fait écho de la fin du v. 26.

v. 30 λείναις: dans Hom. *Il.* 15, 260-261, Apollon dit à Hector ἀντάρ ἐγὼ προπάροιθε κιὼν ἵπποισι κέλευθον | πᾶσαν (πᾶσαν ἀταρπόν au v. 30 de Jean) λειανέω, τρέψω (cf. τρέψαις au v. 29 de Jean) δ' ἥρωας Ἀχαιοῦς. Cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 22, 6: λείην δὲ πόροις ὁδόν.

ἀταρπόν: cf. Greg. Naz. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 13 ἀταρπόν (à la fin du vers).

v. 31 χεῖλα ... δόλια: reprend χαλεπὴν στομάτων λύσσαν du v. 26.

Pour le verbe ποντίζω, cf. Soph. *El.* 508: ποντισθεῖς, pour parler d'une personne engloutie par les flots. Puisque l'expression évoque l'épisode de la Mer Rouge (bien que dans l'*Exode* se trouve le verbe καλύπτω, cf. Grégoire, ἐνόδια v. 4: Φαραὶ δ' ἐκάλυψας), je l'ai traduite littéralement.

φθόνον ἄγριον: reprend φθόνον du v. 27. La même expression figure aussi dans le poème no. 81, 3, où elle se réfère au poète.

πείσαις Φαραὼ κακόμητιν, ἀναιδέας ἀστούς,
 μισαρέτας, μισοεργούς, μισοσόφους, μισόανδρας.
 τῇ με φέροις σὺν μητρὶ κραταιῇ νεύμασιν ἐσθλοῖς,
 35 ἧ τε θέλοις καὶ ὥς ἐθέλοις, καὶ εὔτε καὶ ὅσπον.

32 πείσαις SV: ποντίσαις Scheidw. || φαραὼ V Cr.: φορὰ S φῶρα Mi. || ἀναιδέας V: ἀηδέας S || 33 μισοσόφους conici: -φόνους V -φθόνους S || 34 τῇ S: πῇ V || φέροις V: φέρεις S.

v. 32 Φαραὼ κακόμητιν: l'empereur ennemi de Jean Géomètre est également présent en guise de Pharaon dans le poème no. 68, 7 (Φαραὼ κακομήτιδος, cf. le commentaire). L'image du Pharaon figure aussi chez Grégoire de Nazianze, cf. ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 4: Φαραώ; *Carm.* I 2. 1, 451: Φαραὼ κακόμητιν; *Carm.* II 1. 22, 3: σχὲς Φαραὼ κακόμητιν, ἀναιδέας (cf. Jean: ἀναιδέας) ἐργοδιώκτας.

v. 33 Trois des adjectifs composés de ce vers sont curieux et ne figurent que chez Jean Géomètre. Les mots μισοεργούς et μισόανδρας n'ont pas de contraction de οε et de οα, cf. *LBG* s.v. μισοεργός: «Feind der Arbeit» et s.v. μισόανηρ: «Menschenhasser». Les leçons μισοφθόνους (S) et μισοφόνους (V) sont privées de sens dans ce contexte: «qui déteste la jalousie», «qui déteste l'assassinat»? *LBG* s.v. μισοφθόνους: «voll von Haß und Neid». Je propose de lire μισοσόφους (cf. Plt., *R.* 456a4; *LBG* s.v. «die Weisheit hassend; Theod. Prod. *Carm.* 77, 15»), parce que ce mot exprime un thème qui revient dans beaucoup de poèmes de Jean Géomètre—sa vertu, son courage et sa sagesse qui provoquent de la jalousie (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). A noter que μισο- a deux fois le ι long et deux fois le ι bref dans le même vers, une variation qui est rare dans les hexamètres et les distiques de Jean. Par contre, dans les séquences de quatre adjectifs dans l'hymne alphabétique de Jean (où le poète doit respecter l'assonance de quatre adjectifs dans chaque hexamètre) ce type de variation est attestée. Cf. *Hymnes* 5, 13: μυρίθειον, μυρίκοσμον, μυριφαῖ, μυρίκλητον, dont μυρι- a deux fois le υ long et deux fois le υ bref. Cf. les poèmes nos. 83 (note) et 300, 34 (note).

vv. 34–35 φέροις, θέλοις, ἐθέλοις: pour les optatifs du présent, cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.2). Cf. aussi ἄγοις chez Grégoire, ἐνόδια, *Carm.* I 1. 36, 33 et *Carm.* II 1. 50, 118: τῇ με, Χριστέ, φέροις σὸν λάτρην, ὥς ἐθέλοις (dernier vers du poème).

et convaincre le Pharaon malveillant, les citoyens impudents,
qui haïssent la vertu, le succès, la sagesse et l'homme.

Amène-moi avec ta Mère puissante par ton excellente bienveillance,
35 où et comme tu veux, aussitôt et autant que tu veux.

Commentaire

Dans ce poème, le poète s'adresse à la Trinité/au Christ en exprimant le désir d'avoir un guide spirituel pour sa vie, avec des vers qui respirent à la fois l'admiration, la confiance et l'agitation. La prière appartient au genre de la «prière paradigmatique» dans laquelle le suppliant prie la divinité d'intervenir, en énumérant ses bienfaits antérieurs par voie d'*exempla*. On y peut discerner les trois mouvements principaux de l'hymne:⁴⁷ 1) (vv. 1–15) l'invocation à la Trinité créatrice/au Christ, 2) (vv. 16–27) la partie centrale, l'éloge des bienfaits de la divinité sur terre et l'élaboration qui servent à fournir les raisons pour lesquelles la divinité sera obligée d'aider le suppliant, et 3) (vv. 28–35) la véritable prière. Le titre, ἐνόδια, a été emprunté à Grégoire de Nazianze, qui emploie le même titre pour une prière paradigmatique pour le voyage (*Carm.* I 1. 36).⁴⁸ Plusieurs poèmes de Grégoire ont été source d'inspiration pour la structure du poème, le vocabulaire et l'imagerie: non seulement *Carm.* I 1. 36 (*passim*), mais aussi les *Carmina arcana* (pour les vers 2–7 en particulier *Carm.* I 1. 3 Περί πνεύματος, *Carm.* I 1. 4 Περί κόσμου, *Carm.* I 1. 5 Περί προνοίας) et *Carm.* II 1. 38 (Ὕμνος εἰς Χριστὸν μετὰ τὴν σιωπὴν, pour les vers 8–15) et *Carm.* I 1. 22 (Ἰκετήριον, une autre prière paradigmatique, pour la conclusion).⁴⁹

Invocation à la Trinité/au Christ (vv. 1–15)

vv. 1–7 L'invocation à la Trinité/au Christ est un éloge jubilatoire de la création, une vraie *captatio benevolentiae*, soulignée par la répétition des pronoms personnels: Σὺ πρώτη (v. 1), ἐκ σέθεν (v. 2), ἐκ σέθεν (v. 3), ἐκ σέθεν (v. 4), σύ (v. 5), σοί (v. 8), σοί (v. 10). Pour le passage hermétique des vv. 5–6, cf. notes. Quatre ou huit vers ont été consacrés à la quasi-totalité des éléments de la composition, excepté pour l'invocation, ce qui fait penser qu'un vers s'est perdu dans la transmission du texte.

vv. 8–15 Ces vers décrivent les phénomènes célestes qui obéissent à la Trinité/au Christ. Quatre vers sont consacrés au soleil et aux étoiles (vv. 8–11), trois à la lune (vv. 12–14) et encore une à la conclusion

⁴⁷ Pour l'hymne en général, cf. ch. II. §3. *Thématique*.

⁴⁸ Cf. Demoen 1997, 96–101.

⁴⁹ Scheidweiler (1952, 290 n. 6) a déjà fait remarquer la ressemblance entre certains poèmes de Grégoire de Nazianze et de Jean Géomètre. Pour une analyse du poème ἐνόδια de Grégoire de Nazianze et celui de Jean, cf. Demoen & Van Opstall 2008.

(v. 15). Une grande partie du vocabulaire se fait l'écho des traités astronomiques. La belle description de la rencontre de la lune et du soleil se trouve aussi dans le passage sur le cosmos du poème no. 300 (vv. 17–20: νῦν καὶ μήνη χρυσόκερως, ἅτε νύμφη παστοῦ, | νυμφίου ἐκπροϊοῦσα καὶ ἔγκυα φῶτα λαβοῦσα, | γαῦρος ἐπαντέλλει, πολλοῖς δ' ἐκάτερθε προπομποῖς | ἄστρασι κυδιάει). Le cœur de cette image se trouve dans l'ἐνόδια de Grégoire (v. 9): μήνη δ' ἡέλιός τε δρόμον σχέθον, alors que son vocabulaire s'inspire d'Homère, par ex. χαρίεσσα(v) au v. 12 (*Od.* 24, 198), ἀμφιχυθῆναι au v. 13 (*Il.* 23, 764) et ἡ δ' ὑποκυσ(σ)αμένη au v. 14 (*Il.* 6, 26 et *Od.* 11, 254). L'éloge de la création, qui commence v. 1, se conclut au v. 15 (le problème de la métrique de ce vers est abordé dans les notes ci-dessous).

*Eloge des bienfaits antérieurs de la divinité (vv. 16–23)
et condition actuelle du poète (vv. 24–27)*

vv. 16–23 Après les tours rhétoriques des premiers vers concernant le ciel, suit un exposé des bienfaits de la divinité sur terre. Le poète cherche à se montrer persuasif afin d'obtenir l'aide divine, en utilisant des exemples («paradigmes») de l'Ancien Testament relatifs à la quête d'Abraham et de ses descendants (quatre vers, vv. 16–19) et à Moïse (encore quatre vers, vv. 20–23), qui prouvent que Dieu a guidé les patriarches à travers maintes souffrances (ἡγεμόνευες v. 16, ἡγήσας v. 20, ἡγεμόνευες v. 23). L'exemple de Moïse est emprunté aux deux poèmes de Grégoire de Nazianze, lorsqu'il implore le Christ de le guider. Dieu menait Moïse et son peuple à travers le désert, le jour avec une colonne de nuée, la nuit avec une colonne de feu: ὀψιγόνοις ἡγήσας ἐν πυρὶ καὶ νεφέλῃ (Jean vv. 20–21) et ὃς πυρὶ καὶ νεφέλῃ στρατὸν ἡγάγεσ (Grégoire ἐνόδια *Carm.* I 1.36,3 et προσευχή *Carm.* I 1.38,1) (cf. *Ex.* 13, 21), et à travers la mer: ... ὕδατα πικρὰ θαλάσσης σχίσας ἐπικρατέως (Jean vv. 21–22) et ὃς θ' ὁδὸν εὗρεσ | ἐν πελάγει τμηθέντι φίλοις (Grégoire ἐνόδια *Carm.* I 1.36,3–4) (cf. *Ex.* 14, 21–28). Puis Moïse fait jaillir de l'eau du rocher dans le désert: ἀνά τ' ἔβλυσας ἔμπαλιν ὕδωρ ἐκ στερεῆς πέτρης, καὶ ἡγεμόνευες ἀνδρῶν (Jean vv. 22–23) et ἐκ δ' ἄρα πέτρης ἔβλυσας ἀκροτόμοιο ῥόον ... ἐν ἐρήμῳ (Grégoire ἐνόδια *Carm.* I 1.36,5–6) | ἐκ δὲ πέτρης πηγὴν ἔβλυσας ἀκροτόμου (Grégoire προσευχή *Carm.* I 1.38,5) (cf. *Ex.* 17, 6). Bien que la ressemblance entre ces images soit évidente, la variation des expressions est frappante.

vv. 24–27 Suit une description de la condition pénible du poète (vv. 24–27). En omettant les exemples du Nouveau Testament présents

dans l'ἐνὸδια de Grégoire, Jean entame une exposition relative à sa situation personnelle. Quelle est la nature exacte de la condition du poète? Faible, il n'a pas seulement pris part à la guerre mais aussi à un combat personnel, contre ses concitoyens malveillants qui se moquent de son courage et de sa sagesse et contre les puissants qui sont jaloux (cf. le poème no. 68). Il est tout à fait probable que le poète se réfère ici à la classe dominante, aux «nouveaux législateurs du mal» (cf. le poème no. 211, 32: νέοι νομοθέται κακίης et I. § 1. *Esquisse biographique*).

Prière au Christ (vv. 28–35)

vv. 28–33 Le poète fait appel à cette compassion divine (πανίλαος v. 28), que Dieu a promis d'accorder dans l'Ancien Testament (*Ex.* 23, 20–22): καὶ ἰδοὺ ἐγὼ ἀποστέλλω τὸν ἄγγελόν μου πρὸ προσώπου σου, ἵνα φυλάξῃ σε ἐν τῇ ὁδῷ, ὅπως εἰσαγάγῃ σε εἰς τὴν γῆν, ἣν ἡτοίμασά σοι ... ἐὰν ἀκοῇ ἀκούσητε τῆς ἐμῆς φωνῆς καὶ ποιήσης πάντα, ὅσα ἂν εἴπω σοι, ἐχθρεύσω τοῖς ἐχθροῖς σου καὶ ἀντικείσομαι τοῖς ἀντικειμένοις σοι («Et voici que moi, j'envoie mon ange devant ta face afin qu'il te garde en chemin, pour qu'il t'amène au pays que je t'ai préparé ... Si vous écoutez attentivement ma voix, et si tu fais tout ce que je te dirai, je serai l'ennemi de tes ennemis et l'adversaire de tes adversaires»).⁵⁰ Dans ces vers, l'empressement du poète augmente. Il reprend la thématique élaborée aux vv. 16–23 et se l'applique à lui-même. Par une alternance rapide d'impératifs/optatifs, toujours à l'aoriste (vv. 28–32: deux fois ἐλθέ puis τρέψαις, πῆξαις, κλίναις, λειήναις, ποντίσαις, πείσαις, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.2) et des compléments d'objet direct, culminant sur le quadruple μισο- au v. 33, le poète implore le secours divin contre ses ennemis. Il mélange les dangers bibliques et actuels. Lorsqu'il parle de Pharaon, il se réfère à la fois au récit biblique de l'*Exode* et à sa situation personnelle. Qui est ce Pharaon, qu'il espère faire fléchir?⁵¹ Par la dénomination biblique le poète évite d'accuser l'empereur en question

⁵⁰ Comme nous avons vu, les exemples de la *Septante* dans le poème no. 65 insistent sur les manifestations antérieures de la compassion divine. Cf. Miller 2000, 344: «The prayer for God to act <according to your steadfast love> or <for your name's sake> is in the profoundest way possible a call upon God to help, *because that is Gods will*, the will and way of God as demonstrated in the long experience of God's way with Israel.»

⁵¹ Je n'accepte pas la conjecture de Scheidweiler, qui propose de lire ποντίσαις Φαραώ (1952, 309 n. 8): «So ist nämlich das überlieferte πείσαις zu verbessern, da χεῖλεα ποντίσαις δόλια, φθόνον ἄγριον αἰπύν vorangeht.» Les manuscrits V et S lisent tous les deux πείσαις, que je préfère garder. Dans la *Septante*, Moïse cherche d'abord à faire fléchir Pharaon (*Ex.* 5–6), qui n'écoute pas et sera tué (*Ex.* 14).

d'une façon directe (cf. le poème no. 68, 7: *Φαραὸν κατομήτιδος*). Il est probable que l'empereur Basile II fut responsable de sa disgrâce (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). Si l'on suppose que c'est lui qui a congédié notre poète, l'*ἐνόδια* pourrait être considérée comme une prière pour un voyage métaphorique, qui vise le retour du poète à la cour dont il a été expulsé. Ainsi, Jean a changé la prière humble pour le «voyage de la vie» de l'*ἐνόδια* de Grégoire en une prière de rebellion contre l'injustice qu'il a subie.

vv. 34–35 A la fin, après l'invocation tempétueuse des vers précédents, le poète conclut sa prière par trois optatifs du présent: *φέροις, θέλοις, ἐθέλοις*. Si dans son *ἐνόδια*, Grégoire réitère sa demande (*ἀλλά με καὶ νῦν ἄγοις ἐσθλὸν ἐπὶ τέρμα πορείης* v. 33), Jean Géomètre se livre complètement à la volonté divine (pour un exemple du même type de résignation, cf. le poème no. 53, 23–24).

NUMÉRO 67

SUR SAINT THÉODORE

εἰς τὸν ἅγιον Θεόδωρον

Οὐτιδανὴ χεῖρ νεῦρα δ' ἀπέτμαγεν, οἱ δέ μ' ἐς ἄθλα
 ἐν σταδίοις καλέουσι νέοι καὶ ἔστακε πάντα
 δῆμος ὅλος φιλοκέρτομος (ἔχθιστ') · ἐς δ' ἐμὲ γλώσσας
 πικρὰς ἐντανύουσι καὶ ὄμματα μυρία λοξά.
 5 ἄλλ' ἄγ' ἐμὸν κράτος, ἴλαθι μάρτυ, καὶ ἄπτεο χειρὸς

S f. 161^v V f. 101 s f. 61 || Cr. 292, 1–8 Mi. 46 Cougny IV 111 || εἰς—Θεόδωρον lemma V^{mg}: τοῦ ἁγίου Θεοδώρου S^{mg} || 1–6 desunt in s || 1 ἀπέτμαγεν V: -γε S || μ' ἐς ἄθλα S: μ' ἐσθλά V || 3 ἔχθιστ' post φιλοκέρτομος suppl. Cougny || ἐς δ' ἐμὲ V: ἐὸδ' ἐμὲν S ἐς δ' ἐμὲν Cr. || γλώσσας V: γλύσσας S || 5 ἄλλ' ἄγ' V: ἀλλά γ' S || ἴλαθι S: ἴλ- ut semper V

vv. 1–4 Je ne suis pas du même avis que Cougny, qui pense que saint Théodore parle dans les quatre premiers vers, alors que le poète ne prend la parole qu'à partir du cinquième vers («Quatuor prioribus versibus inducitur, opinor, Divus Theodorus haec verba faciens, inde in reliquo epigrammate ipse sanctum martyrem alloquitur poeta»). Dans le poème, aucun changement de personne n'a été indiqué et il me semble que tous les vers ont été prononcés par la même personne: le poète.

v. 1 δ': la présence de δ' dans le premier vers du poème et sa position comme quatrième mot du vers sont insolites. Tout d'abord, on se demande si ce vers doit être considéré comme le premier vers du poème. Il est possible que le(s) premier(s) vers ne soi(en)t pas transmis dans le manuscrit S. Quant à la position de δ', on en trouve des exemples, surtout dans la poésie, par ex. Aesch. *Pers.* 719: πεζὸς ἦ ναύτης δέ et Soph. *Ph.* 618: εἰ μὴ θέλοι δ', ἄκοντα, cf. Denniston 1954, 187: «Poets go much further in the postponement of δέ, more, probably, as a matter of metrical convenience than from a reluctance to separate words closely united in sense. In many examples no such unity exists.» Néanmoins, on pourrait changer δ' en γ'.

ἀπέτμαγεν: aoriste d'ἀποτμήγω, comme διέτμαγ- de διατμήγω, cf. par ex. Hom. *Il.* 1, 531; Nonn. *Dion.* 43, 45; *AP* V 217, 1 (Paul. Silent.) et *AP* V 218, 9 (Ag. Schol.).

νεῦρα: dans la *Septante*, Job se lamente sur son impuissance physique en disant τὰ δὲ νεῦρα μου διαλέλυται (*Job* 30, 17 «mes nerfs sont affaiblis»). Cf. le poème no. 290, 27: ἀπέτμαγε νεῦρα σίδηρος.

v. 2 ἐν σταδίοις: la métaphore d'un homme dans le stade figure chez Clément d'Alexandrie, *fr.* 44, 61: ὥσπερ τις ἀνὴρ ἐν σταδίοις ἄριστος ἀτρέπτω τῇ δυνάμει τοὺς πόνους ὑφίστασθαι; cf. Greg. Naz. *Protrep.* 63–65 et Ps.-Mac. *Serm.* 62. 1. 20, 2–3: εὐθαροῦς ὢν ὥσπερ τις ἀνὴρ ἐν σταδίοις ἀγωνιστὴς ἄριστος ἀτρέπτω (Ps.-Mac.: ἀτρέπτως) τῇ δυνάμει τοὺς πόνους ὑφίσταται.

Sur saint Théodore

Une main lâche a tranché mes tendons, tandis qu'eux, les jeunes,
me provoquent au combat dans le stade et que le peuple entier,
toujours prompt à railler, a soulevé toute ⟨hostilité⟩ : ils dirigent contre
[moi]
leur méchante langue et leurs innombrables regards sournois.

5 Mais, ma force, aie pitié, martyr, et prends ma main

ἔστακε : parfait actif avec *a* bref (ἦμι—ἔστησε—ἔστακα—στήσω, cf. par ex. Choerob. *Ep. Psalm.* 82, 3 : τὸ θέμα πῶς ἐστίν; ἴστημι, ὁ μέλλων στήσω, ὁ παρακείμενος ἔστακα).

πάντα : un accusatif adverbial serait superflu avec ὅλος au v. 3. J'ai accepté la conjecture ἔχθιστ' de Cougny au v. 3, de sorte que πάντα ... ἔχθιστ' est complément d'objet direct de ἔστακε : «il a soulevé toute hostilité», cf. *Od.* 11, 314 : φυλόπιδα στήσσειν et *Od.* 16, 292 : ἔριν στήσαντες.

v. 3 Le vers est défectueux au niveau de la métrique. Pour la conjecture de Cougny, cf. n. 2 ci-dessus.

vv. 3-4 Dans la *Septante*, Job décrit sa misère de la même façon : il est la cible des regards et des insultes de son ennemi : ὀργῇ χρησάμενος κατέβαλέν με, | ἔβρουξεν ἐπ' ἐμὲ τοὺς ὀδόντας, | βέλη πειρατῶν αὐτοῦ ἐπ' ἐμοὶ ἔπεσεν. | ἀκίσιν ὀφθαλμῶν ἐνήλατο, ... ὁμοθυμαδὸν δὲ κατέδραμον ἐπ' ἐμοί (*Job* 16, 9-10 «Plein de colère, il m'a renversé, il a grincé ses dents contre moi ; les dards de ses brigands m'ont atteint. Il a dardé ses regards perçants sur moi ... ; ils m'ont assailli tous à la fois»). Notez que, bien que l'imagerie soit identique, le vocabulaire diffère totalement.

ἐντανύω : litt. «tendre (un arc)» ; cf. *Hdt.* 2. 173, 3 : τὰ τόξα ... ἐντανύουσι. Ici, on «tend» la langue et le regard en direction du poète, comme si l'on tendait un arc en direction de son ennemi.

ὄμματα μυρία λοξά : cf. le poème no. 65, 27 (note).

v. 5 ἐμὸν κράτος : saint Théodore représente la force dont le poète manque ; le substantif est aussi présent dans d'autres invocations. Dans le poème no. 290, 3, le poète s'adresse aux êtres célestes, aux saints et aux martyrs : ἀσπίς ἐμή, κράτος, ἐλπίς, tandis qu'au v. 83 du même poème il implore le Christ ainsi : ἰσχύς ἐμή, λόγος, ἡγορέη, κράτος, ἥλιος, ὄμμα[τα, ὁφρῦς].

δεξιτερῆς, ἰθύνων ἐπ' ἄεθλα καὶ ἄλγεα παύων.
οἷσθα μάκαρ, κέκμηκα· πανίλαος ἐλθὲ καλεῦντι.

6 ἄεθλα S: ἄεσθλα V.

v. 6 Dans le langage militaire, ἰθύνω signifie « diriger en ligne droite », ἰθύνω δόρυ ἐπὶ τινα « lancer une javeline droit sur quelqu'un », cf. Q.S. 2, 245. Ici, l'objet direct est la main du poète, qui doit être guidé par saint Théodore vers la victoire (ou bien vers le combat, cf. ἐξ ἄθλα v. 1—ἐπ' ἄεθλα v. 5).

v. 7 κέκμηκα: ce prédicat figure aussi chez Grégoire de Nazianze ; cf. par ex. *Carm.* II 1. 33, 1–2: οἶμοι κέκμηκα, Χριστέ μου, πνοὴ βροτῶν· | οἶμοι μάχης τε καὶ ζάλης τοῦ συζύγου.

droite, la dirigeant vers la victoire et mettant fin à mes souffrances.
Tu sais, bienheureux, je suis épuisé ; viens tout doux à mon appel.

Commentaire

Voici un gladiateur avant sa descente dans l'arène ; il a été auparavant désarmé et tout à fait incapable d'affronter la foule qui l'attend avec impatience et malignité : il entend les cris des jeunes provocateurs, il voit le peuple assemblé et il demande secours à saint Théodore. Le gladiateur parle à la première personne et les images se retrouvent dans d'autres poèmes où le poète emploie le discours direct : dans les poèmes nos. 53 et 300, le peuple attaque le poète avec des paroles blessantes et des flèches (no. 53, 9–10 : πάσης δὲ σκοπὸς εἰμι κακῆς γλώσσης, θάνον· οἱ δὲ | εἰσέτ' ἐμὴν κραδίην ἰοβολοῦσι, τάλας et no. 300, 101–103 : τίς δ' ἂν ἐπεσβολέοντας ἐνέγκοι, τόξα τε γλώσσης | αὐτονόμου κακίης πολυφάρμακα, πάντοθεν ἰοὺς | ἀμφαδίους, κρυφίους, ὑπὸ νύκτα καὶ ἡμαρ ἐπ' ἡμαρ;) et dans le poème no. 65, le poète s'est préparé au combat et doit subir la jalousie de ses concitoyens (vv. 25–27 : στέλλομαι ἐς στρατιάς τε καὶ αἵματα καὶ μόθον αἰνὸν | καὶ χαλεπὴν στομάτων λύσσαν καὶ ἄγρια φῦλα | καὶ φθόνον ἀρχόντων καὶ ὄμματα μυρία λοξά). Vraisemblablement, le gladiateur infortuné symbolise le poète en désarroi, comme Job dans la *Septante* (cf. notes aux v. 1 et vv. 3–4). Ses tendons tranchés représentent les forces perdues du poète. Son public qui se prépare à une guerre, armé de paroles et de regards, représente les concitoyens hostiles au poète. Le langage métaphorique ne nous permet pas de saisir les circonstances exactes, décrites dans ces vers. Comme on l'a montré dans le premier chapitre, la cause de la misère du poète pourrait être son renvoi prononcé par l'empereur Basile II.

Le martyr invoqué au v. 5 est l'un des deux saints militaires qui dans l'iconographie sont souvent représentés côte à côte, portant une lance, un glaive et un bouclier : saint Théodore Tiron («la Recrue», avec une barbe pointue ; cf. le poème no. 68) et saint Théodore Stratélate («le Général», avec une barbe fourchue). Au X^e siècle, ce dernier acquiert une grande popularité. En 971, il aurait aidé l'armée byzantine contre la Russie, de sorte que l'empereur Jean Tzimiskès lui fit bâtir une tombe magnifique pour y déposer ses os.⁵²

⁵² Cf. *ODB* s.v. Theodore Teron et Theodore Stratelates ; Walter 2003, notamment pp. 44–66. Dans le poème no. 68 figure saint Théodore Tiron et dans le poème no. 290, 55–56 et 135–136 Saint Théodore (l'un des deux). Cf. aussi le poème no. 14.

NUMÉRO 68
SUR SAINT THÉODORE TIRON

εἰς τὸν ἅγιον Θεόδωρον τὸν Τύρωνα

- Ἐκ φλογὸς εἰς φῶς ἔδραμες, ἐκ λιμοῦ ποτὶ νέκταρ,
 ἐξ εἰρκτῆς θαλάμους < ≍ > ἔδραμες οὐρανίους < ≍ >,
 ἐκ βασάνων πικρῶν ποτ' ἄεθλα καὶ ἄφθιτα κάλλι·
 κοίρανον ἐκπρολιπὼν μέγαν εἶδες ἄνακτα Χριστόν.
 5 ὧδ' ἐμὲ καὶ καμάτων καὶ ἀργαλέων μελεδωνῶν,
 ὥς καμίνου καὶ εἰρκτῆς καὶ βασάνων λιμοῦ τε,
 καὶ Φαραὼ κακομήτιδος ἐξερύσειας, μάρτυς,
 δύσμορον ὁψέ περ, ὃς καὶ ἐν ὧμῳ γήραϊ θῆκεν.
 οἷα παθὼν ἰδίους ἀγαθοῖς ἐπιμέμφεται, οἷσθα.

S f. 161^v f. 101 V s f. 61^v || Cr. 292, 9–18 Mi. 47 Cougny IV 110 || εἰς—Τύρωνα lemma SV: ἄλλο Cougny || 4 εἶδες S: εἶδ' V || μέγαν post ἄνακτα transp. Cougny || Χριστόν SV: secl. Cr. Cougny || 8 θῆκεν S: θῆκε V || 9 οἷα SV: δια s.

v. 1 Théodore a échappé au destin exprimé dans le proverbe d'*AP* IX 17, 5: ἐκ πυρός, ὥς αἶνος, πέσες ἐς φλόγα («du feu, comme dit le proverbe, tu es tombé dans la flamme»), en obtenant le bonheur éternel.

ἔδραμες: dans le manuscrit S, l'abréviation de -ες n'est parfois pas réalisée de la manière habituelle, cf. les poèmes nos. 76, 4 (2×); 206, 3; 207, 3; 290, 66 et 71.

v. 2 Le vers est défectueux au niveau de la métrique: les manuscrits S et V présentent un pentamètre au lieu d'un hexamètre. Cougny supprime Χριστόν au v. 4 (cf. Cramer) et change l'ordre des mots du v. 4: κοίρανον ἐκπρολιπὼν εἶδες ἄνακτα μέγαν. Ainsi, il crée un poème qui commence par deux distiques et qui se termine sur cinq hexamètres. Cette solution me semble hautement improbable. Selon toute probabilité, le vers manque d'une préposition de direction—dans la mesure où la description de la torture et de la récompense céleste est scandée par quatre groupes de prépositions: v. 1 ἐκ ... εἰς, ἐκ ... ποτί, v. 2 ἐξ ... εἰς? ποτί?, v. 3 ἐκ ... ποτ'—mais je ne saurais proposer une conjecture convaincante.

θαλάμους ... οὐρανίους: cf. le poème no. 55, 2, où l'expression se réfère aux «chambres nuptiales de l'Époux céleste».

v. 5 ἀργαλέων μελεδωνῶν: pour cette tournure le poète s'est inspiré de Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 45, 347. Cf. les poèmes nos. 289, 34 et 290, 21.

v. 7 Φαραὼ κακομήτιδος: pour l'expression, empruntée à Grégoire de Nazianze, cf. le poème no. 65, 32: Φαραὼ κακόμητιν (note).

Sur saint Théodore Tiron

- Tu courus de la flamme vers la lumière, de la faim vers le nectar,
 tu courus de la prison vers les demeures célestes,
 des tortures cruelles à la victoire et au bonheur éternel;
 laissant derrière toi le souverain, tu vis le Christ, Seigneur puissant.
- 5 Puisses-tu me sauver ainsi de mes peines et de mes pénibles tourments,
 comme d'une fournaise, d'une prison, de la torture et de la faim,
 et puisses-tu me sauver de Pharaon méchant, ô martyr,
 qui, bien que tardivement, <m'> a placé, malheureux, dans une
 [vieillesse âpre.
- Tu sais après quels traitements il blâme ses propres biens.

v. 8 δύσμογον: l'adjectif figure souvent au début de l'hexamètre chez Homère (8 ×), Nonnos (4 ×), Oppien (8 ×), Grégoire de Nazianze (4 ×) et dans l'*AP* et l'*AP App.* (13 ×).

ὄψέ περ: l'expression est fréquemment attestée; pour un contexte du même ordre, cf. A.R. 1, 251–252: ... καὶ σοὶ κακὸν ὄψέ περ ἔμπης | ἤλυθεν οὐδ' ἐτέλεσσας ἐπ' ἀγλαΐῃ βίότοιο («... pour toi aussi le malheur, bien que tardif, est venu, et tu n'as pu finir ta vie dans le bonheur»).

ὅς: la position du pronom relatif est insolite; il n'y en a pas d'autres exemples dans les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques.

ἐν ὠμῷ γήραϊ τηκεν: l'expression ἐν ὠμῷ γήραϊ peut se référer à une vieillesse difficile, mais aussi à une vieillesse prématurée. Hésychius offre les deux explications, l'une sous la lettre ε: ἐν ὠμῷ γήραϊ· ἐν χαλεπῷ γήραϊ· ὠμός γάρ ὁ χαλεπός ..., l'autre sous la lettre ω: ὠμῷ γήραϊ· τῷ πρὸ τῆς ὥρας γηράσκοντι. Cf. éd. Dindorf 1860, 616 et Eust. *Comm. ad Od.* 2. 75, 16. Tandis que le passage d'Homère concernant Laërte (cité dans le commentaire) est ambigu, chez Jean, la qualification ὄψέ περ («bien que tardivement») enlève tout doute: l'expression ἐν ὠμῷ γήραϊ doit se référer à une vieillesse difficile et non pas hyperboliquement à une vieillesse prématurée. Cf. aussi le poème no. 300, 105.

Commentaire

La *Vie de saint Théodore Tiron* est transmise dans différents récits. Le *magistros* Nicéphore Ouranos les a réunis à la fin du X^e siècle. Selon sa version saint Théodore Tiron («la Recrue») vivait à l'époque de l'empereur Maximien (co-empereur de Dioclétien 285–305). Chrétien, il fut dénoncé et dut fuir Amasie où il demeurait. Ensuite il mena une vie aventureuse jalonnée de miracles : il fit jaillir une source, il tua un dragon pour la princesse chrétienne Eusébie et brûla le temple païen de la déesse Rhéa à Amasie. Arrêté et interrogé, il fut enfin condamné au bûcher. Après sa mort, la princesse ordonna un portrait réaliste de son favori. Comme le peintre n'avait pas connu Théodore personnellement, le saint lui est apparu pour l'aider à accomplir sa tâche. Il intervint encore une fois pour sauver les chrétiens qui étaient forcés, par Julien l'Apostat, de manger des aliments consacrés aux idoles : le saint leur donna des gâteaux (κόλυβα).

Dans ce poème, Théodore Tiron est invoqué en tant que martyr et en tant que saint militaire. A travers une comparaison entre les souffrances et le bonheur céleste du martyr (vv. 1–4) et son propre malheur (vv. 5–8), le poète veut obtenir la pitié et l'aide du saint.⁵³ Les quatre premiers vers, tous consacrés au saint que Jean implore, offrent quatre groupes d'expressions qui décrivent la torture et la récompense céleste : l'accès à la vision de Dieu. La cause principale des souffrances de saint Théodore, c'est le souverain (κοίρανον v. 4), c'est-à-dire l'empereur Maximien, qui poursuivait les chrétiens. Les souffrances du poète, en revanche, sont esquissées en termes très généraux, qui suscitent des questions. Tout d'abord, qui est le Φαραώ κακομήτης du v. 7 ? Toute l'attention est portée sur lui, la cause principale du malheur. Ici, comme dans le poème no. 65 (où la dénomination biblique Φαραώ κακόμητιν figure au v. 32) le poète évite une accusation directe. Il pourrait bien se référer à l'empereur Basile II, qui fut responsable de sa disgrâce (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). Ensuite, le poète, quand a-t-il exactement été disgracié ? Au v. 8, le Pharaon l'a placé, «bien que tardivement» (ὀψέ περ), «dans une vieillesse âpre» (καὶ ἐν ὤμῳ γήρᾳ).

⁵³ Christopher Walter décrit les différentes fonctions des saints militaires (2003, 50–54, spéc. p. 50) : «A military saint might be invoked for various reasons ... One which they inherited ... from antique heroes, notably Perseus and Heracles, was that of eliminating an obnoxious beast or person» (par ex. tuer des dragons ou détrôner des tyrans).

Cette expression a été empruntée mot pour mot à Homère *Od.* 15, 357, lorsque Eumée décrit Laërte souffrant à cause de la mort de son épouse (vv. 356–357: ... ἧ ἐ μάλιστα | ἦναξ' ἀποφθιμένη καὶ ἐν ὤμῳ γῆραϊ θῆκεν). La vieillesse est une notion subjective, mais chez Homère, le terme γῆρας est généralement employé pour indiquer l'âge d'une personne de plus ou moins 40 ans, jusqu'à un âge beaucoup plus avancé. Pour les Byzantins, par contre, la vieillesse commence un peu plus tard, à partir de 50 ans.⁵⁴ Si l'on accepte que Jean Géomètre est né entre 935–940 (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*), il avait eu environ 36 à 41 ans quand Basile le Parakimomène devint régent (en 976) et environ 45 à 50 ans quand Basile II accéda au trône (en 985), ce qui favorise l'identification du Pharaon avec Basile II.

Le sens du dernier vers est difficile à comprendre: le poète y fait allusion aux traitements (négatifs? positifs?) subis par l'empereur, des traitements dont la nature est connue par saint Théodore, mais qui reste obscure pour les lecteurs.

⁵⁴ Cf. Snell 1991, s.v. γῆρας; Talbot 1984; Dennis 2001, 2: «Old for the Byzantines meant fifty to sixty years of age, with seventy and beyond being regarded as extreme old age, but, because of the high rate of infant mortality, it has been calculated that the average life expectancy in Byzantium was about thirty-five years.»

NUMÉRO 72

SUR UN EUNUQUE DÉBAUCHÉ

εἰς τινα εὐνοῦχον ἄσωτον

Ενθάδε τὴν μαρὰν κεφαλὴν κατὰ γαῖα καλύπτει,
ἄρρενα καὶ θῆλυν, εἰς τέλος οὐδέτερον.

S f. 162 V f. 101^v s f. 61^v || Boiss. II p. 478 Cr. 293, 1–3 Picc. p. 134 Cougny II 388 || εἰς
τινα εὐνοῦχον ἄσωτον lemma V: εἰς εὐνοῦχον ἄρρενα lemma S^{mg} εἰς εὐνοῦχον s Boiss. ||
2 εἰς τέλος οὐδέτερον S: ἐς τέλος οὐδ' ἕτερον V.

v. 2 εἰς τέλος οὐδέτερον: «enfin», «au bout du compte»; deux autres interprétations de cette expression sont possibles; 1) «à la fin de sa vie», cf. Lauxtermann 2003a, 224: «The words εἰς τέλος form another pun...: in the end, <when you come to think about it>, a eunuch is neither male nor female; in the end, <when he has died>, a eunuch turns out to be neither of the two»; 2) «sans but, ni l'un, ni l'autre», c'est à dire: en matière de procréation, l'eunuque ne sert à rien, parce qu'il n'égale ni l'homme, ni la femme.

Sur un eunuque débauché

Ici la terre couvre la tête impure,
masculine et féminine, mais au bout du compte, neutre.

Commentaire

Cette épitaphe ironique joue à la fois sur la thématique traditionnelle de l'éloge du défunt et sur l'ambiguïté sexuelle de l'eunuque.⁵⁵

Pour le premier vers, une épitaphe célèbre sur Homère a servi de modèle au poète. Cette épigramme était gravée sur une pierre que l'on montrait aux voyageurs dans l'île d'Ios, où selon la légende Homère devrait être inhumé :

ἐνθάδε τὴν ἱερὴν κεφαλὴν κατὰ γαῖα καλύπτει
ἀνδρῶν ἡρώων κοσμήτορα, θεῖον Ὅμηρον.

Ici la terre couvre la tête sacrée
qui glorifia les héros de l'humanité, le divin Homère.

Le public de Jean Géomètre savait-il goûter une telle parodie ? Il est probable que le public instruit du dixième siècle connaissait l'épitaphe sur Homère, transmise dans beaucoup de textes (entre autres *AP* VII 3) et souvent imitée, et que l'on savait bien apprécier ces vers de Jean Géomètre.⁵⁶

Au deuxième vers, l'épigramme de Jean contient un jeu de mots : l'ambiguïté sexuelle de l'eunuque y est exprimée par les trois catégories grammaticales du genre : la tête de l'eunuque (ou sous-entendu : l'eunuque) est à la fois masculine (ἄρσενά) et féminine (θηλυν) et, finalement, ni l'un, ni l'autre—donc « neutre » (οὐδέτερον, sc. γένος).⁵⁷ Ce vers ressemble beaucoup au deuxième vers d'un distique de Palladas, qui figure également dans l'*Anthologie* (IX 489) :

Γραμματικὸν θυγατὴρ ἔτεκεν φιλότῃ μιγεῖσα
παιδίον ἀρσενικόν, θηλυκόν, οὐδέτερον.

L'ambiguïté sexuelle de l'eunuque est également ridiculisée dans une épigramme écrite par Straton de Sardes (*AP* XII 236, II^e siècle après J.-Chr.), qui parle de l'absence de la féminité et de la masculinité aboutissant à l'inefficacité sexuelle, de la manière suivante :

⁵⁵ Pour les eunuques à Byzance, cf. Tougher 1997.

⁵⁶ Pour les autres textes dans lesquels l'épitaphe est transmise (plusieurs *Vitae Homeri* ; *Souda* s.v. Ὅμηρος ; etc.), cf. Beckby 1957 ad *AP* VII 3. Pour ses imitations, cf. par ex. *AP Aph. epigr. sep.* 661 et 679.

⁵⁷ Cf. Lauxtermann 2003a, 223–224.

Εὐνοῦχός τις ἔχει καλὰ παῖδια· πρὸς τίνα χρῆσιν;
καὶ τοῦτοισι βλάβην οὐχ ὅσιν παρέχει.
ὄντως ὥς ὁ κύων φάτνη ῥόδα, μωρὰ δ' ὕλακτῶν
οὔθ' αὐτῷ παρέχει τὰγαθὸν οὔθ' ἑτέρῳ.

Un eunuque a de beaux mignons; mais pour quoi faire? Sans compter qu'il leur cause un dommage impie. C'est l'histoire du chien ayant dans la mangeoire une rose et qui aboie bêtement: son trésor, sans en jouir lui-même, il l'interdit aux autres.⁵⁸

⁵⁸ La traduction dans l'édition Budé est suivie par la note que voici: «Le dommage, c'est de priver les garçons des plaisirs qu'ils pourraient trouver».

NUMÉRO 73

SUR LE CHRIST DORMANT DANS LE BATEAU

εἰς τὸν Χριστὸν ὑπνώπτοντα ἐπὶ τοῦ σκάφους

Εἰ Θεός, εἰ βροτός· ὑπνοῖς, ἀλλὰ καὶ εὐνασας οἶδμα·
ὑπνοῖς, ἔγρεο· ἔγρετο καὶ σάλον εὐνασε πόντου.

S f. 162 s f. 61^v || Cr. 293, 4–6 Mi. 51 Cougny III 338 || εἰς—σκάφους S^{mg} || 2 ἔγρεο ἔγρετο Cougny: ἔγρεο ἔγρεο s ἔγρετο ἔγρεο S ἔγρετο ἔγρετο Mi.

v. 1 Εἰ Θεός, εἰ βροτός: l'ordre des mots (verbe—substantif) est inhabituel, cf. le poème no. 18, 2: ὦν Θεός, ὦν βροτός (note). Dans Hom. *Od.* 6, 149, l'ordre habituel (substantif—verbe) est respecté: θεός νύ τις ἦ βροτός ἐσσι. Dans *Carm.* I 1. 2, 72, Grégoire de Nazianze décrit le Christ endormi sur le bateau à la troisième personne: ὡς βροτὸς ὑπνον ἔδεκτο, καὶ ὡς Θεὸς εὐνασε πόντον.

ὑπνοῖς: le premier ὑπνοῖς est un présent générique, qui décrit une qualité de quelqu'un ou quelque chose, le deuxième ὑπνοῖς a une valeur temporelle, qui décrit l'action présente, cf. Rijksbaron 2002³, 4–5 n. 1 et 9–10.

v. 2 ὑπνοῖς: cf. note ci-dessus au v. 1.

ἔγρεο, ἔγρετο et εὐνασε: les leçons présentées dans le manuscrit S (ἔγρετο, ἔγρεο et εὐνασε) «grincen». Pour diminuer les changements de personne dans ce poème, je propose d'accepter les conjectures de Cougny (cf. commentaire). On pourrait aussi accepter la leçon du manuscrit s: ἔγρεο, ἔγρεο et εὐνασε, et considérer εὐνασε comme impératif aoriste. Dans ce cas-là, Jean a utilisé un impératif du grec vernaculaire au lieu de celui du grec soutenu. Dans le grec vernaculaire, l'impératif en -(σ)ε/-(σ)ετε a remplacé au fur et à mesure celui en -(σ)ον/-(σ)ατε (surtout à partir du XI^e s.), cf. Jannaris 1968, 205 §813. Néanmoins, dans les autres poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques, Jean préfère les impératifs en -(σ)ον/-(σ)ατε: nos. 96, 11: ἄθρησον; 167, 6: ἐπίνευσον; 206, 9: ἄσον; 300, 116: ἄνστησον; 211, 12: ῥεύσατε (N.B. note au v. 2, κλαύσατε: futur ou impératif?); 289, 6, 8, 10: κλαύσατε. Migne lit ἔγρετο, ἔγρετο et εὐνασε, mais traduit «dormis; excitare, excitare, et tumultum maris seda». Il n'est pas possible de changer εὐνασε en εὐναζε (– ~ ~), parce que chez Jean, le ζ est toujours considéré comme deux consonnes, donc précédé d'une longue syllabe.

Pour l'image de l'apaisement des flots, cf. aussi A.R. 1, 1155: κατὰ δ' εὐνασε (ind. aor.) πόντον et Greg. Naz. *Carm.* I 1. 2, 72, cité ci-dessus (note au v. 1): ὡς Θεὸς εὐνασε (ind. aor.) πόντον et *Carm.* I 1. 20, 6: τέτρατον, οἶδμα μέγα εὐνασε (ind. aor.) καὶ ἀνέμους (relatif au Christ de l'Evangile de Matthieu).

Sur le Christ dormant dans le bateau

Tu es Dieu, tu es homme—tu dors, mais tu as aussi apaisé la mer
[houleuse :
« Tu dors, réveille-toi ». Il s'est réveillé et il a apaisé les flots de la mer.

Commentaire

L'épisode du Christ qui apaise les flots figure dans le Nouveau Testament, chez *Mt.* 8, 23–27, *Mc.* 4, 35–41 et *Luc* 8, 22–25. En pleine mer, une tempête se produit, pendant que le Christ dort. Angloissés, les disciples l'éveillent. Réveillé, le Christ apaise les flots et reproche aux disciples leur manque de foi. Dans l'*Anthologie* figure un poème en hexamètres sur cette thématique (*AP* I 92),⁵⁹ une épigramme qui était inscrite dans l'église de Saint Basile à Césarée (détruite au XI^e siècle) :

Ἦν ὅτε Χριστὸς ἴαυεν ἐφ' ὀλκάδος ἔμφυτον ὕπνον,
 τετρήχει δὲ θάλασσα κυδομοτόκοισιν ἀήταις,
 δειματὶ τε πλωτῆρες ἀνίαχον· «ἔγρεο, σῶτερ·
 ὀλλυμένοις ἐπάμυνον». Ἄναξ δὲ κέλευεν ἀναστᾶς
 5 ἀτρεμέειν ἀνέμους καὶ κύματα, καὶ πέλεν οὔτως·
 θαύματι δὲ φράζοντο Θεοῦ φίσιν οἱ παρεόντες.

Un jour, le Christ dormait, dans un bateau, d'un profond sommeil; la mer était agitée par des vents tempétueux; saisis de crainte, les navigateurs s'écriaient: «Eveille-toi, Sauveur; nous sommes perdus: viens à notre secours.» Et le Seigneur se leva; il ordonna aux vents et aux flots de s'apaiser, et il en fut ainsi. Et à ce miracle les assistants reconnurent sa nature divine.

L'épigramme de Jean Géomètre pose quelques problèmes. Dans le manuscrit S, l'emploi des prédicats n'est pas évident. Dans deux vers et sans indications explicites il y a beaucoup de changements de perspective narrative (v. 1 deux. pers. εἰ (2 ×), ὕπνοις, εὐνάσας, v. 2 deux. pers. ὕπνοις, trois. pers. ἔγρετο, deux. pers. ἔγρεο, trois. / deux. pers. εὐνάσε).

Je propose d'accepter les conjectures de Cougny (ἔγρεο, ἔγρετο) en supposant trois phases différentes du récit: 1) d'abord, dans le premier vers, le poète observe une image du Christ endormi dans le bateau. Il connaît le récit évangélique de l'apaisement des flots, qui fait preuve de la double nature du Christ et il s'adresse au Christ (paraphrase): «tu es Dieu, tu es homme: en tant qu'être humain, tu es capable de dormir (présent générique ὕπνοις, cf. note) et en tant que Dieu tu as apaisé les flots (aoriste indicatif εὐνάσας)». Les expressions forment un chiasme θεός—βροτός—ὕπνοις—εὐνάσας. 2) Puis, dans le deuxième vers, le poète n'est plus observateur de l'image, mais participe à la scène comme s'il était un des disciples sur le bateau. Dans la détresse,

⁵⁹ *AP* I 92 (= *Carm.* I 1. 28) est souvent attribué à Grégoire de Nazianze, mais cf. Lauxtermann 2003a, 92–93.

il s'adresse au Christ endormi en s'exclamant «tu dors (indicatif du présent actuel, ὑπνοῖς, cf. note), réveille-toi (impératif aoriste ἔγρεο)».

3) Enfin, le poète décrit en tant que narrateur objectif les actions du Christ réveillé (deux fois l'indicatif de l'aoriste à la troisième personne, ἔγρετο et εὐνάσε).

A noter que dans l'iconographie le passage du temps peut être fusionné dans une petite «bande dessinée» (selon le principe de la «représentation continue»)⁶⁰. Cette technique est employée dans les enluminures de cette histoire du Nouveau Testament dans le manuscrit *Laur. Plut. VI Cod. 23* (XI^e s.), où le Christ est représenté deux fois dans un bateau, ou deux fois dans deux bateaux, ou bien trois fois dans trois bateaux (planche 6). L'observateur de ces images qui connaît l'histoire, remplit les «vides» (Weitzmann 1970, 18): «The single scenes in a sequence contain elements which stimulate in the beholder a certain creativeness in imagining those actions which lie between the painted scenes, since these never follow each other as closely as the shots of a motion picture camera.»

Une autre possibilité serait d'accepter les conjectures de s, apographe de S, qui lit ἔγρεο, ἔγρεο. Dans ce cas là, un seul moment est représenté dans le dernier vers. Le poète participe à la scène comme l'un des disciples présents dans le bateau, en s'adressant au Christ par un indicatif et trois impératifs consécutifs: «tu dors (indicatif du présent actuel, ὑπνοῖς, cf. note), réveille-toi, réveille-toi (répétition de l'impératif aoriste ἔγρεο, cf. note) et apaise les flots de la mer (impératif aoriste εὐνάσε, cf. note)».

⁶⁰ La terminologie pour décrire ce phénomène varie. Cf. Weitzmann 1970², 12-46, Ch. 1 *The general relation between literature and the representational arts; The cyclic method.*

NUMÉRO 75

ÉLÉGIE

ἐλεγεία

- Πόντον ἐρισμάραγον καὶ δείματα μυρία γαίης
 ἄτρομος εὐκραδίως ἔδραμον εὖτε θέλον.
 ἀλλ' ἓνα τόνδ' αἰνῶς περιδείδια μή τι πάθοιμι,
 πλοῦν αἰδηλον ὅτε στέλλομαι ἐκ βιότου.
 5 οἶδ' ὅτι <καὶ> μακρὸς καὶ ἀθέσφατος ἐς πόλον ἔρπει,
 δύσπορος, ἀπροϊδής, οὐ περατὸς χθονίοις.

S f. 162 V f. 101^v || Cr. 293, 23 – 294, 4 Cougny III 292 || ἐλεγεία V^{mg}: ἠρωελεγεῖον S^{mg} || 1 πόντον—γαίης V: om. S || ἐρισμάραγον conieci: -σμάραγον V || 2 εὖτε θέλον SV: εὖτ' ἔθελον Cougny || 3 περιδείδια V: δείδια S || πλοῦν add. post δείδια Scheidw. || 4 πλοῦν S: πλοῦς V || 5 καὶ add. post ὅτι Mi. || 6 περατὸς V: -στός S

v. 1 ἐρισμάραγον: l'adjectif ἐρισμάραγον (leçon du manuscrit V) ne figure qu'une fois dans les textes grecs; cf. *Souda* s.v. ἐρισμάραγος: ἡ βαρεῖα. Pour restaurer l'hexamètre, il faut lire ἐρισμάραγον, dont le suffixe ἐρι- est une marque de superlatif qui signifie «très», tandis que -σμάραγος vient de σμαράγέω «gronder», «retentir fortement»; cf. Ps.-Zonaras s.v. ἐρισμάραγος: βαρύηχος. L'adjectif ἐρισμάραγος est surtout cher à Nonnos, chez qui il figure cinq fois (*Dion.* 3, 64; 11, 125; 36, 303; 40, 214; 48, 789). Cf. aussi la description de la mer houleuse chez Musée, *Héro et Léandre*, 316–318.

v. 2 ἄτρομος: l'expression figure aussi au début du v. 102 du poème no. 290, où le poète se décrit lui-même (Παρθένη σοὶ πίσυνος καὶ οὔρεα μακρὰ περήσω | ἄτρομος ἐν νεφέλαις ἀετὸς ὡς πτερόεις).

εὐκραδίως: l'adverbe n'est attesté nulle part chez d'autres auteurs, mais il est également présent dans les poèmes nos. 211, 28 et 290, 104 de Jean (cf. dans le même poème, εὐκραδία au v. 37 et εὐκραδῆς au v. 50).

εὖτε θέλον: j'ai gardé la leçon des deux manuscrits, S et V, Cougny lit εὖτ' ἔθελον. Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2h.

Élégie

- La mer et son fracas et les innombrables angoisses de la terre
 je les ai parcourues, intrépide, plein de courage, quand je voulais.
 Mais il y a une seule chose que je redoute profondément de subir :
 la sombre traversée à mon départ de la vie.
- 5 Je sais que cette voie longue et inexprimable mène au ciel
 —une voie difficile à traverser, imprévue et inaccessible aux
 [humains.

v. 3 ἔνα τόνδ' : l'expression est expliquée par πλοῦν αἰδηλον dans le vers qui suit.

αἰνῶς περιδεΐδια, μή τι πάθοιμι : fait écho à Grégoire de Nazianze, ταῦτ' αἰνῶς τρομέω, καὶ δεΐδια, μή τι πάθοιμι (*Carm.* II 1. 35, 103) et ἀλλ' ἔμπης ὀλίγῳ περιδεΐδια, μή τι πάθῃσι, | τῷδε τάφῳ ... (*AP* VIII 115, 3–4), ainsi qu'à Homère, αἰνῶς γὰρ Δαναῶν περιδεΐδια (*Il.* 10, 93), περιδεΐδια μή τι πάθωμεν (*Il.* 13, 52) et περιδεΐδια μή τι πάθῃσι (*Il.* 17, 242). Pour l'optatif πάθοιμι dans notre poème, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.1.

v. 4 αἰδηλος : ici au sens passif, indiquant l'obscurité, ou bien l'invisible / l'inconnu. L'adjectif figure chez Soph. *Aj.* 608 comme épithète d'Hadès.

v. 5 καί : l'hexamètre étant trop bref, j'ai accepté la conjecture de Migne.

μακρὸς καὶ ἀθέσφατος ... ἔρπει : πλοῦς est sous-entendu comme sujet.

ἐς πόλον : le ciel, port tranquille, est le but du voyage. Cf. Greg. Naz. Περὶ κόσμου, *Carm.* I 1. 4, 93–96 : οὐρανός ..., | ... | εἰς ὃν ... Θεοῦ βροτὸς ἔνθεν ὁδεύει, | εὔτε Θεὸς τελέθῃσι, νόον καὶ σάρκα καθήρας («le ciel ... vers lequel ... l'homme de Dieu voyage, quand il devient Dieu, après avoir purifié son esprit et sa chair»).

v. 6 ἀπροΐδης : cette qualification est surtout chère à Nonnos, chez qui elle figure 27 fois, dont 19 fois dans *Dion.*, par ex. 38, 18 : ἐπεὶ ζόφος ἡματι μέσσω ἀπροΐδης τετάνυστο, et 8 fois dans *Par. ev. Joh.*, par ex. 20, 118–119 : ἀπροΐδης ... Χριστός. Elle figure aussi dans l'*AP* et l'*APApp.* (5 ×), chez Nicandre (2 ×), dans les *Oracles Sibyllins* (1 ×) et chez Grégoire de Nazianze (*Carm.* II 1. 1, 58).

καὶ τότε αὖ βρίθῃ με χοὺς πάχος—εὗτε περ ἰὸς
 ὅς τε βάρος σιδάρω—ὃ πλάσαν ἀργαλέαι
 τηκεδαναί τε μέριμναι καὶ βιότου μελεδῶναι,
 10 ῥύπος θ' ἥδυβόρου βρώματος ἀρχηγόνων.

7 βρίθῃ S: θρίθῃ V || χοὺς πάχος V: πάχος χοὺς S || 8 ὅς τε SV: ὥς τε Cougny ὥστε Scheidw. || σιδάρω SV: -ρου Scheidw. || 9 τηκεδαναί V^{pc}: -δανᾶ V^{ac} -δόναι S -δανή Cougny -δανες Picc. || καὶ scripsi: κακοῦ S || μέριμναι SV: μέριμνα Cougny || 10 ἥδυβόρου V: -μόρου S.

v. 7 καὶ τότε αὖ βρίθῃ με χοὺς πάχος: la chair empêche le poète d'atteindre le port tranquille. L'expression est empruntée à Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 45, 37: ἀλλὰ κάτω βρίθῃ με χοὺς πάχος. Le mot χοὺς / χοῦς (génitif: χοός) se réfère à la poussière dont est faite une créature (cf. aussi Nonn. *Par. ev. Joh.* 9, 34: ἐκ χοὺς ἀνδρογόνοιο et le poème no. 289, 30: χοῖ τῷδε). Le poids des péchés est décrit dans les poèmes nos. 53, 15 (ἀμπλακιῶν φόρτον) et 56, 7 (ἀμπλακιῶν φορυτοῦ).

Cougny, qui lit avec le manuscrit S πάχος χοός, traduit: «et haec me gravat crassitudo (i.e. crassa materies) terrae sicut jactus» et propose cette interprétation: «πάχος corpus crassum, χοός εὗτε περ ἰὸς, *sicuti terrae aggestae jactus*, i.e. sepulchri moles. Cf. Virg. *Aen.* VI, 732sqq.» Sa proposition rend la signification des vers 7–8 inutilement obscure (cf. note au v. 8 ci-dessous).

v. 8 ὅς τε βάρος σιδάρω—ὃ πλάσαν ἀργαλέα: Cougny traduit «ut pondus ferri» etc., et ajoute dans le commentaire «quod nequaquam intellexisse fateor». J'ai changé la ponctuation et ajouté des parenthèses, de sorte que par enjambement la similitude du v. 7 soit poursuivie au v. 8 (εὗτε περ ἰὸς | ὅς τε βάρος σιδάρω) et que la phrase relative (ὃ πλάσαν etc.) dépende de τότε ... χοὺς πάχος. Pour l'image de la rouille et du fer, cf. Plb. *Hist.* 6. 10. 3, 1–2: καθάπερ γὰρ σιδήρω μὲν ἰὸς; Clem. Al. *Strom.* 4. 12. 88. 5, 1–3: οὐκ ἐτι οὖν ὁ πόνος καὶ ὁ φόβος, ὡς αὐτοὶ λέγουσιν, ἐπισυμβαίνει τοῖς πράγμασιν ὡς ὁ ἰὸς τῷ σιδήρῳ; Greg. Naz. *Or. Bas. Mag.* 40. 4, 7: καθάπερ ἰὸς σιδήρῳ συνδαπανώμενος. Pour raisons de métrique, Jean choisit σιδάρω (avec α bref) au lieu de σιδήρῳ, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c.

Mais cette épaisseur de la chair m'accable—comme la rouille
 qui est un fardeau pour le fer—créée par les sollicitudes
 terribles et affaiblissantes et les soucis de mon existence,
 10 et la souillure qui vient de la nourriture agréable de nos ancêtres.

v. 9 τηκεδανὰι τε μέριμναι: l'adjectif τηκεδανός étant rare, Jean l'a sans doute emprunté à Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 22, 18: τηκεδάνη τε μέριμνα et *Carm.* I 2. 9, 26–27: ... καί με βαρεῖα | τηκεδανή τε μέριμνα χαμαι βάλε; *Carm.* II 1. 13, 159–160: φθονὸς αἰνός, | τηκεδανός, κακόχαρτος. Pour éviter le -αι bref de μέριμναι, je lis καί au lieu de κακοῦ. Néanmoins, -μαι et -ται brefs avant consonne sont attesté plusieurs fois dans la poésie de Jean, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j.

μελεδῶναι: dans les poèmes no. 68, 5 et 290, 21 figure la tournure ἀργαλέων μελεδωνῶν (inspirée de Grégoire de Nazianze).

v. 10 L'expression ῥύπος θ' ἡδυβόρου βρώματος ἀρχεγόνων fait allusion au péché originel. Cf. Greg. Naz. *Carm.* I 1. 8, 114: γεύσατο μὲν καρποῖο προώριος ἡδυβόροιο.

Commentaire

Le poète présente aux lecteurs une véritable élégie, entièrement plaintive, désespérée. Le topos de la vie comme un voyage marin (πλοῦς), cher aux poètes byzantins, figure plusieurs fois dans la poésie de Jean Géomètre (cf. les poèmes nos. 53 et 200) : à la recherche d'un port tranquille (le ciel), la navire (l'homme) se perd dans la mer houleuse (ses péchés).

Dans le premier distique le poète se montre comme un héros qui a parcouru le monde entier. L'espace dont il a fait le tour est exprimé par un beau chiasme, dans lequel la mer et la terre, placées au début et à la fin du vers embrassent toutes ses aventures.⁶¹ Le poète apparaît comme un homme invincible qui a tout osé. Mais dans le deuxième distique, il avoue sa vulnérabilité : il craint en particulier le dernier voyage que tous les êtres humains doivent faire et qui semble insurmontable (cf. le poème no. 53). Dans les distiques suivants, il dit explicitement pourquoi ce voyage lui est si difficile. L'âme aspire au ciel, mais à chaque fois elle est retenue par le poids du corps souillé, le poids des péchés. Désespéré, le poète constate que sa chair est trop attachée à la matière et aux passions de la vie humaine (pour la thématique des péchés, cf. le poème no. 53 et les confessions nos. 56, 200 et 289 ; cf. aussi le poème no. 76).

⁶¹ Le premier vers manque entièrement dans le manuscrit S, mais se trouve dans le manuscrit V.

NUMÉRO 76

Ἡερίης στρατιῆς ἐπὶ πᾶσιν φάσματα δεινά,
 βάσκανα, ἀγριόθυμα, δυσαντέα, ἄτροπα, πολλά,
 αἵματος ἡμετέριοι λλαιοόμενοι κορέσασθαι,
 δαίμονες ὄπλοφόροι, σκοτοειδέες, ἀγριόμορφοι·
 5 τίς τάδε γηθήσειεν ἰδὼν; ἢ πῶς γε περήσει

S f. 162 V ff. 101^v–102 || Cr. 294, 5–25 Mi. 53 Cougny IV 104 || ἡρωελ lemma V^{mg} om.
 S || 1 φάσματα SV: χάσ- Cougny || ἐπὶ πᾶσιν Hilb: ἐπὶ πᾶσι SV ἐπίασιν Scheidw. || 2
 δυσαντέα V: δυσάντεα S || ἄτροπα V: αἶροπα S αἶνοπα Scheidw. fort. ἔκτροπα Picc. ||
 3 λλαιοόμενοι V: -μένης S fort. -μένης Picc. || 5 ἢ πῶς SV: ἢ πως Cougny || γε Picc.: τε
 SV

lemme ἡρωελ(εγεῖα): je n'ai pas gardé le titre (abrégé) du manuscrit V, parce qu'il est habituellement appliqué aux distiques élégiaques et non pas aux hexamètres. Cf. le poème no. 96 en hexamètres, où le manuscrit S offre le lemme: «ἡρῶν ...» et le poème no. 176 en hexamètres, où le manuscrit s offre le lemme «... ἡρωικοί».

v. 1 ἐπὶ πᾶσιν: litt. «sur tout», j'ai traduit «partout» (sc. εἰσ). Pour raisons de métrique, je n'ai pas gardé la leçon des manuscrits S et V, qui donnent πᾶσι avec -ι long, cf. v. 12: λαγόσι(v) et ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2e. Scheidweiler propose de lire le prédicat ἐπίασιν (emploi abs.), qui pourrait servir de contrepoint du περήσει au v. 5 (également emploi abs.).

φάσματα δεινά: également à la fin de l'hexamètre dans *Anon. De viribus herbarum* 32. Chez Grégoire de Nazianze figurent des δυσαντέα φάσματα νυκτός (*Carm.* I 1. 7, 75).

v. 2 βάσκανα: le même adjectif qualifie le diable dans le poème no. 54, 2 (δαίμων ὁ ζωῆς βάσκανος ἡμετέρης).

ἀγριόθυμα: ce mot est aussi employé par Grégoire de Nazianze lorsqu'il décrit Hadès (*AP* VIII 104, 5: ταρτάρεοι τε μυχοὶ καὶ δαίμονες ἀγριόθυμοι). Cf. le poème no. 56, 9 (note).

δυσαντέα: chez Oppien se trouvent des φῦλα δυσάντεα (*Cyn.* 3, 262) et des δυσαντέα χάσματα (*Hal.* 1, 370).

ἄτροπα, πόλλα: les deux adjectifs figurent également à la fin du v. 9 du poème no. 65. Dans *AP* VII 483, 1, l'adjectif ἄτροπε est l'épithète d'Hadès.

v. 3 λλαιοόμενοι κορέσασθαι: emprunté à Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 22, 21, un poème qui a souvent servi de modèle à Jean Géomètre (cf. les poèmes no. 53, 5–6; no. 57, 4; no. 65, 30 et no. 75, 9).

v. 4 σκοτοειδής: adjectif rare, qui figure entre autres dans un pseudo-épigraphe de l'Ancien Testament, où il qualifie le visage; cf. *Testament d'Abraham* 17, 36: πρόσωπον σκοτοειδές.

Des apparitions terribles de l'armée aérienne partout,
 méchantes, sauvages, funestes, malséantes, nombreuses,
 qui veulent se rassasier de notre sang,
 des démons portant des armes, le regard sombre, l'aspect farouche :
 5 qui se réjouirait à cette vue ? Ou comment achèvera-t-il son chemin,

ἀγριόμορφοι : l'adjectif n'est attesté qu'ici et dans *Orph. A.* 979 (ἀγριόμορφος, où l'éditeur Dottin fait remarquer qu'il s'agit d'une *falsa lectio* pour συναγριόμορφος, «comme un sanglier»). *LBG* s.v. ἀγριόμορφος : «*von wildem Aussehen*».

v. 5 τίς ... γηθήσειεν ἰδών ; la proposition ressemble à Hom. *Od.* 12, 87–88, lorsque Circé décrit la nature de Scylla : οὐδέ κέ τίς μιν | γηθήσειεν ἰδών (cf. aussi *Il.* 13, 344 et 9, 77) et de Q.S. 6, 17–18 : τίς ἂν φρέσι γηθήσειεν | εἰσορόων ἐπὶ δηρὸν ἀμήχανα ἔργα μόθοιο. Bien que l'optatif potentiel sans ἂν figure rarement dans les questions, il figure plusieurs fois chez Jean. Cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.1

La leçon ἡ πῶς ... περήσει des manuscrits S et V pose problèmes, car d'habitude ἡ modifie et nuance une première question sans changement de sujet : 1) πῶς ... ; 2) ἡ πῶς ... ; (*K-G* 2, 532–533). Dans notre poème, par contre, nous avons à faire à deux types de question, la première étant introduite par τίς ... ; («qui ... ?»), la deuxième par ἡ πῶς ... ; («ou comment ... ?»). Néanmoins, j'ai gardé la leçon ἡ πῶς ... περήσει, le sujet de la première question étant en quelque sorte repris dans la deuxième question (sc. la personne qui se trouve vis-à-vis des apparitions, achèvera-t-il ... ?). Pour un autre exemple de ἡ πῶς, cf. Georges de Pisidie, *Hex.* 786–787 : ἡ πῶς τοσοῦτον καὶ πεσὼν ἔχει κράτος, | ὥς ... ; («Oppure come, seppure caduto, [il diavolo] ha un potere tale, che ... ;» éd. et trad. F. Gonnelli 1998). Cougny lit ἡ πῶς au lieu d'ἡ πῶς et ne met pas de point d'interrogation au v. 9. Il traduit : «Certe quodam modo quidem transibit quis bene alatus, etc.» Je pense que l'expression ἡ πῶς est trop affirmative pour les circonstances décrites par le poète dans ces vers (cf. v. 10 : δαίδω ... etc.). A noter que dans le poème no. 74 (= Cr. 293, 7–22, en dodécasyllabes), le poète est en proie aux mêmes angoisses et s'exprime de la façon suivante (v. 9) : πῶς οὖν περήσω καὶ τέμω τὸν ἄερα. On pourrait peut-être lire πῶς οὖν ... περήσω au lieu d'ἡ πῶς ... περήσει.

περήσει : ni le sujet, ni l'objet ne sont spécifiés, comme dans le poème no. 74, 9 cité ci-dessus. Aux vv. 97 et 101 du poème no. 290, περήσω a comme sujet le poète et comme complément d'objet direct les eaux et les montagnes : ἄγριον οἶδμα περήσω et οὖρεα μακρὰ περήσω.

- εὐπτερος, ὠκυπέτης, πυρόεις, ἀκράτητος, ἀμεμφής,
 ἄσπιλον, εὐγενέα, φαιδρᾶν, θεοειδέα μορφήν
 κάλλεος ἀρχετύπου καὶ κύδεος ἡμετέροιο
 πάντοθεν ἀστράπτων, θείην θηεύμενος αἴγλην;
 10 δεῖδω μὴ πάρος ἐν δειναῖς γενύεσσι δράκοντος
 βρῶμα τάλας ῥιφθῶ, πρὶν ἐς οὐρανὸν εὐρὺν ἀερθῶ,

6 ἀμεμφής V: ἄμεμφης S || 8 κύδεος V: κήδεος S || ἡμετέροιο SV: ὑμ- Picc. || 9
 πάντοθεν S: πάρ ποθεν V || θείην Cougny: ἔην V ἐὴν S || 10 δεῖδω V: δίδω S ||
 γενύεσσι V: γεννύεσι S || 11 ῥιφθῶ V: ῥιφῶ S

vv. 6–9 L'image de l'âme ailée est fréquente dans le monde païen et chrétien, où elle s'envole après la mort sous la forme d'un oiseau ou elle s'élève en contemplant vers le ciel. Parfois elle figure comme oiseau-ange dans les théophanies (pour des exemples, cf. Dronke 2003, 149–156).

v. 6 εὐπτερος: dans *Le Banquet* de Méthode d'Olympe, l'image platonique de l'âme ailée (cf. Pl. *Phdr.* 246–252, etc.) est élaborée par la chrétienne Thècle dans son discours sur la virginité, selon lequel les âmes (αἱ ψυχαί) corrompues perdent leurs ailes, tandis que les âmes pures gardent leurs ailes et montent au ciel, où les anges vont à leur rencontre pour leur faire cortège, cf. *Smp.* 8. 2, 6–9: αἱ δὲ εὐπτεροὶ καὶ κοῦφαι εἰς τὸν ὑπερκόσμιον τόπον ὑπερκύψασαι τοῦ βίου καὶ ἰδοῦσαι μακρόθεν ἃ μὴ ἕτερος ἀνθρώπων ἐθεάσατο τοὺς λειμῶνας αὐτοὺς τῆς ἀφθαρσίας ... («Mais les âmes dont les ailes sont vigoureuses et légères, accédant à l'au-delà de l'outre-monde de cette vie, voient de loin ce que nul autre humain n'a contemplé, les prairies mêmes de l'immortalité», trad. SC). Chez Grégoire de Nazianze, l'âme (τὸ πνεῦμα) est aussi ailée, cf. *Carm.* II 1. 45, 117–120: (λόγιον) ... | μὴ χοῖ βροιθομένην ψυχὴν ἐπὶ γαῖαν ὁδεύειν, | ὥστε μολυβδαίνην ἐς βυθὸν ἐλκομένην, | πνεύματι δὲ πτερόεντι καὶ εἰκόνι χοῦν ὑποεῖξαι, | ὡς κηροῖο πυρὶ τηκομένης κακίης. Dans d'autres poèmes, Jean emploie les mots πνεῦμα, ψυχή, θυμός pour se référer à l'âme, cf. spéc. le poème no. 200, 10–11: εὐπτερον πνεῦμα (le poète demande à Dieu de sauver son âme en l'élevant).

ὠκυπέτης: l'adjectif ταχυπετής accompagne l'aigle-ange décrit par Pseudo-Denys l'Aréopagite (*Cael. Hier.* 15, 8).

πυρόεις: adjectif fréquemment employé par Nonnos pour qualifier des divinités, par ex. *Dion.* 6, 218 (Zeus), 21, 222 (Dionysos) et 41, 348 (Arès); cf. aussi *Greg. Naz. Carm.* I 1. 34, 6: ἀγγελικῆς στρατιῆς πυρόεις χορός.

tandis que, aux belles ailes, au vol rapide, flamboyant, invincible,
[parfait,
il illumine partout la forme immaculée, noble, brillante et divine
de la beauté primordiale et de notre gloire,
en contemplant la splendeur divine ?

- 10 Je crains d'être jeté auparavant dans les terribles mâchoires du dragon
—un pitoyable repas, avant que je n'aie été élevé dans le ciel vaste,

v. 7 ἄσπιλος: souvent attesté dans les textes chrétiens.

v. 8 κάλλεος ἀρχετύπον: cf. Greg. Naz. *Carm.* I 2. 31, 8.

L'expression κύδεος ἡμετέροιο qui se trouve dans le manuscrit V est meilleure que κήδεος ἡμετέροιο de S (traduit par «nostrae anxietatis» par Migne et «cognationis nostrae» par Cougny), puisqu'aux vv. 5–9, l'âme n'est dépeinte qu'avec des expressions positives. Cf. aussi κύδεος au v. 18. Piccolos propose de lire ὑμετέροιο (se référant au Christ? Mais cf. σός v. 16, σοῦ v. 18, σε v. 19, σύ v. 20).

v. 9 ἀστράπτων: avec complément d'objet direct, *LSJ* s.v. ἀστράπτω III. 2 «illuminate, τι Musae. 276».

Pour raisons de métrique, j'ai accepté la conjecture de Cougny, qui propose de lire θείην. Le vers ressemble à Sim. Nov. Th. *Hymnes* 16, 24–25: ἔνδον ἐν τῇ ταλαίῃ μου καρδίᾳ ἀπαστράπτων, | πάντοθεν περιλάμπων με τῇ ἀθανάτῳ αἴγλῃ et Greg. Naz. Περὶ κόσμου, *Carm.* I 1. 4, 64 (en fin de l'hexamètre): φῶσιν θηεῦμενος αἴγλῃν.

θηεῦμενος: homérique pour θεώμενος.

vv. 10–11 Athanase d'Alexandrie décrit la même peur, *PG* 28 cols. 596–597 *Ad Ant. duc.*: δέδοικα μὴ δεθεῖς χεῖρας καὶ πόδας ῥιπῶ εἰς γῆν σκοτεινὴν καὶ γνοφεράν.

γενέεσσι δράκοντος: la tournure figure également en fin de vers chez Greg. Naz. *Carm.* II 1. 1, 344 et Opp. *Hal.* 5, 585. A saint Antoine (*Vie d'Antoine* 6. 1), le diable apparaît d'abord comme un dragon (δράκων), puis comme enfant noir (μέλας παῖς).

ἐς οὐρανὸν εὐρὺν ἀερεθῶ: cf. le poème no. 65, 18, où Abraham est élevé aux cieux (μέσφ' οὐρανὸν αὐτὸν ἀερεθῇ).

- ἢ λαγόσιν γῆς καὶ ἐς Τάρταρον ἠερόεντα,
 ἔνθα μόθος τε δνόφος καὶ ἀμαμακέτου πυρὸς ὀρμή.
 ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐλέαιρε καὶ εἰκόνα θεῖαν ὀδεύεις,
 15 δεξιτερῇ ποτ' Ὀλυμπον ἄν' ἄτροπον, ἔνθα θόωκος
 μακραιὼν ὁ σός, ἔνθα φεραινγέα, κάλλιμα, πολλὰ
 εἶδεα ἀστραπόμορφα καὶ ἄφθιτα, εὐπτερα, χρυσά,
 ὕμνοπόλοι σοῦ κύδεος, εὐδρομοὶ ἀγγελιῆται,
 οἳ σε περισκαίροντες ἐὼν κλείουσιν ἄνακτα,
 20 ἔνθα σύ μοι Τριάς, ἀκρότατον φάος, ἄχρονον, αἰεῖ,
 ἀνύάζεις σέλας ἥδ' ἐμερίζεις ἥλιος ἄστροις.

12 λαγόνιν Cougny: -σι SV || ἐς Τάρταρον ἠερόεντα SV: fort. ἐν Ταρτάρῳ ἠερόεντι Cougny || 13 δνόφος SV: δνόφου Cougny || 14 μ' ἄναξ S^{pc}V: μαξ S^{ac} μ' ἄν Cr. με καὶ Cougny || ὀδεύεις SV: ὀδόν Cougny || 15 σῇ post δεξιτερῇ add. V || ἄν' ἄτροπον scripsi: SV ἀνάτροπον SV fort. ἀνάστροφον Cougny || θόωκος S: θῶκος V || 17 χρυσά V: -σά S || 18 σοῦ V: om. S post κύδεος conl. Cougny || 19 κλείουσιν SV: καλέουσιν Mi. || 21 ἀνύάζεις Picc.: -ζει SV || ἥλιος SV: fort. ἥλιον Cougny.

v. 12 λαγόνιν γῆς: pour raisons de métrique, je suis Cougny, qui lit λαγόνιν au lieu de λαγόσι, cf. v. 1: πᾶσι(v) et IV. *Prosodie et Métrique* § 2c. Le mot λαγών est employé par Jean Géomètre dans des contextes différents, cf. les poèmes nos. 200, 5: ψυχῆς ἐν λαγόνιν; 290, 134 (ἐκ) πατρικῶν λαγόνων; 300, 39: λαγόνων προέβη τόκος. Cf. aussi *Aesopus et Aesopica, Fabulae Theophylacti Simocattae Scholastici* 2, 11: ἐν ταῖς λαγόσι τῆς γῆς et *AP* XV 31, 1 (Ignace le Diacre): ἐν λαγόνεσσι ... γαίης (cf. Lauxtermann 2003a, 112). Peut-être faut-il lire λαγόνιν γαίης (césure 3a) au lieu de λαγόνιν γῆς καὶ (césure 2c-4c), pour améliorer l'hexamètre et pour éviter la séquence ἦ ... καί.

Τάρταρον ἠερόεντα: cf. le poème no. 53, 17 pour l'expression et ses modèles (note) et pour l'image byzantine de l'Enfer (commentaire). Cf. Hom. *Il.* 8, 13, lorsque Zeus menace les autres dieux: ἦ μιν ἐλὼν ῥίψω ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.

v. 13 μόθος: le mot se trouve également dans le poème no. 65, 25: μόθον αἰνόν.

L'adjectif ἀμαμακέτος est aussi employé dans les poèmes nos. 61, 4 et 80, 7, où Nicéphore Phokas parle de sa victoire emportée sur la ville de Tarse (Ταρσὸν ἀμαμακέτην). L'expression πυρὸς ὀρμή figure chez Homère, *Il.* 11, 157.

v. 14 ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐλέαιρε: pour cette demande, cf. les poèmes nos. 53, 21 (note) et 17, 1 (note sur le mot ἄναξ).

εἰκόνα θεῖαν: l'image de l'homme comme icône de Dieu remonte à *Gn.* 1, 27 (καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν, ἄρσεν καὶ θήλυ ἐποίησεν αὐτούς) et est liée à l'idée de la théωσις (cf. commentaire et poème no. 289, 20: εἰκὼν ἀθανάτη θεοεἰκελος, ὥσπερ ἔσοπτρον).

ou dans les abîmes de la terre et dans l'Enfer ténébreux,
où demeurent le combat, l'obscurité et l'ardeur du feu redoutable.
Mais Seigneur, aie pitié de moi et porte moi, moi qui suis à l'image de
[Dieu,

- 15 avec ta main droite vers l'Olympe éternel, où se trouve ton
siège immortel, là où sont les nombreuses formes brillantes,
excellentes, éclatantes et éternelles aux belles ailes, d'or,
eux qui chantent ta gloire, anges rapides,
qui sautillent autour de toi et t'appellent leur Seigneur ;
20 là où tu, Trinité, mon éclat suprême, infini, éternel,
illuminés la lumière et, comme le soleil, la distribues aux astres.

ὁδεύοις: cf. οἱ ὁδηγοῦντες, les anges qui portent saint Antoine vers les cieux chez Athanase d'Alexandrie (*Vita Antonii* 65, 1-9).

v. 15 ἀνάτροπον S: le sens de cet adjectif est obscur. Je propose de lire ἀν' ἄτροπον, cf. Hom. *Od.* 22, 176: κίον' ἀν' ὑψηλήν. Cougny, qui traduit «reversam?», suggère ἀνάστροφον.

θώωκος ou θώκος (formes épiques et postclassiques, attique: θάκος) se réfère au siège des dieux chez Hom. *Il.* 8, 439: θεῶν δ' ἐξίκετο θώκους.

v. 16 ἔνθα φερανγέα: l'adjectif φερανγής figure dans la littérature post-classique, surtout chez Nonnos. Dans ses *Dion.* 38, 181, l'expression ἔνθα φερανγέα occupe la même position dans l'hexamètre.

v. 17 ἀστραπόμορφα: LBG s.v. ἀστραπόμορφος «in der Gestalt eines Blitzes, strahlend». Mot rare, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 2.

v. 18 ὕμνοπόλοι: le mot figure également au début de l'hexamètre chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 1. 8, 63 (ὕμνοπόλοι μέλποντες ἑμὸν κλέος οὐποτε λῆγον, cf. *Carm.* I 2. 1, 85).

ἀγγελιῆται: chez Jean Géomètre ce substantif se termine par -ήτης (cf. *Hymnes* 2, 19; 3, 37; 4, 25) au lieu du -ώτης plus fréquent (cf. *h.Hom.*, *h.Merc.* 296; Call. *Jov.* 68; Nonn. *Dion.* 13, 36 ἀγγελιώτην, etc.). LBG s.v. ἀγγελιήτης: «*Engel*».

v. 19 περισκαίροντες: ici avec acc., mais avec dat. chez, par exemple, Oppien, *Cyn.* 1, 143 περισκαίρουσι. Cf. le poème no. 206, 2, où se trouve σκαίροντες (abs.) et le poème no. 300, où se trouvent au v. 62 ἄρνες δ' ἀμφιπερισκαίρουσι (abs., leçon du manuscrit S) et au v. 76 ἵπποις δ' ἀμφιπερισκαίρει (avec datif). Le prédicat pourrait se référer aux anges regroupés autour du Christ sur une icône (toutefois, les anges sur planche 7 sont regroupés à une certaine distance du Christ). La même racine σκαίρ- est utilisée par Jean dans une *ecphrasis* relative à une image d'Orphée (le poème no. 11, 17 = Cr. 275, 21: σκαίρουσιν ἰχθύς), pour dépeindre des poissons qui sautent autour de lui. Cf. Maguire 1994.

v. 21 σέλας: cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 45, 262 Τριάδος πὰρ σέλας ἀθανάτου.

Commentaire

Débordant d'antithèses, ce poème est une prière très «baroque», dont le thème principal est le combat du poète pour échapper au diable et pour s'approcher de Dieu.⁶² Le «je lyrique» de cette pièce rhétorique est le «je porte-parole» qui représente l'humanité chrétienne.⁶³

Les apparitions effrayantes suscitent la première antithèse (vv. 1–5 et vv. 5–9). Elle se déroule sur un rythme bref et martial, tandis que la structure asyndétique des adjectifs souligne la course de l'armée aérienne qui s'approche de plus en plus. Le danger imminent mène à la question rhétorique τίς τάδε γηθήσειεν ἰδών; (v. 5).

Le poète craint qu'il ne réussisse pas à s'élever vers le ciel, parce que les démons l'empêchent de traverser. Il est sous-entendu qu'il s'agit de l'âme du poète dans son état pur, dont le caractère divin et glorieux est exprimé par une deuxième série asyndétique d'adjectifs (vv. 5–9, pour l'âme ailé, cf. note). Le poète est en proie à l'anxiété: le secours divin arrivera-t-il trop tard? De sa peur surgit une nouvelle antithèse (vv. 10–13 et vv. 14–21), celle qui oppose les abysses de l'Enfer et le ciel jubilant, appelés par leurs dénominations classiques de «Tartaros» (v. 12) et d'«Olympe» (v. 15). Le poète finira-t-il dans les mâchoires de Satan? Le désir du poète d'être sauvé du châtement éternel fait qu'il dirige sa prière vers le Christ. Elle se déploie du v. 14 au v. 21, où le Christ est prié d'apporter vers le ciel le poète qui est à l'image divine (εἰκόνα θεῖαν). Les deux derniers vers du poème exaltent une Trinité mystique, qui est plus lumineuse que la lumière.

L'image de l'âme qui se lève vers les régions célestes tandis que des démons s'efforcent de l'empêcher de s'élever, est évoquée dans la *Vie d'Antoine* d'Athanase d'Alexandrie⁶⁴ et dans l'*Echelle Spirituelle* de Jean Climaque.⁶⁵ Dans ce traité, l'ascèse qui mène à la θείωσις («déification») est symbolisée par une échelle à trente degrés posée sur la terre et dirigée vers le ciel. L'approche de Dieu était le but de l'existence humaine

⁶² Pour ce poème cf. aussi ch. III. *Langue littéraire* §2. Le combat est décrit dans plusieurs poèmes de Jean: nos. 53, 17–20; 54; 74 (= Cr. 293, 7–22); 200; 289, 22–37; 300, 106–113.

⁶³ Pour le «je porte-parole», cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4. A noter qu'aux vv. 3 et 8, le poète emploie le pronom ἡμετέροιο, mais qu'à partir du v. 10, il passe à la première personne du singulier (v. 10 δεῖδω, v. 11 ἡμετέροιο et ἀερεθῶ, v. 14 μ', v. 20 μοι).

⁶⁴ G.J.M. Bartelink, *Athanase d'Alexandrie, Vie d'Antoine* (Paris 1994), 65, 1–9 (la description de la vision de saint Antoine, qui se produit pendant une prière avant de manger, est très vive).

⁶⁵ PG 88 cols. 579–1248.

pour les Byzantins : la libération du péché originel et le retour à l'état pur à l'image du Créateur. L'échelle spirituelle est présente non seulement dans les hymnes et les textes théologiques, mais, depuis l'époque médiobyzantine, aussi dans les représentations figuratives (manuscrits, icônes, fresques, mosaïques).⁶⁶ Sur une icône célèbre qui accompagne le traité de Jean Climaque (planche 7), par exemple, une foule de moines montent les degrés, les uns attaqués par des démons noirs et les autres stimulés par des anges aux ailes d'or. Les moines victorieux sont reçus par le Christ dans le ciel, mais ceux qui n'ont pas résisté aux assauts des démons tombent dans les mâchoires impitoyables de Satan.

⁶⁶ Cf. Martin 1954; Weitzmann & Galavaris 1990; Gerstel 2003.

NUMÉRO 80

QU'EST-CE QUE POURRAIT DIRE, PARMI
LES SAINTS, L'EMPEREUR SOUVERAIN
NICÉPHORE, MAINTENANT QUE
TOUTES SES IMAGES SONT ENLEVÉES?

τίνας ἂν εἴποι λόγους ὁ ἐν ἁγίοις βασιλεὺς κῦρ Νικηφόρος, ἀποτεμονόμε-
νων τῶν εἰκόνων αὐτοῦ;

- Ναί, κεφαλὴν ἀπέκερσεν ἐμὴν ξίφος, ἦρπασε δ' ἀρχὴν
ἀνδροφόνῳ παλάμη κοίρανος ἐκ σκοτίας.
εἰς τί καὶ εἰκόσιν ὁ φθόνος, ᾧ πάθος, † αἷσιν ἀνάσσειν †
κᾶν Φάλαρίς τις ἐᾷ, κᾶν Ἐχέτου μανίαι;
5 ἄλλὰ γ' ἐμὰς στήλας τίς αἰστώσειε μεγαίρων·
εὐγενέτιν Κρήτην, Κύπρον ἀριπρεπέα,
Ταρσὸν ἀμαμακέτην, Κυλίκων πτολίεθρα κλιθέντα
τεῖχεα τ' Ἀντιόχου ἄστεά τ' Ἀσσυρίων,
Πέρσας, Φοίνικας, Ἄραβας, ἔθνεα μυρία γαίης;
10 πάνθ' ὑπόειξεν ἐμῷ δουρὶ κραδαινομένῳ.

S f. 162^v || Cr. 295, 8–21 Picc. p. 134 Mi. 56 Cougny III 335 Scheidw. p. 311 || κ(ῦρ) S: κυροῦς Cr. || 1 ναί S: καὶ Picc. || ἀπέκερσεν Mi.: ἀπέκερσαν S || ξίφος S: ξίφει Picc. || ἦρπασε Picc.: -πασας S -πασαν Cr. || 2 ἐκ σκοτίας vel ἐν σκοτίῃ Picc.: ἐκ σκοτίας S || 3 εἰκόσιν S: εἰκόνας Scheidw. || ᾧ πάθος αἷσιν Picc.: ᾧ πάθος αἷσιν S ἀπαθέσειν Mi. || ἀνάσειν S: ἀράσειν Cr. || 4 κᾶν S: ἂν Scheidw. || Φάλαρίς τις Scheidw.: Φάλαριν τίς S Φάλαριν τίς Picc. || ἐᾷ Picc.: ἐᾷ S || Ἐχέτου S: Ἐχετον Mi. || μανίαι Scheidw.: μανίαι S μανίας Picc. μανίης Mi. || 5 ἄλλὰ γ' S: ἄλλ' ἄγ' Cr. || 7 ἀμαμακέτην S: -τιν Picc. || 10 πάνθ' S: πάντ' Scheidw.

lemme ἐν ἁγίοις: j'ai traduit cette expression avec emphase («parmi les saints»), mais elle est aussi employée d'une façon plus neutre («défunt», «feu»).

v. 1 ἦρπασε: la conjecture de Piccolos restaure l'hexamètre – ~ ~.

v. 2 κοίρανος: «chef militaire» ou «souverain», les deux traductions sont correctes, parce qu'en tant que général Jean Tzimiskès avait tué Nicéphore Phokas et après l'assassinat il était devenu souverain. Si l'on traduit «souverain», l'emploi est proleptique.

v. 4 κᾶν: sc. καὶ ἂν, «si», «si même». Cf. Piccolos 1853, 135: «Remarquez l'emploi vicieux de κᾶν, qui sans doute est de la main de l'auteur».

Phalaris et Ekhétos sont des représentants emblématiques du «tyran terrible», Phalaris, tyran d'Agrigente, est connu pour avoir brûlé ses victimes vivantes dans un taureau de bronze chauffé. Ekhétos, roi de Syracuse, s'est mérité l'épithète «le plus funeste de tous les mortels» dans l'Odyssée (18, 85: βροτῶν δηλήμονα πάντων, cf. 18, 116 et 21, 308). Ils sont fréquemment cités en couple, entre autres par Grégoire de Nazianze dans une invective *Contre l'empereur Julien* (Or. 4, 91) et Ignace le Diacre dans sa *Vie de Nicéphore* 166, 6. Scheidweiler (1952, 311 n. 7) fait remarquer que «auch Ἐχέτος ist nur (sic!) βροτῶν δηλήμων (funeste aux mortels), nicht εἰκόνων».

*Qu'est-ce que pourrait dire, parmi les saints, l'empereur souverain Nicéphore,
maintenant que toutes ses images sont enlevées?*

Voilà, un glaive m'a tranché la tête et un souverain m'a arraché mon
[pouvoir

de sa main meurtrière venant de l'obscurité.

Pourquoi ⟨y a-t-il⟩ de la jalousie même contre les images, ah misère, ...
si un Phalaris, si les folies d'un Ekhétos ⟨les⟩ laissent ⟨intactes⟩.

5 Mais quel malveillant pourrait faire disparaître la mémoire de mes
[actes:

la noble Crète et Chypre célèbre,

Tarse l'invincible, la ville forte des Ciliciens que j'ai renversée,

les murs d'Antioche et les villes d'Assyrie,

les Perses, les Phéniciens, les Arabes, d'innombrables peuples de la
[terre?

10 Tout a cédé à ma lance tremblante.

v. 5 ἀλλά γ': la leçon du manuscrit S marque une forte opposition avec les vers précédents.

ἐμὰς στήλας: ici au sens figuratif. Cf. *Lampe*, s.v. στήλη, 2: «memorial, record of deeds etc. ».

τίς ἀϊστώσει: pour d'autres questions avec τίς et l'optatif (sans ou avec ἄν), cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.1 et v. 11 ci-dessous (τίς σιφλώσειεν;). Pour le verbe ἀϊστώω, cf. Hom. *Od.* 20, 79: ὧς ἔμ' ἀϊστώσειαν (Pénélope qui s'adresse à Artémis).

μεγαίρων: «portant envie à quelqu'un», «étant malveillant envers quelqu'un», mais ici au sens absolu, «quelqu'un qui est envieux». Chez Nonnos (5 ×), Grégoire de Nazianze (2 ×) et Quintus de Smyrne (1 ×) toujours en fin de vers, par ex. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 1, 381: ψυχῆσι μεγαίρων, *Carm.* II 1. 13, 43: μερόπεσι μεγαίρων. Cf. Photius et *Lex. Seg.* s.v. μεγαίρων: «φθονῶν».

v. 9 Φοίνικας, ἸΑραβας: pour la métrique, cf. ch. IV §2d. *Noms propres*.

ἔθνεα μυρία γαίης: cf. les poèmes no. 211, 7 (ἔθνεα μυρία γαίης) et no. 290, 103 (ἔθνεα μυρία κόσμου). L'expression ἔθνεα μυρία est souvent employée par d'autres auteurs, cf. par ex. A.R. 4, 646; Theoc. *Id.* 17, 77; Plu. *Rom.* 17. 7, 2: ἔθνεα μυρία Κελτῶν; Opp. *Cyn.* 1, 166: ἔθνεα μυρία φωτῶν; Simp. *in Cael.* 7. 529, 7: ἔθνεα μυρία θνητῶν.

v. 10 πάνθ' ὑπόειξεν ἐμῷ δουρί: se fait l'écho d'Homère, *Il.* 11, 749 (ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ δαμέντες).

τίς τάδε σιφλώσειεν; ἀνάσσετε, χαίρετε τοίχοις.
αὐτὰρ ἐγὼ χώραις καὶ κρηδαίαις γράφομαι.

II ἀνάσσετε, χαίρετε Picc.: ἀνάσσετε, ἔρρετε S ἀράσσετε, ἔρρετε Cr. ἄνασσε, ἐπίπρεπε prop. Scheidw.

v. II σιφλώσειεν: le verbe épique σιφλώω, prédicat rare qui est employé chez Homère, quand Poséidon parle d'Achille; cf. Hom. *Il.* 14, 142: ἀλλ' ὁ μὲν ὧς ἀπόλοιτο, θεὸς δὲ ἐ σιφλώσειε. Les scholies d'Homère traduisent ce verbe par «τυφλώσειεν, ἐπίπογον ποιήσειε· σίφλος γὰρ καλεῖται καὶ ὁ ψόγος, ... etc.», tandis que Photius et *Souda* proposent «μέμψειεν, ἐκφραυλίσειεν».

ἀνάσσετε, χαίρετε τοίχοις: le manuscrit S lit ἀνάσσετε, ἔρρετε τοίχοις «régnez, disparaïssez entre / vers (?) les murs». Le verbe ἔρρω est habituellement suivi d'une préposition qui marque une séparation et le datif sans préposition est insolite, cf. *Od.* 10, 72: ἔρρ' ἐκ νήσου θᾶσσον; Theocr. *Id.* 20, 2: ἔρρ' ἀπ' ἐμεῖο, et au XII^e s. Tzetzés, *Chil.* 7. 129, 282: ἔρρετε, μαρώτατοι, μακρὰν ἐκ τοῦ χωρίου (à la fin de la composition), de sorte que j'ai accepté la conjecture de Piccolos: ἀνάσσετε, χαίρετε τοίχοις («régnez, jouissez des murs»).

Les murs sont les fameux doubles murs du palais, construits par Nicéphore Phokas (cf. le poème no. 61), ou bien les murs de la ville de Constantinople.

Qui pourrait mutiler ces faits? Régnez, jouissez des murs!
Mais moi, je suis inscrit dans les pays et les cœurs.

Commentaire

Le lemme annonce la mise en scène particulière de l'ἡθοποιῖα (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4), utilisée aussi pour deux autres poèmes sur l'empereur Nicéphore II Phokas (nos. 61 et 147). Le titre «τίνας ἂν εἴποι λόγους ...;» (ou «τί ἂν εἴποι ...;») sert également d'introduction à quelques épigrammes démonstratives de l'*Anthologie* (IX 449–480), où des personnages mythiques parlent à la première personne: «Ce que pourrait dire l'Amour amoureux» (τίνας ἂν εἴποι λόγους Ἔρως ἐρῶν; *AP* IX 449) ou «Ce que pourrait dire Achille en voyant Ulysse dans les Enfers» (τί ἂν εἴποι Ἀχιλλεύς ὄρῶν τὸν Ὀδυσσεύα ἐν Ἅιδου; *AP* IX 459). Si ces vers sur des dieux et des héros sont tous des exercices innocents et atemporels, l'épithaphe littéraire de Jean Géomètre concerne la politique contemporaine. Il y exprime ouvertement son parti pris en faveur de Nicéphore II Phokas après son assassinat par le nouvel usurpateur.⁶⁷

La structure tripartite du poème suit les recommandations des *Pro-gymnasmata* concernant la structure de l'ἡθοποιῖα⁶⁸ et qui proposent de commencer avec le présent difficile du protagoniste (vv. 1–4), puis de continuer avec son passé heureux (vv. 5–10), pour terminer avec son futur terrifiant (vv. 11–12).

vv. 1–4 Les deux premiers vers ne sont pas dépourvus d'ironie: d'outre tombe, l'empereur constate (ναί sert à exprimer une forte affirmation) que sa tête a été coupée et que son pouvoir lui a été arraché par «un souverain». L'auteur, ou mieux, les auteurs de cet assassinat nocturne dans le palais ne sont pas mentionnés par leur nom, mais leur identité était bien connue des lecteurs de Jean: en l'an 969 Jean Tzimiskès (d'abord général, puis souverain: v. 2 κοίρανος) tua Nicéphore avec l'aide de sa complice et maîtresse, l'impératrice Théophano. Dans les poèmes nos. 61 et 147, c'est elle qui est mise en cause par Nicéphore, cf. les poèmes nos. 61, 9 et 147, 1: γυναικός et au v. 7 (cynique): τὴν δὲ σύνευνον ταύτην καὶ ἀγαθὴν παράκοιτιν.⁶⁹

⁶⁷ Cf. le poème no. 61 (commentaire); Argoe 1938, 72–81; Patlagean 1989; Lauxtermann 1994, 151; Cresci 1995; Stouaritis 2005.

⁶⁸ Cf. par ex. Hermogène §9, trad. M. Patillon, *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur: essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne* (Paris 1988): «Le développement suit les trois temps; et tu commenceras par le présent: il est pénible; puis tu remonteras au passé: il était rempli de bonheur; transporte-toi ensuite dans l'avenir: il réserve des malheurs beaucoup plus redoutables.»

⁶⁹ Dans l'épithaphe sur Nicéphore II Phokas de Jean de Mélitène (cf. ch. I §1. *Esquisse biographique, Titres ecclésiastiques*), son épouse Théophano est également mise en cause, inc.: Ὁς ἀνδράσι πρὶν καὶ τομώτερος ξίφους, | πάρεργον οὗτος καὶ γυναικός καὶ ξίφους,

Les vers 3 et 4 sont particulièrement défectueux et leur syntaxe est incompréhensible. Dans le manuscrit S, le texte se présente ainsi (les abréviations sont indiquées par ()) :

εἰς τί καὶ εἰκόσ(ιν) ὁ φθόνος, ἃ πάθος, αἷσ(ιν) ἀνάσσειν
καὶν Φάλαρ(ιν) τ(ίς) ἔα καὶν Ἐχέτου μανί(οις)

Coungny (qui lit μανίας) traduit «Quid et imaginibus invidia est—ah! cladem!—quibus regnare et Phalarin quis sinat, et Echeti furores». D'habitude, φθόνος est suivi d'une préposition (πρός / ἐπί / εἰς) ou d'un génitif. Ici, par contre, on trouve le datif εἰκόσιν. Coungny accepte cet emploi du datif et considère εἰς τί καὶ εἰκόσιν ὁ φθόνος comme phrase principale («pourquoi y a-t-il de jalousie même contre les images») et la tournure ἃ πάθος comme interjection pathétique («ah misère», cf. les poèmes nos. 65, 10; 96, 10: ἃ μέγα θαῦμα: 211, 29: ὃ γένος αἰσχρόν). Ainsi, le pronom αἷσιν introduit une phrase relative et l'infinitif ἀνάσσειν dépend du prédicat ἔα du vers 4. Mais pourquoi les tyrans, *laissent-ils* gouverner au lieu de gouverner eux-mêmes? Scheidweiler (1952, 311) propose de lire :

εἰς τί καὶ εἰκόνας ὁ φθόνος ἀπαθέσσειν ἀράσσειν,
καὶν Φάλαρις τίς ἔα καὶν Ἐχέτου μανίαι;

Cette leçon rend la syntaxe des deux vers plus transparente, bien que la conjecture proposée soit fort éloignée de la leçon du manuscrit S et qu'à mon avis le datif ἀπαθέσσειν soit moins convaincant: jalousie «de la part des insensibles» (Scheidweiler 1952, 311 n. 4: «ἀπαθής = gefühllos»), c'est-à-dire le nouvel empereur Tzimiskès et les siens ... ?

Faute de meilleure solution, j'ai préféré mettre αἷσιν ἀνάσσειν entre deux *crucis*. Grâce au lemme, le sens des deux vers est approximativement clair: on comprend que le poète se demande pourquoi on manifeste de la haine, non seulement envers l'empereur, mais aussi envers ses images, qui subsistent même sous le règne des tyrans les plus cruels. Parle-t-il d'une vraie *damnatio memoriae*? La *damnatio memoriae* était une procédure formelle jusqu'à la fin de l'époque romaine: au lendemain de la mort, l'empereur était soumis à un jugement de la part du sénat, qui votait pour sa divinisation ou pour la condamnation de sa mémoire, comportant la destruction de ses statues, le martelage de son nom sur les inscriptions et l'annulation rétroactive de ses actes légaux (*rescissio*

... («Jadis pour les humains plus tranchant que l'acier, | le voici la victime d'une femme et du fer, etc.»).

actorum). A l'époque macédonienne, cette procédure n'était que rarement appliquée et ce n'était plus le sénat, mais l'empereur seul qui décidait. Il est bien possible que Tzimiskès ait voulu gagner l'approbation du peuple, mécontent des mesures prises par son prédécesseur, en décrétant sa *damnatio memoriae*. Si le poème de Jean Géomètre est la source unique de cet événement (les historiens byzantins n'en parlent pas), il est frappant de noter que quelques ans après la mort de Nicéphore, il y ait eu une autre *damnatio memoriae*. Basile II anéantit une partie des chrysobulles du défunt régent Basile le Parakimomène, en en conservant néanmoins quelques-uns, qu'il marquait de sa propre main par le mot ἐτηρήθη.⁷⁰

vv. 5–10 Ici, Nicéphore fait l'éloge de ses propres hauts faits, en passant du présent (l'an 969) au passé (les années 961–968).⁷¹ Les «monuments de ses actes», mentionnés aux vv. 5–8, concernent ses victoires glorieuses. Leur chronologie est respectée : la Crète avait été vaincue en 961, Chypre, Tarse et la Cilicie en 965, Antioche et la Syrie en 969 (cf. commentaire au poème no. 61).

vv. 11–12 La *coda* de l'épigramme bouleverse les recommandations prescrites dans les *Progymnasmata* (concernant la structure tripartite de l'ἡθοποιῖα, voir ci-dessus). Au lieu de dépeindre un futur terrible, Nicéphore se révèle vainqueur majestueux, au dessus du destin prévu par ses assassins. Il s'adresse directement à ses assassins, c'est-à-dire Tzimiskès et ses alliés : ils peuvent régner et jouir des murs (du palais ou de la ville de Constantinople), ça lui est égal, car le souvenir qu'il a laissé dans les pays et dans les cœurs est ineffaçable.⁷²

Tout le monde savait que Nicéphore avait été tué par Tzimiskès et Théophano. Bien que le poète s'exprime d'une façon indirecte—dans les trois épitaphes (no. 61, notre poème et no. 147), l'empereur défunt les met en cause—on se demande quand et pour quel public Jean Géomètre aurait publié cette épitaphe qui aurait pu le faire condamner pour lèse-majesté.

⁷⁰ Cf. Brokkaar 1972, 234 : «After the banishment [of Basil Lekapenos] Basil II issued a πρόσταξις which was repeated in his novel of the first of January, 996». Cf. aussi Bourdara 1982 et, pour des exemples de l'iconographie impériale (relatif au XII^e siècle), Magdalino & Nelson 1982.

⁷¹ Cf. pour l'éloge au lieu de la pénitence de la part du défunt, commentaire au poème no. 61.

⁷² Cf. la malédiction dans la *coda* du poème no. 147, 7–8 : τὴν δὲ σύννευνον ταύτην καὶ ἀγαθὴν παρὰκοιτιν, | ἐχθροῖς καὶ τέκνοις ἐχθρῶν παρέχοις ὁμόκοιτιν.

NUMÉRO 81
SUR LUI-MÊME

εἰς ἑαυτόν

- Ἦν ὅτ' ἔην ἔρνος περικαλλές, ἐϋσθενές, ἄβρόν,
καὶ σοφίη θάλλων καὶ τόλμη κραδίης.
ἀλλά με δαίμων ἢ Θεὸς ἢ φθόνος ἄγριος ἐχθρῶν
ἀμφοτέρων ἐλάσας, παίγνια δῶκε βίῳ,
5 Σαμψὼν ἀλλοφύλοις ἐμπαίζειν· ἄλλ', ἄνα, νεκρούς,
οἶδα, λόγῳ δεῖξας καὶ πάρος ἐγρομένους.

S f. 162^v V f. 102 || Cr. 295, 22–28 Mi. 57 Cougny III 290 || εἰς ἑαυτόν lemma SV^{mg} ||
2 θάλλων SV: θάλλον fort. recte Laux. || 4 δῶκε S: δῶκεν V || 5 ἐμπαίζειν Laux.:
ἐμπαίζοντα SV ἐμπαίζομαι prop. Scheidw. || ἄνα SV: ἀνά Cougny || 6 δεῖξας V:
δείξας S || ἐγρομένους V: ἐγγρο- S.

v. 1 Pour la tournure ἦν ὅτε («il fut un temps où ...»), cf. *LSJ* s.v. ὅτε IV. 2. «elliptical in the phrase ἔστιν ὅ. or ἔσθ' ὅ., *there are times, when, sometimes, now and then ...*» et *K-G* 2, 405, Anm. 9. Cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 13, 29 et *Carm.* II 2. 7, 232: ἦν ὅτ' ἔην. νῦν αὖτε; *AP* VIII 143, 4: ἦν ὅτε ἦν et 178, 1: ἦν ὅτε ἦν ἀτίνακτος ἐγὼ τάφος; *AP* XII 33, 1: ἦν καλὸς Ἡράκλειτος, ὅτ' ἦν ποτέ· νῦν δέ ...; *AP* XII 128, 5–6 (Méléagre): ἦν γὰρ, ὅτ' ἦν Δάφνης μὲν Ὀρεῖασι, σοὶ δ' Ὑάκινθος | τερπνός; *Lib. Or.* 48. 3, 1: ἦν, ὅτ' ἦν ἡμῖν ἡ βουλή πολλή τις. Dans son *Initia Carminum Byzantinorum* (2005, 314), Ioannis Vassiss attribue à Jean un poème en distiques élégiaques qui figure dans deux manuscrits contenant l'œuvre de Grégoire de Corinthe, intitulé Ὡς ἀπὸ γραμματικοῦ μέτροις κατατριβομένου καὶ ἀγανακτοῦντος, inc. Ἦν ὅτ' ἔην βροτῷ εἰκελὸς ἄνθρωπος ἡδὲ νόημα («Il fut un temps où j'étais pareil à l'homme quant aux membres et à l'intellect»), cf. Schäfer 1811, 682; Boissonade 1831, 455; Cougny 1890 VII 27 et Milovanović 1986, 119–120 (no. 202)—où le poème est publié anonymement.

ἔρνος περικαλλές: l'expression est présente dans le poème no. 234 (une épigramme sur un soldat) et dans les *Orac. Sib.* 3, 414–415 (où la belle et fatale Hélène est décrite: κατὰ Σπάρτην γὰρ Ἐρινὺς | βλαστήσει περικαλλὲς ἀείφατον ἔρνος ἄριστον «à Sparte fleurira une Erynnie, une créature de haut parage, belle extraordinairement et à jamais mémorable»).

v. 2 θάλλων: le participe θάλλον, proposé par Marc Lauxtermann (1994, 213 n. 142), est plus correct que θάλλων au niveau de la syntaxe. Mais la métaphore étant banale, le glissement du représenté métaphorique au poète lui-même est assez facile, si bien que θάλλων peut être gardé. Cf. *LSJ* s.v. ἔρνος II. «metaph., scion, offspring» et s.v. θάλλω 2. «of persons, states or conditions, bloom, ... thrive, flourish». Cf. par contre, la métaphore du jardin du poème no. 211 (κηπος), qui est moins banale et qui permet plus difficilement ce type de glissement.

Sur lui-même

Il fut un temps où j'étais un beau rejeton, puissant, charmant,
fleurissant de la sagesse et du courage de mon cœur.
Mais un démon ou Dieu ou la jalousie cruelle des mes ennemis
m'ont expulsé des deux *⟨qualités⟩* et m'ont tourné en jouet du
[monde,
5 un Samson donné aux Philistins pour le railler ; mais, Seigneur, je le
[sais,
auparavant par ta parole tu as déjà restitué les morts à la vie.

vv. 3-4 με ... ἀμφοτέρων ἐλάσας: ici, le verbe ἐλαύνω est employé au sens métaphorique, avec un génitif de séparation se référant à la sagesse et au courage mentionnés au v. 2. Par son expulsion de la cour, le poète est aussi «expulsé» de ses deux qualités principales qui lui inspirent tant de fierté (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*).

v. 5 ἀλλοφύλοις: litt.: «aux étrangers»; dans son commentaire, Cougny fait remarquer: «vertit vulgata ἀλλοφύλους Philisthiim et Philisthinos», cf. le passage de la *Septante* cité ci-dessus.

ἐμπαίζειν: la leçon ἐμπαίζοντα des manuscrits S et V doit être changée, soit en ἐμπαίζειν (Lauxtermann 1994, 213), ce qui donne l'apposition «un Samson (donné) aux Philistins pour (le) railler», soit en ἐμπαίζομαι (Scheidweiler 1952, 291–292), ce qui donne comme proposition «je suis raillé comme un Samson par les Philistins». A noter l'absence d'ὧς, αἶτε, εὔτε, ἥτε, οἷα habituellement employés par Jean dans les comparaisons. Cf. ch. III. *Langue littéraire* §4d.

vv. 5–6 L'interprétation de ces vers n'est pas évidente. Migne traduit «sed mortuos, scriptura (?) scio, ostendit antea congregatos». De son côté, Cougny traduit «sed inter (ἀνά comme préposition) mortuos novi fama declaratum (?) et prius adortos». Dans son commentaire, il ajoute: «Vs. 6 depravatus; cod. habet ἐγγρομ (sic); scripsit Cramer ἐγγρομένους quod quid sit parum video; quasi esset ἐγορμένους *adortos, insurgentes in eum* transtuli; libertius tamen legerim ἀγορμένους, coram eo congregatos. Procul enim dubio meminit poeta lib. *Judic.* cap. XVI, 25–30», etc. Je pense qu'il faut interpréter ἄνα comme vocatif d'ἄναξ (cf. le poème no. 289, 38: ἀλλ' ἄνα) et comme sujet de δείξας, litt. «tu as fait», «tu as rendu»; cf. *LSJ* s.v. δείκνυμι «render so and so», cf. Men. *fr.* 83, 1–2: τυφλοὺς τοὺς ἐμβλέποντας εἰς ἑαυτὸν δεικνύει, D.S. 34/35. 2. 21, 8–9: (τινὰ) ὑπὸ τῶν τραυμάτων δείξας νεκρόν. Les deux vers expriment l'idée de *da quod dedisti*: comme tu as déjà ressuscité des morts, ressuscite-moi également. Cf. Lauxtermann 1994, 213. Pour «la resurrection» du poète, cf. aussi le poème no. 300, 106–107: ἔγρε με καὶ μ' ἄνστησον, ἐς οὐατα σὸν δ' ἔπος ἔλθου | νεκροῦ μυδαλέου.

Commentaire

Agacé, le poète se souvient de sa sagesse et de son courage de jadis et se plaint de la péripétie qui s'est produite dans sa vie, étant à l'origine de sa condition misérable. La thématique figure dans plusieurs poèmes et on comprend que ce ne sont ni un démon (δαίμων), ni Dieu (Θεός) qui sont mis en cause, mais la jalousie de ses ennemis (φθόνος ἄγριος ἐχθρῶν)—de ses concitoyens et de l'empereur (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*).

Objet de risée, le poète est condamné à un profond isolement qui pour lui est synonyme de mort. Il se présente comme le puissant Samson aveuglé, emmené de sa prison et raillé par les Philistins, comme le décrit la *Septante* (Jg. 16, 25–27): καὶ ἐκάλεσαν τὸν Σαμψων ἐξ οἴκου τῆς φυλακῆς καὶ ἐνέπαιζον (cf. Jean παίγνια et ἐμπαίζειν) αὐτῷ καὶ ἔστησαν αὐτὸν ἀνὰ μέσον τῶν δύο στύλων ... καὶ ἐκεῖ πάντες οἱ σατράπαι τῶν ἀλλοφύλων (cf. Jean ἀλλοφύλοις), καὶ ἐπὶ τοῦ δώματος ὥσεί τρισχίλιοι ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες ἐμβλέποντες ἐμπαιζόμενον τὸν Σαμψων (cf. Jean παίγνια, Σαμψών, ἐμπαίζειν) («et ils appelèrent Samson hors de la prison, il procurait un divertissement devant eux et on le plaça entre les colonnes ... Il y avait là tous les chefs des Etrangers, et sur la terrasse trois mille hommes et femmes en regardant Samson, en butte aux moqueries»). Comme Samson, le poète s'adresse à Dieu. Une petite lueur d'espoir lui inspire le souhait d'être ressuscité.

NUMÉRO 83
SUR LA PROSTITUÉE

εἰς τὴν πόρνην

Σώφρων ἢ πόρνη μύρω τὸ μύρον θεραπεύει.

S f. 162^v || Cr. 296, 4 Mi. 58, 3 Coughy III 340, 3 || poemata 82 et 83 coniunx. Cr. Mi. Coughy || εἰς τὴν πόρνην S^{mg}.

Σώφρων ἢ πόρνη: dans le récit de Luc, le mot πόρνη ne figure pas et le narrateur décrit la prostituée comme γυνὴ ἥτις ἦν ἐν τῇ πόλει ἀμαρτωλὸς (*Luc* 7, 37). Dans le récit apocryphe *Acta Joannis* 59, 8 on trouve l'expression ἡ σόφρων πόρνη.

Pour l'alternance de l'υ bref (μύρον) et de l'υ long (μύρω) dans un seul vers, cf. *Hymnes* 5, 13: μυρίθειον, μυρίκοσμον, μυριφαῖ, μυρίζληθον et le poème no. 65, 33 (note).

Sur la prostituée

Sagement, la prostituée honore le parfum par un parfum.

Commentaire

Cramer, Migne et Cougny n'ont pas respecté les signes dans la marge du manuscrit S qui séparent les poèmes nos. 82 (= Cr. 296, 1–3) et 83. Ils n'ont pas non plus prêté attention à la métrique des deux poèmes, quoique le poème no. 82 soit en dodécasyllabes et le poème no. 83 soit un hexamètre.

Quelle est la signification de ce vers ? Le thème a été tiré du Nouveau Testament (*Luc* 7, 37–50), où une prostituée oint les pieds du Christ avec du myrrhe et où par suite à son acte ses péchés sont pardonnés.⁷³ Attardons-nous sur la tournure *μύρω τὸ μύρον θεραπεύει*. Elle a été inspirée par l'épigramme suivante, par laquelle le poète honore son amant(e) (*AP* V 90):⁷⁴

Πέμπω σοι μύρον ἡδύ, μύρω τὸ μύρον θεραπεύων,
ὥς Βρομῖω σπένδων νᾶμα τὸ τοῦ Βρομίου.

Je t'envoie un doux parfum, pour honorer le parfum par un parfum,
comme si j'offrais au dieu du vin une libation de vin.

Comme dans le poème no. 54, Jean a extrait une tournure d'un contexte explicitement érotique. Cette fois-ci, il a dépouillé son exemple de sa frivolité païenne et il l'a revêtu de solennité chrétienne : le parfum qui est honoré par le parfum, (*τὸ μύρον*), c'est le Christ. Il semble qu'ici on a affaire à une sorte d'*aemulatio* proprement byzantine. Notez que l'idée de la prostituée qui «honore le parfum par un parfum» figure aussi dans le passage *Εἰς τὴν γυναῖκα τὴν ἁμαρτωλὸν* d'Amphilochius (IV^e s., *Or.* 4, 214–216): αἱ δὲ χεῖρες τὸ ἀλάβαστρον τοῦ μύρου καταχέουσαι τοὺς θεῖους ἥλειφον πόδας μύρω τὸ μύρον τιμῶσαι. Ensuite, Amphilochius explique la métaphore du parfum en disant: *μύρον γὰρ, φησὶν, κενωθὲν ὀνομά σοι*, comme si elle était déjà préfigurée dans le *Cantique des Cantiques* 1, 3: *μύρον ἐκκενωθὲν ὀνομά σοι*.

⁷³ La récompense de la part du Christ est décrite dans le poème no. 82: Ὁ Χριστὸς ὡδε τῷ πανεντίμῳ λόγῳ | ψυχὴν μυρίζεις τῆς μυριζούσης πόδας.

⁷⁴ De Marc Argentaire (I^{er} s. après J.-Chr.) ou de Rufin (II^e s. après J.-Chr.). *AP* V 91 est de la même veine.

NUMÉRO 86

SUR UN SOLDAT TUÉ PAR UN TIR À L'ARC

εἰς στρατιώτην ὑπὸ τόξου ἀναιρεθέντα

Οὐκ ἀγαθὸς μὲν ἔπεφν', ἀγαθὸν δέ τιν' ἐξενάριξεν

ἀγχέμαχον τόνδε μείρακα μακροβόλος.

ὥς ἄδικος τελέθεις, Ἄρες· ὅς γ' ἐν αὐτῇ κάρτος

κρείττοσιν οὐ παρέχεις, πῶς ἑτέροις δικάσεις;

S f. 162^v || Cr. 296, 9–13 Picc. p. 135 Mi. 60 Cougny IV 79 || εἰς—ἀναιρεθέντα lemma in mg. sin. S || 1 ἔπεφν' Picc.: ἐπέφνης S || τιν' ἐξενάριξεν Picc.: τ' ἐξενάριξεν S || 2 τόνδε S: τόνδι prop. Picc. || 3 ἐν αὐτῇ vel ἐν ἰωχμῷ Picc.: ἐν ἑαυτῷ S || κάρτος post ἑαυτῷ Cr.: κάρτος ante κρείττοσιν S || 4 παρέχεις Picc.: παρέχοις S.

v. 1 ἔπεφν': la forme ἐπέφνης du manuscrit S est incorrecte et l'hexamètre est trop long. La conjecture de Piccolos restaure la syntaxe ainsi que la métrique. De plus, elle est justifiée par la citation empruntée à l'*Iliade*, citée ci-dessous.

ἀγαθὸν τιν': «quelqu'un de brave»; cf. par ex. Pl. *R.* II 358a: ἐγὼ τις, ὥς ἔοικε, δυσμαθής «quelqu'un de stupide».

v. 2 τόνδε: la voyelle brève devant la césure du pentamètre est fréquemment attestée dans la poésie de Jean Géomètre (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2a). La proposition de Piccolos, qui voudrait lire τόνδι avec ι long, n'est pas nécessaire.

v. 3 ἐν αὐτῇ: je suis la conjecture de Piccolos, qui suggère de lire «au combat». La leçon ἐν ἑαυτῷ du manuscrit S pose des problèmes, non pas au niveau de la syntaxe mais au niveau de l'interprétation. Le pronom réflexif de la troisième personne peut se référer à la première ou à la deuxième personne; ce phénomène est déjà attesté à l'époque classique, mais devient de plus en plus commun à partir de l'époque post-classique (cf. Plb. 16. 20. 8, 1–2: ὁ δὲ καὶ ἐγὼ παρακαλέσασαι περὶ αὐτοῦ; Id. 15. 7, 6: καλὰ δι' αὐτὸν ἄρδην ἀναιρήσεις; 2 Co. 11, 7: ἁμαρτίαν ἐποίησα, ἑαυτὸν ταπεινῶν; Jn. 18, 34: ἀπὸ ἑαυτοῦ σὺ τοῦτο λέγεις (cf. Jannaris 1968 §§ 1406–1407; Woodard 1990). Mais l'expression «ta propre force», «la force qui est en toi» est obscure: est-ce qu'il s'agit de la force personnelle d'Arès qu'il doit distribuer entre les guerriers?

v. 4 παρέχεις: l'indicatif proposé par Piccolos remplace l'optatif erroné du manuscrit.

δικάσεις: avec datif de personne, LSJ s.v. δικάζω, 4. «*decide between persons, judge their cause, Il. 8, 431: Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι δικάζετω, ὥς ἐπιεικές ...; ἐκάστω κατὰ τὸ μέγαθος τοῦ ἀδικήματος passed judgement on each, Hdt. 2, 137*».

Sur un soldat tué par un tir à l'arc

Ce n'est pas un brave qui l'a tué, mais tirant de loin il a dépouillé
quelqu'un de brave, ce garçon-ci qui combat de près.
Comme tu es injuste, Arès : toi, qui n'accordes pas la victoire au com-
[bat
aux gens excellents, comment jugeras-tu les autres ?

Commentaire

Le premier vers de ce poème est une réminiscence d'une scène dramatique de l'*Iliade*, où Achille est poursuivi par le fleuve Scamandre furieux. Le héros se croit au seuil de la mort et s'adresse à Zeus, fort déçu des fausses promesses de sa mère autour de sa mort glorieuse. Il aurait préféré être tué par un adversaire digne de lui, par exemple par Hector: τῷ κ' ἀγαθὸς μὲν ἔπεφν', ἀγαθὸν δέ κεν ἐξενάριξε («C'eût été alors un brave qui m'eût tué, et il eût dépouillé un brave», *Il.* 21, 280). Quoique le pauvre jeune soldat de notre poème fût brave et combattit de près, la flèche d'un lâche le tua de loin. Pour lui, il est malheureusement trop tard pour s'adresser à Dieu pour Lui demander de lui faire honneur. A sa place, le poète exprime son indignation en reprochant à Arès sa conduite injuste. Son langage est hautement rhétorique: l'antithèse y figure quatre fois. D'abord οὐκ ἀγαθός—ἀγαθόν (de la citation érudite du premier vers), puis ἀγχέμαχον—μακροβόλος (placé comme premier et dernier mot du vers), ἄδικος—δικάσεις et κρείττον—ἐτέροις. De surcroît, le dernier vers est une question rhétorique.

Dans son édition, Cougny a classé ce poème parmi les *epigrammata exhortatoria et supplicatoria*, probablement à cause de cette question rhétorique adressée au dieu de la guerre. Mais à cause du pronom démonstratif τόνδε au deuxième vers, je le classerais plutôt comme inscription funéraire ou épitaphe littéraire sur un soldat inconnu «qui gît ici».

Une série de six poèmes est consacrée à la guerre—nos. 86; 87; 88 (= Cr. 296, 17–18); 89 (= Cr. 296, 19–20); 90; 91. Les quatre premiers connaissent la thématique du soldat tué de loin (nommé Christophore dans les poèmes nos. 88 et 89), tandis que les deux derniers parlent de la guerre contre les Bulgares. Si les poèmes sont liés, le soldat des quatre premiers poèmes pourrait avoir été tué depuis les murs de Sardica (Sophia), pendant le siège de la ville (cf. commentaire au poème no. 90).

NUMÉRO 87

ὦς ἀγαθὸν σταδίῃ πλατὺ φάσγανον, ἐν δέ γε τείχει
τόξον ἀεὶ κρατέει· τοῦτ' ἐβόησεν Ἄρης.

S f. 162^v || Cr. 296, 14–16 Picc. p. 135 Mi. 61 Cougny IV 80 || ἄλλ in mg. dex. S || **ι** ἐν
δέ γε Picc. : ἐν δέ τι S ἐν δέ τε Migne.

v. ι ici, δέ γε (conjecture de Piccolos) souligne le contraste, cf. *K-G* 2, 141d et Denniston 1954, 155 (4i): «strongly adversative», comme dans les exemples de la tragédie, «there is usually ... a sense of imaginary dialogue: the speaker counters his own words».

«Comme la large épée est bonne dans un combat corps à corps! Mais
[sur le mur,
c'est l'arc qui l'emporte toujours»: ainsi cria Arès.

Commentaire

Ce petit distique semble être une réponse au reproche fait à Arès dans le poème précédent au sujet de l'inégalité lors du combat. Arès trouve l'épée aussi digne que l'arc, mais les deux armes sont adaptées à des situations différentes, l'une au combat de près (σταδίη, cf. ἀγχέμαχον poème no. 86, 2), l'autre au combat de loin (ἐν δέ γε τείχει, cf. μακροβόλος poème no. 86, 2). A noter que le héros homérique peut exceller à la fois dans les deux techniques, comme l'admirable Teucros, dans Hom. *Il.* 13, 313–314: ὃς ἄριστος Ἀχαιῶν | τοξοσύνη, ἀγαθὸς δὲ καὶ ἐν σταδίῃ ὑσμήνῃ («le meilleur à l'arc des Achéens—un brave aussi au corps à corps»).

NUMÉRO 90

SUR LE DÉSASTRE DES ROMAINS
DANS LE DÉFILÉ BULGARE

εἰς τὸ πάθος Ῥωμαίων τὸ ἐν τῇ Βουλγαρικῇ κλείσει

Οὐκ ἐφάμην ποτ' ἔσεσθαι, οὐδ' ἦν ἥλιος ἀρθῆ,
 τόξα Μυσῶν δοράτων κρείττονα Αὐσονίων.
 ἔρρετε δένδρα, κάκ' οὔρεα, ἔρρετ' ἄορνοι πέτραι,
 κεμμάσιν ἔνθα λέων πέφρικεν ἀντιάαν.

S f. 162^v || Cr. 296, 21–25 Picc. pp. 135–136 Mi. 63, 1–4 Coughy III 247 Scheidw. pp. 313–314 || εἰς—κλείσει lemma in mg. sin. S || 1 ἦν Cr.: ἦν S || 3 ἄορνοι S: ἀόρνοι Cr.

lemme ἡ κλείσις: de κλείω, «clôture», d'un défilé, d'une porte, d'un port, etc.; cf. par ex. Georg. Acrop. (XIII^e s.) *Ann.* 71, 24–25: ἐν τῇ κλείσει τῶν ἐν τοῖς Βοδηνοῖς ὁρῶν; Max. Conf. *Myst.* 15, 2: κλείσις τῶν θυρῶν; Th. 2. 94. 4: λιμένων ... κλήσει. Le mot κλεισούρα est plus fréquent.

v. 1 A noter que l'hexamètre est coupé en deux parties d'égale longueur, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 3a. Il en est de même pour le v. 3.

ἀρθῆ: Scheidweiler fait observer que le prédicat vient d'αἰρεσθαι, «disparaître», Piccolos qu'ἀρθῆ est elliptique pour ἀρθῆ ἐκ μέσου.

v. 2 τόξα Μυσῶν δοράτων κρείττονα Αὐσονίων: le même vers se trouve dans le poème no. 91.

Μυσῶν: Bulgares (cf. *LBG* s.v. Μυσάναξ, Μυσάρχης, Μυσοκράτωρ, etc.).

Αὐσονίων: les Byzantins s'appelaient eux-mêmes Ῥωμαῖοι, Romains. Αὐσονικός = romain (*LBG*), οἱ Αὐσόνιοι = Italiens (*LSJ*).

v. 4 κεμμάσιν: de κεμμάς, poétique pour κεμάς, «faon», «jeune biche».

πέφρικεν: parfait au sens du présent; le parfait souligne le degré le plus fort du verbe, cf. φοβοῦμαι—πεφόβημαι, avoir peur—être terrifié.

λέων: le lion comme symbole du pouvoir impérial figure dans le poème no. 31 (= Cr. 283, 15–16), où un lion (le défunt empereur Nicéphore II Phokas) doit terrifier les renards (les Bulgares?). Dans une de ses lettres, Syméon le Métaphraste demande l'intervention de l'empereur, pour qu'il fasse trembler les rebelles, comme le lion fait trembler les fauves par son rugissement impérial, *Ep.* 79, 12–13: ἐπεὶ καὶ λέοντος ὁρμὴ τὰ ἱταμώτερα τῶν θηρίων σοβεῖ βασιλικῶ καὶ μόνῳ βρυξήματι. Pour un autre exemple, cf. le poème no. 91 (commentaire).

Sur le désastre des Romains dans le défilé bulgare

Je ne pensais pas que cela arriverait un jour, même si le soleil disparaissait :
[sait :

les arcs des Mysiens plus forts que les lances des Ausoniens.

Périssez, arbres, funestes montagnes, périssez, rochers privés d'oiseaux,
où le lion frissonne à la rencontre avec les biches.

Commentaire

Les poèmes nos. 90 et 91 sont consacrés aux troubles bulgares. En 986, l'empereur Basile II—le « Tueur des Bulgares », qui s'est finalement débarrassé du régnant Basile Parakimomène pour régner seul—décide, sans consulter ses conseillers, de mener sa première campagne militaire contre le cométopoule bulgare Samuel, qui a pris Larissa en Thessalie la même année (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). Avec l'armée et le général Léon Mélissénos, il part pour la Bulgarie afin d'assiéger la ville de Sardica (Sophia). Il subit un échec et après vingt jours de siège mal établi, il doit regagner Constantinople par manque de vivres. Pendant la retraite, l'armée est attaquée dans le défilé de la Porte de Trajane au cœur des montagnes inhospitalières. Voici le récit de la déroute dramatique de la plume du chroniqueur Léon le Diacre, qui y était personnellement présent : « Comme nous venions de traverser un étroit défilé, un chemin creux serpentant sous des bois épais, comme nous nous apprêtions à escalader une série de hauteurs, nous subîmes une attaque des Bulgares aussi effroyable que soudaine. Sortant des embuscades où ils étaient tenus cachés, ils nous tuèrent une foule innombrable de soldats. Même ils s'emparèrent de la tente du basileus, de tout le trésor de l'armée, de tous les bagages. » Heureusement, Léon le Diacre réussit à échapper grâce à « l'agilité de son cheval qui l'emporta comme le vent à travers monts et vaux ». ⁷⁵

Dans notre poème, le poète se montre extrêmement surpris par la débâcle subite. Aux vv. 3–4, le poète s'adresse directement à la nature sauvage du défilé. Il maudit les montagnes impénétrables couvertes de forêts, « où le lion frissonne à la rencontre avec les biches ». Que signifie ce lion lâche, ce roi des animaux qui frissonne à la vue de biches ? Ici, le lion symbolise l'empereur byzantin (cf. note), qui à cette occasion s'est montré si faible. Mais je pense que la métaphore pourrait avoir encore une autre signification, le lion pouvant se référer au général Léon Mélissénos, chargé de garder le pas pendant l'expédition. Quelques historiens parlent de trahison de la part des chefs de l'armée, jaloux de la nouvelle indépendance de Basile II et craignant la perte de leur propre pouvoir. ⁷⁶ Le chroniqueur Zonaras met en cause les chefs, et le

⁷⁵ Cf. Schlumberger 1896, 667, traduction adaptée (cf. Léon le Diacre, *Hist.* 10, 8).

⁷⁶ Cf. Schlumberger 1896, 666–672, où l'auteur discute les récits des chroniqueurs Léon le Diacre, Yahya Ibn-Saïd d'Antioche (arabe, XI^e s.), Skylitzès, Zonaras et Açoğh'ig / Asolik (arménien, début du XI^e s.).

général Léon Mélissénos en particulier, parce qu'il estima «que si Basile réussissait à vaincre les Bulgares dans cette première expédition, il en serait encouragé à n'en plus jamais faire qu'à sa tête, à commander toujours en personne, à ne plus jamais consulter ni lui, ni ses autres lieutenants. C'est pour cette raison qu'il s'efforça par tous les moyens de faire échouer l'expédition et qu'il poussa le basileus à la retraite par les affirmations les plus menteuses.»⁷⁷ Il est donc bien possible que l'image «dénaturée» du lion frissonnant se réfère non seulement à la condition pitoyable de l'armée byzantine, mais aussi à la trahison du général Léon Mélissénos.

Après la déroute des Byzantins de l'an 986, Samuel devient de plus en plus audacieux et les acquisitions des territoires bulgares ne cessent de croître. En environ 989, Samuel prend Dyrrhachium puis Berrhoa en Macédoine. Dorénavant, les Byzantins et les Bulgares s'affronteront systématiquement pendant presque 25 années, de 991 jusqu'à 1014.

⁷⁷ Schlumberger 1896, 669–670.

NUMÉRO 91

Εὐθ' ὑπὸ γῆν, Φαέθων, χρυσαυγέα δίφρον ἐλίσσης,
 τῇ μεγάλῃ ψυχῇ Καίσαρος εἰπὲ τάδε·
 Ἵστρος ἔλε στέφανον Ἰώμης, ὅπλα λάμβανε θάπτον·
 τόξα Μυσῶν δοράτων κρείττονα Αὔσονίων.

S f. 162^v || Cr. 296, 26–29 Picc. p. 136 Mi. 63 Cougny III 246 Scheidw. p. 314 ||
 poemata 90 et 91 coniunx. Cr. Mi. || 1 εὐθ' S: εὐτ' Scheidw. || ἐλίσσης scripsi: ἐλίσσει
 S.

v. 1 Εὐθ' ... ἐλίσσης: pour εὐτε avec subjonctif sans ἄν, cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.1 (*Subjonctif*).

v. 2 Καίσαρος: dans la littérature byzantine, Jules César est souvent cité parmi les grands hommes de l'histoire en tant que «premier monarque». Pour l'emploi des exemples païens à Byzance, cf. De Vries-van der Velden 2001. Ici, καίσαρος pourrait se référer non pas à ce «premier monarque» emblématique, mais à l'empereur Nicéphore II Phocas.

Pour εἰπέ, cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.2.

v. 3 Ἵστρος: le fleuve Ister (le Danube), la frontière symbolique de l'empire byzantin dans le nord.

v. 4 τόξα ... Αὔσονίων: identique au poème no. 90, 2.

Lorsque tu fais tourner ton char éclatant d'or sous la terre, Phaéton,
dis ceci à la grande âme de l'empereur :
« L'Ister a pris la couronne de Rome, va vite aux armes :
les arcs des Mysiens sont plus forts que les lances des Ausoniens. »

Commentaire

Cramer et Migne n'ont pas respecté les signes dans la marge du manuscrit S qui séparent les poèmes nos. 90 et 91. Bien que les deux poèmes parlent de la même période difficile des troubles bulgares, il est évident qu'ils constituent des unités séparées.

Le poème no. 91 de Jean a été écrit après que «la couronne de Rome a été prise par l'Ister», donc après la défaite de la Porte de Trajane en 986 (cf. le poème no. 90). L'empire byzantin est gravement menacé. Le poète demande à Hélios de s'adresser, dans le royaume des ténèbres, à l'âme du défunt Jules César (cf. note ci-dessus) et de le prier de prendre les armes pour défendre «Rome» (Ῥώμης, Constantinople, «la nouvelle Rome») et les «Romains» (Αὔσονίων, les Byzantins) contre les «Mysiens» (Μυσῶν, les Bulgares).⁷⁸

Un pareil appel, désespéré, à un empereur défunt, se trouve également dans une autre composition de Jean Géomètre, poème no. 31 (= Cr. 283, 15–26), intitulé εἰς τὸν κομητόπουλον.⁷⁹ Ces vers, qui datent certainement de la même période, jouent sur l'apparition d'une comète (κομήτης) qui embrasait le ciel (probablement la comète Halley en 989)⁸⁰ et sur les actions du cométopoule (κομητόπουλος = fils du κόμης / κόμητος) Samuel, qui brûlait la terre byzantine (depuis 986). Le poète invoque Nicéphore (non seulement nommé «Νικηφόρος», mais aussi «νικηφόρος», porteur de la victoire, par ses actions) à l'aider d'outre tombe (vv. 7–11):

⁷⁸ Cf. le poème no. 90, 2 (note).

⁷⁹ Le poème est publié sous le titre erroné «On the comet» dans Trypanis 1951, 46 (texte grec et traduction anglaise). Son contexte historique est analysé dans Leroy-Molinghen 1972. Cf. le poème no. 90, 4 (note).

⁸⁰ La date précise de l'apparition de cette comète est incertaine. Dans la liste de comètes de Grumel (1958, 469–475) figurent pour la période 968–990 dix comètes, dont quatre furent généralement visibles: le 3 août 975, le 3 avril 983, le 13 août 989 (Halley) et (à une date incertaine) en 990. Une référence à l'an 989, lorsque Samuel agissait seul et était très actif, me semble la plus probable. Cf. Argœ 1938, 140–141 n. 115, avec une discussion à propos des dates 975, 985 et 989; Leroy-Molinghen 1972, 411, qui hésite entre l'an 968 et l'an 985; Schlumberger 1896, 644, Krumbacher 1897, 731 et Scheidweiler 1952, 313, qui proposent tous les trois l'an 975; Orgels 1972, qui opte pour l'an 985, Lauxtermann 2003a, 234–235, qui hésite entre les comètes de la période 976 jusqu'à 989.

... ποῦ βρυχήματα κράτους
 τοῦ σοῦ, στρατηγὲ τῆς ἀνικήτου Ῥώμης;
 φύσει βασιλεῦ, πράγμασιν νικηφόρε,
 μικρὸν προκύψας τοῦ τάφου βρύξον, λέον,
 δίδαξον οἰκεῖν τὰς ἀλωπέκας πέτραις

... Où sont les rugissements de ta puissance,
 général de la Rome invincible?
 Toi, qui étais par ta nature empereur, par tes actions
 porteur de la victoire, sors un instant de ton tombeau,
 et rugis, lion, apprends aux renards à rester dans leurs rochers.⁸¹

Le poème no. 91, écrit dans une période noire, montre le cœur troublé du poète qui jadis, avant sa démission sous Basile II, s'était battu pour sa patrie (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*).

⁸¹ Texte Mercati 1921, 160–162, traduction Leroy-Molinghen 1972, 410–411. Une apostrophe du même genre figure dans une épitaphe sur Nicéphore Phokas de la plume de Jean de Mélitène. Cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique, Titres ecclésiastiques*.

NUMÉRO 96

VERS HÉROÏQUES SUR LE
MAGISTROS THÉODORE DÉCAPOLITE

ἥρῳον εἰς τὸν μάγιστρον Θεόδωρον τὸν Δεκαπολίτην

- Παρθένον αἰγλήεσαν ἀπὸ χθονὸς αἰθέρα βᾶσαν,
 ἦν τε Δίκην καλέουσιν, ἀπ' αἰθερίων πάλιν ἡθῶν
 ἰθυδίκης Θεόδωρος ἐπὶ χθόνα δεύτερον αὔθις
 ἦγαγεν ἰδμοσύναισι νόμων καὶ ἦθεσι χρηστοῖς.
 5 τῷ δὲ παρεξομένη λαοῖσι δικάζε τάληθῃ,
 ὥς νύμφη ἀλίαςτος, παρθένος ἄφθορος οἶα.
 ἀλλ' ὅτε μοῖρ' ὅλοῃ καὶ τόνδε φίλης αἰῶνος
 ἐκτέμνειν ἡβούλετο, λῖνα δὲ πάντα λελοίπει,
 οὐδ' οὕτως ἀπάνευθεν ἐβούλετο, ἀλλ' ἐπὶ τύμβῳ
 10 τῷδε παρεξομένη μινύρεται, ᾧ μέγα θαῦμα.

S f. 163 || Cr. 297, 28 – 298, 12 Mi. 67 Cougny II 613 || lemma ἥρῳον—Δεκαπολίτην (Δεκαπολίτην prop. Vasil'evskii) scripsi: ἥρῳον—Δεκαποτ S ἥρῳον—δεκαπότην Cr. εἰς τὸν Θεόδωρον τὸν δικασπύλον (an δεκαπολίτην) Cougny || 4 ἰδμοσύναισι Picc.: ἡδμοσύναισι S || 5 λαοῖσι S: λαοῖσι Cr. || 7 ὅλοῃ Mi.: ὅλοῃ S || 8 λελοίπει S: λέλοιπεν Cougny || 9 ἐβούλετο Picc.: ἡβούλετο S ἀπώχετο Cougny || ἐπὶ scripsi: ἐν Mi. ἐν S

lemme ἥρῳον: sc. μέτρον, cf. *LSJ* s.v.

Δεκαπολίτην: l'abréviation δεκαπότ dans le manuscrit S a posé des problèmes. Tandis que Cramer lit Δεκαπότην, Cougny propose de lire soit δεκαπολίτην («habitant de la ville syrienne Décapolis», leçon déjà proposée par Vasil'evskii, cf. Krumbacher 1897², 731), soit δικασπύλον («juge»). Il fait observer «lemma nescio quo barbaro posterioris aetatis additum est». Le titre honorifique de «magistros» et le contenu du poème montrent qu'il s'agit de Théodore Décapolite.

v. 1 Παρθένον αἰγλήεσαν: Cougny a déjà constaté qu'il s'agit d'une constellation: «Παρθένον αἰγλήεσαν κ.τ.λ. est Δίκη seu Astrea quae in caelo est cum Librae constellatione».

v. 5 δικάζε τάληθῃ: l'objet direct indique le résultat des jugements, cf. *LSJ* s.v. δικάζω, 2: «δ. φυγὴν τι (Aesch. *Ag.* 1412) decree it as his punishment, δ. φόνον μητέρος (Eur. *Or.* 164), ordain her slaughter». Pour ἀληθής au sens post-homérique, «honnête», cf. Th. 3, 56. 3 ἀληθεῖς κριταί.

v. 6 ὥς νύμφη ἀλίαςτος, παρθένος ἄφθορος οἶα: ces expressions paradoxales (épouse—vierge) renvoient d'habitude à la Sainte Vierge. Il en est de même pour παρᾱκοῖτιν καθαρὰν au v. 14.

ἀλίαςτος: adjectif fréquemment utilisé par Homère pour décrire le combat, la guerre etc., mais plus rarement employé pour décrire les personnes, cf. Eur. *Or.* 1479: Πυλάδας ἀλίαςτος.

μοῖρ' ὅλοῃ: emprunté à Homère, *Il.* 16, 849.

Vers héroïques sur le magistros Théodore Décapolite

Théodore, qui jugeait équitablement, ramena encore une fois
la Vierge resplendissante—montée de la terre aux cieux
et appelée Justice—de ses demeures célestes à la terre,
par sa connaissance des lois et par ses bonnes mœurs.

5 Assise à ses côtes, elle prononçait des verdicts honnêtes devant le
[peuple,

comme épouse inflexible, pareille à une vierge pure.

Mais lorsque le funeste destin voulut arracher même celui-ci
à la douce vie et que le fil des Parques cessa tout entier,
même ainsi, elle ne voulait pas être loin : sur sa tombe,

10 assise auprès de lui, elle chante, ô grand miracle, son élogie.

v. 8 λῖνα δὲ πάντα λελοίπει: tiré mot pour mot de Théocrite, *Id.* 1, 139–140, où Thyrsis dit à propos de la mort de Daphnis τὰ γε μὴν λῖνα πάντα λελοίπει ἐκ Μοιρᾶν («le fil qui vient des Moires manqua tout entier»). Le manuscrit S présente une périspomène, peut-être pour souligner que dans ce cas-ci, le ι est long. Cf. Scheidweiler 1952, 287.

v. 9 οὐδ' οὕτως ἀπάνευθεν ἐβούλετο: les formes ἐβούλετο (v. 9) et ἡβούλετο (v. 8) sont employées à une distance de deux vers pour raisons de métrique. Le prédicat ἐβούλετο n'est pas suivi d'un infinitif, cf. Hom. *Il.* 15, 51: βούλεται ἄλλῃ et Aristoph. *Ra.* 1279: εἰς τὸ βαλανεῖον βούλομαι (voir *K-G* 2, 563–564 d). Je traduis «elle ne voulait pas être loin». Chez Jean, la Justice reste en effet près de Théodore, au lieu de se retirer aux montagnes ou de retourner au ciel, comme c'était le cas dans les *Phénomènes* d'Arate. Cougny propose de lire ἀπώχετο au lieu de ἐβούλετο et de traduire «neque adeo procul abiit».

vv. 9–10 ἀλλ' ἐπὶ τύμβῳ | τῷδε παρεζομένη: «sur sa tombe, assise auprès de lui» ou bien «assise sur cette tombe-ci»; on peut s'imaginer que la Justice est présente sous la forme d'une statue sur la tombe de Théodore Décapolite, parce que dans l'*Anthologie* plusieurs épitaphes présentent une statue sur une tombe d'un personnage célèbre. Dans *AP* VII 145 (Asclépiades) et 146 (Antipater de Sidon), il s'agit de la Vertu (Ἀρετά) assise près de chez / sur la tombe d'Ajax (145, 1–2: ... παρὰ τῷδε | κάθημαι Αἴαντος τύμβῳ et 146, 1–2: Σῆμα παρ' Αἰάντειον ... | ... μύρομαι ἔζομένα). Je remercie Kristoffel Demoen de m'avoir signalé *AP* VII 153, où une vierge de bronze (χαλκῇ παρθένος) garde la tombe de Midas (153, 3: αὐτοῦ τῇδε μένουσα πολυκλαύτῳ ἐπὶ τύμβῳ).

v. 10 μινύρεται: la forme μινυρίζω est attestée plus souvent que μινύρομαι. Cf. Hom. *Il.* 5, 889, où Zeus répond sévèrement à Arès: μή τί μοι ... παρεζόμενος μινυρίζε.

μέγα θαῦμα: pour cette expression, cf. le poème no. 65, 10 (note).

ἄθρησον καὶ ἀστέρας εἰδώλοιο γυναικὸς
 φέγγος ἀμαυροτέρους· καὶ ἐξ πόλον ἵκετο πένθος.
 ἀλλὰ Νόμοι, γοάειτε Δίκης ἀπάνευθεν ἔόντες·
 τίς δὲ Δίκην παράκοιτιν ὁμοῦ καθαρὰν τε φυλάξοι;

13 γοάειτε S: γοάοιτε Mi. || δίκης Cougny: δίκ' S || **14** τίς δὲ Δίκην S: τίς δὲ δίκης Mi. ||
 καθαρὰν S: καθαρὸν Mi.

v. 11 εἰδώλοιο γυναικός: «l'image de cette femme», semble se référer à la constellation de la Vierge; cf. A.R. 3, 1004: οὐρανίοις ... εἰδωλοισιν, «constellations». Chez Homère figure la tournure εἰδωλον ἀμαυρόν (cf. ἀμαυροτέρους au v. 12) qui décrit le fantôme obscur d'Iphthime, envoyé par Athéna pour consoler Pénélope dans un songe (*Od.* 4, 824 et 835). Chez Jean, il ne s'agit pas d'un fantôme.

v. 14 τίς ... φυλάξοι: pour d'autres questions avec τίς et l'optatif potentiel sans ou avec ἄν, ainsi que pour la forme φυλάξοι, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.1.

Regarde aussi les astres de l'image de cette femme,
dont la splendeur est plus faible : la douleur arrive même jusqu'au ciel.
Pleurez, Lois, vous, qui êtes loin de la Justice :
qui pourrait garder la Justice, épouse et pure à la fois ?

Commentaire

Théodore Décapolite, fonctionnaire de la cour impériale, servit d'abord comme *patrice* et *questeur* sous Constantin VII, puis comme *magistros* sous Romanos II. Il s'occupa de la législation des règlements agraires et fut l'auteur officiel de plusieurs *Novelles*. La dernière loi, dont il fut l'auteur, date de l'an 960 ou de l'an 961. Parmi ses *Novelles*, celle de l'an 947 est la plus célèbre : il s'agit d'une demande présentée par les chefs de l'armée (ἄρχοντες τοῦ στρατιωτικοῦ καταλόγου), qui ordonne aux aristocrates au pouvoir (les δυνατοί) de restituer les terrains confisqués à la communauté, à l'occasion les στρατιῶται (les soldats) et les πολίτικοί (les citoyens). En faisant l'éloge de Théodore Décapolite, Jean Géomètre prend partie pour les citoyens opprimés.⁸²

«La Vierge resplendissante» dont parle ce poème, n'est pas la Sainte Vierge, mais la constellation de la Vierge. En composant les vv. 1–4, Jean s'est évidemment inspiré de l'histoire de cette constellation telle qu'elle est décrite par Arate dans ses *Phénomènes* (vv. 96–136). Ce dernier nous raconte que, sous les deux pieds du Bouvier, on peut contempler «la Vierge, qui tient à la main un Epi étincelant» : Παρθένον, ἥ δ' ἐν χειρὶ φέρει στάχυν αἰγλήεντα (v. 97, cf. v. 1 de Jean, Παρθένον αἰγλήεσσαν). Selon Arate, la Vierge immortelle séjournait sur terre pendant l'Âge d'Or sous la nom de Justice : καὶ ἑ Δίκην καλέεσκον (v. 105, cf. v. 2 de Jean : ἦν τε Δίκην καλέουσιν). Mais pendant l'Âge d'Argent elle ne fréquentait que peu et guère volontiers la terre, «car elle regrettait les mœurs des anciens peuples» : ποθέουσα παλαιῶν ἦθεα λαῶν (v. 116, cf. v. 4 de Jean, où la Justice se réjouit des qualités attribuées à Théodore Décapolite : ἰδοσύναισι νόμων καὶ ἦθεσι χρηστοῖς), de sorte qu'elle se retire dans les montagnes. Enfin, quand la Race d'Airain est apparue, elle s'envola jusqu'au ciel, où elle demeure encore sous la forme de la constellation de la Vierge.

Théodore n'aurait pu souhaiter un éloge plus flatteur que ces quatorze vers. De son vivant et grâce à ses propres qualités, il avait évidemment réussi à convaincre la Justice de retourner une deuxième fois sur terre. Aux vv. 5–8, la Justice séjourne parmi les mortels, assise auprès

⁸² Pour la carrière de Théodore, cf. *ODB* s.v. Theodore of Dekapolis. Pour les lois agraires, cf. Lemerle 1979, 116. Pour la classe intermédiaire, à laquelle appartenaient probablement Théodore et Jean Géomètre, cf. Sovronos 1970–1971, 354 : «La classe intermédiaire ... consiste en ceux qui ont parcouru l'école palatine (les σχολάριοι) et ceux qui sont fonctionnaires à Constantinople ou ailleurs dans le service public (σεκρετικοί).»

de Théodore. Le couple prononce des jugements justes et l'âge d'or est de retour. Mais si la Vierge est immortelle, Théodore doit mourir. Les vv. 9–12 décrivent la Justice inconsolable, qui chante son élégie au moment où le poète compose ces vers (cf. le présent *μνύεται*). Elle est assise auprès de lui, peut-être sous la forme d'une statue sur sa tombe (cf. note aux vv. 9–10). Le lecteur est prié de regarder les étoiles affaiblies. Les vv. 13–15 sont une invitation aux Lois à pleurer : la Justice s'est éloignée et depuis la mort de Théodore il n'y a plus personne pour la maintenir ...

NUMÉRO 142

SUR L'ÉGLISE DE CYRUS

εἰς τὸν ναὸν τοῦ Κύρου

Κῦρος μὲν σ' ἐδόμησεν, θῆκε δὲ κῦρος ἀπάντων,
 δεσπότις ἡμετέρη, τῶν ἐπὶ γῆς θαλάμων.
 ἔνθεν ἐπορνυμένη Βυζαντίδος ἀμφιπολεύεις
 κύκλον ὅλον, χαρίτων νάμασι πληθομένη.

S f. 164^v b f. 61 All. || Cr. 305, 4–8 Picc. p. 138 Mi. 91, 1–4 Cougny I 355 || εἰς—Κύρου lemma in mg. med. S || 1 σ' ἐδόμησεν Picc.: σ' ἐδόμησε S σε δόμησεν Cameron || θῆκε S: ἔθηκε prop. Picc. || 2 δεσπότις Cr.: -της S || 3 ἀμφιπολεύεις All.: -εὖει S.

v. 1 σ' ἐδόμησεν, θῆκε: δομέω = «construire» (cf. *LBG*). Le manuscrit S lit σ' ἐδόμησε θῆκε. Puisque la voyelle brève devant la césure est fréquente dans les pentamètres, mais ne figure pas dans les hexamètres, j'ai accepté la leçon σ' ἐδόμησεν du manuscrit b, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2e. La conjecture ἔθηκε (proposée par Piccolos) n'est pas nécessaire.

v. 2 δεσπότις: il faut changer le -της masculin du manuscrit S en -τις féminin.

θαλάμων: mot classique, surtout cher à Euripide. Couramment «chambre nuptiale» ou «chambre de la maîtresse de maison», mais aussi «séjour», «demeures» (souterraines, cf. γᾶς θάλαμοι, Eur. *HF* 807, *Tr.* 854, *Hel.* 1158 ou bien célestes, cf. οὐράνιοι θάλαμοι, *Anal. Hymn. Gr., Can. Aprilis* 24. 28. 3, 1 et Phot. *Ep. et Amph.* 201, 76) ou «sanctuaire» (sur la terre, cf. aussi le poème no. 143, 2: τῶν χθονίων ... θαλάμων).

v. 3 ἀμφιπολεύεις: puisqu'il s'agit d'une apostrophe de (l'église de) la Vierge, il faut lire ἀμφιπολεύεις à la deuxième personne (au lieu d'ἀμφιπολεύει, leçon de S). En grec classique, le prédicat ἀμφιπολεύω peut se référer aux prêtres ou prêtresses en tant que serviteurs ou servantes d'un temple. Dans le poème de Jean, c'est l'église même qui dessert la ville de Constantinople.

Sur l'église de Cyrus

Cyrus t'a bâtie et t'a rendue souveraine, notre maîtresse,
 de tous les sanctuaires qui se trouvent sur terre.
 Te soulevant de là tu prends soin de toute l'enceinte de Byzance,
 pleine d'écoulements de grâce.

v. 4 κύκλον ὅλον: une allusion à la complétion de l'enceinte de Constantinople. En 413, le préfet Athémios déplaça les murs vers l'intérieur du pays, pour protéger toute la population de la ville. En 439, Cyrus compléta le circuit en comblant les parties le long de la mer, d'où les navires des Vandales menaçaient la ville (cf. Cameron 1985, 240–241).

νάμασι: peut-être une référence à la présence dans l'église d'une huile miraculeuse. Dans l'un des miracles de saint Artémios (ca. 660), une mère porte son fils hernieux dans l'église de la Théotokos τὰ Κύρου, vraisemblablement dans l'espérance d'une guérison miraculeuse.⁸³

⁸³ *Miracula St. Artemii*, 12, dans A. Papadopoulos-Kerameus, *Varia Graeca Sacra*, Sbornik Greceskikh neisdannikh bogoslovskikh tekstov IV–XV vekov (St. Petersbourg 1909, Leipzig 1975), cité par Cyril Mango dans son article. Cf. aussi Crisafulli & Nesbitt 1997.

Commentaire

Le jeu de mots dans cette épigramme sur l'église de Cyrus concerne le nom propre Κῦρος (Cyrus) et le mot κῦρος (souverain, souveraineté). Selon la légende, Cyrus, préfet de la ville et du prétoire durant le règne de Théodose II (V^e s.), fonda une église à Constantinople. «Il y avait un cyprès gigantesque, dans lequel quelqu'un avait fixé une icône de la Vierge. Avec le temps, celle-ci ne fut plus visible. Un jour elle se manifesta par une lumière éblouissante qui enveloppait tout l'arbre. Quelqu'un eut la curiosité de monter dans le cyprès et il découvrit l'image miraculeuse. Cyrus construisit une grande église pour la recevoir».⁸⁴ Cette légende fut probablement inventée après l'iconoclasme, pendant une période de «redécouvertes miraculeuses» d'icônes perdues. Quelques brèves mentions de l'icône de la Vierge fort vénérée nous ont été transmises : Anne Comnène (1081 – ca. 1148), par exemple, écrit dans son *Alexiade* que «c'est grâce aux ferventes prières, que la mère de Michel Psellos faisait devant elle, que ce personnage fut si savant».⁸⁵

L'histoire de l'église τὰ Κύρου est compliquée. Mais puisqu'elle est liée à l'histoire personnelle du poète (surnommé ὁ Κυριώτης), je tiens à l'esquisser à grands traits. Il semble que l'église τὰ Κύρου se trouvait dans la partie ouest de la ville, près de la Porte de saint Romanos et de la citerne de saint Mokios, et qu'elle fut transformée en monastère peu après sa fondation. C'est là que vécut Romanos le Mélode (fl. 500), qui y aurait reçu de la Sainte Vierge, le don de composer ses *kontakia*. A la base des recherches menées pendant les derniers décennies, Albrecht Berger suggère qu'entre les VI^e et X^e siècles le monastère τὰ Κύρου dut avoir été déplacé vers le nord de Constantinople (à l'actuelle mosquée Kalenderhane Camii, cf. planche 8). Sous le nom de Κυριώτισσα («la Théotokos comme vénérée à τὰ Κύρου», l'épithète de son icône), il était associé d'abord à l'Eglise du Béma (VII^e s.), plus tard à l'Eglise Principale (XII^e s.). Que ces deux églises furent consacrées à la Théotokos est montré par deux fresques de la sainte titulaire dans l'esonarthex (XII^e et XIII^e s.).⁸⁶ Cependant, Cyril Mango ne partage pas cet avis : il énonce l'hypothèse de la présence de deux édifices différents du même

⁸⁴ Janin 1969, 193. Cf. Nic. Kallistos Xanthopoulos, *Hist. eccl.* 14, 46, *PG* 146 col. 1220Bss.

⁸⁵ Janin 1969, 194.

⁸⁶ Berger 1997.

nom, un monastère nommé τὰ Κύρου dans la partie ouest de la ville et une église baptisée τὰ Κύρου près du nord de la ville, tous les deux fondés par Cyrus et consacrés à la Vierge. Avec le temps, le monastère serait tombé dans l'obscurité.⁸⁷

Le poème de Jean Géomètre offre des informations intéressantes pour la question archéologique posée ci-dessus. Le poète s'adresse à l'église (τὸν ναόν) de Cyrus, consacrée à la Sainte Vierge. Il l'appelle «notre maîtresse» (δεσπότις ἡμετέρη) et insiste sur son rôle de protectrice de toute l'enceinte (κύκλον ὅλον). Je pense qu'il s'agit, dans cette épigramme, de l'église du monastère τὰ Κύρου (jadis seulement église) près de la Porte de saint Romanos et de la citerne de saint Mokios, donc près des murs de la ville. Selon cette hypothèse, l'épigramme εἰς τὸν ναὸν τοῦ Κύρου montre que le monastère, qui selon A. Berger a été déplacé vers le nord entre les VI^e et X^e siècles et qui selon Cyril Mango est tombé dans l'obscurité au cours des siècles, existait encore au X^e siècle. Il est bien probable qu'à la fin de sa vie, Jean Géomètre ait lui-même été moine dans ce monastère τὰ Κύρου (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). Il a consacré un autre poème à l'église (no. 143), ainsi qu'une série de poèmes à sa maîtresse, la Théotokos—nos. 6 (= Cr. 271, 26–30); 39 (= Cr. 285, 1–2); 99 (= Cr. 289, 20–23); 109 (= Cr. 300, 1–8); 157 (= Cr. 309, 23–26); 158–161 (= Cr. 309, 27–310, 5–7); 167; 178 (= Cr. 312, 20–22); 219 (= Cr. 319, 5–9), 274 (= Cr. 332, 20–22); 277 (= Cr. 333, 1–5)—et un poème sur Romanos le Mélode—no. 291 (= Cr. 340, 20–22). La prédilection de Jean pour la Sainte Vierge se manifeste également dans les cinq hymnes et d'autres œuvres qu'il lui a consacrées (diverses homélies sur la vie de la Sainte Vierge, entre autres Sur l'Annonciation et Sur la Dormition, cf. ch. I. § 2. *Liste des œuvres*).

⁸⁷ Mango 1998.

NUMÉRO 143

Παρθένε, παμβασιλεια, τεὸς δόμος οὐρανός ἐστιν.

ἔμπης τῶν χθονίων πρῶτα φέρων θαλάμων
οὗτος ἐκεῖ σ' ἀνάγει· σὺ δὲ θήκας, Παρθένε, γῆθεν
ἄντυγος οὐρανίης εὐιέρην κλίμακα.

S f. 164^v s f. 56 || Cr. 305, 9–12 Picc. p. 138 Mi. 91 Cougny I 356 || 1 τεὸς Picc. Mi.: ταὸς
S || 3 ἐκεῖ σ' S: ἐκεῖσ' Cr. || ἀνάγει Cr.: ἀναίγει S || θήκας scripsi: θήκας S || 4 οὐρανίης
Cr.: οὐρανίους S || εὐιέρην Cameron: εὐερίην S ἡερίην Piccolos αἰθερίην Cresci.

v. 1 Le vers ressemble au v. 34 du poème no. 151 (= Cr. 306, 20 – 307, 30), une *ecphrasis* de l'église du monastère de Stoudios: Χριστὸς μὲν οὗτος, οὗ θρόνος λαμπρὸς πόλος et à l'*Hymnes* 4, 47–48, où le trône de la Vierge est le ciel: Χαῖρε, παμβασιλεια καὶ ἀμφοτέρων διὰ κόσμων, | σὸς θρόνος ἐστὶ πόλος.

v. 2 ἔμπης: épique pour ἔμπας; le mot marque le contraste entre l'église en tant que première des demeures terrestres et sa qualité céleste. Avec participe dans Soph. *Aj.* 1338–1339: ἀλλ' αὐτὸν ἔμπας ὄντ' ἐγὼ τοιόνδ' ἔμοι | οὗ τὰν ἀτιμάσσαμι' ἄν, ... («Mais bien qu'il se comporte ainsi envers moi, je ne le déshonorerais pas, ... »).

τῶν χθονίων πρῶτα φέρων θαλάμων: pour l'expression, cf. no. 260, 2 (= Cr. 330, 1): πόλος τὰ πρῶτα τῶν καλῶν φέρει γέρα. La position de χθονίων (en hyperbate) souligne le caractère terrestre des θαλάμων. Pour l'emploi de θαλάμων, cf. le poème no. 142, 2 (note).

vv. 3–4 σὺ ... κλίμακα: la même image figure dans *Hymnes* 1, 15–16 (Χαῖρε, κλίμαξ περόωσα καὶ οὐρανὸν ἀστερόεντα, | ἧ Θεὸν ἀνθρώποις, ἐς Θεὸν ἀνδρας ἄγεις).

v. 4 ἄντυγος οὐρανίης: l'expression se trouve dans *AP* IX 806, 5–6 (ἀειδίνητον ἀνάγκην | ἐπτάκις ἀγγέλλει ἄντυγος οὐρανίης, où sept signes décèlent l'éternelle et fatale révolution de la voûte céleste) et *AP* XI 292, 1 (de Palladas: ἄντυγος οὐρανίης ὑπερήμενος, «installé tout là-haut sur un char céleste»). Dans notre poème il s'agit d'un génitif de qualification, d'où ma traduction «qui traverse la voûte céleste».

εὐιέρην: le manuscrit S lit εὐερίην, mais εὐερία = «qualité d'une bonne laine». Le mot doit être remplacé par un autre adjectif, comme εὐιέρην = «très sainte» (Cameron 1985, 240 n. 88), ou ἡερίην = «aérien», «qui traverse l'air» (Piccolos), ou bien αἰθερίην = «aérien», «haut dans l'air» (Cresci 1996, 45).

Vierge, Reine Absolue, ton église est le ciel.

Néanmoins, étant la première des demeures terrestres,
c'est celle-ci qui t'emmène là-haut ; et toi, Vierge, tu as placé depuis la
[terre

une échelle très sainte qui mène à la voûte céleste.

Commentaire

Comment faut-il interpréter ces quatre vers? Cougny croit que les poèmes no. 142 et no. 143 sont thématiquement liés et que οὔτος (v. 3) se réfère à Cyrus, le fondateur du monastère τὰ Κύρου, mentionné dans le poème précédent. Il traduit les vv. 2–3 de la manière suivante: «tamen terrestrium primas offerens sedium, iste te huc adducit.» Le mot «huc» indique un mouvement vers la personne qui parle (chez Cougny: vers la terre, où se trouve le poète), mais ἐκεῖ indique un mouvement depuis la personne qui parle vers une direction éloignée (sc. en haut, vers le ciel, comme le confirme le préfix ἀν- du verbe ἀνάγει). Bien évidemment, οὔτος n'est pas Cyrus, puisque le préfet de la ville de Constantinople ne pourrait pas amener la Sainte Vierge au ciel.

Je pense que le poète s'adresse à la Sainte Vierge en parlant de son église. Le thème central des deux distiques consiste en l'opposition entre la terre et le ciel—la terre où se trouve l'église (οὔτος) et le ciel où la Sainte Vierge (σέ) est amenée par la qualité de l'église. Cette opposition est soulignée par les antithèses δόμος—οὐρανός, τῶν χθονίων θαλάμων—ἐκεῖ et γῆθεν—ἄντυγος οὐρανόη, tandis que la liaison entre la terre et le ciel est établie à travers l'échelle. Le rôle médiateur de la Sainte Vierge entre l'homme et le Christ sous la forme d'une échelle est préfiguré dans le songe de Jacob dans la *Septante* (Gn. 28, 10–17, par. 12: κλίμαξ ἐστηριγμένη ἐν τῇ γῇ, ἧς ἡ κεφαλὴ ἀφικνεῖτο εἰς τὸν οὐρανόν, καὶ οἱ ἄγγελοι τοῦ θεοῦ ἀνέβαινον καὶ κατέβαινον ἐπ' αὐτῆς). L'image de l'échelle de la Vierge figure dans l'hymnographie (cf. Hannick 2005, 69–76) et dans l'iconographie (cf. Underwood 1966–1975, III, 438 pour un exemple d'une fresque du XIV^e s. et I, 224–225 pour sa description).

NUMÉRO 147

SUR L'EMPEREUR SOUVERAIN NICÉPHORE

εἰς τὸν βασιλέα κύριον Νικηφόρον

᾿Ωμοι, ἐγὼ μέλεος· τί γυναικὸς κύντερον ἄλλο,
 ἢ μᾶλλον τί τύχης; τίνα με χοῖν αἰτιάσασθαι;
 ἀμφοτέρως χορὴ μισεῖν, ἀμφοτέρω θήλειαι.
 ἀλλὰ τύχης μὲν ἐμῆς, Θεὲ ἄμβροτε, μὴ μεταδοίης
 5 ἀνδράσιν ἐχθροῖς, εἰς ἐμὲ πόλλ' ἐξυβρίσασι,
 πλείονα δυστυχίης τὴν εὐτυχίην παρεχούσης·
 τὴν δὲ σύννευον ταύτην καὶ ἀγαθὴν παράκοιτιν
 ἐχθροῖς καὶ τέκνοις ἐχθρῶν παρέχοις ὁμόκοιτιν.

S f. 164^v || Cr. 305, 24 – 306, 2 Picc. pp. 138–139 Cougny V 61 Scheidw. p. 310 || lemma
 in mg. sin. S || 1 ᾿Ωμοι ... ἄλλο intra duos vv. S.

lemme Bien que dans le manuscrit S le titre soit entièrement lisible, dans l'édition de Cramer il est absent, ce qui a soulevé la question de l'identité du malheureux qui parle dans ce poème. Scheidweiler pense qu'il est improbable que ce soit Jean Géomètre et il hésite même à lui attribuer ce poème (cf. p. 310: «War Joh. Geom., che er ins Kloster trat, verheiratet? ... etc.»). A partir des photocopies du manuscrit S, Marc Lauxtermann avait déjà résolu la question (1994, 157–158 n. 109).

v. 3 ἀμφοτέρω θήλειαι: joue sur le genre grammatical des deux mots, ἡ γυνή et ἡ τύχη. Pour un jeu du même ordre, cf. le poème no. 72 (sur un eunuque débauché).

v. 6 πλείονα ... παρεχούσης: malgré sa fin cruelle, la fortune avait souvent apporté le succès à l'empereur (cf. le poème no. 61).

Sur l'empereur souverain Nicéphore

Hélas, pauvre de moi : qu'est-ce qui est plus chienne qu'une femme,
ou bien, que la fortune ? Laquelle devrais-je accuser ?
Il faut détester et l'une et l'autre : toutes les deux sont féminines.
Mais ne donne pas une part de ma fortune, Seigneur immortel,
5 à mes ennemis qui m'ont souvent outragé,
puisqu'elle donne plus de bonheur que de malheur ;
mais donne cette concubine et excellente femme
comme épouse à mes ennemis et aux enfants de mes ennemis.

Commentaire

Dans ce poème très amer et misogyne, c'est l'empereur Nicéphore II Phokas qui parle en personne, selon le principe de l'ἡθοποιῖα comme décrite par les rhéteurs (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4). Comme dans les deux autres ἡθοποιῖαι concernant Nicéphore II Phokas (poèmes nos. 61 et 80), l'empereur parle d'outre-tombe, après son assassinat sanglant dont son épouse Théophano et son général Tzimiskès furent les auteurs. Il ne parle ni de son assassinat (cf. les poèmes nos. 61, 9–10 et 81, 1–2), ni de ses propres *res gestae* (cf. les poèmes nos. 61, 1–8 et 81, 6–11), mais il fait une comparaison entre la fortune et la femme, entièrement au détriment de la dernière. Le sarcasme du défunt ne surprend pas si l'on connaît l'histoire (cf. commentaire au poème no. 61).

Le premier vers du poème contient une réminiscence d'un passage de l'*Odyssée*, dans lequel feu Agamemnon s'adresse à Ulysse, descendu aux Enfers. Il se lamente contre sa femme Clytemnestre, qui l'a assassiné avec l'aide de son amant Égisthe (*Od.* 11, 427–428):

ὥς οὐκ αἰνότερον καὶ κύντερον ἄλλο γυναικὸς,
ἢ τις δὴ τοιαῦτα μετὰ φρέσιν ἔργα βάλῃται

Rien ne passe en horreur et chiennerie la femme,
qui se met au cœur de semblables forfaits!

La citation est fort bien choisie, la correspondance entre le sort d'Agamemnon et celui de Nicéphore étant très nette: dans les deux cas, le souverain qui parle a été tué par son épouse et son amant. Dans l'édition de Victor Bérard (Budé), une note a été ajoutée à propos des vers prononcés par Agamemnon (vv. 412–456): «Ce passage a été la proie des interpolateurs, qui ont trouvé la place et l'occasion de déverser une aigre satire des femmes en ces maximes morales, ces formules gnomiques, dont un auditoire grec était si friand, si l'on en juge par l'usage un peu immodéré qu'en ont fait Tragiques et Comiques.» Toutefois, dans le poème no. 147 de Jean, il ne s'agit pas d'une satire contre la femme en général. Nicéphore Phokas parle bien de *son* destin (τύχης μὲν ἐμῆς) et de *sa* femme (τὴν σύνευνον ταύτην) en particulier. Tous les deux lui ont causé beaucoup de malheur, mais si son destin a connu certains aspects positifs, sa femme n'a provoqué que du malheur. Sa veuve et son ennemi étant des amants, la malédiction des vv. 7–8 n'a pas été ajoutée par hasard (cf. la malédiction dans la *coda* du poème no. 80).

NUMÉRO 167

SUR LA MÈRE DE DIEU

εἰς τὴν Θεοτόκον

Οὐδὲν ψυχῆς βέλτερον οὐρανὸς ἔλλαχε τῆς σῆς·
οὐδὲν μορφῆς, παρθένε, φέρτερον ἔδρακεν ἢ γῆ.
τοῦνεκ' ἐγὼ μὲν ἀμειψέα σώματος εἰκόνα μορφῶ·
πνευματόεσσαν δ' οὐρανόθεν χάριν εἰ σὺ κεράσεις,
5 ὁλβιος οὗτος ὁ χώρος, ὃς αἰθέρος ἔλλαχε πρῶτα
καὶ χθονὸς ἔνδον ἔχειν γέρα· τοῖσδ' ἐπίνευσον κούρη.

S f. 166 s f. 133^v || Cr. 310, 24 – 311, 3 Mi. 103 Cougny III 385 || εἰς τὴν θεοτόκον lemma in mg. sin. S: εἰς εἰκόνα τῆς θεοτόκου ἡρωικοί s || 2 παρθ(έ)ν(ε) S: παρθένου Cr. || 4 κεράσεις S: κεράσσεις Cougny || 5 ἔλλαχε S: σ' ἔλλαχε s^{pc} || 6 κούρη Cougny: κόρη S.

v. 4 κεράσεις: avec α long, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2c. Cougny propose de lire κεράσσεις; cf. Hom. *Od.* 5, 93: κέρασσε et *Od.* 18, 423: κεράσσατο. Κεράσεις n'a qu'un complément à l'accusatif (le charme), le complément au datif (l'icône) étant sous-entendu («tu <y> mêleras du charme inspiré par le ciel»).

v. 6 τοῖσδ': datif de complément direct, quoique ἐπινεύω τινά (objet direct) τινί (objet indirect) soit plus courant. Pour ἐπινεύω τῇ δεήσει τινος, cf. Eus. *Comm. in Ps.* 23, PG 745, 39: τούτου χάριν ἐπίνευσον μου τῇ δεήσει, ὦ Κύριε. Le pronom τοῖσδ' se réfère à la prière formulée dans la phrase précédente (πνευματόεσσαν ... γέρα).

κούρη: le ο n'étant pas dichronique, il faut accepter la correction de Cougny.

Sur la Mère de Dieu

Le ciel n'a rien obtenu de plus beau que ton âme,
la terre n'a rien vu de mieux que ta beauté, Vierge.
C'est pourquoi je fais une image parfaite de ton corps ;
et si tu y mêles du charme inspiré par le ciel,
5 béni sera cet endroit qui aura obtenu les premiers trésors célestes,
ainsi que ceux de la terre : accorde ces choses, Fille.

Commentaire

Un peintre a fait de son mieux pour créer une icône parfaite de la Sainte Vierge (ἀμεμφέα σώματος εἰκόνα μορφῶ) et demande à la Sainte Vierge la grâce céleste (πνευματώσεσσαν οὐρανόθεν χάριν) qui complétera la beauté de l'image.

Les idées exprimées dans ce poème sont un reflet du débat entre iconoclastes et iconodoules dans les années 725–843. Les iconoclastes avaient déclaré qu'il était impossible de rendre la sainteté immatérielle dans une icône matérielle, de telle façon que les icônes étaient des objets blasphématoires et que les peintres étaient mis en cause. Forcés de donner une réponse convaincante à ces accusations, les iconodoules développèrent, à l'aide de la terminologie aristotélicienne, une théorie articulée de la nature de l'icône. On y distingue formellement icône, archétype et peintre : l'icône (effet) possède une ressemblance (ὁμοίωμα) avec l'archétype (cause), dont le peintre est médiateur. En tant qu'artiste, il est responsable de l'art (la nature de l'objet : le bois, la cire, les couleurs), non pas du sujet (la forme d'origine divine). La ressemblance entre l'icône et son archétype peut être établie par deux voies différentes : premièrement, le témoignage direct de quelqu'un qui a vu le saint de son vivant et en a fait une description écrite ou une icône, qui forment la base de la tradition iconographique ; deuxièmement, l'intervention miraculeuse du saint en personne. Loin d'être considérés comme des instruments inférieurs, les peintres byzantins avaient obtenu un statut élevé dans la société. « Ils étaient comparés aux saints les plus vénérés, car on retenait que l'artiste au travail se trouvait en union mystique avec Dieu et participait à l'acte de la création du monde. L'artiste estimait que le fait de peindre était un acte de sainteté, une sorte de sacrement, et son œuvre comme le produit de l'action divine dont il était simplement un agent, » comme le décrit André Guillou.⁸⁸

L'épigramme de Jean Géomètre n'intervient pas dans la discussion fervente entre iconoclastes et iconodoules, qui n'était plus d'actualité

⁸⁸ Guillou 1994, 35. Cf. aussi Dagron 1991, Barber 2002, spéc. pp. 106–123 Chap. 5 : « Form and Likeness ». Sur les questions relatives à la poésie, cf. Thümmel 1988, qui discute entre autres dix poèmes en dodécasyllabes de Jean Géomètre (tous tirés de l'édition de Cougny, donc sans les attribuer à leur propre auteur), chez nous les nos. 48, 241, 112, 113, 114, 148, 100, 158, 160, 161, 199 (pour ce poème cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). Cf. aussi Lauxtermann 1994, 201–211 §5.5 : « Icon versus cross » et 2003a, 276–284 : « Writing in Gold », où d'autres études sur l'iconoclasme et la poésie sont citées.

à son époque, mais semble plutôt affirmer la théorie développée par les iconodoules pendant le siècle précédent: le peintre fier (ἐγώ) et la Sainte Vierge (σύ) sont engagés dans une collaboration entre terre et ciel (αἰθέρος πρῶτα ... καὶ χθονὸς ἔνδον γέρα) dont résultera une bénédiction pour les futurs spectateurs.

L'éthopée du peintre⁸⁹ de Jean est une variation sur un thème connu des exercices rhétoriques de la Seconde Sophistique. Dans ses *Progymnasmata*, Libanios présente une telle éthopée, intitulée (*Prog.* II. 11): τίνας ἂν εἶπε λόγους ζωγράφος γράφων τὸν Ἀπόλλωνα εἰς δάφνινον ξύλον τοῦ ξύλου μὴ δεχομένου τὰ χρώματα; («Que pourrait dire le peintre en peignant Apollon sur du bois du laurier, lorsque le bois résiste aux couleurs?»). Dans cette éthopée, le peintre s'adresse à Apollon et se plaint de son échec. Bien qu'il ait connu le succès en représentant Zeus, Héra, Athéna et même Echo, le portrait d'Apollon lui pose un problème: le bois du laurier qu'il a sous les mains pour un portrait d'Apollon, résiste aux couleurs. Même après sa métamorphose en laurier, Daphné ne veut pas être vaincue par Apollon (II. 11, 3–7): <ἡ παρθένος> σωφροσύνην ἀσπάζεται καὶ δένδρον γενομένη. φεύγει καὶ τὸν τύπον ἐν τοῖς χρώμασι δεικνύμενον καὶ καταισχύνει μου τὴν τέχνην μὴ δεχομένη τὴν γραφήν. ἡ μὲν χεὶρ χαράττει θεόν, τὰ δὲ χρώματα λύεται πολεμούμενα τῷ ξύλῳ («Même après être devenue un arbre, la fille recherche la prudence: elle fuit son image qui la représente en couleurs et elle déshonore mon art en refusant d'accepter la peinture. Ma main peint un dieu, mais les couleurs se dissolvent en luttant avec le bois», trad. EMvO).⁹⁰

Dans le poème de Jean, le peintre pourrait être l'évangéliste Luc qui, selon une tradition née au cours du V^e s. et qui est à la base de vieilles icônes venues d'Antioche ou de Thèbes à Constantinople, aurait été le premier à peindre la Théotokos. L'icône de la Ὁδηγήτρια, exposée à l'église de la Blacherne, à Constantinople, serait de sa main.

Une autre interprétation possible de ce poème serait qu'il ne s'agisse pas d'une épigramme sur l'acte de peindre prononcée par un peintre, mais d'une épigramme dédicatoire, comme par ex. dans le poème no. 219 (= Cr. 319, 5–9), où le commettant s'exprime de la façon suivante: Ἰωάννης ἐγραφεν («Jean a fait peindre»).⁹¹ A noter que, dans ce dernier poème, le prédicat est à la troisième personne et le nom du

⁸⁹ Cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4 pour l'ἡθοποιῶα en général.

⁹⁰ Une autre éthopée d'un peintre a été écrite par Sévère d'Alexandrie (IV^e s.), intitulée τίνας ἂν εἶπε λόγους ζωγράφος γράψας κόρην καὶ ἐρασθεὶς αὐτῆς;

⁹¹ Cf. Lauxtermann 2003a, 158–159.

commettant est présent, tandis que dans notre poème, le prédicat est à la première personne et le commettant reste anonyme, cf. le poème no. 48, 2 (= Cr. 286, 11) sur une icône du Sauveur: ταῦτα γράφω νῦν, τῆς δ' ἄνω φύσιν σέβω.

NUMÉRO 200
SUR LUI-MÊME

εἰς ἑαυτόν

⟨...⟩

- Ἰλαθι παντοκράτορ, ἥλιτον οὐκ ἐθέλων.
 Ἰλαθι, ἀμπλακίης στήλας ἐστήσατο μοιχός,
 νυμφίε, σῆς νύμφης ἔνδον, ἐμῆς κραδίης.
 πολλὰ παναισχέα δέργματα μαψ(ιδίως) ἀλάληντο
 5 ψυχῆς ἐν λαγόσιν, ἔξυπνος ἕως γενόμεν.
 ἦ σὰρξ ὕβριος ἤρχετο, ἔργετο κύματα γαστροός,
 πνεύματα λάβρον ἔπνει, πρὸς βυθὸν ἐτραπόμαν.

S f. 167 s f. 132^{rv} || Cr. 314, 17 – 315, 2 Mi. 108 Cougny IV 130 || εἰς ἑαυτόν lemma in mg. sup. col. dex. S || 1 Ἰλαθι Mi: Ἰλαθι S || ἥλιτον Cougny: ἥλιτ' S || 4 παναισχέα Cougny: παναίσχεα S || μαψιδίως scripsi: μάψ S || 5 ἕως scripsi: ὥς S || 7 πνεύματα S: πνεύμα τε λ. Cougny

v. 1 ἥλιτον: j'ai accepté la conjecture de Cougny (au lieu de ἥλιτ' du manuscrit S), parce qu'il s'agit d'une confession à la première personne. Pour d'autres exemples d'ἥλιτον, cf. les poèmes nos. 56, 3 (commentaire et note) et 289, 1 (note).

Ἰλαθι: le poème no. 56 commence par Ἰλαθί μοι, πανίλαε βασιλεῦ, ἦλιε δόξης, | Ἰλαθι, κοσμοφόρε, Ἰλαθι οἰκοπάτορ· | ἥλιτον ἐκ γενετῆς ... Je peux m'imaginer qu'avant la perte du cahier, notre poème connaissait une ouverture de la même sorte avec plusieurs impératifs, suivis de titres et d'épithètes du Christ.

v. 2 Pour rendre la signification des «stèles» moins obscure, je mets une virgule *devant* ἀμπλακίης (ἀμπλακίης στήλας «les stèles de mon égarement»). Cresci, par contre, met la virgule *après* ἀμπλακίης (Ἰλαθι ἀμπλακίης «pitié de mon égarement») et traduit les vv. 2–3 de la manière suivante: «Perdonami per il peccato, il seduttore pose i suoi monumenti, o sposo, dentro la tua sposa, (cioè) nel mio cuore.» Elle fait remarquer que l'expression est empruntée à Grégoire de Nazianze. Les exemples sont cités dans la note au v. 12 du poème no. 56 (à noter que dans ces citations le mot στήλη est accompagné d'un génitif d'explication: στήλη κακίης καὶ ... θανάτῳ; μαχλοσύνης στήλη; στήλην αἵσχεος, etc.).

μοιχός: le séducteur qui a provoqué l'épouse du Christ, c'est le diable. Cf. Meth. *Smp.* 6, 1: ἐρασταὶ γὰρ εἰσιν ὁ διάβολος καὶ οἱ περὶ αὐτὸν ἄγγελοι, οἱ τὸ λογικὸν ἡμῶν καὶ διορατικὸν τῆς φρονήσεως κάλλος μαιίνειν καὶ μολύνειν τῇ ἑαυτῶν ἐπιμιξία τεχναζόμενοι, καὶ μοιχοὶ γενέσθαι πάσης τῆς τῷ κυρίῳ νενυμφευμένης ἐπιθυμοῦντες ψυχῆς. Greg. Naz. *Carm.* II 1. 45, 43–44: οὐ δέχεται γὰρ | μίγνυσθαι ψυχῇ νυμφίος ἄλλοτρίῃ). Cf. le rôle du diable dans le poème no. 54, 2.

Sur lui-même

⟨...⟩

- Pitié, Tout-puissant, j'ai péché sans le vouloir,
 Pitié, l'adultère a placé les stèles de mon égarement,
 Époux, dans mon cœur à moi, ton épouse.
 Nombreuses images très honteuses ont follement erré
 5 dans les abîmes de mon âme, jusqu'au moment où je me suis
 [réveillé.
 Ma chair commençait l'outrage, les flots du ventre se sont levés,
 les vents soufflaient fortement, je me suis tourné vers l'abysse.

v. 3 νυμφίε: le Christ comme Époux, cf. le poème no. 55, 2.

σῆς νύμφης: parce que l'expression νυμφίε σῆς νύμφης («Époux de ton épouse») est tautologique, j'ai placé une virgule après νυμφίε, de sorte que σῆς νύμφης ἔνδον ἐμῆς καρδίης représentent un ensemble («dans ton épouse, mon cœur», mais cf. Cresci, citée dans la note précédente). Le génitif peut être placé avant ou bien après ἔνδον, cf. Soph. *Aj.* 218: σκηνῆς ἔνδον et poème no. 167, 6: χθονὸς ἔνδον. Notez que, dans le poème no. 55, l'âme (θυμός) du poète est l'une des dix vierges qui attendent le Christ (νυμφίος).

v. 4 παναισχέα δέργματα: images suscitées par le diable, qui pénètrent dans les abîmes de l'âme du poète, sont traduits comme *flagella* par Migne, comme *spectacula* par Cougny. Cf. *LSJ* s.v. δέργμα II. «thing seen, sight». Dans le poème no. 56, 7, le poète décrit ses péchés comme αἰσχεὸς ἡμετέροιο.

μὰψ ἀλάλητο: pour restaurer l'hexamètre, je propose de lire μαψιδίως ἀλάλητο. Cf. le poème no. 53, 13: μαψιδίως δ' ἀλάλημαι (note).

v. 5 ἔως: avec synérèze, cf. Hom. *Il.* 17, 727. «Jusqu'au moment où» est plus probable que «aussitôt que» (ὥς S), parce que l'éjaculation nocturne se produit pendant le sommeil.

v. 6 σάρεξ ὕβριος: cf. le poème no. 56, 7 (note) pour les substantifs (moins explicites) employés par le poète pour décrire ses péchés. Pour d'autres poèmes sur les tentations de la chair, cf. le poème no. 54 (commentaire).

v. 7 πνεύματα λάβρον ἔπνει: chez Homère, λάβρος est employé pour décrire la force des vents ou des eaux, ce qui s'insère bien dans l'image de la mer houleuse évoquée dans notre poème; cf. *Il.* 2, 148; *Od.* 15, 293; Aesch. *Pers.* 110: πνεύματι λάβρωι. Dans un poème érotique, Paul le Siléntaire parle du «farouche Erôs», cf. *AP* V 286, 1–2: ὁπότε διοῦς | λάβρον ἐπαιγίζων ἴσος Ἔρωος κλονέει.

ἦλθες, ἄναξ, παλάμη δὲ δίδως ἑτεραλκέα νίκην
καὶ νοὶ νοῦν παρέχεις, τῇ ψυχῇ δὲ λόγον·
10 ἴλαθι τῶνδε καὶ εὐπτερον ἔς πόλον οἶά τε νῆα
λαΐφεισι πεπταμένοις πνεῦμά μου οἰακίσοις.

9 παρέχεις S: παρέχοις s || 11 πεπταμένοις Cr.: πεπαυμένοις S || μου scripsi: σὸν S ||
οἰακίσοις S: οἰακίσοι prop. Coughn.

v. 8 ἦλθες: dans le poème no. 289, le poète exprime également sa confiance en la compassion divine qui l'a sauvé auparavant, en disant aux vv. 34–35: ἄλλ' ἦλθες καὶ ἔσωσας ἀπ' ἀργαλέων μελεδωνῶν, etc.

ἄναξ: pour ce titre, cf. le poème no. 17, 1 (note).

δίδως ἑτεραλκέα νίκην: peut-être faut-il lire δίδου, comme chez Homère, *Il.* 17, 627 (δίδου ἑτεραλκέα νίκην); cf. *Il.* 7, 26; 8, 171 et 16, 362: μαχῆς ἑτεραλκέα νίκην («leur revanche en un combat victorieux»); *Hymnes* 4, 43: ἑτεραλκέα νίκην.

παρέχεις: j'ai gardé la leçon du manuscrit S, parce que l'optatif παρέχοις du manuscrit s dérange la structure des vv. 8–9.

v. 9 τῇ ψυχῇ δὲ λόγον: le spondée dans le quatrième pied du pentamètre est inhabituel (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §3c), ainsi que la position de la particule δέ.

Mais tu es venu, Seigneur : de ta main tu offres la revanche victorieuse
 et tu procures de l'intelligence à l'esprit, de la raison à l'âme.
 10 Aie pitié de ces choses-ci et conduis mon esprit, comme un navire
 aux voiles déployées, de haut vol vers le ciel.

v. 10 ὤαθι τῶνδε : habituellement absolu ou avec complément au datif, mais ici avec complément au génitif. Cf. le poème 56, 1 (note). Cf. chez Homère l'emploi de κλῦθι, par ex. dans *Il.* 1, 37 on trouve κλῦθί μεν, mais pour *Od.* 6, 324 κλῦθί μεν ainsi que κλῦθί μοι sont attestés dans les manuscrits.

εὐπτερον ἐς πόλον οἶά τε νῆα : pour l'arrivée dans un havre protégé, cf. le poème no. 53, 22 (εὐδιον εἰς λιμένα).

v. 11 λαίφει πεπταμένοις : cette expression figure chez plusieurs auteurs, cf. A.R. 4, 299, 1229–1230 et 1632 ; Greg. Naz. *Carm.* I 2, 1, 278–279 : ὥς δ' ὀλίγην μὲν νῆα μικρὸς προΐησιν ἀήτης | λαίφει πεπταμένοισι δι' οἴδματος ὥκα θεούσαν et id. *Carm.* II 1, 45, 319 : λαίφει πεπταμένοισιν (dans une métaphore de la vie comme un bateau dans une tempête) ; Opp. *Hal.* 1, 222.

πνεῦμά μου : je propose de lire πνεῦμά μου οἰακίσοις, avec correction épique (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 21), parce que le sens de πνεῦμα σόν du manuscrit S est obscur (« l'esprit qui t'appartient » ? cf. v. 3 σῆς νύμφης). On pourrait également lire πνεῦμ' ἐμόν.

οἰακίσοις : pour ce verbe, cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1, 78 (intitulé εἰς τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν), 10 (πὼς οἰακίζει καὶ στρέφει τὸ πᾶν Θεός) ; Max. Conf. *Ambig.* 140b : καὶ διὰ τοῦ νοῦ καὶ τοῦ λόγου, ὥσπερ ναῦν, τὴν ψυχὴν σοφῶς οἰακίσαντες. Pour la forme οἰακίσοις, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.1.

Commentaire

Dans le manuscrit S, le texte en haut du feuillet 167 pose plusieurs problèmes. Premièrement, la colonne gauche commence par un seul dodécasyllabe, qui représente le dernier vers d'un poème de six vers sur sainte Marie l'Égyptienne (no. 199 = Cr. 314, 16). A cause de la chute d'un cahier entier, les premiers cinq vers de ce poème n'y sont pas transmis (cf. ch. I. *Jean Géomètre: personnage historique* § 1). Deuxièmement, la colonne droite commence par un pentamètre, de sorte qu'il faut conclure qu'à notre poème no. 200 il manque au moins un hexamètre, mais peut-être plusieurs distiques.

Comme les poèmes no. 56 (εἰς ἑαυτόν) et no. 289 (ἑξομολόγησις), notre poème est une confession, contenant des prières inspirant compassion, des invocations et une véritable confession.⁹² Cette fois-ci, la confession est assez élaborée et explicite. Les vers sont un véritable cri du cœur: le poète implore le Christ de le sauver dans sa lutte entre la chair et l'esprit. Aux vv. 1–3, il se confesse en invoquant le Christ en tant qu'Époux (νυμφίε): le diable séducteur (μοιχός, cf. note) a pénétré le cœur du poète (ἑμῆς καρδίας), qui est l'épouse du Christ (σῆς νύμφης). La signification des «stèles d'égarement» (ἀμπλακίης στήλας) que le diable y a placées est bien obscure. Vraisemblablement, il s'agit de stèles inscrites de péchés, parce que dans les autres confessions, le poète parle d'une «stèle inscrite de ma folie» (cf. no. 56, 12: στήλην ἡμετέρης ἑγγραφον ἀφροσύνης) et de son «égarement» (cf. nos. 56, 7: ἀμπλακίων φορυτοῦ; 289, 33: ἀμπλακίης πτέρναν; 53, 15: ἀμπλακίων φόρτον).

Aux vv. 4–6, le poète avoue que des images honteuses ont erré dans son cœur et qu'il a été mis à l'épreuve par les tentations de la chair. Par les expressions (peu voilées; on comprend qu'il s'agit d'une éjaculation nocturne)⁹³ κύματα γαστροῦς (v. 6) et πνεύματα λάβρον ἔπνει (v. 7), le poète introduit une de ses métaphores préférées, celle de la tempête en pleine mer (cf. commentaire au poème no. 53, 1–2). Heureusement, le

⁹² Pour la confession, ch. II. § 3. *Thématique*.

⁹³ Cf. Sim. Nov. Th. (contemporain de Jean), *Cat.* 35, *Action de Grâces* 2, 141–146: κατὰ τοὺς ὕπνους γὰρ ὑπὸ τῶν πονηρῶν δαιμόνων πειραζομένου μου καὶ πρὸς πάθος ῥεύσεως διὰ μηχανῆς ἐλκομένου μου καὶ ἀνθισταμένου σφοδρῶς καὶ σὲ τὸν Κύριον τοῦ φωτός ἐπικαλουμένου μου εἰς βοήθειαν, ἔξυπνος γέγονα, τῶν πειραζόντων τὰς χεῖρας ἀβλαβῆς ἐκφυγών («En effet, comme j'étais dans mon sommeil tenté par les mauvais démons et entraîné par (leur) ruse à subir une pollution, mais que je résistais énergiquement et t'appelais, toi le Seigneur de la lumière, à mon secours, je me trouvai réveillé, échappé sans dommage aux mains de mes tentateurs.» Trad. Sources chrétiennes). Cf. Turner 1990, 19, n. 11.

poète s'est reveillé et n'est pas naufragé, parce que le Christ est venu, le Christ qui aide toujours (δίδως, παρέχεις). En guise de conclusion, le poète l'implore (οἰακίσσις) d'agir comme guide spirituel pour son esprit—navire qui doit être sauvé de la mer houleuse.

Dans différents traités ascétiques depuis le IV^e s., figure une pareille psychologie de la résistance aux passions, exprimée par un vocabulaire technique (par ex. νοῦς, «intellect», διάνοια «raison», καρδιά «cœur»).⁹⁴ On explique que le diable attaque l'âme (cf. Jean v. 5 ψυχῆς et v. 9 ψυχῆ), en lui inspirant des pensées (λογισμοί) ou des images (cf. Jean v. 4 δέγματα) qui suscitent les passions, et que son intellect (cf. Jean v. 9 νοῦς et λόγον) doit venir à son secours. Mais l'intellect ne sauvera l'âme qu'avec l'aide de Dieu: «The intellect should act as a responsible caretaker of the heart, protecting it from the attacks of the passionate thoughts and, with the help of the Holy Spirit, directing it towards closer union with God.»⁹⁵

⁹⁴ Cunningham 1999.

⁹⁵ Cunningham 1999, 29.

NUMÉRO 206

SUR L'ÉTÉ

εἰς τὸ θέρος

- ὦρια πάντα τέθηλε, καὶ ἄμπελος ἐς τόκον ὀργᾷ,
 σμήνεα δ' ἄρτι μέλι χλωρὸν ὑπεκπροορέει,
 οὕθата δὲ σφαραγεῦσι καὶ ἄρνες αἰεὶ σκαίροντες,
 αἶγες δ' εὐγλαγέες, λήϊα κεκλιμένα ·
 5 ὄρνεα δ' εὐφωνοῦσι καὶ ἄλσεα, εὔσκια δένδρα,
 ὕδασι δὲ κρυεροῖς ἀμφιγέγηθε πέτρα.

S f. 167 s f. 133 || Cr. 316, 1–9 Picc. 144–145 Cougny III 189 || εἰς τὸ θέρος S^{mg} || 2 ὑπεκπροορέει Picc.: ὑπεκπροορέει S || 4 κεκλιμένα s Picc.: κεκλιμένα S || 5 καὶ ἄλσεα εὔσκια δένδρα S: ἀν' ἄλσεα, σύσκια fort. Picc. κατ' ἄλσεα εὔσκια δένδροις Laux.

v. 1 Le début du poème, ὦρια πάντα τέθηλε, est vraisemblablement inspiré d'ἄνθεα πάντα τέθηλε, expression qui figure en début de vers chez Nonnos, *Dion.* 47, 458 (cf. Nonn. *Dion.* 42, 294: ἄνθεα σεῖο τέθηλε) et en fin de vers dans *Orph. H.* 38, 13; cf. aussi Hom. *Od.* 9, 131: φέροι δὲ κεν ὦρια πάντα; Hes. *Op.* 392–393: εἰ χ' ὦρια πάντ' ἐθέλησθα | ἔργα κομίζεσθαι Δημήτερος; Theoc. *Id.* 7, 62: ὦρια πάντα γένοιτο (début du vers); Greg. Naz. *Carm.* I 1. 5 (Περὶ Πρόνοιας), 42: κείρει δὲ γεημόρος ὦρια πάντα.

Pour τέθηλε, cf. le poème no. 300, 44: πάντη δ' ἀμφιτέθηλε χάρις.

v. 2 σμήνεα: ici, ὑπεκρέω a l'acc.; la ruche pleine de miel est un élément typique de la description idyllique. Cf. par ex. Theoc. *Id.* 8, 45–46: ἔνθα μέλισσαι | σμήνεα πληροῦσιν. Pour la symbolique païenne et chrétienne de l'abeille, cf. le poème no. 300 (commentaire).

ἄρτι ... ὑπεκπροορέει: l'adverbe temporel ἄρτι figure également avec un prédicat au présent dans le poème no. 300, 39 (ἄρτι δὲ λευκόϊον θάλλει «maintenant la giroflée blanche fleurit»), tandis qu'aux vv. 2, 4, 7, 31 et 35 du même poème, l'aoriste et l'imparfait sont employés. Pour ἄρτι avec un prédicat au présent ou un prédicat au passé, cf. *K-G* 2, 119–120.

Plutarque fait observer que, chez Homère, χλωρὸν est l'épithète de μέλι, *Quaest. conv.* 695E8, 6–7: ... τὰ μὲν ἄλλα τοῖς ἰδίοις ἐπιθέτοις ὁ ποιητὴς εἴωθε κοσμεῖν, τὸ γάλα τε λεῦκον καὶ τὸ μέλι χλωρὸν καὶ τὸν οἶνον ἐρυθρὸν καλῶν.

Le prédicat ὑπεκπροορέει se trouve aussi dans la description du fleuve où Nausicaa lave les linges, Hom. *Od.* 6, 86–87, πολὺ δ' ὕδωρ | καλὸν ὑπεκπροορέει μάλα περ ὅνυχοντα καθῆραι. Pour le redoublement du ρ dans le manuscrit S, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2f.

v. 3 οὕθата δὲ σφαραγεῦσι: ailleurs, le verbe n'est attesté qu'au moyen; σφαραγέομαι «pétiller», «bouillonner», «déborder», «être plein», «faire du bruit». Aux vv. 3–4, le prédicat σφαραγεῦσι se réfère à la fois aux οὐαθα, aux ἄρνες, aux αἶγες et aux λήϊα, chaque fois changeant de signification, «les

Sur l'été

- Toutes les fleurs sont écloses et la vigne est gonflée de fruits ;
 maintenant, le miel jaune coule du dessous des ruches,
 les mamelles sont lourdes, les agneaux bondissent sans cesse,
 les chèvres ont du bon lait et les moissons sont inclinées.
 5 Les oiseaux chantent mélodieusement, ainsi que les forêts, les arbres
 [ombreux,
 les rochers débordent de joie par l'eau fraîche ;

mamelles sont lourdes, les agneaux bondissants sont vifs, les chèvres au bon lait sont grasses, les moissons inclinées sont riches». Dans ma traduction, je n'ai mis σφαραγεῦσι qu'une seule fois, pour éviter des phrases trop lourdes. L'imparfait σφαραγεῦντο employé par Homère (*Od.* 9, 440: οὐθατα γὰρ σφαραγεῦντο) ne se prêterait pas à la description de notre poème, où ne figurent que le parfait et le présent.

v. 4 εὐγλαγέες: pour cet adjectif rare, cf. Ath. *Deipn.* 11. 91, 4: εὐγλαγέας κατὰ πέλλας; Marc. Sid. *De pisc. frag.* 69 et Q.S. 13, 260: εὐγλαγέων ἀπὸ μαζῶν.

v. 5 Des arbres chantants se trouvent aussi dans les poèmes no. 12, 46 (πίτυς μελίζει), où un pin chante dans le jardin de Basile le Parakimomène, et no. 300, 44–45 (δένδρεια καρήνοις | ὑψὸς' ἀναθρώσκει, χλοεροῖς τε μελίζει φύλλοις), où les arbres chantent avec leurs feuilles. Si l'on accepte la leçon κατ' ἄλσεα εὐσκια δένδροις proposée par Lauxtermann (1994, 178), on évite l'asyndète ἄλσεα εὐσκια δένδρα, mais on perd l'image. Cf. *Le jardin symbolique*, traité mystique du XI^e s., dans lequel la symphonie harmonieuse des plantes est comparée aux symphonies des vertus de l'homme.⁹⁶

εὐσκια: en été, la qualité la plus appréciée de l'arbre est sa faculté d'offrir de l'ombre et de la fraîcheur. Cf. le poème no. 207, 5: εὐσκιόι εὐπνοοὶ κῆποι et toutes les épithètes nommées par Pollux (II^e s.), *Onom.* 1. 229, 1–2: ἄλση εὐκομα, κατάσκια, εὐσκια, εὐνομα, σκιερά, ἀμφιλαφῆ, ἀμφίκομα. On peut entendre εὐσκια comme adjectif de ἄλσεα ou bien de δένδρα. Cf. Theocr. *Id.* 7, 8 et Nonn. *Dion.* 13, 513: εὐσκιον ἄλσος; Philostr. *VS* 606, 3: δένδρεσι καρπίμοις καὶ εὐσκιόις.

v. 6 ὕδασι κρνεροῖς: comme chez Opprien, *Hal.* 1, 38–39 (ἀλλ' αἰεὶ κρνεροῖ τε καὶ ἄσχετα μαργαίνοντι | ὕδατι συμφορέονται).

ἀμφιγέγηθε: pour ce verbe, cf. *h.Hom.*, *h.Ap.* 273: (φρένας ἀμφιγεγηθώς); cf. aussi Greg. Naz. *Carm.* I 2. 9, 39: ἀμφιγέγηθα κακοῖσι et *Carm.* II 1. 38, 47–48: σήμερον αἰγλήεις σε μέγας χορὸς ἀμφιγέγηθεν | ἀγγελικός. *LBG* s.v. ἀμφιγάννυμαι «sich erfreuen an».

⁹⁶ Ed. M.H. Thomson, *Le jardin symbolique, texte grec tiré du Clarkianus XI* (Paris 1960), spéc. par. 24 *Du Son mélodieux des Plantes agitées par la Brise ou de l'inspiration divine*.

τέττιξ σύντονον ἤχει, † ναυτίλος † ἥδιον ᾄδει·
 ῥῖσον, Ἰωάννη, καὶ σύ τι καὶ μογέης.

7 ἤχει Cr. : ἔχει S || ναυτίλος S : ἀκανθυλὶς Dübner.

v. 7 τέττιξ σύντονον ἤχει : on trouve un parallèle intéressant entre cette expression et l'explication sur la nature de la fable célèbre de la cigale et la fourmi chez Aphthonios (*Prog.* 10. 2, 3–6, περὶ μύθου, cf. Aesop. *Fab.* 336) : ἡθικὸς μῦθος ὁ τῶν τεττίγων καὶ τῶν μυρμηκῶν προτρέπων τοὺς νεοὺς εἰς πόνους : θεοὺς ἦν ἀκμὴ καὶ οἱ μὲν τέττιγες μουσικὴν ἀνεβάλλοντο σύντονον. Chez Esope, l'épisode se déroule en hiver. Au dernier vers de ce poème, Jean, qui endure des fatigues comme la fourmi (μογέης), s'incite lui-même à chanter comme la cigale.

† ναυτίλος † : la navigation et le marin sont présents dans maints poèmes protreptiques de l'*Anthologie*, par ex. *AP* X 1, 6 : ναυτίλε, incitant le marin à prendre le large au printemps (cf. aussi *AP* X 4, 8 : ναυτιλῆς ; 5, 8 : ναυτιλῆν ; 14, 7 : ναυτιλῆς ; 16, 11 : ναυτίλε). On peut bien s'imaginer la douceur de l'image d'un matelot qui chante durant son premier voyage au printemps. Kambylis (1994–1995, 40 n. 70), qui cite Eust. *Or.* 4. 58, 30–32 (ἀνάγεται πλοῖον καὶ ἐξαίρει τὸ κέρας καὶ ὑφαπλοῖ τὸ ἱστίον καὶ αὐτὸ κολποῦται πρὸς ἄνεμον καὶ οἱ ναυτιλλόμενοι μέλος καίριον ᾄδουσιν, ἀλλὰ ἡμεῖς ...), garde la leçon ναυτίλος. Pourtant, la présence d'un matelot parmi les champs et les forêts décrits dans ce poème me semble très bizarre. Je pense que le scribe s'est trompé et qu'il s'agit d'un oiseau qui chante. Bien que la conjecture ἀκανθυλὶς («le petit chardonneret»), proposée par Dübner et citée par Piccolos dans son commentaire et acceptée par Cougny, soit fort éloignée de ce qu'on lit dans le manuscrit S, je suis tentée de l'accepter.

v. 8 Ἰωάννη : le nom Ἰωάννης est ici employé en guise de signature (*sphragis*) du poète. Le nom Ἰωάννης figure aussi dans d'autres compositions, nos. 207 ; 211 ; 219 (= Cr. 319, 5–9) ; 254 (= Cr. 329, 1–12) ; 280 et 289. Pour la métrique, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2d.

Le chant de la cigale résonne sans cesse et † le matelot † chante bien
[agréablement :
toi aussi, Jean, chante quelque chose, même si tu endures des
[fatigues.

Commentaire

Au fort de l'été, tout est abondance. Fleurs, raisins, miel, lait, animaux domestiques, champs de blé : les quatre premiers vers de ce poème bucolique sont consacrés aux délices de la vie rurale. Les trois vers qui suivent parlent de la nature sauvage qui offre du chant, de l'ombre, de la fraîcheur. Les vv. 1–7 respirent la chaleur de l'été, torride et omniprésente (πάντα, ἄρτι, αἰεὶ, εὖ- et ἀμφι-). L'ensemble des prédicats—soit le parfait (τέθηλε, κεκλιμένα, ἀμφιέγηθε), soit le présent (ὄργῃ, ὑπεκπρορῶει, σφαραγεῦσι, εὐφωνοῦσι, ἦχεϊ, ᾄδει)—dépeint une sorte de tableau. Comme dans les épigrammes hellénistiques, la pointe du poème a été gardée jusqu'au dernier vers,⁹⁷ où toute la joie estivale est mise en contraste avec la fatigue d'une seule personne, Jean. Le poète, exclu du monde heureux, s'adresse à lui-même une invitation à chanter, malgré sa fatigue.

Ce poème sur l'été est une petite *ecphrasis* (description vive d'une personne, endroit, action, objet d'art etc.), forme rhétorique déjà connue depuis l'antiquité classique et devenue très populaire dans l'antiquité tardive et à l'époque byzantine (cf. ch. III. §5. *Ecphrasis*). En tant qu'auteur et commentateur d'œuvres rhétoriques,⁹⁸ Jean a sans doute lu les remarques d'Hermogène sur le *locus amoenus* : « Tout ce qui procure un plaisir à nos sens—je parle de la vue, du toucher, du goût ou de toute autre jouissance—nous fait plaisir aussi à être énoncé. Cependant parmi les plaisirs sensuels les uns sont honteux, les autres non. Ces derniers peuvent se décrire sans réticence, par exemple la beauté d'un paysage, la diversité des plantes, la variété des cours d'eau et toutes choses de ce genre. Car elles réjouissent aussi bien notre vue, quand nous les regardons, que notre ouïe, quand on nous les dit, comme le fait Sappho : <et bruit au bord de l'onde fraîche | entre les branches des pommiers> (ἀμφὶ δὲ ὕδωρ ψυχρὸν κελαδεῖ δι' ὕσδων μαλίνων) et <tandis que les feuilles frémissent, un lourd sommeil descend> (αἰθυσσομένων δὲ φύλλων κῶμα

⁹⁷ Pour la définition de l'épigramme hellénistique et de l'épigramme byzantine (sa «re-définition» comme véritable inscription), cf. Lauxtermann 2003a, spéc. pp. 131–147.

⁹⁸ Jean a écrit des *Progymnasmata* et des traités rhétoriques (commentaires sur Hermogène et sur Aphthonios), cf. ch. I. §2. *Liste des œuvres*. A propos de la popularité d'Hermogène, la remarque de Souda est révélatrice, qui s.v. Ἐρμογένης fait observer sur son *Art Rhétorique* : ... Τέχνην ἡγοριζήν, ἣν μετὰ χεῖρας ἔχουσιν ἅπαντες.

καταρρεῖ) et tout ce qui précède et suit ces énoncés» (Περὶ Ἰδεῶν B, extrait du paragraphe sur la saveur, Περὶ γλυκύτητος).⁹⁹

Le poème s'insère dans une tradition d'épigrammes sur les saisons, qui trouve ses origines dans l'époque hellénistique.¹⁰⁰ Si la plupart des poètes chantent leur participation à la joie de la nature, quelques-uns parmi eux, à l'esprit mélancolique, inversent le topos, comme le fait par exemple Philodème (I^{er} s. après J.-Chr.), qui met en contraste le printemps joyeux et sa propre tristesse à cause de la mort de ses amis (AP IX 412).¹⁰¹ La même inversion du topos figure dans notre poème (cf. aussi nos. 207 Sur les soucis de la vie et 300 Sur le printemps), dont la qualité n'a pas été appréciée par Piccolos. Agacé, il s'exclame (p. 145): «Cette pièce, malgré ses défauts, paraîtra un chef d'œuvre en comparaison de celle qui vient immédiatement après dans le ms. On peut citer celle-ci comme un exemple achevé de barbarie, et c'est à ce titre que je la donne. Il est difficile de pousser plus loin la profanation du langage des Muses» ...

⁹⁹ Ed. Rabe 1913 et trad. M. Patillon, *Hermogène; l'Art Rhétorique* (s.i. 1997). A noter que la citation ἀδὲ τι τὸ ψιθυρίσμα de Théocrite (*Id.* 1, 1) se trouve à la fois chez Hermogène et dans l'*ecphrasis* du printemps du poème no. 300, 46 de Jean.

¹⁰⁰ Les épigrammes sur le printemps dans l'Anthologie sont AP IX 363 (Méléagre, cité dans le commentaire au poème no. 300 de Jean) et 412 (Philodème); AP X 1 (Léonidas de Tarente), 2 (Antipater de Sidon), 4 (Marc Argentaire), 5 (Thyillus), 6 (Satyrus), 14 (Agathias Scholasticus), 15 (Paul le Siléntaire) et 16 (Théetète Scholasticus); la série d'épigrammes d'AP X date du III^e s. avant J.-Chr. au VI^e s. après J.-Chr., la plus ancienne étant celle de Léonidas de Tarente (III^e s. avant J.-Chr.), cf. Kambylis 1994-1995, 34.

¹⁰¹ Réfléchissant sur sa vie pendant une promenade dans la forêt, Grégoire de Nazianze décrit le contraste entre la nature omniprésente et son personnage solitaire (*Carm.* I 2. 14): pour lui, la promenade a l'effet d'une *catharsis*. Pour l'inversion du topos, cf. Lauxtermann 1994, 179, qui cite comme exemples Jean Géomètre, Philodème et Pamprépius (deuxième moitié du V^e s., éd. H. Livrea, *Pamprépius, Carmina* (Leipzig 1979), 16-31 no. 3).

NUMÉRO 207

SUR LES SOUCIS DE LA VIE

εἰς τὴν τοῦ βίου φροντίδα

Οὐρεα μακρὰ καὶ ὕδατα, δένδρεα, ἄνθηα, πέτραι,
 λόχμαι καὶ λιβάδες, ὄρνεα καὶ θῆρες,
 αἶγες αἰὲ δρομάδες, πολυθρέμμονες αὔλιες ἀγρῶν,
 ἀρτίτοκοι μόσχοι, ἄρνες ἐϋτραφές,
 5 ὦρια πάντα, σμήνεα, εὖσκιαι εὖπνοοι κῆποι·
 χαίρετ'· Ἰωάννης ἐς βιότοιο πόνους.

S f. 167 s f. 132^v-33 || Cr. 316, 10-16 Picc. p. 145 || εἰς—φροντίδα S^{mg} || 2 λόχμαι Cr.:
 λόγμαι S || 4 ἀρτίτοκοι Picc.: ἀρτιτόκοι Cr. ἀρτιτόκοι S || 5 κῆποι vel κοῖται Picc.:
 κείται S.

v. 1 οὐρεα μακρά: depuis Homère (*Il.* 13, 18) et Hésiode (*Th.* 129 et 835), la tournure (avec allongement d'ὄρ-) est très imitée. Elle est surtout chère à Quintus de Smyrne (16×: 1, 315, 517, 665, etc.). Cf. les poèmes nos. 211, 11 et 290, 101.

v. 2 L'image ressemble quelque peu à Opp. *Hal.* 1, 21-22: λόχμαι τε σκιερὰ καὶ δειράδες ἄντρα τε πέτρης | αὐτορόφου.

ὄρνεα καὶ θῆρες: le spondée dans la deuxième partie du pentamètre est relativement rare, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 3c.

v. 3 δρομάδες: l'adjectif qualifie des chevaux et des chiens chez Euripide, *Ph.* 1125 (πῶλοι δρομάδες) et *Ba.* 731 (ὦ δρομάδες ἐμαὶ κύνες). Cf. le poème no. 292, 4: δρομάς με κύων.

αὔλιες: pour αὔλιδες, cf. πόλεις—πόλιες; ce nominatif n'est attesté que dans Call. *Cer.* 105-106: κενεαὶ δέ μοι αὔλιες ἤδη | τετραπόδων.

πολυθρέμμονες: pour cette qualification, cf. par ex. *Orph. H.* 51, 13-14 sur les nymphes (... πολυθρέμμονες αὐξίτροφοὶ τε, | κοῦραι ἁμαδρυνάδες, φιλοπαίγμονες, ὑγροκέλευθοι:).

Sur les soucis de la vie

- Hautes montagnes et eaux, arbres, fleurs, rochers,
 fourrés et ruisseaux, oiseaux et fauves,
 chèvres toujours agiles, étables nourricières champêtres,
 veaux nouveau-nés, brebis bien nourries,
 5 tous les fruits de la saison, les ruches, les jardins ombragés, bien aérés :
 adieu ! Jean (s'en va) vers les fatigues de la vie.

v. 4 ἀρτίτοκοι : (proparoxyton) «nouveau-nés» ; ἀρτιτόκοι (paroxyton) «qui viennent d'enfanter» est moins approprié aux jeunes μόσχοι. Cf. Eur. *Ba.* 701, où νεοτόκοις signifie «nouveau-nés».

v. 5 ὥρια πάντα et σμήνεα : cf. le poème no. 206, 1 et 2 (notes).

κηποι : bien que κοῖται soit plus proche de κείται (leçon du manuscrit S) puisqu'ils sont homophones, j'ai préféré κηποι («jardins») à κοῖται («gîtes d'animaux»), car les adjectifs εὖσχοι et εὖπνοοι semblent plus adaptés aux jardins et que dans ces distiques la description de la nature connaît un mouvement qui procède de la nature sauvage vers la nature cultivée.

v. 6 χαίρετ' : l'adieu s'adresse à tous les éléments de la nature énumérés aux vers précédents, qui symbolisent le bonheur. Cf. Eur. *HF.* 575, l'adieu au malheur d'Hercule, qui s'adresse à ses πόνοι : χαρόντων πόνοι, «adieu les fatigues» ; Nonn. *Dion.* 15, 414–416 : βούτης καλὸς ὄλωλε, καλὴ δέ μιν ἔκτανε κούρη. | χαίρετέ μοι, σκοπιαὶ τε καὶ οὖρεα, χαίρετε, πηγαί, | χαίρετε, Νηιάδες καὶ Ἀμαδρῦες.

Ἰωάννης : cf. le poème no. 206, 8 (note).

ἐς βίότιοι πόνους : l'expression est elliptique ; dans ma traduction j'ai ajouté (s'en va).

Commentaire

Dans ce poème, qui est de la même veine que le poème précédent, le poète s'adresse à la nature. La succession des images bucoliques est rapide, la plupart des expressions étant placées en asyndète. La description joyeuse des cinq premiers vers aboutit à un adieu au bonheur de la part du poète : χαίρετε ! Jean doit se préoccuper des « fatigues de la vie » (ἐξ βιότοις πόνους, comme il a déjà été annoncé dans le titre εἰς τὴν τοῦ βίου φροντίδα). Le contraste entre la joie générale de la nature et la misère personnelle du poète figure également dans le poème no. 206 sur l'été et dans le poème no. 300 sur le printemps. Pour l'inversion du *topos* de la participation à la joie de la nature, cf. le commentaire au poème no. 206.

NUMÉRO 211

Ἄγγελοι αἰγλήεντες, μυρία πλήθρα φώτων,
 δεύτερα τῆς Τριάδος, κλαύσεν Ἰωάννην.
 ἀθλοφόρων δῆμος, θεοειδέα τάγματα πάντα,
 κάλλεα πάντα τ' ἄνω, κλαύσεν Ἰωάννην.
 5 κόσμος ἅπας περιηγῆς, οὐρανός, ἥλιος, ἄστρα,
 μήνη πλησιφαῆς, κλαύσεν Ἰωάννην.
 ἔθνεα μυρία γαίης, εἶδεα μυρία κόσμου,
 δένδρεα καὶ πηγαί, κλαύσεν Ἰωάννην.
 αἰθήρ, ἀήρ, πῦρ, χθονός, ὕδατος ἅπλετα μέτρα,
 10 ὄρνεα καὶ κτήνη, κλαύσεν Ἰωάννην.

S f. 167^v || Cr. 317, 8 – 318, 12 Mi. 114

v. 1 ἄγγελοι αἰγλήεντες: ouverture inspirée de Grégoire de Nazianze, chez qui la tournure figure au début du vers, *Carm.* I 1. 7, 13 et II 1. 99, 1. Pour une invocation des êtres célestes du même type, cf. le poème no. 289, 9–10: ἄγγελοι αἰγλήεντες, ἀειδέες ἄλλα τε φῶτα | οὐρανίης στρατιῆς, κλαύσαν Ἰωάννην.

μυρία πλήθρα: Jean dispose d'une quantité d'expressions différentes pour invoquer les foules d'étoiles, de martyrs, d'anges, de prêtres, de démons, etc. Dans ce poème: δῆμος et τάγματα au v. 3, ἔθνεα au v. 7 et dans d'autres poèmes: χορός, γένος, φύλα, etc.

v. 2 κλαύσεν Ἰωάννην: la même tournure, mais avec l'impératif aoriste κλαύσαντ', figure dans le poème no. 289, 6, 8 et 10 (cf. note aux vv. 5–10). S'agit-il dans notre poème 1) d'un indicatif futur comme «ordre», 2) de la forme vernaculaire de l'impératif aoriste, ou bien 3) d'une faute du scribe? La première possibilité me semble la plus vraisemblable. Voici mes observations:

1) Il est possible que Jean ait alterné l'indicatif futur (vv. 2, 4, 6, 8, et 10: κλαύσεντ') et l'impératif aoriste (v. 12: ῥεύσαντ'). Dans ce cas, l'indicatif futur présente une valeur qui est proche de celle d'un ordre. Pour quelques exemples, cf. Chantaine 1958, 201. De même, le psalmiste emploie tantôt l'indicatif futur, tantôt l'impératif aoriste, cf. *Ps.* 50, 9–11: ῥαντιέξ με, ... πλυνεῖς με, ... ἀκουτιέξ με, ... ἀπόστρεψον τὸ πρόσωπόν σου, ... τὰς ἀνομίας μου ἐξάλειψον («purifie-moi, ... lave-moi, ... fais que j'entende, ... détourne ta face, ... enlève mes péchés»).

2) Les formes vernaculaires de l'impératif aoriste, finissant en -(σ)ε/-(σ)ετε au lieu de -(σ)ον/-(σ)ατε sont très rares dans les hexamètres et dans les distiques de Jean, cf. le poème no. 73, 2 (note). De plus, la série d'impératifs se termine par ῥεύσαντ' (et non par ῥεύσαντ'). Une telle variation dans un seul poème entre formes vernaculaires et classiques me semble improbable.

Vous, anges resplendissants, foules nombreuses de lumières
 qui suivez la Trinité, pleurez Jean ;
 peuple de martyrs, vous toutes, légions semblables à Dieu
 et vous toutes, beautés d'en haut, pleurez Jean ;
 5 monde entier, tout en rond, ciel, soleil et astres,
 lune qui brilles dans ton plein, pleurez Jean ;
 peuples nombreux de la terre, formes nombreuses du monde,
 arbres et sources, pleurez Jean ;
 éther, air, feu, espaces immenses de terre et d'eau,
 10 oiseaux et troupeaux, pleurez Jean ;

3a) κλαύσεται pourrait être une faute commise par le copiste, qui aurait écrit -ετε au lieu de -ατε. Mais dans ce cas-là, le copiste aurait répété sa faute à nouveau quatre fois aux vers qui suivent (vv. 4, 6, 8 et 10). A noter que κλαύσεται et κλαύσατ' sont tous les deux utilisés dans les différentes recensions de l'*Histoire d'Alexandre le Grand*. Dans la recension φ 281, 8, Alexandre s'exclame : ὦ γῆ, ὦ ἥλιε, ὄρη, βουνὰ καὶ κάμποι, κλαύσετε με σήμερον ... tandis que dans la recension E 127. 3, 7 il s'écrit : ὦ γῆς, ὦ ἥλιε καὶ ἄνθρωποι καὶ ὄρη καὶ βουνὰ καὶ κάμποι, ὦ φρικτὰ νέφη, κλαύσατέ με...

3b) Il est également possible que non pas κλαύσεται, mais ῥεύσατ' (v. 12) soit une faute commise par le copiste, qui aurait écrit ῥεύσατ' au lieu de ῥεύσεται.

Pour la présence du nom du poète, cf. le poème no. 206, 8 (note).

v. 3 ἀθλοφόρων ... πάντα : des invocations semblables figurent dans les poèmes no. 200, 2 (πάντες ἀεθλοφόροι) et 290, 1 (ἐρικυδέα τάγματα πάντα.) Cf. entre autres Romanos le Mélode, *Hymnes* 50. 16, 2 ἀγγέλων πάντα τὰ τάγματα.

vv. 5–6 Pour une invocation aux phénomènes célestes comparable, cf. le poème no. 289, 7–8 : οὐρανὲ καὶ ἄστρο, κλαύσατ' Ἰωάννην· | αἰθήρ, ἀῆρ ἡδὲ θάλαττα καὶ ἥλιε, μήνη. Pour le tricolon οὐρανός, ἥλιος, ἄστρο, cf. le poème no. 56, 14–15 (note).

μήνη πλησιφαῖς : cette expression est selon toute probabilité tirée de Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 38, 18 (μήνη, πλησιφαῖς αὐθις ἐπερχομένη). Cf. Nonn. *Dion.* 41, 257–258 et 48, 322–323 : Σελήνη πλησιφαῖς.

v. 7 ἔθνεα μυρία γαίης : cf. le poème no. 80, 9 (note).

vv. 8–12 Pour une invocation de la nature terrestre du même ordre, cf. le poème no. 289, 5 : οὐρεα καὶ ποταμοὶ καὶ δένδρεα, ὄρνεα, πέτραι.

v. 9 αἰθήρ, ἀῆρ : la même séquence se trouve au début du v. 7 du poème no. 300.

v. 11 ἄργύρεοι ποταμοί : ces mots figurent aussi chez Oppien, *Hal.* 1, 23.

οὐρεα μακρά : cette expression, chère à Homère et à Hésiode, est également présente dans les poèmes nos. 207, 1 et 290, 101.

ἀργύρεοι ποταμοί, πέτραι καὶ οὖρεα μακρά,
 ὕδατος ἀντὶ δάκρυ ρεύσατ' Ἰωάννη.
 κῆπος ἦν θαλέθων, πολυήρατος ἄνθει πᾶσιν,
 καρποῖς ἀρετῶν ἔβριθον οὐκ ὀλίγοις·
 15 ἦν λόγος αὐτόχυτος, σοφίης στόμα, ἦν νόος αἰπύς,
 ἦν τόλμα κραδίης, ἦν σθένος ἐκ μελέων,
 ἦν δρόμος ἐν ποσὶ κούφοις ἄλμασιν αἰθέρα βαίνων,
 ἦν φῶς ὀξυτάτοις ὄμμασι δευρόμενον,

v. 12 ὕδατος ἀντὶ: chez les poètes, la préposition se place parfois après le substantif, mais sans changement d'accent, cf. au v. 37 (θαύματος ἀντί) et dans le poème no. 290, 132 (θρόνον ἀμφί). Cf. *LSJ* s.v. ἀντί B. et ἀμφί D.

δάκρυ ρεύσατ': le verbe ῥέω est normalement construit avec le datif, mais la construction avec l'accusatif est également attestée (cf. *K-G* 1, 308). Le vers est peut-être inspiré de Theoc. *Id.* 5, 124: Ἰμέρα ἀνθ' ὕδατος ρείτω γάλα. Cf. Ezéchiel le Tragique, qui parle du Nil qui fera couler le sang (*Exag.* 133): αἶμα ῥυήσεται.

v. 13 ἦν: si chez Homère ἦν n'est utilisé que pour la troisième personne du singulier, en grec post-homérique elle peut se référer à la troisième ou bien à la première personne du singulier (cf. commentaire). Dans une épitaphe de Grégoire de Nazianze, par exemple, un tombeau délabré prend la parole, *AP* VIII 221: τύμβος ἦν· νῦν δ' εἰμὶ λίθων χύσις, οὐκέτι τύμβος· | ταῦτα φιλοχρύσοις εἶαδε. Ποία δίκη; («J'étais un tombeau; maintenant, je suis un tas de pierres et non plus un tombeau. Ainsi l'ont voulu des gens épris de l'or. Quelle justice est-ce là?»). Cf. *AP* IX 662, 1 (Agathias): χῶρος ἐγὼ τὸ πρὶν μὲν ἦν στυγερωπὸς ιδέσθαι («j'étais autrefois un lieu bien déplaisant à voir»), mais *AP* IX 806, 1–3: κῆπος ἦν ὅδε χῶρος· ... | νῦν δέ ... («ce lieu était un jardin: ... Maintenant ...»). A noter que dans les trois citations, le passé est mis en contraste avec le présent. L'antithèse «passé—présent» joue aussi un rôle important dans le poème no. 211 de Jean. Cf. le poème no. 81, 1 (métaph.): ἦν ὅτ' ἦν ἔρνος περικαλλές («il fut un temps où j'étais un beau rejeton»).

θαλέθων: le verbe peut être appliqué de façon métaphorique à la vie de l'homme, comme dans Hom. *Od.* 6, 63 (ἡῖθεοι θαλέθοντες). Cf. θάλλων métaph. dans le poème no. 81, 2 (note), mais litt. dans *Prog.* 2, 1: οὕτως ἄρα θάλλων ὁ κῆπος ἦν, ὥστε ...

v. 15 ἦν: le prédicat est ambigu, pouvant se référer à la troisième personne du singulier, ou bien à la première personne du singulier (cf. commentaire). Si en grec attique ἦ figure devant une consonne et ἦν devant une voyelle, dans la tradition manuscrite tous les ἦ sont habituellement changés en ἦν (*LSJ* s.v. εἰμί).

- fleuves argentés, rochers et hautes montagnes,
 au lieu de l'eau, faites couler des larmes pour Jean.
 J'étais un jardin fleurissant, charmant par toutes ses fleurs,
 j'étais lourd par les fruits copieux des vertus :
 15 il y avait parole spontanée, langage de sagesse, esprit profond ;
 il y avait courage du cœur, il y avait force des membres ;
 il y avait vitesse dans les pieds, traversant l'air en bonds légers ;
 il y avait lumière, regardant avec des yeux perçants ;

ἦν λόγος αὐτόχυτος : l'adjectif αὐτόχυτος est habituellement utilisé pour décrire les écoulements de larmes, d'eau, ou de lait. *LSJ* s.v. «poured out of itself, self-flowing». Nonnos l'emploie seize fois, dont cinq pour décrire des larmes qui coulent toutes seules (*Dion.* 6, 9 ; 15, 375 ; 19, 3 ; 20, 16 ; 47, 216–217 : δάκρυσι(ν) αὐτοχύτοις(ι)). Cf. les poèmes nos. 290, 136 : λόγον αὐτόχυτον et 283, 6 : αἵμασιν αὐτοχύτοις.

σοφίης στόμα : «langage de sagesse», ou peut-être «porte-parole de la sagesse». Cf. στόμα avec adjectif dans *AP* VII 4, 1 : Πιερίδων τὸ σοφὸν στόμα (description d'Homère par Paul le Siléntaire) ou dans *Soph.* *OC* 981 : ἀνόσιον στόμα.

νόος αἰπύς : cf. le poème no. 14, 3 (λόγος αἰπύς, note).

v. 16 σθένος ἐκ μελών : «force qui vient des membres» ou «force présente dans les membres», la préposition marquant la provenance ou indiquant une position, cf. les expressions οἱ ἐκ τῶν σκηνῶν «ceux des tentes» (*Dem. Cor.* 169, 3–4), ἐκ δεξιᾶς et ἐκ ἀριστερᾶς «à droite» et «à gauche».

v. 17 ἐν ποσὶ κούφοις ἄλμασιν αἰθέρα βαίνων : le passage évoque Achille, qui dans *Eur. El.* 439 est décrit comme κοῦφον ἄλμα ποδῶν. L'adjectif κούφοις peut accompagner ἄλμασιν («traversant l'air aux bonds légers») ou bien ποσὶ («il y avait vitesse dans les pieds légers»).

αἰθέρα βαίνων : l'expression est présente à la fin du vers chez Nonnos, *Dion.* 36, 247 et 48, 974.

v. 18 φάος : décrit le regard énergique du poète. Cf. *Pi. N.* 10, 40–41 : φάος ὀμμάτων.

ὀξυτάτοις ὄμμασι δερκόμενον : ce tour est inspiré de Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 45, 342 : πνεύματος ὀξυτάτοις ὄμμασι δερκόμενος et v. 195 : ὄμμασιν ὀξυτάτοις. Cf. aussi *A.R.* 1, 153–154 : ὄμμασιν ὀξυτάτοις.

- ἦν πόνος ἡδύς, ἐπ' ἄεθλα, θῆρας, γνώσιας, εὐχάς,
 20 καὶ χάρις ἐκ στομάτων ἔρρεε τῇ Τριάδι.
 δάκρυον ἦν θοὸν ἐς νύκτας καὶ ἤματα πάντα
 ἄγνὸν ἐφ' ἀγνοτάτης μητροθέοιο πέδον·
 ὕστατα ἐς πολέμους προφέρων † μέγα γὰρ θεὸν εὔτε †
 πολλοῖς ζηλωτὸς ἀθρόον ἐξεφάνην.
 25 ἔνθεν γλώσσα κακὴ καὶ ἀπάσθαλος ἤρξατο δαίμων,
 καὶ φθόνος οὐκ ὀλίγος ἔρρεεν ἐκ στομάτων·
 ὥς μόνος ἦν σοφίης θάλας, ἦν δ' ἄρεος πρόμος οἶος,
 εὐκραδίως μίξας νοῦν σοφὸν ἡγορέη,
 ἦ δ' ἀρετὴ κακίῃ, γένος ἄθλιον, ὧ γένος αἰσχροῦ,
 30 οὐτιδανόν, φθονερόν, ἀντίπαλον σοφίης.

19 ἐπ' ἄεθλα, θῆρας, γνώσιας, εὐχάς scripsi: ἐπ' ἄεθλα, θῆρας, γλώσιας, εὐχάς S ἔπαθλα δὲ θῆρας, γνώσιες, εὐχαί Picc. || **21** θοὸν Mi.: θοός S || ἤματα scripsi: ἤμ- S || **22** ἄγνὸν Cr.: ἀγρόν S || **23** ὕστατα scripsi: ὕστακ' S ὕστατ' vel μάλιστα Cresci ὕστατον Picc. || μέγα γὰρ θεὸν εὔτε S: μέγα γὰρ θεὸν εὔτε Cresci μέγ' ἀρηιθιός τε Picc. || **26** ἔρρεεν Picc.: ἔρρεον S || **27** οἶος Mi.: οἶος S || **29** ἦ δ' ἀρετὴ S: νῦν δ' ἀρετὴ Picc.

v. 19 πόνος ἡδύς: les efforts sont spécifiés dans la suite du vers. Cf. Lib. *Ep.* 58. 1, 1: ἐμοὶ πᾶς ὑπὲρ σοῦ πόνος ἡδύς; Theod. Stud. *Serm. Cat. Magn.* 1. 2, 8: πᾶς ἡμῖν πόνος ἡδύς.

ἐπ' ἄεθλα, θῆρας, γνώσιας, εὐχάς: j'ai changé le substantif γλώσιας du manuscrit S en γνώσιας, qui fait écho à γνώσιος au v. 31 de notre poème. L'expression ἐπ' ἄεθλα se trouve aussi dans le poème no. 67, 6.

v. 21 ἤματα πάντα: ce tour se trouve très fréquemment en fin d'hexamètre, chez Homère (cf. *Il.* 8, 539 et 12, 133) et dans la poésie postérieure.

v. 22 ἄγνὸν ... πέδον: il faut changer ἀγρόν (S) en ἄγνὸν (Cramer), «saint sanctuaire». L'expression πέδον peut se référer à un espace sacré plus ou moins étendu, cf. Aesch. *Ch.* 1036: Λοξίου πέδον (le sanctuaire d'Apollon); Ar. *Pl.* 772: Παλλᾶδος κλεινὸν πέδον (l'Acropole). Pour la préposition ἐπὶ avec accusatif signifiant «sur», cf. *LSJ* s.v. C.I. 5: «of extension *over* a space ... also with Verbs of Rest:»

v. 23 ὕστατα: je propose de lire ὕστατα au sens adverbial et προφέρων au sens absolu (cf. πρόφερω εἷς τι «être profitable pour», «faire avancer», Th. 1, 93). Dans les poèmes nos. 15, 3 et 65, 16, ὕστατα est suivi d'un *hiatus* (ὕστατα ἔσχατον, resp. ὕστατα εἰς). La leçon ὕστακ' du manuscrit S est erronée, cf. *LSJ* s.v. ὕσταξ = πάσσαλος («pique ou cheville de bois»). Cresci (1996, 47–49) propose de lire ὕστατ' ou μάλιστα («pâté que les oiseaux donnent à leur petits»), conjecture inspirée d'une similitude homérique (*Il.* 9, 323–327). Elle place une virgule

- il y avait effort agréable, pour récompenses, chasse, connaissance et
[prières,
- 20 et de la bouche coulait de la grâce pour la Trinité.
J'étais larme rapide durant les nuits et durant chaque jour
sur le saint sanctuaire de la très sainte Mère de Dieu ;
enfin, étant profitable pour les guerres et [...],
je suis devenu enviable pour beaucoup de gens ensemble.
- 25 Ensuite, la mauvaise langue et le démon dément ont commencé,
et beaucoup de jalousie provenait de leur bouche, quand ils
[affirmaient
que j'étais la seule jeune pousse de sagesse et l'unique chef belliqueux
qui ait mélangé bravement la sage raison au courage,
et que mon courage était un mal, race misérable, ô race honteuse,
- 30 lâche, jalouse, contraire à la sagesse.

après πέδον et un point après προφέρων, ce qui donne une traduction assez curieuse: «Ero (ἦν) lacrima veloce, di notte e in ogni giorno, portando in guerra l'imbeccata in difesa del sacro suolo della santissima Madre di Dio ... ».

† μέγα γὰρ θεὸν εὔτε †: la conjecture μέγ' ἀρηιτῆρός τε de Piccolos est ingénieuse, quoique assez loin de la leçon du manuscrit S. Cresci (1996, 47–49) propose de lire μέγα γὰρ θεὸν εὔτε (considérant θεὸν comme première personne de l'imparfait), et traduit les vers 23–24 de la manière suivante: «Perché grande era la mia corsa quando all'improvviso apparvi oggetto di invidia da parte di molti». Il me semble être fort improbable que le poète, par ailleurs tellement fier dans la description de ses prestations militaires (cf. v. 36: ἡμετέρου προμαχῶν πλήθος ἐν πολέμοις), présente ici la simple qualité de sa course comme cause d'une jalousie vive de la part de ces concitoyens.

v. 26 ἔρρεεν: tout comme Piccolos, je pense que le prédicat ἔρρεον du manuscrit S est une erreur du copiste pour ἔρρεεν (cf. v. 20: καὶ χάρις ἐκ στομάτων ἔρρεε τῇ Τριάδι), puisque je ne comprends pas l'expression «beaucoup de jalousie, je coulais des bouches».

v. 29 ἡ δ' ἀρετή: l'expression fait partie du discours indirect. Piccolos, par contre, propose de lire νῦν δ', marquant le passage du passé à l'actualité. Il est vrai que l'expression νῦν δέ se trouve également dans les poèmes de l'*Anthologie* cités dans la note au v. 13 ci-dessus: τύμβος ἔην· νῦν δέ ... et κῆπος ἔην ὁ δὲ χῶρος· νῦν δέ ..., mais il n'est pas nécessaire de changer ἡ δ' en νῦν δ'.

ἢ μαλακὸν σοφὸν ἔμμεν', ἣ ἄρρενα γνώσιος ἐχθρόν,
 ὧδε θέλουσι νέοι νομοθέται κακίης.
 ἔνθεν μωρὸς ἐγὼ καὶ πάτρια θέσμια λύων,
 ἐν μωροῖς μωρὸς, μαινομένοισιν ἄφρων.
 35 πολλὰ μόγησα καὶ αἶμα κένωσα, συχνόν γ' ἐπὶ τοῖσι
 ἡμετέρου προμαχῶν πλήθεος ἐν πολέμοις.
 θαύματος ἀντὶ γέλωτα δ' ὄφλον καὶ ὀνειδέα αἰνων,
 σκώμματα εὐλογίης, ὕβριος ἀντὶ κλέους.

31 ἔμμεν' Scheidw.: ἔμμεναι S || 32 θέλουσι vel λέγουσι Scheidw.: κέλουσι S || νομοθέται S: νομοθέται Scheidw. || 35 συχνόν γ' Scheidw.: λύχνον τ' S || 36 πλήθεος Cr.: πλήθος S || 37 ὄφλον Scheidw.: ὄφλων S || 38 σκώμματα Cr.: σκόμματα S.

v. 32 νομοθέται: la o est insolite, de sorte que Scheidweiler propose de lire νομοθέται—peut-être avec raison. Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j.

v. 33 πάτρια θέσμια λύων: le même reproche figure dans le poème no. 290, 64: πάτρια θεσμά λύω (à la fin du pentamètre).

v. 35 αἶμα κένωσα: ces *res gestae* sont également mentionnées dans le poème no. 290, 31 (ὦν ὕπερ ἐξεκένουν ὕδωρ ἅτε πολλάκις αἶμα).

v. 36 ἡμετέρου προμαχῶν πλήθεος ἐν πολέμοις: la position exacte du poète dans l'armée byzantine est incertaine, cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*.

v. 38 ὕβριος: au lieu d'ὕβρεις, cf. γνώσιος au v. 19 et ch. III. *Langue littéraire* § 2.

Que l'on soit un savant sans vigueur ou un viril ennemi de la sagesse,
c'est ce que veulent les nouveaux législateurs du mal.

Par suite je suis bête et je dissous les lois de la patrie,
bête parmi les bêtes, insensé parmi les outragés.

- 35 J'ai beaucoup souffert et j'ai versé du sang, souvent, qui plus est,
en combattant au premier rang de notre peuple dans la guerre ;
je suis exposé au rire au lieu de l'admiration, aux reproches au lieu de
[l'éloge,
aux plaisanteries au lieu de la louange, à l'outrage au lieu de la
[gloire.

Commentaire

Cette longue plainte du poète sur sa condition contient un grand nombre de citations d'autres auteurs ainsi que des expressions qui figurent ailleurs dans l'œuvre de Jean. On peut la diviser en trois parties : une prière (vv. 1–12), le passé glorieux du poète (vv. 13–24) et sa misère actuelle (vv. 25–38).

vv. 1–12 Tout d'abord, le poète s'adresse par une longue invocation aux anges, aux martyrs, aux phénomènes célestes, à la nature. Pour souligner son malheur, il puise dans l'imagerie et le vocabulaire des lamentations funèbres, en invitant la création entière à pleurer pour lui, comme s'il était mort. L'invitation est répétée aux vv. 2, 4, 6, 8, 10 (κλαύσεται Ἰωάννην) et enfin au v. 12 (ῥεύσεται Ἰωάννη), ce qui rend l'invocation encore plus pathétique (cf. le poème no. 289, 5–10).

vv. 13–24 Ensuite, à travers la métaphore du jardin (qui sera discutée ci-dessous), le poète décrit son passé glorieux. Toutes ses qualités intellectuelles et physiques sont passées en revue, ainsi que sa conduite impeccable : sa grâce à la Trinité accompagnée par des larmes. Aux vv. 23–24, le poète décrit l'acmé de sa gloire.

vv. 25–38 Enfin, le poète parle de la péripétie qui a inauguré sa condition actuelle si pénible. En tant que militaire, il s'est battu pour son pays, mais ses qualités exceptionnelles—son courage et sa sagesse (vv. 27–28)¹⁰²—n'ont provoqué que la jalousie des autres, en particulier des « nouveaux législateurs du mal » (νέοι νομοθέται κακίης, v. 32). Il s'agit vraisemblablement des successeurs du régent Basile Parakimomène, l'empereur Basile II et son entourage, qui ne sont pas favorables à Jean (cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*). On l'offense et on refuse de lui accorder la gloire méritée, puisqu'il serait un fou qui agit contre les lois de la patrie. Mais le poète, faisant un grand étalage de pitié envers lui-même, ne se laisse pas insulter. Dans le vers 34 (ἐν μωροῖς μωρός, μαινομένοισιν ἄφρων), il fait preuve d'ironie, ce qui est assez rare dans la littérature byzantine (possiblement, ces mots se réfèrent à I Cor. 1). Contrairement à d'autres poèmes qui commencent par une invocation et se terminent avec une prière (par ex. les poèmes nos. 65, 290 et 300 et les confessions nos. 200 et 289), cette composition s'achève d'une façon différente : il n'y a pas de prière au sens propre,

¹⁰² Pour les poèmes contenant des références à la sagesse et au courage du poète, cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*.

à la Sainte Vierge, au Christ ou à Dieu, ni de vœux d'être sauvé et de promesses de glorifier l'aide divine.

La plupart des difficultés présentes dans le texte du manuscrit S sont discutées dans les notes. Ce qui nous intéresse ici, c'est la métaphore du jardin plein de fruits des vertus, dont le sens n'est pas évident. Aux vv. 13–22, l'emploi des prédicats ἔην (v. 13) et ἦν (vv. 15 2×, 16 2×, 17, 18, 19, 21) crée de l'ambiguïté: s'agit-il d'un imparfait de la troisième personne ou de la première personne?

Dans la *PG*, ἔην et ἦν sont toujours traduits comme prédicats de la troisième personne: «hortus erat (ἔην) florens, jucundissimus floribus variis, et virtutum fructibus non modicis refertus eram (ἔβριθον). Erat (ἦν) sermo pronte fluens ...», etc. A mon avis, cette interprétation introduit au v. 14 un changement de sujet trop inattendu: «*Il était* un jardin fleurissant, charmant par toutes ses fleurs, *j'étais lourd* par les fruits des vertus en abondance. *Il était* parole spontanée ...», etc.

Lia Cresci (1996, 47) préfère expliquer ἔην au v. 13 et ἦν au v. 21 comme prédicats à la première personne. Elle fait observer (n. 10): «Si può intendere ἦν come terza persona singolare, oppure (forse meglio) come prima persona singolare, ove si ipotizzi ... quel processo di identificazione diretta tra il poeta e il referente metaforico attestato più volte in questa composizione ... e in altre». ¹⁰³ Voici la traduction qui en résulte, si l'on accepte son hypothèse: «*j'étais* (ἔην) un jardin fleurissant, charmant par toutes ses fleurs, ... *j'étais* (ἦν) larme rapide durant les nuits et durant chaque jour». Bien que la deuxième métaphore («*j'étais larme rapide* ...») me semble assez poussée, j'ai accepté l'hypothèse de Cresci, parce que les deux métaphores sont introduites de la même façon: nous trouvons d'abord un nom qui fournit de nouvelles informations au lecteur (*focus*¹⁰⁴), puis le prédicat ἦν (copulatif): v. 13 κῆπος ἔην et v. 21 δάκρυον ἦν. Aux vv. 15, 17 et 19, par contre, l'ordre des mots est différent et le prédicat ἦν (présentatif¹⁰⁵) est suivi d'un nom: v. 15 ἦν λόγος, v. 17 ἦν δρόμος et v. 19 ἦν πόνος. C'est pourquoi je propose d'interpréter le passage de la manière suivante: le poète commence par

¹⁰³ Son hypothèse s'appuie sur la présence de trois prédicats à la première personne, c'est-à-dire ἔβριθον au v. 14 et ἔρρεον au v. 26 (leçon du manuscrit S, cf. note) dans notre poème et ἦν dans le poème no. 81, 1 (ἦν ὅτ' ἔην, ἔρνος περικαλλές, «il fut un temps où j'étais un beau rejeton»).

¹⁰⁴ Pour la notion de *focus*, cf. note au v. 2 du poème no. 18.

¹⁰⁵ Pour la valeur présentative du verbe εἶναι, cf. Dik 1995, 226–227 et Kahn 1973, 245ss.

une métaphore à la première personne (vv. 13–14), en parlant de sa condition paradisiaque perdue : « *j'étais* (ἦν) un jardin fleurissant, charmant par toutes ses fleurs, *j'étais lourd* (ἔβριθον) par les fruits copieux des vertus ». Aux vers qui suivent (vv. 15–20), chaque fruit du jardin, c'est-à-dire chaque vertu du poète, est décrit l'un après l'autre à la troisième personne : « *il y avait* (ἦν) parole spontanée ..., *il y avait* (ἦν) courage du cœur, *il y avait* (ἦν) force des membres », etc. Ici, le verbe être n'est plus copulatif, mais présentatif. Aux vv. 21–22 suit une deuxième métaphore, celle du poète comme larme (larme pour exprimer la gratitude ou larme de pécheur qui se confesse) qui coulait pour la Trinité : « *j'étais* (ἦν) larme rapide ... » Enfin, aux vv. 23–24, l'acmé de la gloire du poète, qui emporte également la perte du paradis, est décrite à la première personne : « je suis devenu (ἐξεφάνην) enviable ... ».

La métaphore du jardin de notre poème fait penser à celle du *Cantique des Cantiques* (4, 12–14), lorsque l'époux s'adresse à l'épouse, jardin exubérant qui porte une grande quantité de fruits différents :

κῆπος κεκλεισμένος ἀδελφή μου, νύμφη,
 κῆπος κεκλεισμένος, πηγὴ ἐσφραγισμένη·
 ἀποστολαί σου παρὰ δεισος ῥοῶν μετὰ καρποῦ ἀκροδρύων,
 κύπροι μετὰ νάρδων,
 νάρδος καὶ κρόκος,
 κάλαμος καὶ κιννάμωμον
 μετὰ πάντων ξύλων τοῦ Λιβάνου,
 σμύρνα αλωθ μετὰ πάντων πρώτων μύρων,

Tu es un jardin clos, ma sœur, ô fiancée,
 tu es un jardin clos, une fontaine scellée ;
 ce qui émane de toi, c'est un paradis de grenades avec des fruits aux
 [branches,

le henné avec le nard,
 du nard et du safran,
 de la cannelle et du cinnamome,
 avec toutes sortes d'arbres à encens,
 de la myrrhe et de l'aloès avec tous les baumes de première qualité.

Chez Jean, les fruits doux du paradis perdu servent de contrepoint aux fruits amers du présent, où tout a été bouleversé.

NUMÉRO 212

IMPROMPTU SUR UNE VIGNE
MONTÉE SUR UN CHÊNE

σχέδια εἰς ἀναδενδράδα ὑψωθεῖσαν δρυῖ

Ἐκ δρυὸς οἶνος, τοῦνεκα ἐκ Διὸς ἔδραμε μηρῶν
Διόνυσος· μῦθος φθέγγατο πρεσβυτέρων.

S f. 167^v b f. 66 || Cr. 318, 13–15 Picc. p. 146 Cougny III 190 || **ι** μηρῶν b: μηρών S.

lemme σχέδια: un autre distique improvisé est le poème no. 273, intitulé εἰς τινα πάνυ μικρὸν κελευσθεὶς εἰπεῖν στίχον σχέδιον.

δρυῖ: le mot se réfère au chêne, mais en grec byzantin aussi à l'arbre en général, cf. Littlewood 1972, 43 n. 6.2 sq.

v. ι τοῦνεκα: ici et dans le poème no. 279 «parce que» est plus adaptée que «donc» / «c'est pourquoi» (comme dans les poèmes no. 167, 3 et no. 290, 123).

ἔδραμε: le prédicat, tout en assonance avec les tournures précédentes (ἐκ δρυὸς—ἐκ Διὸς—ἔδραμε), présente l'événement comme une course. Peut-être que chez Jean, le sens du prédicat est moins fort («est venu» au lieu de «a couru», cf. ma traduction). Pour l'emploi du verbe chez Jean, cf. le poème no. 18, 1 (note).

Impromptu sur une vigne montée sur un chêne

Du chêne vient le vin, parce que des cuisses de Zeus
est venu Dionysos : le mythe des anciens a parlé.

Commentaire

Le lemme (ajouté par le poète ou par le copiste?) nous raconte que la vue d'une vigne montée sur un chêne a inspiré le poète pour écrire «un distique improvisé». ¹⁰⁶ Mais cet impromptu, qui possède plusieurs niveaux de lecture et qui contient des images classiques ainsi que des allusions chrétiennes, semble tout à fait construit. Hermogène a consacré un paragraphe au procédé rhétorique de la «feinte», dans lequel il traite l'improvisation étudiée comme une sorte de «sprezzatura» littéraire (Περὶ μεθόδου δεινότητος 17, Περὶ προσποιήσεως: Πότε ῥήτωρ προσποιήσεται σχεδιάζειν; ... Ἐν δέ γε ἐγκωμιαστικῇ ἰδέᾳ οὐ κωλύει ἀμφοτέροις χρῆσθαι ποτε, καὶ ὁμολογία γραφῆς καὶ προσποιήσει σχεδίου).

D'un côté, l'image du vin qui vient du chêne (ἐκ δρυὸς οἶνος) évoque la mythologie grecque. Dans l'Antiquité, le chêne était consacré à Zeus. Après que sa maîtresse Sémélé fut consommée par la foudre, Zeus sauva le fœtus de Dionysos, dieu du vin, de son ventre en le cousant dans sa cuisse, où il resta jusqu'à sa naissance. Dans l'épigramme de Jean Géomètre, le tronc du chêne évoque la cuisse de Zeus et le vin qui coule du tronc de l'arbre symbolise la naissance de Dionysos: un dieu est né d'un dieu.

De l'autre côté, l'image contient plusieurs allusions chrétiennes. Tout d'abord, le chêne est l'arbre emblématique de l'Ancien Testament: la première théophanie, la visite des trois anges à Abraham, eut lieu sous un chêne à Mambré (ὤφθη δὲ αὐτῷ ὁ θεὸς πρὸς τῇ δρυὶ τῇ Μამβρη, *Gn.* 18, 1). ¹⁰⁷ Ensuite, la vigne est une métaphore pour le Christ, selon ses propres mots dans l'évangile de Jean: ἐγὼ εἰμι ἡ ἄμπελος ἡ ἀληθινή, καὶ ὁ πατὴρ μου ὁ γεωργὸς ἐστίν et ἐγὼ εἰμι ἡ ἄμπελος, ὑμεῖς τὰ κλήματα (*Jn.* 15, 1 et 5). ¹⁰⁸

De plus, Jean Géomètre a consacré un de ses *Progymnasmata* au chêne. L'arbre, qui, selon Jean, se reproduit par parthénogénèse, y

¹⁰⁶ D'habitude, les vignes (cultivées dans les jardins ou dans les cours des monastères) étaient montées sur des fruitiers ou sur des bâtons. Cf. Talbot 2002.

¹⁰⁷ Dans son *Ikonologie der Genesis*, Hans Martin von Erffa souligne l'importance du chêne: «Er wurde als Ort der ersten 'gesicherten Theophanie' den Palästina-pilgern gezeigt, so daß Reliquien des Baumes (oder seiner Nachbarn im Hain) in alle Welt wanderten und man dem noch greifbaren Zeugen eines so bedeutsamen Wunders auch im Bild wiederbegegnen wollte» (Von Erffa 1989, II 96).

¹⁰⁸ A noter que dans l'art figuratif jusqu'au VI^e siècle, l'image de Dionysos se réfère parfois à la résurrection. Ensuite, cette image disparaît de l'iconographie pour réapparaître dans les enluminures des manuscrits des Homélies de Grégoire de Nazianze au XI^e siècle (cf. *ODB*, s.v. Dionysos).

figure comme métaphore pour le Christ: «The suggestion of sober botanical fact ... is immediately belied by Geometres' startling claim that alone of all plants the oak is spontaneously produced by a willing Mother Earth, requiring of man neither sowing nor cultivation ... the denial of any rôle to man ... may suggest comparison with another more famous virgin birth, a suggestion strengthened by the bestowal on the oak of the preeminent divine virtue of φιλανθρωπία ... What we thus appear to have is a universal child, born uniquely through immaculate conception and possessed of the divine virtue of φιλανθρωπία.»¹⁰⁹

Si l'interprétation des allusions est correcte, l'épigramme sur la vigne montée dans un chêne s'insère bien dans la mode de la Renaissance macédonienne. Le poète s'y exprime avec des images classiques (Zeus et Dionysos), mais se réfère simultanément à des symboles chrétiens: le mythe de Zeus et Dionysos représente l'Ancien Testament comme préfiguration (le chêne, «le père», Dieu) du Nouveau Testament (le vin, «le fils», le Christ), ou bien du Christ même (le chêne et le vin à la fois).¹¹⁰ Ou bien, l'épigramme symbolise une sorte de *praeparatio evangelica*: par le mythe de Zeus et Dionysos, la mythologie grecque a préparé la notion chrétienne de «Dieu né de Dieu».

¹⁰⁹ Littlewood 1980, spéc. 138–139 et Id., 1972 (*Prog.* 1).

¹¹⁰ Dans *Prog.* 3, 12, la description du laurier se réfère à la fois à la mythologie païenne et à la Trinité: «The passage on the marvellous bay laurel centres around a familiar bipolarity: on the one hand pagan mythology (Geometres admits he almost believes the myth according to which the tree was once a young and beautiful maiden), on the other hand Christian symbolism (with its one root and three shoots and tops, the tree is presented as something divine, a trinitarian icon—one nature, three persons—as it were)», Demoen 2001, 227.

NUMÉRO 227

SUR L'AMOUR CHARNEL

εἰς σαρκικὸν ἔρωτα

Εἰ πυρὶ πῦρ ἐπάγεις βρόμιον, μάλα πολλὸν ἀνάπτεις·
εἰ δὲ πόθῳ σαρκὸς θεῖον, ἀποσβενύεις.

S f. 168 s f. 132^v b f. 67 || Cr. 320, 21–23 Picc. p. 147 Mi. 123, 1–2 Cougny IV 131 || εἰς—ἔρωτα S^{mg}: ἄλλα s^{mg} || 2 ἀποσβενύεις scripsi: ἀποσβεννύεις S.

v. 1 βρόμιον: le lexique de Ps.-Zonaras (XIII^e s.) donne à propos de βρόμιον πῦρ: ἤχητικόν («sonore», «ronflant»); cf. βρόμος «pétitement du feu» (Hom. *Il.* 14, 396), «grondement de la tonnerre» (Pi. *O.* 2, 25). *LBG* s.v. βρόμος: «lärmend, prasselnd». Mais Βρόμιος signifie également «Bacchus» ou «bachique». Puisque la référence au vin et à l'érotisme est certainement présente dans ce distique, j'ai traduit βρόμιον par «bachique» (cf. Cougny, qui traduit πῦρ βρόμιον par «ignem bacchicum»). Cf. *AP IX* 331 de Méléagre sur Βρόμιος et le feu.

v. 2 θεῖον: il faut ajouter πόθον, parce que dans ce distique l'amour chrétien (le désir divin) l'emporte sur l'amour physique (le désir charnel); cf. aussi le poème no. 228 (deux dodécasyllabes), où l'amour du Christ (σὸς πόθος) l'emporte sur Eros: Ἔρως ὁ δεινὸς ἐκτυφλοῖ μου τὰς φρένας· ἀλλ' αἰθριάζει σὸς πόθος με, Χριστέ μου («le terrible Eros aveugle toutes mes pensées, mais mon amour pour toi me rend serein, mon Christ»). Par contre, Migne met la virgule *devant* θεῖον, de sorte que le feu ajouté au feu de l'amour charnel, éteigne le feu divin («si igni alimentum ignem praebes, multo magis incenditur, si autem amori carnis, divinum restinguis»). Puisque dans le poème no. 299 (= Cr. 348, 1–14), 9–10: ἔρως ἔρωτι παύεται φλογωτέρῳ. | ἔρως ἔρωτα σβεννύει, μείζων, μέγαν, Jean Géomètre emploie l'image du feu de l'amour chrétien qui l'emporte sur le feu de l'amour charnel, l'interprétation de Migne me semble improbable. L'amour divin est décrit de la façon suivante par Syméon le Nouveau Théologien, *Hymnes* 20, 236–237: ἀνάπτεις τε φλόγα πολλὴν ἀγαπήσεως θείας | καὶ πόθου θείου ἔρωτα οἷα πῦρ μοι ἐμβάλλεις et *Hymnes* 30, entièrement consacré au feu divin de l'Esprit (τὸ θεῖον τοῦ Πνεύματος πῦρ).

ἀποσβεννύεις: la voyelle brève devant double -vv- est une anomalie, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2 f. Je lis ἀποσβενύεις. Grigorios Papagiannis (1997, 170) en donne un exemple pour Théodore Prodrome: ἀμπετάννυτε au lieu de ἀμπετάννυτε (*contra metrum*).

Sur l'amour charnel

Si tu ajoutes du feu bachique sur le feu, tu l'enflammes davantage,
mais si tu jettes au désir charnel du <désir> divin, tu l'éteins.

Commentaire

L'expression «ajouter du feu à du feu» (notre «verser de l'huile sur le feu») est proverbiale (cf. par ex. Pl. *Lg.* II 666a5: διδάσκοντες ὥς οὐ χρεὶ πῦρ ἐπὶ πῦρ ὀχετεύειν; Plu. *Mor.* XI 123e10–12: ἵν' οὖν μὴ πῦρ ἐπὶ πυρί, ὥς φασι, πλησμονή τις ἐπὶ πλησμονῇ καὶ ἄκρατος ἐπ' ἀκράτῳ γένηται; Ph. *Leg. ad Gaium* 126, 1: τὸ λεγόμενον κατὰ τὴν παροιμίαν πῦρ ἐπιφέρων πυρί; Ps.-Lucianus, *Am.* 2, 11–12: πυρὶ γὰρ οὐ σβέννυται πῦρ). De nombreuses épigrammes de l'*Anthologie* jouent sur ce proverbe. Il est présent dans *AP* IX 749, où le pouvoir du vin et le pouvoir de l'amour sont évoqués: Ἐν κυάθῳ τὸν Ἑρώτα τίνος χάριν; ἀρετὸν οἶνω | αἰθεσθαι κραδίην· μὴ πυρὶ πῦρ ἔπαγε («Dans une coupe, l'Amour: pourquoi? Il suffit au vin | d'enflammer le cœur; n'ajoutez pas du feu à du feu»). A noter également *AP* IX 449, 1 où figure τίς πυρὶ πῦρ ἐδάμασσε, τίς ἔσβεσε λαμπάδι πυρσόν; («Qui a dompté le feu par le feu, qui a éteint une torche avec un flambeau?»).¹¹¹ Comme souvent, Jean Géomètre nous offre quelque chose d'inattendu, en introduisant dans son épigramme deux notions opposées, d'un côté l'amour charnel, de l'autre côté l'amour chrétien (θεῖον, sc. πόθον). Dans ce poème, il est évident qui est le plus fort des deux. D'autres poèmes de Jean Géomètre sur l'aide divine contre les tentations de la chair sont énumérés dans le commentaire au poème no. 54.

¹¹¹ Autres exemples sont *AP* XII 109, 4: φλέγεται πῦρ πυρὶ καίόμενον; *AP* XVI 197, 2: τίς πυρὶ πῦρ καὶ δόλον εἴλε δόλῳ; 250, 2: ὥς κρείσσον πῦρ πυρός ἐστιν, Ἑρώς et 251, 5–6: ἃ μέγα θαῦμα, | φλέξει τις πυρὶ πῦρ, ἦψατ' Ἑρώτος Ἑρώς.

NUMÉRO 234

SUR QUELQU'UN DÉCÉDÉ EN BULGARIE

εἷς τινα ἐν Βουλγαρίᾳ ἀποθανόντα

Ἔρνος ἐμὸν περικαλλές, δένδρεον ὑψικάρηνον,
ὦλεο Θρηϊκίων ἐξ ἀνέμων ἀπίνης.

S f. 169^v || Cr. 326, 4–6 Picc. p. 148 Cougny III 248 || 2 ἀπίνης S: ἀφανής Picc.

v. 1 ἔρνος περικαλλές: un oracle Sibyllin annonce la naissance d'Hélène par la phrase κατὰ Σπάρτην γὰρ Ἐρινὺς | βλαστήσει περικαλλές αἰείφατον ἔρνος ἄριστον (*Orac. Sib.* 3, 414–415). Dans les épitaphes byzantines, les jeunes sont souvent comparés aux fleurs fragiles, les hommes sont courageux ou sages, les femmes sont des épouses fidèles, cf. Lauxtermann 1994, 85.

δένδρεον ὑψικάρηνον: le poète se décrit lui-même comme un arbre abattu dans les poèmes no. 289, 22–27 (ἦριπον, ὡς ὅτε τις δρυς ἦριπεν ἢ ἀχερωῖς πνεύμασιν ἀργαλέοις) et no. 300, 107–108 (... ἄτε δένδρεον ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ | δένδρεον ὑψιπέτηλον, etc.).

v. 2 Θρηϊκίων ἐξ ἀνέμων: Θρασίας ou Θρακίας se réfère au vent du N.N.E, cf. aussi Θρήκιαι πνοαί dans Aesch. *Ag.* 654 et dans l'épitaphe pour Constantina, épouse de l'empereur Maurice, *AP Anth. epigr. sep.* 732, 12: ῥίζα γὰρ ἐκλάσθη Θρηϊκίοις ἀνέμοις.

Sur quelqu’un décédé en Bulgarie

Mon rejeton tout beau, arbre tout haut :
d’un coup, tu as été tué par les vents de Thrace.

Commentaire

Le poète s’adresse avec admiration et tendresse à un bel homme, haut comme un arbre, qui est décédé dans un pays lointain, en Bulgarie. Mais il ne nous explique pas précisément ce qui lui est arrivé. L’homme est abattu comme un arbre par les vents de Thrace : s’agit-il d’un soldat byzantin, tombé dans l’une des guerres bulgares ? A-t-il été tué en 986, lors du défi lancé par les Byzantins aux Bulgares, auquel Jean a consacré des vers ? Cf. les poèmes nos. 90 « Sur le désastre des Romains dans le défilé bulgare » et 91, concernant la guerre contre les Bulgares, et poème no. 86, une autre épitaphe sur un soldat.

Le dernier mot du poème est énigmatique : ἀπινής signifie « pure », « non sale », « propre ». Le *Souda* donne comme synonyme d’ἀπινής le mot καθαρός. L’image d’un soldat beau, mort et pur, en harmonie avec la nature sauvage, est peut-être quelque peu romantique pour un poème du X^e siècle. Des conjectures ont été proposées : Boissonade (cité par Cougny dans son commentaire) suggère qu’ἀπινής est une forme abrégée d’ἐξαπίνης (« soudainement », cf. ἐξαπίνης dans la similitude homérique concernant un guerrier qui tombe comme un olivier, Hom. *Il.* 17, 58–59 : ἐλθὼν δ’ ἐξαπίνης ἄνεμος σὺν λαίλαπι πολλῇ | βόθρου τ’ ἐξέστρεψε καὶ ἐξετάνυσσ’ ἐπὶ γαίῃ), bien que cette signification ne soit pas attestée ailleurs. Piccolos propose de lire ἀφανής. L’expression οἱ ἀφανείς est employée par Thucydide (2. 34. 3, 4) pour les soldats disparus dans la bataille.

NUMÉRO 239

DEVINETTE SUR LE SEL

αἶνιγμα εἰς ἅλας

“Υδατος ἐκγενόμην, τράφε δ’ ἥλιος αὖτις
ἀθάνατος, θνήσκω δέ γε μητέρι μούνη.

S f. 169^v s f. 138 || Cr. 327, 10–12 Picc. p. 149 Cougny VII 81.

Devinette sur le sel

Je suis issu de l'eau, le soleil à son tour m'a levé,
immortel, et je ne meurs que par ma mère.

Commentaire

La quantité de collections de devinettes transmises nous montre que le genre était très populaire à Byzance. Les devinettes sont souvent anonymes, par conséquent il est difficile de les dater. Néanmoins, il est certain que trois d'entre elles datent d'avant l'an 1000, dont deux écrites par Jean : la devinette citée ci-dessus et le poème no. 308 (= Sa. 8, cf. *Appendice ; liste des poèmes de Jean Géomètre*).¹¹²

Le lemme αἴνιγμα εἰς ἄλας trahit déjà la solution avant que les lecteurs ne puissent s'aventurer à donner une réponse. Le poème est écrit en pentamètres dactyliques ($5 \times - \text{—}$), un mètre rare qui figure parfois dans les tragédies antiques et qui ne figure pas ailleurs dans la collection de Jean Géomètre.¹¹³ L'enjambement y est souligné d'avantage par l'antithèse entre ἀθάνατος et θνήσκω au début du deuxième vers.

Marc Lauxtermann fait remarquer que cette devinette a été également transmise en grec vernaculaire jusqu'à aujourd'hui sous de multiples formes, toujours jouant sur la séquence « naître dans l'eau », « être levé par le soleil et mourir dans l'eau ». Il émet aussi l'hypothèse que le mètre insolite servait à annoblir le style de cette devinette populaire.

¹¹² Pour une discussion du poème no. 239, cf. Lauxtermann (le deuxième volume de *Byzantine Poetry from Pisides to Geometres*, à paraître), dernier chapitre—je remercie l'auteur de m'avoir donné accès à ce chapitre. Cette devinette a été également publiée par Milovanovic (1986, 49 no. 69).

¹¹³ Quelques exceptions à part : nous trouvons parfois des « pentamètres dactyliques » parmi les poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques de Jean (cf. les poèmes nos. 67, 3 ; 267, 3 ; 290, 21 ; 300, 3, 29 et 31). S'agit-il de vers qui n'ont pas été terminés par le poète ? Ou bien le scribe s'est-il trompé ? Pour le pentamètre dactylique dans la tragédie antique, cf. Wilamowitz-Moellendorff 1921, 354.

NUMÉRO 255
SUR SON PROFESSEUR

εἰς τὸν ἑαυτοῦ διδάσκαλον

Καλλιόπης μὲν Ὅμηρος, σοὶ δέ † οἶ † ἔπλετο αὐτὴ
 γλῶττα μὲν Εὐτέρπη, Οὐρανίη δὲ φρήν.

S f. 170 || Cr. 329, 13–15 Picc. p. 150 Mi. 138 Cougny III 164 || εἰς—διδάσκαλον S^{mg} ||
 1 Ὅμηρος S: Ὀμήρω T–V || οἶ S: τοι T–V || 2 δὲ S: δέ τε vel δέ γε Picc.

v. 1 Καλλιόπης μὲν Ὅμηρος: le début de l'épigramme ressemble à *AP* VII 10, 1 (Καλλιόπης Ὀρφῆα καὶ Οἰάγροιο «Orphée, fils de Calliope et Oiagros»).

σοὶ δέ † οἶ † ἔπλετο αὐτὴ: le sens de la phrase est obscur. La tournure «δέ οἶ ἔπλετο» se fait l'écho d'Homère (cf. *Il.* 14, 158: στυγερός δέ οἶ ἔπλετο θυμῷ; cf. aussi Hes. *fr.* 239, 2: οἶνος δέ οἶ ἔπλετο μάργος; *h.Hom.*, *h.Merc.* 117: δύναμις δέ οἶ ἔπλετο πολλή; Opp. *Hal.* 4, 631: μελέη δέ οἶ ἔπλετο τέχνῃ, etc.), mais chez Jean on ne comprend pas à qui se réfère le pronom personnel οἶ.

v. 2 Εὐτέρπη: à noter qu'Euterpe ne figure pas dans le poème no. 40, 2, où Calliope embellit la langue du poète.

δέ: avec sa conjecture δέ γε, Piccolos élimine le spondée dans la deuxième partie du pentamètre. Bien qu'il soit en effet assez rare dans la poésie de Jean, il y est parfois attesté, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 3c.

Sur son professeur

Homère est fils de Calliope, mais pour toi † pour lui †
Euterpe même fut la langue et Uranie fut l'esprit.

Commentaire

Cette brève épigramme est un des trois poèmes sur le professeur admiré par le poète. Dans les deux autres poèmes (en dodécasyllabes), il est appelé Nicéphore: le poème no. 66 (= Cr. 291, 28–30) est intitulé εἰς τὸν ἑαυτοῦ διδάσκαλον Νικηφόρον et le poème no. 146 (= Cr. 305, 21–23) est précédé du lemme εἰς τὸν Νικηφόρον τὸν διδάσκαλον. Peut-être faut-il l'identifier avec Nicéphore Erotikos, professeur de géométrie à l'école fondée par Constantin VII (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). A l'époque on y enseignait quatre matières—géométrie, astronomie, rhétorique et philosophie—chacune ayant un professeur spécialisé. Les autres professeurs étaient Alexandre, métropolite de Nicée (rhétorique), le protospathaire Constantin (philosophie) et l'asékretis Grégoire (astronomie). Une formation en géométrie pourrait également expliquer le nom énigmatique du poète: «Géomètre».¹¹⁴

Dans notre épigramme, Homère est opposé au professeur du poète. Si Homère est le fils d'une seule Muse, les talents du professeur sont représentés par deux Muses, Euterpe et Uranie. La comparaison est flatteuse, mais reste un peu obscure. D'abord, parce que le pronom personnel οἱ pose un problème (cf. note). Ensuite, parce que la référence aux deux Muses suscite des questions. Uranie, la Muse de l'astronomie, peut représenter l'esprit (φρόνη) du professeur et se référer à son intérêt scientifique, probablement en géométrie (cf. commentaire au poème no. 40). Mais pourquoi Euterpe, Muse de la flûte et de la danse, représenterait-elle la langue du professeur (γλῶττα)? Apparemment, le professeur possédait des qualités poétiques. Était-il professeur et poète à la fois?

¹¹⁴ Pour la formation et le nom du poète, cf. le poème no. 40 et ch. I. §1. *Esquisse biographique*, ainsi que Krumbacher 1897, 731 et Lemerle 1971, 265.

NUMÉRO 263

Κάλλεος ἦν ἔρις· οὐρανὸς ἄστρασιν ἠϋχεε νικᾶν,
 αἰθὴρ ἀστράπτων ἦτεε πρῶτα γέρα,
 ὥς δὲ δόμος προὔβάλλετο δεσποτικὴν μόνον αἴγλην,
 ἔσβετο οἷα λύχνος κάλλεα οὐράνια.

S f. 170^v s ff. 133^v–34 || Cr. 330, 14–17 Picc. p. 150 Mi. 140, 23–26 Cougny III 304 || **1** ἠϋχεε scripsi: ἠύχεε S εϋχετο Picc. || νικᾶν S: νικᾶν Cr. || **2** πρῶτα Picc.: προ(ς) τὰ S || **3** προὔβάλλετο s: -ται S || **4** ἔσβετο S: ἔσβεσθ' Picc. ἔσβεσο vel ἔσβηθ' Cougny.

v. 1 ἠϋχεε: dans le poème no. 260, 1 (= Cr. 329, 30 – 330, 5), on trouve la forme contractée, sc. ἠϋχει μὲν ἄστροις καὶ φαεινῷ φωσφόρῳ.

v. 2 ἦτεε πρῶτα γέρα: le tour πρῶτα γέρα (conjecture de Piccolos) est présent dans le poème no. 260, 2 (πόλος τὰ πρῶτα τῶν καλῶν φέρει γέρα). Cf. le poème no. 143, 2: τῶν χθονίων πρῶτα φέρων θαλάμων.

v. 3 δεσποτικὴν: «du Seigneur», sc. du Christ, représenté au centre de la coupole.

v. 4 ἔσβετο: chez Homère on trouve l'aoriste σβέσας' (*Il.* 23, 237), mais chez Oppien figure l'aoriste συνέσβετο (*Hal.* 2, 477). La forme ἔσβετο est attestée chez des auteurs plus tardifs, cf. Theod. Prod. (XI^e s.) *Rhod. et Dos.* 1, 408; Chist. Mityl. (XI^e s.) *Carm.* 75, 10 et Eust. (XII^e s.) *Or.* 6. 87, 22.

Il y avait une compétition de beauté : le ciel se vantait de gagner par
[ses astres,

l'éther demanda le premier prix en étincelant,
mais lorsque la voûte proposa le seul éclat du Seigneur,
les beautés célestes s'éteignirent comme une lampe.

Commentaire

La compétition de beauté est semblable à celle instituée par Eris pendant le mariage de Pélée et Thétis. Cette fois-ci les participants ne sont pas trois célèbres déesses, mais le ciel (οὐρανός), l'éther (αἰθήρ) et la voûte d'une église (δόμος). La voûte l'emporte facilement sur ses adversaires, il suffit qu'elle montre sa splendeur et tout est décidé.

L'épigramme fait partie d'une série de sept poèmes, nos. 258–264 (= Cr. 329, 21 – 330, 21)¹¹⁵ écrits «pour l'Eglise du Sauveur». Le premier poème de la série, no. 258, est intitulé εἰς ναὸν τοῦ Σωτῆρος. Ce titre est très générique et pourrait se référer à plusieurs églises consacrées au Christ (ou bien à une église imaginaire). Dans la plupart des poèmes de la série, la voûte de l'église (δόμος) est pensée comme une image terrestre du cosmos, qui fait la voûte céleste s'éclipser (πόλος ou οὐρανός).¹¹⁶ Sur la base de quelques-uns de ces poèmes, on sait que la voûte est décorée d'une mosaïque brillant d'or—poème no. 264, 3: χρυσοῖν ἄντυγ', avec au centre une image du Christ entouré des anges, des apôtres et de la Vierge—poèmes nos. 258, 2; 259, 2; 262, 1 et 3: Χριστός σὺν φίλοις; poème no. 260, 4–5: τὸν Χριστὸν αὐτόν, τοὺς δ' ὑπουργοὺς καὶ φίλους κυκλοῦντας αὐτόν; poème no. 261, 2: δόμου δὲ Σωτῆρ, ἄγγελοι, μήτηρ, φίλοι. Ce type de décoration de la voûte centrale est propre aux églises bâties après l'iconoclasme (cf. planche 9). On peut s'imaginer la splendeur impressionnante de la structure hémisphérique, surtout quand celle-ci est décorée avec des mosaïques dorées qui reflètent la lumière comme des étoiles. Dans son homélie écrite à l'occasion de la consécration de l'église de la Mère

¹¹⁵ Les nos. 258–262 sont écrits en dodécasyllabes et les nos. 263 et 264 en distiques élégiaques. Il est possible que le poème no. 265 fasse également partie de cette série.

¹¹⁶ Dans tous les poèmes de la série figurent les mêmes mots: no. 258, 1: τοῦ πόλου et τὸν δόμον, 2: οὐρανοῦ et 3: πόλον et τόνδε τὸν δόμον—to noter le pronom déictique qui suggère la présence actuelle d'une église; no. 259, 2: οὐρανοῦ; no. 260, 2: πόλος et 3: ἐν δόμῳ; no. 261, 1: πόλον, 2: δόμον et 4: οὐρανέ; no. 262, 1 τοῦ πόλου et δόμον, 2: πόλον et τόνδε τὸν δόμον et 4: τὸν δόμον et οὐρανόν; no. 263, 1: οὐρανός et no. 264, 18: οὐρανέ. Cf. Paul le Siléntaire, «Description de Sainte-Sophie», 489–491: ἐργομένη δ' ἐφ' ὑπερθεῖν ἐς ἅπλετον ἥρα πλήξ | πάντοθι μὲν σφαιρηδὸν ἐλίσσειται, οἷα δὲ φαιδρός | οὐρανὸς ἀμφιβέβηκε δόμου σκέπας («au-dessus, s'élevant dans l'espace infini, | le cimier de toutes parts s'arrondit en coupole (σφαιρηδόν); | comme un ciel (οὐρανός) resplendissant, il protège l'abri de la demeure») et 495–496: οὐ μὴν δῆξυκάργητος ἀνέσσεται, ἀλλ' ἄρα μᾶλλον | ὡς πόλος ἡερόφοιτος ... («Or ce n'est pas comme une cime effilée qu'elle jaillit, mais plutôt comme un dôme (πόλος) aérien»). Le poème no. 151 (= Cr. 306, 20 – 307, 30), une *ecphrasis* sur l'église du monastère de Stoudios, offre des parallèles intéressants.

de Dieu du Pharos (en 864), Photius décrit l'effet que produit l'église sur le fidèle: «C'est comme si l'on entrait dans le ciel lui-même sans aucun obstacle d'aucun côté et comme si on était illuminé par la beauté de tout ce qui brille autour comme autant d'étoiles».¹¹⁷ Dans sa magnifique «Description de Sainte-Sophie», Paul le Siléntaire nous offre aux vv. 914–920 une comparaison des étoiles de la voûte céleste et les brillants éclairages de la Sainte-Sophie, qui pourrait bien avoir inspiré Jean Géomètre lorsqu'il composait sa série de poèmes «sur l'église du Sauveur».

¹¹⁷ Trad. Cutler & Spieser 1996, 97.

NUMÉRO 264

Ἄστροα μὲν αἰγλήεντα καὶ ἀστέρας ἡδὲ σελήνην,
 οὐρανέ, καὶ σὺ φέρεις, οἶδα, φαινότατε.
 ἀλλ' ὅτε τόνδε χορὸν καὶ χρυσὴν ἄντυγ' ἀθρήσω,
 μικρά, λέγω, φαίνεις, καὶ σὺ καὶ ἥλιος.

S f. 170^v s f. 134 || Cr. 330, 18–21 Mi. 140, 27–30 Picc. p. 150 Cougny III 307 || ἀλλὰ εἰς τὰ ... lemma s.

v. 1 ἄστροα αἰγλήεντα: dans le poème no. 96, 1 la Sainte Vierge est qualifiée d'αἰγλήεσαν, dans les poèmes no. 211, 1 et no. 289, 9 les anges sont αἰγλήεντες. Cf. aussi Q.S. 12, 104: ἦμος δ' αἰγλήεντα περιστέφει οὐρανὸν ἄστροα.

v. 2 καὶ σύ: malgré le «toi aussi», je ne pense pas que les astres, les étoiles et la lune soient représentés sur la mosaïque de la coupole, mais que les tessères de marbre étincelantes produisent le même effet que les étoiles. Dans la coupole figure d'habitude une image du Christ au centre, entouré des anges, des apôtres et de la Vierge. Cf. le poème no. 261, 1–2 (= Cr. 330, 6–7): Πόλου μὲν αἰθήρ, ἄστροα, μήνη, φωσφόρος, | δόμου δὲ Σωτήρ, ἄγγελοι, μήτηρ, φίλοι, poème no. 263 et planche 9.

v. 3 τόνδε χορὸν: Cougny pense à un chœur chantant, comme il l'explique dans son commentaire, où il fait remarquer «pertinet et hoc epigr. ad quamdam aedem sacram cujus et fornicis et adyti ubi chori fiunt et motus et cantus, splendorem, qualis esse solet in Byzantinis templis, plurimo auro abundantem miratur poeta.» Mais en réalité, le poète ne parle pas d'un chœur qu'il *entend*, mais d'un chœur qu'il *voit*, représenté sur la mosaïque de la coupole. Cf. les poèmes nos. 265, 3: ὡς νοερός χορός (ἔστι) περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος; 300, 34: λευκοφόρων Σεραφίμ πετερίγων χορὸς ἰσάριθμος; Greg. Naz. *Carm.* II 1. 38, 47–48: μέγας χορὸς ... | ἄγγελικός.

χρυσὴν ἄντυγ': dans le poème no. 143, 4 ἄντυγος οὐρανόης se réfère à la voûte céleste (cf. note).

ὅτε ... ἀθρήσω: dans la poésie, ὅτε est parfois suivi d'un subjonctif sans ἄν. Cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.1.

Des astres resplendissants et des étoiles et la lune,
ô ciel très brillant, toi aussi, je sais, tu les portes.
Mais quand je fixe mon regard vers ce chœur-ci et la voûte dorée,
je constate que vous, toi et le soleil, montrez des choses
[insignifiantes.

Commentaire

Sous la forme d'une apostrophe au ciel, le poète exprime son admiration pour la voûte de l'église. En disant qu'il regarde «ce chœur-ci» (à noter le τόνδε déictique) et la voûte dorée, il se dépeint comme physiquement présent dans l'église. Avec lui, on voit la mosaïque étincelante des anges, des apôtres et peut-être de la Vierge: le chœur qui entoure le Christ dans la coupole au dessus de sa tête. Les autres compositions de la série de poèmes «sur l'église du Sauveur» (nos. 258–264) peuvent compléter l'image esquissée vivement dans ces deux distiques (cf. commentaire au poème no. 263). Il est clair que l'église produit une forte impression sur le poète. C'est son ensemble qui est capable de créer une atmosphère sacrée. Une telle atmosphère est surtout présente dans les églises qui datent de l'époque médiobyzantine, comme le soulignent Anthony Cutler et Jean-Michel Spieser (1996, 98): «Architecture, richesse du décor, scènes figurées étaient, dans un monument byzantin, destinées à concourir à un même effet: faire ressentir au fidèle une émotion qui allait au-delà de la perception esthétique et qui lui imposait fortement le sentiment de la présence du sacré» et (p. 110): «Le scintillement de la lumière sur les surfaces brillantes et réfléchissantes devait conférer au décor dans son ensemble une qualité bien éloignée de l'idée d'un art statique qui reste si fondamentalement attachée à l'art byzantin. A ces sensations visuelles complexes et multiples s'ajoutaient pour le fidèle d'autres impressions sensorielles, l'encens bien sûr, mais aussi les chants qui, après 850 précisément, sont devenus plus riches et sont désormais exécutés par des chœurs et non plus par la congrégation ... La taille réduite des églises a favorisé cette nouvelle perception de l'espace et de ce qui s'y déroulait».

NUMÉRO 265

SUR UNE ICÔNE PRÉCISE

εἰς εἰκόνα ἀκριβῆ

Οὐρανοῦ ἐγκατέπαλτο καὶ ἔμπνοον ἐνθάδε εἰκὼ

Χριστὸς ἐὼν ἔθετο, † μητέρος. ὥς δὲ φίλων, †
ὥς νοερός χορός (ἔστι) περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος·
χειρ βροτέη μεγάλα ψεύσατο τούσδε τύπους.

S f. 170^v s f. 134 || Cr. 330, 22–26 Mi. 141, 1–4 Cougny III 312 Scheidw. p. 290 || εἰς—ἀκριβῆ Cr.: εἰς—ἀκριβῆς S^{ms} εἰς το ... s || 1 ἐγκατέπαλτο S: ἐκατ- Scheidw. || ἐνθάδε Scheidw.: ἔθετο S || 2 Χρ. ἐὼν ἔθετο scripsi: Χρ. ἐὼν ἐνθάδε S Χρ. ἐῆς ἔθετο Scheidw. Χρ. ἐὼν ἐνθάδε Mi. ἐνθάδε Χρ. ἐὼν Cougny || 3 ὥς νοερός χορός (ἔστι) περισταδὸν Cougny: ὥς δὲ χορὸς νοερὸς περισταδὸν S ὅς δὲ χορὸς νοερὸς περισταδὸν Mi. ὥς δὲ χορὸς νοερὸς περισταται Scheidw.

lemme εἰς εἰκόνα ἀκριβῆ: le titre peut se référer à l'exécution ou à la représentation détaillée de l'icône (inspirée par le Christ même, cf. vv. 1–2). Dans l'une de ses lettres, Grégoire de Nazianze décrit la fabrication d'une icône: μιμούμεθα τοὺς ζωγράφους, οἱ ταῖς σκιαῖς τὰ σώματα προχαράσσοντες δευτέρῳ καὶ τρίτῃ χειρὶ ταύτας ἀπακριβοῦσι καὶ τελειοῦσι τοῖς χρώμασι (*Ep.* 230, 1).

v. 1 οὐρανοῦ ἐγκατέπαλτο: j'ai conservé la leçon du manuscrit S et je n'ai pas accepté la conjecture de Scheidweiler, parce que οὐρανοῦ ἐγκατέπαλτο ainsi que οὐρανοῦ ἔκ κατεπαλτο figurent dans les manuscrits d'Homère (cf. l'édition de Leaf), cf. Hom. *Il.* 19, 351, où Athéna s'élance du haut du ciel à travers l'éther pour rendre rapidement visite à Achille dans le camp des Achéens. Le mouvement du Christ semble aussi brusque que celui d'Athéna. Dans le premier vers du poème no. 18 (sur l'ascension du Christ) figure une expression pareille: οὐρανόνθεν κατέπαλτο.

ἔμπνοον εἰκὼ: l'expression ἔμπνοος εἰκὼν figure chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 2. 6, 98.

v. 2 μητέρος. ὥς δὲ φίλων: pour ce passage obscur, cf. commentaire. Dans les poèmes nos. 258–261 sur l'Église du Sauveur (cf. aussi commentaire au poème no. 263), le mot φίλοι se réfère soit à l'ensemble des anges et des apôtres (Χριστὸς σὺν φίλοις «le Christ avec ses amis») soit aux anges seuls (ὑπουργοὺς καὶ φίλους «les apôtres et les amis»), soit aux apôtres seuls (Σωτήρ, ἄγγελοι, μήτηρ, φίλοι «le Sauveur, les anges, la Mère, les amis»). Dans le poème no. 290, 127 figurent les φίλοι de la Sainte Vierge (ἀλλὰ φίλους σοὺς αἰδεο), c'est-à-dire tous les médiateurs invoqués par le poète: martyrs, moines, le père spirituel du poète, saint Théodore, saint Jean Baptiste, les êtres célestes.

Sur une icône précise

Le Christ s'est lancé du haut du ciel et a placé ici
 son icône animée, † de sa mère; comme des amis, †
 ainsi un chœur spirituel se tient autour, à ses côtés:
 une main humaine a magnifiquement inventé ces images.

v. 3 χορὸς νοερός: un chœur «doué de raison», «intelligent» ou «spirituel». Cf. par ex. Greg. Nyss. *Ad imag. Dei*, PG 44 col. 1329, 15–16: ἐν τοῖς νοεροῖς καὶ οὐρανίοις τῶν ἀσωμάτων χοροῖς; *Anal. Hymn. Gr., Can. Martii* 6. 11. 5, 13–15: ὅπου τάξις πέφυκε | νοερῶν δυνάμεων | καὶ μαρτύρων οἱ χοροί. Dans le poème no. 264, 3 figure τόνδε χορόν.

περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος: la tournure est mot pour mot inspirée d'Homère, *Il.* 13, 551 ... Τρῶες δὲ περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος; cf. aussi Greg. Naz. *Carm.* I 2. 15, 37: οὐ γοεροῖς μελέεσσι περισταδόν, ἄλλοθεν ἄλλος; *Carm.* II 1. 1, 188: κλῶνας ἀφαρπάζουσι περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος et *Carm.* II 2. 1, 79: οὐδ' ὑπόεικε λιτῇσι περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλων; QS. 1, 794: λαοὶ δὲ περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλοι; 10, 402–403: Τρῶαί καὶ Τρῳᾶς με περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλαι | αἶψα διαρραίσουσι. Scheidweiler a changé περισταδὸν en περιόσται, ce qui me semble improbable à cause du parallèle homérique.

Commentaire

Les poèmes nos. 265–267 parlent de la représentation du Christ comme être humain; dans notre poème à la troisième personne du singulier, puis dans les poèmes nos. 266–267 à la première personne du singulier. Comment faut-il s'imaginer l'icône du poème no. 265, cet artefact magnifique, produit d'une main humaine?¹¹⁸ L'interprétation dépend de la solution des difficultés textuelles que le manuscrit S présente.

J'ai accepté deux conjectures (l'une de Scheidweiler et l'autre de Cougny) qui résolvent les problèmes au niveau de la métrique, mais pas au niveau de la syntaxe. Aux vv. 1–2, j'ai transposé ἔθετο et ἐνθάδε, tout comme l'a proposé Scheidweiler. Au v. 3, j'ai supprimé δέ, modifié l'ordre des mots χορός et νοερός et ajouté ἐστι, selon les conjectures de Cougny, qui me semblent être préférables à celle de Scheidweiler.

Cependant, la deuxième partie du v. 2 (μητέρος. ὥς δὲ φίλων) reste incompréhensible. Migne lit Χριστὸς ἦν ἐνθάδε (mais: ---). Μητέρος, ὥς δὲ φίλων· | ὅς δὲ χορὸς νοερός ... et traduit «effigiem suam, matris, | ut et (ὥς δέ?) amicorum; qui autem coetus spiritum ...» (à qui se réfère ὅς?). Cougny lit ἐνθάδε Χριστὸς ἦν μητέρος, ὥς δὲ φίλων, | ὥς νοερός χορός (ἐστι) et traduit ἐνθάδε ... μητέρος par «ibi (in gremio) matris (bien qu'ἐνθάδε avec génitif soit insolite), quomodo amicorum, quomodo spiritalis chorus...». Scheidweiler lit Χριστὸς ἦς ἔθετο μητέρος, ὥς δὲ φίλων, | ὥς δὲ φίλων χορὸς νοερός, en changeant ἦν (= S) en ἦς, comme s'il s'agissait d'une icône de la seule Sainte Vierge. Mais, quant à la répétition de ὥς δέ, il se contente de commenter que «ὥς = <dementsprechend wie>». Aucune des solutions ne me semble convaincante, mais je ne saurais proposer une conjecture plus satisfaisante et je préfère placer des croix autour de μητέρος. ὥς δὲ φίλων.

Malgré ces difficultés textuelles, on comprend qu'il s'agit d'une icône où figurent le Christ sous la forme humaine (ἔμψυον εἰκὼ) et la Théotokos (μητέρος), entourés d'un chœur (χορὸς νοερός), qui consiste en des anges et en des apôtres (φίλων). Leur proximité (περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος) pourrait faire allusion à plusieurs représentations, dont la première me semble la plus vraisemblable: 1) l'Ascension du Christ dans la voûte de l'église (le Christ assis dans une mandorle portée par deux ou quatre anges; la Sainte Vierge debout, flanquée à gauche et à droite d'un

¹¹⁸ Pour la théorie iconodoule des icônes, cf. le poème no. 167 (commentaire).

groupe qui consiste en deux archanges et douze apôtres, cf. planche 9); 2) Christ Pantokrator au centre de la coupole de l'église, entouré des apôtres, des archanges et de sa mère, comme dans les poèmes «Sur l'église du Sauveur» (nos. 258–264, cf. commentaire au poème no. 263)¹¹⁹; 3) la Dormition de la Sainte Vierge (le Christ debout, portant l'âme de la Sainte Vierge, le corps de la Sainte Vierge étendu sur un lit, flanqué des apôtres; deux anges se trouvant au dessous de la scène, cf. planche 10). 4) la Déisis (cf. planche 3).

¹¹⁹ Cf. Cutler & Spieser 1996, 108–109 planches 79–80: peinture murale du Christ en majesté (début X^e s.), abside de l'Haçlı Kilise, Kızıl Çukur; peinture murale (milieu XI^e s.) du Christ trônant au-dessus des Apôtres et de la Théotokos entourée de saints évêques, décor de l'abside centrale, Eski Gümüş; cf. aussi pp. 118–119 planches 89 et 90 et pp. 268–270 planches 215–218 (datant du XII^e s.).

NUMÉRO 266

Ὅς πόλον ἐξετάνυσσα καὶ ἀνδρομέην πλάσα μορφήν,
 εἰς δόμον ἀνδρομέαις χείρεσιν ἐγγράφομαι.
 ταῦτα δ' ὁμοῦ τελέθων, θεὸς ἄμβροτος, ὕστατα θνητός,
 πλάττω βουλευθείς, πλάττομαι ὡς ἐθέλω.

S f. 170^v s f. 134 || Cr. 330, 27–30 Mi. 141 5–8 Cougny III 313 || **1** πλάσα Cougny: πλάσμα S.

v. 1 ἐξετάνυσσα: pour l'image du ciel étendu, cf. *Ps.* 103, 2 (ἀναβαλλόμενος φῶς ὡς ἱμάτιον | ἐκτείνων τὸν οὐρανὸν ὥσει δέρον) et *Ζα.* 12, 1 (λέγει κύριος ἐκτείνων οὐρανὸν καὶ θεμελιῶν γῆν καὶ πλάσσων πνεῦμα ἀνθρώπου ἐν αὐτῷ).

v. 2 εἰς δόμον: pour εἰς avec acc. au lieu de ἐν avec datif, comme souvent en grec byzantin, cf. Jannaris 1968², 376 § 1538 et p. 377 § 1548 et poème no. 300, 64. Le mot δόμος peut se référer à une église (cf. le poème no. 143) ou bien à une coupole (cf. les poèmes nos. 263 et 267).

ἀνδρομέαις χείρεσιν: le datif est soit un datif instrumental, «je suis dépeint *par* les mains humaines <du peintre>» (donc non pas ἀχειροποίητος, cf. le poème no. 265, 4: χεῖρ βροτῆ), soit un datif locatif qui dépend de ἐγγράφομαι, «je suis dépeint *dans* des bras humains» (en ce cas il s'agit d'une icône de l'enfant Jésus dans les bras de la Sainte Vierge, cf. le poème no. 267).

ἐγγράφομαι: le présent se réfère soit à une icône du Christ en particulier («je suis dépeint ici»), soit à la possibilité de dépeindre le Christ («on me dépeint» au sens générique).

ὕστατα: ici «puis», «plus tard» plutôt qu'«enfin», cf. le poème no. 284, 3 (οὐ ὕστατα δεῖξω est opposé à νῦν δέ ... τελέω).

v. 3 ταῦτα: se réfère à θεὸς ἄμβροτος, ὕστατα θνητός.

Moi, qui ai étendu le ciel et modelé la figure humaine,
je suis dépeint dans une église par des mains humaines.
Etant les deux à la fois—dieu immortel, puis homme mortel—
je modèle à mon gré, je suis modelé comme je veux.

Commentaire

Cette ἡθοποιῖα (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4) est le deuxième poème de la petite série sur la représentation du Christ (nos. 265–267). Cette fois-ci, il est dépeint dans une église. Le Christ présente sa double nature par deux phrases relatives concernant son caractère divin (v. 1), suivies de la phrase principale décrivant son caractère humain (v. 2). Son incarnation permet la représentation de son image. Le Christ est la seule et unique hypostase de la Trinité qui puisse être représentée. L'antithèse de la double nature est soulignée par le choix et la position étudiée des expressions: πόλον—δόμον, θεὸς—θνητός, πλάττω βουληθεῖς—πλάττομαι ὡς ἐθέλω.¹²⁰

¹²⁰ Cf. le poème no. 48 (= Cr. 286, 9–12) sur le peintre qui dépeint la nature humaine du Christ sans toucher à la nature divine et le poème no. 167 (commentaire) pour la théorie iconodoule des icônes.

NUMÉRO 267

Ὅς δίφρῳ πυρόεντι ἐφέζομαι, ὃς φῶς οἰκῶ,
 εἰς δόμον ἔστηκα χειρὶ χαραπτόμενος.
 θάμβεε μὴ τι (έόντα μ') ἐν ἀγκαλίδεσσι τιθήνης·
 καὶ τὸ πρὶν φερόμαν, γαστέρα δ' οἶκον ἔχον.

S f. 170^v s f. 134 || Cr. 331, 1-4 Mi. 141, 9-12 Cougny III 314 || 1 ἐφέζομαι Cr.: ἐφέψομαι S || 2 ἔστηκα scripsi: ἔστην S εἶμι (sive ἦα) βροτῶ Cougny ἦν ante ἔστην add. Scheidw. || 3 μὴ τι scripsi: μήτις S || έόντα μ' post τις add. Cougny || ἐν ἀγκαλίδεσσι Cr.: ἐναγκαλίδεσσι S || 4 καὶ τὸ πρὶν S: fort. ὡς τὸ πρὶν Cougny || φερόμαν S: φερόμην Cougny || ἔχον s Cr.: ἔχη S.

v. 1 δίφρῳ πυρόεντι ἐφέζομαι: l'image du Christ ressemble à celle d'Elie chez Grégoire de Nazianze, qui monte aux cieux sur un char ardent; cf. *Carm.* II 1. 51, 32: Ἡλίας πυρόεντι πρὸς οὐρανὸν ἦλυθε δίφρῳ et *AP* VIII 59, 1: Ἄρματι μὲν πυρόεντι πρὸς οὐρανὸν Ἡλίας ἦλθεν. Cf. aussi Hom. *Od.* 4, 716-717: οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη | δίφρῳ ἐφέξεσθαι πολλῶν κατὰ οἶκον έόντων.

v. 2 Le pentamètre est trop court et je propose de lire ἔστηκα. Cf. Cyr. Hier. *Cat. ad ill.* 9, 11, 7: εἰς τοὺς ὅρους αὐτῆς (sc. de la mer) ἔστηκε. Pour εἰς avec acc. au lieu de ἐν avec datif, cf. le poème no. 266, 2 (note). Pour le spondée et la voyelle brève devant la césure, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 3c resp. § 2a.

v. 3 θάμβεε μὴ τι: j'ai changé μήτις du manuscrit S en μὴ τι, parce que l'impératif de la deuxième personne n'est jamais attesté avec un pronom de la troisième personne. L'ordre des mots est insolite, on s'attend à μὴ τι θάμβεε. Je n'ai pas trouvé d'autres exemples de θάμβεε μὴ (τι). Quant à θάμβεε, l'impératif (contracté) figure dans *AP* VII 425, 1 en *AP* IX 295, 3: μὴ θάμβει. L'imparfait (non-contracté) θάμβεε(v) est attesté au début de l'hexamètre chez Nonn. *Dion.* 3, 222 et 224; 39, 4; 40, 302; 48, 654; Musée, *Héro et Léandre*, 98; Q.S. 9, 236; 5, 457. L'impératif présent avec μὴ est employé pour exprimer la discontinuité: l'explication donnée par le Christ au v. 4 sert à arrêter l'étonnement du spectateur. Cf. Rijksbaron 2003³, 42-45.

(έόντα μ'): l'hexamètre est trop court. J'ai accepté la conjecture de Cougny, qui restaure la métrique et la syntaxe du vers.

v. 4 φερόμαν: avec α long au lieu d'η, cf. le poème no. 200, 5 (γενόμαν) et 7 (ἐτραπόμαν). Dans le poème no. 282, le manuscrit S lit ἡμετέρου au v. 1 et ἀμετέροισ avec α long au v. 4.

Moi, qui suis assis sur un char ardent, moi, qui habite la lumière,
je suis présent dans une église, dépeint par une main.
Personne ne doit être surpris (que je sois) dans les bras d'une nourrice :
auparavant j'étais aussi porté et j'avais comme demeure un ventre.

Commentaire

Cette ἡθοποιῖα (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4) est la dernière de la petite série sur la représentation du Christ (nos. 265–267). La structure des deux premiers vers est semblable à celle du premier distique du poème no. 266 (cf. commentaire). Le deuxième et le troisième vers de notre poème sont trop courts et plusieurs conjectures ont été proposées pour rétablir la métrique (cf. notes). Toutefois, il est clair qu'il s'agit d'une icône de l'enfant Jésus dans les bras de la Théotokos. Le Christ, qui parle à la première personne, affirme sa double nature, divine et humaine, et en souligne le contraste. Le premier vers est majestueux (δίφρω πυρόεντι ἐφέζομαι) et presque mystique (ὅς φῶς οἰκῶ), tandis que les derniers vers sont réalistes (ἐν ἀγκαλίδεσσι τιθήνης et γαστέρα δ' οἶκον ἔχον).

Le choix du mot τιθήνης est frappant. L'expression ἐν ἀγκαλίδεσσι τιθήνης est inspirée d'Homère, *Il.* 22, 503 : pendant sa jeunesse heureuse, lorsque son père Hector était encore vivant, Astyanax s'endormait « dans les bras de sa nourrice ». Pour indiquer la θεοτόκος, on ne s'attend pas au mot τιθήνης, mais plutôt au mot τεκούσης (équivalent au niveau de la métrique). La tournure ἐν ἀγκαλίδεσσι τεκούσης est employée par Grégoire de Nazianze (*Carm.* II 1. 50, 33) et par Nonnos (*Dion.* 9, 219). En outre, le mot μήτηρ est employé ailleurs par Jean Géomètre, cf. les poèmes nos. 65, 34 : σὺν μητρὶ κραταιῇ ; 265, 2 et 289, 16 : μητρός ; 290, 15 : μητέρα παρθένον, οἰοτόκειαν, παμβασίλειαν ; 300, 120 : μητέρα σὴν. Je pense que, dans notre poème, la dénomination τιθήνης se réfère à une représentation spécifique de la Sainte Vierge, celle de la Galaktotrophousa (Vierge Nourricière).¹²¹ Cette thématique, connue dans l'iconographie de la Renaissance occidentale (planche 4b, Rogier van der Weyde), est quasiment absente de l'iconographie byzantine transmise jusqu'à nos jours (cf. planche 4a, 1250–1350, Sinaï ; cf. aussi Vassilaki 2005 : planche 1, fresque coptique, monastère d'Apa Jérémie, Saqqara et planche 23.1 : fresque de la Madonna del Pilerio, XII^e s., Cathédrale de Cosenza). Toutefois, elle était connue dans la Constantinople du dixième siècle, comme l'a montré Anthony Cutler à l'aide

¹²¹ Cf. le poème no. 6 (= Cr. 271, 26–30) sur la Dormition, lorsque le Christ parle de son enfance et se décrit lui-même en tétant dans les bras de sa mère : Σαῖς ἡγκαλίζου πρὶν με χερσί, Παρθένε, θηλῆς δὲ σῆς ἔσπασα μητρικὸν γάλα, etc.

de sources littéraires.¹²² Ce poème de Jean Géomètre pourrait bien confirmer ses observations.

¹²² Bien que des représentations iconographiques de la Galaktotrophousa du X^e siècle provenant de la région de Constantinople ne soient pas transmises, dans son article «The Cult of the Galaktotrophousa in Byzantium and Italy», *JÖB* 37 (1987) 335–350, Anthony Cutler montre que «the Galaktotrophousa was not only a beloved image from no later than the ninth century, but also one cultivated in the heart of the capital» (p. 336). L'auteur cite des passages en poésie et en prose qui parlent de la Vierge Nourricière (par ex. *AP* I 119, 6–9, des hymnes de Romanos le Mélode, homélie 28 de Léon VI). Ici, deux passages nous intéressent en particulier: le premier se trouve dans une lettre attribuée au pape Grégoire II (715–731), qui décrit le programme iconographique d'une église: τὰς ἱστορίας καὶ ζωγραφίας τῶν θαυματουργιῶν τοῦ Κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ τὴν ἁγίαν αὐτοῦ μητέρα ἔχουσιν εἰς τὰς ἀγκάλας τὸν Κύριον καὶ Θεὸν γαλουχοῦντα, etc. (éd. J. Gouillard, *TM* 3 (1968) 289, 154–58), tandis que le deuxième est tiré de *la Vie du Patriarche Nicéphore* d'Ignace le Diacre (IX^e s.), qui discute la nature visible et invisible du Christ: καὶ τοῦτο δείξει τῶν γραφομένων εἰκόνων ὁ τρόπος· ἢ γὰρ ἐν φάτῃ κείμενον γράφουσιν ἢ ὑπὸ τῆς μητρὸς θεοτόκου τρεφόμενον, etc. (éd. C. de Boor, Leipzig 1880, 184, 4–9). L'image de la Sainte Vierge en tant que Mère de Dieu tendre et émotive devenait de plus en plus populaire à l'époque médiobyzantine, d'abord dans la poésie et les homélies, puis dans l'iconographie (X^e s.) et enfin dans la liturgie (XI^e s.), cf. N. Tsironis, «From poetry to liturgy, the cult of the Virgin in the Middle Byzantine era», dans Vassilaki 2005, 91–99.

NUMÉRO 273

COMMANDÉ DE DIRE UN VERS IMPROVISÉ
SUR QUELQU'UN DE MINUSCULE

εἷς τινα πάννυ μικρὸν κελευσθεὶς εἰπεῖν στίχον σχέδιον

Οὐ δύναμαι ἰδέειν τὸν σκωπτόμενον, σύγγνωτε.

S f. 171 b f. 72^v || Cr. 332, 18–19 Picc. p. 151 Cougny V 56 || lemma σχέδιον Picc.: σχέδον S.

lemme Le manuscrit S lit σχέδον (paroxytone), mais le mot σχεδόν (oxytone) signifie «quelque», «environ». J'ai accepté la correction σχέδιον («improvisé», «spontané») de Piccolos. Cf. σχέδιον, dans le lemme du poème no. 212: σχέδια εἰς ἀναδενδράδα ὑψωθεῖσαν δοῦτ (commentaire).

Commandé de dire un vers improvisé sur quelqu'un de minuscule

De grâce ! Je suis incapable d'apercevoir ce guignol.

Commentaire

Ce poème (supprimé dans l'édition de Migne) se trouve parmi les *epigrammata irrisoria* dans l'édition de Cougny. Il est semblable à un distique de Callimaque, *AP* VII 441: Σύντομος ἦν ὁ ξεῖνος, ὃ καὶ στίχος οὐ μακρὰ λέξων | «Θῆρις Ἀρισταίου Κρής» ἐπ' ἐμοὶ δολιχός. A noter que la farce de Jean Géomètre est incompréhensible sans le lemme, qui en ce cas-ci doit être ajouté par le poète même.

NUMÉRO 279

Ῥήματα ταῦτ' ἀληθέα, τοῦνεκα χρώματα τοῖα.

S f. 171 s f. 134 || Cr. 333, 8 et Mi. 147, 2 Picc. p. 152 || poemata 278 et 279 coniunx. Cr. Mi. || **1** ταῦτ' ἀληθέα S: fort. ταῦτα ἀληθέα.

ταῦτ' ἀληθέα: peut-être faut-il lire ταῦτα ἀληθέα avec *hiatus*. Pour le α dichronique et l'*hiatus*, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c et § 2g.

τοῦνεκα: cf. la note au poème no. 212, 1.

Ces paroles sont vraies, parce que les couleurs le sont également.

Commentaire

Dans les éditions de Cramer et de Migne, les poèmes nos. 278 et 279 sont présentés en un seul poème, bien que des signes de séparation se trouvent dans la marge du manuscrit S. Comme cela a été observé par Piccolos, le sujet des deux compositions (la pourpre impériale) est identique, mais leur métrique est différente (no. 278 étant un dodécasyllabe, no. 279 un hexamètre). Néanmoins, le titre de l'épigramme no. 278 présente la clé pour comprendre notre épigramme. Voici le dodécasyllabe et son titre :

εἰς τὴν διὰ κινναβάρεως βασιλικὴν ὑπογραφὴν

Οἶον τὸ χροῶμα, καὶ λόγοι τοῦ δεσπότης.

Sur la signature, royale par le vermillon

Comme la couleur, ainsi les paroles de l'empereur.

S f. 171 s f. 134 b f. 72^v || Cr. 333, 6–7 et Mi. 147, 1 Picc. p. 152 || poemata 278 et 279 coniunx. Cr. Mi. || ἰ λόγοι S: fort. χοί λόγοι Picc.

Le pourpre était une couleur réservée aux empereurs. La chambre où naquirent les dauphins (tel que Constantin VII Porphyrogénète, «né dans le pourpre»), les sarcophages impériaux et les plates-formes utilisées pendant certaines cérémonies étaient faites de porphyre. Le pourpre obtenu du coquillage «murex» servait non seulement à teindre les costumes royaux (il en fallait jusqu'à 12.000 pour colorer un seul vêtement!), mais aussi le parchemin et l'encre des signatures impériales (*Cod. Just.* I 23, 6: non alio vultu penitus aut colore, nisi purpurea tantummodo scriptione illustrentur, scilicet ut cocti muricis ac triti conchylii ardore signentur).¹²³

La couleur pourpre connaît beaucoup de dénominations: πορφύρα, ἄλουργίς, βλάττα, ὀξύς et ἀληθινός. En grec byzantin, ἀληθινός était devenu synonyme de πορφυροῦς: «vrai» > «du vrai (pourpre)» > «pourpre» (cf. ἀληθίζω «être vrai» > «teindre avec du vrai (pourpre)»). Piccolos explique (et critique) le poème no. 279 de la façon suivante: «Dans ce détestable hexamètre, le poétastre a fait longue la première syllabe de ἀληθής. Quant à la pensée, si pensée il y a, elle est à la hauteur du style: la pourpre étant la couleur royale, et les

¹²³ Pour d'autres exemples, cf. *ODB* s.v. purple et Carile 1998. L'encre de la signature impériale pouvait être vermillon (κινναβάρις), qui ressemble au pourpre mais est d'un rouge plus vif (Hésychius s.v. κινναβάρι· εἶδος χροώματος ἀληθινοῦ, ὃ λέγεται κόκκινον).

rois incapables de jamais mentir, ces paroles couleur de pourpre, et par conséquent royales, ne peuvent être qu'absolument vraies ... Nous avons donc un nouveau calembour, qui roule sur le double sens du mot ἀληθινός ...» (p. 152).

NUMÉRO 280
SUR LUI-MÊME

εἰς ἑαυτόν

Οὐρανίων, ἐπιγείων ἵστορα, τίς, λέγε, θῆκεν
 ὀκτωκαιδεκῆτη εἰσέτι σ', Ἰωάννη;
 θῆκέ με παμβασίλεια, καὶ ἡνορέην ἐπὶ τούτοις
 δῶκεν ἀριπρεπέα· ῥήγνυσο μῶμος ἅπας.

S f. 171 || Cr. 333, 9–13 Mi. 148 Picc. p. 152 Cougny III 291 || εἰς ἑαυτόν S^{mg} || **1** θ' ante ἵστορα posuit Picc. || **2** ὀκτωκαιδεκῆτη Scheidw.: ὀκτωκαιδεκῆτην S || Ἰωάννη Cr.: Ἰωάννην S.

v. 1 Οὐρανίων, ἐπιγείων ἵστορα: pour la formation du poète, cf. le poème no. 40 (spéc. la note au v. 2).

Pour λέγε, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.2.

v. 2 Pour la présence du nom du poète, cf. le poème no. 206, 8 (note).

v. 4 Μῶμος personnifié figure déjà chez Hes. *Th.* 214.

Sur lui-même

«Dis-moi: qui t'a fait connaisseur des choses célestes et terrestres,
quand tu n'avais que dix-huit ans, Jean?»

«La Reine Absolue m'a fait ainsi, et, en plus, elle m'a donné
un courage remarquable: que tu crèves tout entier, Blâme!»

Commentaire

Ce petit dialogue versifié, entre le public ou Μῶμος et le poète, contient des éléments qui jouent un rôle important dans la poésie de Jean Géomètre: d'abord sa sagesse et son courage (οὐρανίων, ἐπιγείων ἱστορα et ἡγορέην ... ἀριπρεπέα), puis le blâme d'autrui (μῶμος), et enfin sa prédilection de la Sainte Vierge (παμβασίλεια), protectrice par excellence, à qui Jean a consacré un grand nombre de compositions.¹²⁴

Vraisemblablement, il poursuivait à la fois une carrière intellectuelle et une carrière militaire. Si ses œuvres littéraires sont partiellement transmises, nous ne possédons pas de données précises à propos de sa carrière militaire, hormis quelques allusions.¹²⁵ A l'âge de dix-huit ans, le poète est encore orgueilleux, mais à un âge plus avancé, il se lamente de la jalousie de ses concitoyens, qui ne savent pas apprécier ses qualités et qui ont provoqué sa démission et la perte de tous ses biens.¹²⁶ On ne partage pas l'idéal du poète, la *vita contemplativa* et la *vita activa* réunies en une seule personne. Le poème no. 268 (= Cr. 331, 5–10), un dialogue entre le poète et le Courage tout abattu et vêtu de noir, est une incrimination très amère de l'esprit du temps. En Occident, par contre, l'idéal du poète guerrier était fort estimé, comme le fait remarquer Lia Raffaella Cresci: «La conciliabilità tra *sapientia* e *fortitudo*, che sembra esclusa dal panorama culturale dell'età del poeta e che è da costui vigorosamente sostenuta sulla base anche di una personale esperienza, rimanda a un ideale eroico che percorre la cultura del Medioevo e del Rinascimento occidentali e che troverà piena realizzazione nelle figure dei grandi poeti-guerrieri spagnoli: Garcilaso, Cervantes, Lope de Vega, Calderón.»¹²⁷

¹²⁴ Cf. ch. I. § 2. *Liste des œuvres*. Pour les poèmes consacrés à la Sainte Vierge, cf. le poème no. 142 (commentaire). Dans d'autres poèmes, elle est souvent invoquée par le poète. Pour les poèmes qui contiennent des références à la sagesse et au courage du poète, cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*.

¹²⁵ Pour les poèmes dans lesquels Jean Géomètre parle de ses rés gestae militaires (quoique d'une façon très obscure) cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*.

¹²⁶ Cf. ch. I. § 1. *Esquisse biographique*.

¹²⁷ Cresci 1998. A la p. 467, elle cite un passage de Psellos, qui apprécie comme quelque chose de rare et d'admirable ces deux mêmes qualités possédées par le souverain Michel VIII Ducas (*Or. Paneg.* 18, 35–38 = Dennis p. 177, 35–38): ... ὁ γὰρ καὶ στρατιώτης ὁμοῦ. ὃ τοῦ παραδόξου θαύματος· τὰ διηρημένα, λόγους καὶ ὅπλα, τόξα καὶ μέτρα, ὀρήματα καὶ ὀρημίματα, σοφίαν καὶ πανοπλίαν, εἰς μίαν τὴν σεαυτοῦ παραδόξως ψυχὴν συνήγαγες.

L'expression ὀήγνυσο μῶμος ἅπας est bien orgueilleuse pour un jeune homme de dix-huit ans («Quelle admirable modestie!» s'exclame Piccolos). Un siècle plus tard, cette espèce de snobisme intellectuel devenait encore plus visible dans les œuvres des auteurs byzantins, comme le fait remarquer Marc Lauxtermann (2003a, 38): «The tendency of Byzantine authors to assert themselves in their literary works becomes very clear in Psellos, Mauropous and Christopher Mitylenaios, who do not seem to grow weary of flaunting their superior talents and rumbustiously manifesting themselves in the various poems that have come down us.»¹²⁸ A noter que le poème no. 63 respire le même air provocateur dont fait preuve notre poème, se terminant par une exclamation pareille, adressée au poète (ou bien au lecteur): θῆς φθόνον εἰς ἀνέμους «jette au vent la jalousie!».

¹²⁸ Pour le «snobisme byzantin», cf. Magdalino 1991.

NUMÉRO 282

SUR QUELQUES-UNS QUI BATTENT LE GRAIN
PENDANT LA NUIT, COMME DIT PAR LA LUNE

εἷς τινὰς νυκτὸς ἀλοῶντας ὥς ἀπὸ τῆς Σελήνης

Ἄρματος ἡμετέρου τίς ἔβησεν ἐλάστορας ἄλλους

δῖνον ἀειστροφέα πάντοσ' ἐλαυνομένους;

Ἦλιε, τεθρίπποις νεμεσίσης μηκέτι μούνοις·

οἷδ' ἐπιτολμῶσιν ἡμετέροις γε δίφροις.

S f. 171 || Cr. 333, 18–22 Picc. p. 153 Mi. 150 Cougny III 175 || 2 ἀειστροφέα S: ἀειστροφέα Cougny || 3 νεμεσίσης Picc.: νεμεσίσης S || 4 ἡμετέροις Picc.: ἄμ- S || γε scripsi: τε S.

lemme ὥς ἀπὸ τῆς Σελήνης: cf. le lemme du poème no. 58 (ὥς ἐκ τοῦ ἁγίου Δημητρίου) et les indications des personnages aux poèmes nos. 283–284 (ὥς ἀπὸ τοῦ προοδρόμου et ὥς ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ).

v. 1 ἄρματος ἡμετέρου: «mon attelage», sc. de la lune. L'image de la lune au-dessus d'un char attelé à des taureaux (ou des chevaux) est attestée depuis l'Antiquité. Cf. Balty 1994, 710–712 (s.v. Selene, Luna). Elle figure aussi chez Jean de Gaza, *Ἐκφράσεις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος*, 205–224 (cf. le commentaire de Friedländer 1912, 181–182) et dans le poème no. 300, 17–20: μῆνη ... βοέης δ' ἐφύπερθεν ἀμάξης.

ἔβησεν: au sens causatif «faire aller», *LSJ* s.v. βαίνω B.: «make to go».

ἐλάστορας: *hapax*, = ἐλατήρ, cf. *LBG* s.v. ἐλάστωρ: «Wagenlenker».

v. 2 ἀειστροφέα: pour l'adjectif, cf. *LBG* s.v. ἀειστροφής: «sich ewig drehend». Pour sa conjecture ἀειστροφέα, Cougny semble s'inspirer de Greg. Naz. II 1. 31, 26: ἀειστροφέος.

v. 4 ἡμετέροις: le manuscrit S lit ἡμετέρου au v. 1 et ἀμετέροις (–υ–) au v. 3. J'ai accepté la conjecture de Piccolos, qui lit ἡμετέροις, parce que Jean emploie toujours ἡμετέρ(η/-ης/-ην, etc.), cf. par ex. poèmes nos. 53, 2; 56, 7 et 12; 65, 22, etc.

γε: je lis γε au lieu du τε du manuscrit S qui est incompréhensible; γε souligne le contraste entre τεθρίπποις ... μούνοις et ἡμετέροις δίφροις.

Sur quelques-uns qui battent le grain pendant la nuit, comme dit par la lune

Qui a fait aller d'autres conducteurs de mon attelage,
conduisant de tous côtés leur rotation toujours tournante?
Soleil, ne t'indigne plus de ton seul quadrigé :
ceux-ci affrontent ma charrette.

Commentaire

Le titre du poème annonce une ἡθοποιΐα de la Lune (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4). Indignée, la Lune se demande qui a consenti l'usage de sa charrette à autrui (pour la charrette de la lune, cf. note). L'identité des conducteurs n'est pas évidente. Qui sont ces τινὰς νυκτὸς ἀλοῶντας?¹²⁹ Des «gens qui battent le grain pendant la nuit»? Des paysans, peut-être, pressés de finir leur travail avant la pluie? Une autre possibilité serait d'interpréter τινὰς νυκτὸς ἀλοῶντας comme «gens qui décrivent des cercles pendant la nuit», selon la deuxième signification du verbe ἀλοάω (cf. *LSJ* s.v. ἀλοάω II. «drive around and around, like cattle treading out corn»). Dans ce cas, il pourrait s'agir des membres d'une faction du Cirque, qui étaient appelés ἡνίοχος, φακιονάριος (Bleu/Vert) ou μικροπανίτης (Rouge/Blanc). Bien qu'au dixième siècle leur rôle soit réduit aux courses cérémonielles, ils pourraient mal se comporter, explique Alan Cameron: «It would be gratuitous and implausible to suggest that the Blues and the Greens still rampaged up and down the Mese setting fire to shops and churches every race-day. That sort of behaviour probably died out, at least as a regular thing, in the seventh century. But it would be no less implausible to assume that, given their continuing role as *de facto* spokesmen of the people at the games, they *never* gave vent to abuse or protest at moments of stress or tumult.»¹³⁰

Cougny considère τινὰς νυκτὸς ἀλοῶντας comme les sentinelles (φρουκτωροὺς) qui guidaient les voyageurs et détournaient les voleurs, portant des flambeaux dans l'obscurité de la nuit. Mais le participe ἀλοῶντας de notre poème se réfère au mouvement et non pas à la lumière, de sorte que l'interprétation de Cougny ne me semble pas très vraisemblable.

Dans la deuxième strophe la Lune s'adresse au Soleil, indigné parce que Phaéton a abusé de la charrette, cf. Philostr. *Im.* 11, 1: τοῦτον γὰρ παῖδα Ἥλιου γενόμενον ἐπιτολμῆσαι (cf. ἐπιτολμῶσιν v. 4) τῷ πατρί φάει (cf. φάει v. 4) κατὰ ἔρωτα ἡνιοχίσεως. Le οἶδ' se réfère aux ἐλάστορας ἄλλους du v. 1 mais peut-être aussi à une image sur laquelle ils sont représentés. Néanmoins, je ne saurais pas en indiquer un bon exemple.

¹²⁹ «Nachtschwärmer», cf. Krumbacher 1897, 733.

¹³⁰ Cameron 1976, 307. Cf. Lauxtermann 2003a, 173–179 pour des épigrammes et des images de courses au X^e siècle.

NUMÉRO 283
SUR LE BAPTÊME

εἰς τὴν βάπτισιν

Καὶ φρένα καὶ παλάμην τρομερὴν καὶ ἄψα πάντα
 δέρκεο σοῦ θεράποντος· ἀπόστιχε, πῶς σε καθήρω;
 πῦρ ἀπνεές τελέθεις, ποταμὸς παλίνορσος ἀπέστη.
 ἄπτεο σοῦ βασιλῆος· νῦν ἐπέοικέ <με> πάντα
 5 μορφῆς ἀνδρομέης τελέθειν. καὶ [ὑστατα] ἔμπαλιν αὐτὸς
 αἵμασιν αὐτοχύτοις παλάμαισιν ἑμαῖς σε καθήρω.

S f. 171 s f. 133^v || Cr. 333, 23–29 Mi. 151, 1–6 Cougny IV 136 || εἰς τὴν βάπτισιν S^{ms} ||
 1 ὥς ἀπὸ τοῦ προδρόμου s^{ms} || 4 ὥς ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ s^{ms} || ἐπέοικέ με πάντα scripsi:
 ἐπέοικε πάντα S ἐπέοικεν ἅπαντα Cougny || 5 » ante μορφῆς ἀνδρομέης S || ὑστατα ante
 ἔμπαλιν secl. Cougny: ὑστατα ἔμπαλιν S || 6 ὑποχώρει in rubr. post καθήρω add. s.

v. 1 ὥς ἀπὸ τοῦ προδρόμου: Cougny s' imagine une scène complètement différente de celle décrite dans le commentaire ci-dessous; selon lui, il s'agit d'un dialogue entre un chrétien (vv. 1–2) et le Christ (vv. 2–6, à partir de l'impératif ἀπόστιχε): «Alloquitur Deum Christianus et rogat ut a mente et corpore suo amoveatur malum. Vs. 2 respondet Christus.»

ἄψα πάντα: chez Homère (*Od.* 4, 794, à la fin du vers), Pénélope dort λύθην δέ οἱ ἄψα πάντα, tous ses membres détendus.

v. 3 πῦρ ἀπνεές: cette expression est rare; dans une épigramme érotique de l'*Anthologie* qui parle du feu de l'amour, on trouve ... μηδ' (sc. δόκει) ὀλίγω παύσειν ὕδατι πῦρ ἀπενές («ne crois pas ... qu'avec un peu d'eau tu arrêteras un feu plein d'intensité», *AP IX* 420, 2). Dans le manuscrit de l'*Anthologie* de Maxime Planude, une main plus récente a changé ἀπενές en ἀπνεές. Dans notre poème, l'expression ἀπνεές semble souligner l'origine divine du feu, qui n'a pas besoin d'air. A noter toutefois que Migne traduit πῦρ ἀπνεές τελέθεις «ignis exstinctus est» et Cougny «valde-spirans» en ajoutant dans son commentaire: «melius fort. veritas *exanimis*».

παλίνορσος ἀπέστη: citation homérique d'*Il.* 3, 33 (cf. commentaire). Dans Eur. *Med.* 410–411, une réaction de la nature pareille est décrite par le chœur après avoir entendu Médée dresser ses plans: ἄνω ποταμῶν ἱερῶν χωροῦσι παγαί, | καὶ δίκαια καὶ πάντα πάλιν στρέφεται.

Sur le baptême

«Regarde le cœur et la main tremblante et tous les membres
de ton serviteur. Ecarte-toi, comment pourrais-je te purifier ?
Tu es le feu spontané, le fleuve a rebroussé chemin.»

- «Touche ton roi : maintenant il convient que je prenne entièrement
5 la forme humaine ; à mon tour moi-même
je te purifierai de mes mains où coule le sang versé de par ma
[volonté.]»

v. 4 L'hexamètre est défectueux. Puisque ἐπέοικεν est couramment suivi d'un datif ou d'un accusatif et un infinitif, je propose de lire ἐπέοικε με ... τελέθειν. Cf. πρέπον suivi d'un datif et un infinitif dans *Mt.* 3, 15 : πρέπον ἐστὶν ἡμῖν πληρῶσαι πᾶσαν δικαιοσύνην, cité dans le commentaire.

v. 5 μορφῆς : la tournure μορφὴ ἀνδρομέη figure aussi dans le poème no. 266, 1. Elle est surtout chère à Nonnos (par ex. *Dion.* 5, 316–317, 402–403 et 494–495, etc.), mais est aussi présente chez Grégoire de Nazianze (*Carm.* I 1, 11, 6 et *Carm.* II 1, 34, 84 : μορφὴν ἀνδρομέην), Jean de Gaza (*Ἐκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος* 2, 111) et dans l'*Anthologie* (*AP* I 119, 5–6).

καὶ ἔμπαιν αὐτός : pour restaurer l'hexamètre, j'ai accepté la suppression du mot ὕστατα proposée par Cougny. La tournure καὶ σθένος ὕστατα δείξω qui se trouve dans le dialogue entre Jean Baptiste et le Christ du poème no. 284, 3 pourrait expliquer sa présence. Les deux baptêmes consécutifs étaient déjà annoncés par Jean Baptiste au peuple dans le désert : ἐγὼ ἐβάπτισα ὑμᾶς ἐν ὕδατι, αὐτὸς δὲ βαπτίσει ὑμᾶς ἐν πνεύματι ἁγίῳ (*Mt.* 1, 8).

v. 6 αὐτοχύτοις : «de sa propre volonté». Cf. le poème no. 211, 15 : λόγος αὐτόχυτος (note) et no. 290, 137 : λόγον αὐτόχυτον.

καθήρω : le subjonctif aoriste remplace le futur, cf. Jannaris 1968, App. V par. 18 et 20 et ch. III. *Langue littéraire* § 3.1.

Commentaire

Les poèmes nos. 283 et 284 sont tous les deux dédiés au baptême du Christ. Les indications dans les marges du manuscrit S à propos de ces vers ne sont pas évidentes. Selon ce manuscrit, il s'agit de trois poèmes différents: le premier poème consistant en trois vers (vv. 1–3), le deuxième en un seul vers (v. 4) et le troisième en deux vers (vv. 5–6). Le manuscrit s (apographe du manuscrit S), par contre, nous offre des observations plus sensées. Le scribe du manuscrit s divise les vers en deux poèmes d'égale longueur (vv. 1–3 et vv. 4–6). De plus, il ajoute les noms des personnages qui parlent: si les mots du premier poème (vv. 1–3) sont tous prononcés par Jean Baptiste—ὡς ἀπὸ τοῦ προδρομόν—le deuxième poème (vv. 4–6) représente la réponse du Christ—ὡς ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ. J'ai accepté la division des rôles du manuscrit s, mais je considère l'ensemble des deux poèmes comme une unique conversation de six vers entre deux protagonistes: Jean Baptiste (vv. 1–3) et le Christ (vv. 4–6).¹³¹

La scène dépeinte par Jean Géomètre est une ἡθοιοῦσα (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* §4). Le dialogue entre Jean Baptiste et le Christ fait écho au récit évangélique selon Matthieu (3, 14–15), mais contient des détails frappants qui ne figurent pas dans le Nouveau Testament. Aux vv. 1–3, Jean Baptiste est intimidé par la nature miraculeuse du Christ. Tout tremblant et hésitant, il lui pose une question, comme dans *Mt.* 3, 14, lorsque Jean Baptiste demande au Christ ἐγὼ χρειαίαν ἔχω ὑπὸ σοῦ βαπτισθῆναι, καὶ σὺ ἐρχῇ πρὸς με; («C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et c'est toi qui viens à moi?»). Aux vv. 4–6, le Christ répond à Jean Baptiste, en cherchant à le reconforter. Si Jean Baptiste lui ordonne de s'éloigner puisqu'il sera incapable de le purifier (ἀπόστιχε, πῶς σε καθήρω;), le Christ lui demande de le toucher (ἅπτεο) (cf. *Mt.* 3, 15: ἄφες ἄρτι, οὕτως γὰρ πρέπον ἐστὶν ἡμῖν πληρῶσαι πάσαν δικαιοσύνην, «Laisse faire maintenant: c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice»). Jean Baptiste se présente comme serviteur (σοῦ θεράποντος) et le Christ confirme ce rapport en disant qu'il est son roi (σοῦ βασιλῆος). Jean Baptiste le perçoit comme le feu divin (πῦρ ἀπνεὲς τελέθεις), mais le Christ confirme sa nature humaine (με πάντα μορφῆς ἀνδρομέης τελέθειν) et annonce la purification future de Jean

¹³¹ Migne présente les poèmes nos. 283 et 284 comme un seul poème, qui porte le numéro 151.

Baptiste (pour l'humanité entière) (σε καθήρω) par ses mains où coule le sang, versé par sa propre volonté (αἵμασιν αὐτοχύτοις).

Considérons la manière dont Jean Géomètre a développé la suite du récit de l'Evangile. Matthieu (3, 16) nous raconte les événements qui se déroulent après le baptême. Quand le Christ est sorti de l'eau, le ciel s'ouvre et l'Esprit de Dieu (τὸ πνεῦμα τοῦ θεοῦ) descend sur lui sous la forme d'une colombe. On entend une voix venant des cieux, qui déclare Jésus son «Fils bien-aimé». A ce moment dramatique, la Trinité se révèle entièrement. Chez Jean Géomètre, en revanche, l'Esprit de Dieu semble déjà être présent avant le baptême, sous la forme d'un feu qui brûle sans être attisé par le vent (πῦρ ἀπνεές) et qui fait peur à Jean Baptiste. L'eau du fleuve reculant devant le feu est un phénomène miraculeux qui est traditionnellement exprimé à travers une citation de *Psaume* 113, 3: «ἡ θάλασσα εἶδε(ν) καὶ ἔφυγεν, ὁ Ἰορδάνης ἐστράφη εἰς τὰ ὀπίσω» (cf. par ex. Joh. Chrys. *De cogn. dei et sancta theoph.* 64. 45, 3; Cyr. Hier. *Cat. ad ill.* 12. 15, 4–5; Theod. Stud. *Serm. Cat. magn.* 27. 189, 12–14; *Anal. Hymn. Gr., Can. Jan.* 6. 14. 1, 54–55 et *Can. Jan.* 7. 15. 1, 2–5). A noter que, dans notre poème, le vocabulaire n'est pas inspiré de la *Septante*, mais de la littérature classique. Chez Homère, Paris recule devant son puissant adversaire Ménélas (*Il.* 3, 33): ὥς δ' ὅτε τίς τε δράκοντα ἰδὼν παλίνορσος ἀπέστη («comme un homme qui voit un serpent ... vite se redresse et s'écarte»).

La symétrie des vers ainsi que le moment concerné semblent correspondre non pas aux icônes les plus répandues de Jean Prodrome au bord du Jourdain, qui baptise le Christ debout dans les eaux du fleuve, mais à un élément moins connu du programme iconographique du Saint Luc à Delphes (XI^e s.), où Jean-Baptiste et le Christ sont dépeints dans deux lunettes séparées et accompagnés de la citation de l'Evangile de Matthieu citée ci-dessus (3, 15–17, en discours direct): ἐγὼ χρειάν ἔχω ὑπὸ σοῦ βαπτισθῆναι, καὶ σὺ ἔρχῃ πρὸς με; et ἄφες ἄρτι, οὕτως γὰρ πρέπον ἐστὶν ἡμῖν πληρῶσαι πᾶσαν δικαιοσύνην (planches 11a et 11b).¹³²

¹³² Cf. ch. II, §5. *Public et art plastique* et Van Opstall 2006b.

NUMÉRO 284

Χάξέο μοι, βασιλεῦ· καὶ ἄπνοα πέφρικε ῥεῖθρα·
 ἄψομαι [καὶ] οὐρανίων ἀγνοτέρης κορυφῆς;
 ἄπτεο σοῦ βασιλῆος, καὶ σθένος ὕστατα δεῖξω·
 νῦν δὲ ὅλην ἐφετμὴν ἀνδρομέην τελέω.

S f. 171 s f. 133^v || Cr. 334, 1–4 Mi. 151, 7–10 Cougny III 132 || **1** ὥς ἀπὸ τοῦ προοδρόμου
 s^{mg} || πέφρικε S: πέφρικα s || **2** καὶ ante οὐρ. delevi: καὶ οὐρ. S || **3** ὥς ἀπὸ τοῦ Χριστοῦ
 s^{mg} || ἄπτεο scripsi: χάξέο S || **4** τελέω scripsi: τελέθω S.

v. 1 χάξέο: en constatant que le sens du dialogue n'est pas évident, Cougny suggère de traduire le premier χάξέο par «cessisti, i.e. venisti» (?) et y ajoute dans son commentaire «cessisti seu cede a caelo mihi», comme s'il s'agissait de la descente du Christ du ciel.

ἄπνοα: le mot souligne l'aspect divin de la scène; même le fleuve inanimé manifeste de la peur. Migne traduit «inanima fluentia», Cougny traduit «in-animia, i.e. leti, ... fluentia». A noter que dans le poème no. 283, 2 le Christ est appelé πῦρ ἀπνεές (cf. note).

πέφρικε ῥεῖθρα: les mêmes mots figurent dans *Anal. Hymn. Gr., Can. Jan.* 6. 14. 1, 54–55 (ὄν Ἰορδάνης ἐστράφη | καὶ ὁ Ἰωάννης ἔφριξε) et *Can. Jan.* 7. 15.1, 2–5 (τὰ ῥεῖθρά σε, Χριστέ, | τὰ ἰορδάνεια | ἰδόντα, | ἐστράφη εἰς τὰ ὀπίσω). Le verbe φρίττω («frissonner», «frémir») décrit une crainte religieuse, une sainte horreur, comme dans l'épigramme *AP I 73* (*Sur l'onction de David*, 1: πέφρικα); *Plu. Mor.* 26B8–9: δεῖ δὲ μὴ δειλῶς μηδ' ὥσπερ ὑπὸ δεισιδαιμονίας ἐν ἱερῷ φρίττειν ἅπαντα καὶ προσκυνεῖν. Cf. le poème no. 90, 4: πέφρικε, de la crainte dénaturée des biches de la part du lion, et le poème no. 290, 137: ἔμφλογα ῥεῖθρα, dit de saint Théodore.

Selon Cougny, les vv. 1–2 sont prononcés par le Christ: «haec, opinor, respondet Christus rex», mais cf. commentaire ci-dessus.

«Reculer donc, Seigneur; même le fleuve inanimé frissonne :
 dois-je toucher ta tête plus pure que les êtres célestes ? »
 «Touche ton Seigneur, et je te montrerai enfin ma force,
 mais maintenant je complète ma tâche humaine en entier.»

v. 2 ἄψομαι : le futur est ici utilisé pour exprimer des doutes, comme dans Eur. *Hipp.* 1066 (ποῖ δῆθ' ὁ τλήμων τρέψομαι); Pl. *R.* 397d1 (τί οὖν ποιήσομεν); cf. *K-G* I, 175–176 Anm. 2. Dans les deux manuscrits qui ont transmis notre poème, le point d'interrogation (généralement absent des manuscrits si une phrase est introduite par un pronom interrogatif) est présent.

v. 3 ἄπτεο : pour cette conjecture, cf. commentaire ci-dessous. En plus, l'impératif χάζεο n'est pas suivi du génitif mais du datif, cf. χάζεό μοι chez Nonnos, *Dion.* 47, 527 (cité dans le commentaire), 27, 40 et 40, 19.

v. 4 ὅλην ἐφετιμήν ἀνδρομέην τελέω : j'ai écrit τελέω au lieu de τελέθω (cf. Q.S. 12, 479 : ... τελέσαντες ἀπεχθέα ... ἐφετιμήν), parce que le verbe τελέθω est intransitif (*LSJ* s.v. «*come into being ... , to be so and so*»). Néanmoins, il y en a un exemple d'emploi transitif : ῥωμαλέως τελέθων περ ἀγακλέα πᾶσαν ἐφετιμήν (*Ep.* 124, 28, dans Speck 1968, 308), où l'éditeur traduit «mit Kraft bestand er (sc. Anatolios) den ganzen herrlichen Auftrag», mais fait remarquer à la page 309 : «Der Text des Epigramms ist in vielen Einzelheiten nicht verständlich und auch grammatisch nicht eindeutig fassbar (z.B. ... 28f. τελέθων)». Le copiste du manuscrit S a peut-être eu à l'esprit le poème précédent, no. 283, 5 : μορφῆς ἀνδρομέης τελέθειν («prendre la forme humaine»).

Commentaire

Ces deux distiques représentent un dialogue (cf. ch. II. *La poésie au X^e siècle* § 4, à propos de ἡθοποιῖα) entre Jean Prodrome et le Christ. Inspirés du Baptême dans le Jourdain décrit dans l'évangile de Matthieu (3, 14–15), ils sont de la même veine que le poème précédent. Les noms des protagonistes sont indiqués dans la marge du manuscrit s (cf. commentaire au poème no. 283).

Aux vv. 1–2, Jean Prodrome est angoissé lorsque le Christ s'approche. Il lui demande de reculer, puisqu'il est incapable de le baptiser. L'impératif χάζεο est une expression défensive : « en arrière ! », « recule ! » (cf. le poème no. 283, 2 : ἀπόστυχε). Jean Prodrome n'est pas le seul à être angoissé, le Jourdain lui-même subit une crainte religieuse (cf. le poème no. 283, 3 : ποταμὸς παλίνορσος ἀπέστη). Chez Homère et chez Nonnos, l'impératif χάζεο est réservé au combat, lorsqu'un guerrier s'adresse à son adversaire. Par exemple, quand Ménélas est prié de laisser le corps de Patrocle, on lui dit : χάζεο, λείπε δὲ νεκρόν (Hom. *Il.* 17, 13) et quand Dionysos est prié de quitter Argos et de rentrer chez lui, on lui dit : χάζεό μοι, Διόνυσσε (Nonn. *Dion.* 47, 527). Chez Grégoire de Nazianze, l'impératif est employé par un défunt qui cherche à chasser les pillleurs de sa tombe, *AP* VIII 112, 1 : χάζεο, χάζεο τῆλε ... (« Va-t'en, va-t'en bien loin ! ») et v. 3 : χάζεο· Μαρτινιανὸς ἐγὼ (« Va t'en ! Je suis Martinien »). On rencontre le même ton défensif dans le poème de Jean Géomètre.

Aux vv. 3–4, le Christ cherche à encourager Jean Prodrome afin qu'il le baptise. Le manuscrit S lit un deuxième χάζεο, ce qui doit être erroné. Je propose de lire ἄπτεο σοῦ βασιλῆος (cf. le poème no. 283, 4 ἄπτεο σοῦ βασιλῆος), de sorte que les mots du Christ forment une réponse à la question posée par le poète au v. 2. De plus, l'expression ἄπτεο σοῦ βασιλῆος est en harmonie avec la totalité de la scène, car le Christ cherche à mettre Jean Prodrome à l'aise en insistant sur sa nature humaine au moment du baptême (cf. le poème no. 283, 4–5 : νῦν ἐπέοικέ με πάντα | μορφῆς ἀνδρομέης τελέθειν). Enfin (ῥστατα, cf. le poème no. 283, 5 : ἔμπαλιν), il montrera la force véritable de sa nature divine (σθένος).

NUMÉRO 289

CONFESSION

ἐξομολόγησις

- οἷμοι, καὶ πάλιν ἦλιτον, ὃ μέδον, ἦλιτον οἷα
καὶ ληστοῦ μείζω καὶ Μανασσῇ πλείω,
χείρω Δαυίδου καὶ σὺφρονος ὕστατα πόρνης·
οὐδεὶς μου στέφανον λήψεται ἀφροσύνης.
5 οὐρεα καὶ ποταμοὶ καὶ δένδρεα, ὄρνεα, πέτραι,
οὐρανὲ καὶ ἄστροι, κλαύσατ' Ἰωάννην·
αἰθῆρ, αἴθρ ἡδὲ θάλαττα καὶ ἥλιε, μήνη,
ἄπνοα καὶ ζῶα, κλαύσατ' Ἰωάννην·

S ff. 171^v–72 s ff. 127–128 || Cr. 334, 22 – 336, 3 Mi. 153, 1–45 || ἐξομολόγησις lemma in mg. med. S: ἐξομολόγησις εἰς τὸν Χριστὸν διὰ ἡρωελεγειῶν τοῦ Γεωμέτρου manus altera in mg. sup. add. s || 7 ἡδὲ Picc.: ἡ δὲ S

lemme Au f. 127 du manuscrit s (apographe de S) on trouve l'une des confirmations que la collection doit être attribuée à Jean Géomètre, parce qu'une main (différente de celle du copiste) a ajouté dans la marge τοῦ Γεωμέτρου au lemme ἐξομολόγησις εἰς τὸν Χριστὸν διὰ ἡρωελεγειῶν. Cf. ch. I. §3. *Paternité des poèmes*.

vv. 1 καὶ πάλιν: les confessions contiennent d'habitude des remarques relatives à la durée, la quantité et la nature des péchés, cf. le poème no. 56, 3–4 (note) et note aux vv. 3–4 ci-dessous.

ἦλιτον: pour ce prédicat, répété au v. 11 (ἦλιτε), cf. le poème no. 56, 3–4 (note).

μέδον: homérique pour «chef» ou «roi». Le *Souda* traduit ce titre par βασιλεύς. L'expression figure dans la littérature chrétienne comme épithète de Dieu (cf. Sim. Nov. Th. *Hymnes* 50, 2: ὁ τῶν πάντων αἵτις θεὸς καὶ μέδων) ou du Christ (*Verba in Script. de Christo*, VIII^e–X^e s., s.v. μέδων: «βασιλεύς»). Les autres titres employés dans cette confession sont ἀθλοτέτα (v. 29), ὑπέρτατε (v. 32) et ἄνα παμμέδων, πανίλαε (v. 38).

vv. 2–3 Pour les pécheurs emblématiques, le larron, la prostituée, David et Manassé, cf. le traité sur la rite de la confession, cité dans le commentaire, PG 88 col. 1920B: καὶ γὰρ τοὺς πρὸς αὐτὸν ἐξ ὅλης καρδίας καὶ εἰλικρινοῦς προσθέσεως ἐπιστρέφοντας προῦπαντᾷ ... ὑποδέχεται, ὡς τὸν ἄσωτον, ὡς τὸν ληστήν (cf. *Luc* 23, 40–43), ὡς τὴν πόρνην (cf. *Luc* 7, 36–50); PG 88 col. 1924D: ὁ Θεὸς ὁ Σωτὴρ ἡμῶν, ὁ διὰ τοῦ προφήτου σου Νάθαν μετανοήσαντι τῷ Δαβὶδ ἐπὶ τοῖς ἰδίοις αὐτοῦ πλημμελίῃσιν ἄφειν δωρησάμενος (cf. 2 *S.* 12, ainsi que *Ps.* 50) καὶ τοῦ Μανασσῆ τὴν ἐπὶ μετανοίᾳ προσευχὴν δεξάμενος (cf. 2 *R.* 21, 1–18, 2 *Ch.* 32, ainsi que la prière apocryphe de Manassé dans l'Ancien Testament), αὐτοὺς καὶ τὸν δοῦλόν σου τόνδε ... πρόσδεξαι.

Confession

- Hélas, j'ai péché de nouveau, ô Seigneur, j'ai tellement péché,
 plus que le larron et plus souvent que Manassé,
 pire que David et que la prostituée enfin devenue sage :
 personne ne m'enlèvera la couronne de la folie.
- 5 Montagnes et fleuves, arbres, oiseaux et rochers,
 ciel et étoiles, pleurez Jean ;
 Ether, air et mer, soleil et lune,
 êtres inanimés et vivants, pleurez Jean ;

v. 4 ἀφροσύνης: dans notre poème, plusieurs substantifs se réfèrent aux péchés, tels παθῶν (v. 19), ἔργμασιν οὐχ ὁσίοις (v. 23), ἀμπλακίης (v. 33), βορβόρου, πρήξιος ἀτόπου (v. 35), λύματα (v. 40). Cf. le poème no. 56, 7 et 12 (notes).

vv. 5–10 κλαύσατ' : l'impératif aoriste κλαύσατε est propre à la littérature chrétienne et figure en général dans les admonestations. Cf. *Jr.* 22, 10 : μὴ κλαίετε τὸν τεθνηκότα μηδὲ θρηνεῖτε αὐτόν· κλαύσατε κλαυθμῷ τὸν ἐκπορευόμενον. Le texte grec de la confession d'Ephraïm Syrus (IV^e s. après J.-Chr.) fourmille d'invocations contenant l'expression κλαύσατέ με (50 occurrences). L'invocation à la nature ou à toute la création figure dans des textes très divers, concernant toujours les lamentations des morts. Par ex. le *Roman d'Alexandre*, Recension E 127. 3, 6–7 : ὦ γῆς, ὦ ἡλιε καὶ ἄνθρωποι καὶ ὄρη καὶ βουνὰ καὶ κάμποι, ὦ φοικτὰ νέφη, κλαύσατέ με ..., Greg. Naz. *AP* VIII 206, 1–2 : τύμβοι καὶ σκοπαιὶ καὶ οὐρεα καὶ παροδίται, | κλαύσατε τύμβον ἐμόν, κλαύσατε τυμβολέτην (cf. *AP* VIII 129 et 249) ; la monodie de Constantin le Sicilien sur ses parents naufragés, v. 41 : κορυφαὶ τῶν ὁρέων στενάξατε πᾶσαι et v. 111 : σὺν ἐμοὶ κόσμος ὅλος στύγνασον ὄντως ; la monodie sur l'empereur Constantin VII (†959), v. 5 : βουνοὶ καὶ ὄρη, κλαύσατε σὺν ἡμῖν τὸν δεσπότην ; la monodie sur Christophe Lécapène (†931) 2, 1 : ἅπανα κτίσις πένθησον, σκυθρῶπασον καὶ κλαύσον et v. 19 : ὄρη, βουνοὶ καὶ φάραγγες, ῥήξατε θρηνωδίας. Cf. le poème no. 211, 2 : κλαύσεται' (note).

Pour la présence du nom du poète, cf. le poème no. 206, 8 (note).

- ἄγγελοι αἰγλήεντες, αἰδέες ἄλλα τε φῶτα
 10 οὐρανῆς στρατιῆς, κλαύσατ' Ἰωάννην,
 οὐνεκεν ἐξαπάφητο καὶ ἦλτε ὅσα τις ἄλλος
 〈...〉
 † οὐδέ τις † εὗτ' ἐθέμην συνθήκας, εὔτε τελέσθην
 ῥήμασιν οἰοβίων, μυστιπόλων θυσίαις·
 εὗτ' ἐδάην μυστήρια φρικτὰ θεοῦ καὶ ἄντην
 15 ἔδρακον, οὐκ ἀπάτης φάσματα δαμονίων,
 μητρὸς ἀπειρογάμου <δὲ> πολυφροσύνας πολυχάρτους,
 ἐλπίδας ἡμερίους, ἐλπίδας ἀθανάτους·
 εὔτε με πολλῶν πολλοῖς δάκρυσί τε στοναχαῖς τε
 ἐξεκάθρε παθῶν, εὗτ' ἐφάνη τι μικρὸν
 20 εἰκὼν ἀθανάτη θεοεικελος, ὥσπερ ἔσοπτρον
 ἄρι καθαιρόμενον ἀργαλέου πάχους.

11 ἦλτε S: -τεν Scheidweiler || 13 οἰοβίων Cr.: οἰοκίων S || μυστιπόλων S: μυστηπόλων
 s || 16 δὲ post ἀπειρ. add. Scheidw. || 18 εὔτέ S: εὗ τέ Cr.

v. 9 ἄγγελοι αἰγλήεντες: inspiré de Grégoire de Nazianze, cf. le poème no. 211, 1 (note).

v. 11 Dans le manuscrit S figure le prédicat ἐξαπάφητο. La forme et le temps de ce prédicat posent problème: tout d'abord, il s'agit d'un plqprf. ind. moy. sans augment de ἐξαπαφίσκω, qui n'est pas attesté ailleurs. Ensuite, l'aoriste serait plus adapté au v. 11. Martin Hinterberger m'a communiqué *per litteras* que le plus-que-parfait était très fréquent à la deuxième moitié du X^e siècle (par ex. chez Génésios et chez Nicéphore Ouranos) et qu'il était considéré comme un aoriste. De plus, les auteurs (par ex. Génésios et, plus tard, Anne Comnène) inventaient des formes qui ne sont pas attestées en grec classique. J'ai donc conservé la leçon ἐξαπάφητο du manuscrit S. On pourrait éventuellement lire ἐξαπάτησε ou ἐξαπατᾶτο/-απάτητο; pour ἐξαπάτησε, cf. Hom. *Il.* 9, 375–376, lorsqu'Achille met en cause Agamemnon et s'exprime de la manière suivante: ἐκ γάρ δὴ μ' ἀπάτησε καὶ ἦλτεν· οὐδ' ἂν ἔτ' αὐτίς | ἐξαπάφουτ' ἐπέεσιν. Les prédicats ἐκ ... ἀπάτησε (aor. ind. act. de ἐξαπατάω) et ἐξαπάφουτ' (aor. II opt. moy. de ἐξαπαφίσκω) ont un sens actif: «tromper»; pour ἐξαπατᾶτο/-απάτητο, cf. Procop. *Ar.* 1. 18, 3–5: ... καὶ ποτε ὁ Βελισάριος ἐπ' αὐτοφώρῳ τὴν προᾶξιν λαβὼν ἐξηπάτητο πρὸς τῆς γυναικὸς ἐκὼν γε εἶναι et Lib. *Or.* 37. 12, 6–7: σὲ μὲν γάρ οὐκ ἠπίστατο, ὑπὸ φίλου δὲ ἐξηπατᾶτο. A noter que le moyen d'ἐξαπατάω a presque toujours un sens médio-passif.

v. 12 εὗτ' ἐθέμην et εὔτε τελέσθην: pour l'éliision, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2h.

- Anges resplendissants, invisibles, et autres lumières
 10 de l'armée céleste, pleurez Jean ;
 parce qu'il a trompé et il a péché autant que quiconque
 〈...〉
 † ... † au moment où j'ai fait mes vœux et où j'étais initié
 aux paroles des moines, aux rites sacrés des prêtres,
 au moment où des mystères effrayants de Dieu j'étais instruit et où de
 [près
 15 j'ai vu non pas les fantômes de la tromperie des démons,
 mais la sagesse fort joyeuse de la Mère qui ne connaît pas le mariage,
 les espoirs éphémères et les espoirs éternels ;
 au moment où elle m'a purifié de maintes souffrances par beaucoup de
 [larmes et soupirs,
 au moment où est apparue juste l'espace d'un instant
 20 l'icône éternelle, semblable à Dieu, comme un miroir
 qui vient d'être purifié d'une saleté pénible.

v. 14 μυστήρια φρικτά: cette expression figure souvent dans la littérature byzantine, par ex. chez Sim. Nov. Th. *Hymnes* 43, 57 (βλέπε μυστήρια φρικτά). Grégoire de Nazianze fait une confession pareille à celle-ci dans *Carm.* II 1. 45, 35–36: ἀλλ' ἐγὼ οὐκ ἐφύλαξα Θεοῦ μυστήρια κεδνά | μύστιν ἔχων ψυχὴν οὐρανίης ἀνόδου.

vv. 18–19 πολλῶν ... παθῶν: les Byzantins considéraient le péché comme une maladie, tandis que la pénitence pouvait consister en une profusion de larmes. Notez au v. 28: πολλὰ πάθον. Cf. le poème no. 56 (commentaire).

ἐξεκάθηγε: la notion de purification et l'idée d'impureté sont présentes dans plusieurs vers; v. 21 καθαιρόμενον ἀργαλέου πάχους, v. 23: ἔργμασιν οὐχ ὁσίοις et v. 40: λύματα πάντα καθαίρεις. Cf. le poème no. 56, 3–4 (note).

v. 20 εἰκὼν ἀθανάτη θεοείκελος: l'homme est une icône de Dieu, cf. commentaire et Greg. Naz. *Carm.* II 1. 45, 8–10: Φεῦ τάλας, ὀλλυμένης εἰκόνοσ οὐρανίης. | Ναὶ γὰρ δὴ μέγαλοιο Θεοῦ καὶ πλάσμα, καὶ εἰκὼν, | ἄνθρωπος, Θεόθεν εἰς Θεὸν ἐρχόμενος.

ἔσοπτρον: l'image du miroir figure dans *Sap.* 7, 26 (ἀπαύγασμα γὰρ ἐστὶν φωτὸς αἰδίου καὶ ἔσοπτρον ἀκηλίδωτον τῆς τοῦ θεοῦ ἐνεργείας καὶ εἰκὼν τῆς ἀγαθότητος αὐτοῦ «Elle [sc. la sagesse] est le reflet de la lumière éternelle, le miroir sans tache de l'activité de Dieu et l'image de sa bonté»).

- ἤριπον, ὥς ὅτε τις δρυς ἤριπεν ἢ ἀχερωῖς
 πνεύμασιν ἀργαλέοις, ἔργμασιν οὐχ ὁσίοις.
 οὐ μὲν πάμπαν ἐπὶ χθόνα κέκλμαι, οὐδέ τι ῥίζας
 25 ἐξέταμεν πάσας ἀντιπάλοιο σάλος.
 ἔμπης δ' ἐκλίνθη, καὶ ἔνευσα μικρόν τι πρὸς οὐδας
 ἀμφοτέρως κραδίη συχνὰ κραδαιομένη.
 πολλὰ πάθον καὶ ἄεθλα παλαισμοσύνης ἀλεγεινῆς
 ὀπποτέρῳ δώσεις, ἀθλοθέτα, τρομέω·
 30 ἢ χοῖ τῷδε καὶ εἰκόνη πείρατα θείης νίκης
 ἢ σκολιῷ Βελίῳ ψῆφον ἀρειοτέρην.
 εἰ μὴ σὴν ὑπέρεσχες, ὑπέρτατε, χεῖρα κραταιήν,
 ἀμπλακίης πτέρναν ἔφθασα θυμολέτιν.
 ἀλλ' ἦλθες καὶ ἔσωσας ἀπ' ἀργαλέων μελεδωνῶν,
 35 βορβόρου ἐξερύσας, πρήξιος ἐξ ἀτόπου,
- 22 ἤριπεν scripsi: ἤριπον S || 25 ἐξέταμεν scripsi: ἐξέταμε S || 26 τι S: τί Cr. || 32
 κραταιήν S: κρατεήν s

vv. 22–31 ἤριπον, ὥς ὅτε τις δρυς ἤριπεν ἢ ἀχερωῖς: pour cette comparaison, cf. III. *Langue littéraire* §4d. Dans le poème no. 300, où la même comparaison figure, l'arbre est complètement étendu sur le sol. Pour le pécheur abattu, cf. Ps. 40, 9 et 11, où les ennemis de David lui disent: μὴ ὁ κοιμώμενος οὐχὶ προσθήσει τοῦ ἀναστήναι («le voilà couché, il ne pourra plus se lever») et David demande à Dieu: σὺ δέ, Κύριε, ἐλέησόν με καὶ ἀναστήσον με... («Mais toi, Seigneur, prends pitié de moi; relève-moi ... »).

v. 25 ἐξέταμεν: le prédicat est emprunté à la métaphore du chêne chez Homère, *Il.* 13, 389ss. et 16, 482ss (citée dans le commentaire), où ἐξέταμον figure au début du v. 391 et du v. 484: ... τὴν τ' οὐρεσι τέκτονες ἄνδρες | ἐξέταμον πελέκεσσι νεήκεσι νῆϊον εἶναι. J'ai ajouté un -v pour raisons de métrique, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2e.

v. 29 τρομέω: le poète emploie le même verbe dans les poèmes nos. 53 (vv. 12, 17 et 20) et 290 (vv. 107, 115, 126).

v. 30 ἢ χοῖ τῷδε: le mot χοῦς (gén. χοῦ ou bien χοός) se réfère à la poussière dont est faite une créature; cf. le poème no. 75, 7: χοός πάχος (note).

πείρατα ... νίκης: cf. Hom. *Il.* 7, 101–102 (αὐτὰρ ὕπερθε | νίκης πείρατ' ἔχονται ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν).

- J'ai croulé sous des actes impurs, comme lorsqu'un chêne
ou un peuplier croule sous des vents terribles.
Mais je ne suis pas entièrement étendu sur le sol, l'agitation
25 de mon adversaire n'a pas coupé toutes mes racines.
Toutefois, je me suis incliné et je me suis penché légèrement vers le sol,
tandis que mon cœur oscille fortement des deux côtés.
J'ai beaucoup souffert et je crains le prix du combat terrible—
auquel des deux tu l'accorderas, Arbitre ?
30 Donneras-tu la victoire divine à cette poussière et cette icône-ci,
ou donneras-tu ton vote plus fort à Béliar astucieux ?
Si toi, Très-Haut, n'avais pas étendu ta main forte pour me protéger,
je serais arrivé au comble troublant de mes péchés.
Mais tu es venu et tu m'as sauvé des pénibles tourments,
35 tu m'as soustrait à la fange, aux actions insensées.

θείης: adjectif de νίκης (cf. la citation d'Homère ci-dessus: ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν), le prédicat δώσεις (v. 29) étant sous-entendu aux vv. 30–31, ou peut-être optatif potentiel (sans ἄν) de τίθημι, cf. *Prt.* 330c6, où figure le moyen (ψήφον τίθεμαι): σὺ δὲ τίν' ἂν ψήφον θεῖο;

v. 33 ἀμπλακίης: ce mot est également présent dans les poèmes nos. 53, 15 (ἀμπλακιῶν φόρον); 56, 7 (ἀμπλακιῶν φορντοῦ καὶ αἵσχεος); 200, 2 (ἀμπλακίης στήλας). Cf. le poème no. 56, 12 (note).

πτέρναν: cf. *LSJ* s.v. πτέρνη II. «metaph. *foot* or *lower part* of anything». J'ai traduit ἀμπλακίης πτέρναν θυμολέτιν par «comble troublant de mes péchés». Il faut penser aux péchés de la chair.

ἔφθασα: pour φθάνω «arriver», cf. *LSJ* II. c. «*reach*, αἰθέρα *ApI.* 4. 384».

θυμολέτιν: *hapax*. *LBG* s.v. θυμολέτις: «das Gemüt zerstörende».

v. 34 ἀπ' ἀργαλέων μελεδωνῶν: cette tournure est inspirée de Grégoire de Nazianze, *Carm.* II 1. 45, 347 καὶ ἀργαλέων μελεδωνῶν. Cf. les poèmes nos. 68, 5 et 290, 21.

- οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἐκ σέο ἄσπετος αἰθήρ,
 ἐκ μεσάτης νυκτός, † ἡδυμόροιο † νόου.
 ἀλλ' ἄνα παμμέδεον, πανίλαε, πάντα σὸν οἶκτον
 εἷς με κένου γλυκεροῦ στήθεος· οἶδα τίς εἶ·
 40 ῥεύμασι σὼν χαρίτων καὶ λύματα πάντα καθαίρεις,
 καὶ φάος ἐνδύεις ἡέλιοιο πλέον.
 σὴν δόξαν λαλέειν ἐμὰ χεῖλεα οὔποτε παύσει,
 οὐδὲ λίθος κρύψει ταῦτα χαρασσόμενα·
 καὶ γενεαῖς αἶνον μετέπειτα νέον καταλείψω,
 45 σὼν μεγέθους σπλάγχχνων σῆς τ' ἀγανοφροσύνης.

37 μεσάτης Picc.: μεσάντης S || 39 κένου S: κένον Mi. || καθαίρεις S: καθαίροις Picc. ||
 40 λύματα scripsi: λύμματα S || 41 ἐνδύεις scripsi: ἐνδιδύεις Picc. || ἡέλιοιο
 scripsi: ἡε- S || 45 μεγέθους Picc.: μέγεθος S.

v. 36 Le passage οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ est emprunté à Hom. *Il.* 16, 300 et 8, 558. A noter qu'il est également employé par Didymus Caecus (IV^e s.) dans sa description de la Trinité (*De Trin.* 2, 7, 11): «Στέφανος πλησθεὶς πνεύματος ἁγίου εἶδεν τοὺς οὐρανούς ἀνεφωγμένους», ὥστε εἶναι τὸ ὑπὸ ἀρχαίου εἰρομένον· οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ. Cf. le poème no. 300, 24: ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ.

v. 37 † ἡδυμόροιο † νόου· j'ai placé des croix, parce qu'un adjectif négatif est requis; celui-ci marque le contraste entre l'obscurité (v. 37) et la lumière (v. 36). Dans *Carm.* II 1. 45 de Grégoire de Nazianze, figurent πλαζομένοιο νόου (v. 42, à la fin du pentamètre) et δυσμενέοντι νόφ (v. 191).

πανίλαε: l'adjectif πανίλαος est rare, cf. le poème no. 56, 1 (note).

v. 40 λύματα πάντα καθαίρεις: cette tournure fait écho à Hom. *Il.* 14, 171 (λύματα πάντα κάθηγεν). Pour le redoublement de la consonne dans le manuscrit, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2 f.

v. 41 Le prédicat ἐνδιδύεις (leçon du manuscrit S) n'existe pas. Piccolos propose de lire ἐνδιδοίης et de changer καθαίρεις en καθαίροις, de sorte que les prédicats des vv. 40–41 expriment des vœux. Mais chez Jean, la correction à l'intérieur d'un mot (ici, ἐνδιδοίης devrait être scandé ~ ~ ~) n'est attestée qu'une seule fois dans un vers qui pose des problèmes (le poème no. 54, 3), si bien que je n'ai pas accepté cette conjecture. Le prédicat ἐνδύεις («tu (me) revêts en plus de lumière que le soleil») me semble plus correcte et plus proche du manuscrit. Pour le v long et pour la spondée devant la césure, cf. ch. IV *Prosodie et Métrique* § 2c et § 3d.

v. 45 σῆς τ' ἀγανοφροσύνης: cf. Hom. *Il.* 24, 772 (σῆ τ' ἀγανοφροσύνη).

Du haut du ciel l'éther infini s'est ouvert par toi,
depuis la nuit profonde, de la raison [...] ?
Mais Seigneur, maître souverain, tout doux, verse-moi
toute la pitié de ton cœur très doux ; je sais qui tu es :
40 tu laves toutes les souillures avec les écoulements de tes grâces
et tu revêts de plus de splendeur que le soleil.
Jamais mes lèvres n'arrêteront de chanter ta gloire,
et aucune pierre ne couvrira ces inscriptions,
et pour les futures générations je laisserai un nouvel éloge
45 de la grandeur de ta tendresse et de ta douceur.

Commentaire

Comme les poèmes no. 56 et no. 200, notre poème est une confession (ἐξομολόγησις).¹³³ Des trois poèmes, cette confession est la plus élaborée (45 vers). Elle est divisée en trois temps, d'abord l'invocation (vv. 1–11), puis la véritable confession (vv. 12–31) et enfin la prière (vv. 32–45). Jean se sert de beaucoup des *topoi* pénitentiels, mais aussi des *topoi* de la lamentation funèbre. Dans la suite, je propose une analyse qui mettra en lumière la structure bien organisée, le langage inspiré de différents précurseurs et le goût du poète pour l'élégance recherchée.

I. *Invocation (vv. 1–11, suivis d'une lacune)*

vv. 1–4 Humble pécheur, Jean se confesse à Dieu/au Christ, puisqu'il a de nouveau péché. Il admet qu'il a péché plus que le bon larron, que la prostituée et que les rois David et Manassé. Ces quatre personnages sont aussi mentionnés parmi les archétypes des pécheurs repentis dans le guide de confession du X^e siècle (Λόγος πρὸς τὸν μέλλοντα ἐξαγορεῦσαι τὸν ἑαυτοῦ πνευματικὸν πατέρα PG 88 cols. 1920–1932, cf. note aux vv. 3–4 et commentaire au poème no. 56). A noter qu'ils sont tous, sans exception, des exemples positifs de pécheurs—qui ont obtenu la grâce divine tellement souhaitée par Jean. Au v. 4, ses péchés sont décrits comme ἀφροσύνης, mais tout au long de la confession, leur nature exacte reste obscure.

vv. 5–11 Si aux vv. 1–4, le poète s'est présenté à la première personne, aux vv. 5–11, il passe à la troisième personne. Il invite toute la création à pleurer pour lui—*topos* connu de la lamentation funèbre (cf. le commentaire au poème no. 211). Leur application à une personne vivante et la réitération rendent l'appel κλαύσαι Ἰωάννην (vv. 6, 8 et 10) encore plus dramatique. Après le v. 11, un pentamètre (peut-être suivi de plusieurs distiques) a disparu.

II. *Situation personnelle (vv. 12–31)*

vv. 12–21 Le poète reprend sa confession à la première personne et décrit les circonstances dans lesquelles il a péché. A cause de la lacune, le v. 12 est défectueux: οὐδέ τις est incompréhensible comme sujet

¹³³ Pour la confession, cf. ch. II. §3. *Thématique*.

d'ἐθέμην et de τελέσθην. La suite manque d'une phrase principale, le subordonnant εὔτε y étant répété cinq fois. Peut-être faut-il lire ⟨ἤλιτον⟩, εὔτ' ἐθέμην συνθήκας, εὔτε ... « ⟨j'ai péché⟩, au moment où j'ai fait mes vœux, au moment où ... etc. ». Si, par contre, on mettait une virgule après πάχος au v. 21, la phrase principale commencerait par ἤριπον. Scheidweiler (1952, 308–309) comble la lacune avec une « unbefangene Interpretation », en ajoutant un vers entier :

... καὶ ἤλιτεν ὅσσα τις ἄλλος
 ⟨ἤλιτεν οὐ προτέρων· οὐδ' ἄκεσις τις ἔην⟩,
 οὐδέ τις, ...

Puisqu'il n'y a pas d'autres exemples d'οὐδέ τις ... οὐδέ τις dans les autres poèmes de Jean, la conjecture reste spéculative.

Jean est devenu moine, comme en témoignent l'expression συνθήκας, qui se réfère aux vœux monastiques (cf. *Lampe* s.v. συνθήκη 4b iii), et l'expression ῥήμασιν οιοβίων, qui se réfère aux paroles des moines. L'initiation aux rites sacrés des prêtres (μυστιπόλων θυσίας) peut signifier que Jean y a assisté en tant que moine ou bien qu'il a été lui-même ordonné comme prêtre (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). Il a vu les mystères effrayants de Dieu, ainsi que les douces grâces de la Sainte Vierge. Elle a purifié Jean, de sorte qu'il retrouve brièvement son état parfait d'icône de Dieu (εἰκὼν ἀθανάτη θεοεἰκελος).¹³⁴

vv. 22–31 Pour décrire sa lutte personnelle contre le mal, Jean emprunte, en la modifiant, l'imagerie homérique du guerrier qui est attaqué au combat et qui tombe comme un arbre sur le sol (Hom. *Il.* 13, 389ss. et 16, 482ss.: ἤριπε, ὥς ὅτε τις δοῦς ἤριπεν ἢ ἄχερωϊς ...). Dans la comparaison de Jean, c'est le poète qui est menacé par le diable, comme l'arbre par la tempête (ἀντιπάλοιο σάλος). Mais sa lutte n'est pas terminée et le poète crée du suspense : qui vaincra ? Lui-même, tantôt poussière et tantôt icône à l'image de Dieu (ἢ χοῖ τῷδε καὶ εἰκόνι), ou le diable (σκολιῷ Βελιάδ)? Comme arbitre, Dieu décidera.

III. Prière à Dieu (vv. 32–45)

vv. 32–37 Bien que Jean ait exprimé sa peur (τρομέω, v. 29), il est confiant, puisque Dieu a déjà montré qu'il lui est favorable. Par les vv. 32–37 le poète prépare sa prière selon le principe de *da quod dedisti*, en soulignant les faveurs déjà accordées dans le passé.

¹³⁴ Pour la θέωσις (déification), but de l'existence humaine (la libération du péché

vv. 38–41 Une nouvelle invocation, accompagnée de plusieurs titres de Dieu/du Christ, introduit la véritable prière. Le poète utilise l'impératif présent *ζένοῦ*, par lequel il demande à Dieu de continuer la profusion de grâce (cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.2). Quant à la quantité des vœux adressés à Dieu, la différence entre par ex. *Ps.* 50 (cf. le commentaire au poème no. 56) et la confession de Jean est frappante : dans les 21 versets de David figurent 18 vœux (14 impératifs aoriste et 4 indicatifs futur à la deuxième personne), tandis que dans les 45 vers de Jean, il ne figure qu'un seul impératif. En effet, la prière de David est beaucoup plus humble que celle de Jean, qui ne doute pas de l'aide divine.

vv. 42–45 Plein de confiance et d'orgueil, le poète promet de chanter la gloire de Dieu avec sa propre poésie—qui est impérissable : καὶ γενεαῖς αἶνον μετέπειτα νέον καταλείψω. Ce *topos* de la poésie qui reste pour les futures générations est aussi présent dans le poème no. 56, 11 : τήνδε (sc. στήλην) λίπω μετέπειτα καὶ ἔσσομένοισι πυθέσθαι.

originel et le retour à l'état pur à l'image du Créateur), cf. le poème no. 76, 14 : εἰκόνα θεῖαν (commentaire et note).

NUMÉRO 290

PRIÈRE

δέησις

- οὐρανίων στρατιῶν ἐρικυδέα τάγματα πάντα,
 πάντες ἀεθλοφόροι, κέντρον ἐμῆς καρδίας,
 ἀχράντου τοκετοῖο Θεοῦ μεγάλου ὑποφῆται,
 δεσποτικῶν ὁπαδῶν δωδεκάς εὐρυβοῶν,
 5 μυστιπόλων χορός, ἱερέων πολυήρατα φῦλα,
 οἰοβίων τε γένος ἀντιπάλων κακίης,
 οὓς περὶ κῆρι φίλησα καὶ ἔνδον ἔκρυσσα ψυχῆς,
 νῦν μου λισσομένου, νῦν ἄποιτε ταχύ·
- λίσσομ' ὑπὲρ Τριάδος, καὶ λίσσομαι ὑμέας αὖτις,
 10 λίσσομ' ὑπὲρ πάσης ἐλπίδος ἡμετέρης·

S ff. 172–173 s ff. 128–131 || Cr. 336, 4 – 340, 19 Mi. 153, 46–195 || δέησις scripsi: <...>ησις S^{mg} *ad omnes sanctos* s^{mg} || 2 κέντρον s: κέρτρον S κέρτερον Cr. || 4 εὐρυβοῶν Scheidw.: εὐρυβῶν S

v. 1 στρατιῶν ... τάγματα: il s'agit des différents légions de «l'armée angélique», cf. *Ps.* 148, 2 (αἰνεῖτε αὐτόν, πάντες οἱ ἀγγελοι αὐτοῦ· αἰνεῖτε αὐτόν, πᾶσαι αἱ δυνάμεις αὐτοῦ); *Matt.* 26, 53 (καὶ παραστήσει μοι ἄρτι πλείω δώδεκα λεγιῶνας ἀγγέλων); *Luc* 2, 13 (καὶ ἐξαίφνης ἐγένετο σὺν τῷ ἀγγέλῳ πλῆθος στρατιᾶς οὐρανόυ αἰνούντων τὸν θεόν).

v. 2 Les expressions κέρτρον (manuscrit S) et κέρτερον (? Cramer) ne sont pas attestées ailleurs. Le premier ϰ dans le manuscrit S semble une erreur d'anticipation du deuxième ϰ. Le κέντρον (aiguillon) du manuscrit s (apographe du manuscrit S) est correct au niveau de la métrique et du sens. L'image de l'aiguillon est fort répandue, avec un sens figuré comparable à celui du μύωψ (le taon), que Platon utilise pour décrire le comportement de Socrate dans son apologie (*Pl. Ap.* 30 E, cf. Scheidweiler 1952, 300). Quelques exemples: l'aiguillon de l'amour de Méléagre (... *ὅτι καὶ γλυκὺ καὶ δυσύποιστον, | πικρὸν ἀεὶ καρδίᾳ, κέντρον Ἔρωτος ἔχει*, «qu'elle porte, elle aussi, à la fois doux et toujours piquant au cœur, l'aiguillon d'Eros aux flèches cruelles» *AP* V 163, 3–4); l'aiguillon de la mort de saint Paul (ποῦ σου, θάνατε, τὸ κέντρον; «Mort, où est ton aiguillon?» 1 *Co.* 15, 55 et 56) et chez Grégoire de Nazianze (κέντρον θανάτου *Or.* 45, 1, 36 et *Carm.* II 1. 45, 160 = Θρηῆνος, cité dans le commentaire); chez ce dernier figurent aussi l'aiguillon de la piété (εὐσεβίης κέντρον *Carm.* I 2. 1, 274–275) et l'aiguillon du Seigneur (κέντρον ἀνακτος *Carm.* II 2. 7, 36).

Prière

Vous toutes, légions glorieuses des armées célestes,
 vous tous, martyrs, aiguillon de mon cœur,
 prophètes du grand Dieu de naissance immaculée,
 douze compagnons du Seigneur dont le cri porte au loin,
 5 chœur de ministres, tribu très aimé de prêtres,
 race de moines qui luttent contre le mal,
 que j'ai pris en amitié de tout cœur et renfermés dans mon âme,
 maintenant que je vous supplie, maintenant, écoutez-moi vite.

Je prie au nom de la Trinité, et je vous prie de nouveau,
 10 je prie au nom de toute notre espérance.

v. 4 ὁπαδῶν: avec α bref, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c.

εὐρυβοῶν: j'ai accepté la correction de Scheidweiler. L'accent paroxyton εὐ-
 ρυβόων (leçon du manuscrit S) en fin de vers est fréquent dans les penta-
 mètres de Jean Géomètre, mais pas obligatoire (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique*
 § 4). D'ailleurs, εὐρυβόας est un adjectif rare, qui figure une seule fois chez
 Grégoire de Nazianze (εὐρυβόαι, *Carm.* I 2. 15, 64) et chez Libanios (εὐρυβόας,
Decl. 43. 2. 74, 4), et quinze fois chez Eustathe au XII^e s. (*Comm. ad Hom. Il.* 1.
 277, 13; 1. 377, 28; 2. 201, 22, etc.). Pour le vocabulaire recherché dans l'invo-
 cation, cf. commentaire.

v. 7 οὓς περὶ κῆρι φίλησα καὶ ἔνδον ἔκρυψα ψυχῆς: l'expression περὶ κῆρι
 φιλέω, qui figure également chez Grégoire de Nazianze (Θρηῖνος, *Carm.* II 1.
 45, 28) et dans l'*Anthologie* (AP VIII 6, 3: ὃν περὶ κῆρι φίλησα), est d'origine
 homérique (τὴν περὶ κῆρι φίλησε, *Il.* 13, 430). Chez Homère, περὶ (adverbial)
 signifie «beaucoup» et κῆρι (instrumental) «avec le cœur». Pour l'aoriste,
 cf. Chantraine 1953, 184, § 272, qui explique l'emploi de φίλησα: il se trouve
 surtout avec certains verbes de sentiment, comme φιλέω, cf. *Il.* 3, 415 ὥς νῦν
 ἔκπαγλα φίλησα «comme je t'ai en prodigieuse affection» et *Il.* 8, 481 φίλησε
 δὲ φῦλον ἀοιδῶν «la Muse a pris en amitié la race des aèdes». D'où ma
 traduction «j'ai pris en amitié». Pour le *versus spondiacus*, cf. ch. IV. *Prosodie*
et Métrique § 3c.

v. 8 αἶοιτε: pour la valeur de cet optatif, cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.2.
 Il ne figure que trois fois chez Greg. Naz. Θρηῖνος, *Carm.* II 1. 45, 203 (cf.
 commentaire), *Carm.* II 1. 19, 49: καὶ ἐνὶ γὰρ μὴν αἶοιτε, καὶ ἐσομένοις γράφοιτε;
Carm. II 1. 34, 151: εἰ δ' ἄγε, καὶ λόγον ἄλλον ἐμῆς αἶοιτε σιωπῆς) et une fois
 chez Oppien (*Hal.* 5, 44-45: ἀλλ' αἶοιτε | εὐμενέται βασιλῆς).

vv. 9-10 λίσσομ' ὑπέρ: vraisemblablement, Jean a emprunté cette expression
 à Grégoire (cf. Θρηῖνος, *Carm.* II 1. 45, 113-114) ou à Homère, puisque λίσσομ'
 ὑπέρ figure également au début de l'hexamètre dans *Il.* 22, 338 et *Od.* 15, 261.

πικρὸν ἀναστενάχω, τετρυμμένα γούνατα κάμπτω,
 δάκρυα θερμὰ χέω σπένδων καὶ κραδίην·
 ναὶ πάροστητε βοηθοί, ἀσπίς ἐμή, κράτος, ἐλπίς,
 δεσπότην ἡμετέρην εὐμενέτιν τελέσαι,
 15 μητέρα παρθένον, οἰοτόκειαν, παμβασίλειαν,
 νύμφην ἄζυγά, ἀγνοτάτην ζυγίην.
 λίσσομαι ὑπὲρ Τριάδος, καὶ λίσσομαι ὑμέας αὖτις,
 ἡνίοχον ζωῆς εὐστροφον ἡμετέρης,

11 ἀναστενάχω Scheidw.: ἀναστενάω S || τετρυμμένα S: τετρυμένα Scheidw. τετρυμμένα Mi. || 12 σπένδων s: σπενδῶν S σπένδω Scheidw. || 18 ζωῆς Cr: ζώων S

λίσσομαι: d'abord absolu, puis suivi d'un accusatif et ensuite d'un infinitif (v. 14: τελέσαι). Cf. note au v. 17.

v. 11 τετρυμμένα γούνατα κάμπτω: l'expression est aussi présente chez Grégoire de Nazianze, Θρηῖνος, *Carm.* II 1. 45, 127 et A.R. 1, 1174 (τετρυμένα γούνατ' ἔκαμψεν). Pour -μμ- au lieu de -μ- dans le manuscrit, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2f.; pour le geste pénitentiel γούνατα κάμπτω, cf. le poème no. 55, 4: γόνυ κάμπτε.

v. 12 δάκρυα χέω: pour cette expression, cf. la note au poème no. 55, 4.

σπένδων καὶ κραδίην: si la tournure δάκρυα σπένδειν est attestée (*AP* VII 555bis, 2: δάκρυά σοι γαμέτας σπείσε καταφθιμένῃ), l'expression hyperbolique κραδίην σπένδειν ne l'est pas. L'anglais «to cry one's heart out» rend efficacement la force dramatique de cette métaphore.

v. 13 ναὶ πάροστητε βοηθοί: d'abord, l'action souhaitée est affirmée par l'adverbe ναί, puis élaborée par un impératif aoriste (concernant une action bien définie). Cet impératif se trouve une seule fois chez Homère, *Il.* 16, 544: ἀλλὰ φίλοι πάροστητε (cité mot pour mot par Libanios dans l'ouverture d'une de ses lettres, *Ep.* 226. 1, 1).

v. 14 εὐμενέτιν: εὐμενέτις est la forme poétique d'εὐμενής, cf. Opp. *Hal.* 5, 44–45 (ἀλλ' αἶοιτε | εὐμενέται βασιλῆες, cité ci-dessus à propos de l'optatif rare αἶοιτε au v. 8). Noter que dans la δέησις figurent peu d'adjectifs au préfix εὐ- (cf. εὐστροφον au v. 18), quoiqu'ils soient fréquents dans les hymnes, lorsque celui qui parle veut rendre son interlocuteur bienveillant. Cf. Furley & Bremer 2001, I 64 et notre poème no. 65 (commentaire).

- Amèrement je gémis et je plie mes genoux usés,
 de chaudes larmes je laisse couler en versant même mon cœur.
 Venez donc à mon aide, mon bouclier, ma force, mon espérance,
 pour rendre notre maîtresse bienveillante,
 15 Mère Vierge avec un seul fils, reine toute-puissante,
 mariée sans époux, épouse très pure.
- Je prie au nom de la Trinité, et je vous prie de nouveau
 qu'elle, qui tient souplement les rênes de notre existence,

τελέσαι: l'infinitif dépend de *πάροστητε* (v. 13); pour le sens du verbe, cf. Men. *Sent.* (Mono) 1, 41: ἅπαντας ἡ παιδείους ἡμέρους τελεῖ («l'éducation rend tout le monde doux») et Pi. *O.* 13, 83: τελεῖ δὲ θεῶν δύναμις καὶ τὰν παρ' ὄρκον καὶ παρὰ ἐλπίδα κούφαν κτίσιν («la puissance des dieux rend aisé l'accomplissement même des tâches qui vont par delà le serment et par delà l'espérance»).

v. 15 οἰοτόκειαν: mot rare, que je considère ici comme adjectif («avec un seul fils»), non pas comme substantif; cf. *LBG* s.v. οἰοτόκεια: «das Gebären eines einzigen Kindes», où ce vers de Jean Géomètre est cité. Chez Grégoire de Nazianze figure οἰοτόκος: *Carm.* I 2, 555.

vv. 15–16 Pour l'énumération d'adjectifs et de substantifs en asyndète, cf. vv. 83–84 et 93ss. ci-dessous et ch. III. *Langue littéraire* §4b.

v. 17 λίσσομαι: d'abord absolu, puis suivi d'un accusatif avec infinitif (ἡνίοχον, ψηφοθέτιν, ὀλκάδα ... σκεδάσαι, «je vous prie qu'elle ... fasse se disperser»); comme dans Hom. *Il.* 9, 511–512: λίσσονται ... Δία ... Ἄτην ἅμ' ἔπεσθαι. Pour le vocabulaire, cf. Greg. Naz. *Carm.* II 1, 45, 113–114: λίσσομαι ὑπὲρ ψυχῆς καὶ σώματος ἀμφοτέροισιν | εὐμενῶς δικάσαι, καὶ πόλεμον σκεδάσαι.

v. 18 ἡνίοχον ζωῆς εὐστροφον: la Sainte Vierge est présentée comme un cocher agile, capable de contourner des obstacles. Elle est disposée à écouter et à fléchir. L'adjectif εὐστροφος est utilisé au sens actif. *LSJ* s.v. εὐστροφος: «II. turning easily on a pivot». Cf. Greg. Naz. *AP* VIII 143, 2: ζωῆς ἡνίοχ' ἡμετέρης «guide de notre vie».

- ψηφοθέτιν βίου πολυπαίγμονος, ὀλκάδα πάσας
 20 ἑλπίδας ἀγομένην οὐρανίων, χθονίων
 —ναὶ λίσσοισθε καὶ (ὑμεῖς)—ἀργαλέων μελεδωνῶν
 καὶ παθέων σκεδάσαι οἶδμ' ἐπανιστάμενον,
 τοῦδε βίου στροφάλιγγας ἀεικελίοισιν ἐπ' ἔργοις,
 φόρτον ἐμῶν ὕβρεων σώματος ἀργαλέων.
 25 ὦλετο μὲν μοι καὶ φάος, ὦλετο καὶ μένος ἐσθλόν·
 ὦλετο δ' ἡλικίη, θάρσος ἐμῆς κραδίης.
 δεξιὸν ὦλετο κάρτος, ἀπέτμαγε νεῦρα σίδηρος,
 σιαγόνας, κεφαλὴν, πάντα λάβε πτόλεμος·
 οὐδέ τι μοι περὶκεῖται· οὐ χάριν, οὐ λόγον εὔρον,
 30 κοίρανος οὐ δυνατῶς (μ') ἦνεσεν, οὐδὲ πόλις,

19 βίου S: βίτου prop. Scheidw. || 21 ὑμεῖς post καὶ supplvi: lacuna in S κενῶν τε vel κακῶν τε ante καὶ suppl. Scheidw. || μελεδωνῶν S: μελεδώνων Scheidw. || 25 *ad Trinitatem* in marg sin. s || 28 πτόλεμος Scheidw.: πόλεμος S || 30 δυνατῶς scripsi: δυνατός S || μ' ante ἦνεσεν add. Scheidw.

v. 19 ψηφοθέτης: «qui met ensemble des morceaux de pierre», sc. «artisan de mosaïques». Si l'expression figure au sens littéral chez Basile de Césarée (*Hom. in div.* 4, 29) et chez Pseudo-Justin Martyr (*De resurr.* 592B, 10), Jean est le seul à l'utiliser de façon métaphorique.

πολυπαίγμονος: l'adjectif n'est attesté qu'une fois chez Homère, *Od.* 23, 134, lorsqu'une danse frénétique doit empêcher que l'on perçoive les bruits de l'assassinat des prétendants envisagé par Ulysse dans le palais (αὐτὰρ θεῖος αἰοιδὸς ἔχων φόρμιγγα λίγειαν | ὑμῖν ἡγείσθω πολυπαίγμονος ὀρχηθμοῖο). Chez Homère, la leçon πολυπαίγμονος (*LSJ* «very sportive») est incertaine et les éditeurs préfèrent la leçon φιλοπαίγμονος (*LSJ* «fond of play», «sportive»). L'interprétation de Scheidweiler (1952, 301), qui traduit «sein Spiel mit ihm treibend», me semble bonne, si bien que j'ai traduit πολυπαίγμονος par «capricieuse». Cf. le poème no. 81, où Jean Géomètre se présente comme un Samson raillé: παίγνια δῶκε βίῳ, | Σαμψὼν ἀλλοφύλοις ἐμπαίζειν; cf. Pis. *De vita hum.* 1: βιοπαίγμονι.

vv. 19–20 ὀλκάδα πάσας ἑλπίδας ἀγομένην οὐρανίων, χθονίων: «navire qui transporte ...» etc., décrit le rôle de la Sainte Vierge en tant que médiateur auprès du Christ.

v. 21 L'hexamètre est trop bref. La dernière partie du vers semble intacte, s'étant inspirée de καὶ μ' ἐκ δυσμενέων τε καὶ ἀργαλέων μελεδωνῶν de Grégoire de Nazianze (cf. *Θρηνοί, Carm.* II 1. 45, 347 et poèmes nos. 68, 5 et 289, 34), de sorte que j'ai ajouté ὑμεῖς après καὶ comme troisième pied. J'ai mis le tour ναὶ λίσσοισθε καὶ ὑμεῖς entre parenthèses, afin qu'il mette davantage en

- qui assemble les pièces de ma vie capricieuse, navire qui transporte
 20 tous les espoirs des êtres célestes et terrestres,
 —priez donc <vous> aussi—qu'elle fasse se disperser la vague
 [menaçante
 de mes soucis agaçants et de mes souffrances,
 les tourbillons de cette vie qui s'ajoutent aux travaux indignes,
 le fardeau des outrages terribles de mon corps.
- 25 Perdue est pour moi la splendeur, perdue aussi ma vigueur exquise,
 perdue ma jeunesse, la confiance en mon courage,
 perdues mes forces habiles : le fer a tranché mes tendons,
 mes mâchoires, ma tête ; la guerre a tout pris,
 il ne me reste rien, je n'ai trouvé ni reconnaissance, ni renom ;
 30 ni l'empereur, ni la ville ne <m'>ont loué suffisamment,

lumière le principe d'intercession (cf. Scheidweiler 1952, 305). Au v. 13 le poète emploie l'impératif aoriste (ναὶ πάροστητε βοηθοί), mais ici l'optatif du présent (le prédicat λίσσοισθε est *hapax legomenon*). Apparemment, le poète s'impatiente et veut renouveler sa demande de passer à l'action sans délai.

v. 22 σκεδάσαι et παθέων οἶδμ' ἐπανιστάμενον : inspiré de Grégoire de Nazianze (cf. Θρηγος, *Carm.* II 1. 45, 147). L'image de la vague menaçante est utilisé à plusieurs reprises comme symbole de souffrances, cf. v. 97 ci-dessous et poème no. 53, 1–2 : ἄγιον οἶδμα ... ἀνιστάμενον (note).

v. 23 στοροφάλιγγας : « tourbillons », métaphore qui s'insère bien dans l'image marine déjà évoquée par le navire et par la vague.

vv. 25–29 Les anaphores plaintives (vv. 25, 26, 27) font écho aux poèmes no. 53, 5–6 : ὤλετο μὲν σοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἡλικίη, χεῖρ δὲ λέλοιπε κράτος et no. 300, 96–97 : ὤλετο μὲν μοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἀλκή σώματος, ὤλετο δ' εὐχαρις ἥβη. Il en est de même pour la métaphore du fer qui a tranché les tendons du poète (v. 27, cf. le poème no. 67, 1 : οὐτιδανὴ χεῖρ νεῦρα δ' ἀπέτμαγεν) et pour l'exclamation qu'il aurait tout perdu (v. 29, cf. le poème no. 53, 13 : οὐδέ τι μοι περὶζεται).

v. 28 πάντα λάβεν : « Übertreibung », selon Scheidweiler (1952, 301).

v. 29 περὶζεται : avec -αι long, contrairement au modèle homérique, où l'on trouve οὐδέ τι μοι περὶζεται, ἐπεὶ πάθον ἄλγεα θυμῷ (*Il.* 9, 321).

v. 30 οὐ δυνατῶς : je lis οὐ δυνατῶς, parce que si l'on garde la leçon du manuscrit S, la position de la négation οὐ devant l'adjectif δυνατός pose problème.

Dans le manuscrit S, le vers manque d'un complément d'objet direct, donc j'ai ajouté <μ'> devant ἤνεσεν.

ὣν ὕπερ ἐξεκένουν ὕδωρ ἅτε πολλάκις αἷμα.
 ἀλλά, Τριάς, με σάου, δεσπότης ἡμετέρη.

τῶν πάντων οὐτόσσον ὀδύρομαι ἀχνύμενός περ,
 ὅσσον ὀνειδεῖων ἐχθροτάτων ἐπέων·

- 35 ποῦ θεός ἐστι σός; εἰπέ τις, ἐστράφη ὄψις, ἀλιτρεῖ.
 ἄλλος δ' ἀφροσύνην εἶπε καὶ οὐ κακίην,
 εὐκραδίαν δ' ἀθέρισεν ἐμὴν μανίην ὀνομάσας·
 ὥς δ' ἀφρόνως ἐτάγη, φησὶν, ἐν ὀπλομάχοις.
 πᾶς δ' ἐπικερτομέει καὶ ἔτραπεν εἰς ὕβριν αἰῶν.
 40 καὶ φθόνος οὐ δοκέει, ὦ πάθος, ἀλλ' ἔλεος.

ἄλλος ἐπεσβολίῃσι βάλε θρασυκάρδιον ἄνδρα,
 νείκεσι δ' αἰχμητὴν πάντα καὶ ἐθνολέτην.
 ἄλλος ἐδογμάτισεν σοφίην ἀνάεθλον, δειλήν·
 ἀπτόλεμον τελέθειν εἶπε δέον σοφίην,

32 με Mi. : μου S || 33 τόσσον S : τόσσων s || ὀδύρομαι Cr. : οὐδ- S || 35 ἐστράφη scripsi : ἐστραφεν S || ὄψις S : ὄψιν Scheidw. || 37 εὐκραδίαν S : εὐκραδίην Picc. || δ' ἀθέρισεν Scheidw. : δ' αὐθέρισεν S τ' ἀθέρισεν Picc. || ὀνομάσας S : ὀνομάσας Scheidw. || 38 ὥς δ' ἀφρόνως scripsi : ὅσας δ' ἀφρόνως S ὅς δ' ἀφρόνως s ὥς δ' ἄφρων Picc. || ἐτάγη S : ἐτάγην Picc. || 39 αἰῶν scripsi : αἰῶνος S || 42 νείκεσι Cr. : νείκεσε S || 43 ἐδογμάτισεν Scheidw. : -τισε S

v. 31 ἐξεκένουν : ἐκκενόω = «vider», «répandre jusqu'à la fin», mais ici plutôt «faire couler». Pour le sang versé (inutilement), cf. le poème no. 211, 35 : αἷμα κένωσα.

v. 32 ἀλλά, Τριάς, με σάου : l'expression est dans le style de Grégoire de Nazianze (*Carm.* II 1. 8, 1 : Τριάς, σάου μέ, καὶ πάλιν καλῶ, Τριάς et Θρηῆνος, *Carm.* II 1. 45, 343 : ἀλλὰ σάω); ἀλλά ajoute une nuance d'urgence à l'impératif présent. La conclusion de la *coda* suivante (ἀλλὰ δικάζε, δικάζε, φύλη Τριάς, vv. 65–66) relève de la même façon l'empressement du suppliant.

vv. 33–34 Le poète imite Homère, *Il.* 22, 424–426. Le tour figure aussi dans les poèmes no. 53, 11–12 (relatif à la vie qui passe, cf. la note au v. 11) et no. 300, 104–106 (relatif relatif à la vieillesse).

v. 35 ἐστράφη ὄψις : le prédicat ἐστραφεν (manuscrit S) pose deux problèmes. Tout d'abord, la forme est rare : s'agit-il d'un aoriste ou d'un parfait? Les grammairiens Hérodien (II^e s.) et Chérobosque (IX^e s.) prennent ἐστραφεν comme aoriste, cf. Hdn. *Περὶ ῥημάτων*, III 2. 801, 22 : στρέφω ἐστραφον ἐξ οὗ τὸ ἐστράφην et Choerob. *Proleg. in flex. verb.* 142, 11 : ὁ δεῦτερος ἀόριστος ἐστραφον, ὁ παθητικὸς ἐστράφην. Quant au parfait, il y a peut-être un parallèle chez Polybe, puisqu'on trouve dans livre 23. 11, 2 ἐστραφα (κατ- codd.), mais je préfère changer ἐστραφεν en ἐστράφη, cf. Allan 2003, 133 et 155, sur l'aoriste passif concernant le mouvement du corps («body motion middle»). Cf. par

pour lesquels j'ai souvent fait couler du sang comme si c'était de l'eau.
Mais sauve-moi, Trinité, ma maîtresse.

Dans ma détresse, je ne gémis pas autant sur tout cela, autant que je le
[fais

sur ces mots humiliants, pleins d'animosité :

35 « Où est ton Dieu ? » a dit quelqu'un, « son regard s'est détourné,
[criminel].

Un autre a parlé de folie et même pas de couardise,
méprisant mon courage en le qualifiant de sottise,

« Comme il s'est rangé absurdement », a-t-il dit, « parmi les
[combattants].

Tous raillent et ont changé leur éloge en insulte,
40 et cela ne semble même pas être de la jalousie, o misère, mais de la
[pitié.

L'un m'a outragé, moi, homme au cœur courageux,
et m'a adressé des reproches, moi, entièrement guerrier et
[dévastateur de peuples.

L'autre a désigné la sagesse comme impropre à la lutte, lâche :
il dit que la sagesse ne doit pas être belliqueuse et

ex. Ps. 87, 15 : ἵνα τί ... ἀποστρέφεις τὸ πρόσωπόν σου ἀπ' ἐμοῦ ; 101, 3 : μὴ ἀποστρέψῃς τὸ πρόσωπον σου ἀπ' ἐμοῦ, où le psalmiste s'adresse à Dieu.

ἀλιτρός : cf. Greg. Naz. Carm. I 2, 15, 65 (ἀρχὸς ἀλιτρός « le premier criminel »), mais au XII^e s. chez Tzet. Hist. 9, 347 « sans un sou » (LBG s.v. « ohne ein Pfund »).

v. 40 Jean a l'esprit de compétition : la jalousie des autres le rend fier de lui-même. Dans le poème no. 280, le poète glorifie ouvertement ses propres compétences intellectuelles et son courage sur le plan militaire, qu'il possédait déjà à l'âge de dix-huit ans. Là, il finit par un avertissement envers le blâme personnifié : ῥήγνυσσo μῶμος ἄπας.

v. 42 ἐθνολέτην : *hapax*, j'ai traduit « dévastateur de peuples (sc. les ennemis des byzantins) » ; mais cf. LBG s.v. ἐθνολέτης : « Vernichter der Heiden ». Scheidweiler (1952, 301) hésite entre une interprétation « positive » (du point de vue d'un homme byzantin), « dévastateur de païens », et une interprétation négative, « dévastateur de peuples », dans quel cas il propose de changer πάντα en ὄντα (« quippe qui esset »), de sorte que θρασυκάρδιον ἄνδρα et αἰχμητήν se réfèrent seulement au poète.

v. 43 Pour ἐδογματίσεν (proposé par Scheidweiler) au lieu de -σε (leçon de S) et pour le *versus spondiacus*, cf. ch. IV. Prosodie et Métrique §§ 2e et 3c.

ἀνάεθλον : *hapax*, LBG s.v. ἀνάεθλος : « kampflös », cf. LSJ s.v. ἀναθλος.

- 45 βουλὰς τ' ἐξάρχειν ἀγαθὰς πόλεμόν τε κορύσσειν
οὐ δυνατόν τελέθειν ἄνδρας ἀριπρεπέας·
ἠγορέην σοφίης δ' ἀπέκερσε καὶ ἄφρονι μούνη
ἀγνοίῃ δῶκε κῦδος ἅπαν ἀέθλων.

- Δαυΐδην δ' ἀθέρισε προήγορον, οὐρανοφοίτην,
50 πατρόθεν, σοφίης πρῶτα καὶ εὐκραδίης

⟨...⟩
⟨...⟩

Μωσέα τὸν μέγαν οὐ λάβεν εἰς τύπον ἄρκιον οὐδέϊς,
ἠγεμόνα στρατιῆς, ἠγεμόνα σοφίης.
τεσσαράκοντα ἔτη μόχθησε καὶ ὕστερον οὕτως
ἠγία λάβε λαοῦ καὶ ἄγεν εὐσυνέτως.

- 55 ἐσθλὸς ἦν Θεόδωρος, ἀεθλοφόρων ὄχ' ἄριστος,
ῥητορικῇ δ' ἐκράτει καὶ πολέμῳ κρατέων.
Θετταλὴς πρόμος αἰχμητῆς Δημήτριος ἄλλος,
ἀλλὰ μέγας Τριάδος σύμμαχος ἐκ στομάτων.
τῆς θύραθεν σοφίης πολυΐδμονας ἄνδρας ἐάσω,
60 ῥήτορας, ἥρωας, δῆμον ἀριπρεπέα,
ἀμφοτέρων σοφίης ἐπιΐστορα πάντοτε πάσης
καὶ κρατερῶν πολέμων τ' ἔργα διδασκόμενον.

|| 45 κορύσσειν Cr.: κηρύσσειν S || 48 δῶκε S: δῶκεν Scheidw. || 49 ἀθέρισε S: -σεν Picc. || 50 πατρόθεν S: πρωτοθετόν Dölger || πρῶτα καὶ εὐ- S: πρῶτον τ' εὐ- Dölger πρῶτον εὐ- Scheidw. || post εὐκραδίης lacunam indicavi || 55 ὄχ' Mi.: ὄχ' S ὅτ' s || 60 ῥήτορας, ἥρωας scripsi: ῥήτορα τ' ἡρώων S ῥήτορα θ' ἡρώων s ῥητορικῆς τε πρόμους prop. Scheidw. || 61 ἐπιΐστορα s: ἐπὶ ἱστορα (sic) S || πάντοτε πάσης Scheidw.: πάντα κ' ἀπάσης S πάντα χ' ἀπάσης s πάντα καὶ ἀπάσης Cr. || 62 τ' ante ἔργα secl. Scheidw. || διδασκόμενον Scheidw.: -νομένων S

v. 45 βουλὰς τ' ἐξάρχειν ἀγαθὰς πόλεμόν τε κορύσσειν: comme Ulysse dans *Il.* 2, 273 (βουλὰς τ' ἐξάρχων ἀγαθὰς πόλεμόν τε κορύσσων).

v. 49 Δαυΐδην: forme grecque de Δαβίδ, cf. Thayer 1908⁴ s.v. Δαβίδ: «Flav. Jos. *Ant.* 6. 8, iss. et Nicolaos de Damascène, fr. 31, p. 114: Δαυΐδης, -ου.»

προήγορον οὐρανοφοίτην: David est représenté comme roi et prophète de Dieu à la fois. Grégoire de Nazianze applique l'épithète à saint Jean Baptiste: Ἰωάννης, κήρυξ μέγας, οὐρανοφοίτης (*Carm.* I 1. 12, 33).

v. 50 πατρόθεν: je préfère cette expression à πρωτοθετόν (conjecture de Dölger, cité par Scheidweiler 1952, 302) et au plus courant πατρόθεν. L'adjectif πατρόθεος figure chez Jean Damascène comme épithète de David: ὁ πατρόθεος Δαβίδ (*Hom.* 5, PG 96 col. 649D). Pour la lacune de deux vers (?) après v. 50, cf. le commentaire.

ἀλλ' ἐμοὶ ἔμπαλι ταῦτα διαμπερὲς αἶσχος ἀνάπτει,
καὶ κρατερῆς Ῥώμης πάτρια θεσμὰ λύω.
65 ἀλλὰ δίκαιζε, δίκαιζε, φίλη Τριάς, ἦν δ' ἀδικοῦντα
καὶ σὺ λάβῃς, πρόσθετες ἐλπίδα μακροτάτην.

ἐκ γενετῆς ἐρίκλαυστος αἰεὶ βάλλον ὄμματα πρὸς σέ,
οὐδὲ κόρας κλίνθην ἰσχὺν ἐπ' ἄλλοτρίην.

⟨...⟩

⟨...⟩

οὖν γενέτιν βοόωσαν ἐπ' ἡματι ἡμαρ ἐκάστω,
70 αἰσχεα πόλλ' ἀπ' ἐμοῦ μακροτάτῳ βαλέειν.

63 ἔμπαλι Scheidw. : ἔμπαλιν S || 64 κρατερῆς S : κραταιῆς Cr. || 66 πρόσθετες S : πρὸς τ' s || 67 ἐρίκλαυστος Scheidw. : νεόκλαυστος S || 68 post ἄλλοτρίην lacunam duorum versuum indicavi || 69 βοόωσαν S : βοόωσα Scheidw. || ἡματι ἡμαρ s : ἡματι ἡμαρ S

v. 63 αἶσχος ἀνάπτει : l'expression se trouve dans un poème d'Agathias le Scholastique (*AP* V 302). Mais il serait bien étonnant que Jean se fût directement inspiré d'Agathias, parce qu'il s'agit d'un poème qui raconte la recherche de situations érotiques. Agathias y dresse une longue liste de liaisons dangereuses : si tu as séduit la domestique d'un autre, par exemple, « alors la loi t'appliquera une marque infamante » : τότε σοι νόμος αἶσχος ἀνάψει (v. 17) — c'est-à-dire il faut une réparation pécuniaire de la part du séducteur envers le propriétaire lésé (éd. Budé, p. 132 n. 2). A la fin du poème, Agathias arrive à sa conclusion frivole : « Diogène a bien évité tous ces ennuis, lui, qui avec sa main chantait l'hymne nuptial, sans avoir besoin de Laïs. » Pour l'usage de citations érotiques dans la poésie de Jean, cf. les poèmes nos. 54 et 83 ; Van Opstall 2003.

v. 64 θεσμὰ : poétique pour θεσμούς (*LSJ* s.v. θεσμός). Cf. le poème no. 211, 33 : πάτρια θέσμια λύω (*LSJ* s.v. θέσμος II. τὸ θέσμιον).

vv. 65–66 Pour la valeur immédiate de l'impératif présent δίκαιζε (accentuée par ἄλλὰ et par la répétition de δίκαιζε), cf. Greg. Naz. *Carm.* I 2. 23, 6 (ἄκουε, Χριστέ, καὶ δίκαιζε τὴν δίκην) et ch. III. *Langue littéraire* §3.2.

La phrase conditionnelle (ἦν ... λάβῃς) rend l'impératif aoriste πρόσθετες (si la leçon est bonne) plus abstrait et moins immédiat, cf. Rijksbaron 2000, 155–156 (où un exemple du même type est commenté chez Platon). Pour λαμβάνω + part. « prendre à être », cf. *LSJ* s.v. I. 4, « catch, find out, detect ... freq. c. part. κἄν λάβῃς ἐψευσμένον S. *OT* 461 » (dans ce passage, comme c'est le cas chez Jean, il faut ajouter με).

Toutefois, l'interprétation de πρόσθετες ἐλπίδα μακροτάτην n'est pas évidente. L'expression πρόσθετες est attestée au sens positif (« accorde ») et au sens négatif (« inflige »), cf. par ex. *Luc* 17. 5, 1 (Κύριε, πρόσθετες ἡμῖν πίστιν souvent cité par les auteurs chrétiens) et *Sept. Ode* 5. 15, 2–3 (πρόσθετες αὐτοῖς κακὰ, κύριε, | πρόσθετες κακὰ τοῖς ἐνδόξοις τῆς γῆς. Chez Jean, nous trouvons au v. 71 πρόσθετες τεὸν ἔμφυτον οἶκτον (« accorde ta pitié innée ») au sens positif.

Mais sur moi, au contraire, ces choses jettent un blâme transperçant,
et moi, je dissous les lois de la patrie de Rome puissante.

65 Mais juge, juge, chère Trinité, et si toi aussi me prends à
être injuste, place l'espérance le plus loin possible.

Depuis ma jeunesse en larmes, j'ai toujours tourné mes yeux
vers toi, sans jamais diriger mes pupilles vers la puissance d'autrui.

⟨...⟩

⟨...⟩

ta mère qui ⟨t'⟩ implorait jour après jour, de jeter

70 le plus loin possible de moi les innombrables hontes.

Au v. 66, par contre, le sens de *πρόσθες ἐλπίδα μακροτάτην* doit être négatif: «inflige l'espérance la plus éloignée (?)», sc. l'espérance doit être tout à fait enlevée et hors d'atteinte du poète (?). L'adjectif *μακρότατος* peut se référer à l'espace (à la distance), cf. par ex. Hdt. 2. 32, 14: *τὰ μακρότατα* («les parties les plus éloignées»).

L'espérance est un motif qui figure aussi aux v. 10 («je prie au nom de toute notre espérance»), v. 13 («mon espérance»), v. 82 («dans tes espoirs») et v. 91 («j'ai déposé presque toutes mes espérances») de notre poème.

v. 67 *ἐρίκλανστος*: j'ai accepté la conjecture de Scheidweiler, qui propose de lire *ἐρίκλανστος*, au sens passif dans Opp. *Hal.* 2, 668 («pleuré avec beaucoup de larmes»), au sens actif dans *AP* VII 560, 2 (*ἐρίκλαντος* «en pleurs, qui verse beaucoup de larmes»). La leçon *νεόκλανστος* du manuscrit S signifie «nouvellement pleuré» ou «nouvellement en larmes», l'*adjectivum verbale* étant habituellement passif, mais parfois actif, cf. *ἄγνωστος* avec signification passive («inconnu, ignoré») et active («ne sachant pas, ignorant de»). L'expression *ἐκ γενετῆς νεόκλανστος* («de ma naissance à maintenant que je suis à nouveau en larmes»?) est obscure.

sé: le Christ, cf. le commentaire et v. 69 (*σὴν γενέτιν*).

v. 68 *κόρας κλίνθην*: aoriste passif au sens réflexif avec accusatif de relation, litt. «je me détournai quant à mes yeux». Cf. Allan 2003, 133 et 155: «body motion middle». L'actif est souvent attesté avec un complément d'objet direct: *τὸ οὖς, τὰ γόνατα, τὴν καρδίαν*; cf. Hom. *Il.* 3, 427: *ὅσσε πάλιν κλίνασα*. Pour la lacune après v. 68, cf. le commentaire.

v. 69 *βοώσαν*: ce participe décrit l'intercession de la Sainte Vierge qui implore son Fils. Scheidweiler propose de lire *βοώσα* (aor. ind. 1^e pers. sing. act., avec *hiatus*), donc: «j'ai crié à ta mère...», mais la répétition exprimée dans l'expression temporelle *ἐπ' ἡματι ἡμαρ ἐκάστω* (cf. Greg. Naz. *Θρηνοῦς, Carm.* II 1. 45, 345: *ἐπ' ἡματι ἡμαρ*) requerrait l'emploi de l'imparfait au lieu de l'aoriste.

πρόσθεσ ἀμετρήτου πελάγους τεὸν ἔμφυτον οἶκτον,
ὄν πᾶσι προχέεις, οἶκτον ἀπειρέσιον.

δεινὰ πέπονθα· τύνη μόνος Ἰλαος, Ἰλαος εἷης,
ἀντίπαλος τόσσων μοῦνος ἔφυς παθέων.

- 75 ὀρφανίην ἐλέαιρε, καὶ ὅτι με οὔποτε οὐδεὶς
μειλιχίοισι λόγοις ἔτραπεν ἔξ ἀνίης·
οὐ τοκέων με κατώκτισεν· ἅ τάλας, ἔς τόνον ἦλθον
σπλάγχχνον, ἀπηλεγέως δ' αἶον ἐκφιλίων.
συγγενέες δ' ἐπέμυξαν, ἀπηνήναντο δὲ πηοί·
80 τοὺς δὲ φίλους εὗρον χείρονας ἐχθροτάτων.

ἀλλὰ πατήρ σὺ μόνος, σὺ δὲ μοῦνος πότνια μήτηρ,
ταῖς σαῖς δ' ἔξ ὀνύχων ἐλπίσιν ἐτρεφόμην·
ἰσχὺς ἐμή, λόγος, ἡγορέη, κράτος, ἥλιος, ὅμμα[τα, ὄφρῦς],
ἀμφίτομος τε φύσις, πλοῦτος ἀπειρέσιος.

71 πρόσθεσ S: πρὸς τ' s || 71 τεὸν Picc.: τὸν S τόνδ' Scheidw. || 73 τύνη Scheidw.: τύνιν S τί νυν; Picc. || 75 ὅτι Picc.: ὅτι S || 78 αἶον Scheidw.: αἶον S δῆϊον Picc. || ἐκφιλίων S: ἐκ φιλίων Cr. || 79 ἀπηνήναντο S: ἀπηνή- Mi. || 83 ὅμμα Scheidw.: ὅμματα S || ὄφρῦς S seclusi: ὄφρῦς Picc. ὄφρῶς secl. Scheidw. || 84 ἀμφίτομος τε φύσις scripsi: ἀμφίστομος τε φύσις S ἀμφίτομος πέλεκυς vel ἀμφίτομον ξίφος prop. Scheidw.

v. 71 ἀμετρήτου πελάγους: génitif partitif. Aux vv. 15–17 du poème no. 238 (= Cr. 326, 20 – 327, 9), le poète parle de la manière suivante de la compassion incommensurable du Christ: σὸν πέλαγος θαυμάτων, | εὐσπλαγχνίας ἄβυσσος οὐ μετρουμένη, | οἶκτων ἀείρων, δωρεῶν ἀπειρία. Pour l'expression ἀμετρήτου πελάγους, cf. AP IX 36, 1: ὀλκάς ἀμετρήτου πελάγους ἀνύσασα κέλευθον.

vv. 73 et 75 L'optatif (εἷη) et l'impératif présent (ἐλέαιρε) expriment la continuité d'un processus: «Continue à avoir pitié, comme tu l'as toujours fait». Pour ἐλέαιρε, cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.2.

v. 75 ὀρφανίην: Scheidweiler (1952, 306ss.) constate que le poète exagère. Il est adulte, parce qu'avec son frère il avait ramené le corps de son père d'Asie à Constantinople pour le déposer dans les bras de sa mère. Néanmoins, il se sent orphelin après la mort de ses parents. Apparemment, Scheidweiler suppose que l'expression ὀρφανία ne concerne que des enfants, quoiqu'elle se réfère à un manque ou une privation quelconque, indépendamment de l'âge: un ὀρφανός peut être enfant ou adulte sans parents, parent sans enfants et, même, vieillesse sans soutien. Dans ses hymnes, Syméon le Nouveau Théologien parle de lui-même comme ὀρφανός après la mort de son père spirituel du monastère (*Hymnes* 65, 5). Jean Géomètre est privé non seulement de ses parents, mais aussi de ses amis et de ses biens. Pour le *topos* dans les monodies, cf. ch. II. §4. *Sujet lyrique*.

Accorde ta piété innée d'une mer sans bornes,
que tu donnes à tous librement, ta piété infinie.

J'ai terriblement souffert, toi seul sois miséricordieux, miséricordieux.

Toi seul, tu as contrebalancé tant de souffrances.

75 Aie pitié de ma privation, d'autant plus parce que personne ne m'a
[jamais

détourné de la détresse avec de douces paroles,
ne m'a jamais consolé pour mes parents: ah, pauvre de moi, je suis
[arrivé

à tant de misères et j'ai senti tant d'hostilité.

Ma famille murmurait, mes apparentés m'ont rejeté,

80 et mes amis, je les ai trouvés pires que mes ennemis.

Mais toi seul, tu es mon père, et toi seul, tu es ma mère respectueuse,
dans tes espoirs, j'ai grandi dès mon enfance.

Ma puissance, raison, défense, force, soleil, œil, [...] double nature, richesse infinie.

v. 78 ἐκφιλίων: le prédicat ἄιον a le complément d'objet direct au génitif. Scheidweiler (1952, 303), qui lit ἐκφιλίων, n'est pas du même avis que Cramer, qui lit ἐκ φιλίων, («de la part des amis»), parce que dans ce vers-ci il s'agit d'hostilité (ἔχω φιλίας ὄντα, cf. ἔκβιος, ἔκδικος, ἔκνομος) et que les amis seront introduits juste après, au v. 80 (τοὺς φίλους).

v. 79 ἐπέμυξαν: à savoir contre le poète, comme le font Athéna et Héra en colère (*Il.* 4, 20 et 8, 457).

v. 82 ἐξ ὀνύχων: sc. ἐξ ἀπαλῶν ὀνύχων, expression qui figure fréquemment dans la littérature chrétienne, par ex. Greg. Naz. *Carm.* II 2. 1, 166: ἐξ ἀπαλῶν ὀνύχων ἐσθλὸν ἐρειδόμενος.

v. 83 Il faut supprimer τὰ ὀφρῦς pour restaurer le mètre. Des pareilles séries d'épithètes en asyndète se produisent aux vv. 15–16 (cf. note) et vv. 93–94 de notre poème.

v. 84 ἀμφίτομος S: pour raisons de métrique (cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j), j'ai (partiellement) accepté la conjecture de Scheidweiler, qui propose de lire ἀμφίτομος πέλεκυς (ou ἀμφίτομον ξίφος). Cf. aussi *Schol. in Opp.* s.v. ἀμφίτομον: «δίστομον». Je lis ἀμφίτομος τε φύσις, puisqu'on peut considérer cette expression comme métaphore de la double nature du Christ.

- 85 Παρθένε παμβασίλεια, τὴν φλόγα οἶδας ἀπείργειν,
 ἄχρι καὶ οὐρανίων ἀπτομένην νεφέων·
 ἐλπίς ἀμαυμακέτη, ταλασίφρονα θήκατο μούνη
 σὴ με, κόρη, πίστις, σὸς δ' ἐβίωσε πόθος.
 ἐκ σοῦ δ' Ἰλαος ἡ Τριάς, ὥς ὅδ' ἐπήβολος εἴη
 90 μῦθος ἀπὸ στομάτων οὔατα πρὸς Τριάδος·
 σὼν πρὸ ποδῶν δ' ἐθέμην πολλὰς καὶ ἥλιθα πάσας
 ἐλπίδας ἀμφιδύμους· αὖτις ἐρῶ τὰ πρὸ τοῦ·
 σὺ βραχίων ἐμός, ὄμμα, φάος, νόος, ἄπλετος ἀλκή,
 θαλπωρὴ, βιότου πνεῦμα βίου τε λόγος·
 95 μνηστis ἀεὶ γλυκερὴ, λαλιὰ καὶ οὔασι τέρψις,
 ἔρκος ἀεὶ τε πλέον ἀσπίδος ἀμφιβρότης.

85 *ad Virginem Deiparam* in mg. sin. s || τὴν S: σὺ τὴν Scheidw. τηὴν Picc. || ἀπείργειν Scheidw.: ἀπείρων S ἄπειρον Picc. || 86 ἀπτομένην Picc.: ἀπτομένη S || 91 πολλὰς καὶ ἥλιθα πάσας scripsi: πάντων καὶ ἥλιθα πάσας S πάσας καὶ ἥλιθα πολλὰς prap. Scheidw. || 92 τὰ πρὸ τοῦ Scheidw.: τὰ πρῶτα S || 94 βίου Scheidw.: βίος S || 96 τε Scheidw.: τὸ S

v. 85 ἀπείργειν: dans le manuscrit S, l'adjectif ἀπείρων manque d'un substantif (cf. le poème no. 57, 5–6, où l'expression ὄλβος ἀπείρων se réfère à Dieu). Scheidweiler propose de lire ἀπείργειν, cf. *Hymnes* 2, 41: ἥτις ἀπείργεις οὐ σέλα πρηστῆρων, δαιμονίων δὲ φλόγα. Sa conjecture me semble tout à fait convaincante.

v. 86 ἀπτομένην: j'accepte la conjecture de Piccolos. Des expressions comparables (cf. Scheidweiler 1952, 303 n. 48) se trouvent dans *AP* IX 187, 5–6: τὸ δὲ κλέος ... οὐρανίων ἀπτόμενον νεφέων («la gloire qui touche aux nuées») et *AP* XIV 5, 2 (une devinette sur la fumée): ἄχρι καὶ οὐρανίων ἱπτάμενος νεφέων («je m'envole ... jusqu'aux nuages du ciel»).

v. 87 ἐλπίς ἀμαυμακέτη: cf. *Hymnes* 4, 96.

v. 88 ἐβίωσε: de βιών au sens causal; cf. Hom. *Od.* 8, 468: σὺ γὰρ μ' ἐβίωσας, κούρη, de βιώσσομαι au sens causal.

v. 89 L'optatif du présent εἴη indique une action habituelle, «que ce message parvienne—comme toujours—de la bouche (de la Sainte Vierge) aux oreilles de la Trinité».

- 85 Vierge toute-puissante, <toi> qui sais écarter la flamme
 qui touches même aux nuées célestes.
 Espoir inébranlable, ta seule confiance, fille,
 m'a rendu courageux et ton amour m'a soutenu.
 Grâce à toi la Trinité est miséricordieuse : que ces mots
 90 de ma bouche parviennent aux oreilles de la Trinité.
 Devant tes pieds, j'ai déposé presque toutes mes espérances en tout
 ce qui se trouve en bas et en haut ; je répéterai ce que j'ai dit
 [auparavant :
 Tu es pour moi bras, œil, lumière, esprit, force inépuisable,
 consolation, souffle de vie, raison de vivre,
 95 mémoire toujours douce, délice parlant même aux oreilles,
 barrière toujours plus forte qu'un bouclier protégeant.

v. 90 ἀπὸ στομάτων: au sens littéral, le pluriel indiquant les lèvres de la bouche. Cf. note au v. 58 ci-dessus. Dans les *Hymnes* 1, 48; 2, 98; 3, 57; 4, 100 l'expression ἐκ ἀλιτρῶν οὐ ὀυπάρων στομάτων δέχυνσο ἡμετέρων se réfère au poète ou à toute la congrégation.

vv. 91–92 πάντων καὶ ἥλιθα πάσας ἐλπίδας S: le sens est obscur, «[mon espoir] en tout et presque toutes mes espérances»? Scheidweiler pense à deux fautes consécutives du scribe, qui aurait écrit πάντων au lieu de πάσας et ἥλιθα πάσας au lieu de ἥλιθα πολλάς. On devrait lire πάσας καὶ ἥλιθα πολλάς. Chez Homère figurent λῆϊδα ... ἥλιθα πολλήν (*Il.* 11, 677) et χύσις ἥλιθα πολλή (*Od.* 5, 483). Je préfère lire πολλάς καὶ ἥλιθα πάσας, qui est plus proche du manuscrit.

v. 92 ἀμφιδύμους: «double», sc. durant la vie et après la mort.

τὰ πρὸ τοῦ: conjecture de Scheidweiler; le manuscrit S lit τὰ πρῶτα, mais chez Jean Géomètre, le ω n'est jamais bref.

v. 95 λαλιά: soit adjectif poétique pour λαλός (d'habitude «bavarde», mais ici plutôt «parlante»), soit substantif (hendiadys: λαλιά καὶ τέρψις: «conversation et délice» > «délice parlant»).

Παρθένε παμβασίλεια, καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω,
 σοὶ πίσυνός τε πυρὸς ἵξομαι ἐκ μεσάτου.

Παρθένε καλλιτόκεια, λέχω δέ τε αὐτοτόκεια,

⟨...⟩

⟨...⟩

100 θήρας ἐπ' ἀνδροφόνους, ἄνδρας ἐπ' ἄλλοθρόους.

Παρθένε σοὶ πίσυνος καὶ οὖρεα μακρὰ περήσω,
 ἄτρομος ἐν νεφέλαις ἀετὸς ὥς περὶ οἴεις.

Παρθένε [καὶ] σοὶ πίσυνος καὶ ἐπ' ἔθνεα μυρία κόσμου
 οὐδέν' ἀποπροφυγῶν στήσομαι εὐκράδιως.

105 Παρθένε σοὶ πίσυνος καὶ ἄγρια φῦλα γιγάντων
 εἰς φόβον ἐμβαλέω, καὶ κρατεροὺς ὀπλίτας.

οὐ τρομέω ⟨σε⟩, σίδηρε· μάτην, πετρόεντες οἰστοί,
 ἰοβoλεῖτε χροά στερορὸν ἅπ' εὐθυβόλων.

98 τε πυρὸς scripsi: καὶ πυρὸς S πυρὸς ἡδ' Scheidw. || **99** post αὐτοτόκεια lacunam duo versuum ind. Scheidw. || **101** σοὶ Cr.: σὺ S || **103** καὶ ante σοὶ secl. Picc. || καὶ ἐπ' ἔθνεα scripsi: κατ' ἔθνεα Scheidw. καὶ ἔθνεα S || **104** οὐδέν' ἀποπροφυγῶν Scheidw.: οὐδὲν ἀποπροφύγω S || δ' εὐ- S: δ' secl. Scheidw. || **107** σε add. ante σίδηρε Picc.

vv. 97–109 Il est possible que les anaphores (Παρθένε παμβασίλεια aux vv. 85 et 97; Παρθένε aux vv. 99 et 115; Παρθένε σοὶ πίσυνος καὶ aux vv. 101, 103, 105, 109; 115) aient provoqué de la confusion, puisqu'aux vv. 98–109 on trouve plusieurs fautes et lacunes.

vv. 97–98 Les vers ressemblent aux vv. 81–82 du quatrième *Hymne* de Jean Géomètre: Χαῖρέ μοι, ὦ βασίλεια, καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω, | Παρθένε, σοὶ πίσυνος ... Ils semblent empruntés à un passage « amoureux » de Musée, *Héro et Léandre*, 203–204: παρθένε, σὸν δι' ἔρωτα καὶ ἄγριον οἶδμα περήσω, | εἰ πυρὶ παφλάζοιτο καὶ ἄπλοον ἔσεται ὕδωρ. Cf. aussi Nonn. *Dion.* 4, 187 et 47, 387. Pour l'image de la vague violente, ἄγριον οἶδμα, cf. aussi v. 22 de ce poème et la note au v. 1 du poème no. 53, 1.

v. 98 σοὶ πίσυνός τε: dans le manuscrit S, le pentamètre est défectueux. Au lieu de σοὶ πίσυνος καὶ, il faut lire σοὶ πίσυνός τε, ou bien σοὶ πίσυνος δέ. L'expression σοὶ πίσυνος καὶ se trouve quatre fois dans les hexamètres qui suivent.

v. 99 δέ τε: épique, « mais aussi », « mais », « et », souvent employé par Homère et Hésiode, cf. *K-G* 2, 238 par. 3b; Ruijgh 1971, Ch. 17.

αὐτοτόκεια: cf. αὐτοτόκος chez Nonn. *Dion.* 8, 81; 9, 210; 26, 188. Le vers manque d'un prédicat et on dirait qu'il y a une lacune (de deux vers?) après ce vers, cf. Scheidweiler 1952, 304.

Vierge toute-puissante, j'irai même à travers une vague violente,
et tout confiant en toi je passerai au milieu du feu.

Vierge au bel enfant en couches spontanées

⟨...⟩

⟨...⟩

100 parmi les bêtes meurtrières, parmi les hommes étrangers.

Vierge, tout confiant en toi, j'irai même à travers de hautes montagnes,
intrépide dans les nuages, comme l'aigle en vol.

Vierge, [...] tout confiant en toi, sans fuir personne parmi les peuples
innombrables du monde, je me maintiendrai courageusement.

105 Vierge, tout confiant en toi, je mettrai en fuite même
l'espèce fauve des géants et les hoplites bien vigoureux.

Toi, glaive, je ne ⟨te⟩ crains guère ; vous, flèches volantes, lancez
vainement à la peau épaisse les traits de tirs précis.

v. 101 σοί: il faut changer le σὺ du manuscrit S en σοί, cf. v. 105, où figure Παρθένε σοί πῖσυνος καί.

οὔρεα μακρά: la même expression, chère à Homère et à Hésiode, figure dans les poèmes nos. 207, 1 (note) et 211, 11.

v. 102 αἰτὸς ὡς περὶ οἰσ: l'aigle, roi des oiseaux, figure souvent dans la littérature grecque et latine et est considéré comme symbole de plusieurs choses: de l'âme (cf. *AP* VII 62 de Diogène Laërce sur l'âme de Platon), du renouvellement de la jeunesse (cf. *Ps.* 102, 5 et *Physiologus* 6, 22–25), de l'ange qui porte l'âme dans le ciel (*Ps.-Dion. Areop. Cael. Hier.* 15, 8), du moine ascétique (*Ev. Pont. De octo spir. mal.* 7, 42s.). Pour d'autres exemples, cf. Dronke 2003, 164–170.

v. 103 [καί] σοί: il faut supprimer καί devant σοί, cf. v. 105, où figure Παρθένε σοί πῖσυνος καί.

v. 104 οὐδέν' ἀποπροφυγών: cette conjecture de Scheidweiler est convaincante en vue des expressions qui se trouvent au v. 110, où figurent le participe de l'aoriste πηδήσας puis le tour στήσομαι ἀβλαβέως. La leçon du manuscrit S pose un problème de syntaxe: οὐδέν ἀποπροφυγώ στήσομαι εὐκράδιως.

v. 105 ἄγρια φῦλα γιγάντων: expression chère à Jean pour désigner ses ennemis, cf. *Hymnes* 4, 83 (καὶ ἄγρια φῦλα γιγάντων δαιμονίων ὀλέσω) et le poème no. 65, 26 et 29 (ἄγρια φῦλα).

v. 106 καὶ κρατεροὺς ὀπίτας: mentionnés après les géants, ils semblent encore plus menaçants que ces derniers.

v. 107 Piccolos ajoute σε devant σίδηρε, ce qui complète l'hexamètre et rend plus explicite l'apostrophe au glaive.

- Παρθένε [καί] σοὶ <πίσυνος καὶ> θάρσυνος ἐς φλόγα μέσσην
 110 πηδήσας, Βελίαρ στήσομαι ἀβλαβέως.
 Παρθένε σὲ τρομέοντες δαίμονες ἀγριόθυμοι
 οὐτιδανὸν κάμει οὐ τιθέασι κάτω.
 ναὶ πέσον, ἀλλὰ σὺ μ' ὑπόθεν ἤρπασας· ἦν δ' ἔτι κεῖμαι,
 ἀλλὰ δίδως χεῖρα, οὐδὲ πατεῖσθ' ἀφίης.
- 115 Παρθένε σὲ τρομέω, καὶ σοῖς ἐν γούνασι κεῖνται
 πάντα τὰ τὰ φρίσσω καὶ βίος ἀμφότερος·
 αἶνος, ὄνειδος, ἀδοξίη, εὖχος, νοῦσος, ὑγεία,
 πλούτου ὕβρις, πενίη, μῆτις ἰδ' ἀφροσύνη,
 κάρτος, ἀνάγκεια, θάρσος, δέος, αἷσχος, ἔπαινος·
- 120 ἰσταμένων πάντα, πάντα τὰ λυομένων.
 τί πλέον; ἔκ σεο καὶ θεός, ὕψος ἐμόν, πέρας [ἔσχατον] ἐσθλῶν.
 τοῦτον ἔχω κέρδος, ἄν περ ἔχω σέ, Κόρη.
 τοῦνεκα καὶ σε πρὸ πάντων λίσσομαι, ἄφθογε κούρη,
 ἄπτομαι δ' οὐ καθαραῖς χεῖρεσι σῶν γονάτων

109 σοὶ πίσυνος καὶ θάρσυνος Scheidw.: καὶ σοὶ θάρσυνος S || ἐς S: εἰς Scheidw. || **113** δ' ἔτι S: δ' secl. Scheidw. || **116** τὲ S: γε Scheidw. || **117** νοῦσος Scheidw.: πλοῦτος S || **118** πλούτου vel πλοῦτος Scheidw.: νοῦσος S || μῆτις ἰδ' ἀφρ- Scheidw.: μῆτις εἰ δ' ἀφρ- S μῆτις ἰδ' ἀφρ- prop. Cr. || **119** ἀνάγκεια scripsi: ἀναλκία S ἀναλκίη s || ἔπαινος Scheidw.: ἐπ' ἄνθος S || **121** τί πλέον S secl. Scheidw. || θεός S: θεόν Scheidw. || ἔσχατον S seclusi || ἐσθλῶν S: ἐλθεῖν Scheidw.

v. 109 σοὶ πίσυνος καὶ θάρσυνος: j'ai accepté la conjecture de Scheidweiler, cf. v. 105, où figure Παρθένε σοὶ πίσυνος καὶ ... Dans le manuscrit S, qui lit Παρθένε καὶ σοὶ θάρσυνος, l'hexamètre est trop court.

v. 111 δαίμονες ἀγριόθυμοι: cf. les poèmes nos. 56, 9 (note) et 76, 4.

v. 114 Pour le mot ἀλλὰ après une phrase subordonnée concessive, cf. *K-G* 2, 276b: «Statt dé wird aber hinter den Konzessivsätzen mit εἴπερ häufiger ἀλλὰ und αὐτάρ gebraucht, wie im Lat. *at* nach *si*, um die Gegensatz bestimmter zu bezeichnen»; cf. *Il.* 19, 164–166: εἴ περ γὰρ θυμὸν γε μενοινάα πολέμειζεν, | ἀλλὰ τε λάθρη γυῖα βαρύνεται, ἥδὲ κιχάνει | δίψα τε καὶ λιμός ... («... mais si son cœur a beau brûler du désir de se battre, à son insu, ses membres s'alourdissent, la faim et le soif le pénètrent»).

v. 116 ἀμφότερος: «mes deux vies», sc. «les deux qualités de ma vie», relatif aux paires mentionnées aux vers suivants (éloge, reproche, infamie, renommée, etc.).

- Vierge, [...] <tout confiant> en toi, en allant au milieu du feu,
 110 j'arrêterai Beliar sans être nui.
 Vierge, pleins de peur pour toi, les démons fauves
 ne me méprisent pas, même si je suis insignifiant.
 Certes, je suis tombé, mais tu m'as saisi d'en haut. Et si je gis encore,
 toi, tu tends la main et ne permets pas que je sois maltraité.
- 115 Vierge, je te crains et sur tes genoux repose
 tout ce pour quoi je frissonne, ainsi que ma vie dans ses aspects
 [contradictaires :
 éloge, reproche, infamie, renommée, maladie, santé,
 excès de richesse, pauvreté, sagesse et stupidité,
 force, faiblesse, courage, peur, blâme et louange :
 120 tout ce qui est ferme, tout ce qui se dissout.
 Et en plus ? De toi aussi <vient> Dieu, mon sublime, comble
 [d'excellence.
 C'est Lui, le prix que j'obtiens, si je t'ai de mon côté, fille.
 C'est pourquoi je t'implore avant tous les autres, fille inviolable,
 et je touche tes genoux avec mes mains impures,

vv. 117–119 Sont présentées des paires de caractéristiques positives et négatives (d'où la transposition de νοῦσος et πλοῦτος / πλούτου aux vv. 117 et 118) : v. 118 αἶνος, ὄνειδος [+ -] / ἄδοξιη, εὖχος [- +] / νοῦσος, ὑγεία [- +], v. 119 πλούτου ὕβρις, πενία [- -] / μῆτις ἰδ' ἀφροσύνη [+ -], v. 119 κάρτος, ἀνάγκεια [+ -] / θάρσος, δέος [+ -] / αἴσχος, ἔπαινος [- +]. La conjecture μῆτις ἰδ' ἀφροσύνη de Cramer éliminerait l'antithèse μῆτις—ἀφροσύνη.

v. 119 Le manuscrit S présente ἀναλκία avec ι long, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2c. Le mot n'est pas attesté ailleurs, mais est peut-être une forme secondaire d'ἀνάγκεια. Je propose de changer ἀναλκία en ἀνάγκεια. Cf. Papagiannis 1997, 167.

v. 120 πάντα τέ : pour l'accentuation, cf. ch. VII. *Principes de l'édition* et le poème no. 65, 8, où V lit ἄλλα τέ, tandis que S lit ἄλλά τε.

v. 121 πέρας [ἔσχατον] ἐσθλῶν : le vers est trop long d'un pied ; il est possible que le mot ἔσχατον soit une glose pour expliquer πέρας. Pour l'expression hyperbolique, cf. *Chr. Pat.* 2099–2100 : ἐσθλὸς ἐσθλοῦ et ἔσχατον ἐχθρόν. La tournure πέρας ἐσθλόν figure chez Jean Lydus (VI^e s.), *De mag. pop. Rom.* 28, 19 et Genn. Schol. (XV^e s.), *Prec. div. metr.* 5, 13.

v. 124 Le manuscrit S lit ἄπτομαι δ' οὐκ avec -αι bref avant consonne. On pourrait supprimer δ', de sorte que la syllabe -αι soit brève à cause d'une correction épique devant οὐ. Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2j.

125 χεῖλεσι τ' οὐχ ἄγνοῖσι παναγνοτάτην σε κικλήσκω·
οὖνομα σὸν τρομέω καὶ τύπον εἰσορόων.

ἀλλὰ φίλους σοὺς αἶδω, ἄξω δ' αἵματα χύδην
ἀθλοφόρων, ἱερῶν δάκρυα τ' ἐκ βλεφάρων·
ἄλλους τ' αἰδέσθητι χορούς, μελανείμονας, ἄγνους,

130 ἀγγελικῆς βιοτῆς εἰκόνα τὴν χθονίαν,
οἱ σε περιστάντες παναπείρονες ἄλλοθεν ἄλλος,
δάκρυα θερμὰ χέουσ' ἡμετέραισι τύχαις.
ἔξοχα δ' εὐγενέτην γενέτην ἐμὸν ἄξω, Κούρη,
(ἐκ) πατρικῶν λαγόνων δεύτερος ὅς μ' ἔτεκε·

135 δοῦρας ἐμὸν, Θεόδωρον, λόγχην, ἀσπίδα, τόξον
καὶ κόρυθα βριαρὴν καὶ ξίφος ἀμφίκοπον

126 οὖνομα Scheidw. : ὄνομα S || 132 χέουσ' ἡμετέραισι Scheidw. : χέουσα ἡμετέρας S
χέουσ' ἡμετέρας Cr. || 133 ἄξω Mi. : ἄξω S || κούρη Cr. : κούρην S || 134 ἐκ add.
Laux. || πατρικῶν S : πατρικίων Cr. || δεύτερος S : δεύτερον Mi. || ἔτεκε S : ἔτεκεν
Scheidw.

vv. 127–142 Les «amis» de la Sainte Vierge sont énumérés dans deux strophes, d'abord les saints martyrs (vv. 127–128) et les moines (vv. 129–132), le père spirituel du poète (vv. 133–134), son patron saint Théodore (vv. 135–138), son homonyme saint Jean Baptiste (vv. 139–140), les êtres célestes (v. 141). Pour les φίλοι du Christ, cf. les poèmes no. 263 (commentaire) et no. 265, 2 (note).

v. 127 αἶδω et ἄξω : les deux impératifs figurent surtout dans la poésie en hexamètres et souvent comme premier mot du vers ; 4 × αἶδω et 2 × ἄξω chez Homère, 4 × αἶδω et 11 × ἄξω chez Grégoire de Nazianze et 6 × αἶδω et 7 × ἄξω chez Nonnos. L'emploi de l'impératif dans cette strophe est remarquable, puisque les impératifs présentent αἶδω et ἄξω et l'impératif aoriste αἰδέσθητι y figurent en alternance, tous adressés à la Sainte Vierge. Quelle est la différence entre eux ? Αἶδω et ἄξω peuvent se traduire par «respecte et vénère comme toujours les martyrs», ou «continue à respecter et vénérer». L'aoriste αἰδέσθητι semble plutôt ingressif, «commence à respecter ces moines-ci» (c'est-à-dire les confrères de Jean, physiquement présents). Cf. aussi ch. III. *Langue littéraire* § 3.2.

v. 128 ἀθλοφόρων ἱερῶν : le poète retourne aux saints martyrs du v. 2 (πάντες ἀεθλοφόροι).

v. 129 αἰδέσθητι : cet impératif figure 139 fois dans le *TLG*, dont 2 fois dans l'*Hécube* d'Euridipe, vv. 286–287 (cf. v. 806) : ἀλλ', ὦ φίλον γένειον, αἰδέσθητί με, | οἴκιτρον) et puis surtout dans des textes chrétiens en prose, dont 30 fois chez Jean Chrysostome et 15 fois chez Grégoire de Nazianze. Cf. la note au v. 127.

125 et avec lèvres non chastes je t'invoque, la plus chaste.
Je crains ton nom et ton icône, en la regardant.

Mais respecte tes compagnons et vénère les flots de sang
des martyrs et les larmes qui coulent de leurs saints yeux.

130 Respecte aussi les autres chœurs, vêtus de noir, chastes,
l'image terrestre de la vie angélique,
qui, t'entourant d'un côté et de l'autre, innombrables,
versent de chaudes larmes sur notre sort.

Respecte surtout mon père de naissance sublime, fille,
qui comme deuxième ⟨m'⟩a fait naître ⟨de⟩ ses flancs paternels.

135 ⟨Respecte⟩ ma lance, Théodore, javeline, bouclier, arc,
et casque robuste, et glaive à deux tranchants,

v. 132 χέουσ' ἡμετέροιαι τύχαις: avec cette conjecture, Scheidweiler restaure le pentamètre. On pourrait également lire χέουσ' ἡμετέραις (Cramer), qui est plus proche du manuscrit S (χέουσα ἡμετέραις S), mais dans ce cas-là, le *v* de *τύχαις* est long. Cf. Hom. *Il.* 22, 81: δάκρυ χέουσ', *Il.* 1, 413; 3, 142; 6, 405, etc.: (κατὰ) δάκρυ χέουσα.

vv. 133–140 Je pense qu'il faut interpréter ce passage de la façon suivante: aux vv. 133–134, le poète implore la Sainte Vierge de respecter son père spirituel (sc. du monastère τὰ Κύρου), aux vv. 135–138 de respecter saint Théodore et aux vv. 139–140 de respecter saint Jean Baptiste.

Scheidweiler (1952, 303), par contre, accepte l'hypothèse de Dölger que θεόδωρος ne serait pas un nom propre, mais un adjectif («donné par Dieu») et que les mots χεῖρα et πόλεμοις seraient des métaphores pour «courage» et «lutte» en général. Les vers 133–140 concerneraient Jean Baptiste en tant que deuxième père (spirituel) de Jean. Dölger fait remarquer que le poème se réfère aux icônes de la δέησις sur lesquelles le Christ est flanqué de la Sainte Vierge et de Jean Baptiste. A noter que dans le poème de Jean Géomètre le rôle de Jean Baptiste est très réduit. Le poème ne reflète pas la composition du τριμωρον mais le principe de la δέησις, cf. le commentaire.

v. 134 ἄζεο: l'impératif a toute une série de compléments d'objet direct aux vv. 135–142, où ἄζεο est toujours sous-entendu. Cf. la note au v. 127.

v. 136 κόρυθα βριαρήν: expression homérique, cf. *Il.* 11, 375; 18, 611; 22, 112.

καὶ λόγον αὐτόχυτον νιφάδος πλέον, ἔμφλογα ῥεῖθρα,
καὶ στόμα καὶ χεῖρα καὶ θράσος ἐν πολέμοις·
ὔδασι βαπτιστὴν βαπτιστόν θ' αἵμασιν ἄγνοῖς,
140 οὗ κλῆσιν φορέω—ἅ τάλας, ὥς ῥυπόω·
οὐρανίων τε πρόμους, περιηγέα ἔμφλογα κύκλα,
<...>
<...>
ταῦτα, Κόρη, θεμένη, θές θρόνον ἀμφὶ δίκης·
σπλάγχνα τ' εἰκότα σοῦ παιδὸς πολυόλβα κικλήσκω.
ταῦτα λύει με, Κόρη· τοῖσδε δίδου τὸ κράτος.

141 post κύκλα lacunam duorum versuum indicavi || 142 θεμένη S: φθιμένω Scheidw. || δίκης Scheidw.: δίκη S δίκη Cr. || 143 τ' S: δ' Scheidw. || κικλήσκω Picc.: κυκλίσκω S

v. 137 νιφάδος: Piccolos (1853, 241) fulmine contre ce vers. «Le poétastre a voulu renchérir sur ce vers admirable de l'*Iliade* (3, 222): καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν εἰκότα χειμερίσιν. Pour comble de malheur, à l'hyperbole il n'a pas manqué d'ajouter l'antithèse, ἔμφλογα ῥεῖθρα». Pour l'adjectif ἔμφλογος, cf. *Hymnes* 4, 35; *LBG* s.v. «brennend, flammend».

v. 140 ἅ τάλας, ὥς ῥυπόω: expression pathétique de culpabilité—mais le poète n'entre pas dans le détail de ses propres péchés. Le verbe ῥυπόω figure aussi dans le poème no. 57, 8.

v. 142 Le vers est difficile à comprendre, vraisemblablement à cause d'une lacune. La conjecture φθιμένω («Nach meinem Tode») proposée par Scheidweiler pour θεμένη, ne peut pas être correcte: Jean ne demande pas de jugement après sa mort, mais à l'instant, de son vivant, comme le montrent les vv. 65–66.

θές et δίδου: d'abord l'aoriste, puis le présent, peut-être parce qu'il s'agit d'exhortations consécutives, dont la première doit être accomplie d'abord (θές) et la dernière a une force immédiate (δίδου). Pour cette séquence d'impératifs, cf. Rijksbaron 2002³, 45: «In cases where an aorist imperative occurs in a sequence of imperatives it is implied that the state of affairs expressed in the aorist must be completed before another state of affairs is carried out.» Cf. par ex. Ar. *Nu.* 88–89.

et paroles spontanées, plus abondantes que la neige, des fleuves
[étincelants,

à la fois bouche et main et courage guerrier ;

⟨Respecte⟩ celui qui baptise avec de l'eau et est baptisé avec du sang
[pur,

140 celui dont je porte le nom, ah, misérable, que je suis souillé !

⟨Respecte⟩ les chefs des cieus, les cercles flamboyants tout en rond.

⟨...⟩

⟨...⟩

Après avoir apprécié ces choses, fille, place-les autour du trône de la
[justice ;

j'invoque la pitié abondante et convenable de ton fils.

elle m'absout, fille ; donne lui de la force.

θρόνον δίκης : le trône de la justice, cf. *AP* IX 779, 5 : Δίκης θρόνον ἡνιοχεύων («lui—sc. l'empereur Julien—qui gouverne d'une main incorruptible le trône de la Justice»). Mais ici, il ne s'agit pas du trône terrestre, mais du trône céleste. Dans *Ps.* 93, 20 figure l'expression θρόνον ἀνομίας, ce qui selon Origène symbolise le diable, tandis que θρόνος δικαιοσύνης représente le Christ à qui les suppliants s'adressent : θρόνον δὲ ἀνομίας ὠνόμασεν τὸν διάβολον· ἐπειδὴ θρόνος δικαιοσύνης ὁ Χριστός, ὅστις ἀντίκειται τῷ διαβόλῳ· τοῦτο προσευχὴ τῶν ἁγίων ἐστι ψυχῶν τῶν ὑπὲρ τῆς Θεοῦ ὁμολογίας ἀγωνιζομένων, καὶ πρὸς αὐτὸν ἱκετήρια βοώντων (*fr. in Ps.* 93, 20 ; 23, 14, passage repris par Athanase un siècle plus tard, *Exp. in Ps.* 27, p. 412, 42).

v. 143 εὐοικότα : «convenable». Scheidweiler, qui considère εὐοικότα comme «semblable à», fait remarquer : «In später Zeit wird ἵσος mit dem Genitiv verbunden ; also kann man das auch wohl von εὐοικώς annehmen» (Scheidweiler 1952, 305). Cf. le poème no. 300, 34 (note).

145 ἤλιτον ἐκ γενετῆς, ὅσσα ψάμμαθός τε κόνις τε,
 σους δ' ἔφθιρα νόμους, Ἄφθορε, οὐδὲ λόγους
 σους προπάροιθεν ἐμῶν ἐθέμην παθέων· ἰδέ <θ'> ὄρκους
 συνθέσιός τ' ἀπλέτους εἰς ἀνέμους ἐθέμην.
 σῶν χενίων μυρίων δ' ἔτυχον καὶ ἔδρακον οἷα
 <...>
 <...>

150 οὐδ' ἀπαμειβόμενος ὕβριος ἀντιπάλων.

145 *an esia? haec ad B. Virginem* in mg. sin. s || ψάμμαθός s: ψάμμαθός S || **147** θ' ante ὄρκους scripsi: τ' S secl. Scheidw. || **149** post οἷα lacunam ind. Scheidw.

v. 145 = v. 3 du poème no. 56, où les deux manuscrits (S et V) présentent trois leçons différentes: ἤλιτον V; ἤλιτον S; ὅσσα S: ὅσα V; ψάμμαθός S: ψάμμαθός V.

vv. 147–148 ὄρκους | συνθέσιός τ' ἀπλέτους εἰς ἀνέμους ἐθέμην: pour cette expression, cf. Maecius, *AP* V 133, 4 (ὄρκους δ' εἰς ἀνέμους τίθεμαι) et le poème no. 63, 2 (θὲς φθόνον εἰς ἀνέμους).

v. 150 Le sens de ce vers étant obscur, Scheidweiler a indiqué une lacune de deux vers entre v. 149 et v. 150.

145 J'ai péché dès mon enfance autant que sable et poussière.
J'ai violé tes lois, Inviolable, et je n'ai pas placé
tes paroles devant mes passions, et j'ai même jeté
au vent mes vœux et mes pactes innombrables.
Pourtant, j'ai reçu tes dons maintes fois, et j'ai vu leur qualité.
 ⟨...⟩
 ⟨...⟩
150 sans répondre à l'outrage de mes ennemis.

Commentaire

Cette prière est la composition la plus longue parmi les prières en hexamètres et en distiques de Jean Géomètre. Le titre dans la marge du manuscrit S (donné au X^e siècle par le poète, ou bien ajouté au XIII^e siècle par le scribe) n'est que partiellement lisible. Je crois que les lettres ηοις sont les quatre dernières lettres du mot δέησις.¹³⁵ Le mot δέησις signifie *prière*, mais se réfère également au *principe d'intercession* répandu dans la liturgie et dans la dévotion privée à l'époque byzantine, selon lequel un suppliant s'adresse à un médiateur pour demander son intercession auprès du Christ. La nature des médiateurs et celle de l'intercession peuvent varier selon le besoin, comme le montrent les exemples de l'iconographie.¹³⁶ La δέησις de Jean Géomètre, est une prière d'intercession à deux niveaux. A travers une foule de médiateurs (niveau 1) le poète espère obtenir l'aide divine de la Sainte Vierge (niveau 2), médiatrice par excellence qui se trouve dans la proximité la plus directe du Christ. Le poème présente un mouvement vertical dans la hiérarchie divine, d'abord vers le haut, puis vers le bas. Le mouvement se dirige vers le haut, lorsque Jean demande l'intercession des moines (etc.) auprès de la Sainte Vierge puis l'intercession de la Sainte Vierge auprès du Christ. Le mouvement se dirige vers le bas, quand il prie la Sainte Vierge d'écouter les moines (etc.) et lui-même, humble pécheur. A noter qu'aux vv. 32, 65–66 et 67–84, le poète laisse ses médiateurs

¹³⁵ Cf. le lemme au poème no. 56 dans le manuscrit s (apographe de S): ἐτέρα δέησις εἰς τὸν Χριστόν. Le titre δέησις figure aussi parmi les poèmes de Grégoire de Nazianze.

¹³⁶ Jusqu'à récemment, on a supposé que la composition du τρίμορφον (le Christ, flanqué de la Vierge et de Jean Baptiste), parfois élargi par une foule de martyrs, apôtres, anges, etc., était la représentation canonique de la δέησις. Selon Walter (1968 et 1970) le terme δέησις est une invention russe du XIX^e siècle. Dans son chapitre «Under the Sign of the Deësis. On the Question of Representativeness in Medieval Art», Anthony Cutler (2000) émet l'hypothèse que le terme de δέησις existait déjà à l'époque byzantine et qu'il n'était pas associé à une *composition fixée*, mais qu'il se référait au *principe d'intercession*; p. 56: «Only more recently has the diversity of the nuclear group been appreciated as an essential aspect of its iconography»; p. 60: «It can no longer be doubted that between the ninth and the twelfth centuries the Deësis assumed forms that cannot be accommodated within its conventional definitions»; p. 61: «I have suggested that the connotation of the Deësis—that is, its underlying significance—is not too narrowly defined. Nor should this be supposed to change with its secondary denotations. To the medieval mind, all forms of the Deësis would be representative of the same essential idea. At this level it mattered little whether there were two, three or five figures; whether Mark <replaced> the Prodomos, Martha was <substituted> for Mary, or all human forms gave way to angels».

et s'adresse directement à la Trinité/au Christ. Pour un exemple d'une icône d'une δέησις à plusieurs niveaux, cf. planche 3.

Structure

Notre δέησις est constituée sous la forme d'un long hymne littéraire en distiques élégiaques, destiné à la dévotion privée.¹³⁷ Puisque dans son hymne, Jean Géomètre se réfère à ses confrères, il est possible qu'il l'ait récitée dans l'ambiance du monastère τὰ Κύρου. Remarquable est la division en strophes de huit vers avec une unité thématique, qui sont parfois suivies d'une *coda* de quatre vers.¹³⁸ Cette structure fait écho à la poésie en strophes des siècles précédents. Romanos le Mélode (fl. 500) composa des hymnes liturgiques (κοντάκια) pour deux chœurs, dans lesquels les strophes (οἷκοι) sont construites selon le modèle indiqué au début (εἰρμός) et suivies de refrains (ἐφύμνια), la première lettre de chaque strophe formant la signature du poète en acrostiche. Les hymnes anacréontiques de Sophronios de Jérusalem (ca. 560–638) sont, pour ainsi dire, des «κοντάκια en miniature».¹³⁹ Influencés par le chant populaire, ils présentent des vers courts et une structure assez simple. Les strophes (οἷκοι) connaissent une unité thématique et sont suivies de refrains (κονκούλια). Elles sont destinées à être chantées par deux (ou plusieurs) chœurs en alternance. Chez Sophronios, l'acrostiche ne montre pas le nom du compositeur, mais suit l'ordre de l'alphabet. A partir des IX^e et X^e siècles, ces hymnes servaient de modèle (quoique d'une façon libre) à la poésie courtoise, comme le montrent quatre poèmes anonymes sur la mort de Léon VI et Constantin VII, qui sont divisés en strophes (en *versus politicus*) suivies de refrains (en vers anacréontiques) et qui étaient destinés au chant ou à la récitation.¹⁴⁰

¹³⁷ Pour l'hymne, cf. ch. II. §3. *Thématique*.

¹³⁸ Je remercie Marc Lauxtermann de m'avoir signalé cette division.

¹³⁹ Lavagnini 1983, 16: «Poste a confronto le due strutture, la anacreontica di Sofronio potrebbe sembrare un kontakion in miniatura, se non fosse per la brevità del verso, settenario e ottonario, e per lo sforzo di ricercare la lunghezza o la brevità delle sillabe, mentre nel kontakion la metrica è basata unicamente sullo isosillabismo e la omotonia, ed i versi variano in lunghezza, ... » etc.

¹⁴⁰ Pour l'histoire des anacréontiques, cf. Lavagnini 1983; Lauxtermann 1999a, spéc. «Monodies» et «Hymnography», pp. 25–30 et 55–60; Hörandner 2003. Une liberté surprenante d'adaptation se présente non pas seulement dans la poésie courtoise, mais aussi dans le poème d'Arsénios (IX^e siècle) sur le printemps, comme le fait remarquer Lavagnini (op. cit. p. 24 n. 45, pour le texte grec du poème, cf. pp. 44–48): «Sorprende

Jean Géomètre respecte la tradition sans s'y soumettre: dans sa δέησις, les strophes et les *codas* sont construites sans trop de rigidité formelle. Il est possible d'identifier des unités de 4 ou 8 vers sur la base de leur contenu et non pas sur la base d'une répétition de certains éléments textuels (on n'a pas de modèle métrique comme le εἶρμος dans un hymne, ni de refrains pareils aux κουκούλια dans les anacréontiques, ni d'acrostiche). Sa structure se présente de la manière suivante:¹⁴¹

I. 3 strophes: invocation aux intercesseurs, prière introductive et éloge

- vv. 1–8** invocation du poète à une foule d'intercesseurs, souhait d'être entendu (μου λίσσομένον ... ἄψοιτε v. 8).
vv. 9–16 supplications (λίσσομαι vv. 9 et 10, πάροστητε v. 13).
vv. 17–24 suite des supplications (2 × λίσσομαι v. 17, λίσσοισθε v. 21).

II. 5 strophes et coda: condition du poète et apologie

- vv. 25–32** description de la misère du poète, prière à la Trinité (Τριάς ... σάου v. 32).
vv. 33–40 rapport des calomnies adressées au poète.
vv. 41–48 suite du rapport des calomnies adressées au poète.
vv. 49–54 (lacune de 2 vers après v. 50?) exemples bibliques.
vv. 55–62 exemples de martyrs.
vv. 63–66 retour à lui-même, prière à la Trinité (δίκασε, δίκασε ... Τριάς, v. 65, πρόσθε v. 66).

la divergenza di questa anacreontica dal tipo consueto; e ci si può domandare se essa rappresenti un imbarbarimento della anacreontica sofroniana, o piuttosto il riflesso di una più libera composizione lirica, esemplata su cantilene di carattere popolare che erano state di modello allo stesso Sofronio.»

¹⁴¹ Les (...) indiquent des lacunes, supposées sur la base des unités thématiques (par ex. après v. 51) ou sur la base de problèmes textuels (par ex. après v. 68, v. 99, v. 141 et v. 149). Ils sont commentés dans le commentaire et les notes. Dans la δέησις, on reconnaît aussi les éléments constitutifs de l'hymne païen: l'invocation ou ἐπίκλησις (vv. 1–8), la prière introductive avec l'éloge ou εὐλογία (vv. 9–24)—ici suivie d'une description de la condition du poète (vv. 25–66) et une prière (vv. 67–84)—et la prière véritable ou εὐχή (vv. 85–150). Pour la structure de l'hymne païen, cf. le poème no. 65 (commentaire).

III. 2 strophes et coda : prière à la Trinité / au Christ

- vv. 67–72** (lacune de 2 vers avant v. 69?) prière au Christ (πρόσθες v. 71).
vv. 73–80 prière au Christ (ἴλαος, ἴλαος εἰς v. 73, ἐλέαιρε v. 75),
description de la solitude du poète.
vv. 81–84 affirmation de l'importance du Christ.

IV. 5 strophes et coda : prière à la Sainte Vierge

- vv. 85–92** invocation à la Sainte Vierge (Παρθένε παμβασιλία v. 85), son rôle médiateur (ὥς ... εἴη vv. 89).
vv. 93–99 (lacune d'un vers après v. 99?) épithètes et invocations anaphoriques à la Sainte Vierge (Παρθένε vv. 97 et 99).
vv. 100–106 (lacune d'un vers devant v. 100?) suite de la série d'invocations anaphoriques de la Sainte Vierge (Παρθένε σοὶ πῖσυνος καὶ ... vv. 101, 103 et 105).
vv. 107–114 expression de confiance en la Sainte Vierge, suite de la série d'invocations anaphoriques de la Sainte Vierge (Παρθένε σοὶ πῖσυνος καὶ ... v. 109, Παρθένε v. 111).
vv. 115–122 invocation à la Sainte Vierge (Παρθένε, v. 115); série d'épithètes, son rôle médiateur.
vv. 123–126 conclusion du suppliant (τοῦνεκα ... λίσσομαι).

V. 2 strophes et coda : prière à la Sainte Vierge

- vv. 127–134** prière à la Sainte Vierge (αἶδεο, ἄζεο v. 127, αἰδέσθητι v. 129, ἄζεο, Κούρη v. 133)
vv. 135–141 (lacune d'un vers après v. 141?) suite de la liste des médiateurs, confessions.
vv. 142–144 (lacune d'un vers devant v. 142?) demande de pitié à la Sainte Vierge (Κόρη ... θές v. 142, κικλήσκω v. 143, Κόρη ... δίδου v. 144).

VI. 1 strophe : conclusion

- vv. 145–150** (lacune de 2 vers après v. 149?) confession à la Sainte Vierge (Ἀφθοε v. 146) et expression de confiance en sa grâce.

Interprétation

Ci-dessous je présente une analyse de cet hymne, en commentant sa structure et son langage. Dans les notes, je ferai des remarques sur les impératifs et les optatifs qui sont les véhicules de cette longue prière d'intercession.¹⁴²

I. *Invocation aux intercesseurs, prière introductive et éloge (3 strophes)*

strophe 1 (vv. 1–8) Pour séduire et convaincre ses destinataires instantanément, le poète étale toute une panoplie rhétorique dès le commencement de sa prière. Il prie une grande foule—anges, martyrs, prophètes, apôtres, prêtres et moines—d'intercéder auprès de la Sainte Vierge et de lui demander d'intercéder, elle, auprès du Christ. Les expressions s'accumulent en asyndète et, comme dans l'hymne païen (cf. le commentaire au poème no. 65), il y a une grande quantité d'épithètes. D'emblée, le poète dévoile son engagement personnel: au v. 2, il révèle son rapport personnel avec les martyrs (κέντρον ἑμῆς καρδίας) et au v. 7, sa prédilection des moines (οὓς περὶ κῆρι φίλησα καὶ ἔνδον ἔκρουσα ψυχῆς—les saints, mais vraisemblablement aussi les confrères du poète). A la fin de l'invocation, au v. 8, il se proclame explicitement suppliant (μου λισσομένου). Par l'optatif ἄιτοιτε, un optatif rare emprunté à Grégoire de Nazianze, il demande solennellement d'être entendu.

strophe 2 (vv. 9–16) Une fois l'attention de la foule de médiateurs attirée, le poète commence sa prière avec des tournures qui soulignent son humble position de suppliant. Il répète encore trois fois λίσσομαι (verbe déjà présent au v. 8 de l'invocation sous la forme d'un participe présent) en y ajoutant chaque fois une autre expression. D'abord, il supplie au nom de la Trinité (λίσσομ' ὑπὲρ Τριάδος) puis il supplie la foule de médiateurs (λίσσομαι ὑμέας) et enfin il supplie à nouveau de tout son espoir (λίσσομ' ὑπὲρ πάσης ἐλπίδος ἡμετέρης). Il décrit les gestes qui accompagnent sa prière. Suit une prière d'intercession à la deuxième personne du pluriel de rendre la Sainte Vierge bienveillante (πάροσσιτε ... τελέσαι). La strophe est terminée par une série d'épithètes consacrée à la Sainte Vierge (vv. 15–16). Une telle accumulation n'est pas une nouveauté byzantine, car elle est présente également dans d'autres hymnes qui datent d'une époque antérieure (cf. note). Notez

¹⁴² Pour l'emploi de l'impératif et l'optatif chez Jean, cf. ch. III. *Langue littéraire* §3.2.

que dans ce poème, le poète emploie le pronom possessif ἡμέτερος cinq fois (ἐλπίδος ἡμετέρης v. 10, δεσπότην ἡμετέρην v. 14, ἡμετέρης v. 18, δεσπότης ἡμετέρη v. 32, ἡμετέραισι τύχαις v. 132). Le pronom peut se référer au poète, à ses confrères du monastère τὰ Κύρου ou à l'humanité en général.

strophe 3 (vv. 17–24) Le premier vers de cette strophe reprend mot pour mot le premier vers de la strophe précédente. Cette répétition évoque les refrains des hymnes strophiques de Romanos le Mélode ou de Sophronios de Jérusalem. Dans ces vers figurent une autre supplication (λίσσομ' ὑπὲρ ..., λίσσομαι ... σκεδάσαι) et une autre série d'épithètes de la Sainte Vierge. Au v. 21, suit encore une prière d'intercession à la deuxième personne du pluriel, soulignée par l'adverbe ναί (ναί λίσσοισθε, cf. ναί πάροστιτε v. 13). Le glissement de (l'indicatif de) la première personne du singulier λίσσομαι à (l'optatif de) la deuxième personne du pluriel λίσσοισθε («je vous prie» → «priez-vous pour moi»), dévoile explicitement le principe de l'intercession : le poète prie les moines de s'adresser à la Sainte Vierge, qui est le véhicule de toutes les espérances et qui est priée à son tour de présenter sa requête au Christ.

Comme souvent, Jean s'est inspiré du vocabulaire poétique de Grégoire de Nazianze, notamment de son Θρήνος περὶ τῶν τῆς αὐτοῦ ψυχῆς παθῶν (*Carm.* II 1. 45),¹⁴³ une confession hautement personnelle qui s'étend sur 350 vers dans laquelle le poète raconte la lutte entre son esprit et sa chair et parle de son choix de devenir moine et de son souhait d'être sauvé. Mais malgré les similitudes, les poèmes respirent des sentiments différents : tandis que Grégoire confesse sa culpabilité et décrit sa recherche dans son âme, Jean ne se soumet pas à ce type de scrutin personnel. Fier, il blâme plutôt le monde extérieur. Voici quelques-uns des parallèles entre les expressions chez les deux auteurs :

Jean Géomètre

οὗς περὶ κῆρι φίλησα (v. 7)

νῦν αἴτοιτε (v. 8)

λίσσομ' ὑπὲρ (vv. 9, 10, 17)

σκεδάσαι (v. 22)

Grégoire de Nazianze

τοὺς μὲν ἐγὼ φιλέων τε καὶ ἀμφιέπων περὶ
κῆρι (v. 28, cf. Hom. : τὴν περὶ κῆρι φίλησε)

εἰ δ' ἄγε, νῦν αἴτοιτε, θεόφρονες (v. 203)

λίσσομ' ὑπὲρ ψυχῆς καὶ σώματος,

ἀμποτέρουιν | εὐμενέως δικάσαι, καὶ

πόλεμον σκεδάσαι (vv. 113–114, cf. Hom. :

λίσσομ' ὑπὲρ)

¹⁴³ Des parallèles ont déjà été signalés par Scheidweiler (1952, 300–305).

*Jean Géomètre**Grégoire de Nazianze*τετρυμμένα γούνατα κάμπω
(v. 11)

ἀργαλέων μελεδωνῶν (v. 21)

παθέων ... οἶδμ'

ἐπανιστάμενον (v. 22)

κάμπω γούνατ' Ἄνακτι τετρυμμένα (v. 127)

καὶ μ' ἐκ δυσμενέων ἀργαλέων μελεδωνῶν |
εὐδιον ἐς λμμένα σῆς βασιλείας ἄγοις (v. 147)(Πνεῦμα Θεοῦ μεγάλου) κελαινῶν |
εὐνάζον

παθέων οἶδμ' ἐπανιστάμενον (vv. 91–92)

Dans toute l'invocation de Jean, des réminiscences de Grégoire s'entrelacent avec des expressions homériques¹⁴⁴ et avec des prédicats et des épithètes rares.¹⁴⁵ Y sont aussi présentes des tournures métaphoriques et des figures stylistiques (comme le tricolon ἀσπὶς ἐμὴ, κρότος, ἐλπὶς pour la foule de médiateurs et un autre tricolon μητέρα παρθένον, οἰοτόκειαν, παμβασίλειαν pour la Sainte Vierge, suivi de l'antithèse νύμφην ἀζυγά-ἀγνοτάτην ζυγίην). Avec son langage recherché Jean rend l'ouverture de l'hymne hautement rhétorique, il en fait une vraie *captatio benevolentiae*.

II. Condition du poète et apologie (5 strophes et coda)

strophe 4 (vv. 25–32) Le poète se plonge dans une profonde pitié envers lui-même, se lamentant sur la grande péripétie tragique de sa vie qui consiste en la perte de sa gloire. Après avoir connu la gloire et la force physique, «le fer» (σίδηρος) et «la guerre» (πόλεμος) l'ont détruit. En tant que guerrier, il s'est souvent battu pour son empereur et pour la ville. Mais il n'a obtenu ni d'encens, ni de louanges. Tout au contraire, il souffre de la jalousie du κοίρανος et de la πόλις. Les allusions (qui figurent également dans d'autres poèmes de Jean) sont obscures, mais dans cette vie mouvementée l'empereur pourrait être Basile II et la ville pourrait être la ville de Constantinople. Au v. 32, le poète s'adresse directement à la Trinité.

strophe 5 (vv. 33–40) Si les vv. 25–31 n'étaient que l'ouverture d'une longue plainte caractérisée par un langage dramatique pourvu d'une certaine vanité, aux vv. 33–48 le poète dépeint «le comble de la misère» par une hyperbole (évoquée également dans d'autres passages

¹⁴⁴ Cf. notes: ἐρικυδέα, πολυήρατα, δάκρυα θερμὰ χέω, πάροστητε, εὐμενέτιν, πολυπαίγμονος, ἀεικελίοισιν.

¹⁴⁵ Cf. notes: αἴοιτε, πάροστητε, λίσσοισθε et εὐρυβοῶν, οἰοτόκειαν, ψηφοθέτιν, πολυπαίγμονος.

qui concernent son malheur personnel). D'une façon théâtrale, il met en scène les calomnies qui lui sont adressées par ses ennemis anonymes et sans visage, «quelqu'un» (τις v. 35), «un autre» (ἄλλος vv. 36, 41 et 43), «tous» (πᾶς, v. 39). Auparavant loué et objet de jalousie, le poète ne suscite maintenant que de la pitié. Quelle humiliation pour l'esprit compétitif de Jean—κρέσσον γὰρ οἰκτιρμοῦ φθόνος (Pi. P. 1, 85): mieux vaut faire envie que pitié!

strophe 6 (vv. 41–48) Après les insultes adressées au poète (vv. 35–40) par différentes personnes, viennent des reproches plus généraux, d'abord de la part des concitoyens qui s'opposent à la guerre (vv. 41–42), puis de la part des concitoyens qui considèrent le domaine de la sagesse et celui du courage comme incompatibles (vv. 43–44), et qui ne savent pas apprécier le succès d'un homme à la fois guerrier et poète. Jean appartient aux catégories mentionnées (θρασυκάρδιον ἄνδρα, αἰχμητήν, ἐθνολέτην, ἄνδρα ἀριπρεπέα). C'est lui qui est condamné par l'esprit de l'époque, parce qu'il excelle dans le domaine de la *vita activa* (en tant qu'homme militaire) et de la *vita contemplativa* (en tant qu'homme de lettres). Cf. le poème no. 280 (commentaire) et ch. I. § 1. *Esquisse biographique.*

strophe 7 (vv. 49–54) Pour répondre aux adversaires, Jean donne des exemples bibliques de la compatibilité de la sagesse et du courage: d'abord David, puis Moïse. La strophe n'a que six vers dont deux sont consacrés à David et quatre à Moïse, ce qui suggère une lacune de deux vers (probablement entre vv. 50 et 51) consacrés à une élaboration des *res gestae* de David ou bien de son fils Salomon, qui dans l'art plastique est souvent représenté à côté de son père avec des prophètes bibliques. Les prophètes figurent souvent dans la foule de médiateurs de la δέησις.

strophe 8 (vv. 55–62) Suite des exemples de sagesse et de courage. Jean introduit ses patrons préférés, saint Théodore et saint Démétrios, pour qui il a écrit des poèmes: nos. 67, 68 et 224 (= Cr. 320, 6–12) sur Théodore (Théodore Tiron, la Recrue, et Théodore Stratélate, le Général); nos. 58, 62 et 63 sur Démétrios. Les deux saints guerriers sont les reflets des qualités de Jean mises en cause par ces concitoyens, Théodore le Général ressemble au poète parce qu'il est à la fois rhéteur et militaire (cf. ῥήτορ, στρατηγέ, poème no. 224) et Démétrios parce qu'il est simultanément sage et militaire (cf. le poème no. 63).

Dans une *praeteritio* de quatre vers, Jean laisse de côté les hommes de sagesse païenne (τῆς θύραθεν σοφίης) qui pourraient illustrer sa cause et qu'il sait apprécier, comme le montrent ses poèmes sur les grands

philosophes du passé.¹⁴⁶ Toutefois, à un moment donné, il est devenu las des questions insolubles de la philosophie classique et il se proclame heureux d'être sauvé par la foi chrétienne.¹⁴⁷

coda (vv. 63–66) Avec ἀλλ' ἐμοί antithétique, qui—comme dans une priamèle—sert à faire contraste avec «les autres», le poète arrive à sa conclusion : si la compétence militaire et la force verbale de David, Moïse, saint Théodore, saint Démétrios et tant d'autres (païens) ont été bénéfiques, ces qualités mêmes ne pourraient jamais nuire à la patrie de Jean.

III. Prière au Christ (2 strophes et coda)

strophe 9 (vv. 67–72) Il y a un glissement subtil de la Trinité dans la huitième strophe au Christ dans la neuvième strophe : dès le v. 67 le poète s'adresse non plus à la Trinité, mais au Christ, comme l'indiquent les mots σὴν γενέτιν (v. 69 «ta mère») qui se réfèrent à la Sainte Vierge, et l'adjectif μόνος (v. 73) qui appartient au Christ (masculin) et non pas à la Trinité (féminin). S'appuyant sur sa fidélité depuis sa naissance, le poète implore le Christ et lui demande sa pitié (πρόσθες οἷκτον v. 71).

Bien que le sens général des vv. 69–70 soit clair, leur structure grammaticale est obscure (cf. notes). Si la division en strophes de huit vers est bien la règle, la neuvième strophe pourrait manquer de deux vers, contenant peut-être une invocation au Christ. Avec une telle invocation, le passage de la Trinité au Christ aurait été plus facile. Toutefois, d'autres poèmes montrent également l'interchangeabilité de la Trinité et du Christ.¹⁴⁸ Dans l'iconographie orthodoxe, où la Trinité n'est jamais représentée, on recourt toujours à une de ses manifestations matérielles. Dans l'art figuratif, sa présence physique n'est que symbolique, par exemple dans la philoxénie d'Abraham qui reçoit les trois anges, ou dans l'image du Christ assis sur son trône comme juge suprême.¹⁴⁹

¹⁴⁶ Cf. par ex. sur Platon nos. 20 (= Cr. 281, 7–9) et 21 (= Cr. 281, 10–12), sur Aristote no. 19 (= Cr. 281, 4–6), sur Simplicius nos. 23, 24 et 34 (= Cr. 284, 11–13), sur Porphyre no. 35 (= Cr. 284, 14–16), sur l'élève du dernier, Jamblique, nos. 36 (= Cr. 284, 17–22), 37 (= Cr. 284, 23–24) et 217 (= Cr. 318, 26–319, 2).

¹⁴⁷ Par ex. poèmes nos. 25 (= Cr. 281, 21–282, 15) et 41.

¹⁴⁸ Scheidweiler 1952, 302–303 n. 38 : cf. Jean Géomètre nos. 25 (= Cr. 281, 21–282, 15), 65 et 300, 33–38 (commentaire) et le poème sur Saint Pantaléimon, v. 234.

¹⁴⁹ Watté 2000, 10 et 71–74. Cf. Bréhier 1924, 147, Walter 1968, 315 et 335, Brenk 1977, 106.

strophe 10 (vv. 73–80) Reprise de la prière au Christ (τύνη μόνος ὕλαος, ὕλαος εἷς v. 73, ἐλέαιρε v. 75). Tandis qu'ailleurs le poète ne parle que de la mort de son père,¹⁵⁰ ici ses deux parents ont disparu et il se sent abandonné par le monde entier.

coda (vv. 81–84) Dans sa solitude (ἀλλά ...), le poète considère le Christ à la fois comme son père et sa mère.

IV. *Véritable prière à la Sainte Vierge (5 strophes et coda)*

strophe 11 (vv. 85–92) Ici, le poète arrive à la véritable prière à la Sainte Vierge, l'acmé de sa δέησις. Sa prière s'étend sur pas moins de 59 vers (vv. 85–144) et répète plusieurs fois son nom, ses épithètes et ses puissances: elle donne de l'espoir, de la confiance, de l'amour. Elle est la médiatrice par excellence, il a une confiance absolue en elle. A travers l'intercession de la Sainte Vierge, le Christ/la Trinité reste destinataire ultérieure de la δέησις, comme le montrent les vv. 89–90: ἐκ σοῦ δ' ὕλαος ἡ Τριάς, ὡς ὁδ' ἐπήβολος εἶη | μῦθος ἀπὸ στομάτων οὐατα πρὸς Τριάδος. Aux vv. 121–123, cette image est reprise: ἐκ σεο καὶ Θεός, ὕψος ἐμόν, πέρας ἐσθλῶν. | τοῦτον ἔχω κέρδος, ἄν περ ἔχω σέ, Κόρη, | τοῦνεκα καὶ σε πρὸ πάντων λίσσομαι, ἄφθορε Κούρη. Le poète reprend l'éloge des deuxième et troisième strophes (vv. 15–16 et 18–20).

strophe 12 (vv. 93–99) Par une série d'épithètes anaphoriques, le poète loue la force et la douceur de la Sainte Vierge (vv. 93–96) et il décrit sa dévotion totale envers elle (vv. 97–99). La dernière phrase manque d'un prédicat et est vraisemblablement lacunaire. La répétition de Παρθένε, neuf fois comme premier mot du vers, pourrait avoir créé une certaine confusion dans l'esprit du scribe, ce qui pourrait avoir mené à la chute de deux vers, dont l'un à la fin de la douzième strophe (un pentamètre avec un indicatif du futur, comme aux vers précédents περήσω v. 97 et ἔξομαι v. 98) et l'autre au début de la treizième strophe (un hexamètre, commençant par Παρθένε ..., cf. notes).

strophe 13 (vv. 100–106) Suite de la série d'invocations anaphoriques de la Sainte Vierge (Παρθένε σοὶ πίσυνος καὶ ... vv. 101, 103 et 105) et de promesses de la part du poète. La répétition insiste beaucoup sur la sécurité du poète qui se sent ou qui veut se sentir réconforté par sa maîtresse.

¹⁵⁰ Cf. les poèmes nos. 15 et 254 (= Cr. 329, 1–12).

strophe 14 (vv. 107–114) Avec une apostrophe vive adressée au fer et aux flèches, le poète montre qu'il ne les craint guère. Tout confiant en la Sainte Vierge, il saura même résister au diable, parce que les démons craignent la Sainte Vierge. La Sainte Vierge doit lui tendre la main, parce qu'il est tombé.

strophe 15 (vv. 115–122) Si le poète n'a pas peur du glaive, il craint pourtant la Sainte Vierge (οὐ τρομέω σε σίδηρε v. 107 et Παρθένε, σὲ τρομέω v. 115). Après avoir promis des actions héroïques (vv. 97–110), il se montre humble pécheur qui frissonne en raison des caprices du sort. Il l'implore en tant que mère de Dieu, ayant une puissance particulière sur Lui (cf. strophe 11).

coda (vv. 123–126) Conclusion (τοῦνεκα καί) des vers uniquement consacrés aux qualités de la Sainte Vierge. Le poète insiste encore une fois sur la puissance médiatrice par excellence de la Sainte Vierge (σε πρὸ πάντων λίσσομαι) et sa propre position humble de suppliant. Suit une description suggestive de ses gestes pathétiques. Lorsqu'il regarde son image (τύπον), on pourrait s'imaginer le poète devant la grande icône de la Sainte Vierge dans l'église du monastère τὰ Κύρου.

V. Prière (2 strophes et coda)

strophe 16 (vv. 127–134) Après la prière à la Sainte Vierge comme médiatrice suprême dans la proximité directe du Christ, suit le retour aux intermédiaires invoqués dans la première strophe. Dans cette strophe, la Sainte Vierge est priée d'écouter la requête des martyrs (φίλους σοὺς v. 127), des moines (ἄλλους χορούς v. 129), et du père de Jean (εὐγενέτην γενέτην ἐμόν v. 133). Ce dernier, qui est décrit comme «deuxième père» au v. 34, est sans doute son père spirituel. Dans ses hymnes anacréontiques, Syméon le Nouveau Théologien (poète à peu près contemporain de Jean) parle également de son père spirituel, qui est son ὁδηγός et πατήρ (*Hymnes* 37, 27 et 34) et qui est prié d'intercéder pour lui après sa mort: Κύριε, δός μοι σύνεσιν πρεσβείαις τοῦ πατρός μου ... (*Hymnes* 18, 176).

strophe 17 (vv. 135–141) Cette strophe contient la suite de la liste des médiateurs, où figure à nouveau l'un des deux saints Théodores (vv. 135–138, cf. strophe 8), avec les attributs habituels de l'iconographie: la lance, la javeline, le bouclier, l'arc, le casque robuste, le glaive. La description d'une caractéristique importante des deux saints manque: la barbe, qui est pointue chez saint Théodore Tiron, mais fourchue chez saint Théodore Stratélate. Ici, Jean Baptiste—saint

homonyme du poète pécheur—figure aussi comme médiateur (vv. 139–140 l’impératif ἄζεο est sous-entendu). Suit un vers sur les êtres célestes, qui manque d’un prédicat. Il est bien possible qu’entre les vv. 141 et 142 se trouve une lacune de 2 vers.

coda (vv. 142–144) Nouvelle invocation à la Sainte Vierge (Κόρη vv. 142 et 144, κικλήσκω v. 143), dont la syntaxe est perturbée, vraisemblablement à cause d’une lacune (cf. ci-dessus). A quoi ταῦτα se réfère-t-il? Qui est l’objet de θές: les êtres célestes les plus importants peut-être, qui se trouvent autour de Dieu?¹⁵¹ Suit une prière pour la pitié incommensurable, la pitié qui absout.

VI. Conclusion (1 strophe)

strophe 18 (vv. 145–150) Finalement, le poète se confesse pour la dernière fois à la Sainte Vierge (Ἀφθογε v. 146), dont il a violé les lois, en tant qu’homme plein de passions mortelles. Il semble qu’il parle de ses vœux monastiques (ὄρκους ἀπλέτους συνθέσιας vv. 147–148, cf. le poème no. 289, 14: συνθήκας). Il exprime sa confiance en la grâce de la Sainte Vierge, dont il a déjà reçu et vu les bienfaits (*da quod dedisti*). Le sens du dernier vers reste obscur. Vraisemblablement, il y a une autre lacune de 2 vers, entre les vv. 149 et 150.

¹⁵¹ Dans *La hiérarchie céleste*, 212A, Pseudo-Denys l’Aréopagite écrit: «Tel est donc ... le premier ordre des essences célestes, celui qui fait cercle autour de Dieu et dans son immédiat voisinage.»

NUMÉRO 292

SUR UN CHEVREUIL POURSUIVI,
QUI S'ÉCHAPPE VERS LA MER ET A
ÉTÉ CAPTURÉ PAR DES PÊCHEURS

εἰς ἔλαφον διωκομένην καὶ καταφυγοῦσαν πρὸς θάλασσαν, καὶ ὑπὸ
σαγηνευτῶν κρατηθεῖσαν

- Ἦ μ' ἔτεκεν φύγον, εἰς ἅλα δ' ἔδραμον, ἦ ῥα ματαία,
κρέσσονα μητρὸς ἔχειν μητρυνὰν ἐλπομένη,
κτείνει δ' ἰχθυβόλος, φεῦ αἴσχεος· οὐδὲ κυνηγός,
οὐδὲ δρομάς με κύων, ἀλλὰ λίνον κατέχει.
5 οὐδ' ἀδίκως ἐδίκασε δίκη· τί γὰρ ἔλλιπον αἶαν
τὴν φιλήν μούνων εἵνεκα θηροφόνων;

S f. 173 || Cr. 340, 23–30 Mi. 155 Picc. pp. 153–154 Cougny II 387 || 1 ἦ μ' ἔτεκεν φύγον
Laux.: ἦ μ' ἔτεκε φύγον S ἦ μ' ἔτεκε, ἔκφυγον Cougny fort. ἦ μ' ἔτεκε, φύγον vel γῆ μ'
ἔτεκε, ἦν φύγον Picc. || ἦ ῥα Picc.: ἦ ῥα S || 2 μητρυνὰν S: μητρυνὰν Picc. || 5 ἐδίκασε S:
-σσε Picc. || 6 εἵνεκα Picc.: ἔνεκα S.

v. 1 ἔτεκεν: pour corriger l'hexamètre, j'ai accepté la conjecture de Marc Lauxtermann (1994, 175), qui est la plus proche de la leçon du manuscrit S. Cougny suggère ἔκφυγον: «librarius, opinor, omisit ἐκ, quod geminatum erat».

μητρυνὰν: le mot μητρυνά au lieu du plus habituel μητρυνά est attesté dans d'autres textes byzantins, par ex. chez Théodose le Diacre (X^e s.), *De Creta Capta* 581 (transmis dans notre manuscrit S), Constantin VII (X^e s.), *De virt. et vit.*, éd. Büttner-Wobst, I 208, 27 et dans des textes juridiques tels qu'*Epanagoge* (IX^e s.), *Ecloga* (IX^e–XII^e s.), *Prochiron* (IX^e–XIV^e s.). La forme μητρυνά est aussi attestée deux fois chez Platon (*Lg.* II 672b4: ὑπὸ τῆς μητρυνᾶς Ἥρας et XI 930b6: μητρυνά).

v. 3 ἰχθυβόλος: ce mot pour désigner le pêcheur figure notamment dans l'*Anthologie*, chez Oppien et chez Nonnos, et parfois chez Grégoire de Nazianze, cf. *AP* VIII 156, 1 (ἰχθυβόλον ποτ' ἔλνε λίνον βυθίης ἀπὸ πέτρης).

v. 5 ἐδίκασε: avec α long, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c. A cause du caractère dichronique du α, il n'est pas nécessaire d'accepter la correction ἐδίκασσε, proposée par Cougny. Pour l'idée exprimée par οὐδ' ἀδίκως ἐδίκασε δίκη—la justice a été juste: le chevreuil n'aurait pas dû laisser son habitat naturel pour échapper à son destin—cf. *AP* IX 370, 5–6, cité dans le commentaire; Hdt. 7. 194, 8: ὁ Σανδώκης ἐπὶ χρήμασι ἄδικον δίκην ἐδίκασε.

v. 6 θηροφόνων: figure comme épithète d'Artémis et d'Apollon, mais aussi de chiens Eur. *Hipp.* 216–217, *AP* VI 348, 6, Nonn. *Dion.* 36, 51–52, Greg. Naz. *Carm.* II 1. 45, 308 (κυνῶν θηροφόνων ὁμαδόν).

*Sur un chevreuil poursuivi, qui s'échappe vers la mer et a été capturé par des
pêcheurs*

Celle qui m'a engendré, je l'ai fuie, vers la mer j'ai couru, bien en vain,
dans l'espoir d'obtenir une marâtre plus puissante que ma mère,
Mais c'est le pêcheur, hélas, ah disgrâce, qui me tue—non pas le
[chasseur,
ni son chien de chasse, mais le filet me retient.

- 5 La justice n'a pas commis d'injustice : pourquoi donc avais-je quitté
la terre bien-aimée à cause des seuls chasseurs ?

Commentaire

Cette petite élégie sur une chasse au chevreuil qui se termine par une capture insolite est bucolique et édifiante à la fois. C'est l'animal même qui raconte sa fuite (ἡθοποῦα, cf. le poème no. 15): poursuivi, il a quitté sa mère (= la terre) et s'est jeté dans la mer, dans l'espoir d'échapper aux chasseurs et de sauver sa vie.¹⁵² La thématique est bien connue d'autres poèmes de l'*Anthologie*, notamment dans la section de la Couronne de Philippe.¹⁵³ Je cite des exemples frappants: *AP* VII 290, où un homme échappe au naufrage pour être tué par une vipère: τί μάτην πρὸς κύματ' ἐμόχθει, | τὴν ἐπὶ γῆς σπεύδων μοῖραν ὀφειλομένην; (vv. 5-6: «A quoi bon lutter contre les flots, pour courir à un sort qui l'attendait sur terre?»); *AP* IX 17, où un lièvre échappe aux dents d'un chien pour finir dans les dents d'un chien de mer: ἐκ πυρός, ὥς αἶνος, πέσες ἐς φλόγα (v. 5 «du feu, comme dit le proverbe, tu es tombé dans la flamme»); *AP* IX 18, une ἡθοποῦα d'un lièvre qui constate que même dans le ciel pour lui il y aura du danger sous la forme de la constellation du chien; *AP* IX 83, où un chien s'élance dans la mer pour chasser les dauphins et pour y trouver la mort; *AP* IX 252, où des loups avides font la chasse à un voyageur et continuent à le poursuivre dans l'eau du Nil, en formant une chaîne; IX 371, où un lièvre échappe à un filet et à un chien pour finir dans les mâchoires d'un chien de mer: κυσὶν τλήμων ἦν ἄρ' ὀφειλόμενος (v. 6 «... c'est aux chiens, bien sûr, que le malheureux était destiné»). Comme l'a déjà signalé Piccolos (1853, 154), un poème de Tibérios Illustrios (*AP* IX 370, I^{er} s. ?) a certainement servi de modèle à Jean. Cette épigramme est, elle aussi, une ἡθοποῦα d'un chevreuil qui raconte sa fuite insolite et son sort amer:

Οὐ κύνες, οὐ στάλικές με κατήνυσαν, οὐχὶ κυνηγοὶ
δορκάδα, τὸν δ' ἀπὸ γῆς εἰν ἀλὶ πλῆσα μόρον.
ἐξ ὕλης πόντῳ γάρ ἐνέδραμον· εἴτά με πλεκταὶ
ἔλξαν ἐπ' αἰγιαλοὺς δικτυβόλων παγίδες.
5 ἦλιτον ἢ χέρσοιο μάτην φυγὰς, οὐδ' ἀδίκως με
εἴλε σαγηνευτὴς τὰ μὰ λιποῦσαν ὄρη.
οὐποτ' ἄγορης, ἀλιῆς, ἔτ' ἄστοχον οἶσετε χεῖρα,
χέρσῳ καὶ πελάγει κοινὰ πλέκοντες ὕφη.

Ni les chiens ni les filets n'ont eu raison de moi, chevreuil, ni les chasseurs, mais le trépas qui me venait de terre, c'est en mer que je l'ai

¹⁵² Le chevreuil est déjà mort ou se trouve au seuil de la mort (notez le présent κτείνει). Pour les éthopées «d'outre-tombe», cf. ch. II. §4. *Sujet lyrique*.

¹⁵³ Cf. Van Opstall 2003.

consommé. Car de la forêt je m'étais élancé dans les flots, et les filets bien tressés des pêcheurs m'ont tiré sur la grève. Je fus coupable en désertant vainement la terre ferme et l'homme aux rets n'eut pas tort de me prendre, moi qui avais abandonné mes montagnes. Jamais plus, pêcheurs, vos mains ne manqueront leur proie, puisque vous tressez des filets aussi bons sur terre que sur mer.

Bien que l'épigramme de Jean soit plus courte que celle de Tibérios, les deux épigrammes sont de la même veine. A noter cependant que Jean n'a pas emprunté de citations littérales de son modèle, mais qu'il les a modifiées: φύγον (Jean v. 1) et φυγάς (Tib. v. 5); εἰς ἄλλα (Jean v. 1) et εἰν ἄλλί (Tib. v. 2); ἔδραμον (Jean v. 1) et ἐνέδραμον (Tib. v. 3); ματαία (Jean v. 1) et μάτην (Tib. v. 5); ἰχθυβόλος (Jean v. 3) et διικτυβόλων (Tib. v. 4); κυνηγός (Jean v. 3) et κυνηγοί (Tib. v. 1); δρομάς κύων (Jean v. 4) et κύνες (Tib. v. 1); ἀδίκως (Jean v. 5 et Tib. v. 5); ἔλλιπον αἶαν τὴν φιλίην (Jean vv. 5–6) et τὰμὰ λιποῦσαν ὄρη (Tib. v. 6).¹⁵⁴ Piccolos trouve que l'épigramme de Jean est «une mauvaise imitation» de son modèle. Il est vrai que Jean a supprimé une grande partie de la riche description que fait Tibérios. Néanmoins, il a ajouté des éléments qui méritent d'être signalés.

Tout d'abord, Jean a inséré l'image emblématique de la belle-mère malveillante (μητρυνά), dont la présence au deuxième vers annonce déjà la fin amère du pauvre chevreuil. Déjà dans l'Antiquité, la malveillance des marâtres était proverbiale (cf. par ex. Hes. *Op.* 825 sur les jours fastes et néfastes: ἄλλοτε μητριῇ πέλει ἡμέρη, ἄλλοτε μήτηρ et Pl. *Mx.* 237b sur les autochtones: τρεφομένους οὐχ ὑπὸ μητριᾶς ὥς οἱ ἄλλοι, ἀλλ' ὑπὸ μητρὸς τῆς χώρας ἐν ᾗ ὄκουν). L'*Anthologie* offre des vers bien satiriques sur la marâtre. Pour illustrer le topos, j'en donne deux exemples.¹⁵⁵ La marâtre d'*AP* IX 67 reste cruelle, même après sa mort:

Στήλην μητριῆς, μικρὰν λίθον, ἔστεφε κοῦρος,
ὥς βίον ἠλλάχθαι καὶ τρόπον οἰόμενος·
ἡ δὲ τάφῳ κλινθεῖσα κατέκτανε παῖδα πεσοῦσα.
φεύγετε μητριῆς καὶ τάφον οἱ πρόγονοι.

La stèle d'une marâtre, une petite pierre, était couronnée par un jeune garçon qui pensait qu'avec la vie elle avait aussi perdu son caractère; mais la stèle se renversa sur le tombeau et tua l'enfant dans sa chute. Fuyez jusqu'au tombeau d'une marâtre, vous, enfants du premier lit.

¹⁵⁴ Si l'on accepte la conjecture de Piccolos, on peut y ajouter γῆ (v. 1) et ἀπὸ γῆς (v. 2).

¹⁵⁵ Cf. aussi *AP* III 4 et 9; *AP* IX 68, 69 et 589.

Dans *AP IX* 23, 7–8, on retrouve la marâtre comme métaphore pour la mer dangereuse :

Ὅσσον μητρειῆς γλυκερωτέρῃ ἔπλετο μήτηρ,
τόσσον ἄλὸς πολυῆς γαῖα ποθεινοτέρῃ.

Autant une mère est plus douce qu'une marâtre,
autant la terre est plus désirable que la mer blanchissante.

Le chevreuil de Jean se jette dans les bras de sa marâtre, un acte qui doit finir mal. En effet, il n'échappera à un mal que pour en trouver un autre : le filet du pêcheur.

Puis, Jean a trouvé plusieurs détails émouvants qui manquent dans l'épigramme de Tibérios. Il a tissé un développement psychologique : du vain espoir du premier distique (vv. 1–2 : ἧ ῥα ματαία κρέσσονα μητρὸς ἔχειν μητρὶν ἐλπομένη) on passe à l'exclamation de désespoir du deuxième distique (v. 3 φεῦ αἰσχρός) pour s'arrêter sur la question rhétorique résignée du dernier distique (v. 5 τί γὰρ ἔλλιπον αἶαν τὴν φιλίην μούνων εἵνεκα θηροφόνων;). En revêtant deux sens, celui du «filet de pêcheur» et du «fil du destin», le mot λίνον (v. 4) remplace à la fois μόρον (v. 2, le trépas) et πλεκταί (v. 3, les filets) de Tibérios. Comme le chevreuil est captif du pêcheur, il est aussi captif du destin auquel il ne peut pas échapper. Le pauvre animal a reconnu que son propre caprice a même accéléré son destin.

Il n'est pas exclu que notre épigramme ait une valeur allégorique, se référant à la chute de l'homme. Un poème anonyme en latin (IX^e s.), intitulé *Prosa per allegoria (sic) ac de cigno ad lapsum hominis*, fournit une comparaison intéressante. Dans ces vers, les tribulations d'un cygne symbolisent la vie de l'homme, cf. spéc. 2b–5a (trad. Dronke 2003, 157–159, à noter le discours direct depuis 3b) : (2b) Oh quam amare lamentabatur arida (3a) se dereliquisse florigera et petisse alta maria, (3b) aiens : infelix sum avicula, heu mihi, quid agam misera ? (4a) Pennis soluta inniti lucida non potero hic in stilla—(4b) undis quator, procel-lis hinc inde nunc allidor, exsulata ... («Oh how bitterly he lamented having left the blossoming dry land and sought the high seas, saying : <Wretched bird that I am, alas, what shall I do in my misery? Exhausted, I can no longer rely on my wings, here in the glinting spray—I am battered by waves, now dashed this way, that way by storms, exiled ...>» etc.). Mais contrairement à notre chevreuil, le cygne est sauvé pour chanter la gloire de Dieu.

NUMÉRO 300

SUR LE PRINTEMPS

εἰς τὸ ἔαρ

Χριστὲ ἄναξ, ὃς ἔαρ θαλέθον πολυήρατον ἄρτι
 ἐκ ζοφεροῦ χειμῶνος ἀπηύγασας, ὥριον ἄνθος—
 πάντα δ' (~ | ~) ἀνήκεν ὑπὸ χθονὸς οἶά τε τύμβου
 δεύτερον ἐς φαέθοντα παλίμπνοα ἄρτι μολόντα,
 5 πάντα δ' ἐκοσμήσατο· καὶ ἄνθετο κόσμον ὁ κόσμος·
 οὐρανὸς ἄστρα φεραυγέα, κάλλιμα (δ') ἄνθεα γαῖα,

S ff. 175–176 || Cr. 348–352 || εἰς τὸ ἔαρ S^{mg} || 4 παλίμπνοα ... μολόντα Kambylis: παλίμπνοο(ς) ... μολόντ(ες) S παλίμπνοος ... μολών τις Picc. || 6 δ' ante ἄνθεα addidi || ἄνθεα S: ἄνθη Picc.

v. 1 Χριστὲ ἄναξ: pour l'invocation, cf. le poème no. 17, 1. A noter l'*incipit* de l'hymne *Après le silence de Pâques* (Carm. II 1, 38, 1–2) de Grégoire de Nazianze: Χριστὲ ἄναξ, σὲ πρῶτον, ἐπεὶ λόγον ἡέρι δῶκα, | δηναῖον κατέχων, φθέγξοι' ἀπὸ στομάτων. Cf. aussi vv. 87 et 104.

v. 2 ὥριον ἄνθος: peut-être ὥριμον? Cf. ὥριμον ἄνθος, *AP* V 144, 3.

v. 3 ἀνήκεν: après l'invocation du Christ et la phrase relative des vv. 1–2 commence une parenthèse et l'invocation du Christ n'est reprise qu'au v. 87. On pourrait changer le prédicat ἀνήκεν du manuscrit S (du verbe ἀνέγω, sujet = πάντα, «tout est remonté»), en ἀνήκας (du verbe ἀνέμι, sujet = le Christ invoqué: «tu as ramené»), de sorte que le rapport entre la résurrection du Christ et le renouvellement de la nature pendant la fête de Pâques devienne plus explicite. Cf. l'image évoquée par Hésiode, *Th.* 669: οὓς τε Ζεὺς Ἐρέβεσφιν ὑπὸ χθονὸς ἦγε φρόωσδε, «ceux qu'avait ramenés Zeus d'Erèbe souterrain au jour».

L'hexamètre est défectueux. On pourrait ajouter ~ | ~ ~ après δ' ou après ἀνήκεν. On pourrait également ajouter ~ ~ ~ (ἐμπαλιν? ἔδραμεν?) après ὑπὸ χθονός, cf. *Hymnes* 2, 45 à la Sainte Vierge: Χαῖρε, καὶ ἐκ χθονός ἐμπαλιν εὐδρομος ἐς φῶς | νυμφίου ἡελίου πρὸς πόθον ἐρχομένη et notre poème v. 42: ἀπὸ χθονός ἔδραμε et v. 90: πάντα ἐκ νεκρῶν φραεσίμβροτον ἔδραμεν ἡῶ). Une autre conjecture possible serait celle proposée par Marc Lauxtermann (1994, 180): οἶά τε τύμβου νεκροὶ | δεύτερον ἐς φαέθοντα παλίμπνοοι ...

v. 4 J'ai accepté la correction de Kambylis (1994–1995, 38 n. 65), qui propose de changer le παλίμπνοο(ς) ... μολόντ(ες) du manuscrit S en παλίμπνοα ... μολόντα. J'ai traduit δεύτερον ἐς φαέθοντα (litt. «pour une deuxième fois au jour») avec l'expression «pour une deuxième fois à la vie», parce qu'il s'agit d'une vraie résurrection de la nature, comme dans la καὶνῃ κτίσις dépeinte par Grégoire de Nazianze dans son *Discours sur le Nouveau Dimanche* (cf. commentaire). L'expression ἐς φάος ἄρτι μολοῦντος (où Maxime Planude lit justement μολόντος) figure dans l'*Anthologie* (*AP* II 1, 128).

Sur le printemps

Christ Seigneur, qui viens de faire briller le printemps fleurissant
et bien aimé, une fleur fraîche après l'hiver sombre—

Tout est remonté de la terre comme dessous la tombe ⟨...⟩,
venu tout à l'heure pour une deuxième fois à la vie, respirant de
[nouveau,

- 5 tout s'est orné et l'univers s'est orné de parure,
la voûte céleste d'astres brillants, la terre de fleurs exquises,

v. 5 ἐκοσμήσατο: bien que le α soit une des trois voyelles dichroniques à l'époque byzantine, dans les hexamètres de Jean Géomètre je n'ai pas trouvé d'autres exemples d'un α long parmi les formes qui se terminent par -σατο. Une solution possible serait de lire ἐκοσμήσαντο à la troisième personne du pluriel, puisque la pluralité du sujet πάντα, élaborée dans l'*ecphrasis* suivante (vv. 9–86), est déjà à l'esprit (cf. *K-G* 1, 65b). Néanmoins, dans la récapitulation de l'*ecphrasis* (vv. 90–93), πάντα est suivi de prédicats au singulier. Si l'on accepte la conjecture ἀνήκας au v. 3 (cf. note ci-dessus), on pourrait changer ἐκοσμήσατο καί en ἐκόσμησας· τὸ καί ... La deuxième personne du singulier ἐκόσμησας souligne le rapport entre la resurrection du Christ et le renouvellement de la nature pendant la fête de Pâques. Pour τὸ καί ... «c'est pourquoi», cf. Hom. *Il.* 3, 176 et *Od.* 8, 332.

ἄνθετο: aoriste épique de ἀνατίθειμαι; le préfixe ἄν- répète le préfixe dans le prédicat ἀνῆζεν du v. 3 et le mot ἄνθετο joue sur le mot ἄνθεα au v. 6. Pour ce vers, je propose la traduction «se parer de», «se vêtir de», cf. par ex. *AP* VI 59, 2: Ἀρτέμιδι ζώνην ἄνθετο Καλλιρόη.

κόσμον ὁ κόσμος: joue sur les différents sens du mot, «univers», «ordre», «décoration». Ce type de calembour est très fréquent chez les Byzantins. La polyvalence sémantique du mot κόσμος a été déjà exploitée par Phil. Alex. In *Flaccum* 169: τὸν ἐν κόσμῳ κόσμον ὄντως ἰδών, et aussi *Praem.* 41 et *Abr.* 159.

- ἀήρ δ' αἰθέρα πάγκαλά τ' ὄρνεα ἄρτι φανέντα,
 πορφυρέην δὲ θάλασσα γαλήνην ἄλλά τε νηκτά.
 νῦν μὲν χρυσεόκνυκλον ἀπὴντυεν ἥλιος ἄρμα,
 10 αὐτὸς δ' ἀντολίηθεν ἐφ' ἐσπερίην μάλα νύσσην
 ἵπταται ὑψηλός, φαιδρός, περιώσιος, ἡδύς,
 θερμός, βλαστοφόρος, ῥοδοδάκτυλος, εὐδρομος, ὀξύς.
 νῦν δὲ καὶ ἄστρο αἰριπρεπέα καὶ εὐδρομα πάντα,
 ῥεῖα δ' αἰρίζηλα καὶ εὐθετα πᾶσιν ιδέσθαι,
 15 πολλὰ δέ γ' ἐξεφάνη, καὶ ἄδηλα τὸ πρὶν περ ἑόντα,
 † οὐνομά τ' εὐφραδέες †, ὀλκάσι λύχνοι, ὀδίταις ἀγοί.

7 ἀήρ Picc. : ἀηρου S ἄκρον Cr. || 9 χρυσεόκνυκλον S : χρυσό- Cr. || 12 βλαστοφόρος S :
 -φόρους Cr || 13 εὐδρομα scripsi : εὐδρομα S || 14 εὐθετα scripsi : εὐθετα S || 16 λύχνοι
 ... ἀγοί Picc. : λύχνοις ... ἀγοί S

v. 7 ἀήρ δ' αἰθέρα : j'ai accepté la conjecture de Piccolos, puisque l'image énoquée au v. 5 (ἀνθετο κόσμον ὁ κόσμος) est élaborée par οὐρανός, ἀήρ et θάλασσα (le prédicat ἀνθετο étant toujours sous-entendu). La différence exacte entre les expressions ἀήρ et αἰθήρ est difficile à déterminer. Associé aux astres, οὐρανός est la partie la plus éloignée de la terre, tandis qu'ἀήρ («atmosphère autour de la terre») et αἰθήρ («région supérieure de l'air») se trouvent tous les deux plus proches de la terre. L'interprétation suivante, qui insiste sur la qualité et non pas sur l'espace du ciel, me semble probable : le ciel gris, le brouillard hivernal (ἀήρ), s'est paré du (sc. a cédé la place au) ciel bleu (αἰθήρ), décor au vol des beaux oiseaux. Le mot αἰθήρ est repris au v. 24 νῦν μὲν καὶ πολυόπτος ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ.

v. 8 ἄλλά τε : pour l'accentuation, cf. le poème no. 58, 1 (note).

v. 9 Ici, l'aoriste ἀπὴντυεν a le v bref, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c. Puisqu'à l'époque classique le verbe ἐντύνω a le v long à tous les temps (sauf le futur), le philologue classique pourrait être tenté de proposer de supprimer seulement une lettre pour arriver à ἀπὴντυεν, l'imparfait du verbe ἐντύω ayant le v bref (cf. ἐντυεν ἵππους *Il.* 5, 720, ἦντυε δίφρον Nonn. *Dion.* 48, 304). En tant qu'adverbe temporel, νῦν se lie de préférence au présent (comme aux vv. 11, 19, 20, 21, 23, 26, 27 etc.), mais l'aoriste (vv. 9, 15, 24, 80, 82, 83) ou l'imparfait ne sont pas exclus (*K-G* 2, 116).

v. 10 νύσσην : *LSJ* s.v. «turning-post», «starting and winning-post»; j'ai traduit νύσσην de façon métaphorique «but».

v. 12 βλαστοφόρος : néologisme, probablement inspiré du langage métaphorique relatif au Christ des auteurs chrétiens, employé par Astérios Sophistès (III^e-IV^e s.), *Hom.* 16. 6, 6 (καὶ ἐλθοῦσα ἡ ἀμπελος ἐκληματοβόλησε τοὺς ἀποστόλους, ἐβλαστοφόρησε τοὺς σωζομένους); Theod. Stud. *Epist.* 18. 1, 11 (ὁ ὀρηξί τῆς λογικῆς βλαστοφορίας).

- et le ciel d'un air serein et de beaux oiseaux qui viennent d'apparaître,
 et la mer d'un calme splendide et de toutes sortes d'animaux nageurs.
 Maintenant, le soleil a préparé son char aux roues dorées,
 10 et lui-même se hâte de l'Orient jusqu'à son but occidental,
 élevé, éclatant, très puissant et doux,
 ardent, portant des rejetons, aux doigts de rose, bon coureur rapide.
 Maintenant, les astres sont, eux aussi, tous remarquables et aux belles
 [courses,
 bien visibles et disposés à être vus par tous,
 15 et ils sont apparus en grand nombre, bien qu'invisibles auparavant,
 et † leur nom est éloquent, † flambeaux aux navires, guides pour les
 [voyageurs.

ῥοδοδάκτυλος: épithète homérique, conseillée par Libanios à propos de l'*ecphrasis* du printemps (*Prog.* 12. 7. 3, 2: ἔαρος συγγραφικῶ χαρακτήρι).

v. 13 Le -α final d'ἄριπρεπέα est long. Même si à l'époque byzantine α, ι et υ sont considérés dichroniques, le -α final du neutre pluriel est rarement long. En l'occurrence, cet usage peut être justifié, parce qu'il y en a déjà un exemple chez Homère, *Il.* 8, 555–556: ὥς δ' ὅτ' ἐν οὐρανῷ ἄστρα φαεινὴν ἀμφὶ σελήνην | φαίνεται ἄριπρεπέα, ὅτε τ' ἔπλετο νήνεμος αἰθήρ. En plus, la présence de la césure après ἄριπρεπέα rend la violation de la règle moins évidente. Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2a et Scheidweiler 1952, 287–288. L'*hiatus* après καὶ est fréquent, mais dans ce vers on peut lire καὶ ἐύδρομα au lieu de καὶ εὐδρομα (cf. au v. 117: καὶ ἐύδρομος). Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2g.

v. 14 ἀρίζηλα: comme au vers précédent, on a affaire à un -α final long d'un neutre pluriel suivi d'une césure. Ici, il est possible de justifier l'usage de la tournure ῥεῖα δ' ἀρίζηλα sur la base d'un vers d'Hésiode, *Op.* 6: ῥεῖα δ' ἀρίζηλον μινύθει καὶ ἄδηλον ἀέξει. Pour corriger l'hexamètre on pourrait éventuellement ajouter (τε) devant καί.

Pour καὶ ἐύθητα au lieu de καὶ εὐθητα, cf. au v. 13 ci-dessus. Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2g.

v. 16 † οὐνομά τ' εὐφραδές †: le singulier pose problème, «leur nom (est) éloquent»? , sc. «leur nom représente bien la constellation correspondante»? On s'attendrait au pluriel, peut-être faut-il lire: οὐνομά τ' εὐφραδῆ, «quant à leur nom éloquents», ou bien οὐνόματ' εὐνοα; οὐνόματ' εὐφορα; οὐνόματ' εὐφρονα?

- νῦν καὶ μήνη χρυσόκερως, ἄτε νύμφη παστοῦ
 νυμφίου ἐκπροϊοῦσα καὶ ἔγκυα φῶτα λαβοῦσα,
 γαῦρος ἐπαντέλλει, πολλοῖς δ' ἐκάτερθε προπομποῖς
 20 ἀστράσι κυδιάει, βοέης δ' ἐφύπερθεν ἀμάξης
 στέλλετ' ἐς ὤκεανόν, φιλέραστος, εὐχροος, ἄβρα,
 οὐδὲ μέλαν σκιόεν νέφος αὐτὴν ἀμφιπεπηγὸς
 κάλλος ἀμαλδύνει καὶ ἄγριον ἀμφικαλύπτει.
 νῦν μὲν καὶ πολύοπτος ὑπερράγη ἄσπετος αἰθῆρ,
 25 λευκοχίτων, κροκόπεπλος, εὐπνοος, ὄμμασιν ἀνγῇ·
 νῦν ζέφυροι πνεῖουσι κατ' ἄνθεα καὶ μύρον ἥδὺ
 ἔξανεμοῦσι ῥοσίν· [εὔ] μέγα καὶ λαλέουσιν χάριμα.
 ἦδη καὶ γαῖα χλοερὴν ἐστέψατο ποίην,

17 νύμφη παστοῦ S: πάστασι νύμφη Cr. || 18 ἐκπροϊοῦσα scripsi: ἐκπροϊείσα S || ἔγκυα S: ἔγγυα Cr. || 20 βοέης Picc.: βόησε S βορέης Cr. || 23 ἀμαλδύνει Picc.: ἀναλδύνει S || 24 ὑπερράγη scripsi: ἀπερράγη S || 27 ἔξανεμοῦσι ῥοσίν· μέγα Laux.: ἔξ ἀνέμων ῥοσίν· εὐ μέγα S || λαλέουσιν Hilb.: -ουσι S || 28 γαῖα Hilb.: γαῖα S

vv. 17–18 ἄτε νύμφη παστοῦ | νυμφίου ἐκπροϊοῦσα: l'image figure également dans *Ps.* 18, 6 (ὡς νυμφίος ἐκπορευόμενος ἐκ παστοῦ αὐτοῦ).

ἐκπροϊοῦσα: j'ai corrigé ἐκπροϊείσα qui vient d'ἐκπροίημι, «lâcher», «faire jaillir», cf. *LBG* s.v. «falso pro -ιοῦσα?».

v. 18 ἔγκυα φῶτα λαβοῦσα: hypallage, car au niveau de la syntaxe ἔγκυα appartient à φῶτα, tandis qu'au niveau du sens, l'image de la grossesse convient plutôt à la lune (cf. le commentaire). La conjecture ἔγγυα, proposée par Cramer, supprime toute référence érotique.

v. 20 βοέης δ' ἐφύπερθεν ἀμάξης: la leçon βόησε du manuscrit S doit être corrompue et la conjecture βοέης de Piccolos me semble convaincante. Cf. aussi le poème no. 282, 1 (note) pour la lune au-dessus d'un char attelé à des taureaux. La conjecture βορέης de Cramer crée un Boréas personnifié comme sujet masculin du στέλλετ'. Puisque la série d'adjectifs en asyndète (φιλέραστος, εὐχροος, ἄβρα) se réfère plutôt à la lune, Boréas ne semble pas approprié comme sujet du vers.

v. 21 στέλλετ': pour l'élision de -αι, qui se produit également dans v. 47 μίνυτ', cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2h. Au début du v. 80 figure στέλλεται avec correction épique.

vv. 22–23 L'imagerie a l'air homérique, bien qu'Homère ne soit pas cité mot pour mot. Dans l'*Iliade* le nuage noir de la mort entoure les combattants (*Il.* 16, 350: θανάτου δὲ μέλαν νέφος ἀμφεκάλυπεν et 20, 417–418: νεφέλη δέ μιν ἀμφεκάλυψε κυανέη).

Maintenant, également la lune aux cornes d'or, comme une épouse
[quittant

sa couche nuptiale et portant de pleines lumières,
se lève majestueusement et se vante de son cortège de nombreux
[astres,

- 20 de chaque côté, et au dessus de la charrette à bœufs
elle part pour l'Océan, bien-aimée, au beau teint, douce,
sans qu'un nuage noir et obscur qui la cerne
cache sa beauté et l'entoure farouchement de toutes parts.
En ce moment aussi, le ciel infini s'est ouvert, visible à tous,
25 à la tunique blanche, au voile de safran, frais, brillant aux yeux.
Maintenant les zéphyrs soufflent parmi les fleurs, et ils exhalent
le parfum agréable au nez [...] et ils chantent leur grande joie.
Voici, la terre s'est couronnée de jeune herbe verte

v. 24 ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ: certainement inspiré de l'*Iliade*, où à peu près la même image se trouve en fin de vers: ἐκ τ' ἔφανε πᾶσαι σκοπιαί καὶ πρόωνες ἄκροι | καὶ νάπαι· οὐρανόνθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ, | πάντα δὲ εἶδεται ἄστρον, γέγηθε δέ τε φρένα ποιμὴν (*Il.* 8, 557–559 et aussi 16, 299–300). J'ai changé ἀπερράγη en ὑπερράγη, cf. le poème no. 289, 36.

v. 25 L'expression λευκοχίτων «à la tunique blanche» est assez rare. Elle figure huit fois dans le *TLG*, dont quatre dans des hexamètres: dans la *Batrachomyomachia*, où λευκοχίτων décrit du foie bordé de lard blanc (!), chez Musée, chez Nonnos et chez Jean de Gaza. Ce dernier utilise λευκοχίτων au début du vers dans un tel contexte: Ἀντολίη ... | λευκοχίτων ἦῖξεν ἐπὶ δρόμον Ἡριγενείης (*Ἐκφρασὶς τοῦ κοσμοῦ πίνακος* 2, 242–244). A noter également la tournure «le jour de la résurrection à la tunique blanche» chez Jean Chrysostome: Ἦλιος γὰρ διασκεδάξει γνώφον, διώκει δὲ νύκτα φωτοφόρος ἡμέρα· τὴν δὲ νύκτα τῆς ἀγνωσίας ἢ λευκοχίτων τῆς ἀναστάσεως ἐκάλυπεν ἡμέρα (*In Sanctum Pascha*, ligne 32). Pour la thématique de la fête de Pâques, cf. le commentaire.

v. 26 Le μύρον ἡδύ: l'odeur du parfum, non pas sa substance (baume).

v. 27 En lisant ἐξανεμοῦσι ῥοσίν· μέγα (--- | --- | -; Lauxtermann *per litteras*) on introduit un prédicat à la phrase, qui manque dans le manuscrit S (ἐξ ἀνέμων ῥοσίν· εὖ μέγα).

λαλέουσιν: dans le manuscrit S donne la leçon λαλέουσι sans -ν euphonique. Pour raisons de métrique, j'ai accepté la conjecture d'Hilberg (1879, 14), qui propose λαλέουσιν. Pour -σι(ν), cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2e.

v. 28 Le vers est presque entièrement emprunté à Méléagre, *AP* IX 363, 3: γαῖα ... χλοερὴν ἐστέψατο ποίην (cf. le commentaire). Pour γαῖα au lieu de γαῖα, cf. Hilberg 1879, 96.

καὶ λαγόνων προέβη τόκος < - υ υ >, ὥριος, ἡδύς·
 30 ἄρτι μὲν ἐκ καλύκων διδυμόχροον ἥτε κούρη
 ἐξεφάνη θαλάμων ῥόδον < - υ υ >, ὄμμασι τέρψις
 καὶ τε μύρον ῥισίν, οὗ μαλακὴ δρόσος ἔπλετο χερσίν.
 ἄρτι δὲ καὶ κρίνον, εἰκὼν φέρτερος οὐρανίωνων,
 λευκοφόρων Σεραφίμ περὺγων χορὸς ἰσαριθμὸς,

30 διδυμόχροον scripsi: διδυμόχρονος S διδυμόχρους Cr. || 32 μύρον ῥισίν, οὗ Laux.: μύρον ῥισίων S μύρον ῥύσιον Cresci μύρων Συρίων Picc. || 34 περὺγων χορὸς ἰσαριθμὸς scripsi: περὺγων ἰσαριθμὸς χορὸς S περὺγων χορὸς ἰσαριθμὸς Cresci περὺγων χορῶ ἰσαριθμὸν Scheidw. περὺγεσι χορῶν ἰσαριθμὸς Picc.

vv. 29 et 31 Ces deux vers n'ont que cinq pieds: - υ υ | - υ υ | - / υ υ | - υ υ | - υ || Manque-t-il des adjectifs? Dans une tentative purement spéculative, je propose de lire εἶαι au v. 29 et ἄγιον au v. 31.

vv. 30-44 Pour la palette de fleurs stéréotypée, cf. Brubaker & Littlewood 1992, 213-248. En outre, la série λευκῶιον, νάρκισσος, κρίνον, κρόκος, ὑάκινθος (πορφυρέη), ῥόδον figure dans un poème de Méléagre (*AP* V 147).

v. 30 ἐκ καλύκων διδυμόχροον ἥτε κούρη: d'après Musée, qui fait la comparaison entre la rose et les rondes pommettes des joues de neige d'Héro qui s'empourprent; ὡς ῥόδον ἐκ καλύκων διδυμόχροον (*Héro et Léandre*, 59: «comme une rose doublement nuancée au sortir du bouton»). Grégoire de Nazianze utilise l'image inversée dans sa description d'un songe: il voit deux vierges dont les lèvres sont fermées en silence, comme la rose dans ses calices mouillés de rosée: σιγῇ δ' ἀμφοτέρῃσι μεμνόμενα χεῖλεα κείτο, | οἷον τε δροσεραῖς ἐν καλύκεσσι ῥόδον (*Carm.* II 1. 45, 249-250).

v. 32 καὶ τε: combinaison rare dans la poésie de Jean. Les grammairiens anciens avaient déjà commencé à considérer καὶ τε comme deux particules copulatives synonymes. Ici, καὶ τε ne semble utilisé que pour remplir l'hexamètre. Cf. Ruijgh 1971, ch. II pp. 74-75 et ch. XX pp. 763-784.

Le μύρον ῥισίων du manuscrit est incompréhensible. En lisant μύρον ῥισίν, οὗ (Lauxtermann *per litteras*, cf. vv. 26-27 μύρον ἡδὺ ... ῥισίν), on ajoute au plaisir visuel (ὄμμασι τέρψις) le plaisir olfactif, comme au v. 25 ἐύπνοος, ὄμμασιν αὐγῇ. Cresci (1996, 51) pense que ῥισίων est une erreur du copiste due à l'iotacisme et elle propose de lire ῥύσιον. L'adjectif ῥύσιον, qui signifie «qui sauve, qui protège», ne me semble pas approprié ici («la rosée douce est comme baume sauveur pour les mains»?). La conjecture μύρων Συρίων de Piccolos est inspirée de Théocrite, Συρίω δὲ μύρω χεῖρ' ἀλάβαστρα (*Id.* 15, 114). A mon avis, elle introduit un nom de lieu trop spécifique pour cette *ecphrasis* générale et universelle.

- 35 χρυσείας κεφαλὰς προὔβαλετο, οἷά τε ῥάβδους,
 σκῆπτρον ἀνακτορείης μέσον ἀμφιέπον περικύκλω,
 εὐθρονον, ἔμφλογον, ἐν τρισὶ γραμμαῖς, ἔξοχον ἄλλων,
 τριαδικὴν μορφὴν ὑπερούσιον οἷα προφαῖνον.
 ἄρτι δὲ λευκόϊον θάλλει, κυανανγὲς [ἐύπνοον] Ἴον τε,
 40 πορφύρεός θ' ὑάκινθος, ἐύχροος οἷά τε μείραξ
 εὐχαίτης κομῶν καλὴν ἀνεδήσατο χαίτην·
 καὶ μαλακὸς νάρκισσος ἀπὸ χθονὸς ἔδραμε τερπνός,
 ἡδύχροός τε κρόκος χρυσάνθεος ἡδ' ἀνεμώνη·
 πάντῃ δ' ἀμφιτέθηλε χάρις· δένδρεα καρήνοις

35 κεφαλὰς S: κορυφὰς Picc. || προὔβαλετο scripsi: -βάλλετο S || 36 περικύκλω scripsi: περικύκλον S περι κύκλον Picc. || 38 οἷα S: υἷα Scheidw. || 39 κυανανγὲς Ἴον τε scripsi: κυανανγὲς ἔυπνοον Ἴον S || 40 θ' ὑάκινθος Picc.: τ' ὑάκινθος S || ἐύχροος scripsi: εὐχροος S || 43 χρυσάνθεος S: χρυσάνθεμον Picc. || ἡδ' ἀνεμώνη Picc.: ἡ δ' ἀνεμώνη S || 44 δένδρεα scripsi: δένδρεα S

v. 35 προὔβαλετο: j'ai changé l'imparfait προὔβαλλετο du manuscrit S en l'aoriste προὔβαλετο avec α long, parce que dans cette *ecphrasis* du printemps (vv. 1–86) qui décrit la nature réveillée sans insister sur le développement temporel, ne figure aucun prédicat à l'imparfait. Toutefois, il faut admettre qu'il y a peu d'exemples de ce type de α long. Peut-être le scribe dans le manuscrit S a redoublé le lambda pour raisons de métrique? Cf. la note au v. 110 ἐγκατέβαλ(λ) ε ci-dessous et ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2c et § 2f.

v. 39 Dans le manuscrit S, le vers a sept pieds: ἄρτι δὲ λευκόϊον θάλλει, κυανανγὲς ἐύπνοον Ἴον (— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — — | — / ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ∪). Je suppose que le premier membre, qui fait écho à un vers de Méléagre (*AP* V 144, 1–2: ἦδη λευκόϊον θάλλει, θάλλει δὲ φίλομβρος | νάρκισσος) est correct. Quant au dernier membre, il pourrait être inspiré de καὶ κυανανγὲς Ἴον d'un poème de Rufin qui décrit une couronne tressée de fleurs de lys, de roses, d'anémones, de narcisses et de violettes (*AP* V 74, 4, deuxième partie de l'hexamètre), sauf que dans notre poème, il a un dactyle de trop. Je propose de lire κυανανγὲς Ἴον τε (au lieu de κυανανγὲς τε Ἴον). D'autres cas de τε en fin de vers dans la poésie de Jean se présentent dans les poèmes nos. 56, 3 et 68, 6.

A noter que dans cet hymne de Jean Géomètre l'adverbe temporel ἄρτι ne figure jamais avec un prédicat au présent, sauf ici avec θάλλει. Aux vers précédents il figure avec un prédicat ou un participe à l'aoriste (v. 2 ἀπηύγασας, v. 4 μολόντα, v. 7 φανέντα, v. 31 ἐξεφάνη; pour v. 35 προὔβαλ(λ) ετο, cf. la note ci-dessus). Pour ἄρτι avec prédicat au présent et au passé, cf. *K-G* 2, 119–120.

- 35 a montré ses anthères dorées comme des bâtons,
 entourant tout en rond le sceptre de la souveraineté placé au milieu,
 au beau trône, fulgurant, triloculaire, plus élevé que les autres,
 comme en montrant la forme supersubstantielle de la Trinité.
 Maintenant la giroflée blanche fleurit, ainsi que la violette [...]

[sombre,
- 40 et l'hyacinthe pourpre, de teint frais comme un jeune garçon,
 à la belle chevelure longue, a noué ses cheveux,
 et le narcisse tendre et charmant s'est hâté de la terre,
 ainsi que le crocus, d'un jaune vivant, à la fleur dorée, et l'anémone.
 Partout le charme est en fleur : les arbres s'élancent en haut

v. 41 εὐχαίτης : pour la chevelure d'une plante, cf. *AP* IX 669, 8 (ἐκχυτον εὐχαίτης κισσὸς ἔπλεξε κόμην), du lierre qui répand les entrelacements de sa magnifique chevelure.

v. 43 χρυσάνθεος : cet adjectif n'est pas attesté ailleurs, mais il semble que χρυσάνθεος = χρυσανθής, comme chez Homère εὐτείχεος = εὐτειχής. Si l'on garde χρυσάνθεος, le crocus est qualifié par deux adjectifs, comme le narcisse au vers précédent. Le χρυσανθῆς κρόκος, est attesté dans *AP* XII 256, 7 : χρυσανθῆ δὲ κόμαισι κρόκον. Piccolos propose de lire χρυσάνθεμον. Dans une description en dodécasyllabes du jardin de Basile le Parakimomène de la plume de Jean (le poème no. 12 = Cramer 276, 23–25) figurent les fleurs suivantes : ῥόδω-
 νιαί, κρινῶνες, ὀδητῶν ἴων, | χρυσάνθεον (substantif, avec faute d'orthographe χρυσάνθεον pour χρυσάνθεμον[?]), νάρκισσος ἡδὺς καὶ κρόκος, | ὁ πορφυρίζων ὑάκινθος ἡδίων.

Pour la conjecture de Piccolos ἡδ' ἀνεμώνη en fin de vers, cf. Hom. *Il.* 14, 348 : λωτόν θ' ἔρσηντα ἰδὲ κρόκον ἡδ' ὑάκινθον.

v. 44 πάντη : ce mot figure aussi chez Méléagre, *AP* IX 363, 16 (cf. le commentaire).

ἀμφιτέθηλε : parfait intensif, cf. v. 91 πάντα τέθηλε et *AP* IX 221, 4 (πολλὰ δ' ἀμφιτέθηλε χάρις), *AP* XII 93, 6 et 96, 4 (ἀμφιτέθηλε (-θαλε) χάρις).

- 45 ὑπόσ' ἀναθρόσκει, χλοεροῖς τε μελίσδεται φύλλοις·
 ἡδύ τι καὶ ψιθύρισμα καλὸν κελαρύσμασι κρήνης
 μίγνυτ', ἐπὶ σκιεροῦ τάχα δ' ἄλσεος ὄρνις αἰείδων
 ἀμφοτέροις κερὰ τριτάτην πολυηχέα μοῦσαν,
 ἄλκυνον δ' ἁλίοις ῥοθίοις ἐπιμίγνυσιν ᾧδὴν
- 50 ἦκ' ἀναβαλλομένοις, προσπτυσσομένοις ποτὶ χέρσον.
 χεύει καὶ χελιδὼν πολύμολπος ἀτειρέα φωνήν,
 ὀρθρινὰ δ' ἐν θαλάμοις προσφθέγγεται ἥντε κούρα.
 Πρόκνης ἢ μελίγηρυς ἀποσταλάει δ' ἅμα μολπή,
 ποικίλα <τε> τρωπῶσα κατ' ἄλσεα οὔποτε λήγει.
- 55 κύκνος ἐπ' ὄχθαισιν ποταμοῦ λυρογηθέα δειρὴν
 ἀντείνας Ζεφύρω, πτερὰ πλήσας ἥντ' αἰοιδὸς

45 μελίσδεται Cr.: μελίσσεται S μελίζεται Migne || φύλλοις Cr.: φίλοις S || 48 πολυηχέα Cr.: πολυσχέα S || 54 τε add. Cr. || τρωπῶσα Kambylis: τροπόωσα S προποῶσα Cr. || 55 ὄχθαισιν Hillb.: -σι S || 57 εὐκελάδου Picc.: εὐκελαδᾶ S

vv. 45-46 Les vers vv. 45-46 sont inspirés de Théocrite, *Id.* 1, 1-2: ἄδύ τι τὸ ψιθύρισμα καὶ ἅ πίτυς, αἰπόλε, τήνα, | ἅ ποτὶ ταῖς παγαῖσι μελίσδεται, ἄδύ δὲ καὶ τὸ | σορίσδε. Jean doit avoir lu l'expression ἄδύ τι τὸ ψιθύρισμα de Théocrite, puisqu'elle figure également dans l'œuvre rhétorique d'Hermogène (Περὶ Ἰδεῶν B, ἀφέλεια). La leçon μελίσσεται (ν | -νν) du manuscrit S doit être corrigée. J'ai accepté la correction de Cramer, qui lit μελίσδεται (cf. Théocrite). Depuis l'époque hellénistique, le αι est prononcé comme ε. Néanmoins, chez Jean -αι est presque toujours long devant une consonne, cf. IV. *Prosodie et Métrique* § 2h. Peut-être faut-il lire μελίζει (ν | --), comme dans le poème no. 12 (= Cr. 277, 16), où le pin dans le jardin de Basile le Parakimomène chante: πί-τυς μελίζει. L'image bucolique des arbres qui chantent figure également chez Nonnos, qui parle d'une forêt chantant (*Dion.* 41, 49: μελίζεται ἔμπος ὕλη) et Sappho, qui décrit des feuilles frémissantes (αἰθυσομένων φύλλον), cf. le poème no. 206 (commentaire).

v. 47 μίγνυτ': pour l'élision de -αι, cf. note au v. 21.

ἐπὶ σκιεροῦ ... ἄλσεος: Jean a certainement connu le poème περὶ τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως de Grégoire de Nazianze, où ce dernier décrit le *locus amoenus* où il s'est retiré pour méditer sur sa vie (*Carm.* I 2. 14, 2 et 5-6: ἤμην ἐν σκιερῷ ἄλσει | ... αὔραι δ' ἐψιθύριζον ἅμ' ὀρνιθέεσσιν αἰοδοῖς, | καλὸν ἀπ' ἀκρεμόνων κῶμα χαριζόμεναι, cf. les notes aux v. 60 et v. 65 ci-dessous).

v. 49 ἄλκυνον: cf. ἄλκυνες dans Méléagre, *AP* IX 363, 17.

v. 51 χελιδόνες: cf. χελιδὼν dans Méléagre, *AP* IX 363, 17.

- 45 avec leurs cimes et chantent avec leurs feuilles d'un vert tendre ;
un léger murmure doux se mêle à l'eau ruisselante d'une source
et dans la forêt ombreuse bientôt un oiseau chantant
ajoute sa mélodie sonore comme troisième aux autres.
L'halcyon mêle son chant aux vagues bruyantes de la mer,
50 qui précèdent doucement et se plient contre la terre ;
l'hirondelle aux chants nombreux fait couler sa voix puissante
et bavarde de grand matin dans son alcôve, comme une fille.
En même temps, le chant de Procné au doux son se répand
et ne cesse plus de varier ses arabesques dans les forêts.
55 Le cygne au bord du fleuve son cou lyrique tendu
vers le Zéphyr, ses ailes remplies—comme un chantre

v. 52 ὀρθρινά : accusatif pluriel au sens adverbial.

v. 53 ἀποσταλάει : ce prédicat figure aussi deux fois chez Oppien, *Cyn.* 3, 370 et 4, 198, où les scholies expliquent ῥίπτει et ῥίζει (? cf. Da Somavera 1709, s.v. ῥίπτω : «gettare, gittare, buttare»).

v. 54 ποικίλα τε τρωπῶσα : comme l'a fait remarquer Kambylis (1994–1995, 37 n. 62), le participe τροπόωσα de S doit être changé en τρωπῶσα, d'après *Od.* 19, 521 : ἦ τε θαμὰ τρωπῶσα χέει πολυηχέα φωνήν. Pour compléter l'hexamètre, il faut encore y ajouter une syllabe. Sans trop intervenir dans le texte, on peut y ajouter τε : ποικίλα τε τρωπῶσα (— ∪ ∪ | — — | — ∪).

vv. 55–58 Le cygne chante aussi durant sa vie et pas seulement au seuil de la mort, cf. par ex. Pl. *Phd.* 85a–b, lorsque Socrate explique à Simmias que le chant du cygne n'est ni réservé au moment de la mort ni provoqué par la tristesse : étant un oiseau d'Apollon, les cygnes sont visionnaires (μαντικοί) et ils connaissent les bontés des Enfers (προειδότες τὰ ἐν ᾿Αιδου ἀγαθὰ), de sorte qu'au seuil de la mort, ils chantent plus et mieux qu'auparavant (ἄδοντες καὶ ἐν τῷ πρόσθεν χρόνῳ, τότε δὴ πλεῖστα καὶ κάλλιστα ἄδουσι).

v. 55 κύκνος ἐπ' ὄχθαισιν ποταμοῦ : le manuscrit S présente la leçon ὄχθαισι. J'ai accepté la correction ὄχθαισιν d'Hilberg 1879, 57, pour raisons de métrique et parce que l'expression est tirée mot pour mot de Méléagre, *AP* IX 363, 18 : κύκνος ἐπ' ὄχθαισιν ποταμοῦ καὶ ὑπ' ἄλσος ἀηδών. Cf. aussi Theoc. *Id.* 7, 75 et *Orph. A.* 1133 : παρ' ὄχθαισιν ποταμοῖο. Pour -σι(v), cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2b.

- πνεύματος εὐκελάδου λύραν, εὖ δέ τε δάκτυλα βάλλων
 καλὸν ἀποθλίβει μέλος ἀερόμολπον ἔρατόν,
 αὐτὸς αἰοιδὸς ὁμοῦ τελέθων, αὐτὸς δέ τε αὐλός.
 60 στηθομελεῖς δὲ τέττιγες ἐπ' ἀκρεμόνων μάλα πολλήν
 σύντονον εὐκελάδοις μαγάσι προχέουσιν αἰοιδήν.
 ἄρνες αἰὲ σκαίρουσι, συρίσδεται ἡδέα ποιμήν,
 μῆλα μαλοῖς βεβρίθασιν, ἀγάλλεται αἰπόλος αἰξίν.
 βουκόλος εἰς σκιερὰν πλατάνιστον ἀπέδραθε, κρήνην

58 ἔρατόν S: ἔραστόν Cr. || 62 αἰὲ σκαίρουσι scripsi: δ' ἀμφιπερισκαίρουσι S || ἡδέα post συρίσδεται S secl. Kambylis

v. 57 εὐκελάδου: du vent qui provoque la mélodie, mais dans un poème de l'*Anthologie* de la mélodie elle-même, πᾶν μέλαθρον μολπᾶς ἵαχ' ὑπ' εὐκελάδου (*AP* VII 194, 4).

δέ τε: cf. le poème no. 290, 99 (note).

La deuxième partie du vers pourrait être une réminiscence de Greg. Naz. *Carm.* II 1. 19, 23: ἢ τις εὐκρέκτω κιθάρῃ ἐπὶ δάκτυλα βάλλων. L'expression δάκτυλα βάλλων est aussi présente à la fin du vers chez Nonn. *Dion.* 9, 196; 12, 392; 15, 97; 17, 369 et Jean de Gaza, *Ἐκφρασις τοῦ κοσμικοῦ πίνακος* 1, 167.

v. 58 ἀποθλίβει μέλος: l'expression est insolite; ἀποθλίβω signifie littéralement «écraser» ou «faire sortir de force» (d'huile, de larmes, etc.), mais ici, j'ai traduit de façon métaphorique «il exprime». Chez Nonn. *Dion.* 1, 516–519, le verbe θλίβωμαι est lié à la syrinx: φειδομένῳ δὲ | λεπταλέον φύσημα μεμυκότι χεῖλεϊ πέμπων, | θλιβομένοις δονάκεσιν ὑποκλέπτων τόνον ἡχοῦς, | λαρότερον μέλος εἶπε («Ensuite, sur un ton modéré, lèvres closes, il produit un léger souffle et, pressant ses chalumeaux, met une sourdine à leur voix pour rendre la mélodie plus suave»). Cf. Christ. Mityl. (XI^e s.), *Carm.* 48, 15: [ἀποθλ]ίβοντες ἡδονῆς μέλος.

ἔρατόν: variante poétique de l'adjectif ἔραστός. Ici avec α long, au sens adverbial: «aimablement». Cf. *h. Hom.*, *h. Merc.* 423: ἔρατόν κιθαρίζεις, *h. Ap.* 515 et *h. Merc.* 455: ἔρατόν κιθαρίζων.

v. 59 αὐλός: ici, la λύρα serait plus logique.

v. 60 στηθομελεῖς δὲ τέττιγες: inspiré de la description de la forêt ombragée de Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 14, 7–9 (cf. *Carm.* II 2. 5, 248 et les notes aux v. 47 et v. 65): ... οἱ δ' ἀπὸ δένδρων | στηθομελεῖς, λιγυροί, ἡελίοιο φίλοι, | τέττιγες λαλαγεῦντες ὅλον κατεφώνεον ἄλσος. Cf. aussi Theoc. *Id.* 7, 139: τέττιγες λαλαγεῦντες. Pour la scansion de τέττιγες (˘ – ˘) chez Jean, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2j. Peut-être faut-il supprimer δέ pour scander τέττιγες (– – ˘), cf. v. 72 τέττιγας (– – ˘).

sa lyre de vent mélodieux, et bien arpégeant avec ses doigts—
 exprime aimablement un bel air mélodieux,
 lui-même étant à la fois le chantre et la flûte.

- 60 Les cigales dans les branches, chantant de la poitrine, font écouler
 leur chant abondant et s'accordant avec les chevalets mélodieux.
 Les boucs bondissent sans cesse, le berger joue des douces mélodies,
 les brebis sont lourdes de laine, le chevrier se réjouit de ses chèvres.
 Le bouvier s'est endormi à l'ombre d'un platane, tout près

v. 61 μαγάς: «chevalet d'un instrument à cordes», cf. Philostr. *VS* 1. 7. 1.

v. 62 Puisque dans le manuscrit S le vers a un pied de trop (ἄρνες δ' ἀμφιπε-
 ρισκαίρουσι, συρίσδεται ἡδέα ποιμήν -- | - - - | -- | - - / - | - - - | - - -
 | - -), je propose de changer le long prédicat ἀμφιπερισκαίρουσι (cf. ἀμφιπε-
 ρισκαίρει au v. 76 de notre poème) en αἰετσκαίρουσι (en supprimant δ'); cf. le
 poème no. 206 (εἰς τὸ θέρος), 3: ἄρνες αἰετσκαίροντες. Une autre solution serait
 de lire δὲ σκαίρουσι ou bien ἐπισκιρτῶσι (toujours en supprimant δ'). Les verbes
 σκαίρω et σκιρτάω connaissent un grand nombre de variantes: dans l'*ecphrasis*
 du jardin de Basile le Parakimomène (no. 12, 47 = Cr. 277, 17) on trouve σκιρ-
 τῶσι θῆρες, tandis que dans l'*ecphrasis* du printemps de Grégoire de Nazianze
 (*Or.* 44, *PG* 36 cols. 605–622, cf. le commentaire) figurent les expressions ἄρνες
 ἐπισκιρτῶσι et περὶ σκιρτᾶ δελφίς; pour des exemples de (περὶ)σκαίρω, cf. aussi
 la note au poème no. 76, 19 à propos de περισκαίροντες. Nonnos utilise fré-
 quemment le verbe ἐπισκαίρω (14×, par ex. Nonn. *Dion.* 44, 249 et 47, 632:
 ἐπισκαίρουσι).

Kambylis (1994–1995, 37 n. 60) a supprimé ἡδέα, de sorte que l'hexamètre est
 corrigé et que συρίσδεται se lit avec -αι bref devant consonne (mais cf. note
 au v. 45). À noter que le moyen συρίσδεται n'est pas attesté dans la littérature.
 Peut-être qu'il faut changer συρίσδεται en συρίσδει (- | - -).

v. 63 μαλοῖς: au lieu de μαλλοῖς avec deux λ (< ὁ μαλλός), un tour de force
metri causa. Cf. Scheidweiler 1952, 280 «ich (würde) im Frühlingslied des Joh.
 Geom. ... nicht wagen ... das überlieferte μαλοῖς in μαλλοῖς zu ändern», et
 cf. IV. *Prosodie et Métrique* § 2j.

βεβρίθασιν: parfait intensif qui figure aussi chez Homère, *Od.* 15, 333–334
 (τράπεζαι | σίτου ... βεβρίθασιν).

v. 64 εἰς ... πλατάνιστον: εἰς avec accusatif, au lieu d'ἐν avec datif, cf. le poème
 no. 266, 2.

ἀπέδραθε: du verbe ἀποδραθάνω, cf. Hom. *Od.* 20, 143 (ἔδραθ').

- 65 ἄγχι ἐπ' ἀργυρέης, ψυχρὸν παρ' ἐπαλμένον ὕδωρ.
 νῦν ναῦται πλώουσιν, ὁδοιποροῦσιν ὁδῖται·
 οἱ μὲν ἐπ' ἀργυρόεντα, πορφυρόεντα θαλάσσης
 νῶτα περιπλήσσοντες, καὶ ἀμπετόωντες ἐπ' αὔρας
 ἰστία νηυσὶ [πέτεσθαι] καὶ κώπαις πάλιν οἷά τε ποσσὶν
 70 εἰναλίην τέμνοντες ὁδόν, καλὸν ἄστεος ὄρμον·
 οἱ δ' ὑπὸ πνείοντας καὶ ἄμα ψύχοντας ἀήτας,
 τέτιγας εὖ λαλέοντας, καὶ εὖστομέοντα πετήλοις
 ὄρνεα ποικιλόφωνα καὶ ἡδέα νάματα κρηνῶν.
 νῦν δὲ μαχητὴς εὖοπλος οἷά τις εὐχροος ἀστήρ
 75 λαμπρὸν παμφαίνει καὶ εὐχαρι ἄρμα τιταίνει·
 ἵπποις δ' ἀμφιπερισκαίρει, ξίφος οἷά τε θήγει
 ἀγχέμαχον, κραδίῃ πνέει μένος, ἄλλεται ὀργῇ.
 καὶ πῶς σεῖο, μέλισσα, λαθοίμην, σεῖό τε δώρων;
 νῦν στρατὸς αὐτοκέλευστος ἐπ' ἄνθεα ἥύτε κώμας
 80 στέλλεται εὐφραδέως, ἀνά τ' ἔδραμεν ἄχθεα τερπνὰ

65 παρ' ἐπαλμένον scripsi: παρεπαλμένον Cr. παραπαλμένον S || 66 πλώουσιν Kambylis: πλό- S || 69 πέτεσθαι post νηυσὶ S delevi || κώπαις πάλιν scripsi: πάλιν κώπαις S || ποσσὶν scripsi: ποσσὶν S || 71 οἱ δ' ὑπὸ πνείοντας coniecī: οἱ δὲ περιπνείοντας S οἱ δὲ περὶ πνείοντας Picc. || 77 κραδίῃ πνέει Picc.: κραδίῃ πνίει S

v. 65 ψυχρὸν παρ' ... ὕδωρ: l'eau fraîche est aussi présente dans le *locus amoenus* de Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 14, 10–11 (παρ δ' ὕδωρ ψυχρὸν ἐγγὺς ἔκλυζε πόδας | ἦλα ῥέον δροσεροῖο δι' ἄλσος). Cf. les notes aux v. 47 et v. 60 ci-dessus.

v. 66 πλώουσιν: j'ai accepté la correction de Kambylis (1994–1995, 37 n. 59), qui lit πλώουσιν (forme épique de πλέω) au lieu de πλόουσιν (manuscrit S). Le prédicat a été employé deux fois par Méléagre (*AP* IX 363, 9 πλώουσιν et 21 πλώουσι).

v. 67 ἀργυρόεντα: l'adjectif n'est pas attesté ailleurs, mais ἀργυρόεντα: ἀργυρέα et πορφυρόεντα: πορφυρέα. Le -α final du pluriel neutre n'est presque jamais long, mais cf. note au v. 13 et IV. *Prosodie et Métrique* §2a (*brevis in longo* devant la césure de l'hexamètre). On pourrait lire ἀργυροειδέα au lieu d'ἀργυρόεντα, cf. *Orph. H.* 1, 599: ἀργυροειδὲς ὕδωρ.

v. 68 περιπλήσσοντες, καί: -ες doit être bref malgré le καὶ qui suit (abrégé par correction épique devant ἀμπετόωντες). Ce phénomène n'est pas attesté ailleurs dans le corpus. On pourrait changer καί en ἰδ' (cf. le poème no. 290, v. 118, conjecture de Scheidweiler, et v. 147).

- 65 d'une fontaine argentine, près de l'eau fraîche jaillissante.
 Maintenant les marins naviguent, les voyageurs sont en route :
 les uns tandis qu'ils battent le dos argenté et splendide
 de la mer et qu'ils déploient dans l'air les voiles
 des navires [...] ou bien qu'avec leurs rames comme avec des pieds
 70 ils s'ouvrent un passage marin, vers le beau port d'une ville ;
 les autres parmi les brises soufflantes et fraîches,
 les cigales qui chantent fort et les oiseaux dans les branches
 à la voix mélodieuse et changeante, et les doux ruisseaux des sources.
 En ce moment comme un astre de belle couleur, le soldat bien armé
 75 est tout brillant et dresse son char élégant ;
 il trépigne autour ses chevaux, il aigüise son épée comme
 pour un duel, il respire le courage dans son cœur, il s'élance
 [d'agitation.
 Et comment puis-je t'oublier, abeille, toi et tes dons ?
 Or, une armée se dirige, spontanément et avec sagesse,
 80 vers des fleurs comme vers des villages, et elle rentre portant

v. 69 Dans le manuscrit S, le vers est trop long (ἰστία νηυσὶ πέτεσθαι καὶ πάλιν κώπαις οἷά τε ποσίν), de sorte que j'ai supprimé πέτεσθαι, changé l'ordre de πάλιν et κώπαις et emprunté la forme épique ποσσίν pour arriver à un vers plus acceptable, ἰστία νηυσὶ καὶ κώπαις πάλιν οἷά τε ποσσίν (- ∪ ∪ | - ∪ ∪ | - - | - ∪ ∪ | - ∪ ∪ | - ∪).

νηυσί: *dativus commodi*.

v. 70 καλὸν ... ὄρμον: accusatif de direction.

v. 71 Pour rétablir la métrique du vers on peut lire οἱ δ' ὑπό, ou bien οἱ δ' ἐπί.

v. 72 τέτιγας: ici - ∪ ∪, mais au v. 60 figure τέτιγες ∪ - ∪.

v. 75 ἄρμα τιταίνει: «il dresse son char» pour se préparer au combat; chez Homère, par contre, ἄρμα τιταίνων se réfère au cheval, comme dans *Il.* 2, 390: ἰδρώσει δέ τευ ἵππος εὐξοον ἄρμα τιταίνων et dans *Il.* 12, 58: ἔνθ' οὐ κεν ῥέα ἵππος εὐτροχον ἄρμα τιταίνων. Mais cf. *Od.* 10, 354-355: ... προπάροιθε θρόνων ἐτίτανε τραπέζας | ἀργυρέας («elle dressait une table d'argent devant le trône»).

εὔτε λάφυρα φέρων καὶ ἡγεμόνος προπάροιθε
 θῆκεν ἐπισταμένως· ἄλλοις δ' ἐπὶ ἄλλα τιθεῖσαι
 πάνσοφα ἔργα, πένονται κάλλεα μυρία κηροῦ,
 ἡδέα δῶρα μέλιτος ἐπισφραγίσαι ἐνὶ θήκαις,
 85 πλοῦτον ἀπειρέσιον, βροτῆς γενεῆς ἄκος, εἶδαρ,
 εἶδαρ ἱμερτόν, ἀκηράσιον, βασιλεύτατον ἄλλων.
 ἀλλὰ τί μοι τάδε, Χριστὲ ἄναξ, Λόγε φέρτερε μύθου,
 ὅς μεγάλοισι λόγοις νωμᾶς οἰήϊα κόσμου;
 τίς γλυκεροῦ λόγος εἶαρος, ἢ λόγος εἰαροφύτων;
 90 πάντα μὲν ἐκ νεκρῶν φαεσίμβροτον ἔδραμεν ἡῶ,
 πάντα τέθλη· γάννυνται οὐρανός, ἥλιος, ἄστρα,
 ὕδατα πλωτοῖς, γαῖα δὲ πεζοῖς, ὄρνισιν ἀήρ,
 πάντα δ' ἀνηβήσαντα τεαῖς ἐπέτρεψεν ἐφετμαῖς.
 οὐδὲ μόνος στένων λάλτρεις, ἔλκεα μυρία πέσσω,

82 θῆκεν scripsi: θῆκαν S || 83 πένονται Picc.: πένοντα S || 84 ἐπισφραγίσαι Migne:
 ἐπὶ σφραγίσας S ἐπισφραγίσας Cr. || 87 μύθου Picc.: μάθου S || 94 πέσσω Cr.: πέσων
 S

v. 82 J'ai changé θῆκαν du manuscrit S en θῆκεν, afin d'éviter la discontinuité grammaticale contenue dans la troisième personne du pluriel θῆκαν après les deux prédicats στέλλεται et ἔδραμεν à la troisième personne du singulier. τιθεῖσαι = pseudo-ionien (att. τιθεῖσαι), cf. l'analogie que prof. Ruijgh m'a communiquée *per litteras*, τιθεῖσα : τιθεῖ = φιλεῖσα : φιλεῖ.

v. 83 κάλλεα ... κηροῦ: emprunté à Méléagre, *AP IX* 363, 15, cf. le commentaire.

v. 84 ἐπισφραγίσαι: infinitif de but pour expliquer la fonction des gâteaux de cire que les abeilles produisent. Noter que le mot σφραγίς est aussi employé pour le baptême, cf. Greg. Naz. *Or.* 40, 4.

v. 86 βασιλεύτατον ἄλλων: le superlatif est présent dans Hom. *Il.* 9, 69 (σὺ γὰρ βασιλεύτατός ἐσσι). Pour ἄλλων après le superlatif, cf. Hom. *Od.* 5, 105: ὀϊζυρότατον ἄλλων.

v. 87 ἀλλὰ τί μοι τάδε: l'expression ἀλλὰ τί μοι est souvent suivie d'un infinitif, par ex. chez Greg. Naz. *Carm.* II 2. 1, 111: (ἀλλὰ τί μοι τὰ ἕκαστα λέγειν;) mais parfois elle est suivie d'un nom, par ex. chez Nonnos, *Dion.* 8, 61 (ἀλλὰ τί μοι δόμος οὗτος Ὀλύμπιος), Psellos (XI^e s.), *Opusc.* 36, 2 (τί μοι τάδε τοῦ παρόντος ψαλμοῦ;), *Or. for.* 1, 771–772 (ἀλλὰ τί μοι πρὸς τοῦτον ὁ λόγος), et *Or. for.* 1, 1858–1859 (ἀλλὰ τί μοι τὰ τῆς σκιάς;).

Χριστὲ ἄναξ, Λόγε φέρτερε μύθου: cf. le commentaire et la note au v. 1.

v. 88 οἰήϊα κόσμου: l'expression est deux fois présente à la fin de l'hexamètre chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 2. 1, 53 et *Carm.* II 1. 1, 573.

son fardeau agréable comme un butin et elle le dépose sagement
 devant son général; en faisant des produits sages, les uns
 après les autres, les abeilles s'appliquent aux beautés innombrables
 [de la cire,

pour sceller les dons doux du miel dans des rayons,

85 richesse infinie, médecine de l'espèce humaine, nourriture,
 nourriture délicieuse, pure, la plus royale de toutes.

Mais cela me regarde-t-il, Christ Seigneur, Vérité plus forte que la
 [parole,

qui avec ta grande intelligence régis les gouvernails du monde?

Quel est ce récit du doux printemps, ce récit des créatures
 [printanières?

90 Tout a couru de la mort vers l'aurore, qui brille pour les mortels,
 tout est en fleurs, tout se réjouit: le ciel, le soleil, les astres,
 la mer se réjouit des navires, la terre des voyageurs, l'air des oiseaux:
 toute chose rajeunie s'est abandonnée à tes ordres.

Moi seul, ton serviteur, gémissant, renfermant en moi d'innombrables
 [plaies,

vv. 90–94 La récapitulation reprend les premiers vers de l'*ecphrasis* (vv. 3–5) et est inspirée de Grégoire de Nazianze (*Or.* 44, *PG* 36 col. 617): πάντα γὰρ εἰς καλὸν τῇ πανηγύρει συντρέχει καὶ συναγάζεται, cf. commentaire.

v. 91 γάνυνται: j'ai corrigé -vv- en -v-, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2f. et note au poème no. 227, 2.

v. 92 πλωτοῖς et πεζοῖς: j'ai traduit par «navires» et «voyageurs», mais il pourrait aussi s'agir d'animaux qui vivent dans la mer et sur la terre, comme c'est le cas chez Greg. Naz. *Carm.* I 2. 1, 75–78 (ὥς δὲ τὰ πάντα | κόσμος ἔην, γαῖη τε καὶ οὐρανὸς ἦδὲ θάλασσα | οὐρανὸς οὐρανίοισιν ἀγαλλόμενος φαέσσει, | πόντος δὲ πλωτοῖς, πεζοῖς δὲ τε γαῖα πελώρη).

v. 93 ἐπέτρεψεν: j'ai traduit par «s'est abandonnée à», cf. *LSJ* s.v. ἐπιτρέπω, II. 2. «intr., *give way*, ... *indulge*» avec datif; peut-être ἐπέτρεψεν, cf. *LSJ* s.v. ἐπιτρέπω I. «to be conspicuous», conjecture proposée par Lauxtermann (1994, 180), ou ἐπιτρέπεται, cf. le poème de Méléagre, cité dans le commentaire, *AP* IX 363, 8: ἐπιτρέπεται.

v. 94 σὸς δὲ μόνος ... λάτρις: le poète se présente comme serviteur du Christ, cf. le psalmiste vis-à-vis de Dieu dans, par exemple, *Ps.* 85, 2 (τὸν δοῦλόν σου) et 4 (τοῦ δούλου σου).

- 95 ἔμπνοός εἰμι νέκυσ, δεδμημένος ἄλγεσι πολλοῖς.
 ὤλετο μέν μοι (καί) φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν,
 ὤλετο δ' ἄλκῃ σώματος, ὤλετο δ' εὐχαρις ἥβη,
 μῦθος δ' ἐξαπόλωλε, μεμνκότα χεῖλεα σιγῇ.
 κτήματα δ' ἐκφορέουσι διαρραιοστήρες ἀνάγκη,
 100 ἄλλοθεν ἄλμενος ἄλλος ἐτοιμοτάτην ἐπὶ θήρην.
 τίς δ' ἂν ἐπεσβολέοντας ἐνέγκοι, τόξα τε γλώσσης
 αὐτονόμου κακίης πολυφάρμακα, πάντοθεν ἰοὺς
 ἀμφιδίους, κρυφίους, ὑπὸ νύκτα καὶ ἡμαρ ἐπ' ἡμαρ;
 τῶν πάντων οὐ τόσσον ὁδύρομαι ἀχνύμενός περ,
 105 ὅσσον ἑνός, τό με καὶ εἰν ὦμῳ γῆραί θῆκε·
 ψυχὴν αἰνόμορον κλαίω, Μάκαρ, αἰνὰ παθοῦσαν

96 καὶ ante φάος addidi || 98 χεῖλεα Cr.: χεῖλη S || 106 κλαίω scripsi: κλαίων S || 107 δένδρεον Scheidw.: δένδρον S || γαίη ego: γαίης S

v. 95 ἔμπνοός εἰμι νέκυσ: écho de Grégoire de Nazianze (cf. le commentaire, *Carm.* II 1. 1, 203: καὶ νέκυσ ἔμπνοός εἰμι et *Carm.* II 1. 11, 1919: πάρεμι νεκρὸς ἔμπνοος, ἡττημένος—τοῦ θαύματος—στεφειφόρος). Cf. aussi Nonnos, *Dion.* 46, 260 et *AP Arp. epigr. sep.* 732, 8. L'expression ἔμπνοος νεκρὸς figure dans *Vita et sententiae Secundi* 18, 2 (II^e s. après Chr.), où la vieillesse n'est pas trop appréciée: τί ἐστι γῆρας; εὐκτετον κακόν, ζῶν θάνατος, ὑγιαίνουσα νόσος, προσδοκωμένη μοῖρα, πολυχρόνιον γέλασμα, ἄτονος φρόνησις, ἔμπνοος νεκρὸς, Ἀφροδίτης ἀλλότριος, θάνατος προσδοκώμενος, νεκρὸς κινούμενος ... Dans les poèmes nos. 14, 2; 53, 9; 81, 1, le poète se déclare également mort. Cf. aussi *Hymnes* 4, 87: δέμας ἔμπνοον.

vv. 96–97 Les anaphores plaintives (quatre fois ὤλετο dans les deux vers) se trouvent également dans d'autres poèmes de Jean Géomètre. Le καί, que j'ai ajouté devant φάος au v. 96 pour raisons de métrique γ figure aussi. Cf. les poèmes no. 53, 5–6: ὤλετο μέν σοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἡλικίη, χεῖρ δὲ λέλαιπε κράτος et no. 290, 25–26: ὤλετο μέν μοι καὶ φάος, ὤλετο καὶ μένος ἐσθλόν, | ὤλετο δ' ἡλικίη, θάροςος ἐμῆς κραδίης.

v. 98 μῦθος δ' ἐξαπόλωλε: le parfait resume les quatre ὤλετο des vv. 96–97 et souligne la condition qui en est le résultat. Pour μῦθος (ici traduit par «voix», mais qui se réfère aux divers types de l'expression verbale du poète, cf. les poèmes nos. 290, 89–90: ὡς ὅδ' ἐπήβολος εἶη | μῦθος ἀπὸ στομάτων οὐατα πρὸς Τριάδος (éloge) et 56, 8: τολμήσω μῦθον; (confession).

J'ai accepté la conjecture de Cramer qui propose χεῖλεα σιγῇ (--- | --) au lieu du χεῖλη σιγῇ (-- | --) du manuscrit S, parce que l'expression μεμνκότα χεῖλεα σιγῇ est littéralement empruntée à Grégoire de Nazianze, cf. *Carm.* II 1. 38, 49 (cf. le commentaire); *AP* VIII 137, 1; *Carm.* II 1. 45, 249:

- 95 je suis un mort respirant, opprimé par tant de détresse.
 Perdue est pour moi la splendeur, perdue aussi ma vigueur exquise,
 perdue la force de mon corps, perdue ma jeunesse charmante.
 Ma voix est cassée, mes lèvres sont fermées par le silence.
 Des brigands ont enlevé mes biens, violemment,
 100 se jetant de ça et là sur le butin si accessible.
 Qui supporterait les calomniateurs et les flèches d'une langue
 arbitraire, trempées dans le venin du mal, et les traits de partout,
 ouvertement, en secret, de nuit, et jour après jour?
 Dans ma détresse je ne gémiss pas autant sur tout cela
 105 que sur une seule chose qui m'a placé dans une vieillesse âpre.
 Je déplore mon âme au funeste destin, Bienheureux, mon âme

σιγῇ ... μεμνκότα χεῖλεα; *Carm.* II 1. 83, 1 et *Carm.* II 2. 1, 67: χεῖλεα σιγῇ; Kométtas (IX^e s.) emprunte les mêmes mots, quand il parle de Lazare avant sa résurrection: μεμνκώς χεῖλεα σιγῇ, | σώμά τε πνθόμενος καὶ ὁστέα καὶ χροά καλόν («silencieux et les lèvres fermées, son corps, ses os, sa peau si belle pourrissaient», *AP* XV 40, 6–7). Dans les hexamètres et distiques de Jean, on trouve toujours χεῖλεα et non pas χεῖλη, cf. les poèmes nos. 65, 31; 289, 42; 290, 125. Pour le *versus spondiacus*, cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 3c.

v. 101 τίς δ' ἄν ... ἐνέγκοι: pour d'autres questions avec τίς et optatif (sans ἄν), cf. ch. III. *Langue littéraire* § 3.1.

v. 102 αὐτονόμου: litt. «autonome», «indépendant», «libre», se dit d'une personne ou de l'état. «La langue autonome» ou «arbitraire» des vv. 101–102, se réfère-t-elle à la langue des concitoyens de Jean?

vv. 104–106 Le poète imite Homère, *Il.* 22, 424–426. Le tour figure également dans les poèmes no. 53, 11–12 (relatif à la vie qui passe, cf. la note au v. 11) et no. 290, 33–34 (relatif à l'animosité verbale d'autrui).

v. 105 τό με καὶ εἰν ὦμῳ γήρᾳ θῆκε: cf. le poème no. 68, 7 (commentaire et note; καὶ Φαραὼ κακομήτιδος ἐξερύσειας, μάρτυς, | δύσμορον ὀπὲ περ ὅς καὶ ἐν ὦμῳ γήρᾳ θῆκεν).

vv. 106–113 La ponctuation que j'ai proposée pour ce passage fait que la similitude est placée entre parenthèses et qu'elle s'étend sur deux vers (vv. 107–109), le sujet d'ἐξετάνουσ' (v. 107) et d'ἐγκατέβαλλε (v. 110) étant δυσδαίμων Βελίαρ (v. 112).

v. 106 Μάκαρ: invocation intermédiaire adressée au Christ, cf. Μάκαρ au v. 121 ci-dessous et les poèmes nos. 14, 2 (note); 65, 24–25; 67, 7.

- ψυχὴν, ἣν ἄτε δένδρεον ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ—
 δένδρεον ὑψιπέτηλον ἀκηρασίῳ παρὰ πηγῇ
 ἰστάμενον πάρος, οὐδὲ βίας ἀνέμων ἀλεεῖνον—
 110 ῥιζόθεν ἐγκατέβαλε δυσσαέος ἄσθματος ὄρμη
 ὕδασι τ' οὐκ ἀγαθοῖς, ἄτε πῆμασι τοῦδε βίοιο,
 δυσδαίμων Βελίαρ, πολεμόκλονον αἰὲν ἐγείρων
 κέντρον, ὄφης, πικρὸν δνοφόεν, θανάτοιο σοφιστής.
 ἀλλὰ μ', ἄναξ, ἐμὸν ὄμμα, νόος, σθένος, ἥλιος, ἀλκή,
 115 ζωή, κῦδος, ὄπλον, κάλλος, λόγος, εὐχαρις ἐλπίς,
 ἔγρε με καὶ μ' ἄνστησον, ἐς οὐατα σὸν δ' ἔπος [ἐς τάχος] ἔλθοι

108 ἀκηρασίῳ Picc.: ἀκηρεσίῳ S || **110** ἐγκατέβαλε scripsi: -βαλλε S || ὄρμη S: ὄρμη Cr. || **114** ἐμὸν ὄμμα Picc.: ἐμὸν ἐμὸν S || **116** ἔγρε με scripsi: ἔγρεο S || ἄνστησον Scheidw.: ἀνάστησον S || ἔλθοι scripsi: ἐς τάχος ἔλθοι S

v. 107 L'expression ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ figure dans une similitude homérique concernant un guerrier qui tombe comme un olivier; cf. Hom. *Il.* 17, 57–58: ἐλθὼν δ' ἐξαπίνης ἄνεμος σὺν λαίλαπι πολλῇ | βόθρου τ' ἐξέστρεψε καὶ ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ.

v. 108 δένδρεον ὑψιπέτηλον: cf. Hom. *Od.* 11, 588 (δένδρεα δ' ὑψιπέτηλα) et le poème no. 234, 1 (δένδρεον ὑψικάρηνον, note).

v. 110 ἐγκατέβαλε: j'ai changé l'imparfait ἐγκατέβαλλε du manuscrit S en l'aoriste ἐγκατέβαλε avec α long. Cf. προὔβάλ(λ)ετο au v. 35 (note).

v. 111 ὕδασι τ' οὐκ ἀγαθοῖς, ἄτε πῆμασι τοῦδε βίοιο: datif d'instrument.

v. 113 δνοφόεν: substantif, deuxième membre du *tricolon crescens* ὄφης, πικρὸν δνοφόεν, θανάτοιο σοφιστής. Pour sa description du diable aux vv. 112–113, Jean semble avoir puisé dans le vocabulaire de plusieurs poèmes de Grégoire de Nazianze, sans vouloir l'imiter mot pour mot. Chez Grégoire, l'expression θανάτου κέντρον (aiguillon de la mort) est présente dans *Carm.* II 1. 45, 160 (cf. note au poème no. 290, 2), tandis que πικρὸς ὄφης (serpent amer) figure dans *Carm.* II 1. 45, 110, *Carm.* II 2. 1, 440 et *Carm.* II 2. 5, 98. L'expression θανάτοιο σοφιστής se trouve mot à mot dans *Carm.* II 1. 83, 9 (intitulé περὶ τῶν δαυμονίων πολέμων), à la fin du vers.

- qui a terriblement souffert, qui a été terrassée sur le sol comme un
[arbre—
un arbre aux hautes feuilles qui se trouvait jadis tout près
d'une source limpide et n'évitait pas la violence des vents—
110 qui a été renversé depuis la racine sous le coup d'un souffle impétueux
et avec des eaux néfastes, comme les souffrances de cette vie,
par le funeste Beliar, toujours dressant son aiguillon
belliqueux, serpent, obscurité amère, maître de la mort.
Mais Seigneur, mon œil, esprit, force, soleil, puissance,
115 vie, gloire, arme, beauté, raison, espérance bien-aimée,
réveille-moi et rends-moi à la vie ; que tes paroles arrivent [...] aux
[oreilles

vv. 114–119 Pour l'énumération d'adjectifs et de substantifs en asyndète, cf. ch. III. *Langue littéraire* §4b.

v. 114 ἐμὸν ὄμμα: la conjecture de Piccolos me semble correcte, puisqu'une série d'épithètes presque identique se produit dans le poème no. 290, 93–94: σὺ βραχίων ἐμός, ὄμμα, φάος, νόος, ἄπλετος ἀλήκη, | ... etc. Cf. l'*Hymne après le silence de Pâques* de Grégoire de Nazianze (*Carm.* II 1. 38, 6–12: ... οἰόγονε, | εἰκὼν ἀθανάτοιο Πατρός, καὶ σφρηγὶς ἀνάρχου, | Πνεύματι τῷ μεγάλῳ συμφαές, εὐρυμέδων, | αἰῶνος πείρημα, μεγακλέες, ὀλβιόδωρε, | ὑψίθρον', οὐράνιε, πανσθενές, ἄσθμα νόου, | νομητὰ κόσμοιο, φερέσβιε, δημοεργέ | ὄντων, ἐσσομένων. Cf. le poème no. 290, 15–16 (note).

v. 116 ἔγρε, ἀνστήσον, ἔλθοι: pour ce type de séquence, cf. le poème no. 290, 142 (note). Le vers 116 pose plusieurs problèmes. Le manuscrit S lit ἔγρεο «réveille-toi» (< ἐγείρομαι, «se réveiller», cf. les poèmes nos. 55, 3 et 57, 7: ἔγρεο, θυμὲ τάλαν adressé à l'âme du poète, et le poème no. 73, 2: ὑπνοῖς, ἔγρεο, adressé au Christ qui dort sur le bateau.). Néanmoins, μ' ... ἔγρεο (vv. 114–116) doit être actif, de sorte que j'ai changé ἔγρεο en ἔγρε με (ἔγρω étant la forme abrégée d'ἐγείρω, cf. Call. *Hec. fr.* 260, 67 et plusieurs grammairiens, par ex. Ael. Herod. et Ps.-Herod. *De pros. cath.* 3, 1 p. 452, 26: τὸ δὲ ἔγρω κατὰ συγκοπὴν τοῦ ἐγείρω). Pour raisons de métrique, j'ai ensuite corrigé ἀναστήσον en ἀνστήσον (cf. note à l'aoriste ἀνθετο au v. 5 et ch. IV. *Prosodie et Métrique* §2j) et supprimé ἐς τάχος. Pour une prière pareille, cf. *Ps.* 41, 11: σὺ δέ, Κύριε, ἐλέησόν με καὶ ἀναστήσον με.

νεκροῦ μυδαλέου· καὶ εὐδρομος οἷά τε νεβρός
 θρέξομαι ἀλκίῃς, σθυναρός, καλός, εὐχαρις, ἡδύς,
 παντοίαις ἀρεταῖς τε κεκασμένος, ἴδρις ἀπάντων.
 120 μητέρα σὴν φυγόμενον ἐπήρατον, ἰκέτιν ἀγνήν,
 ναὶ Μάκαρ, αἶδεο, γουνοῦμαι, Λόγε, καὶ μ' ἐλέαιρε.

117 νεκροῦ μυδαλέου Scheidw.: νεκρὰ μυδαλέα S νεκρὰ μυδαλέα Cr. || εὐδρομος scripsi: εὐδρομος S || **119** τε addidi || **121** γουνοῦμαι Cr.: γενοῦμαι S.

v. 117 L'*hiatus* après καὶ est fréquent, mais dans ce vers on peut lire καὶ εὐδρομος au lieu de καὶ εὐδρομος (cf. au v. 13 ci-dessus). Cf. ch. IV. *Prosodie et Métrique* § 2g.

νεβρός: dans *Ps.* 41, 2, le chevreuil (ἔλαφος) représente l'homme qui souhaite s'approcher de Dieu (ὄν τρόπον ἐπιποθεῖ ἡ ἔλαφος ἐπὶ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων, οὕτως ἐπιποθεῖ ἡ ψυχὴ μου πρὸς σέ, ὁ θεός).

v. 119 ἴδρις ἀπάντων: l'expression figure chez Grégoire de Nazianze, *Carm.* I 1. 9, 6 (Λόγος ἴδρις ἀπάντων).

v. 120 φυγόμενον: ce mot est aussi présent dans *Hymnes* 2, 43. Il figure souvent chez Nonnos, cf. *Dion.* 2, 98; 4, 328; 15, 318; 36, 59; 48, 440, etc.

v. 121 αἶδεο, ἐλέαιρε: le présent souligne le caractère immédiat de l'action souhaitée. Cf. aussi ch. III. *Langue littéraire* § 3.2, les poèmes nos. 290, 127: αἶδεο (note) et 53, 21: ἐλέαιρε (note). L'impératif présent αἶδεο est suivi de l'impératif aoriste ἐλέησον dans *Hom. Il.* 21, 74: γουνοῦμαι σ', Ἀχιλεῦ, σὺ δέ μ' αἶδεο καὶ μ' ἐλέησον.

d'un mort décomposé : et vite comme une jeune biche
je courrai, vaillant, vigoureux, beau, bien-aimé, charmant,
doué d'innombrables vertus, dans tous les domaines savant.

120 Respecte ta mère qui fuit le mariage, souhaitée, suppliante chaste,
je te prie, Bienheureux, Verbe—et aie pitié de moi.

Commentaire

Ce long poème de Jean Géomètre, intitulé εἰς τὸ ἔαρ est un hymne littéraire au Christ, qui a renouvelé la nature.¹⁵⁶ Dans un premier temps, le poème contient une invocation (ἐπίκλησις) au Christ. Puis, les qualités et les actions de la divinité sont élaborées dans un éloge (εὐλογία) sous la forme d'une longue *ecphrasis*¹⁵⁷ du printemps et d'une description de la condition du poète qui sert à fournir les raisons pour lesquelles la divinité sera obligée d'aider le suppliant : le poète demande au Christ de lui redonner vie, de même qu'il a renouvelé la nature après l'hiver. Finalement, arrive la véritable prière (εὐχή) dans laquelle le poète implore la divinité invoquée et exprime son vœu.

Structure

I. vv. 1–8 : invocation

- vv. 1–4** invocation au Christ (v. 1 Χριστὲ ἄναξ), qui vient de ressusciter la nature après l'hiver (v. 1 ἄρτι, répété aux vv. 4 et 7).
vv. 5–8 tous les éléments participent au renouveau (vv. 3 et 5 πάντα) : le firmament, la terre, le ciel et la mer.

II. vv. 9–113 : éloge

a. vv. 9–86 : *ecphrasis* du printemps revenu

- vv. 9–27** le soleil (vv. 9–12 νῦν μὲν ... ἥλιος), les astres (vv. 13–16 νῦν δὲ καὶ ἀστρα ...), la lune (vv. 17–23 νῦν καὶ μήνη ...), l'air (vv. 24–25 νῦν μὲν ... αἰθήρ), les zéphyrs (vv. 26–27 νῦν ζέφυροι ...).
vv. 28–43 la terre (vv. 28–29 ἥδη καὶ γαῖα ...) et les fleurs : la rose (vv. 30–32 ἄρτι μὲν ... ῥόδον), le lys comme symbole chrétien (vv. 33–38 ἄρτι δὲ ... κρίνον), la giroflée, la violette, l'hyacinthe, le narcisse, le crocus, le chrysanthème, l'anémone (vv. 39–43 ἄρτι δὲ λευκόιον ...).
vv. 44–65 partout charme bucolique (vv. 44 πάντῃ ... χάρις) : les feuilles, les ruisseaux, les oiseaux (l'halcyon, l'hirondelle, le rossignol, le

¹⁵⁶ Pour l'hymne, cf. ch. II. § 3. *Thématique*.

¹⁵⁷ Pour l'*ecphrasis* en général et le rôle du narrateur dans cette *ecphrasis* en particulier, cf. ch. III. § 5.

cygne), les cigales; le berger, le chevrier et le bouvier avec leur troupeau.

- vv. 66–86** passage du monde bucolique au monde civilisé: les voyageurs (vv. 66–73 νῦν ναῦται ... marins puis randonneurs), le soldat (vv. 74–77 νῦν δὲ μαχητής ...), l'abeille comme symbole du croyant (vv. 78–86, apostrophe de l'abeille suivie de νῦν στρατὸς αὐτοκέλευστος ...).

b. vv. 87–113: *la position du poète*

- vv. 87–89** question rhétorique sur le rapport du poète avec la résurrection de la nature, invocation intermédiaire au Christ (v. 87 Χριστὲ ἀναξ, Λόγε φέρτερε μύθου).
- vv. 90–113** résumé de la description du bonheur de l'univers entièrement ressuscité (vv. 90–93 πάντα μὲν ..., πάντα, πάντα δ' ...), qui fait contraste avec le malheur personnel du poète (vv. 94–95); longue lamentation sur sa pénible position sociale (vv. 96–104) et de son âme agressée par le Diable (vv. 104–113), nouvelle invocation au Christ (v. 106 Μάκαρ).

III. vv. 114–121: *véritable prière*

- vv. 114–119** reprise de l'invocation au Christ (v. 114 ἀναξ), suivie d'une longue série d'épithètes; prière adressée au Christ: le poète souhaite sa propre résurrection (deux impératifs et un optatif ἔγωγε με καὶ μ' ἄνστησον, σὸν ... ἔπος ἔλθοι) et dépeint sa future gratitude (vv. 118–119 θορέξομαι ... εὐχαρισ ...).
- vv. 120–121** prière finale adressée au Christ afin qu'il respecte la volonté de Sa Mère médiatrice (vv. 120–121 μητέρα σὴν ... αἰδέο) et qu'il ait pitié du poète (v. 121 ἐλέαινε).

Interprétation

Dès les premiers vers, cet hymne se découvre une composition «baroque» pleine de contrastes rhétoriques recherchés. Bien au courant de la tradition littéraire, Jean Géomètre s'est inspiré de la poésie des précurseurs païens ainsi que chrétiens. Bien que le modèle le plus célèbre d'une *ecphrasis* du printemps fût celle du sophiste païen Libanios (*Prog.* 12. 7: ἔαρος συγγραφικῶ χαρσακτῆρι) dont les images printanières ont été stéréotypées dans la littérature et la peinture byzantines, Jean puise dans l'œuvre d'autres prédécesseurs, notamment le *Discours sur le Nou-*

veau *Dimanche* de Grégoire de Nazianze pour Pâques (*Or.* 44)¹⁵⁸ et une *ecphrasis* de l'*Anthologie Palatine* (*AP* IX 363) de Méléagre (IV^e–V^e s.), dont on parlera plus loin.¹⁵⁹ Jean a aussi pleinement étalé les plaisirs «non-honteux» proposés par le rhéteur Hermogène dans sa description du *locus amoenus* (Περὶ Ἰδεῶν, περὶ γλυκύτητος).¹⁶⁰ Une analyse du poème peut illustrer avec plus de détails à la fois sa fidélité à la tradition et l'originalité de sa composition.

I. vv. 1–8: invocation

Χριστὲ ἄναξ, les premiers mots de l'hymne affirme son caractère chrétien (pour l'expression cf. la note au v. 1 du poème no. 17). Comme dans les hymnes païens, la phrase relative qui suit l'invocation sert à insister sur la puissance de la divinité invoquée, en l'occurrence du Christ à l'occasion de la fête de Pâques. Il vient d'opérer le renouveau de la nature après l'hiver (vv. 1–2). La proposition principale qui devrait suivre la phrase relative est suspendue jusqu'au v. 87, où l'invocation est reprise (cf. note à v. 3). Cependant, l'*ecphrasis* du printemps est introduite aux vv. 3–8: toute la création est ressuscitée. En répétant trois fois ἄρτι (vv. 1, 4, 7) et deux fois πάντα (vv. 3 et 5), le poète insiste beaucoup sur l'omniprésence du printemps. La thématique du printemps est d'ailleurs déjà annoncée dans le titre, bien que le lemme εἰς τὸ ἔαρ dans la marge du manuscrit n'ait pas de paternité certaine (est-ce Jean Géomètre ou le scribe du XIII^e siècle?). Le mot ἔαρ figure également dans l'invocation (v. 1 ἔαρ θαλέθον πολυήρατον) et juste après l'éloge du printemps (v. 89 τίς γλυκεροῦ λόγος εἶαρος, ἢ λόγος εἰαροφύτων).

Le lecteur chrétien du dixième siècle devait avoir tout de suite reconnu la relation entre le renouveau de la nature et la résurrection du Christ, élaborée entre autres par Grégoire de Nazianze dans son *Discours sur le Nouveau Dimanche* (intitulé εἰς τὴν καινὴν Κυριακὴν).¹⁶¹ Ce

¹⁵⁸ Cf. *PG* 36, 605–622. Selon quelques-uns des manuscrits le discours est intitulé εἰς τὴν καινὴν Κυριακὴν καὶ εἰς τὸ ἔαρ, etc.

¹⁵⁹ A ne pas confondre avec Méléagre de Gadara, cf. Wifstrand 1933, 168–170. Pour d'autres descriptions du printemps plus courtes dans l'*Anthologie*, cf. *AP* V 144; X 1, 2, 4, 5, 6, 14, 15, 16 (épigrammes du III^e s. avant au VI^e s. après J.-Chr.).

¹⁶⁰ A noter que la citation ἀδύ τι τὸ ψιθύρισμα de Théocrite (*Id.* 1, 1) se trouve à la fois chez Hermogène et dans l'*ecphrasis* de Jean, cf. la note au v. 46.

¹⁶¹ Pour Jean, le *Discours sur le Nouveau Dimanche* de Grégoire de Nazianze n'est pas seulement source d'inspiration dans son hymne, mais aussi dans son *Discours sur l'Annonciation de la Sainte Vierge* (*Sermo in SS. Deiparae annuntiationem*, *PG* 106, 811–848, spéc. chap. XXXIII 841–842). Le même discours de Grégoire a également servi de modèle

discours faisait partie d'un canon de seize discours destiné à la liturgie, formé pendant le IX^e ou X^e siècle.¹⁶² C'est l'un des premiers discours qui était lu à l'église au commencement de l'année ecclésiastique, contenant bien des éléments qui peuvent avoir inspiré Jean lorsqu'il écrivait son hymne. Le Nouveau Dimanche, le dimanche après la résurrection du Christ, comporte le renouvellement de la création entière, une καινή κτίσις, dans laquelle l'homme aussi est sauvé. Grégoire l'explique ainsi: Ἐπεὶ δὲ τῷ φθόνῳ τοῦ πονηροῦ θάνατος εἰς τὸν κόσμον εἰσῆλθε, καὶ ὑφείλε διὰ τῆς ἀπάτης τὸν ἄνθρωπον, διὰ τοῦτο τῷ ἡμετέρῳ πάθει πάσχει Θεός, γενόμενος ἄνθρωπος, καὶ πτωχεύει τῷ σάρκι παγῆναι, ἵν' ἡμεῖς τῇ ἐκείνου πτωχείᾳ πλουτήσωμεν. ἐντεῦθεν θάνατος, καὶ ταφή, καὶ ἀνάστασις. ἐντεῦθεν ἡ καινή κτίσις, καὶ μεθέορτος ἐορτή, καὶ πάλιν ἐγὼ πανηγυριστής, ἐγκαινίζων τὴν ἑμαντοῦ σωτηρίαν («Puisque par la jalousie du diable, la mort est apparue dans le monde et s'est emparée de l'homme par son artifice, voilà pourquoi Dieu souffre, à cause de notre souffrance, et, devenu homme, il est dans la pauvreté par la crucifixion de sa chair, pour que nous nous enrichissions de sa pauvreté. De là, la mort, l'ensevelissement et la résurrection. De là, la nouvelle création, la fête après la fête, et moi, célébrant à nouveau, renouvelant mon salut»)¹⁶³ Grégoire nous invite ensuite à regarder la pompe du printemps à l'honneur du Nouveau Dimanche: Ἀλλ' ἀπίωμεν ἤδη, καὶ τῷδε καιρῷ τὰ εἰκότα συνεορτάσοντες. πάντα γὰρ εἰς καλὸν τῇ πανηγύρει συντρέχει καὶ συναγάλλεται· ἴδε γὰρ οἷα τὰ ὀρώμενα ἡ βασιλίσσα τῶν ὥρων τῇ βασιλίδι τῶν ἡμερῶν πομπεύει, καὶ δωροφορεῖ παρ' ἐαυτῆς πᾶν ὃ τι κάλλιστον καὶ τερπνότατον («Or, allons-y et célébrons cette occasion maintenant comme il convient. En fait, tout se rassemble en ce moment pour cette fête et tout exulte ensemble; regarde donc le spectacle: la reine des saisons mène en procession la reine des jours, et offre de sa part tout ce qu'il y a de plus beau et de plus doux»)¹⁶⁴ Suit une description du printemps dont les images (le cosmos, la flore, la

à Arsénios, auteur d'un hymne très élégant pour ses élèves, Στίχοι εἰς τὴν λαμπρὰν Κυριακὴν, éd. P. Matranga, *Anecdota Graeca* (Romae 1850) 670–675. Matranga suppose qu'Arsénios fut archevêque de Corfou au X^e siècle. Dans sa discussion sur l'hymne d'Arsénios et sur une chanson de printemps du *Livre des Cérémonies* de Constantin VII, Marc Lauxtermann (1999a, 87–96), émet l'hypothèse qu'Arsénios était professeur et vécut un siècle plus tôt (IX^e siècle).

¹⁶² Une édition illuminée des discours liturgiques de Grégoire de Nazianze montre de jolies miniatures bucoliques qui accompagnent son *ecphrasis*. Cf. Galavaris 1969, pour les planches des miniatures du manuscrit du XI^e siècle (Taphou 14).

¹⁶³ Or. 44, PG 36, 612, trad. EMvO.

¹⁶⁴ Or. 44, PG 36, 617, trad. EMvO.

faune, l'homme, l'abeille) ainsi que la structure (marquée par des séries d'adverbes temporels: νῦν μὲν / δέ, puis ἄρτι μὲν / δέ et enfin encore νῦν μὲν / δέ) se trouvent aussi dans le poème de Jean Géomètre (cf. ci-dessous).

II. vv. 9–113: *éloge*

a. vv. 9–86: *ecphrasis du printemps revenu*

vv. 9–27 Dans le neuvième vers, avec le mot νῦν, commence l'*ecphrasis* de l'univers printanier. Elle s'étend sur presque quatre-vingts vers et est scandée par des adverbes temporels et (une seule fois) un adverbe locatif (vv. 9–27 νῦν; vv. 28–43 ἤδη puis ἄρτι; vv. 44–65 πάντῃ; vv. 66–86 νῦν), qui introduisent les nouvelles unités narratives. Comme dans l'invocation, le poète continue à insister sur l'omniprésence du printemps, ce qui rendra son exclusion personnelle introduite plus tard (vv. 87–113) encore plus agaçante.

L'exubérance printanière éclate en haut, dans le ciel. Le mouvement du haut vers le bas s'accorde aux règles indiquées dans les *Progymnasmata* du rhéteur Aphthonios.¹⁶⁵ Dans son paragraphe sur l'*ecphrasis*, Aphthonios recommande une description complète: pour des personnes de la tête aux pieds, pour des actions du commencement à la fin.

Chez Jean sont simultanément présents dans toute leur splendeur le soleil, les astres, la lune, le ciel serein et les zéphyrs. Mouvement et éclat les caractérisent. Aux vv. 9–12 (νῦν μὲν ... ἥλιος) le soleil sur son char court de l'Orient vers l'Occident. L'image classique est ornée d'une sorte d'explosion d'adjectifs en asyndète (procédé cher aux Byzantins) où se joignent le néologisme βλαστοφόρος (pour des formes analogues de βλαστοφόρος dans la littérature chrétienne, cf. la note au v. 12) et la célèbre expression homérique ῥοδοδάκτυλος (chez Homère appliquée à l'Aurore). Aux vv. 13–16 (νῦν δὲ καὶ ἄστρα) les astres sont apparus, en grand nombre et bien visibles, aux voyageurs dont le voyage sera décrit plus tard (vv. 66–74 νῦν ναῦται πλώουσιν, ὁδοιπορέουσιν ὁῖται). Aux vv. 17–23 (νῦν καὶ μήνη) le trajet de la lune est exprimé dans l'imagerie érotique de la lune épouse quittant son époux le soleil. La métaphore figure également dans un autre poème de Jean Géomètre où le soleil a rendez-vous avec la lune, cf. le poème no. 65, 12–14:

¹⁶⁵ Jean Géomètre a commenté l'œuvre d'Aphthonios, cf. ch. I. § 2. *Liste des œuvres*.

σοὶ μήνη χαρίεσσα παλίνστροφος, οἷά τε νύμφη, | νυμφίον ἀμφιχυθῆναι
 σπεύδει ἥλιον αὖτις· | ἡ δ' ὑποκυσσαμένη φάος ἀντίον ἔδραμε γοργή.
 Aux vv. 24–25 (νῦν μὲν ... αἰθήρ) l'air serein est accompagné d'une
 série d'épithètes, parmi lesquelles le rare λευκοχίτων (pour des séries
 comparables, en particulier dans la littérature chrétienne, cf. note au
 v. 25) à côté d'une épithète homérique célèbre (κροκόπεπλος, chez
 Homère employée pour l'Aurore). Aux vv. 26–27 (νῦν ζέφυροι ...), à
 l'aide des doux zéphyrs, le regard du lecteur est amené vers la beauté
 bucolique des fleurs sur la terre. Au v. 27, la petite phrase μέγα καὶ
 λαλέουσιν χάσμα résume le passage consacré au spectacle céleste.

vv. 28–43 Sur la terre (vv. 28–29 ἤδη καὶ γαῖα ...) se sont déjà épa-
 nouies les fleurs. On les voit et on les sent, les unes après les autres.
 D'abord on aperçoit la rose parfumée (vv. 30–32 ἄρτι μὲν ... ῥόδον).
 Suit la fleur de lys (vv. 33–38 ἄρτι δὲ καὶ κρίνον ..., cf. la note à ces
 vers). Elle est symbole de la Trinité assise sur son trône et entourée
 par les êtres les plus élevés de la hiérarchie céleste : les Séraphins aux
 six ailes (d'où habituellement leur épithète ἑξαπτέρυγοι). La métaphore
 du lys est assez compliquée et exige un petit commentaire botanique.
 Les six pétales représentent les six ailes des Séraphins. Ici, leurs ailes
 sont apparemment blanches (λευκοφύων ... πτερύγων), bien que dans
 l'iconographie elles soient plutôt rouges. Les six anthères (κεφαλᾶς)
 représentent six bâtons (ῥάβδους), peut-être appartenant aux Séraphins
 (?). Au milieu s'élève le pistil (σκήπτρον) triloculaire (ἐν τρισὶ γραμ-
 μαῖς), donc consistant en trois parties fusionnées, représentant la Tri-
 nité (τριαδικὴν μορφήν) sur son trône (εὐθρόνον). Après le lys, suivent
 d'autres fleurs—la giroflée, la violette, l'hyacinthe, le narcisse, le cro-
 cus, le chrysanthème et l'anémone (vv. 39–44 ἄρτι δὲ λευκόϊον θάλλει,
 ... etc.)—presque toutes accompagnées d'une épithète, ce qui renforce
 encore l'effet d'abondance. De ces fleurs, notamment la rose, le lys, la
 violette, le narcisse et le crocus forment la palette préférée des auteurs
 byzantins qui décrivent les beautés du jardin. La description des fleurs
 est résumée dans πάντῃ δ' ἀμφιτέθηλε χάρις (v. 44, comparable à μέγα
 καὶ λαλέουσιν χάσμα au v. 27), qui sert de passage au règne du son : le
 bruit des feuilles et des ruisseaux, le chant des oiseaux et des cigales.

vv. 44–65 Dans ces vers, la nature vierge séduit l'oreille : les arbres
 bourgeonnent ; on entend le bruit des ruisseaux et le chant de l'halcyon,
 de l'hirondelle, du rossignol, du cygne et des cigales (vv. 46–61). Tout est
 en harmonie, les sons se mêlent (μίγνυτ' v. 47, κερᾶ v. 48, ἐπιμίγνυσιν

v. 49). On reconnaît les mêmes idéaux de l'esthétique médiévale occidentale des XII^e et XIII^e siècles, où «le locus amoenus met en scène un lieu de plaisance, de satisfaction de sens qui appelle l'amour ..., il s'adresse à une satisfaction intellectualisée, de la vue, de l'ouïe et parfois de l'odorat, et à une reconnaissance de la beauté pure, immotivée, sans enjeu apparent ... une joie inexplicable saisira ... le personnage ou le narrateur, joie soudaine, pleine, qui l'envahit corps et esprit, joie, bien sûr, qui sera celle des élus du paradis ... La perfection du beau se lit dans le respect de la diversité à l'unisson d'un accord. Cette résolution du multiple dans un accord parfait fonde l'esthétique «musicale» du Moyen Âge.»¹⁶⁶ Chez Jean, tout est décrit d'une façon très maniérée, comme la métaphore consacrée au cygne et au chancre (vv. 55–59), mais le tableau est toujours vif. Les personnages bucoliques qui chez Théocrite et chez Virgile passent leur vie oisive en jouant et en chantant, sont ici présents avec leurs troupeaux : le berger avec sa syrinx, le chevrier et le bouvier endormi à l'ombre. Ils ne participent pas à une scène dramatisée et ne sont pas des rivaux dans la guerre de l'amour, mais leur présence ajoute simplement du charme au paysage pastoral.¹⁶⁷

Les adverbes temporels si fréquents aux vers précédents manquent dans ce passage, et le poète n'utilise que le présent (quinze fois), trois exceptions à part, deux parfaits intensifs, au v. 44 ἀμφιτέθηλε et au v. 63 βεβροῖθασιν, et un aoriste au v. 64.

vv. 66–86 Enfin, l'homme cultivé participe au spectacle. Les trois derniers éléments de l'*ecphrasis* sont introduits de nouveau par l'adverbe temporel νῦν. D'abord, les marins et les voyageurs sont partis en voyage (vv. 66–73 νῦν ναῦται πλώουσιν, ὁδοιποροῦσιν ὁδῖται). Entourés d'une nature paisible, leurs voyages se passent agréablement. Suit le sol-

¹⁶⁶ Gally 1996, notamment pp. 162 et 168.

¹⁶⁷ Dans son livre sur la thématique bucolique et pastorale, Eleonora Kegel-Brinkgreve constate (1990, 193) : «It has been noted that whereas early Christian art easily and frequently adopts pagan pastoral motifs, this attempt to Christianize the literary genre of bucolic poetry, as far as we know, remains an isolated experiment.» Elle explique ensuite que les personnages pastoraux païens n'ont pas été adoptés dans la poésie chrétienne à cause de l'incompatibilité de leur caractère de bon vivant avec la nature du Bon Pasteur, guide sage d'âmes. Elle cite un passage de Grégoire de Nazianze qui explique cette incompatibilité d'humeurs. Pourtant, l'observation ne vaut pas pour le christianisme byzantin, qui adopte les personnages pastoraux païens, non pas comme métaphore du Christ, mais pour dépeindre l'entourage paradisiaque de la καινή κτίσις.

dat (vv. 66–70 νῦν δὲ μαχητής ...), prêt au combat, sa belle présence énergique montrant son courage sans évoquer de scènes sanglantes. L'image évoque le poète même, qui était également militaire.

Le grand nombre d'adjectifs contenant le préfix εὖ- (εὖοπλος, εὖχρος, εὖχαρι vv. 74–75) est typique pour l'éloge d'un hymne (Furley & Bremer 2001, I 64). L'*ecphrasis* du printemps (vv. 9–86) en contient seize (εὐδρομος v. 12; εὐδρομα v. 13; εὐθετα v. 14; εὐφραδές v. 16; εὐχροος v. 21; εὐπνοος v. 25; εὐθρονον v. 37; εὐχροος v. 40; εὐχαίτης v. 41; εὐκελάδου et εὖ v. 57; εὐκελάδοις v. 61; εὖ et εὐστομέοντα v. 72 et εὐφραδέως v. 80), la lamentation (vv. 87–113) un seul (εὖχαρις v. 97) et la prière finale (vv. 114–121) trois (εὖχαρις v. 115; εὐδρομος v. 117; εὖχαρις v. 118).

La fin de l'*ecphrasis* est annoncée par une apostrophe vive et dramatique, adressée à l'abeille, qui montre l'engagement personnel du poète: καὶ πῶς σεῖο, μέλισσα, λαθοίμην, σεῖό τε δώρων; (v. 78), suivie d'une description de ses activités comme celles d'une armée bien organisée (νῦν στρατὸς αὐτοκέλευστος ...). La métaphore s'étend sur neuf vers et est placée à la fin de l'*ecphrasis*, après la description de l'homme. Le *topos* de l'abeille industrielle qui symbolise l'homme était répandu dès l'antiquité. Elle est déjà présente dans l'*Iliade*, où l'assemblée des soldats suit Nestor comme un peuple d'abeilles (*Il.* 2, 87–90). Le miel est également la nourriture des poètes: «the proper food for honey-tongued poets».¹⁶⁸ Mais dans l'hymne de Jean l'abeille figure tout d'abord comme métaphore chrétienne du serviteur du Christ. Il n'est pas surprenant de trouver le même *topos* également dans le *Discours sur le Nouveau Dimanche* de Grégoire de Nazianze (sans apostrophe, en troisième personne du singulier): ἄρτι μὲν ἡ φιλεργὸς μέλισσα, τὸ πτερόν ἐκλύσασα, καὶ τῶν σίμβλων ἀπαναστᾶσα, τὴν ἑαυτῆς σοφίαν ἐπιδείκνυται, καὶ λειμῶνας ἐφίπταται, καὶ συλᾷ τὰ ἄνθη· καὶ ἡ μὲν φονεῖ (sic; πονεῖ?) τὰ κηρία, τὰς ἐξαγώνους καὶ ἀντιθέτους σύριγγας ἐξυφαίνουσα, καὶ τὰς εὐθείας ταῖς γωνίας ἐπαλλάττουσα, ἔργον ὁμοῦ κάλλους καὶ ἀσφαλείας· ἡ δὲ τὸ μέλι ταῖς ἀποθήκαις ἐναποτίθεται, καὶ γεωργεῖ τῷ ξενίζοντι καρπὸν γλυκὺν καὶ ἀνήροτον. ὥς ὄφελόν γε καὶ ἡμεῖς, ὁ Χριστοῦ μελισσών, καὶ τοιοῦτο λαβόντες σοφίας καὶ φιλοπονίας ὑπόδειγμα! («Maintenant, l'abeille industrielle, les ailes déployées, la ruche quittée, montre sa sagesse et vole au dessus des prés et dépouille les fleurs; l'une travaille sur la cire et en confectionne des gâteaux hexagonaux et opposés, entrecroisant les lignes droites et les angles, un travail à la fois

¹⁶⁸ Comm. de l'éd. de Théocrite de Gow (1950, 31). Pour l'abeille comme symbole du poète et le miel comme symbole de la poésie, cf. Waszink 1974.

beau et solide; l'autre dépose le miel dans les rayons, et produit pour son hôte un fruit doux et non labouré. Que nous, qui sommes la ruche du Christ, suivions cet exemple de sagesse et d'amour de travail!»).¹⁶⁹

Il est évident que des idées stéréotypées ne peuvent pas manquer dans un *topos* tellement répandu comme une *ecphrasis* du printemps. On a déjà vu l'influence des rhéteurs Hermogène et Aphthonios et de Grégoire de Nazianze. Des images et citations classiques sont aussi présentes. Comme l'a montré Kambylis (1994–1995), il y a aussi des parallèles entre notre poème et l'*ecphrasis* du printemps de Méléagre (*AP* IX 363). Jean n'a pas uniquement incorporé quelques citations littérales (ci-dessous soulignées, avec leurs vers correspondants) dans son hymne, mais presque tous les motifs bucoliques de l'*ecphrasis* de Méléagre—sauf bien sûr celui du dieu païen Dionysos (vv. 11 et 21), qui est forcément supprimé et remplacé par un motif chrétien (la Trinité):

- Χείματος ἡνεμόεντος ἀπ' αἰθέρος οἰχομένοιο,
ποοφυρέη μείδῃσε φερανθέος εἵαρος ὥρη. (v. 8 Jean)
 Γαῖα δὲ κυανέη χλοεοῇν ἐστέψατο ποίην (v. 28 Jean)
 καὶ φυτὰ θηλήσαντα νέοις ἐκόμησε πετῆλοις.
- 5 Οἱ δ' ἀπαλὴν πίνοντες ἀεξιφύτου δρόσον Ἡοῦς
 λειμῶνες γελώουσιν, ἀνοιγομένοιο ῥόδοιο.
 Χαίρει καὶ σύριγγι νομεὺς ἐν ὄρεσσι λιγαίνων
 καὶ πολλοῖς ἐρίφοις ἐπιτέρπεται αἰπόλος αἰγῶν.
Ἡδὴ δὲ πλώουσιν ἐπ' εὐρέα κύματα ναῦται, (v. 28 Jean)
- 10 πνοιῇ ἀπημάντῳ Ζεφύρου λῖνα κολπώσαντες.
Ἡδὴ δ' εὐάζουσι φερεσταφύλῳ Διονύσῳ (v. 28 Jean)
 ἄνθει βοτρυόεντος ἐρεψάμενοι τρίχα κισσοῦ.
 Ἔργα δὲ τεχνήεντα βοηγενέεσσι μελίσσαις
 καλὰ μέλει καὶ σίμβλῳ ἐφήμεναι ἐργάζονται
- 15 λενκά πολυτρήτοιο νεόρρυτα κάλλεα κηροῦ. (v. 83 Jean)
Πάντῃ δ' ὀρνίθων γενεῇ λιγύφωννον αἰεῖδει, (v. 44 Jean)
 ἄλκυόνες περὶ κῦμα, χελιδόνες ἀμφὶ μέλαθρα,
κύκνος ἐπ' ὄχθαισιν ποταμοῦ καὶ ὑπ' ἄλσος ἀηδών. (v. 55 Jean)
 Εἰ δὲ φυτῶν χαίρουσι κόμαι καὶ γαῖα τέθηλεν,
- 20 συρίζει δὲ νομεὺς καὶ τέρπεται εὐκομα μῆλα
καὶ ναῦται πλώουσι, Διώνυσος δὲ χορεύει (v. 66 Jean)
 καὶ μέλπει πετεινὰ καὶ ὠδίνουσι μέλισσαι,
 πῶς οὐ χρεὶ καὶ αἰοιδὸν ἐν εἵαρι καλὸν αἰεῖσαι;

L'hiver battu des vents loin du ciel s'en est allé et voici qu'a souri l'éclatante saison du printemps chargé de fleurs. La terre noire s'est couronnée du vert tendre de l'herbe et les plantes, en leur poussée, se sont fait de

¹⁶⁹ Or. 44, 11, trad. EMvO.

feuilles nouvelles une chevelure. Les prés, buvant la douce rosée d'Aurore par qui poussent les plantes, rient, tandis que s'ouvre la rose. Le pâtre se plaît à faire entendre sur les montagnes les notes aiguës de la syrinx, tandis que les blancs chevreux font les délices du chevrier. Déjà naviguent sur l'étendue des flots les mariniers, qui au souffle inoffensif de Zéphyr ont enflé le lin de leurs voiles. Déjà, les cheveux couronnés des fleurs du lierre lourd de grappes, on crie Evoé en l'honneur de Dionysos porteur de raisins. Mais leurs œuvres industrieuses et belles pré-occupent les abeilles nées des flancs d'un taureau et, installées dans leur ruche, elles fabriquent les blanches beautés, tout humides encore, de la cire aux mille trous. Et de toutes parts l'espèce des oiseaux fait résonner son chant, les alcyons au ras de la vague, les hirondelles autour des maisons, le cygne sur les rives du fleuve et dans le sous-bois le rossignol. Mais si le feuillage des plantes se réjouit et si la terre est florissante, si le pâtre joue de la syrinx et si les brebis à la belle toison sont en joie, si les mariniers naviguent et si Dionysos mène un chœur de danse, si la gent ailée chante et que les abeilles distillent leur miel, ne faut-il donc pas que le poète aussi, parmi ce printemps, fasse entendre de beaux chants?

Contrairement à Méléagre, Jean commence son *ecphrasis* en haut, dans le ciel. Il a renversé l'ordre des images et élaboré leur descriptions en ajoutant des métaphores, en introduisant des séries de $\nu\upsilon\nu$ et $\alpha\gamma\tau\iota$ (l'adverbe temporel $\eta\delta\eta$ figure une seule fois au v. 28).¹⁷⁰ Les parallèles entre les motifs des deux poètes se présentent comme suit :

<i>Méléagre</i>	<i>image</i>	<i>Jean Géomètre</i>
vv. 1–2	fin de l'hiver	vv. 1–2
vv. 3–4	terre	vv. 28–29
vv. 3–4	arbres	vv. 44–45
vv. 5–6	rosée, roses	vv. 30–33
vv. 7–8	pâtre, chevrier	vv. 62–65
vv. 9–10	bateaux en voile	vv. 66–70
vv. 11–12	Dionysos / Trinité	vv. 32–38
vv. 13–15	abeilles	vv. 78–86
vv. 16–18	chant des oiseaux	vv. 46–61
vv. 19–22	récapitulation	vv. 90–93
v. 23	question rhétorique	vv. 87–89

Après la description joyeuse de la nature, le dénouement du poème de Méléagre se dévoile dans le dernier vers sous forme d'une question rhé-

¹⁷⁰ L'adverbe $\eta\delta\eta$ figure dans beaucoup d'épigrammes sur le printemps dans l'*Anthologie*; AP V 144, 1: $\eta\delta\eta$ et 3: $\eta\delta\eta$ δ'; X 1, 2: $\eta\delta\eta$; X 2, 3: $\eta\delta\eta$ δέ; X 4, 3: $\alpha\gamma\tau\iota$ δέ et 5: $\eta\delta\eta$ καί; X 5, 1: deux fois $\eta\delta\eta$ et 3: $\eta\delta\eta$ καί; X 6, 1: $\eta\delta\eta$ μέν; X 15, 1: $\eta\delta\eta$ μέν et 3: $\alpha\gamma\tau\iota$ δέ; 16, 1: $\eta\delta\eta$ καί et 3: $\eta\delta\eta$.

torique: «Ne faut-il donc pas que le poète aussi, parmi ce printemps, fasse entendre de beaux chants?», invitation au poète de participer, lui aussi, à la joie du printemps. Jean joue sur ce dénouement attendu: d'abord il plonge le lecteur longuement dans la douceur bucolique et fait presque oublier qu'on a affaire à un hymne. Puis pas d'invitation à participer, mais une forte antithèse entre l'exubérance universelle de la nature et sa détresse: «Mais cela me regarde-t-il, Christ Seigneur ...? Quel est ce récit du doux printemps, ce récit des créatures printanières?»¹⁷¹ Au sein de l'hymne, le poète introduit le thème principal de son hymne: sa position misérable, son exclusion de toute joie.

b. vv. 87–113: la position du poète

vv. 87–89 Suppliant, le poète adopte une double stratégie: d'abord il a évoqué la présence cosmique du Christ en élaborant son long éloge sur le printemps, maintenant il s'adresse directement au Christ et cherche à le fléchir, en racontant sa pénible position sociale et morale. Eloquence et pathos n'y manquent pas. Les deux questions rhétoriques servent d'invocation intermédiaire: ἀλλὰ τί μοι τάδε, Χριστέ ἄναξ, Λόγε φέρετε μύθου ...; etc. (vv. 87–89). Les deux formules sont empruntées à l'hymne *Après le silence de Pâques* (Carm. II 1. 38) de Grégoire de Nazianze, un hymne qui a servi de modèle à d'autres vers du poème εἰς τὸ ἔα (ci-dessous).

vv. 90–113 Après avoir résumé le bonheur de l'univers entièrement ressuscité (vv. 90–93 πάντα μὲν ..., πάντα ..., πάντα δ' ...), le poète commence sa lamentation. Souffrant et isolé, Jean emprunte des expressions de l'hymne *Après le silence de Pâques* (Carm. II 1. 38) pour exprimer son malheur. Mais alors que Grégoire exulte dans la résurrection du Christ en disant Σοὶ ζῶ, σοὶ λαλέω, σοὶ δ' ἔμπνοός εἰμι θυηλή (v. 29 «C'est pour Toi que je vis, pour Toi que je parle, pour Toi que je suis une offrande respirant»), Jean se sent comme un mort respirant, ἔμπνοός εἰμι νέκυς, δεδημημένος ἄλγεσι πολλοῖς (v. 95). Là où Grégoire met fin au silence qu'il s'était imposé à lui-même à l'occasion de Pâques, μεμνηκότα χεῖλεα σιγῇ | λύσας (vv. 49–50), le silence de Jean n'est pas volontaire μῦθος δ' ἐξαπόλωλε, μεμνηκότα χεῖλεα σιγῇ (v. 98). Si cette antithèse intertextuelle est réservée au bon entendeur, l'effet pathétique

¹⁷¹ Pour l'inversion du *topos*, cf. le poème no. 206 (commentaire).

des expressions est évident—comme c’est le cas pour la question rhétorique de l’*ecphrasis* de Méléagre, que l’on vient de discuter.

Jean a perdu son statut social, ses biens lui ont été enlevés par des «brigands» (v. 99 διαρροιστήρες), il souffre de la mauvaise langue des «calomniateurs» (v. 101 ἐπεσβολέοντας). S’agit-il de ses concitoyens?¹⁷² La problématique personnelle ainsi que le vocabulaire du passage sont presque identiques aux passages d’autres poèmes de Jean Géomètre (cf. notes aux vv. 96–97), mais les indications historiques restent toujours bien vagues. S’agit-il de la démission de Jean par l’empereur Basile II, après laquelle il aurait dû se retirer au monastère τὰ Κύρου? (cf. ch. I. §1. *Esquisse biographique*). La cause de la plus grande tristesse, par laquelle le poète aurait même précocement vieilli, est son âme au funeste destin (ψυχὴν αἰνόμορον, v. 106). Jean n’a plus de moral à cause des machinations du diable, comme il l’explique à l’aide d’une longue comparaison homérique de l’arbre abattu (vv. 104–113): climax et conclusion de sa lamentation.

III. vv. 114–121: véritable prière

vv. 114–119 Dans le mouvement final, le poète s’adresse de nouveau au Christ, avec beaucoup d’empressement. Ici, le titre (v. 114 ἀνάξ) est suivi d’une longue série d’épithètes (vv. 114–115). Il semble que Jean ait beaucoup aimé une telle profusion de mots, qui dans cet hymne consiste en un enchaînement de substantifs. Une série du même type suit dans l’antithèse entre sa condition présente et son salut imminent: ἐς οὐατα νεκροῦ μυδαλέου est en opposition avec εὐδρομος οἶά τε νεβρὸς | θρέξομαι ἀλκήεις, σθεναρός, καλός, εὐχαρις, ἡδύς, | παντοίαις ἀρεταῖς τε κεκασμένος, ἰδρις ἀπάντων. Après la dernière invocation, le poète formule finalement sa prière. D’abord figurent deux impératifs ἔργε με καὶ μ’ ἄνστησον, ensuite l’optatif classique et donc solennel ἔλθοι. Si aux vers précédents, les références à la résurrection ont toujours été implicites, ici, par les mots μ’ ἄνστησον, elles sont finalement devenues explicites.

¹⁷² Dans le poème no. 53, 7–8, nous lisons que ce sont ses «concitoyens» et ses «voisins» qui s’emparent des biens du poète: πᾶσαν δ’ ἀμφοτέραις ἀρύουσι κακεργέες ἄστοι, | γείτονες, ὅς κ’ ἐθέλοι, κτήσιν ἐμοῦ βιότου. Des «mauvaises langues» figurent dans le poème no. 53, 9–10: πάσης δὲ σκοπὸς εἰμι κακῆς γλώσσης· θάνατον. Οἱ δὲ | εἰς ἔτ’ ἐμὴν κραδίην ἰοβολοῦσι, τάλας. Des «railleurs» sont décrits dans le poème no. 67, 1–4: ... οἱ δὲ μ’ ἐς ἄθλα | ἐν σταδίοις καλέουσι νέοι καὶ ἔστακε πάντα | δῆμος ὅλος φιλοκέρτομος (ἔχθιστ’), ἐς δ’ ἐμὲ γλώσσας | πικρὰς ἐντανύουσι καὶ ὅμματα μυρία λοξά.

A noter que dans εἰς τὸ ἔαθ (121 vers) il n'y a que 4 impératifs et 1 optatif, tandis que dans la δέησις (le poème no. 290, 150 vers) il y a 13 impératifs et 3 optatifs. Dans les deux poèmes, ils sont distribués d'une façon différente: si dans la δέησις, le poète demande dès le début du poème la médiation des saints et de la Sainte Vierge auprès du Christ et qu'il répète ses vœux, dans εἰς τὸ ἔαθ, l'antithèse entre l'éclat du printemps et sa propre situation très sombre prépare la prière finale: les cinq vœux y figurent tous dans les derniers six vers.

vv. 120–121 Dans les deux derniers vers le suppliant demande au Christ (Μάκαθ et Λόγε) de respecter sa mère (μητέρα σὴν αἶδεο), la Sainte Vierge—intermédiaire des suppliants par excellence, figure emblématique de la δέησις et de la παράκλησις (pour le principe de la δέησις et ses manifestations, cf. le commentaire au poème no. 290). Ainsi, après avoir montré toute son éloquence, son εὐφημία à travers ses *ecphraseis*, ses antithèses, ses métaphores, ses hyperboles et son vocabulaire, le poète prie tout simplement d'avoir pitié: ἐλέεισε, dernier mot de l'hymne.

APPENDICE

Les nos. 1–300 concernent les poèmes de Jean Géomètre qui figurent dans le manuscrit *Paris. suppl. gr. 352* (S). Dans la première colonne (Van Opstall) on trouve les numéros employés dans ce livre, dans la deuxième le nombre de vers de chaque poème, dans la troisième les pages et les numéros des vers de l'édition de Cramer (1841), dans la quatrième les numéros des poèmes et des vers de l'édition de Migne (1863, *PG* 106) et finalement dans la cinquième les tomes et les numéros des poèmes et des vers de l'édition de Cougny (1890).

Van Opstall		Cramer	Migne	Cougny
no.		page + vers (titre inclus)	no. + vers	tome + no. + vers
1	19 vv.	266, 1–19	-	-
2	35 vv.	266, 20 – 267, 21	1	-
3	65 vv.	267, 22 – 269, 19	2	-
4	14 vv.	269, 20–33	-	-
5	58 vv.	270, 1 – 271, 25	3	-
6	4 vv.	271, 26–30	4	-
7	65 vv.	271, 31 – 273, 29	5	-
8	12 vv.	273, 30 – 274, 10	6, 1–12	-
9	3 vv.	274, 11–13	6, 13–15	-
10	22 vv.	274, 14 – 275, 3	7	-
11	31 vv.	275, 4 – 276, 2	8	-
12	85 vv.	276, 3 – 278, 20	9	-
13	49 vv.	278, 21 – 280, 3	10	-
14	8 vv.	280, 5–12	-	IV 105
15	8 vv.	280, 13–21	11, 1–8	III 162
16	4 vv.	280, 22–25	11, 9–12	II 385
17	4 vv.	280, 26–29	11, 13–16	IV 108
18	2 vv.	281, 1–3	12	-
19	2 vv.	281, 4–6	13	III 208
20	2 vv.	281, 7–9	14	III 204
21	3 vv.	281, 10–12	15	III 205
22	2 vv.	281, 13–15	16	III 286

23	2 vv.	281, 16–18	17	III 181
24	2 vv.	281, 19–20	18	III 182
25	22 vv.	281, 21 – 282, 15	19	V 65
26	4 vv.	282, 16–20	20	III 203
27	6 vv.	282, 21–27	21	III 249
28	2 vv.	282, 29–30	22, 1–2	-
29	8 vv.	282, 28, 31 – 283, 8	22, 3–10	-
30	5 vv.	283, 9–14	23	V 68
31	11 vv.	283, 15–26	24	-
32	9 vv.	283, 27 – 284, 4	25	IV 98
33	5 vv.	284, 5–10	26	-
34	2 vv.	284, 11–13	27	III 180
35	2 vv.	284, 14–16	28, 1–2	III 233
36	6 vv.	284, 17–22	28, 3–8	III 235
37	2 vv.	284, 23–24	28, 9–10	-
38	6 vv.	284, 25–30	28, 11–16	III 202
39	1 v.	285, 1–2	29	-
40	2 vv.	285, 3–5	-	III 245
41	6 vv.	285, 6–12	30, 1–6	III 293
42	3 vv.	285, 13–15	30, 7–9	IV 124
43	2 vv.	285, 16–18	31	IV 127
44	2 vv.	285, 19–21	32	-
45	2 vv.	285, 22–24	33	V 62
46	6 vv.	285, 25 – 286, 3	34	III 258
47	3 vv.	286, 4–8	35	III 330
48	3 vv.	286, 9–12	36	III 315
49	1 v.	286, 13–14	-	III 331
50	2 vv.	286, 15–17	-	III 332
51	21 vv.	286, 18 – 287, 11	37, 1–21	-
52	3 vv.	287, 12–14	37, 22–24	-
53	24 vv.	287, 15 – 288, 6	37, 25–46	-
54	6 vv.	288, 7–12	37, 47–52	-
55	4 vv.	288, 13–16	37, 53–56	-
56	16 vv.	288, 17–32	37, 57–72	-
57	8 vv.	289, 1–8	37, 73–80	-
58	2 vv.	289, 9–11	38	IV 109
59	2 vv.	289, 12–14	39	III 341
60	16 vv.	289, 15–30	40	III 301
61	12 vv.	290, 1–13	41	III 333
62	2 vv.	290, 14–16	42, 1–2	III 336, 1–2
63	2 vv.	290, 17–18	42, 3–4	III 336, 3–4
64	1 v.	290, 19–20	43	III 337
65	35 vv.	290, 21 – 291, 27	44	-
66	2 vv.	291, 28–30	45	II 741
67	7 vv.	292, 1–8	46	IV 111
68	9 vv.	292, 9–18	47	IV 110
69	3 vv.	292, 19–22	48	III 404

70	4 vv.	292, 23-27	49	III 405
71	2 vv.	292, 28-29	50	III 406
72	2 vv.	293, 1-3	-	II 388
73	2 vv.	293, 4-6	51	III 338
74	15 vv.	293, 7-22	52	IV 129
75	10 vv.	293, 23 - 294, 4	-	III 292
76	21 vv.	294, 5-25	53	IV 104
77	5 vv.	294, 26-32	54, 1-5	IV 128, 1-5
78	2 vv.	295, 1-2	54, 6-7	IV 128, 6-7
79	5 vv.	295, 3-7	55	III 339
80	12 vv.	295, 8-21	56	III 335
81	6 vv.	295, 22-28	57	III 290
82	2 vv.	296, 1-3	58, 1-2	III 340, 1-2
83	1 v.	296, 4	58, 3	III 340, 3
84	1 v.	296, 6	59, 1	III 342, 1
85	2 vv.	296, 5, 7-8	59, 2-3	III 342, 2-3
86	4 vv.	296, 9-13	60	IV 79
87	2 vv.	296, 14-16	61	IV 80
88	2 vv.	296, 17-18	62, 1-2	III 343, 1-2
89	2 vv.	296, 19-20	62, 3-4	III 343, 3-4
90	4 vv.	296, 21-25	63, 1-4	III 247
91	4 vv.	296, 26-29	63, 5-8	III 246
92	6 vv.	297, 1-7	-	III 250
93	8 vv.	297, 8-16	64	III 345
94	2 vv.	297, 17-19	65	III 415
95	7 vv.	297, 20-27	66	III 346
96	14 vv.	297, 28 - 298, 12	67	II 613
97	2 vv.	298, 13-15	68	V 69
98	3 vv.	298, 16-19	69	III 347
99	3 vv.	298, 20-23	70	III 384
100	4 vv.	298, 24-28	71	III 348
101	4 vv.	299, 1-5	72	II 736
102	5 vv.	299, 6-11	73, 1-5	III 349
103	4 vv.	299, 12-15	73, 6-9	III 350
104	2 vv.	299, 16-17	73, 10-11	III 351
105	2 vv.	299, 18-19	73, 12-13	III 352, 1-2
106	2 vv.	299, 20-21	73, 14-15	III 352, 3-4
107	2 vv.	299, 22-23	73, 16-17	III 353
108	3 vv.	299, 24-26	73, 18-20	III 354
109	5 vv.	300, 1-8	74, 1-5	III 355
110	3 vv.	300, 9-11	74, 6-9	III 356
111	4 vv.	300, 12-16	75, 1-4	III 357
112	3 vv.	300, 17-19	75, 5-7	III 358
113	1 v.	300, 20	75, 8	III 359, 1
114	7 vv.	300, 21-27	75, 9-15	III 359, 2 + 360
115	3 vv.	301, 1-4	76, 1-3	III 361

116	2 vv.	301, 5-6	76, 4-5	III 362
117	2 vv.	301, 7-8	76, 6-7	III 363
118	4 vv.	301, 9-13	77	III 414
119	3 vv.	301, 14-17	78	III 364
120	9 vv.	301, 18-27	-	III 365
121	3 vv.	302, 1-5	79	III 366
122	3 vv.	302, 6-9	80, 1-3	III 367
123	2 vv.	302, 10-11	80, 4-5	III 368, 1-2
124	3 vv.	302, 12-14	80, 6-7	III 368, 3-5
125	5 vv.	302, 15-20	81	V 70
126	4 vv.	302, 21-25	82	V 71
127	2 vv.	302, 26-27	83	V 72
128	3 vv.	303, 1-4	84, 1-3	V 73
129	2 vv.	303, 5-6	84, 4-5	V 74
130	4 vv.	303, 7-10	84, 6-9	V 75
131	2 vv.	303, 11-13	85	V 76
132	2 vv.	303, 14-16	86	V 77
133	6 vv.	303, 17-23	87, 1-6	II 726
134	6 vv.	303, 24 - 304, 2	87, 7-12	IV 81
135	8 vv.	304, 3-10	87, 13-20	IV 82
136	3 vv.	304, 11-13	87, 21-23	IV 137
137	2 vv.	304, 14-16	88, 1-2	III 369, 1-2
138	5 vv.	304, 17-21	88, 3-7	III 369, 3-7
139	4 vv.	304, 22-25	88, 8-11	III 370
140	4 vv.	304, 26-30	89	III 371
141	2 vv.	305, 1-3	90	III 334
142	4 vv.	305, 4-8	91, 1-4	I 355
143	4 vv.	305, 9-12	91, 5-8	I 356
144	2 vv.	305, 13-15	92	III 372
145	4 vv.	305, 16-20	93	IV 138
146	2 vv.	305, 21-23	94	III 163
147	8 vv.	305, 24 - 306, 2	-	V 61
148	4 vv.	306, 3-7	95	III 373
149	7 vv.	306, 8-15	96, 1-7	III 299
150	3 vv.	306, 16-19	96, 8-10	III 300
151	44 vv.	306, 20 - 307, 30	96, 11-54	-
152	3 vv.	307, 31-33	96, 55-57	-
153	46 vv.	308, 1 - 309, 13	97	-
154	2 vv.	309, 14-16	-	-
155	2 vv.	309, 17-19	98	III 374
156	2 vv.	309, 20-22	99	III 199
157	2 vv.	309, 23-26	100	III 375
158	2 vv.	309, 27-29	101, 1-2	III 376, 1-2
159	2 vv.	310, 1-2	101, 3-4	III 376, 3-4
160	2 vv.	310, 3-4	101, 5-6	III 377
161	3 vv.	310, 5-7	101, 7-9	III 378
162	2 vv.	310, 8-9	102, 1-2	III 379

163	2 vv.	310, 10-11	102, 3-4	III 380
164	2 vv.	310, 12-13	-	III 381
165	5 vv.	310, 14-18	-	III 382
166	5 vv.	310, 19-23	-	III 383
167	6 vv.	310, 24 - 311, 3	103	III 385
168	3 vv.	311, 4-7	104, 1-3	III 386
169	4 vv.	311, 8-11	104, 4-7	III 387
170	6 vv.	311, 12-17	104, 8-13	III 388
171	5 vv.	311, 18-22	104, 14-18	III 389
172	5 vv.	311, 23-27	104, 19-23	III 390
173	3 vv.	312, 1-4	105, 1-3	III 392
174	4 vv.	312, 5-8	105, 4-7	III 391
175	4 vv.	312, 9-13	-	III 225
176	3 vv.	312, 14-16	-	III 226
177	2 vv.	312, 17-19	-	III 227
178	2 vv.	312, 20-22	106	-
179	2 vv.	312, 23-25	107, 1-2	II 752
180	2 vv.	312, 26-27	107, 3-4	II 753
181	2 vv.	313, 1-2	107, 5-6	II 754
182	2 vv.	313, 3-4	107, 7-8	II 755
183	2 vv.	313, 5-6	107, 9-10	II 756
184	2 vv.	313, 7-8	107, 11-12	II 757
185	2 vv.	313, 9-10	107, 13-14	II 758
186	2 vv.	313, 11-12	107, 15-16	II 759
187	2 vv.	313, 13-14	107, 17-18	II 760
188	2 vv.	313, 15-16	107, 19-20	II 761
189	2 vv.	313, 17-18	107, 21-22	II 762
190	2 vv.	313, 19-20	107, 23-24	II 763
191	2 vv.	313, 21-22	107, 25-26	II 764
192	2 vv.	314, 1-2	107, 27-28	II 765
193	2 vv.	314, 3-4	107, 29-30	II 766
194	2 vv.	314, 5-6	107, 31-32	II 767
195	2 vv.	314, 7-8	107, 33-34	II 768
196	2 vv.	314, 9-10	107, 35-36	II 769
197	2 vv.	314, 11-12	107, 37-38	II 770
198	2 vv.	314, 13-15	-	-
199	6 vv.	314, 16	-	IV 139 (1 vers)
200	11 vv.	314, 17 - 315, 2	108	IV 130
201	3 vv.	315, 3-6	109	III 228
202	6 vv.	315, 7-13	110, 1-6	V 59
203	6 vv.	315, 14-19	110, 7-12	IV 140
204	4 vv.	315, 20-24	111, 1-4	III 229
205	2 vv.	315, 25-26	111, 5-6	III 230
206	8 vv.	316, 1-9	-	III 189
207	6 vv.	316, 10-16	-	-
208	4 vv.	316, 17-21	112	IV 135
209	3 vv.	316, 22-25	113, 1-3	IV 134

210	11 vv.	316, 26 – 317, 7	113, 4–14	IV 133
211	38 vv.	317, 8 – 318, 12	114	-
212	2 vv.	318, 13–15	-	III 190
213	2 vv.	318, 16–18	115, 1–2	III 393
214	2 vv.	318, 19–20	115, 3–4	III 394
215	3 vv.	318, 21–23	115, 5–7	III 395
216	1 v.	318, 24–25	116	-
217	4 vv.	318, 26 – 319, 2	-	III 236
218	2 vv.	319, 3–4	117	III 238
219	4 vv.	319, 5–9	118	-
220	5 vv.	319, 10–14	119, 1–5	III 323
221	2 vv.	319, 15–16	119, 6–7	III 324
222	2 vv.	319, 17–18	119, 8–9	III 325
223	15 vv.	319, 19 – 320, 5	119, 10–24	III 326
224	6 vv.	320, 6–12	120	III 329
225	3 vv.	320, 13–16	121	III 192
226	4 vv.	320, 17–20	122	III 327
227	2 vv.	320, 21–23	123, 1–2	IV 131
228	2 vv.	320, 24–25	123, 3–4	III 396
229	35 vv.	320, 26 – 321, 33	-	-
230	2 vv.	322, 1–3	124, 1–2	II 750
231	7 vv.	322, 4–10	124, 3–9	II 751
232	105 vv.	322, 11 – 325, 16	125	-
233	18 vv.	325, 17 – 326, 3	-	III 207
234	2 vv.	326, 4–6	-	III 248
235	4 vv.	326, 7–11	126	IV 112
236	2 vv.	326, 12–14	127	III 206
237	4 vv.	326, 15–19	128	V 60
238	17 vv.	326, 20 – 327, 9	129 + 130	III 397
239	2 vv.	327, 10–12	-	VII 81
240	7 vv.	327, 13–20	131	II 739
241	4 vv.	327, 21–25	132	III 398
242	6 vv.	327, 26 – 328, 3	133	III 399
243	4 vv.	328, 4–8	134	III 400
244	2 vv.	328, 9–11	135	III 401
245	1 v.	328, 12–13	-	-
246	1 v.	328, 14	-	-
247	1 v.	328, 15	-	-
248	1 v.	328, 16	-	-
249	1 v.	328, 17	-	-
250	2 vv.	328, 18–20	136, 1–2	III 403, 1–2
251	2 vv.	328, 21–22	136, 3–4	III 403, 3–4
252	4 vv.	328, 23–26	136, 5–8	III 403, 5–8
253	3 vv.	328, 27–30	-	III 242
254	11 vv.	329, 1–12	137	III 294
255	2 vv.	329, 13–15	138	III 164
256	2 vv.	329, 16–18	139, 1–2	III 243, 1–2

257	2 vv.	329, 19-20	139, 3-4	III 243, 3-4
258	4 vv.	329, 21-23 + 25-26	140, 1-2 + 4-5	III 302, 1-2 + 4-5
259	4 vv.	329, 27-28 + 24 + 29	140, 6-7 + 3 + 8	III 303, 1-3 + 302, 3
260	6 vv.	329, 30 - 330, 5	140, 9-14	III 303, 4-9
261	4 vv.	330, 6-9	140, 15-18	III 305
262	4 vv.	330, 10-13	140, 19-22	III 306
263	4 vv.	330, 14-17	140, 23-26	III 304
264	4 vv.	330, 18-21	140, 27-30	III 307
265	4 vv.	330, 22-26	141, 1-4	III 312
266	4 vv.	330, 27-30	141, 5-8	III 313
267	4 vv.	331, 1-4	141, 9-12	III 314
268	5 vv.	331, 5-10	142	V 63
269	25 vv.	331, 11 - 332, 4	143	-
270	6 vv.	332, 5-11	-	III 251
271	2 vv.	332, 12-14	-	III 252
272	2 vv.	332, 15-17	-	III 253
273	1 v.	332, 18-19	-	V 56
274	2 vv.	332, 20-22	144	-
275	1 v.	332, 23-24	-	-
276	2 vv.	332, 25-27	145	-
277	3 vv.	333, 1-5	146	-
278	1 v.	333, 6-7	147, 1	-
279	1 v.	333, 8	147, 2	-
280	4 vv.	333, 9-13	148	III 291
281	3 vv.	333, 14-17	149	III 407
282	4 vv.	333, 18-22	150	III 175
283	6 vv.	333, 23-29	151, 1-6	IV 136
284	4 vv.	334, 1-4	151, 7-10	IV 132
285	2 vv.	334, 5-6	-	III 317, 1-2
286	5 vv.	334, 7-11	-	III 317, 3-7
287	3 vv.	334, 12-15a	152, 1-3	V 55
288	7 vv.	334, 15b-21	152, 4-10	III 318
289	45 vv.	334, 22 - 336, 3	153, 1-45	-
290	150 vv.	336, 4 - 340, 19	153, 46-195	-
291	2 vv.	340, 20-22	154	III 319
292	6 vv.	340, 23-30	155	II 387
293	2 vv.	341, 1-3	156	-
294	1 v.	341, 4-5	157	III 320
295	3 vv.	341, 6-8	158	III 321
296	5 vv.	341, 9-14	159	-
297	19 vv.	341, 15 - 342, 5	160, 1-19	V 54
298	193 vv.	342, 6 - 347, 32	160, 20-212	-
299	12 vv.	348, 1-14	-	-
300	121 vv.	348, 15 - 352, 2	161 + 162	-

Les nos. 301–338 concernent d'autres poèmes de la main de Jean Géomètre ou qui lui sont attribués. Ils ne figurent pas dans le manuscrit *Paris. suppl. gr. 352*. La suite des numéros employés dans ce livre figure dans la première colonne et les références pour trouver les poèmes dans une édition ou dans un manuscrit figurent dans les autres colonnes.

Van Opstall

301–314	Sajdak, nos. 1–14 ¹	cf. Lauxtermann 2003a, 302–303
315–319	Graux, nos. 1, 3, 5, 6, 8 ² (Stylianós nos. 2, 4, 7)	cf. Lauxtermann 2003a, 303
dubia :		
320–331	Sajdak, S. 2–13 ³	cf. Lauxtermann 2003a, 297–301
332	<i>Paris. gr. 2991a</i>	cf. Lauxtermann 2003a, 301
333	Sajdak, Psautier ⁴	cf. Lauxtermann 2003a, 303
334	Miller ⁵	cf. Lauxtermann 2003a, 304
335–336	<i>Athous Dion. 264</i>	cf. Lauxtermann 2003a, 316 (éd.)
337–338	(sainte Marie l'Égyptienne)	cf. Lauxtermann 2003a, 289

¹ Sajdak 1930–1931, 530–534.

² Graux 1880, 278–280.

³ Sajdak 1929, 195–198.

⁴ Sajdak 1919–1920, 43–44.

⁵ Miller 1967², 47.

PLANCHES 1–11

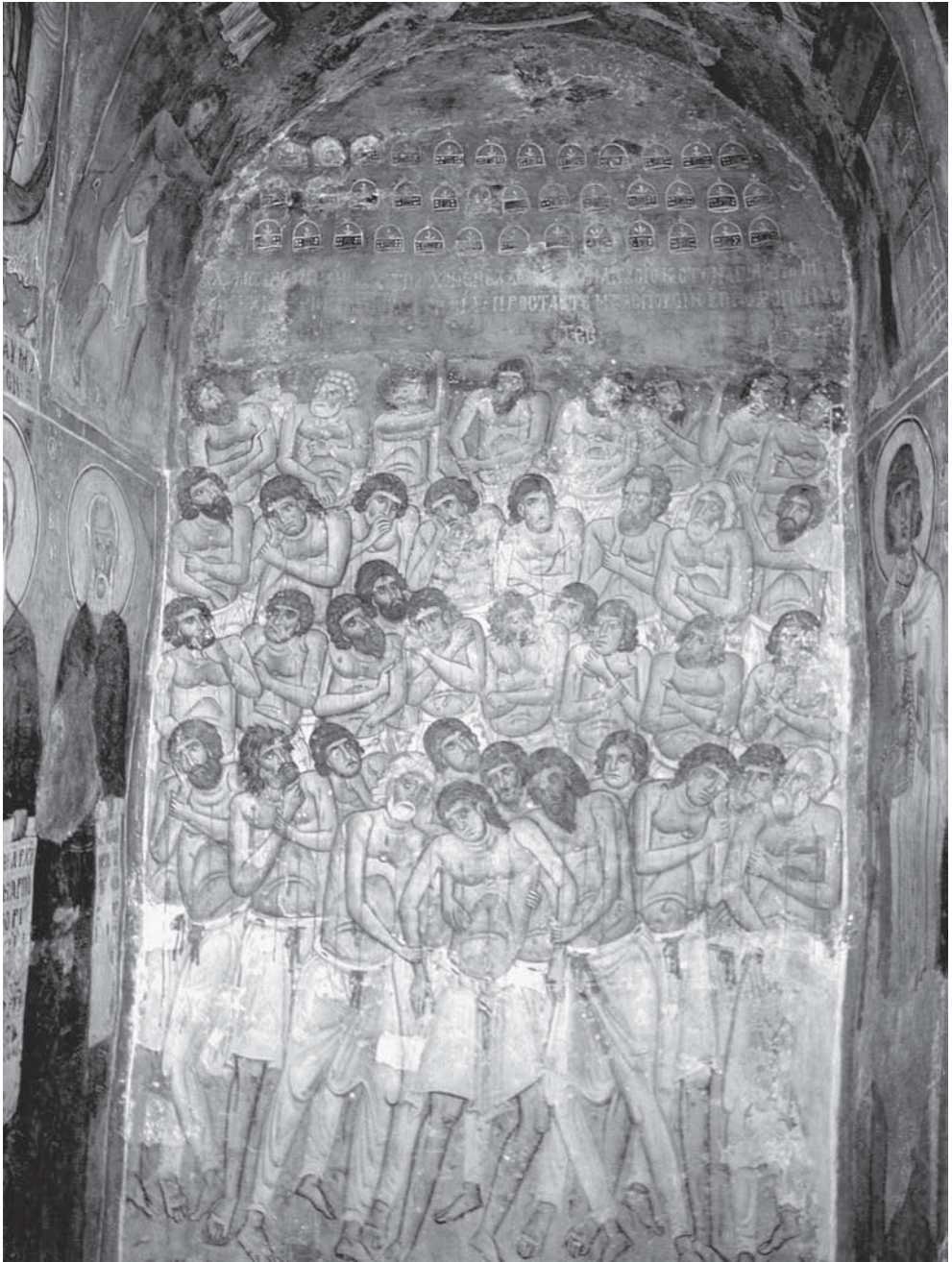


Planche 1. Fresque des 40 martyrs, Panagia Phorbiotissa, Asinou, Cyprus, 1105/1106 AD (Markides 1999, 37).



Planche 2. Icône avec st. Démétrios, deuxième moitié du X^e s., ivoire, 19,6 x 12,2 x 1 cm., Metropolitan Museum of Art, The Cloisters Collection 1970 (1970.324.3).
Photo © The Metropolitan.



Planche 3. Triptyque d'Harbaville, moitié du XI^e s., ivoire, 24,2 x 28 cm., Musée du Louvre, Département Objets d'Art, Paris (OA 3247). Photo RMN / © Daniel Arnaudet. Cf. aussi le triptyque de Palazzo Venezia à Rome, qui date du X^e s. et qui appartenait vraisemblablement à Constantin VII.



Planche 4a. Icône de la Γαλακτροφοῦσα, environ 1250-1350, tempéra sur bois, 19,3 x 17,5 cm., Monastère de Sainte-Catherine, Sināï (Evans 2004, 357).



Planche 4b. St. Luc qui dépeint la Sainte Vierge par Rogier van der Weyde, 1435, huile et tempéra sur bois, 137,7 x 110,8 cm. Photo © 2007, Museum of Fine Arts, Boston, acc. no. 93.153.



Planche 5. Couvercle d'un reliquaire franque en os avec le Christ dans une mandorle, environ 1100, 16 x 29,4 x 40,8 cm., Skulpturensammlung und Museum für Byzantinische Kunst, Staatliche Museen zu Berlin / 616. Photo: Jörg P. Anders.



Planche 7. Icône avec *l'Echelle Spirituelle* de Jean Climaque, fin du XII^e s., tempéra et or sur bois, Saint monastère de Sainte Catherine, Sinaï (Evans 2004, 337).

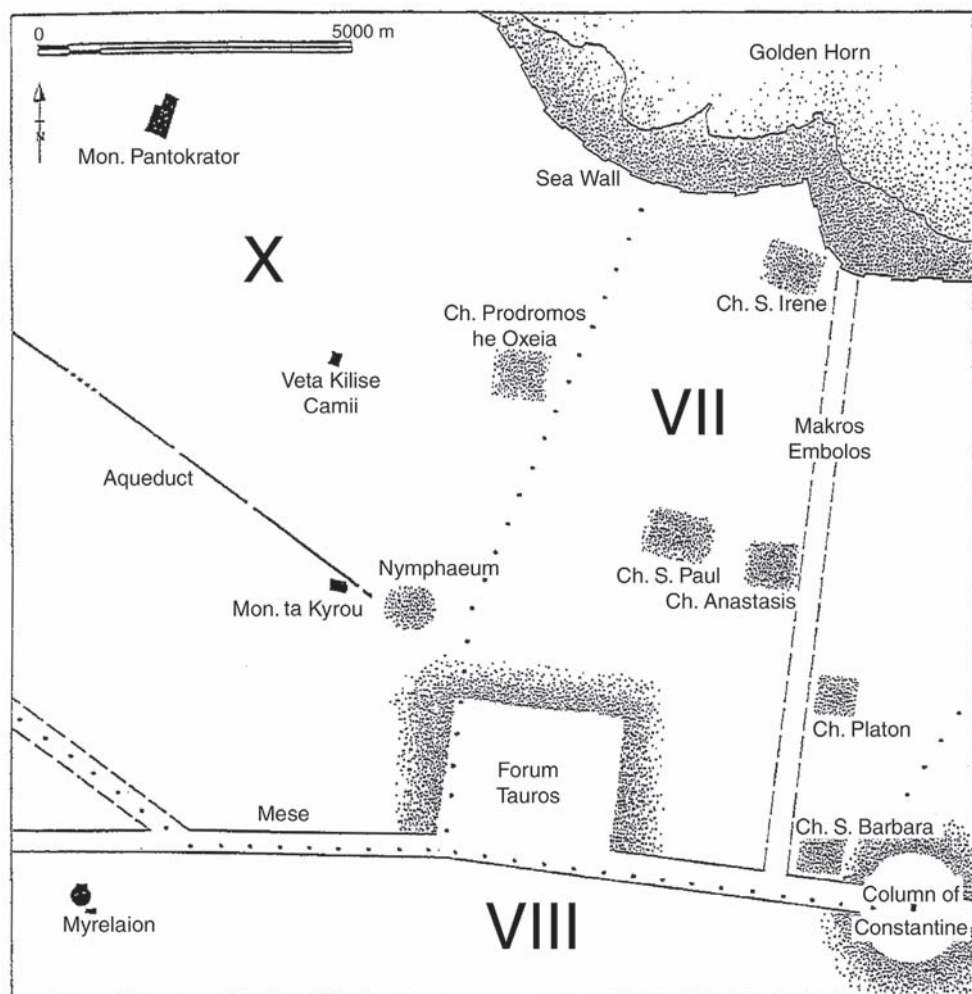


Planche 8. Localisation du monastère τὰ Κύπων (indiquée par Mon. ta Kyrrou)
d'après Berger 1997, 9.



Planche 9. Mosaique de l'Ascension du Christ entouré des archanges, des apôtres et de la Vierge, coupole de la St. Sophie de Salonique, environ 880-885. Photo E.M. van Opstall. Cf. aussi Cutler & Spieser 1996, p. 110, planche 112-13, planches 82-83 et p. 116, planche 86.



Planche 10. Icône avec la Dormition, deuxième moitié du X^e s., ivoire, 13 x 11.2 x 1.7 cm.,
Collection Este, Modena, Kunsthistorisches Museum, Wien, KK 8797.



Planche 11a. Fresque de Jean-Baptiste, *katholikon* du monastère Hosios Loukas, deuxième moitié du XI^e s. (Acheimastou-Potamianou 1994, ill. 10).



Planche 11b. Fresque du Christ, *katholikon* du monastère Hosios Loukas, deuxième moitié du XI^e s. (Acheimastou-Potamianou 1994, ill. 11).

BIBLIOGRAPHIE

L'édition du texte grec et de la traduction française de Jean Géomètre sont de la main de l'auteur de ce livre. Les textes grecs des autres auteurs sont en général ceux de la version électronique du *Thesaurus Linguae Graecae*. La plupart des traductions françaises de ces derniers sont tirées de la Collection des Universités de France, parfois avec des adaptations. Dans les autres cas, les références aux éditions et aux traductions sont indiquées dans les notes.

Abréviations

<i>AJA</i>	American Journal of Archaeology
<i>AP</i>	Anthologia Palatina
<i>APL</i>	Appendix Planudea
<i>BF</i>	Byzantinische Forschungen
<i>BMGS</i>	Byzantine and Modern Greek Studies
<i>BZ</i>	Byzantinische Zeitschrift
<i>DOP</i>	Dumbarton Oaks Papers
<i>EEBS</i>	Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν
<i>JHS</i>	Journal of Hellenic Studies
<i>JÖB</i>	Jahrbuch der Österreichische Byzantinistik
<i>K-G</i>	Kühner-Gerth
<i>Lampe</i>	A Patristic Greek Lexicon
<i>LBG</i>	Lexikon zur Byzantinischen Gräzität
<i>LSJ</i>	Liddell-Scott-Jones
<i>ODB</i>	Oxford Dictionary of Byzantium
<i>PG</i>	Patrologia Graeca
<i>REB</i>	Revue des Etudes Byzantines
<i>SBN</i>	Studi Bizantini e Neoellenici
<i>SC</i>	Sources Chrétiennes
<i>StT</i>	Studi e Testi
<i>T&M</i>	Travaux et Mémoires
<i>TLG</i>	Thesaurus Linguae Graecae

- Acheimastou-Potamianou, M., *Greek Art: Byzantine Wall-Paintings* (Athens 1994).
 Agapitos, P.A., *Narrative Structure in the Byzantine Vernacular Romances. A Textual and Literary Study of Kallimachos, Belthandros and Libistros* (München 1991).
 Agosti, G. & F. Gonnelli, «Materiali per la storia dell'esametro nei poeti cristiani greci», in M. Fantuzzi & R. Pretagostini (éds.), *Struttura e storia dell'esametro greco* I, Studi di metrica classica 10 (Roma 1995) 289–409.

- Agosti, G., «L'etopea nella poesia greca tardoantica», in Amato & Schamp 2005, 34–60.
- Allatius, L., *Excerpta varia graecorum sophistarum ac rhetorum* (Roma 1641).
- , *De libris ecclesiasticis graecorum dissertationes duae* (Paris 1645).
- Amato, E. & J. Schamp (éds.), *ἩΘΟΠΟΙΑ. La représentation de caractères entre fiction scolaire et réalité vivante à l'époque impériale et tardive* (Salerno 2005).
- Anlauf, G., *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch* (diss., Köln 1960).
- Apostopoulos, Ph., *Inventaire méthodique de linguistique byzantine (grec médiéval): essai d'une bibliographie raisonnée des travaux sur la langue byzantine (1880–1975)* (Salonique 1994).
- Argoe, K.T., *John Kyriotes Geometres, a Tenth Century Byzantine Writer* (diss., University of Wisconsin 1938).
- Bakker, W.F., *The Greek Imperative: an Investigation into the Aspectual Differences between the Present and Aorist Imperatives in Greek prayer from Homer up to the Present Day* (Amsterdam 1966).
- Bandini, A.M., *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae-Laurentianae*, 3 vols. (Florence 1764–1770, réimpr. Leipzig 1961).
- Bandurius, A., *Imperium Orientale sive antiquitates Constantinopolitanae. Notae ad Antiquitates Constantinopolitanas*, vol. II (Paris 1711).
- Barber, Ch., *Figure and Likeness: on the Limits of Representation in Byzantine Iconoclasm* (Princeton–Oxford 2002).
- Bartsch, S. & J. Elsner, «Introduction: eight ways of looking at an *Ekphrasis*», *Classical Philology* 102 (2007) i–vi.
- Bartsch, S., *Decoding the Ancient Novel* (Princeton 1989).
- Beck, H.-G., *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (München 1959).
- , *Byzantinisches Erotikon* (München 1986).
- Becker, A.S., *The Shield of Achilles and the Poetics of Ekphrasis* (Lanham 1995).
- Benveniste, E., *Problèmes de linguistique générale* (Paris 1966).
- Berger, A., in C.L. Striker & Y. Dogan Kuban (éds.), *Kalenderhane in Istanbul. The Buildings, Their History, Architecture and Decoration. Final Reports on the Archaeological Exploration and Restoration at Kalenderhane Camii 1966–1978* (Mainz 1997).
- Bertòla, M., *I due primi registri di prestito della Biblioteca Apostolica Vaticana: codici vaticani latini 3964, 3966* (Città del Vaticano 1942).
- Bignami Odier, J., *La bibliothèque Vaticane de Sixte IV à Pie XI: Recherches sur l'histoire des collections de manuscrits*, StT 272 (Città del Vaticano 1973).
- Blass, F., A. Debrunner & F. Rehkopf, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch* (Göttingen 1975, 14^e éd.).
- Boissonade, J.Fr., *Anecdota graeca e codicibus regis I–V* (Paris 1829–1833, réimpr. Hildesheim 1962).
- Bourdara, C.A., «Quelques cas de *damnatio memoriae* à l'époque de la dynastie macédonienne», *JÖB* 32.2 (1982) 337–346.
- Bréhier, L., *L'art byzantin* (Paris 1924).
- Bremer, J.M., *Het Gemaskerde Ik* (Amsterdam 1978).
- Brenk, B., *Spätantike und frühes Christentum* (Frankfurt am Main 1977).

- Brokkaar, W.G., «Basil Lekapenus. Byzantium in the Tenth Century», in *Studia Byzantina et Neohellenica Neerlandica*, Byzantina Neerlandica 3 (Leiden 1972) 199–234.
- Brooke-Rose, Chr., *A Grammar of Metaphor* (London 1958).
- Browning, R., *Medieval and Modern Greek* (Cambridge 1969, 2^e éd. 1983).
- Brubaker, L. & A.R. Littlewood, «Byzantinische Gärten», in M. Carroll-Spillecke et al. (éds.), *Der Garten von der Antike bis zum Mittelalter*, Kulturgeschichte der Antiken Welt 57 (Mainz am Rhein 1992) 213–248.
- Briquet, C.-M., *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600* (Leipzig 1923, réimpr. Hildesheim 1977).
- Buckler, G., «Byzantine Education», in N.H. Baynes & H.St.L.B. Moss (éds.), *Byzantium: an Introduction to East Roman Civilization* (Oxford 1948) 200–220.
- Burgess, Th.C., *Epideictic Literature* (New York–London 1987).
- Cameron, A., *Circus Factions: Blues and Greens at Rome and Byzantium* (Oxford 1976).
- , «The Empress and the Poet: Paganism and Politics at the Court of Theodosius II», in Id., *Literature and Society in the Early Byzantine World*, vol. III (London 1985) 217–289.
- , *The Greek Anthology from Meleager to Planudes* (Oxford 1993).
- Canart, P. & V. Peri, *Sussidi bibliografici per i manoscritti greci della Biblioteca Vaticana*, StT 261 (Città del Vaticano 1970).
- Canart, P., «Un style d'écriture livresque dans les manuscrits chypriotes du XIV^e siècle: la chypriote «bouclée»», in *La Paléographie grecque et byzantine, Colloques internationaux du C.N.R.S.; Paris 21–25 octobre 1974* (Paris 1977) 303–321.
- , «Les écritures livresques chypriotes du XIV^e au XVI^e siècle», *EKEE* 17 (1988–1989) 27–53.
- Cantarella, R., *Poeti Bizantini* (Milano 1948, nouvelle éd. 1992).
- Carile, A., «Produzione e usi della porpora nell'impero bizantino», in O. Longo (éd.), *La Porpora. Realtà e immaginario di un colore simbolico. Atti del Convegno di Studio, Venezia, 24 e 25 ottobre 1996*, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti (Venezia 1998) 243–269.
- Capocci, V., *Codices barberiniani graeci*, vol. I: *Codices 1–163* (Città del Vaticano 1958).
- Cave, G., *Historiae Litterarum Dissertatio*, vol. I (London 1710).
- Chantraine, P., *Grammaire homérique* (3^e éd., Paris 1958 et 1963).
- , *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots* (Paris 1968).
- Colonna, A., «Il commento di Giovanni Tzetzes agli «Halieutica» di Oppiano», in *Lanx satura: Nicolao Terzaghi oblata miscellanea philologica* (Genova 1963) 101–104.
- Conte, G.B., *Memoria dei poeti e sistema letterario: Catullo, Virgilio, Ovidio, Lucano* (Torino, 1974).
- , *The Rhetoric of Imitation. Genre and Poetic Memory in Virgil and Other Latin Poets* (London 1986).
- Combefis, F., *Bibliotheca Patrum Concionatoria* (Paris 1662).
- Corderius, B., *Catena LXV Graecorum Patrum in S. Lucam luce ac latinitate donata et ex aliis Patribus suppleta et annotationibus illustrata* (Antverpiae 1628).

- Couigny, E., *Epigrammatum Anthologia Palatina cum Planudeis et appendice nova*, vol. III (Paris 1890).
- Cramer, J.A., «Appendix ad excerpta poetica: codex 352 suppl.», in Id., *Anecdota Graeca e Codd. Manuscriptis Bibliothecae Regiae Parisinae*, vol. IV (Oxford 1841, réimpr. Hildesheim 1967).
- Cresci, L.R., «Echi di eventi storici nei carmi di Giovanni Geometra», in U. Criscuolo & R. Maisano (éds.), *La poesia bizantina. Atti della terza Giornata di studi bizantini sotto il patrocinio della Associazione Italiana di Studi Bizantini (Macerata, 11–12 maggio 1993)*, ITAΛOΕΛΛΗΝΙΚΑ, Quaderni—no. 8 (Napoli 1995).
- , «Note al testo di Giovanni Geometra», *Atti dell'Accademia Pontaniana*, n.s. 45 (1996) 45–52.
- , «*Sapientia et fortitudo*: un elemento autobiografico nelle poesie di Giovanni Geometra?» *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti*, vol. LXVII 1997–1998 (Napoli 1998) 455–467.
- , «Una *Priamel* di Gregorio di Nazianzo in Giovanni Geometra», *Vetere Christianorum* 36 (1999) 31–37.
- Crisafulli, V.S. & J.W. Nesbitt, *The Miracles of St. Artemios. A Collection of Miracle Stories by an Anonymous Author of Seventh-Century Byzantium* (Leiden 1997).
- Crostini, B., «The Emperor Basil II's Cultural Life», *Byzantion* 66 (1996) 55–80.
- Cunningham, M.B., ««Shutting the Gates of the Soul»: Spiritual Treatises on Resisting the Passions», in James 1999, 23–32.
- Cutler, A. & J.-M. Spieser, *Byzance médiévale 700–1204* (Paris 1996).
- Cutler, A., «Under the Sign of the Deësis. On the Question of Representativeness in Medieval Art», in Id., *Byzantium, Italy and the North: Papers on Cultural Relations* (London 2000) 46–64.
- Dagron, G. & H. Mihaescu, *Le Traité sur la guérilla De velitatione de l'empereur Nicéphore Phocas* (Paris 1986).
- Dagron, G., «Holy images and likeness», *DOP* 45 (1991) 23–33.
- Darrouzès, J., *Epistoliers Byzantins du X^e siècle* (Paris 1960).
- De Groote, M., «John Geometres' *Metaphrasis of the Odes*: Critical Edition», *GRBS* 44 (2004) 375–410.
- Delehaye, H., *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris 1909).
- Demoen, K., «The Paradigmatic Prayer in Gregory Nazianzen», in E.A. Livingstone (éd.), *Athanasius and his opponents, Cappadocian Fathers, other Greek writers after Nicaea*, *Studia Patristica*, vol. 32 (Leuven 1997) 96–101.
- , «Classicizing elements in John Geometres' Letters about his garden», in *Πρακτικά ΙΑ' Διεθνούς Συνεδρίου Κλασσικῶν Σπουδῶν, Καβάλα 24–30 Αυγούστου 1999* (Athènes 2001) I, 215–230.
- Demoen, K. & E.M. van Opstall, «Praying for a Safe Journey: Gregory of Nazianzus' Poems reused by John Geometres», in A. Schmidt & B. Coulie, *Studia Nazianzenica II* (Turnhout 2008, à paraître).
- Denniston, J.D., *The Greek Particles* (Oxford 1954, 2^e éd.).
- Dennis, G.T., «Death in Byzantium», *DOP* 55 (2001) 1–7.
- Devresse, R., *Codices Vaticani Graeci, III: Codices 604–866* (Città del Vaticano 1950).

- , *Le fonds grec de la Bibliothèque Vaticane des origines à Paul V*, StT 244 (Città del Vaticano 1965).
- Dewald, E.T., «The Iconography of the Ascension», *AJA*, n.s. 19 (1915) 277–319.
- Di Dario Guida, M.P., *Icone di Calabria e altre icone meridionali* (Soveria Mannelli 1993).
- Dieterich, K., *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrhundert n. Chr.* (Hildesheim–New York 1970, 1^{re} éd. Leipzig 1898).
- Dik, H., *Word Order in Ancient Greek. A Pragmatic Account of Word Order Variation in Herodotus* (Amsterdam 1995).
- Dölger, F., *Die byzantinische Literatur in der Reinsprache: ein Abriss*, vol. I: *Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache* (Berlin 1948).
- Dronke, P., *Imagination in the Late Pagan and Early Christian World: the First Nine Centuries A.D.* (Firenze 2003).
- Duhoux, Y., *Le Verbe grec ancien: éléments de morphologie et de syntaxe historiques* (Louvain 2000³).
- Düring, I., *Aristoteles. Darstellung und Interpretation seines Denkens* (Heidelberg 1966).
- Elsner, J., «Introduction: the genres of *ecphrasis*», *Ramus* 31.1–2 (2004) 1–18.
- Erffa, H.M. von, *Ikonologie der Genesis: die christlichen Bildthemen aus dem Alten Testament und ihre Quellen*, vol. II (München 1989).
- Evans, H.C. & W.D. Wixom (éds.), *The Glory of Byzantium. Art and Culture of the Middle Byzantine Era A.D. 843–1261* (New York 1997).
- Evans, H.C. (éd.), *Byzantium, Faith and Power (1261–1557)* (New York 2004).
- Fabricius, L.A. & G.C. Harles, *Bibliotheca graeca sive notitia scriptorum veterum graecorum* (Hamburg, 1707–1728, nouv. éd. G.C. Harles, vol. XI, Hamburg 1808).
- Fanning, B.M., *Verbal Aspect in New Testament Greek* (Oxford 1990).
- Fleury, E., *Saint Grégoire de Nazianze et son temps: Hellénisme et Christianisme* (Paris 1930).
- Fowler, D., «Narrate and describe: the Problem of *Ecphrasis*», *JHS* 81 (1991) 25–35.
- Friedländer, P., *Johannes von Gaza und Paulus Silentiarius; Kunstbeschreibungen Justinianischer Zeit* (Leipzig 1912).
- Furley, W.D. & J.M. Bremer, *Greek Hymns: Selected Cult Songs from the Archaic to the Hellenistic Period*, vol. I: *the Texts in Translation*, vol. II: *Greek Texts and Commentary* (Tübingen 2001).
- Galavaris, G., *The Illustrations of the Liturgical Homilies of Gregory Nazianzenus, Studies in Manuscript Illumination* 6 (Princeton 1969).
- Gally, M., «Variations sur le <locus amoenus>: accords des sens et esthétique poétique», *Poétique* 106 (1996) 161–177.
- Garzya, A., «Autobiografia in Gregorio Nazianzeno», in G. Arrighetti & F. Montanari (éds.), *La componente autobiografica nella poesia greca e latina fra realtà e artificio letterario*, Atti del Convegno Pisa 16–17 maggio 1991 (Pisa 1993).
- Gerstel, S.E.J., «Civil and Monastic Influences on Church Decoration in Late Byzantine Thessalonike», *DOP* 57 (2003) 226–261.
- Giannelli, C., «Epigrammi di Teodoro Prodromo in onore dei santi megalò-

- martiri Teodoro, Grigorio e Demetrio», in *Studi in onore di L. Castiglioni*, vol. I (Florence 1960) 333–371 (= *SBN* 10 (1963) 349–378).
- Gigli Piccardi, D., *Metafora e poetica in Nonno di Panopoli* (Firenze 1985).
- Goodwin, W.W., *Syntax of the Moods and Tenses of the Greek Verb* (éd. rév. London 1912).
- Grégoire, H., «Une Epigramme Gréco-Bulgare», *Byzantion* 9 (1934) 795–799.
- Graux, Ch., *Notices Sommaires des Manuscrits Grecs de la Grande Bibliothèque Royale de Copenhague* (Paris 1879).
- Grumel, V., *La Chronologie* (Paris 1958).
- Guillou, A., «Le monde des images à Byzance», in Id. (éd.), *Byzance et ses images* (Paris 1994) 13–39.
- Haas, F.A.J. de & B. Fleet, *Simplicius: On Aristotle's 'Categories 5–6'* (New York 2001).
- Hadot, I., *Le problème du néoplatonisme alexandrin. Hiéroclès et Simplicius* (Paris 1978).
- , «La vie et l'œuvre de Simplicius», in Ead. (éd.), *Simplicius: sa vie, son œuvre, sa survie. Actes du Colloque international de Paris (28 sept.-1er oct. 1985)* (Berlin–New York 1987) 3–39.
- Hagen, H.-M., *Ἡθοποιία: Zur Geschichte eines rhetorischen Begriffs* (Nürnberg 1966).
- Hannick, Ch., «The Theotokos in Byzantine Hymnography: Typology and Allegory», in M. Vassilaki (éd.), *Images of the Mother of God* (Aldershot 2005) 69–76.
- Hemberg, B., *Anax, Anassa und Anakes als Götternamen unter besonderer Berücksichtigung der attischen Kulte* (Uppsala–Wiesbaden 1955).
- Hilberg, I., *Das Princip der Silbenwägung und die daraus entspringenden Gesetze der Endsilben in der griechischen Poesie* (Wien 1879).
- Hinterberger, M., *Autobiographische Traditionen in Byzanz*, Wiener Byzantinistische Studien, Band XXII (Wien 1999).
- Høgel, C., *Symeon Metaphrastes: Rewriting and Canonization* (Copenhagen 2002).
- Holmes, C., «Political Elites in the Reign of Basil II», in Magdalino 2003, 109–116.
- Hörandner, W., «Miscellanea Epigrammatica, I: Epigramme von Ioannes Geometres und Ioannes Mauropus in einer Handschrift der Marciana», *JÖB* 19 (1970) 109–116.
- , «La poésie profane au XI^e siècle et la connaissance des auteurs antiques», *T&M* 6 (1976) 245–263.
- , «Poetic Forms in the Tenth Century», in *Κωνσταντίνος Ζ' ὁ Πορφυρογέννητος καὶ ἡ ἐποχή του. Β' Διεθνὴς Βυζαντινολογικὴ Συνάντηση* (Athènes 1989) 135–153.
- , «Court Poetry», *Rhetoric in Byzantium. Papers from the Thirty-fifth Spring Symposium of Byzantine Studies, Exeter College, University of Oxford, March 2001* (Aldershot 2003), 75–85.
- Horrocks, G., *Greek: a History of the Language and its Speakers* (London–New York 1997).
- Hunger, H., «On the imitation (μίμησις) of Antiquity in Byzantine Literature», *DOP* 23–24 (1969–1970) 17–38.

- , *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I–II (München 1978).
- Irigoín, J., «Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier et le problème du bombycin», *Scriptorium* 4 (1950) 192–204.
- , *Règles et recommandations pour les éditions critiques* (Paris 1972).
- Isebaert, B., *De Παράδεισος van Ioannes Kuriotes Geometres (?)*. *Kritische tekst met inleiding en commentaar* (diss. Gent 2004).
- Jacquínod, B. (éd.), *Etudes sur l'aspect chez Platon*, Mémoires XX (Saint-Etienne 2000).
- James, L. & R. Webb, ««To understand ultimate things and enter secret places»: Ekphrasis and Art in Byzantium», *Art History* 14.1 (1991) 1–17.
- James, L. (éd.), *Desire and Denial in Byzantium* (Ashgate 1999).
- Janin, R., *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, vol. I: *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*; vol. III: *Les églises et les monastères* (Paris 1969).
- Jannaris, A.N., *An Historical Greek Grammar, chiefly of the Attic Dialect* (London 1897, réimpr. Hildesheim 1968).
- Jeffreys, M.J., «Byzantine Metrics: Non-Literary Strata», *ĴÖB* 31.1 (1981) 313–334.
- Kahn, C.H., *The Verb «Be» in Ancient Greek* (Dordrecht–Boston 1973).
- Kambylis, A., «Das griechische Epigramm in byzantinischer Zeit», *Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft* 20 (1994–1995) 19–47.
- Kazhdan, A., *A History of Byzantine Literature (650–850)* (Athens 1999).
- Kegel-Brinkgreve, E., *The Echoing Woods. Bucolic and Pastoral from Theocritus to Wordsworth*, (Amsterdam 1990).
- Kennedy, G.A., *Classical Rhetoric and its Christian and Secular Tradition from Ancient to Modern Times* (London 1980).
- , *A New History of Classical Rhetoric* (Princeton 1994).
- , *Progymnasmata: Greek Textbooks of Prose Composition and Rhetoric* (Leiden 2003).
- Kolias, T.G., *Νικηφόρος Β' Φωκάς (963–969). 'Ο στρατηγός αυτοκράτωρ καί τό μεταρρυθμιστικό του έργο* (Athènes 1993).
- Kolias, T.G. & M. Philippides, «Nikephoros II Phokas (963–969). Der Feldherr und Kaiser und seine Reformtätigkeit», *Speculum* 70 (1995) 395.
- Komines, A.D., *Τò Βυζαντινόν έξρόν έπίγραμμα καί οί έπιγραμματοποιοί* (Athènes 1966).
- Korzeniewski, D., *Griechische Metrik* (Darmstadt 1968).
- Krumbacher, K., *Geschichte der byzantinischen Litteratur* (München 1897).
- Kühner, R. & B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* II, 1 (Hannover 1976).
- Kurtz, E., «Das Epigramm auf Johannes Geometres», *BZ* 4 (1895) 559–560.
- Kustas, G.L., «The Function and Evolution of Byzantine Rhetoric», in G. Nagy, *Greek Literature*, vol. 9: *Greek Literature in the Byzantine Period*, section B.7 (New York–London 2001) 179–173.
- Lauxtermann, M.D., *The Byzantine Epigram in the Ninth and Tenth Centuries: A Generic Study of Epigrams and Some Other Forms of Poetry* (diss., Amsterdam 1994).

- , (a) «John Geometres, Poet and Soldier», *Byzantion* 68 (1998) 356–380.
- , (b) «The Velocity of Pure Iambs: Byzantine Observations on the Metre and Rhythm of the Dodecasyllable», *JÖB* 48 (1998) 9–33.
- , (a) *The Spring of Rhythm: An Essay on the Political Verse and Other Byzantine Metres* (Wien 1999).
- , (b) «Ninth-Century Classicism and the Erotic Muse», in James 1999, 161–170.
- , (a) *Byzantine Poetry from Pisides to Geometres: Texts and Contexts* (Wien 2003).
- , (b) «Byzantine Poetry and the Paradox of Basil II's Reign», in Magdalino 2003, 199–216.
- Lavagnini, B., *Alle origini del verso politico*, Istituto Siciliano di Studi bizantini e neoellenici (Palermo 1983).
- Lejeune, P., *Le pacte autobiographique* (Paris 1975).
- Lemerle, P., *Le premier humanisme byzantin* (Paris 1971).
- , *The Agrarian History of Byzantium from the Origins to the Twelfth Century: the Sources and Problems* (Galway 1979).
- Leroy-Molinghen, A., «Les fils de Pierre le Bulgare», *Byzantion* 42 (1972) 405–419.
- Littlewood, A.R., *The progymnasmata of Ioannes Geometres* (Amsterdam 1972).
- , «A Byzantine Oak and its Classical Acorn: the Literary Artistry of Geometres, Progymnasmata 1», *JÖB* 29 (1980) 133–144.
- Lowden, J., «The transmission of <Visual Knowledge> in Byzantium through Illuminated Manuscripts: Approaches and Conjectures», in C. Holmes & J. Waring (éds.), *Literacy, Education and Manuscript Transmission in Byzantium and Beyond* (Leiden 2002) 59–80.
- Ludwich, A., *Aristarchs homerische Textkritik nach den Fragmenten des Didymos dargestellt und beurtheilt, nebst Beilagen* (Leipzig 1885).
- Maas, P., «Der byzantinische Zwölfsilber», *BZ* 12 (1903) 278–323, réimpr. in Id., *Kleine Schriften* (München 1973).
- Magdalino, P. & R. Nelson, «The Emperor in Byzantine Art of the Twelfth Century», *BF* 8 (1982) 123–183.
- Magdalino, P., «Byzantine Snobbery», in Id., *Tradition and Transformation in Medieval Byzantium* (Aldershot 1991) 58–78.
- , (éd.), *Byzantium in the Year 1000, The Medieval Mediterranean Peoples, Economics and Cultures, 400–1500*, vol. 45 (Leiden 2003).
- Maguire, H., *Art and Eloquence in Byzantium* (Princeton 1981).
- , «Epigrams, Art, and the <Macedonian Renaissance>», *DOP* 48 (1994) 105–115.
- , (a) *The Icons of Their Bodies. Saints and their Images in Byzantium* (Princeton 1996).
- , (b) *Image and Imagination: the Byzantine Epigram as Evidence for Viewer Response*, Canadian Institute of Balkan Studies (Toronto 1996).
- Mango, C., *Byzantium: the Empire of New Rome* (London 1980).
- , «Discontinuity with the Classical Past in Byzantium», in Id., *Byzantium and its Image: History and Culture of the Byzantine Empire and its Heritage* (London 1984), vol. III, 48–57.

- , «The Palace of the Bucoleon», *Cahiers Archéologiques* (1997) 41–50.
- , «Cecil L. Striker and Y. Dogan Kuban (edd.), *Kalenderhane in Istanbul* etc.», *BZ* 91 (1998) 586–590.
- Markides, L. (éd.), *World Heritage Sites in Cyprus* (Nicosia-Leukosia 1999).
- Markopoulos, A., «Zu den Biographien des Nikephoros Phokas», *JÖB* 38 (1988) 225–233.
- Marraccius, H., *Bibliotheca Mariana* (Romae 1648).
- Martin, J.R., *The Illustration of the Heavenly Ladder of John Climacus* (Princeton 1954).
- Martini, E., *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche Italiane, I* (Milano 1902).
- Marucchi, A., «Stemmi di possessori di manoscritti conservati nella Biblioteca Vaticana», *Mélanges Eugène Tisserant* 7, StT 237 (Città del Vaticano 1964).
- McGeer, E., *Sowing the Dragon's Teeth; Byzantine Warfare in the Tenth Century*, *Dumbarton Oaks Studies* 33 (Washington, DC 1995).
- Mercati, G., *Note per la storia di alcune biblioteche romane nei secoli XVI–XIX*, StT 164 (1952).
- Mercati, S.G., «Epigramma di Giovanni Geometra sulla tomba di Niceforo Foca», *Bessarione* 25 (1921) 158–162.
- , «Nota all'epigramma sepolcrale di Niceforo Foca», *Bessarione* 27 (1923) 74–76.
- , «Il simbolo del giglio in una poesia di Leone il Sapiante», *Rend. Pontif. Accad. Rom. di Archeol.* 12 (1936) 65–73.
- Meyendorff, J., *Byzantine Theology: Historical Trends and Doctrinal Themes* (New York 1974).
- Migne, J.P., *Patrologiae cursus completus. Series Graeco-Latina* (Paris 1857–1868).
- Miller, E., *Manuelis Philae Carmina* (Paris 1855–1857, réimpr. Amsterdam 1967).
- Miller, P.D., «Prayer as Persuasion: the Rhetoric and Intention of Prayer», *Israelite Religion and Biblical Theology*, *Journal for the Study of the Old Testament*, Supplement Series 267 (Sheffield 2000) 337–344.
- Milovanovic, C., *BYZANTINA AINIGMATA*, *Vizantijske zagonetke* (Beograd 1986).
- Morris, R., «Succession and Usurpation: Politics and Rhetoric in the Late Tenth Century», in P. Magdalino, *New Constantines* (Cambridge Variorum, 1994) 199–214.
- , «The Two Faces of Nikephoros Phokas», *BMGS* 12 (1988) 83–115.
- Morand, A.-F., *Études sur les Hymnes orphiques* (Leiden 2001).
- Mullett, M., «Writing in Early Medieval Byzantium», in R. Mc-Kitterick (éd.), *The Uses of Literacy in Early Medieval Europe* (Cambridge 1990) 156–185.
- Nestle-Aland, *Novum Testamentum Graece et Latine* (Stuttgart 1984⁴).
- Noret, J., «Notes de ponctuation et d'accentuation byzantines», *Byzantion* 65 (1995) 69–88.
- , «L'accentuation de *te* en grec byzantin», *Byzantion* 68 (1998) 516–518.
- Omout, H., *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale: Ancien Fonds grec* (Paris 1888).
- Opstall, E.M. van, «Jean et l'Anthologie: vers une édition de la poésie de Jean le Géomètre», *Medioevo greco* 3 (2003) 195–211.

- , (a) «Poésie, rhétorique et mémoire littéraire chez Jean Géomètre», in P. Odorico, P.A. Agapitos & M. Hinterberger, *«Doux remède»: Poésie et Poétique à Byzance*, Actes du 4^{ème} colloque international sur la littérature byzantine «EPMHNEIA», E.H.E.S.S. Paris, 23–25 févr. 2006 (à paraître).
- , (b) «Verses on paper, verses inscribed», in W. Hörandner & A. Rhoby (éds.), *Die kulturhistorische Bedeutung byzantinischer Epigramme*, Akten des internationalen wissenschaftlichen Workshop am 1. und 2. Dezember 2006 (à paraître).
- , «The Poet as Guide», *DOP* (à paraître 2008).
- Orgels, P., «Les deux comètes de Jean Géomètre», *Byzantion* 42 (1972) 420–422.
- Ostrogorsky, G., *Geschichte des byzantinischen Staates* (München 1962).
- Oudinot, C., *Commentarius de scriptoribus, vel scriptoribus ecclesiae antiquis illorumque scriptis* II (Leipzig 1686).
- Papagiannis, G., *Theodoros Prodromos, Jambische und hexametrische Tetrasticha auf die Haupterzählungen des Alten und des Neuen Testaments* (Hamburg 1997).
- Pasquali, G., «Medioevo bizantino», *Quaderni di critica* 19 (1941) 5–36.
- Patlagean, E., «Le basileus assassiné et la sainteté impériale», *Media in Francia. Recueil de Mélanges offerts à K.F. Werner* (Paris 1989) 345–361.
- Piccolini, N., *Supplément à l'Anthologie grecque, contenant des épigrammes et autres poésies légères inédites, précédé d'observations sur l'Anthologie et suivi de remarques sur divers poètes grecques* (Paris 1853).
- Psaltis, S.B., *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik (Göttingen 1913).
- Puley, S., *Prayer in Greek Religion* (Oxford 1997).
- Quibell, J.E., *Excavations at Saqqara 1906–1907*, II (Cairo 1908).
- Raalte, M. van, *Rhythm and Metre, towards a Systematic Description of Greek Strophic Verse* (Leiden 1986).
- Race, W.H., *The Classical Priamel from Homer to Boethius* (Leiden 1982).
- Rahlf, A., *Septuaginta* (Stuttgart 1979²).
- Reinsch, D.R. & A. Kambylis, *Annae Comnenae Alexias* (Berlin 2001).
- Reynolds, L.D. & N.G. Wilson, *Scribes & Scholars: A Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature* (Oxford 1991³).
- Romein, J., *De dood van Nikephoros Phokas* (Amsterdam 1929).
- Rijksbaron, A., *Grammatical Observations on Euripides' Bacchae* (Amsterdam 1991).
- , (éd.), *New Approaches to Greek Particles: Proceedings of the Colloquium held in Amsterdam, January 4–6, 1996, to honour C.J. Ruijgh on the occasion of his retirement* (Amsterdam 1997).
- , *The Syntax and Semantics of the Verb in Classical Greek: an Introduction* (Amsterdam 2002³).
- , «Sur les emplois de λέγε et εἰπέ chez Platon», in Jacquinod 2000, 151–170.
- Ruipérez, M.S., *Estructura del sistema de aspectos y tiempos del verbo griego antiguo* (Salamanca 1954).
- Ruijgh, C.J., *Autour de «te épique». Etudes sur la syntaxe grecque* (Amsterdam 1971).
- , «ῥάων et ses dérivés dans les textes mycéniens», in S. Deger-Jalkotzy et al., *Florent Studia Mycenea* (Wien 1999) 521–535.

- Sajdak, J., «Ioannis Geometrae carmen», *EOS* 24 (1919–1920) 43–44.
 —, «Spicilegium Geometreum», *EOS* 32 (1929) 191–198 et 33 (1930–1931) 521–534.
 —, (a) *Ioannis Kyriotis Geometrae Hymni in SS. Deiparam*, *Analecta Byzantina* edita cura Societatis litterarum Posnaniensis (Poznan 1931).
 —, (b) «Que signifie Κυριώτης Γεωμέτρης?», *Byzantion* 6 (1931) 343–352.
 Schäfer, G.H., *Gregorii Corinthii et aliorum grammaticorum libri de dialectis linguae graecae* (Lipsiae 1811).
 Scheidweiler, F., «Studien zu Johannes Geometres», *BZ* 45 (1952) 277–319.
 Schissel, O., *Der byzantinische Garten. Seine Darstellung in gleichzeitigen Romane* (Wien–Leipzig 1942).
 Schlumberger, G., *Un empereur byzantin à la fin du Xe siècle: Nicéphore Phocas* (Paris 1890).
 —, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, I & II (Paris 1896–1900).
 Schmid, A.A., «Himmelfahrt Christi» in E. Kirschbaum (éd.), *Lexikon der christlichen Ikonographie* (Roma–Wien 1970) II 268–276.
 Schreiner, P., «Il soldato», in G. Cavallo (éd.), *L'uomo bizantino* (Roma–Bari 1992) 95–127.
 Seiler, H., *L'Aspect et le temps dans le verbe néo-grec* (Paris 1952).
 Slings, S.R., «The I in Personal Archaic Lyric», in Id. (éd.), *The Poet's I in Archaic Greek Lyric*, *Proceedings of a symposium held at the Vrije Universiteit Amsterdam* (Amsterdam 1990) 1–30.
 Snell, B. et al., *Lexikon des frühgriechischen Epos II B–A* (Göttingen 1991).
 Somavera, A.Da, *Tesoro della Lingua Greca-Volgare ed Italiana* (Paris 1709).
 Sophocles, E.A., *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (from BC 146 to AD 1100)* (New York–Leipzig 1888).
 Sovronos, N., *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes* (1970–1971) 354.
 Speck, P., *Die kaiserliche Universität von Konstantinopel*, *Byzantinisches Archiv* 14 (München 1974).
 Stanford, W.B., *Greek Metaphor: Studies in Theory and Practice* (New York–London 1972).
 Steiner, D., *The Crown of Song: Metaphor in Pindar* (London 1986).
 Stouaritis, I., «Neue Aspekte des Machtkampfes im Zeitraum 976–986 in Byzanz», *JÖB* 55 (2005), 99–146.
 Stuhlfauth, G., «A Greek Psalter with Byzantine Miniatures», *The Art Bulletin* 15.4 (1933), 311–326.
 Tacchi-Venturi, P., «De Ioanne Geometra eiusque in S. Gregorium Nazianzenum inedita laudatione», *Studi e Documenti di Storia e Diritto* 14 (1893) 133–162.
 Tafrali, O., *Hommes d'Etat I* (Paris 1936).
 Talbot, A.-M., «Old Age in Byzantium», *BZ* 77 (1984) 267–278.
 —, «Byzantine Monastic Horticulture: The Textual Evidence» in A. Littlewood, H. Maguire & J. Wolschke-Bulmahn, *Byzantine Garden Culture* (Washington, DC 2002) 37–67.
 Thayer, J.H. et al., *Greek-English Lexicon of the New Testament* (Edinburgh 1908⁴).
 Thümmel, H.G., «Bild und Bilderstreit in der Dichtung», in M. Restle, *Festschrift für Klaus Wessel zum 70. Geburtstag* (München 1988) 283–301.
 Tougher, S.F., «Byzantine Eunuchs: an overview, with special reference to

- their creation and origin», in L. James (éd.), *Women, men and eunuchs* (London 1997) 168–184.
- Trapp, E., *Lexikon zur byzantinischen Gräzität, besonderes des 9.-12. Jahrhunderts* (Wien 1994–2001).
- Treadgold, W., «The Macedonian Renaissance», in Id. (éd.), *Renaissances before the Renaissance: Cultural Revivals of Late Antiquity and the Middle Ages* (Stanford 1984) 75–98.
- , *A History of the Byzantine State and Society* (Stanford 1997).
- Trypanis, C.A., *Medieval and Modern Greek Poetry: an Anthology* (Oxford 1951).
- , *Penguin Book of Greek Verse* (London 1971).
- Turdeanu, E. (éd.), *Le dit de l'empereur Nicéphore II Phocas et de son épouse Théophano* (Thessalonique 1976).
- Turner, H.J.M., *St. Symeon the New Theologian and Spiritual Fatherhood* (Leiden 1990).
- Tzatzzi-Papagianni, M., «Το ποίημα του Ιωάννη Γεωμέτρη <Εἰς τὴν ἀποστασίαν>», *Ἑλληνικά* 52, 2 (2002) 263–277.
- Underwood, P.A., *The Kariye Djami*, vols. I–III (New York 1966–1975).
- Vasil'evskii, V.G., «Russko-vizantijskie otryvki, II», *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvescenija* 184 (1876) 162–178.
- Vassilaki, M., *Images of the Mother of God. Perceptions of the Theotokos in Byzantium* (Aldershot 2005).
- Vassis, I., *Initia Carminum Byzantinorum* (Berlin–New York 2005).
- Vauchez, A. et al. (éds.), *Encyclopedia of the Middle Ages I* (Cambridge 2000).
- Vendryès, J., *Traité d'accentuation grecque* (Paris 1945).
- Vries-van der Velden, E. de, «Exempla aus der griechischen Geschichte in Byzanz», in C. Sode—S. Takács, *Novum Millennium: Studies on Byzantine history and culture dedicated to Paul Speck* (Aldershot 2001) 425–438.
- Walter, C., «Two Notes on the Deësis», *REB* 26 (1968) 311–336.
- , «Further Notes on the Deësis», *REB* 28 (1970) 161–187.
- , *The Warrior Saints in Byzantine Art and Tradition* (Aldershot 2003).
- Waszink, J.H., *Biene und Honig als Symbol des Dichters und der Dichtung in der griechisch-römischen Antike*, Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Vorträge G 196 (Opladen 1974).
- Watté, M., *Lexicon van Christus-ikonen: «Hij die is en die was en die komt»* (Geel 2000).
- Webb, R., «Ecphrasis Ancient and Modern. The Invention of a Genre», *Word & Image* 15.1 (1999) 7–18.
- Weitzmann, K., *Illustrations in Roll and Codex: a Study in the Origin and Method of Text Illustration* (Princeton 1970²).
- Weitzmann, K. & G. Galavaris, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai: the Illuminated Greek Manuscripts, I: From the Ninth to the Twelfth Century* (Princeton 1990).
- West, M.L., *Greek Metre* (Oxford 1982).
- Westerink, L.G., «Leo the Philosopher: *Job* and Other Poems», *Illinois Classical Studies* 11 (1986) 193–222.
- Wifstrand, A., *Von Kallimachos zu Nonnos. Metrisch-stilistische Untersuchungen zur späteren griechischen Epik und zu verwandten Gedichtgattungen* (Lund 1933).

- Wilamowitz-Moellendorff, U. von, *Griechische Verskunst* (Berlin 1921).
- Wilson, N.G., «Scholarly Hands of the Middle Byzantine Period», in *La Paléographie grecque et byzantine* (Paris 1977) 221–239.
- , *Scholars of Byzantium* (London 1983, 1996²).
- Woodard, R.D., *On Interpreting Morphological Change: the Greek Reflexive Pronoun* (Amsterdam 1990).
- Woodfin, W.T., «*A Majestas Domini* in Middle-Byzantine Constantinople», *Cahiers Archéologiques* 51 (2003–2004) 45–53.

INDEX RERUM ET NOMINUM

- Abraham 142, 230, 231, 237, 272, 275, 380, 502
 accentuation 67, 70, 75, 86–88, 116–118, 227, 228, 232, 487, 516
 Achille 63, 64, 65, 142, 284, 286, 300, 369, 410, 458
 Agamemnon 338, 458
 Agathias 22, 23, 69, 359, 368, 478
Allacci CXXXV 93, 115, 116, 118
anceps 72
Ancien Testament 193, 231, 237, 238, 272, 380, 381, 456
 André de Crète 22, 32
 Anne Comnène 44, 48, 49, 50, 328, 458
Anthologie 21–24, 27, 38, 45, 55, 59, 67, 68, et cf. *Index locorum*
 Antioche 26, 168, 283, 288, 343
 antithèse 59, 66, 124, 143, 278, 300, 334, 360, 394, 418, 487, 490, 500, 548, 549, 550
 Aphthonios 5, 6, 16, 38, 63, 65, 89, 211, 356, 358, 542, 546
 Apollon 138, 233, 343, 370, 508, 525
 Apollonius de Rhodes 82
 Arabes 26, 212, 213, 283
 Arate 152, 228, 319, 322
 Archytas 6, 29, 62, 154, 161, 162
 Arès 29, 211, 274, 298, 299, 300, 303, 304, 319
 Aréthas 23
 Aristophane 173
 Aristote 6, 29, 62, 97, 153, 154, 156, 157, 158, 161, 162, 502
 Ascension 29, 144, 145, 410, 412
 Asie 4, 130, 140, 480
 Asie Mineur 60
 aspect verbal 43, 51–58, 177
 asyndète 59, 125, 126, 200, 230, 355, 364, 471, 481, 498, 518, 535, 542
 Athanase d'Alexandrie 275, 277, 278, 491
 Athéna 138, 142, 320, 342, 410, 481
Athous Batop. 1038 115
Athous Dion. 265 116
Athous Dion. 60 (3594) 116
Athous Laura B 43 116
 attique 5, 43, 46, 50, 138, 277, 368
 Bacchus 384
 Bacchylide 52
 Baptême 29, 447, 448, 449, 454, 530
Barb. gr. 279 93, 115
Barb. gr. 74 18, 93, 115, 116, 118
 Bardas Phokas 12
 Bardas Skleros 12
 Basile de Césarée 152, 210, 262, 472
 Basile I 23
 Basile II 4, 10, 11, 12, 13, 25, 26, 35, 89, 178, 213, 239, 246, 250, 251, 288, 308, 309, 315, 374, 500, 549
 Basile le Parakimomène 4, 9, 10, 11, 26, 40, 251, 288, 355, 523, 524, 527
Berol. gr. 162 115
Bodl. Barocc. 25 9
brevis in longo 70, 72, 74, 528
 Bulgares 4, 10, 11, 12, 14, 26, 29, 62, 213, 300, 306, 308, 309, 314, 390
caesura media 19, 70, 81, 82, 86, 88

- Callimaque 82, 152, 428
 Calliope 5, 165, 166, 396, 397
canon 22, 30, 541
 Catulle 44
 Céphas 22–24
 césure 67–88, 118 et *passim*
 Chérobosque 5, 192, 474
 chiasme 262, 270
 Christ 7, 15, 16, 28, 29, 30, 31, 36,
 38, 39, 42, 48, 52, 56, 57, 59, 62,
 66, 69, 71, 89, 90, 95, 124, 126,
 139, 140, 142, 144, 145, 170,
 177, 179, 184, 188, 192, 201,
 203, 226, 230, 231, 236, 237,
 238, 243, 249, 260, 261, 262,
 263, 275, 277, 278, 279, 296,
 334, 346, 347, 350, 351, 375,
 380, 381, 384, 400, 402, 406,
 408, 410, 411, 412, et *passim*
 Christodore de Thèbes 23
 Christophore de Mitylène 82
 Chypre 90, 104, 211, 213, 283, 288
 Cilicie 154, 212, 288
 Cléobis et Biton 129, 130, 131
 climax 60, 63, 170, 549
code model 44
 comète 314
 comparaison 60, 61, 291, 359, 403,
 460, 465, 520, 549
 confession 20, 29, 32, 33, 37, 40,
 56, 71, 174, 192, 193, 198, 270,
 335, 346, 350, 374, 456, 457,
 459, 464, 497, 499, 532
 Constantin le Rhodien 22, 24
 Constantin le Sicilien 24, 457
 Constantin VII 4, 5, 7, 11, 21, 24,
 54, 138, 166, 322, 398, 432, 457,
 495, 508, 541
 Constantin VIII 7
 Constantinople 4, 5, 13, 21, 35,
 129, 130, 140, 212, 284, 288,
 308, 314, 322, 326, 327, 328,
 334, 343, 422, 423, 480, 500
 correction épique 78, 79–80, 158,
 349, 487, 518, 528
Couronne de Méléagre 23
Couronne de Philippe 23, 510
 Crète 210, 211, 212, 213, 283,
 288
 Cycle d'Agathias 22, 23
 Cyrus 29, 62, 325–329, 334
 dactyle 68, 69, 71, 83
damnatio memoriae 287, 288
 David 32, 452, 456, 457, 460, 464,
 466, 476, 477, 501, 502
 Démétrios (saint) 29, 38, 39, 41,
 205–208, 219, 220, 222, 224,
 477, 501, 502
 Denys de Phourna 41
 Denys le Thrace 5
 diable 179, 183, 184, 188, 272,
 275, 278, 346, 347, 350, 351,
 465, 491, 504, 534, 539, 541, 549
 (cf. Satan)
 diérèse bucolique 76, 77, 78, 79,
 83, 86
 Dieu 13, 28, 31, 32, 33, 48, 52, 57,
 58, 60, 71, 125, 126, 138, 140,
 143, 145, 169, 170, 178, 192,
 201, 202, 203, 211, 214, 227,
 230, 237, 238, 250, 261, 262,
 267, 274, 276, 277
 Dionysos 29, 138, 274, 379, 380,
 381, 454, 546, 547
 distique élégiaque 67–88 et *passim*
 dodécasyllabes 3, 4, 15, 22, 24, 33,
 41, 44, 69, 90, 91, 99, 102, 115,
 117, 126, 154, 293, 296, 342,
 350, 384, 398, 402, 432, 523
 dorien 46
 Doxopatres 5, 16, 89
 ecphrasis 35, 42, 63–66, 277, 332,
 358, 359, 402, 515, 517, 520,
 521, 522, 527, 531, 538–542,
 544–547, 549, 550
 εἰς ἑαυτὸν 6, 31–33, 71, 109, 172,
 178, 182, 184, 190, 290, 346,
 350, 436
 Elias Syncellos 32
 élision 78, 143, 168, 182, 458
 Enfers 135, 144, 145, 286, 338, 525
 éolien 46

- Ephraïm Syrus 457
 Epoux céleste 188, 189, 190, 248, 347, 350
 Eros 59, 142, 174, 384, 468
 érotique 45, 69, 184, 185, 296, 347, 446, 478, 518, 542
Esc. R. III 17 116
 éthiopée 38, 39, 130, 343, 510
 Eudocia 82
 eunuque 29, 253–257, 336
 Eustathe de Salonique 15, 38, 90, 222, 469
 Euthérius 230

 Fatimides 213
 figure rhétorique 58

Galaktotrophousa 42, 422, 423
 Georges de Pisidie 6, 22, 67, 68, 83, 86
 Grégoire de Nazianze 5, 6, 14, 17, 23, 28, 29, 31, 36, 44, 45, 46, 48, 50, 54, 55, 56, 57, 61, 64, 67, 69, 70, 71, 72, 77, 83, 84, 85, 86, 87, 97, et cf. *Index locorum*

 Hadès 135, 175, 179, 194, 267, 272
hapax legomenon 48, 57, 156, 193, 228, 442, 461, 473, 475
Hauniensis 1899 116
 Hector 38, 169, 233, 300, 422
 Hélène (impératrice) 7
 Hermogène de Tarse 5, 6, 16, 38, 63, 64, 89, 202, 211, 286, 358, 359, 380, 524, 540, 546
 Hérodien 192, 474
 Hérodote 130, 142
 Hésiode 44, 175, 362, 367, 484, 485, 514, 517
 hexamètre 67–88 et *passim*
hiatus 72, 74, 76–79, 210, 370, 430, 479, 517, 536
 Homère 5, 23, 44, 46, 50, 51, 54, 57, 61, 63, 64, 70, 71, 74, 75, 77, 78, 82, 83, 85, 86, 97, et cf. *Index locorum*

Hymnes (de Jean Géomètre) 15, 17, 18, 19, 26, 29, 30, 33, 47, 52, 54, 60, 69, 70, 73, 74, 76, 82, 91, 92–95, 101, 105
 hyperbole 61, 124, 490, 500, 550

 iconoclastes 342
 iconodoules 342, 343
 iconographie 41, 42, 126, 144, 208, 246, 263, 288, 334, 380, 422, 423, 494, 502, 504, 543
 Ignace le Diacre 22, 68, 69, 276, 282, 423
 impératif 41, 51–58, 126, 192, 238, 260, 263, 346, 366, 420, 446, 453, 454, 457, 466, 470, 473, 474, 478, 480, 488, 489, 498, 505, 536, 539, 549, 550
 indicatif 31, 47, 48, 50, 51, 177, 194, 201, 262, 263, 298, 366, 466, 499, 503
 intercession 29, 30, 42, 57, 126, 473, 479, 494, 503
 ionien 46, 124, 156, 530
 isosyllabie 68, 69, 83

 Jamblique 6, 150, 154, 502
 je autobiographique 4, 35, 36, 39
 je fictionnel 35, 37, 39
 je porte-parole 34, 35, 37, 39
 Jean Arklas 68
 Jean Baptiste 7, 38, 39, 410, 447, 448, 449, 476, 488, 489, 494, 504
 Jean Climaque 203, 278, 279
 Jean Damascène 22, 54
 Jean de Gaza 64, 68, 83, 227, 442, 447, 519, 526
 Jean de Mélitène 13, 14, 26, 286, 315
 Jean de Sardis 38, 63
 Jean Kinnamos 38
 Jean Mauropous 27, 192, 439
 Jean Tzimiskès 4, 9, 11, 12, 13, 38, 212, 214, 215, 246, 282, 286
 Job 69, 77, 242, 243, 246
 Joseph 140

- Jugement Dernier 31, 179
 Jules César 56, 312, 314

 Kassia 22, 25
 Kométras 23, 533
kontakion 22, 30, 328, 495
 Κυρώτης 13, 18, 19, 328

 Laërte 249, 251
Laur. XXXII 40 90, 96
 Léon le Diacre 212, 213, 214, 308
 Léon le Philosophe 21, 22, 24, 32, 67, 68, 69, 77, 185
 Léon Mélissénos 308, 309
 Léon VI 64, 423, 495, 521
 Léonidas d'Alexandrie 166, 521
 Libanios 38, 63, 343, 469, 470, 517, 521, 539
 Libye 211, 213
 liquide 72–74
locus amoenus 358, 524, 528, 540, 544
 loi de Giseke 85
 loi de Meyer 85
 loi de Naeke 85
 loi d'Hilberg 85

 Magnaure 21
 Maleinos 8, 11
 Manassé 193, 456, 457, 464
 Manuel II Paléologue 64
 Manuel Philes 94
 Marie l'Egyptienne (sainte) 7, 115, 116, 208, 350
 Maxime Planude 22, 446, 514
 Maximien 208, 250
 Méléagre 76, 290, 359, 384, 468, 519–525, 528, 530, 531, 540, 546, 547, 549
 Ménandre le Rhéteur 36
 métaphore 61, 62, 125, 177, 179, 192, 202, 242, 290, 296, 308, 349, 350, 374, 375, 376, 380, 381, 460, 470, 473, 481, 489, 512, 542, 543, 544, 545, 547, 550
 Méthode d'Olympe 274
 métrique 81–86 et *passim*

 Moïse 102, 140, 231, 237, 238, 477, 501, 502
 monastère de Stoudios 41, 214, 332, 402
 monastère τὰ Κύρου 13, 40, 64, 328, 329, 334, 489, 495, 499, 504, 549
 monosyllabe 86
 morphologie 43–46
 Musée 82, 172, 183, 266, 420, 484, 519, 520
 Muses 5, 29, 163–166, 359, 398

 v euphonique 72, 75, 76
 nasale 72, 73, 74
 néologisme 45, 47
 Nicéphore Basilakès 38
 Nicéphore Erotikos 5, 166, 398
 Nicéphore II Phokas 4, 9, 11, 14, 29, 38, 212, 286, 306, 312, 338
 Nicéphore Ouranos 26, 250, 458
 Nicétras Choniates 49
 Nicolaos 38, 63
 Nikolaos Cabalisas 82
 Nil 213, 231, 368, 510
 nom propre 75, 84
 Nonnos 23, 45, 46, 54, 55, 61, 68, 69, 70, 71, 82, 83–86, 138, 142, 182, 183, 192, 228, 249, 266, 267, 274, 277, 283, 354, 369, 422, 447, 453, 454, 488, 508, 519, 524, 527, 530, 532, 536
Nouveau Testament 51, 54, 138, 144, 184, 190, 262, 263, 296, 381, 448
 numérotation 4, 111, 116, 117

 occlusive 72, 73
 Oppien 45, 46, 249, 272, 277, 355, 367, 400, 469, 508, 525
 optatif 47, 48, 49, 50, 51, 52, 56, 57–59, 126, 140, 177, 234, 238, 239, 267, 273, 283, 298, 320, 348, 461, 469, 470, 473, 480, 482, 498, 499
 Orphée 41, 277, 396
 Othon I 213

- Ovide 36, 44
oxyton 86–88 et *passim*
- Palladas 23, 72, 177, 256, 332
Pamprépius 359
Pâques 104, 514, 515, 519, 535, 540, 548
Paradeisos 15, 18, 67, 69, 71, 81, 83, 86, 87, 92, 109, 110, 113, 114
paranomase 62
Paraphrase des Odes 15, 18, 69, 93, 94, 96
Paris. gr. 1630 15, 18, 92, 95, 96, 101, 115, 118
Paris. gr. 2991a 116
Paris. suppl. gr. 352 7, 15, 17, 18, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 99, 101, 106, 107, 113, 115, 118
Paris. suppl. gr. 690 116
paroxyton 86–88 et *passim*
Patricien Anonyme 7
Paul le Silentiaire 22, 23, 64, 68, 69, 82, 83, 87, 153, 242, 347, 359, 369, 402, 403
Pégasios 26
Pénélope 283, 320, 446
pénitence 32, 33, 190, 198, 213, 288, 459
pentamètre 67–88 et *passim*
pentamètre dactylique 28, 71, 81, 394
père spirituel 33, 410, 480, 488, 489, 504
périspomène 86–88 et *passim*
Phalaris 282–283
Pharaon 10, 56, 234, 235, 238, 249, 250, 251
Phénicie 213
Philodème 359
Photius 21, 24, 283, 284, 403
Pindare 52
Platon 6, 29, 59, 62, 97, 106, 154, 156, 161, 162, 468, 478, 485, 502, 508
Polyeucte 8, 215
ponctuation 116, 118
pont d'Hermann 85
Porphyre 6, 150, 502
'premier humanisme' 21
priamèle 60, 63, 97, 170, 202, 502
prière 28, 29, 30, 31, 33, 40, 48, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 63, 71, 126, 170, 179, 193, 198, 227, 236, 238, 239, 278, 328, 340, 350, 371, 374, 456, 464, 465, 466, 467, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 502, 503, 504, 505, 535, 538, 539, 545, 549, 550
Procope de Gaza 38, 43
productio epica 74
Progymnasmata 3, 5, 6, 14, 16, 17, 18, 24, 138–140, 63, 64, 130, 211, 286, 288, 343, 358, 380, 542
proparoxyton 86–88 et *passim*
propérispomène 86–88 et *passim*
prosodie 72–81 et *passim*
protospathaire 9
πρωτόθρονος 14
Psellos 16, 25, 27, 38, 44, 90, 91, 164, 328, 438, 439, 530
Psénas 14
public 34, 35, 37, 39, 40, 55, 65, 89, 185, 220, 246, 256, 288, 438
question rhétorique 278, 300, 512, 539, 547, 549
redoublement des consonnes 77
renaissance culturelle (des IX^e et X^e siècles) 21, 23, 27, 67, 68, 69
'Renaissance macédonienne' 21, 381
Renaissance (en Occident) 42, 422
répétition 63
Romanos I 213
Romanos II 4, 7, 99, 212, 214, 322
Romanos le Mélode 22, 32, 54, 328, 329, 367, 423, 499
Rufin 172, 184, 200, 296, 522
Sainte Vierge 7, 13–16, 18, 29, 30, 42, 48, 52, 59, 63, 69, 70, 71, 92, 94, 126, 144, 318, 322, 328,

- 329, 334, 342, 343, 375, 406,
410, 412, 413, 416, 422, 423,
438, 465, 471, 472, 479, 482,
488, 489, 497, 498, 499, 500,
502, 503, 504, 505, 514, 550 (cf.
Théotokos)
- Samson 39, 291, 292, 472
- Samuel 11, 12, 26, 308, 309, 314
- Sappho 202, 358, 528
- Satan 33, 142, 278, 279 (cf. diable)
- Scylla et Charybde 177, 179
- Seconde Sophistique 38
- Septante* 15, 54, 140, 230, 238, 242,
243, 246, 291, 292, 334, 449, 521
- Sévère d'Alexandrie 38, 343
- Simplicius 6, 29, 151–154, 156–
158, 502
- Skylitzès 14, 212, 308
- Sophia 300, 308
- Sophocle 90, 96, 97
- Sophronios de Jérusalem 375, 379
- Souda 21, 139, 256, 266, 284, 358,
390, 456
- spondée 67–86 et *passim*
- Straton de Sardes 256
- subjonctif 47–48, 50, 51, 194, 195,
312, 406, 447
- sujet lyrique 21, 31, 34, 37, 39
- Sylloge de Palladas 23
- Syméon (Bulgare) 14
- Syméon le Métaphraste 21, 26, 306
- Syméon le Nouveau Théologien
26, 47, 54, 194, 201, 384, 480,
504
- Syrie 150, 212, 213, 288
- Tarse 200, 211, 213, 276, 283, 288
- Théodore (saint, Tiron ou
Stratèlate) 29, 61, 124, 126,
233, 241–246, 247–251, 410,
452, 477, 488, 489, 501, 502, 504
- Théodore Décapolite 8, 29, 318,
319, 322, 323
- Théodore II Ducas Lascaris 42, 64
- Théodore le Stoudite 6, 22, 32, 54,
201
- Théodore Prodrome 67, 72, 74, 82,
385
- Théon 38, 63
- Théophano 9, 213, 214, 215, 286,
288, 338
- théosis* 276, 278, 465
- Théotokos 18, 327, 328, 329, 343,
412, 413, 422 (cf. Sainte Vierge)
- Tibérios Illustrios 510
- τρίμορφον 489, 494
- Trinité 29, 30, 48, 52, 56, 124, 126,
136, 169, 227, 228, 236, 277,
278, 367, 371, 374, 376, 381,
418, 449, 462, 469, 471, 475,
477, 479, 482, 483, 495, 496,
497, 498, 500, 502, 503, 521,
523, 543, 546, 547
- trope rhétorique 43, 58
- Troyens 169, 170
- Tzetzès 16, 81, 90, 95, 284, 475
- Ulysse 176, 211, 232, 286, 338,
472, 476
- Uranie 6, 165, 166, 397, 398
- Vat. gr.* 1126 115
- Vat. gr.* 743 17, 18, 91, 92, 93, 108,
109, 110, 112, 113, 115, 118
- Vat. gr.* 997 93, 94, 99, 106, 118
- Vat. Palat. gr.* 367 116
- versus politicus* 22, 495
- versus spondiacus* 135, 188, 469, 475,
533
- Vie de la Sainte Vierge* 14, 16
- Vie de Saint Pantéléimon* 15, 69, 92
- Virgile 44, 544
- vocabulaire 6, 10, 33, 43, 44–46,
190, 236, 237, 243, 374, 449,
469, 471, 499, 534, 549, 550
- voyelle dichronique 69, 72, 77, 117,
515
- Zeus 29, 169, 274, 276, 300, 319,
343, 379, 380, 381, 514
- Zonaras 266, 308, 384

INDEX LOCORUM

HOMÈRE

Iliade

1, 37	349
1, 170	182
1, 321	128
1, 413	489
1, 531	242
1, 549	50
1, 583	192
2, 39	174
2, 87–90	545
2, 119	195
2, 148	347
2, 273	476
2, 390	529
2, 472	134
3, 33	446, 449
3, 142	489
3, 176	515
3, 415	469
3, 427	479
4, 20	481
4, 69–70	57
4, 219	200
4, 443	139
5, 516	173
5, 720	516
5, 889	319
6, 26	229, 237
6, 405	489
7, 26	348
7, 101–102	460
7, 426	188
8, 13	175
8, 171	276
8, 431	298
8, 439	277
8, 457	481
8, 481	469
8, 539	370

8, 555–556	517
8, 557–559	519
8, 558	462
9, 69	530
9, 77	273
9, 321	174, 473
9, 323–327	370
9, 375–376	458
9, 381	188
9, 385	193
9, 397	50
9, 511–512	471
9, 529	170
9, 639	192
10, 93	267
11, 70–71	168, 170
11, 157	276
11, 163–164	169
11, 375	489
11, 677	483
11, 749	283
12, 58	529
12, 133	370
12, 385	124
13, 18	362
13, 52	50, 267
13, 313–314	304
13, 344	273
13, 389 (ss.)	61, 460, 465
13, 430	469
13, 551	411
14, 142	284
14, 158	396
14, 171	462
14, 348	523
14, 396	384
15, 51	319
15, 260–261	233
15, 375	124
16, 3	188

16, 299–300	519	4, 835	320
16, 300	462	5, 93	340
16, 350	518	5, 105	530
16, 362	348	5, 450	176
16, 544	470	5, 483	483
16, 482 (ss.)	61, 460, 465	6, 63	368
16, 770–771	168, 170	6, 86–87	354
16, 849	135, 318	6, 149	260
17, 13	454	6, 308	188
17, 57–58	61, 534	6, 313	200
17, 58–59	390	6, 324	349
17, 242	50, 267	8, 332	515
17, 603	210	8, 468	482
17, 627	348	9, 34	231
17, 650	153	9, 131	354
17, 727	347	9, 253	174
18, 17	188	9, 440	355
18, 63	50	9, 515	232
18, 468–613	63	10, 72	284
18, 611	489	10, 264	173
19, 164–166	486	10, 354–355	529
19, 351	142, 410	11, 76	195
20, 417–418	518	11, 254	229, 237
21, 74	536	11, 314	243
21, 280	300	11, 383–384	211
22, 74	134	11, 427–428	338
22, 81	489	11, 588	534
22, 112	489	12, 87–88	273
22, 305	195	12, 413	124
22, 338	469	14, 39	174
22, 424–426	174, 474, 533	14, 134	173
22, 503	422	15, 133	134
23, 237	400	15, 261	469
23, 255	227	15, 293	347
23, 607	172	15, 333–334	527
23, 764	237	15, 357	251
24, 772	462	16, 292	243
24, 795	129	18, 130	211
		18, 423	340
		19, 521	525
		20, 18	172
		20, 79	283
		20, 143	527
		21, 255	195
		21, 348	50
		22, 176	277
		22, 392	50
<i>Odyssee</i>			
1, 109	128		
3, 72	174		
4, 23	128		
4, 104–105	174		
4, 716–717	420		
4, 794	446		
4, 824	320		

23, 134	472	I 1. 36, 6	228
24, 198	237	I 1. 36, 9	229
24, 433	195	I 1. 36, 12–13	230
		I 1. 36, 13	227, 233
		I 1. 36, 14	227
		I 1. 36, 15	231
		I 1. 36, 18	232
		I 1. 36, 19	233
		I 1. 36, 33	234
		I 1. 38, 1	231, 237
		I 1. 38, 5–6	237
GRÉGOIRE DE NAZIANZE			
<i>I Carmina Theologica</i>			
<i>I 1. Poemata dogmatica (1–38, PG 398–522)</i>		<i>I 2. Poemata moralia (1–50, PG 522–969)</i>	
I 1. 2, 9	153	I 2. 1, 53	530
I 1. 2, 72	260	I 2. 1, 75–78	531
I 1. 3, 68–69	230	I 2. 1, 85	277
I 1. 4, 16	227	I 2. 1, 100	153
I 1. 4, 35	232	I 2. 1, 129	210
I 1. 4, 36	226	I 2. 1, 274–275	468
I 1. 4, 40–41	226	I 2. 1, 278–279	349
I 1. 4, 64	275	I 2. 1, 451	234
I 1. 4, 87	125	I 2. 2, 54	195
I 1. 4, 89–92	226	I 2. 2, 165–168	231
I 1. 4, 93–96	267	I 2. 2, 376–377	183
I 1. 5, 21	200	I 2. 2, 555	471
I 1. 5, 42	354	I 2. 2, 589	125
I 1. 5, 66	228	I 2. 5, 67	153
I 1. 7, 13	366	I 2. 9, 26–27	269
I 1. 7, 75	272	I 2. 9, 39	355
I 1. 8, 55	125	I 2. 9, 45	188
I 1. 8, 63	277	I 2. 10, 196	195
I 1. 8, 114	269	I 2. 14, 2	524
I 1. 9, 6	536	I 2. 14, 5–6	524
I 1. 9, 51	143	I 2. 14, 7–9	526
I 1. 11, 6	447	I 2. 14, 10–11	528
I 1. 11, 9	143	I 2. 14, 103	175
I 1. 12, 33	476	I 2. 15, 37	411
I 1. 18, 12	143	I 2. 15, 42	211
I 1. 18, 36	153	I 2. 15, 55	172
I 1. 18, 58	125	I 2. 15, 64	469
I 1. 18, 72	231	I 2. 15, 65	475
I 1. 20, 6	260	I 2. 15, 81	168
I 1. 22	236	I 2. 15, 92	128
I 1. 26, 21	521	I 2. 15, 110	176
I 1. 27, 7–8	183	I 2. 15, 119	200
I 1. 28	262	I 2. 15, 141	194
I 1. 34, 6	274		
I 1. 34, 28	193		
I 1. 36, 3	231, 237		
I 1. 36, 3–4	237		
I 1. 36, 4	234		
I 1. 36, 5–6	232, 237		

I 2. 15, 157–158	178
I 2. 16, 3–4	176
I 2. 16, 32	211
I 2. 23, 6	478
I 2. 29, 51	195
I 2. 29, 179–180	57
I 2. 31, 8	275
I 2. 31, 32	169
I 2. 37, 21	172
I 2. 38, 35	72

II Poemata historica

II 1 de seipso (1–99, PG 970–1451)

II 1. 1, 17	233
II 1. 1, 21	172
II 1. 1, 58	267
II 1. 1, 63–101	203
II 1. 1, 66–67	203
II 1. 1, 77	203
II 1. 1, 79	203, 411
II 1. 1, 85–86	203
II 1. 1, 97	210
II 1. 1, 171	174
II 1. 1, 188	411
II 1. 1, 203	532
II 1. 1, 221	174
II 1. 1, 331–332	173
II 1. 1, 344	275
II 1. 1, 381	283
II 1. 1, 386	176
II 1. 1, 419	124
II 1. 1, 573	530
II 1. 1, 623	227
II 1. 8, 1	474
II 1. 10, 27	124
II 1. 11, 1919	36, 532
II 1. 13, 29	290
II 1. 13, 43	283
II 1. 13, 159–160	269
II 1. 19, 19	174
II 1. 19, 23	526
II 1. 19, 41	124
II 1. 19, 49	469
II 1. 22, 3	234

II 1. 22, 6	233
II 1. 22, 10–11	57
II 1. 22, 16	173
II 1. 22, 18	200, 269
II 1. 22, 21	272
II 1. 33, 1–2	244
II 1. 34, 84	447
II 1. 34, 103	50
II 1. 34, 151	469
II 1. 35, 103	267
II 1. 38	236, 548
II 1. 38, 1–2	514
II 1. 38, 2	226
II 1. 38, 6	233
II 1. 38, 6–12	535
II 1. 38, 9	226
II 1. 38, 17–22	228
II 1. 38, 18	367
II 1. 38, 43	153
II 1. 38, 47–48	355, 406
II 1. 38, 49	532
II 1. 40, 18	195
II 1. 45, 8–10	459
II 1. 45, 28	469
II 1. 45, 31	142
II 1. 45, 35–36	459
II 1. 45, 37	268
II 1. 45, 42	462
II 1. 45, 43–44	346
II 1. 45, 91–92	500
II 1. 45, 110	534
II 1. 45, 113–114	469, 471
II 1. 45, 117–120	274
II 1. 45, 127	470
II 1. 45, 139	36
II 1. 45, 147	473
II 1. 45, 153–155	177
II 1. 45, 160	468, 534
II 1. 45, 191	462
II 1. 45, 195	369
II 1. 45, 203	57, 469
II 1. 45, 249	532
II 1. 45, 249–250	520

II 1. 45, 262	277
II 1. 45, 275	153
II 1. 45, 308	508
II 1. 45, 319	349
II 1. 45, 342	369
II 1. 45, 343	474
II 1. 45, 345	479
II 1. 45, 347	248, 461, 472
II 1. 45, 348	176
II 1. 50, 33	422
II 1. 50, 46	188
II 1. 50, 101	124
II 1. 50, 118	234
II 1. 51, 32	420
II 1. 69, 8	56
II 1. 73, 3	175
II 1. 78, 1	31
II 1. 78, 10	349
II 1. 79, 1	172
II 1. 82	202
II 1. 83, 1	533
II 1. 83, 9	534
II 1. 85, 3	172
II 1. 89, 22	178
II 1. 89, 25–26	178
II 1. 89, 35–36	175
II 1. 89, 38	193
II 1. 99, 1	366

II 2. Poemata quae spectant ad alios
(PG 1451–1586)

II 2. 1, 67	533
II 2. 1, 79	411
II 2. 1, 111	530
II 2. 1, 166	481
II 2. 1, 440	534
II 2. 3, 318	231
II 2. 3, 336	193
II 2. 5, 67	153
II 2. 5, 98	534
II 2. 5, 126	194
II 2. 5, 203	172
II 2. 5, 248	526
II 2. 6, 98	410
II 2. 7, 36	468
II 2. 7, 75	153
II 2. 7, 232	290

<i>AP</i> I 92 = <i>Carm.</i> I 1. 28	262
<i>AP</i> VIII 6, 3	469
<i>AP</i> VIII 9, 1	152
<i>AP</i> VIII 10, 3	210
<i>AP</i> VIII 12, 3	136
<i>AP</i> VIII 40, 2	124
<i>AP</i> VIII 59, 1	420
<i>AP</i> VIII 104, 5	194, 272
<i>AP</i> VIII 112, 1	454
<i>AP</i> VIII 112, 3	454
<i>AP</i> VIII 113, 1	152
<i>AP</i> VIII 115, 3–4	50, 267
<i>AP</i> VIII 124, 3	136
<i>AP</i> VIII 129	457
<i>AP</i> VIII 137, 1	532
<i>AP</i> VIII 143, 2	471
<i>AP</i> VIII 143, 4	290
<i>AP</i> VIII 156, 1	508
<i>AP</i> VIII 178, 1	290
<i>AP</i> VIII 206, 1–2	363
<i>AP</i> VIII 221	368
<i>AP</i> VIII 249	457
<i>Or.</i> 4, 91	282
<i>Or.</i> 24	64
<i>Or.</i> 44	527, 531, 540, 541, 546
<i>Or.</i> 40, 4	530
<i>Or.</i> 45, 1, 36	468
<i>Protrep.</i> 64	242
<i>Fun. Or. Bas. Mag.</i> 40. 4, 7	268

ANTHOLOGIA PALATINA

I	23
I 73	452
I 92 (= Greg. Naz. <i>Carm.</i> I 1. 28)	262
I 119, 5–6	447
I 119, 6–9	423
II	23
II 1, 128	514
III	23

III 4	511	pour <i>AP</i> VIII voir sous Grégoire de Nazianze	
III 9	511		
IV	23	IX	23
V	23, 45	IX 17	510
V 10, 2	174	IX 17, 5	248
V 27, 4	200	IX 18	510
V 47	184	IX 23, 7–8	512
V 47, 5	172, 182	IX 36, 1	480
V 74, 4	522	IX 36, 4	172
V 90	296	IX 67	511
V 91	296	IX 68	511
V 133, 4	222, 492	IX 69	511
V 144	540	IX 83	510
V 144, 1	547	IX 187, 5–6	482
V 144, 1–2	522	IX 221, 4	523
V 144, 3	514	IX 252	510
V 147	520	IX 280, 3	160
V 163, 3–4	468	IX 295, 3	420
V 217, 1	242	IX 331	384
V 218, 9	242	IX 344	166
V 254, 3–4	153	IX 363	359, 519, 540,
V 286, 1–2	347		546
V 302	478	IXX 363, 8	531
V 302, 2	200	IX 363, 9	528
VI	23	IX 363, 15	530
VI 59, 2	515	IX 363, 16	523
VI 328, 2	521	IX 363, 17	524
VI 348, 6	508	IX 363, 18	525
VII	23	IX 370	510
VII 3	256	IX 370, 5–6	508
VII 4, 1	369	IX 371	510
VII 10, 1	396	IX 412	359
VII 62	485	IX 420, 2	446
VII 145, 1–2	319	IX 424, 1	232
VII 146, 1–2	319	IX 449	286
VII 153	319	IX 449, 1	386
VII 194, 4	526	IX 459	286
VII 290	510	IX 466, 2	156
VII 425, 1	420	IX 507, 1	152
VII 441	428	IX 524	59
VII 483, 1	272	IX 525	59
VII 555bis, 2	470	IX 589	511
VII 560, 2	479	IX 662, 1	368
		IX 669, 8	523
		IX 749	386
		IX 779, 5	491

IX 806, 1–3	368	XIII	23
IX 806, 5–6	332	XIV	23
X	23	XIV 5, 2	482
X 1, 6	356	XV	32, 81
X 2	359	XV 1–20	23
X 4	359	XV 12	32
X 4, 8	356	XV 15	81
X 5	359	XV 21–22	23
X 5, 8	356	XV 23	23
X 6	359	XV 24–27	23
X 14	359	XV 31, 1	276
X 14, 7	356	XV 28–40	23
X 15	359	XV 40, 6–7	533
X 16	359	XVI 197, 2	386
X 16, 11	356	XVI 250, 2	386
X 73	177	XVI 251, 5–6	386
XI	23	<i>App. epigr. sep.</i> 267, 19	
XI 271, 1	176		188
XI 292, 1	332	<i>App. epigr. sep.</i> 661	
XII	23		256
XII 33, 1	290	<i>App. epigr. sep.</i> 679	
XII 93, 6	523		256
XII 96, 4	523	<i>App. epigr. sep.</i> 732, 8	
XII 109, 4	386		532
XII 128, 5–6	290	<i>App. epigr. sep.</i> 732, 12	
XII 256, 7	523		388
XII 236	256		

INDEX VERBORUM GRAECORUM

- ἀβλαβέως 290,110
 Ἀβραάμ 65,17
 Ἀβραμίδης 65,19
 ἄβρος 81,1; 300,21
 ἀγαθός 68,9; 86,1; 87,1; 147,7;
 290,45; 300,111
 ἀγάλλομαι 300,63
 ἀγανοφροσύνη 289,45
 ἀγγελίτης 76,18
 ἀγγελικός 290,130
 ἄγγελος 211,1289,9
 ἄγιος 22; 58,0; 62,0; 67,0; 68,0;
 80,0
 ἀγκαλίσ 267,3
 ἀγλαΐη 16,2
 ἀγνοίη 290,48
 ἀγνός, ἀγνότερος, ἀγνότατος 211,22;
 284,2; 290,16,125,129,139;
 300,120
 ἀγός 300,16
 ἀγριόθυμος 56,9; 76,2; 290,111
 ἀγριόμορφος 76,4
 ἄγριος 53,1; 65,26,29,31; 81,3;
 290,97,105; 300,23
 ἄγρός 207,3
 ἀγχέμαχος 86,2; 300,77
 ἄγχι 300,65
 ἄγω 15,5,8; 67,5; 96,4; 290,20,54
 ἄδηλος 300,15
 ἀδικέω 290,65
 ἄδικος 86,3; 292,5
 ἀδοξίη 290,117
 ἀδρανίη 61,10
 ᾔδω, αἶδω 206,7,8; 300,47
 ἀεθλον, ἄθλον 67,1,6; 68,3; 211,19;
 289,28; 290,48
 ἀεθλοφόρος 290,2,55
 αἶι, αἰεί, αἰέν 76,20; 87,2; 206,3;
 207,3; 290,67,95,96; 300,62,112
 αἰεδής 289,9
 αἰδέομαι 65,9
 αἰκέλιος 290,23
 ἄεισμα 23,1
 αἰεστροφής 282,2
 ἀερόμολος 300,58
 ἀετός 290,102
 ἄζομαι 290,127,133
 ἄζυγής 290,16
 ἄήρ 56,15; 211,9; 289,7; 300,7,92
 ἀήτης 300,71
 ἀθάνατος 65,4; 239,2; 281,17;
 289,20
 ἀθερίζω 290,37,49
 ἀθέσφατος 75,5
 ἄθλιος 211,29
 ἀθλοθέτης 289,29
 ἀθλοφόρος 14,5; 65,18; 211,3;
 290,128
 ἀθρέω 96,11; 263,3
 ἀθρός 211,24
 αἶα 15,3; 292,5
 αἶγλη 76,9; 263,3
 αἶγλεις 96,1; 211,1; 264,1; 289,9
 Αἴγυπτος 17,3
 Ἀΐδας 16,4
 αἰδέομαι 56,13,15; 290,12,129;
 300,121
 αἰδηλος 75,4
 αἰθέριος 96,2
 αἰθήρ 96,1; 167,5; 211,9,17; 263,2;
 289,7,36; 300,7,24
 αἶμα 14,4,6; 58,2; 65,25; 76,3;
 211,35; 283,6; 290,31,127,139
 αἰνέω 290,30
 αἶνιγμα 239,0
 αἰνόμορος 300,106
 αἰνός 65,25; 75,3; 300,106
 αἶνος 289,44; 290,39,117
 αἶνων 211,37
 αἶξ 206,4; 207,3; 300,63

- αἰπόλος 300,63
 αἰπύς 14,3; 57,1; 65,31; 211,15
 αἰρέω 61,4; 91,3
 αἶρω 65,18; 76,11; 90,1
 αἰστόω 80,5
 αἶσχος 56,7; 290,63,70,119; 292,3
 αἰσχροβίος 56,14
 αἰσχρός 211,29
 αἰτέω 263,2
 αἰτιάομαι 147,2
 αἶχμη 61,5
 αἶχμητής 290,42,57
 αἰώ 290,8,78
 αἰών 53,12; 65,3; 96,7
 ἀκηράσιος 300,86,108
 ἀκιδνότερος 61,12
 ἄκις 65,24
 ἄκος 300,85
 ἀκράτητος 76,6
 ἀκρεμών 300,60
 ἀκριβής 265,0
 ἀκρότατος 76,20
 ἀλλάλλημαι 53,13; 200,4
 ἀλάλκω 14,1
 ἀλάομαι 282,0
 ἄλας 239,0
 ἄλγος 53,14; 67,6; 300,95
 ἄλεγεινός 289,28
 ἄλεείνω 300,109
 ἀληθής 96,5; 279,1
 ἄλιος 300,49
 ἀλκή 290,93; 300,97,114
 ἀλκήεις 300,118
 ἄλκιμος 14,7
 ἀλκυνίς 300,49
 ἀλλά 15,5; 16,3; 41,5; 53,21; 56,5;
 61,12; 67,5; 73,1; 75,3; 76,14;
 80,5; 81,3,5; 96,7,9,13; 147,4;
 264,3; 289,34,38; 290,32,40,58,
 63,65,81,113,114,127; 292,4;
 300,87,114
 ἀλλήλων 41,1
 ἄλλοθεν 290,131; 300,100
 ἀλλόθροος 290,100
 ἄλλομαι 300,77,100
 ἄλλος 57,1; 58,1; 65,8,11; 147,2;
 265,3; 282,1; 289,9,11;
 290,36,41,43,57,129,131;
 300,8,37,82,86,100
 ἄλλοτε 65,11
 ἄλλότριος 290,68
 ἄλλόφυλος 81,5
 ἄλμα 211,17
 ἄλοχος 15,4; 16,3
 ἄλς 292,1
 ἄλσος 57,3; 206,5; 300,54,47
 ἄμα 300,53,71
 ἀμαμάκετος 57,6; 61,4; 76,13; 80,7;
 290,87
 ἀμαλδύνω 300,23
 ἄμαξα 300,20
 ἀμανρότερος 96,12
 ἄμβροτος 147,4; 266,3
 ἀμεμφής 76,6; 167,3
 ἀμέτρητος 290,71
 ἄμπελος 206,1
 ἀμπετόω 300,68
 ἀμπλακή 53,15; 56,7; 200,2;
 289,33
 ἄμυδις 14,2
 ἀμύνω 63,2
 ἀμφάδιος 300,103
 ἀμφί 290,142
 ἀμφίβροτος 290,96
 ἀμφιγῆθω 206,6
 ἀμφίδυμος 290,92
 ἀμφιελίσσω 65,6
 ἀμφιέπω 300,36
 ἀμφιθάλλω 300,44
 ἀμφικαλύπτω 300,23
 ἀμφίκοπος 290,136
 ἀμφιπαρέρχομαι 53,12
 ἀμφιπεπηγός 300,22
 ἀμφιπερισκαίρω 300,76
 ἀμφιπολεύω 142,3
 ἀμφίτομος 290,84
 ἀμφιχέω 65,13
 ἀμφοῖν 65,2
 ἀμφοτέρος 18,2; 22,2; 53,7,20;
 63,2; 81,4; 147,3; 289,27;
 290,61,116; 300,48
 ἀμφοτέρωθε 18,2
 ἀμφοτέρωθι 53,21
 ἄμφω 22,2

- ἄν, κε, καὶ 54,4; 57,8; 80,0,4;
 206,8; 290,122; 300,101
 ἀνά 65,22; 76,15; 300,80
 ἀναβάλλω 300,50
 ἀναγείρω 54,1,5; 55,1
 ἀνάγκη 300,99
 ἀνάγω 17,2; 143,3
 ἀναδενδράς 212,0
 ἀναδέω 300,41
 ἀνάεθλος 290,43
 ἀναθρόσκω 300,45
 ἀναιδής 65,32
 ἀναίρω 86,0
 ἀνακτορική 300,36
 ἀνάληψις 18
 ἀνάλκεια 290,119
 ἀναξ 17,1; 53,21; 57,3; 68,4;
 76,14,19; 81,5; 200,8; 289,38;
 300,1,87,114
 ἀνάπτω 24,1; 227,1; 290,63
 ἀνάσσω 80,3,11
 ἀναστενάχω 290,11
 ἀνατείνω 300,56
 ἀνατλάω 56,6
 ἀνδράποδον 57,3
 ἀνδρόμεος 266,1,2; 283,5; 284,4
 ἀνδροφόνος 80,2; 290,100
 ἄνεμος 63,2; 234,2; 290,148;
 300,109
 ἀνεμώνη 300,43
 ἀνηβάω 300,93
 ἀνήκω 300,3
 ἀνήρ 147,5; 290,41,46,59,100
 ἀνθέω 300,5
 ἄνθος 207,1; 211,13; 300,2,6,26,79
 ἀνία 55,4; 290,76
 ἀνίστημι 53,2,22; 300,116
 ἄντην 289,14
 ἀντί 211,12,37,38
 ἀντιάω 90,4
 ἀντίον 65,14
 Ἀντίοχος 80,8
 ἀντίπαλος 211,30; 289,25;
 290,6,74,150
 ἀντιπροχάω 65,8
 ἀντολίη 61,7
 ἀντολίηθεν 300,10
 ἄντυξ 143,4; 264,3
 ἄνυδρος 65,23
 ἄνω 211,4
 ἄξιος 56,6
 ἀοιδή 300,61
 ἀοιδός 300,56,59
 ἄοπλος 62,2
 ἄορνος 90,3
 ἀπαμείβομαι 290,150
 ἀπάνευθεν 96,9,13
 ἀπαντάω 290,79
 ἀπάτη 289,15
 ἀπανγάζω 300,2
 ἀπειλή 54,5; 61,7
 ἀπείρω 290,85
 ἀπειρέσιος 26,2; 53,16; 54,4;
 290,72,84; 300,85
 ἀπειρόγαμος 289,16
 ἄπειρος 57,5; 65,15
 ἀπεντύνω 300,9
 ἀπηλεγέως 290,78
 ἀπίνης 234,2
 ἀπλανής 65,10
 ἄπλετος 211,92,90,93; 290,148
 ἄπνηξ 283,3
 ἄπνοος 284,1; 289,8
 ἀπό 96,1,2; 282,0; 289,34;
 290,70,90,108; 300,42
 ἀποδαρθάνω 300,64
 ἀποδημία 41
 ἀποθλίβω 300,58
 ἀπόθνησκω 14,3; 234,0
 ἀποκείρω 80,1; 290,47
 ἀποπέμπω 14,1
 ἀποπροφύγω 290,104
 ἀποσβεννύω 227,2
 ἀποσταλάω 300,53
 ἀποστείχω 283,2
 ἀποτέμνω 67,1; 80,0; 290,27
 ἀπροιδής 75,6
 ἀπτόλεμος 290,44
 ἄπτομαι 67,5; 283,4; 284,2,3;
 290,86,124
 ἄρ 289,36
 Ἄραβας 80,9
 ἀργαλέος 53,2; 68,5; 75,8;
 289,21,23,34; 290,21,24

- ἀργύρεος 211,11; 300,65
 ἀργυφόμενος 300,67
 ἄρδην 61,3
 ἀρειότερος 289,31
 ἀρετή 54,4; 211,14,29; 300,119
 ἀρήν 206,3; 207,4; 300,62
 Ἄρης 61,2; 87,2; 86,3; 211,27
 ἀριζήλος 300,14
 ἀριπρεπής 61,6; 80,6; 280,4;
 290,46,60; 300,13
 ἀριστόλογος 15,6
 ἀριστοπόνως 24,2
 ἄριστος 290,55
 Ἀριστοτέλης 23,2; 24,2; 26,4
 ἄρκιος 290,51
 ἄρμα 282,1; 300,9,75
 ἀρπάζω 80,1; 290,113
 ἄρρην 72,2; 211,31
 ἄρτι 206,2; 289,21; 300,1,4,7,30,33,
 39
 ἀρτίτοκος 207,4
 ἀρύω 53,7
 ἀρχέγονος 75,10
 ἀρχέτυπος 76,8
 ἀρχή 80,1
 ἀρχομαι 26,3; 64,5; 200,6; 211,25
 Ἀρχύτας 26,3
 ἄρχων 65,27
 ἄσθμα 300,110
 Ἀσιᾶτις 15,3
 Ἀσίη 17,2
 ἄσπετος 289,36; 300,24
 ἄσπιλος 76,7
 ἀσπίς 290,13,96,135
 Ἀσσύριος 61,3; 80,8
 ἄστατος 65,5,15
 ἀστήρ 26,1; 96,12; 264,1; 300,20,74
 ἀστός 53,7; 65,32
 ἀστραπόμορφος 76,17
 ἀστράπτω 76,9; 263,2
 ἄστρον 56,15; 65,3; 76,21; 211,5;
 263,1; 264,1; 289,6; 300,6,13,91
 ἄστυ 15,5; 80,8; 300,70
 ἄσωτος 72,0
 ἀταρπιτός 65,6
 ἀταρπός 65,30
 ἀτάσθαλος 211,25
 ἄτε 290,31; 300,17,107,111
 ἀτειρής 300,51
 ἄτοπος 289,35
 ἄτρομος 75,2; 290,102
 ἄτροπος 65,9; 76,2,15
 αὖ 65,13; 75,7; 239,1; 290,9,17,92
 ἀνγάζω 76,21
 ἀνγή 300,25
 αὐθις 15,6; 18,1; 96,3
 αὐλῖς 207,3
 αὐλός 300,59
 αὐρα 300,68
 Αὐσόνιος 90,2; 91,4
 αὐτάρ 57,5; 80,12
 αὐτή 86,3
 αὐτοκλέυστος 300,79
 αὐτόνομος 300,102
 αὐτός 63,0; 65,18; 80,0; 255,1;
 283,5; 300,10,22,59
 αὐτοτόκειος 290,99
 αὐτόχυτος 211,15; 283,6;
 290,67,137
 αὐχέω 263,1
 ἄφθιτος 68,3; 76,17
 ἄφθορος 96,6; 290,123,146
 ἀφήμι 290,114
 ἀφίσταμαι 283,3
 ἀφρόνως 290,38
 ἀφροσύνη 56,12; 289,4;
 290,36,38,118
 ἄφρων 211,34; 290,47
 Ἀχαιός 41,1
 ἀχερωίς 289,22
 ἄχθος 53,15; 300,80
 ἄχθυμαι 290,33; 300,104
 ἄχραντος 290,3
 ἄχρη 290,86
 ἄχρονος 76,20
 ἄψος 283,1
 βαίνω 96,1; 211,17; 282,1
 βάλλω 290,41,70; 300,57
 βάπτισις 283,0
 βαπτιστός 290,139
 βάπτω 58,2
 βάρβαρος 61,5
 βάρος 75,8

- βάσανος 56,10; 68,3,6
 βασιλείος 61,9
 βασιλεύς 56,1; 61,0; 147,0;
 284,1,3,4; 80,0
 βασιλεύτατος 300,86
 βάσκανος 54,2; 76,2
 Βελίαρ 289,31; 290,110; 300,112
 βέλος 41,5
 βέλτερος 167,1
 βία 300,109
 βίβλος 26,2
 βίος 14,3; 53,20; 82,4; 207,0;
 290,19,23,94,116; 300,111
 βιοτή 290,130
 βίος 16,2; 53,4,8; 57,2,6; 75,4,9;
 207,5; 290,94
 βιώω 290,88
 Βίτων 15,7
 βλαστοφόρος 300,12
 βλέφαρον 57,7; 290,128
 βλύζω 65,22
 βλώσχω, ἔμολον 300,4
 βοάω 87,2; 290,69
 βοέης 300,20
 βοηθός 290,13
 βόρβορος 289,35
 βουκόλος 300,64
 Βουλγαρία 234,0
 Βουλγαρικός 90,0
 βουλή 290,45
 βούλομαι 53,23; 96,8,9; 266,4
 βραχίων 290,93
 βριαρός 290,136
 βρίθω 75,7; 211,14; 300,63
 βρόμιος 227,1
 βρότεος 265,4; 300,85
 βροτός 18,2; 73,1
 βρώμα 75,10; 76,11
 Βυζαντίς 142,3
 βυθός 200,7

 γαῖα, γαίη 72,1; 75,1; 80,9; 211,7;
 300,6,28,92,107
 γαλήνη 300,8
 γάννυμαι 300,91
 γάρ 211,23; 292,5
 γαστήρ 200,6; 267,4

 γαῦρος 300,19
 γε 24,1; 40,1; 53,23; 56,10; 76,5;
 80,3,5; 87,1; 211,35; 239,2;
 282,4; 300,15
 γείνομαι 15,8
 γείτων 53,8
 γέλως 211,37
 γενεά 289,44; 300,85
 γενέτης 290,133
 γενέτις 290,69
 γενετός 15,1; 56,3; 290,67,145
 γένος 65,2; 211,29; 290,6
 γένυς 76,10
 γέρας 167,6; 263,2
 γῆ 56,15; 65,17,18; 76,12; 91,1;
 142,2; 167,2
 γῆθεν 143,3
 γηθέω 76,5
 γῆρας 15,1; 68,8; 300,105
 γίγας 290,105
 γίγνομαι 200,5
 γλυκύς, γλυκερός 65,20; 289,39;
 290,95; 300,89
 γλώττα(-σσα) 40,2; 53,9; 56,14;
 67,3; 211,25; 255,2; 300,101
 γνώσις 41,6; 57,3; 211,19,31
 γοάω 96,13
 γόνυ, γούνη 55,3; 290,11,115,124
 γοργός 65,14
 γουνόομαι 300,121
 γραμμα 41,3
 γραμμή 300,37
 γράφω 80,12
 Γρηγόριος 22,0
 γυνή 61,9; 96,12; 147,1

 δαμόνιος 289,15
 δαίμων 54,2; 56,9; 58,1; 76,4; 81,3;
 211,25; 290,111
 δάκρυ, δάκρυον 55,4; 211,12,21;
 289,18; 290,12,128,132
 δάκτυλος 300,57
 δαμάζω 300,95
 δαπάνη 53,18
 Δαυίδης 289,3; 290,49
 δάω 289,14
 δέ *passim*

- δέησις 290,0
 δείδω 76,10
 δείκνυμι 81,6; 284,3
 δειλός 290,43
 δεῖμα 75,1
 δεινός 76,1,10; 290,73
 δειρή 300,55
 δέκα 23,0; 41,2
 Δεκαπολίτης 96,0
 δεκάς 41,4
 δένδρον, δένδρεον, δένδρειον 90,3;
 206,5; 234,1; 207,1; 211,8; 289,5;
 300,44,107,108
 δεξιός, δεξιτερός 67,6; 76,15; 290,27
 δέος 290,44,119
 δέγμα 200,4
 δέχομαι 14,5; 65,19; 167,2;
 211,18; 283,2; 289,15; 290,149
 δεσποτικός 54,6; 263,3; 290,4
 δεσπότης 14,8; 142,2; 290,14,32
 δεύτερος 96,3; 211,2; 290,134;
 300,4
 δέω 61,2
 Δημήτριος 58,1; 62,0; 290,57
 δήμος 67,3; 211,3; 290,60
 διά 65,15
 διαμπερής 290,63
 διαρραιστήρ 300,99
 διδάσκαλος 255,0
 διδάσκω 53,23; 290,62
 διδυμόχρος 300,30
 δίδωμι 81,4; 200,8; 280,4; 289,29;
 290,48,114,144
 δικάζω 292,5
 δικάζω 86,4; 96,5; 290,65
 δίκη 53,17; 96,2,13,14; 290,142;
 292,5
 δινέω 65,5
 δῖνος 282,2
 Διόνυσος 212,2
 Διός 212,1
 διπλός 61,11
 δίφρος 91,1; 267,1; 282,4
 διώκω 292,0
 δνοφείς 300,113
 δνόφος 76,13
 δογματίζω 290,43
 δοκέω 290,40
 δόλιος 65,31
 δομέω 142,1
 δόμος 56,16; 57,3; 143,1; 263,3;
 266,2; 267,2
 δόξα 56,1; 289,42
 δοξολόγος 57,8
 δόρυ, δοῦρας 80,10; 90,2; 91,4;
 290,135
 δράκων 76,10
 δρομάς 207,3; 292,4
 δρόμος 211,17
 δρόσος 300,32
 δρυς 212,0,1; 289,22
 δυάς 14,5; 15,7
 δύναμαι 273,1
 δυνατός 290,30,46
 δύο 40,1
 δυσαιής 300,110
 δυσαντής 76,2
 δυσδαίμων 300,112
 δύσις 53,4; 61,7
 δύσπορος 68,8; 75,6
 δυστυχία 147,6
 δύνω 53,1
 δωδεκάς 290,4
 δῶρον 300,78,84
 ἐάν, ἤν 56,4
 ἔαρ, εἶαρ 300,0,1,89
 ἐαυτοῦ 15,0; 16,0; 53,0; 54,0; 81,0;
 200,0; 255,0; 280,0
 ἐάω 80,4; 290,59
 ἐγγράφω 56,12; 266,2
 ἐγγύθι 53,19
 ἐγείρω 55,3; 57,7; 73,2; 81,6; 200,6;
 300,112
 ἐγκαταβάλλω 300,110
 ἐγκαταμείγνυμι 54,3
 ἐγκατεφάλλομαι 265,1
 ἔγκυος 300,18
 ἔγρω 300,116
 ἐγώ 15,5; 57,5; 41,5,6; 53,21,23;
 56,1; 57,5; 65,24,34; 67,1,3;
 68,5; 75,7; 76,14,20; 80,12; 81,3;
 147,1,2,5; 167,3; 200,11; 211,33;
 267,3; 280,3; 283,4; 284,1;

- 289,4,18,39; 290,1,8,25,29,30,32,
 75,77,88,112,113,134,144; 292,4;
 300,87,96,105,114,116,121
 ἐθέλω,θέλω 53,8; 65,35; 75,2;
 200,1; 211,32; 266,4
 ἐθνολέτης 290,42
 ἔθνος 80,9; 211,7; 290,103
 εἰ 167,4; 227,1,2; 289,32
 εἰαροφύτος 300,89
 εἶδαρ 65,20; 300,85,86
 εἶδος 56,13; 76,17; 211,7
 εἶδωλον 96,12
 εἶω 15,7
 εἰκόν 65,4; 76,14; 80,0,3; 167,3;
 265,0,1; 289,20,30; 290,130;
 300,33
 εἰμί 18,2; 65,24; 56,11;
 61,11; 73,1; 81,1; 90,1;
 211,13,15,16,17,18,19,21,27,31;
 96,13; 143,1; 263,1; 265,3; 267,3;
 289,39; 290,35,55,65,73,89,11;
 300,15,105
 εἰνάλιος 300,70
 εἶνεκα 292,6
 εἰρκτή 68,2,6
 εἶς 40,2; 53,11; 75,3
 εἷς,ἐς,ἐν,ἐνί,εἰν 15,0,2,5; 16,0,4;
 18,1,2; 22,0; 23,0; 24,0; 26,0;
 41,0,2,4,6; 53,4,22; 54,0; 61,0,9;
 62,0,1; 63,0,2; 65,7,16,17,21,25;
 67,0,1,2,3; 68,0,1,8; 72,0,2;
 73,0; 75,5; 76,10,11,12; 80,0,3;
 81,0; 83,0; 86,0,3; 87,1; 90,0;
 96,0,12; 142,0; 147,0,5; 167,0;
 200,0,5,10; 206,0,1; 207,0,5;
 211,17,21,23,34,36; 212,0;
 227,0; 234,0; 239,0; 255,0;
 265,0; 266,2; 267,2,3; 273,0;
 280,0; 282,0; 283,0; 289,39;
 290,38,39,51,77,102,106,
 109,115,138,148; 292,0,1;
 300,0,4,21,37,52,64,84,105,116
 εἰσέτι 53,10; 280,2
 εἰσοράω 290,126
 ἐκ,ἐξ 15,1; 17,3; 23,2;
 41,5; 53,0,4; 56,3; 58,0;
 65,1,2,3,4,18,23,30; 68,1,2;
 75,4; 80,2; 211,1,16,20,26; 212,1;
 234,2; 289,35,36,37; 290,58,67,
 76,82,89,98,121,128,134,145;
 300,2,30,90
 ἕκαστος 290,69
 ἑκάτεροθε 300,19
 ἐκγίγνομαι 239,1
 ἐκεῖ 143,3
 ἐκκαθαίρω 61,5; 289,19
 ἐκκενόω 290,31
 ἔκκεντρος 65,11
 ἔκκριτος 26,1
 ἐκπρόεμι 300,18
 ἐκπρολείπω 68,4
 ἐκτανύω 266,1; 300,107
 ἐκτέμνω 96,8; 289,25
 ἔκτοθι 57,7
 ἐκφαίνομαι 211,24; 300,15,31
 ἐκφύλιος 290,78
 ἐκφορέω 300,99
 ἐλάστωρ 282,1
 ἐλαύνω 15,1; 61,5; 81,4; 282,2
 ἔλαφος 292,0
 ἐλεαίρω 53,21; 76,14; 290,75;
 300,121
 ἐλεγείον 75,0
 ἐλεήμων 14,7
 ἔλεος 290,40
 ἐλίσσω 91,1
 ἔλκος 300,94
 ἐλπίς 57,6; 289,17; 290,10,13,20,
 66,87,82,92; 300,115
 ἔλπομαι 292,2
 ἐμβάλλω 290,106
 ἐμός 15,7; 53,8,10; 61,7; 67,5;
 80,1,5,10; 147,4; 200,3; 234,1;
 283,6; 289,42; 290,2,13,24,26,
 37,63,70,83,93,121,133,135,147;
 300,114
 ἐμπαίζω 81,5
 ἔμπαλι(ν) 65,22; 283,5; 290,63
 ἔμπηξ 143,2; 289,26
 ἔμπνοος 265,1; 300,95
 ἔμφλοξ 290,137,141; 300,37
 ἔμφυτος 290,71
 ἔνδοθι 61,11
 ἔνδον 167,6; 200,3; 290,7

- ἐνδύω 289,41
 ἐνθα 76,13,15,16,20; 90,4
 ἐνθάδε 72,1; 265,1
 ἔνθεν 53,22; 142,3; 211,25,33
 ἔνθεος 22,1
 ἐνόδια 65,0
 ἐνοπή 65,30
 ἐντανύω 67,4
 ἐντίθεμαι 26,2
 ἐξαέτης 61,1
 ἐξαιρέω 41,5
 ἐξανεμόω 300,27
 ἐξαπαφίσκω 289,11
 ἐξαπίνης 55,2
 ἐξαπόλλυμαι 300,98
 ἐξάρχω 290,45
 ἐξεναρίζω 86,1
 ἐξεργύω 68,7; 289,35
 ἐξηγητής 23,0
 ἐξομολόγησις 289,0
 ἔσχοτος 290,133; 300,37
 ἐξυβρίζω 147,5
 ἔξυπνος 200,5
 ἔοικα 56,14; 290,143
 ἐός 76,19; 265,2
 ἐπάγω 227,1
 ἔπαινος 290,119
 ἐπανίσταμαι 290,22
 ἐπαντέλλω 300,19
 ἐπέοικα 283,4
 ἐπέρχομαι 15,3
 ἐπεσβολέω 290,41; 300,101
 ἐπήβολος 290,89
 ἐπήρατος 300,120
 ἐπί,ἐπ',ἐφ' 26,3; 41,2; 53,15; 73,0;
 76,1; 96,3,9; 61,2; 67,6; 142,2;
 211,19,22,35; 280,3; 289,24;
 290,23,68,69,100,103,104;
 300,10,47,55,60,65,67,68,79,82,
 100,107
 ἐπίγειος 280,1
 ἐπίστωρ 290,61
 ἐπικερτομέω 290,39
 ἐπικρατέως 65,22
 ἐπίκυκλος 65,11
 ἐπιμέμφομαι 68,9
 ἐπιμίγνυμι 300,49
 ἐπιμύζω 290,79
 ἐπίνευω 167,6
 ἐπίσταμαι 300,82
 ἐπισφραγίζω 300,84
 ἐπιτολμάω 282,4
 ἐπιτρέπω 300,93
 ἐπόρυννυμι 142,3
 ἔπος 290,34; 300,116
 ἐρατός 300,58
 ἔργμα 289,23
 ἔργον 290,23,62; 300,83
 ἐρείπω 289,22
 ἐρίκλαυστος 290,67
 ἐρικυδής 290,1
 ἔρις 263,1
 ἐρισμάραγος 75,1
 ἔρκος 290,96
 ἔρκος 81,1; 234,1
 ἔρπω 75,5
 ἔρχομαι 65,7,28; 200,8; 290,77;
 289,34; 300,116
 ἔρως 227,0
 ἐσθλός 53,5; 65,34; 290,25,55,121;
 300,96
 ἐσμός 57,3
 ἔσοπτρον 289,20
 ἐσπέριος 300,10
 ἔσχατος 15,1; 290,121
 ἔτεός 61,12
 ἔτεραλκής 200,8
 ἔτερος 86,4
 ἔτι 290,113
 ἐτοιμότητος 300,100
 ἔτος 41,2,4; 61,2; 65,16; 290,53
 εὖ 300,27,57,72
 εὐγενέτης 80,6; 290,133
 εὐγενής 76,7
 εὐγλαγής 206,4
 εὐδιος 53,22
 εὐδρομος 76,18; 300,12,13,117
 εὐθετης 300,14
 εὐθρονος 300,37
 εὐθύβολος 290,108
 εὐίερος 143,4
 εὐκλάδος 300,57,61
 εὐκραδία 290,37,50
 εὐκραδίως 75,2; 211,28; 290,104

- εὐλογία 211,38
 εὐμέγεθος 61,6
 εὐμενέτις 290,14
 εὐνάζω 73,1,2
 εὐνοῦχος 72,0
 εὐοπλος 300,74
 εὐπνοος 207,4; 300,25,39
 εὐπτερος 76,6,17; 200,10
 εὐρίσκω 24,2; 290,29,80
 εὐρυβόας 290,4
 εὐρυθμος 65,15
 εὐρύς 76,11
 εὐσθενής 81,1
 εὐσκιος 206,5; 207,4
 εὐστόμων 300,72
 εὐστροφος 290,18
 εὐσυνέτως 290,54
 εὖτε 65,35; 75,2,7; 91,1; 211,23;
 289,12,14,18,19; 300,81
 Εὐτέρπη 255,2
 εὐτραφής 207,4
 εὐτυχίη 147,6
 εὐφραδής 300,16,80
 εὐφωνέω 206,5
 εὐχαίτης 300,41
 εὐχαρις 300,75,97,115,118
 εὐχή 211,19
 εὗχος 290,117
 εὐχρος 300,21,40,74
 ἐφάλλομαι 300,65
 ἐφέζομαι 267,1
 ἐφετιμή 284,4; 300,93
 ἐφύπερθεν 300,20
 ἔχετος 80,4
 ἔχθιστος 67,3
 ἐχθρός, ἐχθρότατος 81,3; 147,5,8;
 211,31; 290,34,80
 ἔχω 15,3; 167,6; 267,4; 290,122;
 292,2
 ἔως 200,5

 ζευγος 15,5
 ζέφυρος 300,26,56
 ζηλωτός 211,24
 ζιζανίων 54,3
 ζοφερός 300,2
 ζυγίη 290,16

 ζύγιον 61,4
 ζωή 54,2; 290,18; 300,115
 ζωός 289,8
 ζώω 14,2,5

 ἦ 42,4; 53,23; 54,4; 76,5,12; 81,3;
 147,2; 211,31; 289,22,30,31;
 300,89
 ἦ 292,1
 ἦ(ε)λιος 56,1,15; 57,5; 65,3,13;
 76,21; 90,1; 211,5; 239,1; 264,4;
 289,7,41; 290,83; 300,9,91,114
 ἦβη 14,3; 53,4; 300,97
 ἡγεμονεύω 65,16,23
 ἡγεμών 290,52; 300,81
 ἡγέομαι 65,20
 ἦδη 300,28
 ἡδύβορος 75,10
 ἡδυεπής 16,1
 ἡδύμορος 289,37
 ἡδύς, ἡδιον 206,7; 300,11,19,26,29,
 46,62,73,84,118
 ἡδύχρος 300,43
 ἡέριος 76,1
 ἡερόεις 53,17; 76,12
 ἦθος 96,2,4
 ἦκα 300,50
 ἦλιθα 290,91
 ἡλικίη 53,6; 290,26
 ἥλιος 282,3
 ἦμαρ 211,21; 290,69; 300,103,104
 ἡμέριος 289,17
 ἡμέτερος 54,2; 56,7,12; 65,17;
 76,3,8; 142,2; 211,36; 282,1,4;
 290,10,14,18,32,132
 ἡνίον 61,1; 290,54
 ἡνίοχος 290,18
 ἡνορέη 211,28; 280,3; 290,47,83
 ἡρῶς 96,0
 ἦρως 290,60
 ἦύτε 300,30,52,56,79,90
 ἡχέω 206,7

 θάλαμος 55,2; 68,2; 142,2; 143,2;
 300,31,52
 θάλαττα(-σσα) 65,21; 289,7; 292,0;
 300,8,67

- θαλέθω 211,13; 300,1
 θάλλω 81,2; 300,39
 θάλος 211,27
 θαλωρή 290,94
 θαμβέω 267,3
 θάνατος 53,20; 300,113
 θάρσος 290,26,119
 θάρσυνος 290,109
 θαῦμα 65,10; 96,10; 211,37
 θείνω 86,1
 θεῖος 76,9,14; 227,2
 Θεόδωρος 76,0; 68,0; 96,3;
 290,55,135
 θεοειδής 76,7; 211,3
 θεοεἰκελος 289,20
 θεόλογος 22,0
 Θεός 14,7; 18,2; 41,5; 57,5; 73,1;
 81,3; 147,4; 211,23; 266,3;
 289,14; 290,3,35,121
 Θεοτόκος 167,0
 θεόφρων 61,1
 θεραπεύω 83,1
 θεράπων 15,2; 17,3; 283,2
 θερμός 55,4; 290,12; 290,132;
 300,12
 θέρος 206,0
 θέσμιον 211,33
 θεσμός 290,64
 Θεσσαλονίκη 62,1
 θέσφατος 56,5
 Θετταλῖος 290,57
 θήγω 300,76
 θηέομαι 76,9
 θήκη 300,84
 θηλέω 206,1; 300,91
 θήλυς 72,2; 147,3
 θήρ 207,2; 211,19; 290,100
 θήρη 300,100
 θηρίον 65,29
 θηροφόνος 292,6
 θνήσκω 53,9; 239,2
 θνητός 65,4; 266,3
 θοός 211,21
 θόωκος 76,15
 θράσος 290,138
 θρασυκάρδιος 290,41
 Θρηῖκιος 234,2
 θρόνος 17,4; 57,1; 290,142
 θρώσκω 41,1
 θυμολέτις 289,33
 θυμός 53,1; 54,1,5; 55,1,3; 57,7
 θύραθεν 290,59
 θυσία 289,13
 ἴδιος 58,2; 68,9
 ἰδιοσύνη 96,4
 ἴδρις 300,119
 ἰερεὺς 290,5
 ἱερός 15,5; 290,128
 ἰθυδίκης 96,3
 ἴθυνα 67,6
 ἱκέτις 300,120
 ἰκνέομαι 96,12; 290,98
 ἴλαος 290,73,89
 ἴλημι 56,1,2,5,6; 67,5; 200,1,2,10
 ἰμερτός 300,86
 ἰοβολέω 53,10; 290,108
 ἴον 300,39
 ἰός 75,7; 300,102
 ἵππος 300,76
 ἵπταμαι 300,11
 ἰσάριθμος 300,34
 ἴστημι 55,3; 62,1; 67,2; 200,2;
 267,2; 290,104,110,120; 300,109
 ἰστίον 300,69
 Ἰστρος 91,3
 ἴστωρ 280,1
 ἰσχύς 290,68,83
 ἰχθυβόλος 292,3
 ἴχνιον 17,1
 Ἰωάννης 206,8; 207,5;
 211,2,4,6,8,10,12; 280,2;
 289,6,8,10
 Ἰωσήφ 17,3
 καθαίρω 283,2,6; 289,21,40
 καθαρός 56,4; 96,14; 290,124
 καί *passim*
 καίνυμαι 300,119
 Καῖσαρ 91,2
 κακεργής 53,7
 κακίη 56,10; 211,29,32; 290,6,36;
 300,102
 κακόμητις 65,32; 68,7

- κακός 53,9; 90,3; 211,25
 καλέω 26,4; 65,28; 67,2,7; 96,2
 κάλλιμος 76,16; 300,6
 Καλλιόπη 40,2; 255,1
 καλλιτόκειος 290,99
 κάλλος 68,3; 76,8; 211,4; 263,1,4;
 300,23,83,115
 κάλος 300,41,46,58,70,118
 κάλυξ 300,30
 καλύπτω 72,1
 κάματος 68,5
 κάμινος 68,6
 κάμνω 65,28; 67,7
 κάμπτω 55,3; 290,11
 Καππαδόκη 22,2
 κάρη 16,1
 κάρηνον 300,44
 καρπός 211,14
 κάρτος 86,3; 290,27,119
 κατά 72,1; 300,26,54
 καταλείπω 289,44
 καταπάλλομαι 18,1
 καταφεύγω 292,0
 κατέχω 292,4
 κατηγορία 23,1,2
 κατοικτίζω 290,77
 κάτω 290,112
 κεῖθι 56,10
 κεῖμαι 290,113,115
 κελάρυσμα 300,46
 κελεύω 273,0
 κεμμάς 90,4
 κενόω 211,35; 289,39
 κέντρον 290,2; 300,113
 κεράω,κεράννυμι 65,5; 167,4;
 300,48
 κέρδος 290,122
 κεφαλή 72,1; 80,1; 290,28; 300,35
 κῆδος 53,2,14
 κῆπος 207,4; 211,13
 κῆρ 290,7
 κηρός 300,83
 κικλήσκω 290,125,143
 Κίλιξ 80,7
 κινέω 57,8
 κλαίω 211,2,4,6,8,10; 289,6,8,10;
 300,106
 κλείσις 90,0
 κλείω 55,1; 76,19
 Κλέοβις 15,7
 κλέος 211,38
 κληῖσις 290,140
 κλίμαξ 143,4
 κλίνω 61,3; 65,30; 80,7; 206,4;
 290,68; 289,24,26
 κλύω 23,2
 κοιρανίη 15,2
 κοίρανος 68,4; 80,2; 290,30
 κομή 300,41
 κόνις 56,3; 290,146
 κορέννυμι 76,3
 κόρη,κούρη 14,7; 167,6;
 290,68,88,122,123,133,142,144;
 300,30,52
 κόρυς 290,136
 κορύσσω 290,45
 κορυφή 284,2
 κοσμέω 40,1; 300,5
 κόσμος 211,5,7; 290,103; 300,5,88
 κοσμοφόρος 56,2
 κοῦφος 211,17
 κραδαίνομαι 80,10; 289,27
 κραδίη 53,10; 54,6; 80,12;
 81,2; 200,3; 211,16; 289,27;
 290,2,12,26; 300,77
 κραναός 61,8
 κραταιός 65,34; 289,32
 κρατερός 290,62,64,106
 κρατέω 63,1; 87,2; 290,56; 292,0
 κράτος 53,6; 67,5; 290,13,83,144
 κρείττων,κρέσσων 86,4; 90,2; 91,4;
 292,2
 κρήνη 300,46,64,73
 Κρήτη 61,6; 80,6
 κρίνον 300,33
 κροκόπεπλος 300,25
 κρόκος 300,43
 κρυερός 206,6
 κρύπτω 289,43; 290,7
 κρύφιος 300,103
 κτείνω 292,3
 κτήμα 53,8; 300,99
 κτήνος 211,10
 κυαναυγής 300,39

- κυδιάω 300,20
 κυδοιμός 41,5
 κῦδος 76,8,18; 290,48; 300,115
 κύκλος 24,1; 65,7; 142,4; 290,141
 κύκνος 300,55
 κῦμα 200,6
 κυνηγός 292,3
 κύντερος 147,1
 Κύπρος 61,6; 80,6
 κύρ 80,0; 142,0,1
 κύριος 61,0; 147,0
 κύων 292,4
 κώμη 300,79
 κώπη 300,69

 λάβρος 200,7
 λαγχάνω 167,1,5
 λαγών 76,12; 200,5; 290,134;
 300,29
 λαῖφος 200,11
 λαλέω 14,5; 56,4; 57,4; 289,42;
 300,27,72
 λαλιά 290,95
 λαμβάνω 62,2; 91,3; 289,4;
 290,28,51,54,66; 300,18
 λαμπρός 300,75
 λανθάνω 300,78
 λαός 61,1; 96,5; 290,54
 λάτρις 300,94
 λάφυρα 300,81
 λέγω 80,0; 91,2264,4; 273,0; 280,1;
 290,35,36,44,92
 λειαίνω 65,30
 λείπω 53,6; 56,11; 96,8; 292,5
 λευκόϊον 300,39
 λευκοφόρος 300,34
 λευκοχίτωνος 300,25
 λέχω 290,99
 λέων 90,4
 λήγω 300,54
 λήιον 206,4
 ληστής 289,2
 λιβάς 207,2
 Λιβύη 61,8
 λίθος 289,43
 λιλαίομαι 76,3
 λιμήν 53,22

 λιμός 68,1,6
 λίνον 96,8; 292,4
 λιπαρός 65,19
 λίσσομαι 290,8,9,10,17,21,123
 λιτή 14,6
 λόγος 14,3; 80,0; 81,6; 200,9;
 211,15; 290,29,76,83,87,88,89,
 94,115,121,137,146
 λόγχη 290,135
 λοξός 65,27; 67,4
 λόχη 207,2
 λῦμα 289,40
 λύρα 300,57
 λυρογηθής 300,55
 λύσσα 65,26
 λύχνος 263,4; 300,16
 λύω 211,33; 290,64,120,144

 μαγάς 300,61
 μάγιστρος 96,0
 μαίνομαι 211,34
 μάκαρ 14,2; 65,24; 67,7; 300,106;
 121
 μακραίων 76,16
 μακροβόλος 86,2
 μακρός,μακρότατος 75,5; 207,1;
 211,11; 290,66,70,101
 μαλ(λ)ός 300,63
 μάλα 227,1; 300,10,60
 μαλακός 211,31; 300,32,42
 μάλλον 147,2
 Μανασσής 289,2
 μανή 80,4; 290,37
 μάρναμαι 41,4
 μάρτυς 63,1; 67,5; 68,7
 μαστεύω 17,1
 μάταιος 292,1
 μάτην 290,107
 μαχητής 300,74
 μαψιδίως 53,13; 200,4
 μεγάρων 80,5
 μέγας,μείζων 23,1; 24,1; 61,2;
 65,10; 68,4; 91,2; 96,10;
 211,23; 265,4; 290,3,51,58;
 300,27,88
 μέγεθος 289,2,45
 μέδων 289,1

- μείγνυμι, μίγνυμι 211,28; 300,47
 μείλιχ(ι)ος 16,1; 290,76
 μεῖραξ 86,2; 300,40
 μελανείμων 290,129
 μέλας 300,22
 μελεδώνη 68,5; 75,9; 289,34;
 290,21
 μέλεος 147,1
 μέλι 206,2; 300,84
 μελίγηρυς 300,53
 μελίσδομαι 300,45
 μέλισσα 300,78
 μέλος 211,16; 300,58
 μέν *passim*
 μένος 53,5; 290,25; 300,77,96
 μερίζω 76,21
 μέριμνα, μεμίμη 14,1; 75,9
 μέροψ 16,4; 61,12
 μέσ(σ)ος 61,9; 290,109; 300,36
 μέσατος 289,37; 290,98
 μέσφι 65,18
 μεταδίδωμι 147,4
 μετέπειτα 56,11; 289,44
 μέτρον 211,9
 μηκέτι 282,3
 μήλον 300,63
 μήνη 65,12; 211,6; 289,7; 300,17
 μηρός 212,1
 μήτηρ 14,8; 65,34; 239,2; 265,2;
 289,16; 290,15,81; 292,2;
 300,120
 μήτις 290,118
 μητροσθέος 211,22
 μητρυνά 292,2
 μαιίνω 56,13
 μαρός 72,1
 μικρός 15,8; 264,4; 273,0;
 289,19,26
 μμνήσκω 14,1
 μινύρομαι 96,10
 μισάρετας (acc. plur.) 65,33
 μισέω 147,3
 μισόανδρας (acc. plur.) 65,33
 μισοεργός 65,33
 μισσοσόφος 65,33
 μνήστις 290,95
 μογέω 53,3; 206,8; 211,35
 μόθος 65,25; 76,13
 μοῖρα 16,4; 96,7
 μοιχός 200,2
 μολπή 300,53
 μονός 65,5
 μόνος, μοῦνος 40,1; 53,14,16; 57,5;
 211,27; 239,2; 263,3; 282,3;
 290,47,73,74,81,87,94; 292,6
 μορφή 76,7; 167,2; 266,1; 283,5;
 300,38
 μορφώ 167,3
 μόσχος 207,4
 Μοῦσα 40; 40,1; 300,48
 μοχθέω 290,53
 μυδαλέος 300,117
 μῦθος 56,8; 212,2; 290,90;
 300,87,98
 μυρία 65,27; 67,4; 75,1; 80,9;
 211,1,7; 290,103,149; 300,83,94
 μύρομαι 55,4
 μύρον 83,1; 300,26,32
 Μυσός 90,2; 91,4
 μυστήριον 289,14
 μυστιπόλος 289,13; 290,5
 μυχός 56,9
 μύω 300,98
 μῶμος 280,4
 μωρός 211,33,34
 Μωσῆς 290,51
 ναί 80,1; 290,21,113; 290,13;
 300,121
 νᾶμα 142,4; 300,73
 νάρκισσος 300,42
 ναστός 65,7
 ναῦς 142,0; 200,10; 300,69
 ναύτης 300,66
 ναυτίλος 206,7
 νεβρός 300,117
 νεῖκος 290,42
 Νεῖλος 61,8; 65,19
 νεκρός 81,5; 300,117
 νέκταρ 68,1
 νεκύς 300,90
 νέκυσ 300,95
 νεμεσάω 282,3
 νέος 67,2; 211,32; 289,44

- νεῦμα 17,2; 65,34
 νεῦρα 67,1; 290,27
 νεύω 14,7; 289,26
 νεφέλη 65,21; 290,102
 νέφος 290,86; 300,22
 νηκτός 300,8
 νῆσος 61,5
 νικάω 62,2; 263,1
 νίκη 200,8; 289,30
 Νικηφόρος 61,0; 80,0; 147,0
 νιφάς 290,137
 νοερός 265,3
 νομοθέτης 211,32
 νόμος 96,4,13; 290,146
 νοῦς, νόος 14,3; 24,2; 200,9;
 211,15,28; 289,37; 290,93;
 300,114
 νοῦσος 290,117
 νύμφη 65,12; 96,6; 200,3; 290,16;
 300,17
 νυμφίος 55,2; 65,13; 200,3; 300,18
 νῦν 283,4; 284,4; 290,8;
 300,9,13,17,24,26,66,74,79
 νύξ 56,16; 65,8; 211,21; 282,0;
 289,37; 300,103
 νύσση 300,10
 νωμάω 300,88
 νῶτον 300,68

 ξεῖνος 65,6
 ξένια 290,149
 ξίφος 80,1; 290,136; 300,76

 ὄδε 56,6,11; 75,3,7; 76,5;
 80,11; 86,2; 91,2; 96,7,10;
 167,6; 200,10; 264,3; 265,4;
 282,4; 289,30; 290,23,89,144;
 300,87,111
 ὀδεύω 76,14
 ὀδίτης 300,16,66
 ὀδοπορέω 300,66
 ὀδός 65,1; 300,70
 ὀδύρομαι 53,11; 290,33; 300,104
 οἶα 17,3; 65,12; 96,6; 200,10;
 263,4; 289,1; 300,3,35,38,40,69,
 74,76,117
 οἰακίζω 200,11

 οἶδα 53,3; 54,5; 67,7; 68,9; 75,5;
 81,6; 264,2; 289,39; 290,85
 οἶδμα 53,1,3; 73,1; 290,22,97
 οἶμιον 300,88
 οἰκέω 267,1
 οἶκος 267,4
 οἰκτοπάτωρ 56,2
 οἶκτος 56,5; 289,38; 290,71; 290,72
 οἶμοι 289,1
 οἶμος 65,15
 οἶνος 212,1
 οἰόβιος 289,13; 290,6
 οἶος 41,3; 211,27
 οἶος 26,1; 68,9; 290,149
 οἰοτόκειος 290,15
 ὀιστός 290,107
 ὀκναλέος 54,6
 ὀκτωκαιδεκέτης 280,2
 ὀλβιόδωρος 65,1
 ὀλβιος 167,5
 ὀλβοδότης 61,8
 ὀλβος 26,2; 57,5
 ὀλίγος 211,14,26
 ὀλκός 290,19; 300,16
 ὄλλυμι 53,2,5,6; 234,2;
 290,25,26,27; 300,96,97
 ὀλοός 16,4; 96,7
 ὄλος 15,3; 53,1; 56,10; 57,6; 67,3;
 142,4; 284,4
 Ὀλυμπος 76,15
 Ὀμηρος 255,1
 ὄμμα 14,5; 65,9,27; 67,4; 211,18;
 290,67,83,93; 300,25,31,114
 ὀμόκοιτις 147,8
 ὀμοῦ 96,14; 266,3; 300,59
 ὀνειδεῖος 290,34
 ὄνειδος 211,37; 290,117
 ὀνομάζω 290,37
 ὄνυξ 290,82
 ὀξύς, ὀξύτατος 211,18; 300,12
 ὀπαδός 290,4
 ὀπη 53,23
 ὀπλίτης 290,106
 ὀπλομάχος 290,38
 ὀπλον 62,1,2; 63,1; 91,3; 300,115
 ὀπλοφόρος 76,4
 ὀπλότερος 289,29

- ὀράω 68,4; 76,5; 273,1; 300,14
 ὄργανον 57,8
 ὀργάω 206,1
 ὀργή 300,77
 ὀρθρινός 300,52
 ὄρκος 290,147
 ὄρμη 76,13; 300,110
 ὄρμος 300,70
 ὄρνεον 211,10
 ὄρνις 206,5; 207,2; 289,5;
 300,7,47,73,92
 ὄρος 90,3; 207,1; 211,11; 289,5;
 290,101
 ὄρφάνη 290,75
 ὅς 14,5; 15,8; 16,2; 40,1;
 53,3,8,16; 57,4; 58,2; 62, 2;
 65,17,35; 68,8; 75,8; 80,3;
 86,3; 96,2; 167,5; 266,1; 267,1;
 290,7,31,72,134,140; 292,1;
 300,1,32,88,107
 ὅσ(σ)ος 53,3,11; 56,3; 65,35;
 289,11; 290,34,145; 300,105
 ὅσιος 289,23
 ὅστουν 17,2
 ὅτ(τ)ι 75,5; 290,75
 ὅταν 62,2
 ὅτε 75,4; 81,1; 96,7; 264,3; 289,22
 ὀτηρός 15,2
 οὐ, οὐδέ, μή *passim*
 οὐδας 289,26
 οὐδεῖς 61,12; 167,1,2; 289,4;
 290,51,75,104
 οὐδέτερος 72,2
 οὐθαρ 206,3
 οὔνεκα, οὔνεκεν 41,2; 289,11
 οὔνομα 290,126; 300,16
 οὔποτε 289,42; 290,75; 300,54
 οὐράνιος 17,4; 40,2; 55,2; 65,2;
 68,2; 143,4; 255,2; 263,4; 280,1;
 284,2; 289,10; 290,1,20,86,141
 οὐρανίωνες 300,33
 οὐρανόθεν 18,1; 167,4; 289,36
 οὐρανός 18,1; 56,15; 65,3,7,18;
 76,11; 143,1; 167,1; 211,5; 263,1;
 264,2; 265,1; 289,6; 300,6,91
 οὐρανοφίτης 290,49
 οὗς 290,90,95; 300,116
 οὔτιδανός 65,24; 67,1; 211,30;
 290,112
 οὔτος 56,13; 62,1; 87,2; 143,3;
 147,7; 167,5; 266,3; 279,1; 280,3;
 289,43; 290,63,122,142,144
 οὔτως 96,9; 290,53
 ὄφις 53,18; 300,113
 ὄφλος 211,37
 ὄφρϋς 290,83
 ὄχα 290,55
 ὄχθη 300,55
 ὀψέ 68,8
 ὀπίγονος 65,20
 ὀψις 290,35
 πάγκαλος 300,7
 πάθος 80,3; 90,0; 289,19;
 290,22,40,74,147
 παίγνιον 81,4
 παῖς 290,143
 παλαισμοσύνη 289,28
 παλάμη 80,2; 200,8; 283,1,6
 παλίμπνοος 300,4
 πάλιν 56,14; 96,2; 289,1; 300,69
 παλινόρσος 283,3
 παλίνστροφος 65,12
 παλίντροπος 65,10
 παμβασίλεια 143,1; 280,3;
 290,15,85,97
 παμμεδέων 289,38
 πάμπας 289,24
 παμφαίνω 300,75
 παναγνότατος 290,125
 παναισχής 200,4
 παναπείρων 290,131
 πανίλαος 56,1; 65,28; 67,7; 289,38
 πάνσοφος 300,83
 πάντη 300,44
 πάντοθεν 76,9; 300,102
 πάντοθι 65,7
 παντοῖος 300,119
 παντοκράτωρ 200,1
 πάντοσε 282,2
 πάντοτε 290,61
 πάνυ 273,0
 παρά 300,65,108
 παράκοιτις 57,1; 96,14; 147,7

- παρεζόμαι 96,5,10
 παρέχω 86,4; 147,6,8; 200,9
 παρθένιος 14,8
 Παρθένος 96,1,6; 143,1,3; 167,2;
 290,15,85,97,99,101,103,105,
 109,111,115
 παρίσταμαι 53,19; 290,13
 πάρος 76,10; 81,6; 300,109
 πᾶς, ἅπας 14,2,4,6; 26,3;
 53,7,9,11,24; 56,16; 65,15;
 30; 67,2; 76,1; 80,10; 96,8; 142,1;
 206,1; 207,4; 211,3,4,5,13,21;
 280,4; 283,1,4; 289,25,38,40;
 290,1,10,19,28,2,33,39,42,
 48,61,72,91,116,120,123;
 300,3,5,13,14,90,91,93,104,119
 παστός 300,17
 πάσχω 53,1; 53,3; 54,1,5; 55,1;
 68,9; 75,3; 289,28; 290,73;
 300,106
 πατέομαι 290,114
 πατήρ 15,0; 16,0; 65,17; 290,81
 πάτρια 211,33; 290,64
 πατρικός 290,134
 πατρίς 16,3; 65,20
 πατρόθειον 290,50
 παύω 67,6; 289,42
 πάχος 75,7; 289,21
 πέδον 65,19; 211,22
 πεζός 300,92
 πείθω 65,32
 πείρα 289,30
 πέλαγος 290,71
 πέλω 63,1; 255,1; 300,32
 πέμπω 57,7
 πένθος 96,12
 πενή 290,118
 πένομαι 300,83
 περ 65,24; 68,8; 75,7; 290,33,122;
 300,15,104
 περαίνω 76,5; 290,97,101
 πέρας 290,121
 περατός 75,6
 περί 24,1; 290,7
 περιδεΐδια 75,3
 περιγηγής 65,7; 211,5; 290,141
 περιίσταμαι 290,131
 περικαλλής 81,1; 234,1
 περίκειμαι 53,13; 290,29
 περικύκλος 300,36
 περιπλήσσω 300,68
 περισκαίρω 76,19
 περισταδόν 265,3
 περιώσιος 300,11
 Πέρσης 80,9
 πέσσω 300,94
 πετάννυμι 200,11
 πέτηλος 300,72
 πέτομαι 300,69
 πέτρα(-η) 65,23; 90,3; 206,6; 207,1;
 211,11; 289,5
 πηγή 211,8; 300,108
 πήγνυμι 65,29
 πηδέω 290,110
 πῆμα 300,111
 πηός 290,79
 πικρός 14,1; 65,21; 68,3; 67,4;
 290,11; 300,113
 πίμπλημι 300,56
 πίπτω 41,2; 61,9; 290,113
 πίστις 290,88
 πίσυνος 290,98,101,103,105,109
 πλάνος 65,10
 πλατάνιστος 300,64
 πλάττω 75,8; 266,1,4
 πλατύνω 26,3
 πλατύς 87,1
 Πλάτων 26,3
 πλεκτός 65,2
 πλέων, πλείων 22,2; 147,6; 289,2,41;
 290,96,121,137
 πληθος 211,1,36
 πλήθω 142,4
 πλησιφαής 211,6
 πλοῦς 75,4
 πλουτέω 53,16
 πλοῦτος 53,16; 54,4; 290,84,118;
 300,85
 πλύνω 14,4
 πλωτός 300,92
 πλώω 300,66
 πνέ(ι)ω 56,4; 300,26,71,77
 πνεῦμα 17,4; 200,7,11; 289,23;
 290,94; 300,57

- πνευματόεις 167,4
 πνέω 200,7
 ποθέω 40,1
 πόθος 227,2; 290,88
 ποίη 300,28
 ποικίλος 300,54
 ποικιλόφωνος 300,73
 ποιμήν 300,62
 πολεμόκλονος 300,112
 πόλεμος 211,23,36; 290,45,56,62,
 138
 πολίος 16,1
 πόλις 61,3,11; 290,30
 πολλάκις 290,31
 πόλος 65,8; 75,5; 96,12; 200,10;
 266,1
 πολυγράμματος 22,1
 πολυειδής 53,15
 πολυήρατος 211,13; 290,5; 300,1
 πολυηχής 300,48
 πολυθρέμμων 207,3
 πολυϊδμων 290,59
 πολυϊστωρ 26,1
 πολύμολπος 300,51
 πολύμοχθος 15,1
 πολύολβος 290,143
 πολύοπτος 300,24
 πολυπαίγμων 290,19
 πολύς 56,6; 65,9; 76,2,16;
 147,5; 200,4; 211,24,35;
 227,1; 289,18,28; 290,70,91;
 300,15,19,60,95
 πολυφάρμακος 300,102
 πολυφροσύνη 289,16
 πολυχάρτος 289,16
 πόνος 207,5; 211,19
 ποντίζω 65,31
 πόντος 73,2; 75,1
 πόρνη 83,0,1; 289,3
 πόρρω 15,4; 16,3
 πορφύρεος 300,8,40
 πορφυρόεις 300,67
 ποταμός 211,11; 283,3; 289,5;
 300,55
 ποτε 55,1; 68,3; 76,15; 90,1
 ποτί 68,1; 300,50
 πότνια 290,81
 ποῦ 290,35
 ποῦς 211,17; 290,91; 300,69
 πρεσβύτερος 212,2
 πρῆξις 289,35
 πρίν 76,11; 267,4; 300,15
 πρό 290,91,92,123
 προβαίνω 300,29
 προβάλλω 263,3; 300,35
 προήγορος 290,49
 Πρόκνη 300,53
 προμαχέω 211,36
 πρόμος 62,1; 63,1; 211,27;
 290,57,141
 προπάροιθε 290,147; 300,81
 προπομπός 300,19
 πρὸς 65,20; 200,7; 289,26; 290,67;
 290,90; 292,0
 προσπύσσομαι 300,50
 προστίθηναι 290,66,71
 προσφθέγγομαι 300,52
 προφαίνω 300,38
 προφέρω 211,23
 προχέω 290,72; 300,61
 πρῶτος 65,1; 143,2; 167,5; 263,2;
 290,50
 πτέρνα 289,33
 πτερόεις 290,102
 πτερόν 300,56
 πτερώω 290,107
 πτερυξ 300,34
 πτόλεμος 290,28
 πτολίεθρον 80,7
 πυνθάνομαι 56,11
 πῦρ 65,21; 76,13; 211,9; 227,1;
 283,3; 290,98
 πυρόεις 76,6; 267,1
 πῶς 62,2; 76,5; 86,4; 283,2; 300,78
 ῥα 292,1
 ῥάβδος 300,35
 ῥεῖα 300,14
 ῥεῖθρον 284,1; 290,137
 ῥεῦμα 289,40
 ῥέω 90,3211,20,26; 211,12
 ῥήγνυμι 280,4
 ῥῆμα 41,3; 53,24; 56,14; 279,1;
 289,13;

- ῥητορικός 290,56
 ῥήτωρ 290,60
 ῥίζη 289,24
 ῥιζόθεν 300,110
 ῥίπτω 76,11
 ῥίς 300,27,32
 ῥοδοδάκτυλος 300,12
 ῥόδον 300,31
 ῥόθιον 300,49
 ῥομφαία 58,1
 ῥύπος 14,4; 75,10
 ῥυπόω 57,8; 290,140
 ῥύσις 65,4
 Ῥωμαῖος 90,0
 Ῥώμη 91,3; 290,64

 σαγιεννυτής 292,0
 σάλος 73,2; 289,26
 Σαμψών 81,5
 σαρκικός 227,0
 σάρεξ 200,6; 227,2
 σβέννυμι 263,4
 σέθεν 65,2,3,4
 σέλας 76,21
 σελήνη 264,1; 282,0
 Σεραφίμ 300,34
 σθенаρός 300,118
 σθένος 211,16; 284,3; 300,114
 σιαγών 290,28
 σιγή 300,98
 σίδηρος, σίδαρος 75,8; 290,27,107
 Σιμπλίκιος 23,1; 24,1
 σιφλόω 80,11
 σκαίρω 206,3; 300,62
 σκάφος 73,0
 σκεδάννυμι 54,4,290,22
 σκηπτρον 300,36
 σκιερός 300,47,64
 σκιόεις 300,22
 σκολιός 289,31
 σκοπός 53,9
 σκοτίη 80,2
 σκότιος 53,18; 56,8
 σκοτοειδής 76,4
 Σκύθης 61,2
 Σκύλλη 53,19
 σκῶμμα 211,38

 σκώπτομαι 273,1
 σμήνος 206,2; 207,4
 σός, τεός 17,1,2; 53,17; 55,4;
 56,5; 76,16; 167,1; 200,3;
 289,32,36,38,40,42,45;
 290,35,69,82,88,91,115,124,126,
 127,146,147,149; 300,94,116,120
 σοφίη 26,1; 17,1; 63,1;
 65,15; 81,2; 211,15,27,30;
 290,43,44,47,50,52,59,61
 σοφιστής 300,113
 σοφός 41,3; 211,28,31
 σπάθω 16,4
 σπατάλη 57,2
 σπένδω 290,12
 σπεύδω 65,13
 σπλάγχνον 289,45; 290,78,143
 σπόρος 54,3
 στάδιον 15,8; 67,2
 στάδιος 87,1
 στάσις 65,5,15
 στέλλομαι 65,25; 75,4; 300,21,80
 στένω 300,94
 στερε(ε)ός 65,23; 290,108
 στέφανος 15,2; 16,2; 91,3; 289,4
 στέφομαι 300,28
 στηθομελής 300,60
 στήθος 289,39
 στήλη 56,12; 80,5; 200,2
 στίχος 273,0
 στόμα 54,6; 65,26; 211,15,20,26;
 290,58,90,138
 στοναχή 53,14; 289,19
 στρατιή 65,25; 76,1; 289,10;
 290,1,52
 στρατιώτης 86,0
 στρατός 61,11; 300,79
 στρέφομαι 290,35
 στροφάλιξ 290,23
 σύ 16,3; 53,5; 54,1; 65,1,5,8,
 12,16,24; 76,18,19,20; 142,1;
 143,3; 167,4; 206,8; 255,1;
 264,2,4; 280,2; 283,2,4,6; 284,3;
 290,66,67,81,89,93,98,101,103,
 105,107,109,111,113,115,121,
 122,123,125,131; 300,78
 συγγενής 15,4; 290,79

- συγγινώσκω 273,1
 σύμμαχος 290,58
 σύν 65,34
 σύνευνος 147,7
 συνθεσία 290,148
 συνθήκη 289,12
 σύντονος 206,7; 300,61
 συρίσδομαι 300,62
 Σύρος 22,1
 συχνός 211,35; 289,27
 σφαραγέω 206,3
 σχέδιον 212,0
 σχέδιος 273,0
 σχίζω 65,22
 σφίζω 53,21; 290,32; 289,34
 σῶμα 14,3; 41,2; 167,3; 290,24;
 300,97
 σωτήρ 18,0
 σάφρων 83,1; 289,3

 τάγμα 211,3; 290,1
 τάλας 53,1,10; 54,1,5; 55,1,3; 57,7;
 61,10; 76,11; 290,77,140
 ταλασίφρων 290,87
 Ταρσός 61,4; 80,7
 Τάρταρος 53,17; 76,12
 τάττω 290,38
 τάχος 65,28; 300,45,116
 ταχύς,θάπτων 91,3; 290,8
 τε *passim*
 τέθριππος 282,3
 τείνω 61,1
 τεῖχος 61,11; 80,8; 87,1
 τέκνον 15,5; 16,3; 57,1; 147,8
 τέκος 15,7
 τελέθω 86,3; 266,3; 283,3,5;
 290,44,46; 300,59
 τέλειω 284,4; 289,12; 290,14
 τέλος 26,3; 72,2
 τέμνω 300,70
 τεός 143,1; 290,71; 300,93
 τερπνός 300,42,80
 τερπωλή 57,2
 τέρψις 57,6; 290,95; 300,31
 τεσσαράκοντα 290,53
 τέτιξ 206,7; 300,60,72
 τηγεδανός 75,9

 τῆλε 15,4
 τί 53,1; 54,1,5; 55,1; 56,13; 80,3;
 147,1; 290,21; 292,5; 300,87
 τίθημι 15,6; 26,4; 63,2; 68,8; 142,1;
 143,3; 265,2; 280,1,3; 289,12,30;
 290,87,91,112,147,148;
 290,87,142; 300,82,105
 τιθήνη 267,3
 τίκτω 75,3; 80,4; 86,1; 206,8; 234,0;
 273,0; 282,0; 289,11,12,19,22;
 290,134; 292,1
 τίς 76,5; 80,0,3,5,11; 96,14;
 147,1,2; 280,1; 282,1; 289,39;
 290,121; 292,5; 300,87,89,101
 τις 53,13; 56,2,4; 72,0; 75,3; 80,4;
 86,1; 206,8; 234,0; 267,3; 273,0;
 289,11,12,22,24,26; 290,29,35;
 300,46,74
 τιταίνω 300,75
 τοῖος 279,1
 τοῖχος 80,11
 τοκετός 290,3
 τόκος 206,1; 290,77; 300,29
 τόλμα,τόλμη 81,2; 211,16
 τολμάω 56,8
 τόξον 86,0; 87,2; 90,2; 91,4;
 290,135; 300,101
 τορνών 65,6
 τόσ(σ)ος 53,11; 61,2; 290,33,74,77;
 300,104
 τοῦνεκ(α) 167,3; 212,1; 279,1;
 290,123
 τρεῖς,τρίς,τρίτατος 26,1; 300,37,48
 τρέπω 65,29; 290,39,76; 200,7
 τρέφω 239,1; 290,82
 τρέχω 18,1; 65,14,17; 68,1,2; 75,2;
 212,1; 292,1; 300,42,80,90,118
 τριαδικός 300,38
 Τριάς 41,6; 65,1; 76,20;
 290,9,17,32,58,65,89; 211,2,20;
 290,90
 τρομερός 283,1
 τρομέω 53,12,17,20; 289,29;
 290,107,111,115,126
 τρύω 290,11
 Τρῶες 41,1
 τρωπόω 300,54

- τυγχάνω 26,4; 290,149
 τύμβος 96,9; 300,3
 τύνη 290,73
 τύπος 265,4; 290,51,126
 Τύρων 68,0
 τύχη 147,2,4; 290,132

 ὑάκινθος 300,40
 ὕβρις 200,6,39,118; 211,38;
 290,24,150
 ὑγεία 290,117
 ὕδωρ 65,19,21,22,29; 206,6; 207,1;
 211,9,12; 239,1; 290,31,139;
 300,65,92,111
 ὕμεις 290,9,17,21
 ὑμέτερος 14,4,6,8
 ὕμνοπόλος 76,18
 ὑπεκπρορέω 206,2
 ὑπεκφεύγω 61,10
 ὑπέρ 290,9,10,17,31
 ὑπερέχω 289,32
 ὑπερούσιος 300,38
 ὑπέρτατος 289,32
 ὕπνος 57,7
 ὑπνός 54,3; 73,1,2
 ὑπνώτω 73,0
 ὑπό 61,4; 86,0; 91,1; 292,0;
 300,3,71,103
 ὑποεῖκω 80,10
 ὑποκύομαι 65,14
 ὑπορρήγνυμι 289,36; 300,24
 ὑποτρέω 61,7
 ὑποφήτης 290,3 ὕστερος, ὕστατος
 15,3; 65,16; 211,23; 266,3; 283,5;
 284,3; 289,3; 290,53
 ὑψηλός 300,11
 ὑψικάρηνος 234,1
 ὑψιπέτης 300,108
 ὑψόθεν 290,113
 ὕψος 290,121
 ὑψόσε 300,45
 ὑψώω 212,0

 φαέθων 65,8; 91,1; 300,4
 φαεινότητας 264,2
 φαεσίμβροτος 300,90
 φαιδρός 76,7; 300,11

 φαίνω 23,1; 264,4; 289,19; 300,7
 Φάλαρις 80,4
 φάος, φῶς 24,1; 53,5; 56,16; 65,14;
 68,1; 76,20; 211,1,18; 267,1;
 289,9,41; 290,25,93; 300,18,96
 Φαραώ 65,32; 68,7
 φάσγανον 87,1
 φάσμα 76,1; 289,15
 φάω 41,6
 φέγγος 96,12
 φεραυγής 76,16; 300,6
 φέρτερος 167,2; 300,33,87
 φέρω 53,14,23,24; 65,34; 143,2;
 264,2; 267,4; 300,81,101
 φεῦ 292,3
 φεύγω 58,1; 292,1
 φημί 90,1; 290,38
 φθάνω 289,33
 φθέγγομαι 212,2
 φθείρω 290,146
 φθονερός 211,30
 φθόνος 63,2; 65,27,31; 80,3; 81,3;
 211,26; 290,40
 φιλέραστος 300,21
 φιλέω 290,7
 φιλή 292,6
 φιλοκέρτομος 67,3
 φίλος 15,4; 57,1,4; 96,7; 265,2;
 290,65,80,127
 φιλοσόφος 26
 φλόξ 53,18; 56,8; 68,1; 290,85,109
 φόβος 290,106
 Φοῖνιξ 22,1; 61,3; 80,9
 φορέω 53,23; 58,2; 290,140
 φόρτος 53,15; 290,24
 φορυτός 56,7
 φρήν 40,2; 255,2; 283,1
 φρικτός 289,14
 φρίσσω 90,4; 284,1; 290,116
 φρονέω 57,4
 φροντίς 207,0
 φυγόμενος 300,120
 φυλάττω 96,14
 φύλλον 300,45
 φύλον 58,1; 65,26,29; 290,5,105
 φύομαι 290,74
 φύσις 24,1; 65,1; 290,84

- φωνή 300,51
 χάζομαι 284,1
 χαίρω 80,11; 207,5
 χαίτη 300,41
 χαλεπός 53,19; 65,26
 χαλέπτω 54,1
 χαλινός 53,24
 χαράσσω(-ττω) 56,13; 267,2; 289,43
 χαρίεις 65,12
 χάρις 16,2; 142,4; 167,4; 211,20;
 289,40; 290,29; 300,44
 χάρμα 300,27
 Χάρυβδις 53,19
 χειλος 65,31; 289,42; 300,98
 χειμών 300,2
 χείρ 15,6; 53,6; 61,10; 67,1,5;
 265,4; 266,2; 267,2; 289,32;
 290,114,124,125,138; 300,32
 χείρων 289,3; 290,80
 χελιδών 300,51
 χέρσος 300,50
 χέω,χεύω 55,4; 290,12,132; 300,51
 χθαμαλός 65,11,16
 χθόνιος 56,9; 65,2; 75,6; 143,2;
 290,20,130
 χθών 167,6; 211,9; 289,24; 96,1,3;
 300,3,42
 χλοερός 300,28,45
 χλωρός 206,2
 χός 75,7; 289,30
 χορός 264,3; 265,3; 290,5,129;
 300,34
 χορή(ν) 147,2,3
 χρηστός 96,4
 Χριστός 17,1; 68,4; 73,0; 265,2;
 300,1,87
 χρόνος 53,4; 65,3
 χρυσάνθεος 300,43
 χρυσανγής 91,1
 χρυσεόκυκλος 65,9; 300,9
 χρυσόκερως 300,17
 χρυσούς,χρύσειος 76,17; 264,3;
 300,35
 χρυσοφόρος 57,2
 χρῶμα 279,1
 χρώς 290,108
 χύδην 290,127
 χώρη 80,12
 χώρος 56,16; 167,5
 ψάμαθος 56,3; 290,145
 ψεύδομαι 265,4
 ψηφοθέτης 290,19
 ψηφος 289,31
 ψιθύρισμα 300,46
 ψυχή 14,3; 91,2; 167,1; 200,5,7,9;
 300,106,107
 ψυχώ 300,71
 ψυχρός 300,65
 ὧδε 68,5; 211,32
 ὧδή 300,49
 ὠκεάνος 300,21
 ὠκυπέτης 76,6
 ὦμοι 147,1
 ὠμός 68,8; 300,105
 ὠριος 206,1; 207,4; 300,2,29
 ὦς 17,4; 26,4; 53,20; 58,0; 65,35;
 68,6; 86,3; 87,1; 96,6; 211,27;
 263,3; 265,2,3; 266,4; 282,0;
 289,22; 290,38,89,102,140
 ὥσπερ 289,20